FONDO PIZZOFALCONE

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio XXIV

Palchetto 3

Num.° d' ordine 33

N. 2

NAZIONALE
B. Prov.
I
1842
NAPOLI
R. BIBLIOTECA
VITT. EM. III

B. Prov.
I
1012

NOUVELLE
GÉOGRAPHIE
UNIVERSELLE.

CET OUVRAGE CONTIENT :

1° La GÉOGRAPHIE ASTRONOMIQUE, ou la description de la terre, considérée par rapport au ciel.

2° La GÉOGRAPHIE PHYSIQUE, ou la description de la terre, considérée par rapport à sa nature, qui embrasse les objets décrits dans l'ordre suivant : l'étendue, la situation, les limites, les noms, les divisions des divers pays ; leur climat, air, sol, saisons et aspect ; leurs montagnes, avec leur direction, chaînes, ramifications et substances ; leurs forêts, avec leur essence ;

L'HYDROGRAPHIE, ou la description des mers, golfes, baies, caps, fleuves, rivières, avec leur cours et sinuosités ; des lacs et canaux navigables ;

Les productions végétales, animales et minérales.

3° La GÉOGRAPHIE POLITIQUE, ou la description de la terre, considérée par rapport à ses habitans ; savoir : leur population, mœurs, coutumes, amusemens, costumes, religions, langues ; les universités, sociétés littéraires ;

La TOPOGRAPHIE, partie entièrement neuve, et qui manquoit dans l'ouvrage anglais ; donnant la description des provinces, villes, bourgs, places fortes et autres lieux ; leur situation, avec leurs *distances orientées* de leur capitale ; leur position pittoresque, leurs latitude et longitude ;

Les antiquités et curiosités ; l'industrie, les manufactures, le commerce, les importations et exportations ;

Le gouvernement des différens états, leurs revenus et impôts, leurs forces militaires et navales ; leurs lois, peines, ordres de chevalerie, et leur histoire.

4° La GÉOGRAPHIE ANCIENNE ET MODERNE, comparées d'après d'Anville.

Digitized by Google

608039

NOUVELLE GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE,

DESCRIPTIVE, HISTORIQUE, INDUSTRIELLE ET COMMERCIALE

DES QUATRE PARTIES DU MONDE,

PAR WILLIAM GUTHRIE,

OUVRAGE traduit de l'anglais, sur la 23e édition de Londres.

QUATRIÈME ÉDITION FRANÇAISE,

ORIGINALE par ses nombreuses améliorations et augmentations; refondue d'après les derniers traités de paix de *Presbourg*, de la *Confédération du Rhin*, de *Posen*, de *Tilsit*, les *Conventions de Fontainebleau*, etc., etc., et les *derniers changemens* survenus en Europe jusqu'à ce jour, avec toutes les *nouvelles divisions*.

Contenant 12,000 *nouveaux articles* importans; l'ITINÉRAIRE DE L'EUROPE, de 1050 pages, par M. REICHARD.

AUGMENTÉE d'une analyse succincte et raisonnée des *Statistiques*, *Géologies* et *Géographies nationales et étrangères*, les plus nouvelles et les plus estimées de chaque pays, des *Voyages* les plus récens et les plus célèbres qui ont paru en France et chez l'étranger.

Le tout *revu et augmenté* par l'AUTEUR DE L'ABRÉGÉ du même Ouvrage.

Les parties ASTRONOMIQUE et COSMOGRAPHIQUE ont été entièrement retouchées par J. LALANDE.

TOME IV.

A PARIS,

Chez HYACINTHE LANGLOIS, Libraire pour la Géographie et l'Histoire, rue de Seine, hôtel de Mirabeau, n° 6.

1809.

P 2080

DE L'IMPRIMERIE DE LEBÉGUE, RUE DES RATS, n° 14.

NOUVELLE GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE.

CHAPITRE SECOND.

ASIE.

DESCRIPTION GÉNÉRALE.

AUTANT l'Asie surpasse l'Europe et l'Afrique par l'étendue de son territoire, autant elle leur est supérieure par la sérénité de son air, la fécondité de son sol, le goût délicieux de ses fruits, les qualités odorantes et balsamiques de ses plantes, de ses épiceries et de ses gommes, les vertus salutaires de ses drogues, le nombre, la variété, l'éclat et la valeur de ses pierres, la richesse de ses métaux, et la beauté de ses soies et de ses cotons. Ce fut en Asie, suivant les saintes Ecritures, que le Créateur plaça le jardin d'Eden, où il forma le premier homme et la première femme qui est sortie de la race humaine. L'Asie devint encore la nourrice du monde après le déluge; et de là les descendans de Noé dispersèrent leurs colonies dans toutes les parties du globe. Là furent fondées les premières églises chrétiennes, et fut propagée miraculeusement la foi, que féconda même le sang d'un nombre infini de martyrs. Sur le sol de l'Asie s'élevèrent les premiers édifices, et s'établirent les premiers empires, tandis que les autres parties du globe n'étaient habitées que par des animaux féroces. Par toutes ces raisons, elle réclame la supériorité sur le reste de la terre; mais on doit avouer qu'il y est survenu un changement considérable dans la portion nommée aujourd'hui Turquie, portion qui a perdu beaucoup de son ancienne splendeur; et le lieu de l'Asie le plus peuplé et le mieux cultivé, est devenu un vaste désert inculte. Les autres parties de l'Asie se soutiennent dans leur premier état, le sol étant si fécond, que la plupart des habitans sont efféminés et livrés au luxe. Cet abandon à la mollesse est dû principalement à la chaleur du climat, et favorisé ensuite par l'habitude et l'éducation; et les symptômes en sont plus ou moins sensibles, suivant que les divers peuples sont plus ou moins

rapprochés du Nord. Aussi les Tartares, qui vivent à-peu-près sous la même latitude que nous, ont-ils autant de courage, de hardiesse, de force et de vigueur qu'aucune nation de l'Europe. Mais si les Chinois, les Indiens, les Mogols et autres habitans des régions méridionales leur sont inférieurs du côté de la force du corps, ils en sont en quelque sorte dédommagés par la vivacité de l'esprit et leur génie inventif en toutes sortes d'ouvrages, que nous nous sommes en vain efforcés d'imiter avec le secours de nos plus savantes mécaniques.

Cette vaste étendue de territoire fut successivement gouvernée, dans les temps passés, par les Assyriens, les Mèdes, les Perses et les Grecs; mais les immenses régions de l'Inde et de la Chine furent peu connues d'Alexandre, ou des autres conquérans de l'antiquité. A la chute de ces empires, une grande partie de l'Asie se soumit aux armes romaines; et depuis, dans le moyen âge, les successeurs de Mahomet, ou, comme on les nomme communément, les Sarrasins fondèrent en Asie, en Afrique et en Europe, un empire plus étendu que celui de Cyrus, d'Alexandre, ou même que celui des Romains, lorsqu'il était au plus haut point de sa puissance. La grandeur des Sarrasins s'évanouit à la mort de Tamerlan; et les Turcs, conquérans de toutes parts, prirent possession des régions moyennes de l'Asie, dont ils jouissent encore. Voyez l'introduction, partie historique, page 44.

Situation, étendue. — L'Asie s'étend du 23e deg. 40 m. jusqu'au 187e deg. de long. E., et entre l'équateur et le 78e deg. de lat. N. Elle a de longueur de l'O. à l'E. environ 3,000 lieues, depuis les Dardanelles à l'O., jusqu'au cap occidental; sa largeur est de 1,900 l. depuis le cap de Malaca jusqu'au cap Cevero-Vorto-Chnoï.

Limites. — L'Asie est bornée au N. par la mer Glaciale; à l'O. elle est séparée de l'Afrique par la mer Rouge, et de l'Europe, par la Méditerranée, l'Archipel, l'Hellespont, la mer de Marmara, le Bosphore, la mer Noire, le Don, les monts Ourals et Caucase. A l'E. elle est séparée de l'Amérique par le détroit de Bhéring, et bornée par l'Océan Pacifique, ou mer du Sud, qui la sépare de l'Amérique; et au S. par l'Océan Indien : elle est ainsi presqu'entièrement entourée par des *mers*.

Mers. — Celles qui baignent l'Asie, sont la *mer Glaciale* au N.; *l'Océan Pacifique* à l'E., entre l'Asie et l'Amérique; l'*Océan Indien* au S., qui est parsemé d'un grand nombre d'îles; à l'O. la *mer Rouge*, qui sépare l'Asie de l'Afrique; la *mer Méditerranée*, et la *mer Noire*, dont nous avons parlé à l'article de l'Europe, tome I, pages 85 et 86.

Golfes. — Les principaux golfes de l'Asie sont : le golfe *Persique*, qui fait partie de l'Océan Indien; le golfe de *Bengale*, qui fait partie du même Océan; le golfe de *Siam*, qui fait partie de l'Océan Pacifique; le golfe de *Tunquin*, ceux de *Hoang-hai* et d'*Amur*, qui font partie du même Océan. Ce dernier est souvent appelé *mer du Kamtschatka*.

Détroits. — Les principaux détroits de l'Asie sont : le détroit de

Bhéring, qui se trouve entre la côte la plus orientale de la Tartarie, et la côte la plus occidentale de l'Amérique; celui de *Corée*, qui communique à la mer du Japon; le détroit de *Malaca*, qui se trouve entre la presqu'île orientale de l'Inde et l'île de Sumatra; et le détroit de la *Sonde*, qui se trouve entre l'île de Sumatra et celle de Java.

Montagnes. — Les montagnes d'Asie passent pour être moins élevées que celles de l'Europe. Le plateau du Tibet est la partie la plus élevée: il en sort plusieurs branches; une entre autres, avec ce même plateau, divise l'Asie en partie septentrionale et méridionale : dans la partie occidentale elle porte le nom de *Taurus*. On peut y distinguer trois points principaux: 1° la grande chaîne du *Taurus*, du coté d'Arménie; elle fournit l'Euphrate, le Tigre, qui s'y joint; le *Kur* et l'*Araxe*, qui se jettent dans la mer Caspienne; 2° les monts Imaüs et les montagnes du *Tibet*, dont le centre est du côté de la grande *Bucarie*; elles fournissent au S. l'Indus, le Gange; au N. le Gihon et le Sirr, qui se jettent dans le lac d'Aral. Au N. de la mer Caspienne, sont les monts *Ourals*, qui divisent en quelque sorte l'Asie de l'Europe. De cette chaîne sortent l'Oural, appelé aussi Jaïk, qui se rend dans la mer Caspienne, et la Kama, qui coule à l'O. Une autre chaîne s'étend au S. jusqu'au Cap-Comorin, et forme dans la presqu'île endeçà du Gange, les montagnes que l'on appelle *Gates;* c'est de cette chaîne que sortent le Tapti à l'O., à l'E. la Kichna, le Nerbeda, le Colram, et généralement tous les fleuves des côtes de Coromandel et de Malabar. La chaîne des *monts Altaïques* rivalise en étendue avec les Andes. Elle commence au 68e d. de long. E., et ne se termine qu'au 138e. Elle porte différentes dénominations. On nomme *monts Sayansk* la partie qui est au-delà des sources du Iénisseï; *Yablonoi*, celle qui est au S. du lac Baïkal, où quelques branches se dirigent vers le pays des Téchuks, ou les limites les plus éloignées de l'Asie. Au S. de la chaîne Altaïque, s'étend le désert élevé de Coby ou Chamo, qui court de l'O. à l'E. dans une direction parallèle. La haute région du Tibet est comprise dans cette partie centrale. Les autres chaînes sont celles de *Bodgo*, *Changai*, *Belur*, celle du Tibet. Le *Caucase* occupe l'intervalle entre la mer Noire et la mer Caspienne. Les principaux fleuves qui en sortent, sont au S. l'Aracan, le Menankiou, le Pegu, etc.; à l'E. le Kiang, le Hoang. Ces deux fleuves sont en Chine. Plus au N. sont l'Amur ou Saghalien, le Kerlon; au N. la Léna, le Iénisseï et l'Oby. Ces fleuves se jettent au N. dans la mer Glaciale.

Lacs. — On en remarque un si grand, qu'on lui donne le nom de mer; c'est la *mer Caspienne*, qui a 800 lieues de tour; on lui donne 16,800 lieues carrées. Vers le milieu de 50 à 60 brasses, la côte occidentale n'a que 24 pieds de profondeur, et la côte orientale, au contraire, est très-profonde; ce qui, selon le père Briet, est la cause de la différence de sa couleur. Elle abonde en poisson exquis et de toutes espèces: on la nomme aussi mer de *Sala* et de *Bacu*. Son eau est salée dans le milieu, mais douce aux extrémités: ce qui vient apparemment du nombre de rivières qui s'y déchargent.

Comme elle ne déborde pas, malgré l'abondance d'eaux qu'elle reçoit continuellement, on soupçonne qu'elle a une communication souterraine avec l'Océan ou la mer Noire. Deux preuves assez fortes semblent devoir faire préférer le sentiment de ceux qui pensent qu'elle communique avec l'Océan.

1°. Dans le golfe de Ghilan, province septentrionale de Perse, il y a deux gouffres, où les eaux de la mer Caspienne se précipitent. 2°. Ceux qui habitent les bords du golfe Persique y remarquent tous les ans une grande quantité de feuilles de saule en automne. Or, comme il ne croît point de saules vers le golfe de Perse, et qu'au contraire il y en a beaucoup vers le Ghilan et sur les bords de la mer Caspienne, c'est une preuve de la communication de cette mer avec l'Océan, les feuilles étant entraînées par quelques conduits souterrains dans le golfe Persique.

Les autres lacs, sont le lac *Aral* à l'Est de la mer Caspienne, dont la surface est de 1,280 l. carrées; le lac *Baikal* au N., près d'Irkoutsk, de 1,800 l. carrées.

Fleuves et rivières. — Nous nous bornerons ici à les citer. Nous les décrirons dans les pays qu'ils arrosent.

BASSIN DE LA MER GLACIALE, PENTE SEPTENTRIONALE DU PLATEAU DE LA MONGOLIE.

	lieues.
L'Oby ..... *longueur de cours*	780
L'Irtich	480
.... Le Tobol	180
Le Iénisseï	760
La Tungouska supérieure	300
La Tungouska inférieure	310
La Piasiga	110
La Chatonga	150
L'Olenek	180
La Léna	750
Le Wilai	220
L'Aldan	280
Le Jana	140
L'Indigirka	250
Le Kolima *ou* Kowisma	340

BASSIN SEPTENTRIONAL DU GRAND-OCÉAN; PENTES ORIENTALE DE LA SIBÉRIE ET DU PLATEAU DE LA MONGOLIE.

	lieues.
L'Anadir ..... *long. de cours*	180
Le Kamtschatka	100
L'Amur *ou* Saghalien	660
(En y comprenant la Szilka)	
Le Songari-Ula	250

BASSIN DE LA MER DE CHINE, FAISANT PARTIE DU BASSIN DU GRAND-OCEAN; PENTE ORIENTALE DU PLATEAU DU TIBET.

	lieues.
Le Hoang-Ho (le fleuve Jaune) ..... *long. de cours*	550

Le Yan-Tsé, Kiang (le fleuve Bleu), ...500
Le Hon-Kiang 220

PENTES MÉRIDIONALES DU PLATEAU DU TIBET.

BASSINS DE LA MER DE CHINE ET DU GOLFE DE SIAM.

lieues.
Le Mé-kom *ou* Combodja ..... *long. de cours.* 580
Le Me-nan 200

BASSIN DE LA MER DES INDES.

lieues.
Le fleuve de Pégu ..... *long. de cours* 420
Idem, d'Ava *ou* Irraoddy 300
Le Tsampou *ou* Burrampouter 400
Le Gange 450
L'Indus *ou* Sind.....290

PENTES ET BASSINS DE L'INTÉRIEUR DE L'ASIE.

BASSIN DU LAC ARAL, PENTE OCCIDENTALE DU GRAND PLATEAU CENTRAL.

Le Syr-Daria..... *long. de cours*.....240
L'Amu-Daria *ou* Gihon 260

DANS LA PETITE BUCARIE, VERS LE DÉSERT COBY.

lieues.
Le Irken *ou* Mehescha ..... *long. de cours*. 220

BASSIN DU LAC BAIKAL.

lieues.
La Selinga..... *long. de cours*.....180

PENTES DE L'ASIE-OCCIDENTALE ou DU CAUCASE, DE L'ARARAT, DU TAURUS, etc.

VERS LA MER CASPIENNE.

lieues.
Le Kur *ou* Cyrus ..... *long. de cours*....160
L'Araxe 150

VERS LE GOLFE PERSIQUE.

lieues.
L'Euphrate (jusqu'au Golfe),..... *long. de cours* 440
Le Tigre *ou* Didjeleh..... 240

VERS LE GOLFE ARABIQUE.

Aucune rivière et peu de ruisseaux.

VERS LA MÉDITERRANÉE ET L'ARCHIPEL.

lieues.
L'Oronte *ou* El-Assy..... *long. de cours.* 75
Le Méandre..... 90

VERS LA MER NOIRE.

Le Sangarius (Sakaria) ..... *long. de cours*..... 80
Le Halys (Kisil-Irmak) 120
Le Phasie *ou* Rhione..... 60

Température. — On éprouve toutes les sortes de température en Asie. Son étendue, depuis l'équateur jusqu'au cercle polaire, en explique les raisons. A latitude égale, les froids sont plus grands qu'en Europe. La cause en est que l'Asie ayant au centre un plateau immense, qui s'étend du 3e deg. de lat. au 50e, non-seulement toute cette partie élevée doit être froide, mais même les parties situées au S. doivent être plus chaudes, parce qu'elles sont garanties des vents du Nord; et celles qui sont au Nord de ce vaste plateau seront d'autant plus froides, qu'elles ne recevront pas les vents du Sud. De là aussi la forte constitution de ces nations, qui ont toujours réussi à vaincre les peuples méridionaux amollis par un climat plus doux. Le froid est de même très-sensible dans beaucoup d'autres parties de l'Asie, lorsqu'il s'y trouve des montagnes élevées; c'est ce qu'on éprouve sur le Liban, sur l'Ararat, sur le Caucase et sur le Gates. Mais en général toute la partie méridionale renferme des pays très-chauds, et même humides sur les côtes.

Habitans. — Chaque grande région de l'Asie offre des différences très remarquables entre ses habitans et ceux d'une autre région. Les Turcs et les Mongouls ont la physionomie assez bien dessinée; les Chinois ont le visage ronds et les yeux relevés vers les tempes; les Kalmoucks ont le visage plat et le nez écrasé; les Samoïèdes sont de petite stature.

TABLE LINNÉENNE

DES NATIONS DE L'ASIE.

ORDRES.	GENRES.	ESPÈCES.
I. Assyriens	1. Assyriens 2. Arabes. 3. Égyptiens.	1. Chaldéens. 2. Hébreux, etc.
II. Scythes	1. Perses. 2. Scythes *intrà* et *extrà*. Imaum.	Arméniens.
III. Sarmates	1. Mèdes 2. Parthes 1. Hindous	1. Géorgiens. 2. Circassiens. 1. Hindous méridionaux. 2. Septentrionaux.
IV. Seres Indi.		
V. Sinæ	Chinois. Japonais.	

Nations non-civilisées, rangées suivant le degré de simplicité de leur civilisation.

VI. SAMOÏÈDES	1. Ostiask	
VII. IAKOUTES	2. Yurals, etc.	Tartares expulsés suivant Tooke et Lesseps.
	1. Yukagirs	
VIII. KORIACS	1. Techuks *ou* Tchuktchis.	
IX. KAMTSCHADALES	1. Kuriliens.	
X. MANTCHOUS ou TONGUSES.	Lamuts	1. Peuple dominateur des Chinois.
XI. MONGOULS	Kalmoucks	1. Soongars. 2. Torgouts. 3. Burats, etc.
XII. TARTARES ou HUNS	1. Turcs	1. Nogais.
	2. Khasars	2. Baskires.
	3. Uzes	3. Kirguises *ou* Kaïzaks.
	4. Sibériens	4. Teleutiens.

Lacs. — Le plus grand lac de l'Asie est la *Mer-Caspienne.* Son étendue lui a fait donner le nom de mer. Elle est située entre la Grande-Tartarie et la Chine. Son eau est salée dans le milieu, et douce aux extrémités. Comme elle ne regorge pas, on a prétendu, mais à tort, qu'elle a une communication avec l'Océan. Pallas a prouvé le contraire. Les autres lacs sont ceux d'*Aral* et de *Baïkal* dans la Grande-Tartarie.

POPULATION. — On ne peut l'évaluer exactement; on estime que l'Asie, dans une étendue de 2,076,000 l. carr., renferme 306,330,000 hab.; et en joignant les îles qui avoisinent l'Asie, dont la surface est calculée à 132,900 l. carrées, et la population à 28,166,000 habitans, on aura en totalité, pour la surface, 2,218,000 lieues carrées, et 334,496,000 habitans.

LANGUES. — Les principales langues usitées en Asie sont le grec, le turc, le russe, le tartare, le persan, l'arabe, le malais, le chinois et le japonais. On parle aussi les langues de l'Europe sur les côtes de l'Inde et de la Chine.

GOUVERNEMENT.—La forme du gouvernement qui a généralement lieu dans l'Asie, est le despotisme; c'est en Arabie que l'autorité se montre sous les formes les plus tempérées.

RELIGION. — Le mahométisme et le paganisme sont les religions de l'Asie. On y trouve cependant grand nombre de chrétiens et de juifs.

GRANDE DIVISION.

ÉTATS	Longueur.	Largeur.	Capitales	Distance de Paris.	Différence du temps du méridien de Paris.	Religions.
Asie septentrion.	lieues.	lieues.		lieues.	h. m. s.	
Russie d'Asie. . . .	1300	850	Tobolsk.	1000 N. E.	4 24 20 av	Ch. Mah. et Païens.
Chine.	500	500	Pekin.	1800 S. E.	7 30 30 av	Païens, Co. et Mah.
Asie méridionale.						
Turquie d'Asie. . .	442	360	Smyrne	600 S. E.	2 10 av	Mah. et Chr.
Arabie.	625	470	La Mecque. . . .	1000 S. E.	2 43 20 av.	Mahomet.
Perse.	490	350	Ispahan.	1100 S. E.	3 18 0 av	Mah. Ch. et Païens.
Inde en-deçà du Gange	660	550	Delhi.	1600 S. E.	5 2 5 av.	Mah. Ch. et Païens.
Inde au-delà du Gange	650	360	Siam.	2000 S. E.	6 3½ 0 av	Païens. Mah. et Ch.

L'Asie contient beaucoup d'îles, dont les principales sont marquées dans le tableau suivant.

SITUATION.	ILES.	CAPITALES.	Trafiquant avec les ou appartenant aux
Dans l'Océan Pacifique.	Kuriles	. . . . .	Russes et Japonais.
	Jéso.	. . . . .	Japonais.
	Du Japon. . .	Jédo.	Hollandais.
	Lieou-Kieou.	. . . . .	Chinois.
	Formose	Tai-ou-Fou, ...	Chinois.
	Hai-nan	Kunt-Cheou. . . .	Chinois.
	Philippines. .	. . . . .	Espagnols.
	Mariannes. . .	Manille.	Espagnols.
	Carolines. . . .	. . . . .	Espagnols.
	Moluques . . .	. . . . .	Hollandais.
	Iles Banda, ou Muscades. .	. . . . .	Hollandais.
	De la Sonde. .	Batavia.	Hollandais.
Dans l'Océan Indien.	Andaman . . .	. . . . .	Toutes nations.
	Nicobar. . . .	. . . . .	Toutes nations.
	Ceylan.	Candie.	Anglais.
	Maldives	. . . . .	Toutes nations.
	Laquedives. .	. . . . .	Toutes nations.
Dans la mer du Levant.	Chypre.	Nicosie.	Turcs.

PREMIÈRE PARTIE.

ASIE SEPTENTRIONALE.

ARTICLE PREMIER.

RUSSIE D'ASIE.

ÉTENDUE.		SITUATION.
Long. 1300 l.	Entre les	35 et 180e deg. de long. E.
Larg. 850		44 et 78e deg. de lat. N.

Limites.

A l'E., au N. et à l'O., la Russie d'Asie n'a d'autres limites que celles de l'Asie elle-même; au S. elle est séparée de la Turquie d'Asie et de la Perse par la rivière de Cuban, par une partie du Caucase, et une ligne idéale. La limite remonte ensuite vers la mer Caspienne, en traversant le Stepp, ou désert d'Issim; elle suit la rive orientale de l'Oby jusqu'à l'endroit où ce fleuve quitte la chaîne Altaïque. Là cette limite joint l'empire chinois, et se prolonge le long de la chaîne Altaïque jusqu'aux sources de l'Onon, où elle renferme une contrée nommée la *Daourie*, qui s'étend jusqu'au S. des montagnes Yablonoi. Entre la Russie et la Tartarie chinoise, la limite est en partie idéale, et fixée en partie par la rivière Argoun, qui, après s'être jetée dans l'Onon, forme le grand fleuve d'Amur. De là, la limite retourne vers la chaîne des montagnes, et en suit une branche jusqu'au cap qui se trouve au N. de l'embouchure de l'Amur.

Nom. — La vaste région au N. de l'Asie porta d'abord le nom de *Sibir* ou *Sibérie*. Lorsque les Mongouls s'y établirent, leurs chefs se fixèrent sur les bords de la Tura, au lieu même où est aujourdhui la ville de Tioumen. Dans la suite les Khans habitèrent la rive orientale de l'Irtich, et y bâtirent la ville d'Isker, près de Tobolsk. On appela aussi *Sibir* ce nouvel établissement, sans qu'on connaisse l'étymologie de ce mot; et le nom de la ville fut donné à toute la principauté Mongole. Les Russes ayant envahi ce pays, donnèrent le nom de Sibir à toute cette moitié de l'Asie.

Division. — La Russie d'Asie est divisée comme il est marqué dans le tableau suivant :

SITUATION.	GOUVERNEMENS.		CAPITALES.
Au N.	Tobolsk		Tobolsk.
	Irkoutsk		Irkoutsk.
A l'O.	Perm	Une partie est en Europe.	Perm.
	Viatka		Viatka.
	Kasan		Kasan.
	Simbirsk		Simbirsk.
	Penza		Penza.
	Saratof		Saratof.
Au S. O.	Caucase		Astrakhan.
	Géorgie		Téflis.
	Oufa		Oufa.
	Kolyvan		Kolyvan.

Climat.—Le froid est excessivement rigoureux dans les parties septentrionales, et même dans les régions méridionales, ce qui provient de ce que ce pays n'est, à proprement parler, qu'une large vallée ouverte aux vents du Nord qui la traversent sans obstacle depuis la Nouvelle-Zemble jusqu'au sommet des monts Ourals, où cette exposition y rend le froid plus excessif que dans les pays septentrionaux, tels que la Suède, mais que des montagnes mettent à l'abri du Nord. Le fleuve Iénisseï divise la Sibérie en deux parties, qui diffèrent singulièrement : celle qui est en-deçà de ce fleuve retrace la Russie Européenne ; celle qui est au-delà est très-montueuse ; elle nourrit des animaux, et on y trouve des plantes qui ne se voient point dans la première. Cette contrée éprouve en été des chaleurs aussi excessives que le froid l'est en hiver; elles sont même si violentes, que les Tunguses, qui demeurent dans la province de Irkoutsk, vont alors la plupart du temps nus. En cette saison le soleil ne se couche point pour ceux qui sont vers la mer Glaciale, qui le voient tourner autour d'eux.

Aspect du pays. — En général la Russie d'Asie présente à l'œil d'immenses plaines couvertes de neige, et traversées par de grandes rivières qui, sous une masse épaisse de glaces, courent vers la mer Glaciale. Au centre de la Sibérie on ne voit point d'arbres. Le froid rigoureux y arrête la végétation. Au S. le sol est couvert de vastes forêts. Les environs pittoresques du lac Baïkal forment un contraste admirable avec les traces de l'industrie humaine, et les produits de la culture. Au S. les rivières égalent le Danube et le Rhin, et offrent dans une grande étendue une navigation sûre. Les immenses plaines qu'on appelle *Stepps* ont un caractère particulier ; mais les montagnes sont moins élevées, et ressemblent plutôt aux Apennins qu'aux Alpes et aux Pyrénées.

Hydrographie. *Mers, fleuves et lacs.* —Les mers qui baignent

la Russie sont celles qui bornent l'Asie au N. Les principaux fleuves sont l'*Oby* ou *Ob :* il commence vers le 51e degré de latitude, traverse la chaîne Altaïque, coule au N., passe à Kolyvan, tourne au N. O.; reçoit l'Irtich au-dessous de Samarof, court au N. en formant plusieurs îles, tourne à l'E., se jette dans un golfe qui porte son nom, et fait partie de l'Océan Arctique : son cours est de 780 l. Ce fleuve est navigable presque à sa source. Il abonde en poissons. C'est le plus grand fleuve de l'empire russe. L'Irtich-Supérieur prend sa source au 45e deg. de lat., traverse le lac Saïzan, où il prend en sortant le nom d'*Irtich-Inférieur*, coule au N. O., puis au N., tourne à l'E., puis au N. O., arrose Tobolsk, où il reçoit à gauche le Tobol, se dirige au N. E., et se jette à gauche dans l'Oby, près Samarof, après un cours de 480 l. L'*Iénisseï* prend sa source dans les monts Altaïques, au S. O. du lac Baïkal, vers le 50e deg. de lat. N. Il ne porte le nom de Iénisseï qu'après avoir reçu plusieurs rivières. Il coule droit au N., reçoit à droite l'Angara, arrose à gauche Eniseisk, prend à droite la petite Toungouska, environne Touroukansk en formant une île, et se jette dans la mer Glaciale, après un cours de 760 l. L'*Angara* prend sa source à l'E. du lac Baïkal, court d'abord à l'O., traverse ce lac, se dirige au N., reçoit à gauche l'Oka, prend mal-à-propos le nom de *Toungouska*, tourne à l'O., et se jette dans l'Iénisseï près d'Eniseisk, après un cours de 310 l. La *Léna* prend sa source à l'O. du Baïkal, court d'abord à l'O., puis au N., arrose Kirensk à droite, à gauche Oleminsk, prend l'Olkma à droite, tourne droit à l'E., baigne à gauche Iakoutsk, se dirige au N., reçoit l'Aldan à droite, la Vouloui à gauche, et débouche dans la mer Glaciale, en formant plusieurs îles. Son cours est de 750 l., et son lit large et entrecoupé d'îles. Elle est navigable.

Les autres fleuves ou rivières moins considérables, sont la *Kolima*, qui prend sa source près de la mer d'Okotsk, coule au N. dans la mer Glaciale. L'*Anadir*, qui vient du S., coule après à l'E., et se jette dans la partie N. de la mer Pacifique; il traverse le pays des Tchutkchis. L'*Oural* ou *Jaïk*, fleuve considérable, prend sa source à l'E. des monts *Ourals*, traverse la chaîne granitique, coule au S. O., puis à l'O., reprend sa première direction, et se jette dans la partie septentrionale de la mer Caspienne. Sa rive droite est hérissée de forts que la Russie y a fait construire pour se garantir des incursions des Tartares.

Les principaux lacs sont le lac *Baïkal*, dans le gouvernement d'Irkoutsk. Il s'étend depuis le 51e deg. jusqu'au 55e; sa longueur est d'environ 100 l., et sa largeur de 20. Son eau, fraîche et claire, a une teinte verdâtre. Elle gèle à la fin de décembre. Les glaces fondent en mai. Il est sujet à de violentes tempêtes. Les Russes l'appellent par superstition *Svetoie-More*, ou Mer-Sacrée. Il abonde en poissons, esturgeons, et une sorte de harengs nommée *omuli*. Il est partagé en plusieurs îles, dont l'une, appelée *Olchon*, renferme des sources sulfureuses. Les autres lacs moins considérables sont ceux de *Piazinsko*, au N. de la Sibérie; ceux de *Tchani* et de *Soumi*, au N. E. de l'Oby; celui d'*Altinsk* est appelé par les Russes *Téletzko;* il est au N. de la chaîne Altaïque. L'*Altan-Nor*, ou Lac-Doré, est à l'E. de Zaritzin.

Eaux minérales. — La Russie d'Asie n'abonde point en eaux mi-

nérales. A *Sarepta*, sur la frontière de l'Europe et de l'Asie, il y a une source qui contient du foie de soufre. On en rencontre quelques autres en Sibérie. Les eaux minérales du Terek, près du Caucase, ont une température moyenne. Il s'en rencontre quelques-unes dans la province de Nertchinsk, chez les Kalmoucks, au S. des monts Altaïques, dans le pays quelquefois appelé Sungarie, et dans le voisinage du lac Baïkal. Près de ce lac et de la mer Caspienne, sont quelques sources imprégnées de naphte et d'huile de pétrole. Mais les principales sources sont celles de Kamtschatka, décrites par Lesseps.

Les eaux thermales de Natchikin sont près d'un volcan au S. de la presqu'île. L'eau se précipite d'une cascade haute d'environ 300 pieds. Le courant a environ un pied et demi de profondeur, et six ou sept de largeur. L'eau y est extrêmement chaude, et d'une nature très-pénétrante.

Montagnes. — Nous avons déja parlé dans la description générale de l'Asie, des monts *Ourals*. La chaîne la plus considérable est celle des montagnes *Altaïques*. Ces montagnes séparent l'empire chinois du gouvernement de Kolyvan; elles renferment une quantité étonnante de fouilles faites par un peuple inconnu. Elles abondent en ail dont le goût est plus agréable que le nôtre. Suivant Pallas, après avoir croisé la source de l'Irtich, elle étend ses sommets escarpés et couverts de neige, entre ce fleuve et l'Oby. De là elle court vers les sources du Iénisseï, et se dirige au S. du lac Baïkal, où on l'appelle montagnes de *Sayansk* : elle se plie ensuite vers le N. jusqu'aux environs d'Okotsk. On l'y nomme *Yablonoi* ou montagne des Pommes. Quelques ramifications sous ce dernier nom ou sous celui des monts *Stanovoi*, tournent vers l'extrémité de l'Asie. Cette même chaîne s'appelle chaîne de *Daourie*, au N. de cette province. Quelques branches s'étendent au S. vers la Chine.

Suivant le même naturaliste, *Bogdo-Tola* ou *Bogdo-alim*, montagne énorme, dirige ses sommets sur les confins des déserts de la Soungarie et de la Mongolie. Elle détache trois autres chaînes qui s'étendent, l'une vers le lac Altinsk au N. O., l'autre appelée *Ahangai*, au S. E.; une troisième nommée *Massart*, dont le sommet est couvert de neige, se porte au S., où l'on croit qu'elle joint la chaîne du Tibet. Enfin, de cette même montagne court une branche formée d'énormes roches. On lui a donné le nom de *Monts bigarrés*. Elle va joindre l'Alginkiskoi-Sirt des Kirguises. C'est du Bogdo que sort l'Irtich supérieur. Cette montagne prodigieuse est située au 91e degré de long., et au 44e de latitude.

La chaîne Altaïque offre de l'argile et du granit. Dans plusieurs parties on rencontre de la pierre calcaire. *Sinaia Spoka* ou les Montagnes Bleues, les plus hautes du gouvernement de Kolyvan, n'ont pas plus de 2,800 pieds au-dessus du niveau de la mer. Elles sont composées d'un granit grossier. A la base on remarque un schiste argileux et de la pierre calcaire. Là, une chaîne granitique monte vers le N. Elle contient de la mine d'argent, de cuivre et de fer. Le *Schlangenberg* est la montagne la plus riche en minéraux. Au N. O., près de la rivière d'Alay, il étend quelques branches qui abondent en minéraux, et sont en grande partie composées de granit et de por-

phyre. L'une d'elles, située au N. de l'Ouba, s'élève à 5,306 pieds au-dessus du lit de cette rivière. La partie de la chaîne Altaïque qui est entre l'Oby et l'Iénisseï, fournit du granit, du jaspe, du porphyre, de la pierre calcaire, des serpentines, du pétro-silex, de l'ardoise, du cristal de roche, de la cornaline et de la calcédoine. L'une des plus hautes cimes est celle du mont *Sabin*, près la source de l'Abakan. La plupart de ces montagnes sont nues. C'est à leurs pieds et près des rivières que s'élèvent les forêts. Le mont Sayansk abonde en granit, porphyre, talc ou verre de Moscovie. Les branches qui embrassent le lac Baïkal offrent des mines de talc, et les promontoires du quartz d'un blanc de lait. Les montagnes de *Nertchinsk* ou de la Daourie russe, jettent des branches vers le Selinga et l'Amur. Les plus hautes avoisinent les sources de l'Onon et de l'Ingoda : leurs cimes escarpées sont de granit. La chaîne qui se dirige au S. de Nertchinsk, S. O. et N. O., et court entre les rivières d'Onon et d'Argoun, abonde davantage en minéraux. Le granit, le porphyre, la calcédoine, la cornaline, le beril, l'aigue-marine, la topaze, etc., s'y rencontrent.

On connaît peu la chaîne de *Stanovoi*, nommée aussi monts d'*Okotsk*. C'est une continuation des montagnes de la Daourie. Elle produit à-peu-près les mêmes substances dont on vient de parler; mais plusieurs de ses branches sont composées en entier d'un superbe jaspe rouge et vert. La branche qui traverse le Kamtschatka étant toujours couverte de glaces et de neige, est peu connue. Elle a plusieurs volcans.

Il y a au S. O. quelques branches dignes d'attention. Telle est la partie inférieure des monts Ourals, qui se dirige à l'O. au-delà d'Orenbourg.

Le *Caucase* forme une partie de la limite qui sépare la Russie d'Asie de la Turquie et de la Perse. Cette chaîne, entre la mer Noire et la mer Caspienne, s'étend en longueur environ 100 lieues. Où elle s'élève davantage, elle a 2 lieues de large, et de 5 à 7 dans ses autres parties. Ses sommets sont couverts d'une glace éternelle. Elle est formée d'une substance granitique, à laquelle succèdent l'ardoise et la pierre calcaire; dans les anciens temps elle produisait de l'or. On y trouve encore de légers vestiges d'argent, de plomb et de cuivre.

Forêts et plaines. — La Russie Asiatique est si pleine de forêts, qu'on ne leur a pas donné de noms particuliers. A l'O. du gouvernement d'Irkoutsk s'étend, jusqu'à la rivière de Kan, une vaste et sombre forêt d'arbres résineux. Les parties septentrionale et orientale de la Sibérie n'ont point de bois. Le sapin de Norwège ne se trouve plus au-delà du 60e degré de latitude; le sapin argenté n'outrepasse pas le 50e.

Les stepps sont de ces vastes plaines unies, qui sont particulières à l'Asie et à quelques parties de la Russie d'Europe. Elles ressemblent aux déserts sablonneux de l'Afrique. Ces *stepps* ne sont pas absolument dépourvus de végétation. C'est un sable quelquefois parsemé de touffes de gazon, et même de buissons. Entre les embouchures du Don et du Volga, est un stepp qui ressemble au lit d'une mer dont les eaux se seraient retirées. Il y a des lacs salés; on y rencontre même du sel, mais ni bois ni eau douce.

A l'E. du Volga commence un vaste stepp. On l'appelait autrefois stepp des Kalmoucks, parce que des tribus de ce peuple avaient usage d'y errer avant qu'elles se fussent retirées des domaines russes en 1771. Cet immense désert, en y comprenant le stepp d'Issim, a une étendue de 200 lieues de l'E. à l'O.; mais au N. de la mer Caspienne, sa largeur n'excède pas 60 lieues. Il n'appartient point en entier à la Russie; la plus grande partie est abandonnée aux Kirguises vagabonds. Une ligne de collines de sable s'étend presque depuis l'extrémité des monts Ourals jusqu'à la mer Caspienne. Le reste n'offre qu'une immense plaine. Les autres stepps ou plaines sont ceux de Barabin au N. O. d'Omsk, de 100 lieues de long, d'Issim. On rencontre dans ces déserts des tombes qui indiquent la sépulture des chefs de ces peuples. Le vaste espace entre l'Oby et le Iénisseï, et celui entre ce dernier fleuve et la Léna, et ceux qui sont au-delà de la Léna, sont aussi regardés comme des stepps.

Sol, productions végétales, animales et minérales. — Une grande partie de la Sibérie n'est point susceptible de culture. Le sol des districts de l'O. et du S. est très-fertile. Vers le N. de Kolyvan, l'orge rend douze pour un, et l'avoine vingt. Dans cette terre noire et légère, le sarrasin est sujet à monter; mais semé dans un terrain plus maigre, il rend de douze à quinze pour un. A l'exception du blé, toutes les graines céréales de l'Europe réussissent dans la Sibérie méridionale. On a tenté près d'Astrakhan, la culture de l'olivier. La chaleur de l'été y aurait suffi; mais les hivers y sont trop froids. Les rives de l'Oural ou Jaïk, produisent en abondance de l'excellente rhubarbe. On en trouve également dans les districts méridionaux arrosés par le Iénisseï et dans les montagnes de la Daourie. Mais en général l'agriculture est loin de fleurir dans l'empire russe.

La Russie, relativement à la botanique, peut être divisée en deux portions inégales. La plus petite est bornée à l'O. par le Don et le Volga; à l'E. par les monts Ourals; au S. par la mer Caspienne, les frontières de la Turquie et de la Perse. Le climat y est délicieux. Le sol, incliné vers le S. et garanti du N., est fertile. Ses productions végétales ressemblent beaucoup à celles de la Tauride que nous décrirons plus bas. Le cèdre, le cyprès, le savinier, le genévrier, le hêtre, y tapissent les pentes des montagnes : la pêche, l'amandier, le figuier, déploient leurs richesses dans le réduit abrité des rochers; le cognassier, l'abricotier, le poirier à feuilles de saule et la vigne, croissent naturellement dans les buissons et les taillis. L'olive, le platane, le laurier thym, croissent en abondance sur les bords de la mer d'Asof et de la mer Caspienne; le seringat, le jasmin, le lilas, la rose caucasienne, embaument les vallées romantiques du Caucase. On voit croître en Sibérie, le tilleul, l'érable de Tartarie, diverses sortes de peupliers, des pins et des sapins de toute espèce. Pendant l'été court de ce climat, la terre est émaillée de fleurs brillantes, qui, l'hiver, demeurent ensevelies sous la neige.

La prune de Sibérie, le frêne de montagne, la rose de Daourie, forment des buissons charmans sous l'abri desquels fleurissent la pivoine et le lis jaune, dont la racine fournit aux tribus tartares un mets favori.

Dans la plus grande partie de la Russie Asiatique, le renne, que l'on trouve jusqu'à l'extrémité la plus orientale de cette partie du monde, tient lieu du cheval, de la vache et de la brebis. En Asie, cet animal s'avance au midi jusqu'aux bords des rivières Baldsja et Onon, entre le 49e et le 50e degré de latitude N., tandis qu'en Europe il ne descend pas plus bas que le 61e. Dans le Kamtschatka les chiens sont employés aux transports, comme en Poméranie. On chasse en Sibérie la brebis sauvage et l'argali. Celui-ci se trouve aussi sur le mont Taurus, sur le Caucase, et jusque dans le Kamtschatka. L'ibex ou chèvre des rochers se rencontre fréquemment dans les précipices du Caucase. Les montagnes qui entourent le lac Baïkal offrent des cerfs d'une hauteur extraordinaire; et en outre l'animal à musc, l'ours sauvage, des loups, des renards, la zibeline qui, à cause de sa fourrure, est l'objet d'un commerce important. Il y a plusieurs espèces de lièvres peu connues ailleurs. Le castor se plaît sur les rives du Iénisseï. Le Walrus ou grande espèce de veau marin, n'est point étranger aux rivages de la mer Arctique. L'espèce commune se trouve jusqu'au Kamtschatka. Le manati ou lamentin, qui est peut-être la syrène de la fable, habite le détroit de Bhéring, et les îles entre les deux continens.

Les chevaux des Mongouls sont d'une rare beauté. Quelques-uns sont tigrés, d'autres tachetés comme le léopard. On fend les narines aux poulains, afin que dans la course ils puissent aspirer plus d'air. Les trois nations nomades du centre de l'Asie, c'est-à-dire les Tartares, les Mongouls et les Mantchous, mangent de la chair du cheval, mais jamais crue, comme des auteurs le prétendent. Quelquefois, il est vrai, ils la font sécher au soleil, et la mangent alors sans autre préparation. L'*adon*, ou le haras d'un noble Mongoul, peut contenir de trois ou quatre mille chevaux ou jumens. Le bétail est d'une taille moyenne. Il passe l'hiver dans les stepps ou déserts. Ces nations font usage du lait de jument. Ils le font tirer par des vaches qu'on musèle, en leur passant un anneau aux narines.

Les meilleures zibelines se trouvent dans le voisinage d'Iakoutsk et de Nertchinsk; mais elles existent en plus grand nombre au Kamtschatka. On emploie divers stratagêmes pour les surprendre ou les tuer, sans endommager la peau, qui vaut quelquefois deux cent quarante francs sur les lieux. On fait cas du renard noir. Une peau de cet animal suffit quelquefois pour payer le tribut de tout un village. Le renard des rochers ou des glaces, communément de couleur blanche, est quelquefois bleu. On le trouve en grand nombre dans l'Archipel-Oriental. Il le dispute au singe pour l'espièglerie et l'adresse. On emploie plusieurs moyens ingénieux pour détruire l'ours. Les Koriaks arrangent une amorce au bout d'une courroie attachée à une branche d'arbre, de manière que la branche se relevant, l'animal y demeure suspendu.

La Sibérie est riche en minéraux. Les principales mines d'or de Sibérie sont celles d'Ekaterinbourg. Elles sont à l'E. des monts Ourals, vers le 57e degré de latitude. En 1719, on y établit un bureau d'administration. D'autres mines de différens genres, au N. et au S.

d'Ekaterinbourg, s'étendent à une distance considérable. On y compte jusqu'à 105 fonderies, sur-tout pour le cuivre et pour le fer. Les mines d'or de Bercsof sont aussi dans ce voisinage. Elles étaient de peu d'importance sous le règne de l'impératrice Elizabeth. Celles de Nertchinsk, découvertes en 1764, contiennent principalement du plomb mêlé avec de l'argent et de l'or. Les mines de Kolyvan sont principalement situées dans le Schlangenberg, ou mont des Serpens. On commença en 1784 à les exploiter pour le gouvernement. Cette montagne, défendue par la forteresse de Zméinogorsk, peut être regardée comme une énorme masse minéralogique, couverte d'une roche de schiste. Elle consiste en minéraux orifères, argentins, cuivreux, plombagineux. Elle renferme aussi beaucoup de zinc, d'arsenic et de soufre. Les puits creusés pour l'exploitation de ces mines sont admirables. On n'a connu les richesses enfouies dans cette montagne que depuis 1732, époque où l'on a découvert les anciennes fouilles des Tchoudes.

Rarement on trouve de l'or natif dans ces mines. Il est communément mêlé avec d'autres substances, sur-tout avec de l'argent. Il y a aussi des mines de cuivre dans les monts Altaïques. La plus singulière de ces mines est celle qu'on a nommée *Dentritique*. Le minérai en est pâle, affecte la forme de la fougère, et contient peut-être de l'argent. On rencontre des stalactites de cuivre d'une grande perfection, dans une mine située à 30 milles au S. d'Ekaterinbourg. Ce qu'on appelle pierre d'Arménie, est une malachite bleue. On trouve le plomb rouge de Sibérie sur une pierre sablonneuse et micacée. Cette substance a donné lieu à la découverte d'un nouveau métal nommé *chrome*, découvert par Vauquelin. Le docteur Pallas a aussi découvert une grosse masse de fer natif, près du mont Emor ou Nemir, non loin du Iénisseï, au S. de la Sibérie. Mais les mines de fer qui alimentent les nombreuses fonderies des monts Ourals, sont les plus importantes et les plus utiles à la Russie. Malgré tant de richesses minérales, elle est encore obligée de tirer d'ailleurs du vif-argent et du zinc. Les demi-métaux y sont rares. On trouve près d'Ilck, et non loin d'Orenbourg, du sel gemme. Le charbon de terre est à peine connu; mais le soufre, l'alun, le sel ammoniac, le vitriol, le nitre, le natron, se rencontrent en abondance.

La Sibérie produit une grande variété de pierreries, particulièrement la montagne d'Adunshollo, près de la rivière Argoun, dans la province de Nertchinsk ou de Daourie. Les principales sont la topaze et la jacinthe, toutes deux à prismes triangulaires; le béril ou l'aigue-marine, la chrysolite, des grenats rouges et d'autres d'un blanc-jaunâtre, l'opale, etc., le feld-spath vert, dont les Russes font des ornemens, de très-beaux onix, etc. On trouve dans le voisinage d'Ekaterinbourg ces beaux cristaux de roche, contenant du schorl capillaire, nommés cheveux de Vénus et de Thétis. Le beau jaspe rouge et vert se tire des montagnes les plus éloignées. Le *lapis-lazuli* se trouve dans le voisinage du lac Baïkal. La chaîne des monts Ourals fournit du marbre blanc. Les montagnes primitives offrent de nombreuses variétés de granit et de porphyre.

Population. — On porte à environ 5,000,000 le nombre des habitans de la Russie d'Asie.

Habitans. — La Sibérie est occupée par deux sortes d'habitans; 1° par des Tartares ou Tatares, principaux habitans du pays, sur lesquels les Russes l'ont conquise; 2° par les Russes, qui en sont à présent les maîtres. Les Tartares peuvent être divisés en deux classes: celle des Tartares sédentaires, et celle des Tartares errans. Ces deux classes sont plus ou moins répandues dans la Russie d'Asie. Les Ostiaks et les Samoïèdes occupent le gouvernement de Tobolsk; les Tunguses, les Iakoutes, les Yukagirs, les Tchuktchis et les Kamtschadales celui d'Irkoutsk; les Vogouls celui de Perm; les Tcheremisses et les Mordvines, celui de Viatka; les Kalmoulcks, ceux de Kasan, de Simbirsk, de Penza et de Saratof; les Tschouvasches, les Circassiens, etc., celui du Caucase; et les Kirguises, ceux d'Oufa et de Kolyvan. (*Voyez* la Russie d'Europe, pour la description des mœurs et usages de ces peuples.)

Les Russes, qui font la troisième espèce d'habitans actuels de la Sibérie, sont venus s'y établir depuis que ce pays est sous l'obéissance de la Russie, et leur nombre s'est accru en peu de temps; au reste, ce sont pour la plupart des fugitifs, des exilés et des criminels.

Religion. — On professe dans la Russie Asiatique la religiou chrétienne grecque, la mahométane. On suit les dogmes du Dalaï-Lama et le Schamanisme. Les sectaires de cette dernière croient que les dieux proviennent de la matière et de l'esprit. Les ames ordinaires reçoivent le décret de leurs destinées. Les ames vertueuses deviennent esprits errans, et se purifient tellement par la transmigration, qu'elles deviennent dieux. Les esprits de l'air tiennent le milieu entre les hommes et les dieux. Ils s'occupent des affaires de ce bas-monde. Les criminels habitent l'enfer. Les femmes sont considérées comme une espèce bien inférieure aux hommes, et qui n'a été créée que pour leurs plaisirs sensuels, pour peupler le monde, et veiller aux affaires du ménage. En conséquence de ces principes, elles sont traitées avec beaucoup de sévérité et de mépris. Ce système ressemble à celui du Dalaï-Lama. Il est le plus répandu. L'archevêque de Tobolsk est métropolitain de la Russie Septentrionale; et celui d'Astrakhan, de la Méridionale. Les deux autres archevêchés sont ceux d'Irkoutsk et de Nertchinsk.

Langues. — Il y a autant de langues que de peuples.

TOPOGRAPHIE.

Gouvernemens, villes et autres lieux.

PARTIE SEPTENTRIONALE, OU SIBÉRIE PROPRE.

Cette immense région comprend les gouvernemens de Tobolsk et d'Irkoutsk.

Tobolsk. — Ce gouvernement s'étend depuis celui de Kolyvan jusqu'à la mer Glaciale. Il est borné au N. par la mer Glaciale; à l'O. par les gouvernemens de Vologda, de Perm, d'Oufa; au S. par celui de Kolyvan; et à l'E. par celui d'Irkoutsk. Il est divisé en deux grandes provinces, celles de *Tobolsk* à

l'O., et de *Tomsk* à l'E. C'est la contrée où les Russes se sont d'abord établis. Il y a peu de villes dans la partie septentrionale, à cause de la proximité de la mer Glaciale, et des vents froids du N. qui s'y font sentir. L'Oby, qui la traverse du S. E. au N. O., abonde en excellens poissons. On trouve sur ses rives de belles pierres fines, et entre autres des pierres transparentes rouges et blanches, en tout semblables aux agates, dont les Russes font beaucoup de cas. La partie méridionale est bien peuplée et bien cultivée. L'on y rencontre des déserts qui la séparent des Kalmoucks, ce qui ne les empêche pas d'y faire de fréquentes incursions. Population, 500,000 habitans.

TOBOLSK. — *Tobolsk*, capitale, archevêché, située à l'embouchure du *Tobol* dans l'Irtich, qui se décharge dans l'Oby. Elle est divisée en haute et basse; cette dernière, située sur les bords des fleuves, est sujette aux inondations. La ville haute est de 35 toises plus élevée que la basse. Cette ville se nommait *Sibir* lorsque les Tartares Mahométans y avaient un khan. Les Russes l'ont considérablement augmentée; elle est grande, peuplée, belle, et riche par le commerce qu'elle fait avec les Russes et les autres peuples, tels que les Kalmoucks et les Bucariens. Les Russes y apportent du *roussi* ou cuirs rouges et noirs, des draps gris communs de Russie, des toiles et beaucoup d'autres marchandises, tant de leur pays que d'autres contrées de l'Europe. Ils tirent en retour différentes sortes de pelleteries, du castoréum, des bourses de musc de Sibérie, du fer et plusieurs autres articles. Les caravanes de Kalmoucks qui arrivent à Tobolsk pendant l'hiver, y apportent des vivres, et quelquefois de l'or ou de l'argent, et en rapportent en retour différentes sortes de marchandises de cuivre et de fer. Les Bucariens, qui y viennent aussi dans la même saison, y amènent des peaux d'agneaux frisées, des étoffes de coton de Bucarie, des étoffes de soie des Indes, et quelquefois des pierres précieuses. Les marchands de Tobolsk leur achètent ces marchandises en leur en donnant d'autres en échange, et les portent à la foire de Samarcande. Tobolsk est l'entrepôt des pelleteries destinées pour la couronne : on les envoie de là à la chancellerie sibérienne de Moscow. On échange aussi dans cette ville du petit-gris commun de Russie, diverses couleurs préparées en Russie, des galons d'or et d'argent, de la cire à cacheter, des dents de cheval marin, et toutes sortes de mercéries, des peaux de chien marin, des peaux de castor du Canada, du sucre, du café, du bois de Brésil et de Campêche, de l'indigo, des épiceries, du vin, de l'huile d'olive, de la vaisselle d'étain, des étoffes à doublures, des bas de laine, contre toutes sortes de pelleteries. Les marchands des frontières de la Chine apportent aussi à Tobolsk des marchandises de ce pays, comme satins, soie torse, mousselines, laque, rhubarbe et dattes. Les Chinois recherchent non-seulement des petits-gris et des hermines, mais aussi des draps d'Europe, des peaux de castor, des étoffes de laine et de la mercerie. Pop. 16,000 hab.

Nadimskoi, ville, à 205 lieues N. E., au fond d'un golfe, au S. E. de celui de l'Oby, sous le cercle polaire arctique. Long. E. 71. 25.

Beresof, ville, chef-lieu du cercle du même nom, à 40 lieues N. N. O., sur la rive gauche de l'*Oby*. C'est le siége d'un commissaire et d'une cour de justice. La pêche, la chasse, l'entretien des rennes et le commerce avec les Russes et les peuples idolâtres; telles sont les sources de richesses des habitans. On en tire des renards bleus et blancs, connus sous le nom de *renards de glace;* des peaux d'élans et de rennes, des ours noirs et blancs, castors, loutres, etc. Lat. 64 d. Long. E. 62 d. 38 m.

Pelim, ville, au S. du lac du même nom, à 60 lieues N. O. et 36 N. de Tourinsk. Lat. 59 d. 15 m. Long. E. 62 d.

Tourinsk, ville, chef-lieu d'un cercle du même nom, à 53 lieues O., sur la *Stoura*. Elle est remarquable par ses abondantes mines de fer et ses nombreuses forges. Lat. 57. 56. Long. E. 61. 45.

Tioumen, à 4 lieues au S. O., grande ville fortifiée sur la *Tura*, qui se jette dans le Tnbol : son territoire est le mieux cultivé de toute la Sibérie. A quelque distance on prend des renards, dont les peaux sont si estimées, qu'on les envoie toutes à la cour de Russie.

Zverinolofsk, première forteresse, à 100 lieues S. O., vers les frontières du gouvernement d'Oufa. C'est le commencement d'une ligne de défense éta-

blie contre les incursions des Kirguises, et qui longe une contrée remarquable par le grand nombre de lacs amers, salés, et d'eau douce qu'elle renferme.

Omsk, ville, chef-lieu du cercle du même nom, à 100 lieues S. F., à l'embouchure de l'*Om* dans l'*Irtich*. Lat. 55 d. 5 m. Long. E. 71 d. 40 m.

Tara, ville, sur la rive gauche de l'*Irtich*, à 83 lieues E. S. On y compte 700 maisons, 5 églises et 1,800 habitans. Elle commerce en peaux d'ours, de loups, de renards, de martres, d'hermines, d'écureuils, de castors, de lynx, de gloutons et de loutres. Les environs de la ville offrent la partie la plus riche en poissons. Lat. 57 d. Long. E. 72. 24.

Samarof, petite ville, à 100 lieues N. N. E., sur la rive droite de l'*Irtich*. C'est la place la plus considérable entre Tobolsk et Beresof.

Sourgout, ville, chef-lieu du cercle du même nom, sur la rive droite de l'*Oby*, à 104 lieues N. E. de Tobolsk. On prend dans les environs beaucoup de zibelines et de renards noirs. Lat. 61. 40. Long. E. 71.

Tomsk. — *Tomsk*, capitale, ville commerçante, près de la rive droite du *Tom*, qui se jette dans l'Oby près de là, à 200 lieues E. de Tobolsk. Les rues sont irrégulières; on y compte 2,000 maisons. Elle a des tanneries de cuirs de roussi, et des imprimeries d'étoffes. On en tire aussi du *beurre de pierre*, que l'on obtient au moyen de la cuisson d'une espèce d'alun jaune, gras et mou, qui se rencontre en forme de stalactite dans les fentes des rochers. Elle fournit de belles fourrures. On a découvert dans les environs d'anciens tombeaux, d'où l'on a tiré des pièces d'or et d'argent, des agraffes, des boucles, des chainettes, des bagues et ustensiles de table. Il y a dans ses environs des mines de plomb, de fer et de cuivre. Lat. 56. 29. Long. E. 82. 39.

Touroukansk, ou *Mangaseia*, ville, chef-lieu du cercle du même nom, à 315 lieues N. E., dans une île du Ienisseï, formée au-dessous de l'embouchure de la *Tungouska*. Il s'y fait, par terre, un grand commerce en toutes sortes de pelleteries, cornes de narwal et dents de mammout. Lat. 65. 45. Long. E. 86. 60.

Narym, ville, chef-lieu du cercle du même nom, à 160 lieues E. par N. de Tobolsk, près du confluent du *Ket* dans l'Oby. Lat. 59. Long. E. 79.

Kainsk, ville, chef-lieu du cercle du même nom, à 100 lieues O. par S. de Tobolsk, à l'embouchure de la *Kanska* dans l'Om. Le lin de cet endroit est très-renommé en Sibérie, et le pays est peuplé de colonies russes. Lat. 56. Long. E. 75. 38.

Eniseisk, sur la rive gauche du Iénisseï, ville assez grande et bien peuplée, à 300 lieues E., a une lieue et demie de circuit. Le fleuve *Iénisseï* se déborde comme le Nil, l'espace de 18 lieues. On ne peut naviguer sur ce fleuve fort loin, à cause de 9 cataractes qui, étant à quelque distance les unes des autres, interrompent la navigation. Le grand froid empêche les arbres fruitiers d'y porter des fruits; il n'y vient que des groseilles sauvages rouges et noires. Le plus grand froid observé jusqu'à ce jour, a été le 16 janvier 1735. Le mercure du thermomètre baissa pendant quelques heures à 70 degrés au-dessous de la congélation. La situation de cette place rend son commerce assez florissant. Les marchands de Tobolsk et d'autres lieux viennent y faire l'échange de leurs marchandises. Les habitans passent pour être rusés et trompeurs. Lat. 58. 25. Long. E. 89. 54.

Taseefskoï, ville, à 145 l. S. E. d'Iénissei. Lat. 57. 10. Long. E. 91. 55.

ILES VOISINES. — Nouv.-Zemble. Cette grande île de l'Océan Septentrional est séparée par le détroit de Waigatz. Cette contrée éprouve une nuit continuelle durant deux mois de l'hiver: elle n'a pour habitans que des ours et des renards. Elle abonde en hippopotames, amphibies de la famille des chiens-de-mer, lesquels surpassent un bœuf ordinaire en grosseur et en hauteur. Ils ont deux dents qui sont un objet de commerce, ainsi que leur peau et leur lard ou huile. Ce lard se fond comme celui de la baleine, et on s'en sert dans les savonneries et les tanneries, lorsqu'il est mêlé avec celui du chien-de-mer et de beluga. Lat. 69. 77. Long. 70. 96.

Irkoutsk. — Ce gouvernement est le plus vaste, et moins peuplé que les autres. Il est borné au N. par la mer Glaciale; à l'E. par la mer d'Okotsk et la partie septentrionale de l'Océan Pacifique; au S. par l'empire de la Chine; et à l'O. par les gouvernemens

de Tobolsk et de Kolyvan. On le divise en quatre provinces : celle d'*Iakoutsk* au N.; celle d'*Okotsk* à l'E.; celle de *Nertchinsk* au S. E.; celle d'*Irkoutsk* au S. Il comprend la presqu'île du Kamtschatka, et n'est pas aussi peuplé de Russes, si ce n'est dans quelques parties méridionales vers le lac Baikal, aussi bien que la presqu'île du Kamtschatka au S. E. et au-delà du golfe ou mer d'Amur. La partie N. est habitée par les *Iakoutes*, peuples sauvages qui demeurent des deux côtés de la grande rivière de Léna. Ils sont assez semblables aux Tunguses, leurs voisins à l'O. et au S., mais plus ingénieux et plus adroits. Selon M. Gmelin, qui a parcouru la Sibérie pendant 10 ans, c'est depuis l'Iénissei que le pays paraît tout différent de l'Europe. On y trouve d'autres plantes, des eaux claires et saines, de bons poissons. Il y a des montagnes et des vallées très-agréables. Mais depuis la rivière de Léna jusqu'au promontoire de glace, au N. E., qu'on appelle *Tzalaginskoï*, le pays est hérissé de montagnes et de rochers, et il y fait un froid excessif. La partie méridionale peut se subdiviser en trois; celle qui est à l'O., et au milieu de laquelle se trouve le lac Baikal, est très-habitée et cultivée par des colonies russes qui y ont bâti plusieurs villes et villages, d'où ils entretiennent commerce avec la Chine. Les autres habitans sont des Tunguses, qui vont nus pendant l'été, comme les Américains, n'ayant qu'un petit morceau de cuir autour de leurs reins. Plusieurs se nourrissent d'oignons, de lis jaunes qui sont fort communs en ces contrées, et ils en font de la farine et du pain. La partie du milieu est couverte de bois, et on y trouve les plus belles pelleteries. Elle n'est encore habitée que par les Tunguses, dont une partie dépend des Chinois. Les Russes y ont seulement bâti quelques villages au fond du golfe d'Amur, qu'ils appellent aussi *mer du Kamtschatka*, parce qu'ils la traversent pour y aller. Enfin la partie qui est à l'E., comprend la presqu'île du Kamtschatka, qui est principalement habitée par des peuples appelés *Kamtschadales*, qui s'habillent de peaux de chiens, qui sont les seuls animaux domestiques. Les Russes, qui y ont bâti plusieurs villes et villages depuis environ 100 ans, se louent beaucoup de sa fertilité. On y voit des castors d'une grandeur extraordinaire, et deux volcans assez considérables. Les bestiaux y viennent bien. Le pays abonde en plantes, végétaux, minéraux, oiseaux, animaux, poissons de mer de toute espèce. Cette contrée n'a pas le froid aussi rude que l'annonce sa position; ce qui provient des montagnes, des volcans, ou de la chaleur que la mer entretient par des brouillards épais. L'hiver y est modéré, mais long et constant. Janvier est le mois le plus froid de l'année: le printemps est court, et quoique pluvieux, parsemé de beaux jours; l'été n'est pas plus long, mais plus inconstant et plus bizarre. Les mœurs des habitans ressemblent au climat. Ils sont petits de taille, portent de grandes barbes; ils se vêtissent de peaux de zibelines, de loups, de rennes et de chiens. En hiver ils demeurent sous terre, et en été ils habitent dans des cabanes fort élevées, où ils montent par des échelles. Ils se nourrissent de divers animaux et de poissons, qu'ils mangent souvent crus et gelés. L'hiver, ils font des fosses où ils mettent le poisson en magasin, et le couvrent d'herbes et de terre. Ils en vont prendre pour leurs repas, lors même qu'il est pourri. Ils le mettent dans des vases, où ils jettent des pierres rougies au feu pour les faire cuire. On ne leur connaît aucun culte. Ils font consister leur souverain bonheur dans les plaisirs corporels. Les mariages sont très-bizarres. Une fille est une place forte, qu'il faut emporter d'assaut. Elle est défendue par d'autres femmes, qui se jettent sur l'amant, l'accablent de coups, l'égratignent, et lui arrachent les cheveux. Il faut qu'il triomphe de tous ces obstacles, ou qu'il reste dans le célibat. S'il est vainqueur, il emporte sa maîtresse; alors les deux parties se réconcilient, et on célèbre le festin des noces chez les parens de la fille. Cette presqu'île s'étend de 7 deg. 30 min. du N. au S. Pop. 375,000 habitans.

Irkoutsk, capitale, sur *l'Angara*, et près du lac *Baïkal*. Il s'y fait un grand commerce, à cause du passage des caravanes qui vont à la Chine et qui en reviennent. Dans cette contrée habite une nation de Tartares païens appelés Buttiens ou Bratski.

Selinginsk, ville, à 40 lieues S. E.,

sur la rivière de *Selinga*, qui se décharge dans le lac *Baïkal*. Les Russes la bâtirent en 1728, pour favoriser leur commerce et servir d'entrepôt à leurs marchandises. C'est maintenant de cette ville que les caravanes partent pour la Chine : la rhubarbe croit dans ses environs.

Nertchinsk, ville, à 180 lieues E., sur la rivière de *Schilka* ou *Amur*, est située dans une contrée fertile. La paix qui y a été conclue avec les Chinois en 1689, l'a rendue célèbre. C'était autrefois de cette ville que partaient les caravanes pour la Chine. Les Russes y entretiennent une forte garnison.

Argun, à 228 lieues E., est célèbre par ses riches mines de plomb et d'argent.

Olekminsk, petite ville mal bâtie, à 260 lieues N. E. d'Irkoutsk, à l'embouchure de l'*Olekma* dans la *Léna*. Lat. 60. 28. Long. E. 117. 20.

Iakoutsk, ville, sur la rive gauche de la *Léna*, à 400 lieues d'Irkoutsk, a 900 maisons en bois. Le célèbre Mensikof fut exilé dans ses environs. Lat. 62. 13. Long. E. 126. 58.

Sachiversk, ville, sur l'*Indigirka*, à 165 lieues N. E. d'Iakoutsk. Lat. 67. 32. Long. E. 136. 15.

Petropavlofskaia, forteresse, à 3 lieues S. de Selinginsk. Il y a une douane pour les marchandises qui se conduisent à Kiachta.

Oudinsk (*Verknoï*), ville, sur la rive droite de l'*Ouda*, à 33 lieues E. par S. d'Irkoutsk. On y voit une très-belle église. Il y a un grand nombre de maisons bien bâties et habitées par de riches marchands, dont le commerce consiste en bestiaux, peaux d'agneaux, petits-gris de Daourie et autres pelleteries. Lat. 51. 55. Long. E. 105.

Kiachta, au S. du lac *Baïkal*, ville construite, en 1728, sur les confins de ce gouvernement, pour y faire le commerce entre la Russie et la Chine, suivant le traité du 20 août 1727. C'est un composé de deux villes peu éloignées l'une de l'autre, l'une russe, l'autre chinoise. La première peut avoir 120 maisons ; la seconde en contient 200, mais mieux construites, plus propres et plus commodes que celles de la première : elle se nomme *Zunchait*. C'est là que se transportent tous les objets de commerce entre les deux empires. Tout s'y conclut par échange. Il n'y a point de femmes dans la ville chinoise, par un effet de la politique qui défend aux femmes la plus légère communication avec les étrangers. Les commerçans ont ordinairement un associé qui reste un an à Kiachta, et quand l'autre apporte des marchandises, celui-ci remporte celles qu'il a échangées.

Bazinskoi, fort, à 10 lieues O. par N. de Kiachta.

Ourloutskaia, établissement peuplé de colons, à 24 lieues E. de Kiachta.

Aksclinska, fortesesse, sur la rivi. de l'*Onon*, sur les limites de l'empire chinois, à 24 lieues S. de Dorominsk. Les petits-gris et les zibelines abondent dans les montagnes des environs. Lat. 50. 3. Long. E. 110.

Mednoï Kourounzoulaefkoï, fort, près des frontières de la Chine, à 24 lieues S. de Nertchinsk.

Okhota ou *Okotsk*, port, ou *Ostrog*, village fortifié sur le golfe d'Amur ou la mer de Kamtschatka au N. O. Les Russes y ont construit des vaisseaux, et vont aujourd'hui par mer à la presqu'île du Kamtschatka.

Kamtschatka, port à l'E. et à l'embouchure d'une rivière du même nom, qui se jette dans l'*Archipel du Nord*, au S. du détroit. Elle a 2 tribunaux, et est bâtie en bois. C'est de cette ville que les Russes sont partis pour aller reconnaître, en 1728 et 1731, les îles au N. E. de la Sibérie.

Avatcha ou *Saint-Pierre et Saint-Paul*, autre port plus au S., à l'extrémité méridionale de la presqu'île du Kamtschatka. La baie du même nom est hérissée de montagnes. Le port est situé au N. de l'entrée de la baie ; il est fermé au S. par une langue de terre fort étroite. Les glaces l'encombrent au mois de janvier : il commence à être fréquenté. Les Russes partirent de ce lieu en 1741, pour aller découvrir les îles de l'Amérique qui se joignent au N. O. de la Nouvelle-France.

Natchikin, ostrog ou village, entre le port Avatcha et Bolcheresk, est remarquable par ses bains et ses sources d'eaux thermales.

Malkin, ostrog, à 15 lieues O. par N. d'Avatcha, sur la *Bistraïa*, a des sources d'eaux thermales.

Udskoï, petite ville et fort, près de l'*Uda*, qui tombe dans la mer

d'*Okotsk*, à 140 lieues d'Okotsk. Lat. 55. 15. Long. E. 133. 40.

Taouisk, fort et ostrog, près de la mer d'*Okotsk*, sur la riv. de *Taoui*, à 72 lieues O. d'Yamsk. Il est habité par des Iakoutes et des Koriacs. Lat. 60. 15. Long. E. 146.

Paratounka, ostrog ou village fortifié de la côte orientale du Kamtschatka, sur le bord de la rivière de son nom et à 2 lieues de son embouchure dans la baie d'Avatcha, avec une église en bois, où sont les armes du capitaine Clerke, qui mourut dans ces parages en 1779. Les habitans logent l'été dans des *balangans*, et l'hiver dans des *isbas*. Les premiers s'élèvent sur plusieurs poteaux, auxquels sont suspendus les poissons que l'on fait sécher, et où l'on attache aussi les chiens, seul animal domestique de ces contrées. On n'y ménage d'autre jour qu'un trou au milieu du toit, pour donner passage à la fumée, et une porte basse et étroite, à laquelle on parvient par une poutre grossièrement entaillée, portant d'un côté sur la terre, et de l'autre sur le plancher ou plate-forme. Les *isbas* ou maisons d'hiver diffèrent des premières en ce qu'elles sont construites avec de longs arbres couchés horizontalement l'un sur l'autre, et dont les vides sont remplis de mousse. Il y a double appartement chauffé par un poêle commun. On garnit les fenêtres de peaux de saumons ou de vessies de différens animaux. Lat. 53. Long. E. 156.

PARTIE OCCIDENTALE.

PERM. — Ce gouvernement s'étend des deux côtés des monts Ourals ou Poyas. Il est borné au N. par le gouvernement de Vologda; à l'O. par celui de Viatka; au S. par celui d'Oufa; à l'E. et au N. E. par celui de Tobolsk. Ses productions minérales consistent en or, cuivre, fer, et l'on y fait une si grande quantité de sel, que 20,000 ouvriers sont continuellement occupés à y travailler. On y trouve des carrières de marbre. Il produit des grains et de bons pâturages. La chasse et la pêche y sont abondantes. Population 800,000 ames.

Perm, capitale, sur la *Kama*, ville nouvellement fondée par Catherine II, habitée par beaucoup de marchands. Pop. 2,700 habitans

Solkamskaia, capitale, à 50 l. N., sur la *Kama*. Elle consiste environ en 800 maisons de bois et quelques églises; elle a été bâtie par les Russes, et est renommée par ses chevaux et ses salines. Ses habitans sont en partie Russes et en partie Tartares. Lat. 59. 38. Long E. 54.

Obvinsk, petite ville, à 27 lieues N., au confluent de l'*Obva*, dans la *Kama*.

Kungour, ville, à 11 l. S., sur la *Silva*. Elle est bâtie en bois, excepté six églises et un très-bel hôtel-de-ville bâtis en pierre. Les négocians entretiennent un grand nombre de belles tanneries, de savonneries et de moulins. On y commerce en grains.

Osa, petite ville, à 38 l. S. O., sur la *Kama*.

Okan, petite ville, à 12 l. S. O., sur la rive droite de la *Kalama*.

Otcherskoï, petite ville, à 24 l. O. par S.

Dolmatof, ville, à 34 lieues S. E. d'Ekaterinbourg, près de l'*Inet*. Lat. 56. 10. Long. E. 60. 12.

Oukofskoï, bourg, à 56 l. E. par S. d'Ekaterinbourg, sur l'*Ouk*. On y distille beaucoup d'eau-de-vie.

Ekaterinbourg, ville forte, à 250 l. E. S. E., sur l'*Iset*. C'est le centre de toutes les fonderies et mines de la Sibérie; elle est bâtie à l'allemande. Lat. 56. 40. Long. E. 58. 40.

Verkotouré, ville, à 50 lieues N. d'Ekaterinbourg. Elle fabrique du cuir de roussi; elle a dans son voisinage une montagne d'asbeste.

Nevianskoï, bourg, à 11 lieues N. d'Ekaterinbourg, remarquable par ses belles forges, les plus anciennes de la Sibérie. Les habitans s'occupent à fabriquer des ouvrages vernissés.

Siserthoï, bourg, à 6 l. S. d'Ekaterinbourg, remarquable par ses forges. A 4 lieues de là est une montagne d'asbeste.

VIATKA. — Ce gouvernement est borné au N. par celui de Vologda; à l'O. par celui de Kostroma; au S. par celui de Kasan; à l'E. et au S. E. par celui de Perm. Il est montagneux et marécageux. Plusieurs endroits sont susceptibles de culture et produisent d'excellens pâturages, couverts de troupeaux. Le pays fournit blé, miel, lin, cire, suif, cuir de roussi, bois de construction, et toutes sortes de graines; il y a des fonderies et des forges de fer. Population 800,000 habitans.

Viatka, capitale. On compte dans cette ville 1,400 marchands, qui font le commerce d'expédition pour Arkhangel.

Molinsk, petite ville, à 17 lieues S. Lat. 57. 53. Long. E. 47. 35.

Sarapoul, petite ville, à 55 lieues S. E., sur la rive droite de la *Kama*. Il s'y tient tous les ans une foire assez considérable.

KASAN. — Ce gouvernement, dans lequel ceux de Simbirsk, Penza, Viatka, Permia, étaient compris, est borné au N. par le gouvernement de Viatka; à l'O. par celui ne Nijegorod; au S. par celui de Simbirsk; à l'E. par ceux de Viatka et d'Oufa; il est très-fertile en blé, grains, légumes, chanvre, albâtre, salpêtre, et toutes sortes de fruits. Il s'y fait un grand commerce de pelleteries, de cuirs de roussi et de maroquins, et il fournit des bois de construction. On y fait des huiles de chenevis et de noix, du savon, de la cire, etc. Pop. 760,000 hab.

Kasan, capitale, grande ville, riche et bien peuplée, a beaucoup d'églises et une forte citadelle bâtie en pierres, où les Tartares ont défense d'entrer, sous peine de la vie. Les habitans sont riches, et ils font un grand commerce avec les Turcs, du côté de la mer Noire. Cette ville est le siége d'un archevêché. Il y a aussi deux gymnases, où l'on enseigne les belles-lettres, les langues latine, française et allemande, les mathématiques et les exercices du corps. Indépendamment des bourgeois, on compte dans cette ville beaucoup de riches Tartares, qui commercent avec la Sibérie. Le czar Jean Basile prit Kasan en 1552; et son fils Wasilowits, en 1554, se rendit maître de tout le royaume de Kasan, qu'il conquit sur les Tartares. Les maisons de cette ville sont presque toutes de bois; elle a essuyé un grand incendie le 26 août 1765. Outre une fabrique de toiles pour l'usage des troupes nationales, elle a des fabriques de cuirs de roussi, et de maroquins extrêmement estimés. Elle est à l'embouchure de la *Kasanka*, qui, près de là, se jette dans le Kremel et le Volga. Cette ville est divisée en trois parties, la ville et les faubourgs. Pop. 14,000 habitans. Lat. 55. 47. Long. E. 46. 28.

Tchebaskar, petite ville, à 25 lieues O. Elle comptait 1,500 maisons avant l'incendie de 1773. Il y a 13 belles églises et 4 couvens. Ses habitans sont ou commerçans ou artisans. Il y a des tanneries considérables en cuirs de roussi, cuirs de semelles et maroquins. On y fabrique aussi une toile bleue dont les femmes de campagne se font des chemises. La meilleure branche du commerce de cette ville consiste en farines et grains qui descendent le Volga, et en cire et miel que l'on fait remonter par ce fleuve. Long. 45. 5. Lat. 50. 5.

Sviajsk, ville, à 8 lieues O. par S., près du *Volga*.

SIMBIRSK. — Ce gouvernement est situé sur les bords du Volga. Il est à l'E. de celui de Penza et au S. de Kasan. Le sol est fertile en grains, et même en fruits. Il renferme fort peu de bois. Les bords du Volga, aux environs de Samara, offrent des phénomènes. Les terres sont composées en grande partie d'une pierre tartareuse recouverte de *gagat* ou poix pétrifiée, dont on fait une assez bonne cire à cacheter. Dans les mêmes lieux on rencontre un excellent soufre, qui a la couleur et la transparence de l'ambre jaune. A l'E. de Stawropol et de Samara, on trouve le long des rivières de Surgat et de Sok, un grand nombre de sources d'asphalte et de soufre. Les ruisseaux et les lacs sont tellement remplis d'une matière blanchâtre sulfureuse, que les eaux en prennent la couleur. On nomme un de ces ruisseaux *Ruisseau de Lait*; il traverse le lac de soufre, qui renferme un immense dépôt de matières sulfureuses, et exhale une odeur fétide à deux lieues de distance, selon la direction des vents. La culture et la pêche sont les deux plus grandes ressources du pays. Pop. 700,000 hab.

Simbirsk, capitale, est sur la rive droite du *Volga*. Cette ville est belle et marchande. Pop. 11,000 hab.

Bouinsk, ville, à 15 lieues S. O. Lat. 54 d. 55 m. Long. 45 d. 30 m.

Sizran, ville, à 30 lieues S. par O., dans une position agréable; elle est divisée en deux parties. Lat. 53. 9. Long. E. 46. 9.

Stawropol, ville de 500 maisons, à 20 lieues E., avec une citadelle en bois. Elle est sur le *Konni Volochki*. Son commerce consiste en poissons, moutons et suifs. Elle a une demi-lieue de tour. Lat. 53. 36. Long. E. 46. 40.

Samara, ville de 630 maisons, au

confluent du *Volga* et de la *Samara*. Les Tartares viennent y vendre les peaux d'agneaux fines, qu'ils achètent des Kirguises. Il y a des fabriques de cuirs de roussi.

Kachpour, petite ville, à 3 lieues E. de Sizran, sur le *Volga*.

Goroditché, bourg, à 4 lieues N., près du *Volga*. Il est remarquable par ses carrières de schiste. Il a une fonderie de cuivre, un fourneau pour le laiton.

PENZA.—Ce gouvernement est borné au N. par celui de Nijegorod; à l'O. par celui de Tambof; au S. par celui de Saratof; et à l'E. par celui de Simbirsk. Il abonde en blé. On y élève beaucoup d'abeilles, et l'on y fait une grande quantité d'eau-de-vie de grain. Ce pays est célèbre par ses manufactures de draps, ses fabriques de fer, de potasse, de couperose, de savon, de cuirs et de verre. Population 600,000 habitans.

Penza, capitale, située près de l'embouchure de la *Sourat*, fait un commerce actif. On y fabrique du savon et du cuir. Elle a dans ses environs beaucoup de tuileries. Pop. 8,000 hab.

Saransk, ville, à 12 lieues N. de Penza. Les femmes y teignent des étoffes de laine avec des plantes indigènes.

Mokchan, petite ville, à 12 lieues N. O.

Insara, ville, à 20 lieues O. N. O., a une mine de fer et une fonderie, où l'on fabrique beaucoup de pots, de chaudières et de larges chaudrons.

Issa, bourg, sur l'*Issa*, a une manufacture de tapisseries de haute lice, et un haras très-considérable.

SARATOF. — Ce gouvernement est borné au N. par ceux de Simbirsk et de Penza; à l'O. et au S. par celui du Caucase; à l'E. par celui d'Oufa. Il renferme des lacs salans. On y élève beaucoup de vers à soie. Les productions du pays consistent en blé, chanvre, soie, huile de chenevis, cuirs, suifs, bétail et poisson. Entre la Medveditza et l'Ilavlia, ainsi que sur les bords du Volga, se sont établies des colonies de divers peuples de l'Europe, qui s'occupent beaucoup de l'agriculture, et sur-tout de la culture du tabac; d'autres élèvent des troupeaux, quelques-uns exercent des métiers, où ont établi des fabriques. Population 600,000 habitans.

Saratof, capitale, sur la droite du *Volga*, est une ville marchande, populense et très-florissante depuis le règne de Catherine II. La navigation du Volga facilite le transport des marchandises, et donne une grande activité au commerce.

Actar, ville, à 15 lieues O.

Borrissoglebsk, ville, à 48 lieues. O.

Ekaterinstadt, ville, à 15 lieues. N. E. Les maisons forment des rues régulières. On y trouve toutes sortes d'artisans. Il y a dans les environs plusieurs colonies allemandes.

Altan-Nor ou *Elton*, lac salin du pays des Kalmoucks, à 45 lieues S. Il est ainsi appelé, parce qu'il paraît tout rouge quand le soleil donne dessus; on le regarde comme une source intarissable de sel.

Kamichensk ou *Dmitrefsk*, ville et forteresse, à 30 lieues. S., dans un angle formé par le Kamichensk et le Volga. Elle s'étend le long de ce dernier fleuve en formant de longues rues parallèles. Il y a un canal projeté pour unir dans ce lieu le Volga au Don.

Tchernojar, ville forte, sur la rive droite du *Volga*, à 85 lieues. S. Elle est assez peuplée. La pêche et le sel sont les plus grandes ressources.

Zaritzin, forteresse, sur le *Volga*, à 75 lieues. S. S. O. Cette place fut d'un grand secours en 1774 contre l'armée des paysans et des Cosaques. La piqûre de l'araignée-scorpion de cette contrée est mortelle, si l'on n'y porte un prompt remède. Cette ville donne son nom à la ligne de retranchement qui s'étend du Don au Volga.

Nikolskaia, bourg, à 5 lieues E. par S. de Kamichensk, de l'autre côté du Volga. Il y a un bureau d'expédition pour les sels tirés du lac Elton.

Sarepta, bourg et colonie de *Frères-Moraves*, à 6 lieues de Zaritzin, a 200 maisons bâties à l'allemande. Tous les habitans sont artisans. Ils font toiles, velours de coton, bas, bonnets, belles chandelles, tabac renommé, savon, cuirs anglais, sel.

PARTIE SUD-OUEST.

CAUCASE. — Ce gouvernement est borné au N. par les Cosaques du Don et le gouvernement de Saratof; au S. par la mer Caspienne; à l'O. par la Tartarie indépendante. Ce qu'on appelle *ligne du Caucase*, commence à Domkala, et s'étend jusqu'à la mer Caspienne. Toutes les forteresses qui la forment ne sont que des carrés avec des

redontes et un petit fossé. Ces fortifications suffisent pour contenir les peuples voisins. Ce pays s'étend jusqu'au mont qui lui donne son nom, et au-delà de l'embouchure du Volga dans la mer Caspienne. C'était la demeure des Huns et des Avares, avant qu'ils passassent en Europe aux 4e et 6e siècles. On y voit les restes de nombre de villes que Tamerlan détruisit à la fin du 14e siècle. Les Russes s'en emparèrent en 1554, sur les Tartares *Nogais*, qui y demeurèrent encore. Les froids, en hiver, sont très-rigoureux. La chaleur y est si forte en été, que, suivant les observations faites par M. Leich à Astrakhan, elle y surpasse quelquefois le 100, et même le 103e degré du thermomètre de Farenheit. Il y pleut très-rarement en été; et quand cela arrive, la pluie ne dure pas plus d'un quart-d'heure; mais il règne, depuis le commencement de mai jusqu'à la fin d'août, un certain vent qui tempère la chaleur, qui, sans cela, deviendrait insupportable. Ce pays serait totalement stérile sans le débordement du Volga. Mais les terrains bas sur les bords de ce fleuve, du Don et de l'Oural, sont d'une grande fertilité et produisent d'excellens pâturages : le blé, au contraire, n'y réussit point. Les fruits y viennent beaux; on y cultive, entre autres, des melons de très-bon goût, des citrouilles et des concombres qui sont hauts d'une demi-aune : le mûrier y vient au mieux, si l'on voulait s'en occuper. La vigne y pousse bien, et le raisin est d'un goût exquis et peut faire de bon vin. On recueille aussi du coton à Astrakhan. Il croît dans les vastes bruyères des fleurs, des simples, et diverses plantes potagères. On trouve une quantité prodigieuse de réglisse d'une hauteur extraordinaire, qui vient d'elle-même. Les bruyères ou déserts d'Atrakhan contiennent plusieurs lacs d'eau salée, où le sel dépose en forme de cristal. Tous les environs sont tellement imprégnés de sel, qu'on n'y trouve nulle part de l'eau douce : cela provient peut-être de ce que l'eau de la mer Caspienne filtre par des canaux souterrains, et se reproduit dans les endroits qui ne sont pas plus élevés que le niveau de la mer. On trouve aussi, dans ces pays, du gibier, des chèvres sauvages à cornes recourbées, des aigles et des faisans; et parmi les insectes, on remarque la *tarentule*. Le poisson de toute espèce y est très-abondant et à vil prix, et sur-tout les esturgeons qu'on pêche en abondance sur le Volga et qu'on sale. C'est avec les œufs de ces gros poissons qu'on fait le *caviar*, qui se transporte de tous côtés, et que les peuples du Nord mangent avec délices. On l'étend sur le pain comme du beurre. Le lac de *Bogdo* et la petite île de *Bosmakoff* fournissent beaucoup de sel.

Astrakhan est située dans une île du Volga, nommée *Seitza*, à l'embouchure de ce fleuve dans la mer Caspienne. Le principal bras du fleuve a, en cet endroit, 2,200 pieds de largeur. Cette ville a une vaste enceinte fermée par des murailles de briques qui tombent en ruines, et une forteresse où réside le gouverneur. Les maisons sont de bois, ce qui la rend sujette aux incendies. Les rues sont larges et tirées au cordeau. Elle a une amirauté, quelques édifices et plusieurs églises, et des faubourgs considérables. Les vaisseaux qui sont dans le canal qui communique à la rivière du Kutum et au Volga, y sont autant à l'abri que dans le port le plus sûr. On fait monter le nombre de ses habitans à 45,000, tant étrangers que Russes et naturels. Sa situation est avantageuse pour le commerce, qui consiste en soies de Chamaki et du Ghilan, cotons filés et non filés d'Ispahan, épiceries, drogues, riches étoffes de Perse et de l'Inde, perles, diamans et tapisseries, or et argent, sable d'or, peaux d'agneaux de Bucarie, cuirs de roussi, lapis-lazuli, rhubarbe, thé et plusieurs articles. On donne en retour de la cochenille, de l'indigo, du fer, des galons, des draps de France. Cette ville possède quelques manufactures de soieries et d'étoffes de coton. Astrakhan est défendue par une forte garnison. En 1670, le rebelle Stenko-Rasin se rendit maître de cette ville par trahison. Lat. 46. 21. Long. E. 45. 32.

Ekaterinograd, qui signifie la ville de *Catherine*, est située sur la *Malka*, et a été bâtie par Catherine II. Pour se garantir des incursions des Tartares, le gouvernement a fait tirer près de là des lignes de postes militaires. Lat. 44. 6. Long. E. 41. 40.

Kisliar, au S., sur un bras du *Tereck* Cette ville est batie en bois et mal percée. Elle a une forteresse, des écoles publiques, et un bazar assez grand. Elle est commerçante et a un bon port.

Les principales occupations des habi-

tans consistent dans la culture des terres et dans le soin des bestiaux. Plusieurs d'entre eux ont des métiers, et s'occupent du commerce. Leurs chevaux ne le cèdent en rien aux chevaux arabes pour la beauté, la vivacité et la vitesse. Une qualité qui leur est particulière, c'est de plier les genoux quand le cavalier monte ou descend. Les habitans du Caucase se livrent au pillage; ils enlèvent les filles et les femmes, qu'ils vendent aux Arméniens qui, à leur tour, les vendent aux Turcs. Ils sont presque tous mahométans. Les peuples les plus connus de ces pays sont les Tartares ou Tatares qui, forment 3 tribus; savoir: les *Turkomans*, appelés *Tékekemens* qui habitent la partie orientale du Caucase, et obéissent à plusieurs souverains; les *Comughks* qui vivent au N. des précédens, et obéissent à de petits chefs qui reconnaissent la souveraineté de la Russie; les *Nogais* qui sont les plus nombreux et les plus connus. Les *Abkhas* au S. des montagnes qui sont entre le Caucase et le Cuban. Les *Circassiens* sont appelés *Tcherkerses*, nation connue et puissante. Ce sont en général des montagnards qui habitent les bords des rivières, et vivent du produit de leurs troupeaux. Les *Carbadas* sont les plus considérables d'entre eux. Les Circassiens sont divisés en princes, nobles et vassaux. La personne des princes est sacrée; mais un prince n'a pas de terre à lui: il n'a que ses armes, ses chevaux, ses esclaves et ses tribus, qu'il extorque des nations voisines. Le plus grand honneur qu'un prince puisse acquérir, c'est de charger le premier l'ennemi. En temps de paix ils n'ont aucune distinction extérieure. Les nobles sont nommés *Usdens*, et le deviennent par le choix que le prince fait d'eux dans la classe inférieure. Ils sont nommés ses officiers, et chargés par lui de l'exécution des lois; ils ont des terres à eux. Le peuple forme le corps des vassaux, qui ont aussi leurs propriétés. Ils sont exposés aux vexations des princes. Les Circassiennes sont élevées par leurs mères, qui, aussitôt après leur naissance, leur serrent les reins avec une ceinture de cuir qu'on laisse jusqu'à ce que l'accroissement du corps la déchire; alors on la remplace par une autre. Cet usage leur donne une taille très-fine, mais grossit considérablement le corps. Ces filles sont instruites à broder et à faire leurs vêtemens. Les maris ne se trouvent avec leurs femmes qu'à la dérobée, et jamais en public. L'inoculation est en usage dans ce pays: elle y préserve la beauté des dangers de la petite-vérole.

Jenatajewskaia, ville et forteresse, à 25 lieues N. O. d'Astrakhan, près du *Volga*.

Actuba (haut et bas), deux villages où l'on a ramassé des colons, et établi une manufacture de soierie.

Krasnoiarskaia, ville fortifiée, et située sur un bras du *Volga*, au N. d'Astrakhan.

Ouralsk, ville, sur l'*Oural*, chef-lieu des Cosaques Ouraliens qui habitent l'extrémité septentrionale de ce gouvernement. Pop. 10,000 habitans.

Gurief, petite ville fortifiée à l'embouchure de l'*Oural*.

Temruk, petite ville, sur la mer de *Zabuche*. Son port est situé presque vis-à-vis Kers.

Saratschir, forteresse, à 5 lieues N. de Gurief.

CUBAN ou CIRCASSIE RUSSE. — *Taman*, ville forte, sur le détroit de Zabache, est située dans une île qui porte son nom.

GÉORGIE. — Cette contrée est divisée par les montagnes en deux parties; l'une orientale, qui appartenait à la Perse, comprend le *Caket* au N., et le *Carduel* au S.; c'est ce que l'on appelait autrefois l'*Ibérie Asiatique*; l'autre occidentale, qui comprend trois provinces, savoir: la *Mingrelie*, l'*Imirette* et le *Guriel*, qui répondent à l'*ancienne Colchide*. Tous ces pays appartiennent maintenant à la Russie, depuis la mort du prince Héraclius en 1800. Cette grande région est un des plus fertiles pays de l'Asie: il n'en est guère de plus abondant, ni où le bétail, le gibier, le poisson, la volaille, les fruits, les vins, soient plus délicieux: il donne aussi une grande quantité de grains. Les vins du pays, sur-tout de Teflis, se transportent en Arménie, en Médie, et jusqu'à Ispahan, où ils sont réservés pour la table du Sofi. La soie s'y recueille en quantité; mais les Géorgiens, qui la savent mal apprêter, et qui n'ont guère de manufactures chez eux pour l'employer, la portent chez leurs voisins, et en font un grand commerce en plusieurs pays de la Turquie, sur-tout à Erzerum et aux environs. Les seigneurs et les pères étant maîtres en Géorgie de la liberté et de la vie, ceux-ci de leurs

enfans et ceux-là de leurs vassaux, le commerce y est très-considérable; il sort chaque année plusieurs milliers de ces malheureux de l'un et de l'autre sexe avant l'âge de puberté, lesquels se partagent entre les Turcs et les Persans, qui en remplissent leurs sérails. Le sang de Géorgie est, selon Chardin, le plus beau qui existe: « La nature, dit-il, a répandu sur la plupart des femmes des graces qu'elles n'ont pas ailleurs; et l'on ne trouve en aucun lieu ni de plus jolis visages ni de plus fines tailles que celles des Géorgiennes; mais leur impudicité est excessive. » Quoique les mœurs et les coutumes des Géorgiens soient un mélange de celles de la plupart des peuples qui les environnent, ils ont en particulier cet étrange usage, que les gens de qualité y exercent le métier de bourreau : bien loin qu'il soit réputé infâme comme dans le reste du monde, c'est un titre glorieux pour les familles. Les Arméniens sont presque en aussi grand nombre dans le pays que les naturels mêmes. Souverainement méprisés, ils remplissent les derniers emplois, font la partie la plus considérable du commerce de Géorgie, et s'enrichissent aux dépens du pays.

Carduel. — *Teflis*, capitale de cette province et de toute la Géorgie, est une belle, forte et considérable ville, sur la rive droite du *Kur*, au pied d'une montagne : on y compte 30,000 habitans Arméniens, Géorgiens. C'était la résidence du prince Héraclius, souverain de la Géorgie, qui, en 1783, renonça à la suzeraineté des Turcs et des Persans, et se mit sous celle de la Russie. Il se fait dans Teflis un commerce considérable en fourrures. On y voit de beaux bazars et des caravanserais très-bien entretenus. Toutes les maisons sont en pierre, remarquables par leur propreté, avec des toits en plate-forme, qui servent de promenades aux femmes.

Mingrélie. — C'est un pays couvert de bois, mal cultivé, et qui produit néanmoins du grain, blé ou millet, suffisamment pour la nourriture des habitans. Il y a beaucoup de vignes qui donnent d'excellent vin; elles croissent autour des arbres, et poussent des ceps si gros qu'un homme peut à peine les embrasser. On y trouve aussi d'admirables pâturages, qui nourrissent quantité de chevaux. Les pluies qui sont fréquentes pendant l'été, renouvellent ces pâturages, mais rendent la saison humide et malsaine. Le gibier abonde dans les vallées, et les bêtes sauvages dans les montagnes. La viande de bœuf et de porc y est à très-bon marché. Les Turcs font quelque commerce en Mingrélie; ils en tirent de la soie, du lin, des peaux de bœufs, de la cire, du miel, et quantité d'esclaves dont les gentilshommes trafiquent. Les femmes sont aussi belles qu'en Géorgie et en Circassie; il semble que ces trois peuples ne fassent qu'une seule et même race. Les moins belles, et celles qui ont atteint un certain âge, se fardent beaucoup; mais les autres se contentent de peindre leurs sourcils en noir. Elles portent un voile qui ne couvre que le dessus et le derrière de la tête; elles sont spirituelles et affectueuses, mais, en même temps, perfides et capables de toutes sortes de traits de coquetterie, d'astuce et de noirceur, pour se faire des amans, pour les conserver ou pour les perdre. Les hommes sont élevés au larcin, l'étudient et en font leur plaisir. Le concubinage, la bigamie et l'inceste sont des actions autorisées en Mingrélie. Les Mingréliens sont d'ailleurs vains, perfides, cruels et ivrognes. La jalousie n'entre point dans la tête des maris : quand un homme surprend sa femme couchée avec un galant, il lui fait payer pour amende un porc, qui se mange entre eux trois. Le Caucase met les Mingréliens à couvert des courses des Circassiens, par sa hauteur et par des murailles qu'ils ont élevées dans les endroits les plus accessibles, et qu'ils font garder avec soin. Ils n'ont point de villes, mais des bourgs et des villages avec des maisons séparées les unes des autres. La chasse est leur occupation ordinaire; ils mettent leur félicité dans la possession d'un bon cheval, d'un bon chien et d'un excellent faucon : leur principal commerce consiste en esclaves; ils vendent leurs propres enfans en les échangeant pour des hardes et pour des vivres.

Savatopoli ou *Isgaour*, capitale, sur la mer Noire, à l'endroit où la côte orientale se termine. C'est une ville assez mal bâtie. Près de là est un lieu nommé *Pejuvitas*, où est l'église cathédrale du patriarche ou catholique des Mingréliens. Les théatins ont une une mission et un couvent dans un village de ce pays. C'est la *Sebastopolis* ou la *Dioscuria* des anciens.

Imirette. — C'est un pays de bois

et de montagnes comme la Mingrélie; mais il y a de plus belles vallées et des plaines plus délicieuses. Il s'y trouve des minières de fer. L'argent y est assez commun, et on y bat monnaie. Quant aux mœurs et aux coutumes, elles sont les mêmes qu'en Mingrélie, qui a été autrefois sous sa domination ainsi que les peuples du Guriel. La Turquie ne s'est point souciée de s'emparer de tous ces pays limitrophes, où il est impossible d'observer le mahométisme, parce qu'ils n'ont rien de meilleur que le vin et le porc défendus par la loi mahométane, outre que le peuple y est errant, épars et vagabond; de manière que les Turcs se sont contentés de faire en sorte que toutes ces provinces leur servissent de pépinières d'esclaves. On dit qu'ils en tirent 6 à 7,000 chaque année. C'est une observation remarquable que cet ancien usage de tribut d'enfans pour esclaves. La Colchide le payait à la Perse, dès les premiers âges du monde: c'est une autre chose bien singulière que, dans tous les siècles, ces régions maritimes de la mer Noire aient produit un si beau sang.

Cotatis, capitale, ville forte. Les Russes y entretiennent garnison. Elle est sur le *Phase*, rivière autrefois célèbre.

OUFA. — Ce gouvernement est borné au N. par celui de Perm; à l'O. par ceux de Simbirsk et de Saratof; au S. et à l'O. par la Tartarie indépendante. C'est une région hérissée des chaînes du Caucase et des monts Ourals, et un immense désert. Le climat est très-varié. On y passe de la plus grande chaleur à un froid excessif. Les métaux et le sel sont les seules productions de ce pays. Pop. 355,500 hab.

Oufa, capitale, ville sur la *Biélaïa*, a 4,000 habitans.

Menzelinsk, petite ville, à 60 l. O. par N. Lat. 55. 12. Long. E. 50.

Orenbourg, ville forte, fait un grand commerce avec les Bucariens et les Kirguises, qui y viennent par caravanes et apportent des marchandises des Indes, étoffes, diamans, or et argent, peaux d'agneaux. Ils prennent en échange les marchandises de la Russie, sur-tout des cuirs de roussi et des draps fins. Elle est située au confluent de l'*Or* et de l'*Oural*. C'est un des boulevards de l'empire contre les Kirguises et autres hordes barbares.

Tcheliabinsk, ville, à 75 lieues E. Ses rues sont régulières et propres. La plupart de ses habitans sont agriculteurs.

Troitzk, place forte, à 85 lieues E. d'Oufa, dans une plaine élevée, près de la rive gauche de l'*Ouï*. Les rues en sont régulières, et il y a un grand nombre de négocians. Son commerce passait autrefois pour être plus considérable et plus avantageux que celui d'Orenbourg. On y apporte des étoffes légères, des tapis, des peaux d'agneaux, quelques fruits secs, de l'argent de Bucarie, des monnaies d'or de Perse, et d'argent de la Chine. Les retours se font en écarlates, velours étrangers, camelots du Jaïk, fourrures de renards, de lièvres, etc.; peaux de rats musqués du Volga, de loutres, castors, etc.; cuirs de roussi, merceries et drogues pour la teinture. Les Kirguises habitent les landes qui sont au-delà de la rivière. Lat. 54. 8. Long. E. 59. 10.

Stertilamatzk, petite ville, à 26 l. S. Lat. 53. 30. Long. 54. 55.

Tabinsk, petite ville, à 20 l. S., sur la rive droite de la *Biélaïa*. Elle est entourée de palissades, et fortifiée de trois tours à créneaux. Les Baskirs du voisinage y vendent du miel, de la cire, des bestiaux. Il y a des sources salées à une lieue de là.

Bougourouslank, ville, à 60 l. S. O. Lat. 50. 32. Long. E. 49. 40.

Bouzouloutsk, petite ville, à 70 l. S. O. Lat. N. 52. 48. Long. E. 49. 40.

Bougoulma, ville, à 48 l. O. Lat. 54. 25. Long. E. 50. 5.

Orskaia, forteresse, à 45 l. E. par S. d'Orenbourg. Elle a une très-belle église en jaspe rouge, que l'on aperçoit de loin; elle est située sur une colline baignée par l'*Oural*. Lat. 51. 12. Long. E. 56. 10.

Ouralskoï-Gorodok, autrefois *Jaitzkoï-Gorodok*, capitale des Cosaques du Jaïk, sur un ancien lit de ce fleuve, qui prend un cours plus direct vers l'E., à 55 l. O. par S. d'Orenbourg. Cette ville figure une espèce de croissant. Elle a plus de 3,000 maisons en bois, et bâties à l'ancienne manière russe. Les rues en sont irrégulières et étroites: il y a plusieurs églises en pierre. Elle est très-peuplée, et on y compte près de 15,000 Cosaques. Les Kalmoucks chrétiens y sont en grand

nombre, et il y a beaucoup de marchands étrangers. Lat. 51. 10. Long. E. 49. 15.

Serguiefsk, ville, à 70 l. E., a des sources sulfureuses dans ses environs.

Krasnogorsk, forteresse près du *Jaik*, située au lieu où fut transférée Orenbourg, en 1739. Il y a auprès des fonderies.

Birsk, ville, à 25 l. N. N. O. Lat. 55. 18. Long. E. 52. 51.

Kitschimskoi, bourg, au pied des monts Ourals, a des mines de fer et des forges considérables établies en 1755. Ses environs abondent en bois de melèse.

Sorotschinskaia, forteresse la plus considérable de celles qui composent la ligne de Samara.

Borsk, place forte, très-peuplée et habitée par des Cosaques, près de la rive gauche de la *Samara*. Ses environs sont remplis d'élans.

Sanarskoï, forteresse, a dans ses environs une montagne d'argile, dans laquelle on trouve des mines de galène et de cuivre.

KOLYVAN.—Ce gouvernement comprend la partie S. de l'ancienne Sibérie. Il est borné au N. par le gouvernement de Tobolsk; à l'O. par l'Oby; au S. par les monts Altaïques; à l'E. par le gouvernement d'Irkoutsk. Il abonde en forêts de cèdres. Il produit du blé dans plusieurs endroits, et dans d'autres il y a d'excellens pâturages. Pop. 17,000 habitans.

Kolyvan, capitale, près de l'*Oby*, est une ville nouvellement bâtie.

Abakauskoï, ville, à 135 lieues E., bâtie par Pierre-le-Grand. Lat. 54. 5. Long. E. 89. 10.

Mangatzkoï, petite ville, à 72 lieues E., près la *Tom*.

Nisnei-Sousunskoï, bourg, à 12 l. S. E., remarquable par ses usines et les fourneaux où l'on fabrique les fers de Siberie. Lat. 54. 15. Long. E. 79. 55.

Barnaul, ville, à 45 lieues S. E., située au confluent de la rivière de *Barnaul* dans l'*Oby*. C'est la résidence du commandant en chef, et le siége de la chancellerie suprême des mines et fonderies. Ce tribunal dépendant immédiatement de l'empereur, a juridiction sur toutes les mines et fonderies d'argent le long de l'Oby. Il y a auprès des fours à chaux, une fonderie de cloches et une verrerie, où l'on ne fait point usage de la soude. On y fond et on y raffine la plus grande partie de l'argent aurifère du Schlangenberg.

Semipalatnoï, forteresse et ville, à 100 lieues S. par O. Il y a une douane. C'est une place de commerce pour les Kirguises de la Petite-Bucarie.

Semiarskoï, petite place forte, à 94 lieues S. sur l'*Irtich*.

Dolomskoï, petite place forte dans la ligne de l'Irtich, à 100 l. S. S. O.

Curiosités. — Elles consistent dans les restes des édifices qu'ont laissés les grands conquérans et leurs successeurs. On rencontre fréquemment des restes de fossés et de remparts, qui, sans doute, entouraient jadis des villes maintenant détruites, ou avaient été faits pour la défense de camps, de forts ou de châteaux, dont on découvre souvent des vestiges sur le terrain, aussi bien que d'autres traces d'une grandeur dégénérée. Plusieurs de ces vestiges sont en assez bon état, et ont encore quelque apparence. Le Slobode, ou faubourg Tartare de Kasimof, près de l'Occa, semble avoir été la résidence de quelque khan. Au milieu des ruines de cette ville est une tour ronde élevée, appelée dans le langage du pays *Misquir*, espèce de temple ou bâtiment consacré à la dévotion. On y remarque aussi les débris des murailles d'un palais; et dans un des mazarets ou lieux de sépulture, est un mausolée considérable. Tous ces édifices sont en pierre de taille et en briques. Nous apprenons, par une inscription arabe, que le khan de Scagali fut enterré dans ce lieu l'an 962 de l'hégire, ou 1520 de l'ère chrétienne. Près du mont Caucase existent encore des débris remarquables de Madschar, ville célèbre des premiers temps. Dans

les environs d'Astrakhan on voit encore les ruines de l'ancienne Astrakhan ; et près de Zaritzin, sur la rive gauche du Volga, subsistent également les remparts et les matériaux d'une autre ville importante. Un peu au-dessous de l'embouchure de la Kama, qui se jette dans le fleuve ci-dessus, sont plusieurs monumens superbes de l'ancienne cité de Bulgarie, consistant en tours, mosquées, maisons et tombeaux, tous construits en pierre et en briques. Les plus vieilles épitaphes qu'on y trouve, ont plus de onze siècles, et les plus modernes en ont au moins quatre. Non loin de là, sur le Tscheremtscham, petite rivière qui se jette dans le Volga, on trouve des ruines qui ont senti davantage la lime du temps : ce sont celles de Boulmer, ville ancienne et importante des Bulgares. Les Tartares ont élevé sur ces débris la petite ville de Bilyairsk. Dans la forteresse de Kasan est un monument de l'ancien royaume Tartare de ce nom : ses murs superbes sont si larges, qu'ils servent maintenant de remparts ; les tourelles de ces murs, ainsi que l'ancien palais du kan, sont bâtis en pierre. En remontant la rivière de *Kasanka*, on rencontre des épitaphes et les forts remparts de l'ancienne Kasan. Près de l'Ousa sont des cimetières remplis d'inscriptions sans nombre, et plusieurs voûtes sépulcrales. Les remparts de Sibir, ancienne capitale de Tartarie, se voient encore aux environs de Tobolsk sur l'Irtich. Les murs majestueux de Tontoura subsistent dans le Baraba, petit golfe de la rivière de l'Om ; et près de l'embouchure de l'*Oural*, sont les fossés de la ville de Saratschik. Nous pourrions citer encore un grand nombre d'autres villes et de ruines en Sibérie, notamment celles que l'on rencontre dans le désert de Kirguises, où abondent des vestiges de cités opulentes. On a trouvé aussi quelques monnaies d'or et d'argent, et plusieurs manuscrits proprement écrits, qui ont été portés à Pétersbourg. En 1720 on découvrit dans la Tartarie Kalmouque une maison souterraine en pierre, quelques armes, lampes et pendans d'oreilles, une statue équestre d'un prince d'Orient ayant un diadême sur sa tête, deux femmes assises sur des trônes, et un rouleau de manuscrits, qui fut envoyé par Pierre-le-Grand à l'académie des inscriptions de Paris, et que l'on a reconnu être en langue du Tibet. La quantité d'ornemens d'or trouvés dans les tombeaux de Sibérie, et délicatement travaillés, tels que bracelets, colliers en forme de serpens, vases, couronnes, anneaux, boucles, sabres, figures d'animaux, idoles tartares, etc., est étonnante. On présume que ces lieux de sépulture furent construits vers le temps de Gengis-Kan, et que dans ces contrées régnait l'opinion superstitieuse que les ames séparées du corps, menaient le même genre de vie que dans le monde ; c'est pourquoi à la mort d'un prince, on sacrifiait sa femme favorite, etc., et on ensevelissait avec lui ses armes et autres effets précieux. Les nombreux volcans du Kamtschatka sont aussi très-remarquables. Plusieurs jettent une fumée perpétuelle, mais rarement des cendres ou des laves.

Industrie et commerce. — L'industrie consiste en manufactures de fer, de cuivre et de cuirs ; fabriques de sel, de salpêtre, de colle

de poisson, de feutres d'une grandeur considérable qu'on exporte, de chagrin, de poix. Le principal commerce se fait en zibelines et autres fourrures précieuses recherchées des Chinois, qui donnent en retour de la soie, du thé, du nankin et des porcelaines. Les Kirguises fournissent des chevaux, des brebis et des toisons, contre des draps de Russie, du fer et des ustensiles de ménage. Les exportations en Turquie par la mer Noire, consistent en fourrures, caviar, lin; et les importations en vins, fruits, café, soie et riz. Le commerce de la mer Caspienne est le même; mais les importations consistent sur-tout en soie. (*Voyez*, pour plus grands détails, la Russie d'Europe, tome I.)

ARTICLE II.

TARTARIE INDÉPENDANTE.

ÉTENDUE.		SITUATION.
Long. 400 l. / Larg. 300 l.	Entre les	35 et 50° deg. de lat. N. / 50 et 70° deg. de long. E.

Limites.

Cette région est bornée au N. par les gouvernemens d'Oufa, de Tobolsk et le Stepp d'Issim; à l'O. par la mer Caspienne; au S. par les montagnes de l'Indostan Septentrional; à l'E. par les monts Belur et le pays des Eleuths. Ce pays est pour ainsi dire inconnu, et tout ce que l'on en sait se borne à des conjectures.

Nom. — Le nom de Tartarie Indépendante convient à cette contrée. En effet, le Kirguises sont d'origine tartare et indépendans, quoique voisins de la Chine, de la Russie et de la Perse. On lui donne le nom de *Mongolie-Occidentale.*

Division. — Ce pays est divisé en trois parties : au N., le *pays des Kirguises,* subdivisé en trois hordes; la petite horde, celle du milieu, et la grande horde de *Kharism*, à l'O., près de la mer Caspienne; et au S. et à l'E., la *grande Bucarie.* La petite Bucarie, le pays des Eleuths, le Tibet et le Boutan, faisaient partie de la Tartarie indépendante; mais ils sont devenus depuis quelques années tributaires de la Chine, et nous en parlerons lorsque nous décrirons cet empire.

Climat et aspect du pays. — Quoique ce pays soit situé sous le même parallèle que l'Espagne, la Grèce et la Turquie d'Asie, le voisinage de hautes montagnes toujours couvertes de neige, et celui des déserts de la Sibérie, y rendent la chaleur très-supportable. Le sol est très-varié. Il est entrecoupé de rivières, de collines, de montagnes et de stepps, ou vastes plaines. Le bois y est rare. Les bords des rivières sont si fertiles, que l'herbe y excède la hauteur d'un homme.

Selon Ebn-Haukal, géographe arabe, cette contrée était une des plus florissantes et des plus délicieuses de la terre. Bokara, le Sogd de Samarkand, le Rud-Aïleh, étaient alors regardés comme les trois lieux de la terre les plus beaux et les plus salubres. Dans le pays de Sogd, on pouvait voyager pendant huit jours entiers sans sortir du plus agréable des jardins. L'air était très-pur, les fruits exquis, et mille ruisseaux qui serpentaient à travers les arbres, mille plantes aromatiques, offraient un paradis terrestre.

Montagnes. — Les principales que l'on remarque sont celles de *Belur*, couvertes d'une neige éternelle. Les branches les plus considérables courent à l'O. A l'E. s'élève un plateau qui forme le centre de l'Asie. On peut considérer le Belur comme l'arc-boutant occidental de ce vaste plateau, que prolongent le *Jimbal* et le *Kisig-Tag*, jusqu'à la chaîne Altaïque, qui forme l'appui septentrional. En général, un froid excessif règne sur cette vaste plaine, à l'exception de quelques lieux abrités des vents du N. et de l'E. A l'O., entre la Sibérie et le Tibet, s'élèvent des branches de rocs nus. La chaîne de Belur, ou ancien Immaüs, court presque N. et S. Elle se prolonge par les montagnes d'Alak ou Alak-Oula, au N. de la Petite-Bucarie. Ces dernières se joignent au grand *Bogdo*, qu'on regarde comme la plus haute montagne de l'Asie centrale. Le Belur se réunit aussi à l'*Hindou-Koh*, qui, avec les montagnes de *Gaur*, semble en être la continuation, sans qu'elle soit interrompue, excepté par un défilé étroit au S. d'Anderab. L'*Argoun* ou Argyum, forme avec le *Kara-Tau* une autre chaîne. Ces deux montagnes paraissent être une branche détachée du Belur.

Hydrographie. *Fleuves et lacs.* — Les principaux fleuves sont l'*Amu* ou *Gihon*, l'ancien Oxus. Il prend sa source à 60 lieues N. E. de Badakshan, se grossit de l'Ortang à l'E., avant d'arriver à cette ville; court à l'O., arrose Termed après avoir reçu le Vash. Après avoir reçu le Dehash, ou la rivière de Balz, il coule au N., et se jette dans le lac Aral. Son cours, qui est plus grand que celui du Tigre, est estimé 260 lieues. Il abonde en poissons de plusieurs sortes. Ce fleuve se grossit encore du Sogd, ou de la rivière de Samarcand, du Morgab, et de la Kisil-Daria, ou la rivière Rouge, la plus longue et la plus considérable, dont un bras se jette dans le lac Aral. Le *Sir* ou *Sihon*, l'ancien Iaxartes, prend sa source dans les montagnes de Terek-Dabau, partie septentrionale de la chaîne du Belur, arrose Andegan et Cojend, se dirige au N. O., avoisine Tashkund et Tuncat, reçoit le Taraz, traverse le désert de Burzuk, et débouche dans le lac Aral, à l'E. Son cours est d'environ 166 lieues. Les grandes rivières qui baignent le pays des trois hordes de Kirguises, sont le *Dzin*, qui commence au N. du lac Tuzkul, l'*Irghiz* et le *Turgai*, qui se jettent dans un lac au N. de l'Aral; enfin l'*Issim*, qui traverse le stepp du même nom.

Le plus grand lac de cette contrée est l'*Aral*, appelé aussi mer d'Aral, ou mer des Aigles, dont nous avons parlé dans la description générale de l'Asie. Le lac *Tengis*, *Balcash* ou *Palkati*, a près de

40 lieues dans sa longueur, qui est moitié moindre de sa largeur. C'est le plus grand de l'Asie, après ceux d'Aral et de Baïkal. Les lacs situés dans le pays des Kirguises sont plus petits. Dans la partie méridionale de la Grande-Bucarie sont ceux de *Tharan* et de *Karagol*.

Habitans, industrie. — Les Kirguises ont les traits tartares, le nez plat et de petits yeux. Ils possèdent des chevaux, des dromadaires, du bétail et des chèvres. Ils tondent leurs dromadaires, et vendent leur poil laineux aux Russes et aux Bucariens. Leurs moutons, dont ils font leur principale nourriture, ont de larges queues. Les agneaux sont si délicieux, qu'on en sert à la table de l'empereur de Russie. Leurs peaux sont les plus recherchées après celles de la Bucarie. Les stepps abondent en gibier, en loups, blaireaux, renards, antilopes, hermines, belettes. Les montagnes donnent asyle aux brebis sauvages, au bœuf du Tibet, *bos grunniens*, au chamois, au jakal, au tigre et à l'âne sauvage. Les Kirguises vivent en frères; ils ne prennent à leur service que les esclaves qu'ils font dans leurs incursions. Ils s'habillent comme les Tartares. Ils portent principalement un large caleçon et des bottes pointues. Les femmes se parent la tête de cous de hérons en forme de cornes. On estime le nombre des habitans à un demi-million. Les Usbeks, dont les mœurs et les usages ont beaucoup de rapport avec ceux des autres Tartares, sont regardés comme les plus industrieux et les plus spirituels de cette nation. Beaucoup demeurent sous des tentes pendant l'été; mais ils passent l'hiver dans les villes et les villages. Ils font souvent de subites incursions dans les provinces persanes. Les plus policés sont ceux de Balk, qui font un commerce considérable avec la Perse et l'Indostan. Les Bucariens natifs, ou Tadjik, sont mieux proportionnés que les Tartares. Ils ressemblent aux habitans de la Petite-Bucarie, dont ils ont l'habillement. Les Bucariens ne portent pas d'armes; les Usbeks se servent du fusil, sont très-courageux, et leurs femmes les accompagnent dans les combats.

Religion, langue, universités. — Les Usbeks et les Bucariens professent la religion mahométane de la secte de *Sunni*. La langue usitée en Bucarie est la zagatayenne, qui est celle des Turcomans. La Grande-Bucarie est célèbre par la fameuse école de Samarkand, où on enseignait les sciences orientales. Les souverains même cultivaient les lettres. C'était encore au commencement du 18e siècle la plus fameuse des universités mahométanes.

TOPOGRAPHIE.

Villes principales.

Le pays des Kirguises n'offre pas de villes. Quelques autres tribus moins considérables de Tartares habitent les bords du lac Aral. Ce pays était appelé autrefois Turkestan Occidental; sa capitale était Taras. Les principales villes sont: *Tashkund*, capitale, sur la *Sir*; *Otrar* au N., où mourut Tamerlan; *Turkestan*, plus au N.

KHARISM. — Ce pays s'étend depuis

le Gihon jusqu'à la mer Caspienne. Il est borné au N. et au S. par de vastes déserts ; il a 100 lieues de long sur autant de large. Du temps de Gengis-Khan, c'était un puissant royaume. Il contenait alors le Khorasan et une partie de la Grande-Bucarie. Il se borne maintenant à la province de Khiva. Les habitans ressemblent assez aux Kirguises, qu'ils surpassent en ruse et en finesse. Ils habitent des maisons, et exportent dans la Grande-Bucarie et la Perse, des fourrures et des pelleteries; à Orenbourg, une quantité considérable de coton. Ils tirent ces articles des Kirguises et des Turcomans. Cette contrée fournit du coton, des peaux d'agneaux de qualité inférieure, un peu de soie écrue ou manufacturée. Quelques géographes le comprennent dans la Grande-Bucarie.

Khiva, ville, à 132 lieues E. de la mer Caspienne, au S. du lac Aral. Elle a 3 portes, une forte muraille de terre flanquée de tourelles, et un fossé profond. Les maisons sont de bois, et mal bâties. En 1739, le khan de Khiva défendit cette place contre Nadir avec 20,000 hommes; mais elle fut obligée de se rendre à discrétion.

Urghens, ville en ruines, au N. de Khiva.

Hazarasp, ville, au S. E., touche au grand désert nommé *Karakoum*. C'est la place la plus au S. du pays.

Grande-Bucarie.—Cette contrée, qui répond à l'ancienne Sogdiane et Bactriane, est la partie la plus grande de la Tartarie indépendante. Elle est bornée au N. par les monts Argoun, à l'O. par le désert. Le fleuve Amur et d'autres déserts la séparent du Kharism et du Khorasan. Au S. et à l'E. elle a pour limites naturelles les montagnes de Gaur, l'Indoo-Koh et la chaîne de Belur. On estime que ce pays pourrait mettre sur pied une armée de 100,000 hommes. Il s'est élevé dans la Grande-Bucarie plusieurs souverainetés qui furent détruites par Gengis-Khan, en 1224. Ce fut un essaim de ces peuples qui fit tant de mal aux chrétiens dans la Terre-Sainte, et qu'on connaît dans l'histoire sous le nom de Korasmins. Ce pays fut, avec une partie du Turkestan, le partage de Zagathai, second fils de Gengis; ce qui a été cause qu'il a porté son nom pendant 300 ans. Tamerlan, qui était aussi Mongol, quoiqu'il ne fût pas de la famille de ce prince, commença à y régner en 1369. Les princes Usbeks, descendans d'un autre fils de Gengis-Khan qui s'était établi au N. de la mer Caspienne, s'emparèrent de ce pays en 1494, et lui donnèrent leur nom. Ils obligèrent les fils de Tamerlan de se réfugier aux Indes, où ils ont fondé l'empire du Mogol. Ils fondèrent, en Bucarie, une monarchie puissante jusqu'en 1658. Il paraît qu'alors elle se partagea en plusieurs États, gouvernés chacun par un prince. C'est contre les Usbeks du Khorasan que Shah-Nadir commença ses exploits. La province de Gaur était soumise aux rois de Candahar; mais celles de Balk et de Samarcand sont gouvernées par des khans-Usbeks, qui sont despotes. Les villes de la Grande-Bucarie donnent leurs noms aux provinces. Au N. est la province de Fergana, dont la capitale est Anderab, et qu'on dit être soumise aux Kirguises de la grande horde. Les autres provinces principales sont la partie occidentale de Shash, et un pays appelé par d'Anville *Osrushnah*, d'une ville du même nom. Mais la province la plus fertile est celle de Sogd, ainsi nommée d'une rivière qui la traverse. Les autres sont celles de Vash, de Kotlan et de Khilan. Les plus méridionales sont le Tokaristan et Gaur.

Samarkand, capitale de cette contrée, et autrefois celle de l'empire de Tamerlan, est sur la rive gauche de la *Sogd*. Elle est bien déchue de sa première splendeur. Les maisons sont en argile, et il y en a quelques-unes en pierres tirées des carrières voisines. On y fabrique d'excellent papier de soie de l'Orient. Cette ville a une académie où les mahométans viennent s'instruire. Les environs produisent des raisins délicieux, des melons, des poires, des prunes. On en envoie en Perse et dans l'Indostan.

Bokara, ville, à l'O., sur la *Sogd*, lui dispute la qualité de capitale. En 1741, elle était grande, peuplée et soumise à un khan. Ses maisons étaient en argile. Elle avait de nombreuses mosquées construites en briques. On y fabriquait du savon et des toiles de coton. Les principales productions consistent en coton, riz et bétail; elle prend en échange des Kalmoucks, de la rhubarbe et du musc. Gengis-Khan prit cette ville en 1220, Tamerlan en 1370. Les Usbeks en sont maîtres depuis 1498.

Fermed, ville, sur la rive droite du *Gihon*, au S.

Balk, ville, au S., sur le *Dehash*, qui se jette dans l'Amu ou Gihon. Les maisons sont bâties en pierre; son château est en marbre. Le khan est de la tribu des Usbeks. Cette belle ville a souvent excité la jalousie des puissances voisines. Elle est défendue d'un côté par de hautes montagnes, et de l'autre par des déserts.

Gaur ou *Zouf*, au S. et au S. par O. de Balk, ville soumise au roi de Candahar, a dans ses environs un grand nombre de figures et de monumens taillés dans le roc.

Bamian, ville, au S., est sujette du même prince.

Anderab, ville capitale du Tokaristan, au S. E., est située près d'un défilé par lequel on traverse les montagnes d'Hindoo-Koh. Le khan de Balk défend ce passage. Les environs abondent en riches carrières de lapis, substance dont la Grande-Bucarie abonde depuis long-temps.

Badakshan, ville, sur le *Gihon*, au pied des hautes montagnes qui séparent les Etats du Mogol de la Grande-Tartarie, à 100 lieues E. par N. de Balk. Cette ville n'est pas grande, mais elle est fort peuplée. Ses habitans sont riches à cause des mines d'or, d'argent et de rubis qui se trouvent dans le voisinage des montagnes. Quoique ces mines ne soient pas régulièrement exploitées, elles ne laissent pas d'être d'un grand profit à ceux qui habitent au pied des montagnes, et qui ramassent au printemps les grains d'or et d'argent que les torrens charrient dans leurs cours. Sa situation, dans l'une des branches du Belur, la rend inaccessible, et elle est devenue une prison d'Etat. Les caravanes qui vont dans la Petite-Bucarie ou à la Chine, passent par cette ville. De là à Bokara on compte seize journées de chemin. Long. 74 d. 20 m. Lat. 37 d. 25 m.

Asnana, bourg, célèbre pour avoir donné naissance à Avicenne, profond dès l'âge de 16 ans dans la connaissance de la philosophie, de l'astronomie et de la médecine.

ARTICLE III.

EMPIRE DE LA CHINE.

Cet Empire contient trois grandes parties que nous décrirons séparément:

LA CHINE;
LA TARTARIE CHINOISE;
LES ÉTATS TRIBUTAIRES DE LA CHINE.

CHINE.

ÉTENDUE.		SITUATION.
Long. 500 l.	Entre les	94 et 122e deg. de long. E.
Larg. 450 l.		21 et 41e deg. de lat. N.

Contenant 144,222 lieues carrées.

Limites.

La Chine est bornée au N. par la grande muraille, d'une construction surprenante, de 500 lieues de longueur, et par le désert; à l'E. par la mer Pacifique; au S. par la mer de la Chine; et à l'O. par le Tonquin, les provinces de Tartarie et les montagnes du Tibet.

Nom. — Ce pays est appelé par les naturels Tchon-Koue, mot

qui signifie milieu, d'après une opinion où sont les Chinois, que leur pays est situé au milieu du monde.

Division. — La grande division de cet empire est comme il est marqué dans le tableau suivant :

PROVINCES.	Milles carrés.	ACRES.	CAPITALES.
Au Nord.			
Shen-sée.....	154,008	98,565,120	Sin-gan-fou.
Shan-sée.....	54,268	35,371,520	Tai-yuen-fou.
Pé-che-lée.....	58,949	37,727,360	Pékin.
Shan-tung.....	65,105	41,666,560	Tsi-nan-fou.
Au centre.			
Ho-nan.....	65,104	41,665,560	Kai-fong-fou.
Kiang-nan, deux provinces.....	92,961	59,495,048	Nankin.
Tché-kiang.....	39,151	25,056,000	Hang-tcheou-fou.
Se-chuen.....	166,800	109,762,000	Tching-tou-fou.
Hou-quang.....	154,770	92,652,000	Vou-thang-fou.
Kiang-sée.....	72,196	42,192,640	Nan-tchan-fou.
Fo-cheng.....	53,480	34,227,200	Fou-tcheou-fou.
Au Sud.			
Yu-nan.....	109,969	69,100,160	Yu-nan-fou.
Koei-chou.....	64,554	41,314,560	Koei-yang.
Quang-sée.....	78,250	50,080,000	Quuei-lo-fou.
Quan-tung.....	79,456	50,851,840	Canton.
Somme totale..	1,297,999 144,222 l. c.	830,719,360	

TARTARIE CHINOISE. AU N.		ETATS SUJETS OU TRIBUTAIRES DE LA CHINE.	
PROVINCES.	CAPITALES.	*Au Nord-Ouest.*	*Au Sud.*
Chin-yang..	Mougden.	Eleuths.	Tonquin.
Kirin.....	Kirin.	Petite-Bucarie.	Cochinchine.
Tritcicar...	Tritcicar.	Le Tibet.	ILES.
		Au Nord-Est.	Lieou-Kieou.
		Corée.	Taiouan, ou Formose
			Hainan.

Air, sol, aspect du pays.—L'air, dans cet empire, varie suivant les contrées : vers le N. il est piquant ; au milieu il est doux, et chaud au S. La chaîne de monts Mantchous, toujours couverts de neige, influe tellement sur la température de Pékin, que le terme moyen du thermomètre est, pendant les nuits d'hiver, de 20 degrés au-dessous de la glace, et que rarement il est pendant le jour au-dessus de zéro. L'aspect de la Chine est très-varié. Le sol est uni et coupé par une infinité de rivières, de ruisseaux et de canaux. On y rencontre cependant des chaînes de montagnes granitiques. Il y a des cantons

sauvages et incultes ; mais la culture en a considérablement diminué le nombre et changé la surface du pays. Les Chinois, pour s'en dédommager, imitent en petit dans leurs jardins ces situations pittoresques. En général, l'architecture, la forme extraordinaire des arbres, rendent le pays très-romantique. Lorsque le sol est trop élevé, les Chinois en convertissent le talus en un certain nombre de terrasses, soutenues par de petits murs de pierre. Ils cultivent ainsi une montagne jusqu'au sommet, où l'on ménage un réservoir d'eau pour les arrosemens.

Montagnes. — La Chine a peu de montagnes remarquables. Une branche considérable s'étend depuis la chaîne centrale de l'Asie, court au S. vers le fleuve Hohang-Ho. Deux autres ramifications se dirigent à l'E. et l'O., paraissent être la continuation des chaînes énormes du Tibet, et traversent la partie centrale de la Chine. Dans la partie méridionale, les crêtes principales vont du N. au S.

Forêts. — Telle est l'industrie des Chinois, que leur pays n'est pas embarrassé de bois et de forêts, quoique plus propre qu'aucun autre à donner des bois de charpente de toute espèce. Ce peuple n'en laisse venir que ce qui est nécessaire pour l'usage ou l'agrément, ou bien sur le penchant des montagnes, d'où les bois peuvent être aisément conduits par eau en tous lieux.

Hydrographie. *Baies, lacs, fleuves et eaux.* — Les principales baies sont celles de Nankin et de Canton. La Chine donne son nom à la partie de l'Océan Pacifique qui la baigne. Les principaux lacs de la Chine sont le *Tong-Tint-How*, qui a plus de 80 lieues de tour, et le *Tai-How*, près de Nankin. Le lac *Poyang-Ho* est un des plus grands de la Chine. A plusieurs lieues de ce lac la campagne n'est qu'un désert marécageux, inhabité, si ce n'est par quelques pêcheurs. Ce lac fournit de l'eau aux canaux ; les bords en sont assez élevés pour que les vaisseaux soient en sûreté. Les vagues s'élèvent quelquefois à une si grande hauteur, que les marins les redoutent autant que celles de la mer. Il est formé par la réunion de quatre rivières aussi grosses que la Loire.

Les deux grands fleuves de la Chine sont le *Hoang-Ho* et le *Kiang-Ho*. Le premier, nommé aussi rivière Jaune, à cause de la vase qu'il charrie, prend sa source dans deux lacs situés dans les montagnes de la Tartarie, nommés *Kokonor*, au 35e degré de latit. N., et au 95e de long. E. ; coule à l'E., tourne au N. O., côtoie la grande muraille, court au N., se divise en plusieurs bras, descend au S., se dirige à l'E., coupe le grand canal à 28 lieues de son embouchure, et se jette dans la mer Jaune. Sa largeur est d'un tiers de lieue, et sa profondeur de 9 à 10 pieds. Son cours est très-rapide. Il a 550 lieues. Le Kiang-Ho ou Kiang-Hu, prend sa source dans le voisinage de celle du Hoang-Ho ; il coule au S. avec beaucoup de sinuosités, tourne au N., puis au N. N. E., enfin à l'E., baigne les murs de Nankin, et débouche dans la mer, à 25 lieues de l'embouchure du Hoang-Ho. Dans l'étendue de son cours de 500 lieues, il prend différens noms. Près de sa source, les Eleuths l'appellent *Porticho*. Le cours de ces deux fleuves est presque aussi étendu que celui des Ama-

zones. L'eau, pour l'ordinaire, à la Chine, n'est point de bonne qualité, et dans quelques lieux elle doit être bouillie avant qu'on en fasse usage.

Canaux. — Les canaux suffisent pour donner aux anciens Chinois la réputation du peuple le plus sage et le plus industrieux. Le *canal impérial* surpasse par son utilité et son importance le travail de la grande muraille. Il fut, dit-on, creusé dans le 10e siècle, et 300,000 hommes y furent occupés pendant 10 ans. Son cours est sinueux, sa largeur inégale, et quelquefois très-considérable. La rivière *Eu-Ho* s'y jette. Il a des écluses ménagées avec habilité, et d'un entretien peu coûteux. On les ouvre à des heures fixes. Le niveau d'eau a été pris avec tant de soin, qu'il s'en perd fort peu, et que les rivières qui se jettent dans le canal remplacent le déficit. Il commence à l'In-Chin-Chou, où il joint l'Eu-Ho, et se prolonge jusqu'à Han-Chou-Fou. Son cours est irrégulier; il a environ 100 lieues de longueur. A l'endroit où il joint l'Hoang-Ho, il a 300 toises de large. Au S., le fleuve Kan-Kiang, qui coule du S. O. au N. O., pourvoit à la navigation. La longueur et la commodité de ces canaux sont incroyables. Les plus considérables sont revêtus en pierre sur les côtés; quelques-uns sont assez profonds pour porter de gros vaisseaux, approvisionnés de toutes les commodités de la vie; en sorte que quelques personnes ont pensé qu'à la Chine l'eau était couverte d'autant d'habitans que la terre. Les canaux sont bordés de quais en pierre, et portent quelquefois des ponts d'une construction qui étonne. La navigation est lente, les vaisseaux étant tirés souvent par des hommes. Il ne manque aucune des précautions que peuvent prendre l'art et la persévérance pour la sûreté des passagers, lorsqu'un canal est traversé par une rivière rapide, ou exposé aux torrens des montagnes. Ces canaux, et la grande variété de leurs bords, font de la Chine un pays extrêmement agréable à voir, et les cantons naturellement arides en sont singulièrement fertilisés.

Productions végétales, animales et minérales. — Le grain est le principal objet de l'agriculture; il vient assez bien sans beaucoup d'engrais, et on ne connaît pas les jachères. On arrache soigneusement toutes les mauvaises herbes. La charrue est très-simple, n'a qu'un manche et point de contre, parce qu'il n'y a pas de gazon à couper. Le sol produit en outre en abondance, naturellement ou par le secours de l'art, tout ce qui convient aux besoins, à l'utilité ou au luxe de la vie. Il donne deux récoltes par an, parce que la culture est proportionnée à la nature du terrain, dont les défectuosités sont réparées par le mélange d'autres terres, les engrais, l'arrosement, etc. L'homme est uniquement occupé à l'agriculture, sans être distrait par aucun autre objet; les soldats même s'y livrent. L'empereur lui-même, chaque année, en donne l'exemple, en traçant quelques sillons. La culture du coton et des rizières, d'où la masse des habitans tire sa nourriture et ses vêtemens, est ingénieuse au-delà de l'expression. Les arbres rares et les productions aromatiques, tant médicinales que d'agrément, qui abondent dans les autres parties du monde, se trouvent à la Chine; mais il en est d'autres qu'elle possède

exclusivement, et dont le catalogue formerait un petit volume. Nous allons en faire connaître quelques-uns.

L'arbre à suif a la tige basse, l'écorce lisse, les branches courbées, les feuilles rouges et découpées en cœur, et il a à-peu-près la hauteur d'un cerisier ordinaire. Son fruit a toutes les qualités de notre suif, et lorsqu'il est fabriqué avec de l'huile les naturels s'en servent comme de chandelles; mais elles sentent mauvais et éclairent peu. Des arbres particuliers à la Chine, les uns donnent une espèce de farine, d'autres participent de la nature du poivre; quelques-uns ont une gomme, véritable poison, mais qui fournit le plus beau vernis du monde. Quoi qu'on puisse dire de ces arbres, et de plusieurs autres non moins beaux et non moins utiles, les Chinois, malgré leur industrie, tiennent si fort à leurs anciennes habitudes, que les espèces sont très-peu, ou même ne sont nullement améliorées par la culture. La même chose peut se dire de leurs fruits les plus précieux, qui, en général, sont loin d'égaler en saveur ceux d'Europe et d'Amérique: cela vient de ce que les Chinois ne font pas usage de la greffe, et n'entendent rien aux expériences qu'on peut tenter dans un jardin. Cependant les oranges qui sont fort communes en Chine, y sont aussi assez bonnes; les meilleures sont d'un rouge foncé. Sur les deux bords de la rivière Han-chou-fou on voit beaucoup de cannes à sucre; et les Chinois ont, dit-on, une manière plus simple de le façonner que celle usitée en Amérique. Les groseilles, les framboises et les olives ne se trouvent pas dans cet empire; mais en récompense ils ont d'autres fruits que l'Europe ne produit pas, tels que la scé-chée et le lée-chée. Le premier est un fruit rougeâtre à noyau, mou, aplati, et dont la peau est très-lisse; il est de la grosseur d'une petite orange; le second est comme une cerise, on le confit, et alors il est assez doux. Il serait impardonnable de ne pas parler ici de la soie, qui est si abondante en Chine, et sur-tout de l'arbrisseau qui porte le thé. Il est planté par rangées, et élagué pour arrêter ses écarts. Malgré les liaisons que nous avons depuis long-temps avec la Chine, les écrivains sont encore divisés sur la culture et les différentes espèces de cette plante. On pense communément que le thé vert et le thé boût viennent sur le même arbrisseau, mais que le second subit quelque préparation qui lui ôte ses qualités mordantes et lui donne une couleur plus foncée. Les noms qui distinguent les autres espèces, tels qu'*impérial*, *congo*, *singlo*, et autres semblables, ne viennent probablement que de la nature du sol d'où on les tire, ou de la province qui les produit. L'arbrisseau qui produit le thé vient comme une plante commune et semée par hasard çà et là. Cependant on le cultive assez régulièrement. On le sème par rangs éloignés de quatre pieds l'un de l'autre, et on a soin d'arracher les mauvaises herbes où il vient. On choisit rarement les terrains bas et marécageux pour le cultiver, parce qu'ils sont destinés au riz; mais les collines et les pays montueux en sont couverts, sur-tout dans la province de Fo-chen. On ne le laisse pas devenir très-haut, afin de pouvoir cueillir les feuilles qu'on ramasse d'abord au printemps, et ensuite deux

fois dans le cours de l'été. Les branches longues et tendres de cet arbuste croissent depuis la racine, de sorte qu'il n'a, pour ainsi dire, point de tronc. Il est aussi touffu que le rosier, et quand la fleur s'épanouit elle ressemble assez à la rose. Il est certain que quelques espèces ont un goût plus fort et plus agréable que d'autres, ce qui vient du temps où on les a cueillies. On croit que le plus beau thé, nommé *fleur de thé*, s'importe par terre en Russie; mais on trouve peu de différence entre les effets de ces diverses espèces sur le corps humain. La différence la plus sensible est entre le thé vert et le thé boût. On pense que les Portugais ont eu l'usage du thé avant les Anglais; mais il a été introduit parmi ceux-ci avant la restauration; car il en est fait mention dans le premier acte du parlement de 1660, qui a accordé au roi durant sa vie, le droit sur le thé. Catherine de Portugal, femme de Charles II, en répandit l'usage dans sa cour. Le ginseng, si fameux chez les Chinois, comme le remède universel, et dont le monopole est exercé par les empereurs eux-mêmes, est maintenant reconnu n'être qu'une racine commune, et qui se trouve abondamment dans les colonies anglaises de l'Amérique. Apportée en Europe, cette racine montre peu de qualités sanatives; et cela doit nous apprendre avec quelle précaution nous devons lire les premières relations de la Chine. Le ginseng est indigène de la Tartarie chinoise. Les autres arbres et arbustes sont le tuya oriental, très-bel arbre vert; le laurier camphre, dont le bois fournit de bonne charpente, et des racines duquel distille le camphre; le bananier, le mûrier blanc, le mûrier à papier, le tamarin.

Outre nos animaux domestiques, on rencontre dans la Chine l'antilope, le rhinocéros unicorne, le cerf, l'ours, le sanglier, le renard; diverses espèces de singes, et entre autres le gibbon, le magot et le pithèque, le faisan doré, l'animal qui fournit le musc. Le poisson doré ou dorade chinoise, qu'on conserve dans des bocaux, vient d'un lac appelé *Tien-king*, près de la ville de Tchang-fou.

La Chine, si nous en croyons quelques naturalistes, produit tous les métaux et les minéraux connus. Le cuivre blanc, appelé *Petung*, est particulier à ce pays. Il ressemble à de l'argent et a le grain très-serré. Il paraît, d'après une analyse exacte, qu'il entre dans sa composition, du cuivre, du zinc, un peu d'argent et quelques particules de fer et de nikel. On en fait toutes sortes d'ustensiles très-propres et très-jolis. Ce peuple excelle dans l'art de couler le fer, et en fait des plaques beaucoup plus minces que celles qu'on voit en Europe. Une des maximes fondamentales du gouvernement chinois, est de ne point laisser s'introduire une surabondance d'or et d'argent, de peur d'éteindre l'industrie. Aussi les mines d'or sont-elles faiblement exploitées, et ce qui manque de ce métal dans la circulation, est suppléé par les grains que le peuple ramasse dans le sable des rivières et des montagnes. Les matières d'argent sont tirées des mines d'Ho-nan; mais il n'y a point d'argent monnayé; on s'en sert en lingots comme il sort du creuset, avec une marque dessus, pour attester le poids, qui est ordinairement de dix onces.

Les autres minéraux qu'on y trouve, sont le cuivre, le fer, l'étain, le mercure. On rencontre dans les montagnes le lapis-lazuli, le marbre, le jaspe, le cristal de roche, l'aimant, le porphyre. Les provinces du Nord abondent en charbon de terre. Le tutenag minéral, composé de fer et de zinc, est propre à la Chine. Il y en a une mine dans la province d'Hou-quang, qui peut en fournir plusieurs quintaux par jour.

Population. — Les écrivains ne sont pas d'accord sur la population de la Chine. Les uns la portent à 100, 200 millions; celle de Lord Macartney à 333,000,000, est la plus exagérée. Suivant un aperçu statistique publié officiellement et contenu dans la gazette de Pékin, la population de cet empire est d'environ 56 millions; il contient 155 villes du premier rang, 1,312 du second, et 2,357 places fortes. Malgré l'industrie du peuple, son étonnante population occasionne fréquemment la famine. Les parens qui ne peuvent nourrir leurs enfans femelles, ont la liberté de les jeter à la rivière; mais ils leur attachent au corps une gourde qui les soutient sur l'eau, et il se trouve souvent des gens riches et compatissans, qui, touchés des cris de ces enfans, les arrachent à la mort.

Habitans, mœurs et usages. — Les Chinois sont de moyenne taille; ils ont le visage large, les yeux noirs et petits, le nez plus court que long. Ils ont des idées particulières sur la beauté; ils arrachent avec des pinces les poils de la partie inférieure du visage, n'en laissant qu'un petit nombre épars en forme de barbe. Leurs princes tartares les obligent de se couper les cheveux, et de ne porter, comme les mahométans, qu'un petit bouquet sur le haut de la tête. Dans les provinces septentrionales, ils ont le teint clair, et basané vers le Midi: l'homme qui a le plus d'embonpoint est à leurs yeux le plus beau. Les gens de qualité et les savans, moins exposés au soleil, ont un teint délicat, et ceux qui sont adonnés aux lettres laissent croître énormément leurs ongles, pour faire croire qu'ils ne s'occupent d'aucun travail manuel.

Les femmes ont de petits yeux, les lèvres arrondies et vermeilles, la chevelure noire, les traits réguliers, et le teint délicat, quoique fleuri. La petitesse du pied est regardée comme la principale de leurs beautés, et pour leur donner cette perfection on ne manque pas de leur emmailloter étroitement les pieds dans leur jeunesse; en sorte que, dans un âge plus avancé, elles semblent chanceler plutôt que marcher. Ce bizarre attribut de la beauté a sans doute été imaginé par les anciens Chinois, pour déguiser leur jalousie. Elles font, ainsi que les hommes, un grand usage du tabac, qui est très-commun en Chine.

Les législateurs de la Chine, regardant la soumission et la subordination comme les pierres angulaires de tout édifice social, ont imaginé les marques extraordinaires de respect, toutes ridicules qu'elles nous paraissent, comme un témoignage du devoir et du respect des inférieurs envers les supérieurs; et leur maxime capitale fut que l'homme qui manque de civilité, manque de jugement sain.

Les Chinois ont été peints comme les êtres du monde les plus vils, les plus malhonnêtes, les plus fripons, n'employant la vivacité naturelle de leur esprit qu'à perfectionner l'art de duper les nations avec lesquelles ils trafiquent, et sur-tout les Européens, qu'ils trompent avec grand plaisir, notamment les Anglais; mais on observe qu'un Chinois seul peut tromper un Chinois. Ils sont plus pointilleux et plus processifs qu'aucun peuple du monde. Leur hypocrisie est extrême, et les gens riches pratiquent les fourberies les plus avérées, et emploient les moyens les plus bas pour s'avancer. Cependant on doit se rappeler que quelques-uns de ces derniers détails sont donnés par des gens qui avaient peu de connaissance des diverses parties de l'empire, et ne connaissaient tout au plus que les ports de mer, où ils se trouvaient probablement avec beaucoup de gens rusés et fripons. Mais il paraît injuste d'imputer à une grande nation un caractère vicieux d'après un petit nombre de faits, quelque avérés qu'ils soient; et nous n'avons pas une connaissance suffisante des parties intérieures de la Chine, pour former un jugement exact des mœurs et du caractère des habitans. Il paraît que quelques jésuites missionnaires ont trop exalté les Chinois, et que d'autres écrivains les ont trop déprimés. Les principaux amusemens des Chinois sont les théâtres, les feux d'artifice, où ils excellent, et le spectacle de tours d'adresse. La nation est divisée en trois classes: les lettrés, parmi lesquels on choisit les mandarins; les cultivateurs et les artisans.

Costume. — L'habillement varie suivant la distinction des rangs, et est entièrement réglé par la loi, qui a même fixé les couleurs distinctives des conditions. L'empereur et les princes du sang ont seuls le droit de s'habiller de jaune. Dans l'audience donnée à lord Macartney, l'empereur n'était distingué de ses courtisans que par une grosse perle dont son bonnet était orné. Certains mandarins ont celui de porter du satin fond rouge, mais seulement aux jours de cérémonie. En général ils sont vêtus de noir, bleu ou violet. Les couleurs auxquelles sont bornés les gens du peuple, sont le noir ou le bleu, et leur habit est toujours de drap de coton uni. Les hommes portent des chapeaux en forme de cloche, qui, pour les gens de qualité, sont ornés de joyaux. Le reste du vêtement est aisé et large, consistant en une veste avec une ceinture, un habit ou robe par-dessus, des bottines de soie piquées en coton, et une paire de caleçons. Les dames des provinces méridionales ne portent rien sur la tête. Quelquefois leurs cheveux sont ramassés dans un filet, et quelquefois épars. Leur habillement diffère peu de celui des hommes : seulement la robe ou vêtement de dessus a des manches larges et ouvertes. Au reste, l'habillement varie chez les deux sexes suivant le climat.

Mariages. — Le célibat est rare, même parmi les militaires de profession. Les parties ne se voient jamais que le marché n'ait été conclu entre les parens, marché qui se fait d'ordinaire quand les enfans deviennent adolescens. Le plus grand déshonneur, après celui de la stérilité, est de mettre au jour un grand nombre de filles; et si une femme de famille pauvre a le malheur d'en avoir trois ou quatre de

suite, il n'est pas rare qu'elle les expose sur les grands chemins, ou qu'elle les jette dans la rivière.

Funérailles. — Les gens d'un certain rang font faire de leur vivant leurs cercueils et leurs tombes. Personne n'est enterré dans l'intérieur d'une ville, et aucun cadavre n'y est introduit. Chaque Chinois a dans sa maison un tableau où sont écrits les noms de son père, de son aïeul et de son bisaïeul, et devant lequel il brûle souvent de l'encens, et se prosterne; et quand un père de famille meurt, le nom du bisaïeul est effacé, et celui du nouveau décédé est ajouté au tableau.

Religion. — Les Chinois sont païens, et divisés en deux sectes principales. La première adore le ciel; mais elle regarde les anciens souverains et les anciens philosophes de la Chine comme des divinités, et elle offre particulièrement des sacrifices à Confucius, célèbre philosophe de ce pays, qui vivait environ 500 ans avant l'ère chrétienne. C'est de cette secte qu'est l'empereur, toute sa cour et tous les savans chinois. La seconde secte professe la religion qu'on suit dans l'Inde, d'où elle a été apportée dans la Chine : ses prêtres ont le titre de *bonzes*. On trouve aussi dans la Chine des chrétiens, des juifs et des mahométans.

Langue. — La langue chinoise ne contient que 330 mots, tous monosyllabes; mais chaque mot est prononcé avec tant de diverses inflexions, qui ont chacune leur sens différent, que la langue est plus riche qu'on ne l'imaginerait d'abord, et fournit aux Chinois les expressions convenables pour toutes les circonstances. Les missionnaires qui ont adapté les caractères européens à l'expression des mots chinois, ont imaginé 11 marques et aspirations différentes (dont quelques-unes très-compliquées) pour peindre les différentes inflexions, élévations ou abaissemens de la voix, qui distinguent les diverses significations d'un même monosyllabe. Le langage oral étant aussi stérile et aussi resserré, est peu propre à la littérature : c'est pourquoi on se sert dans cette partie de caractères arbitraires, dont la multiplicité et la complication sont étonnantes; on en compte à-peu-près 80,000. Ce langage écrit ne s'adressant qu'à l'œil, et n'ayant aucune affinité avec la langue parlée, celle-ci est toujours restée rude et non polie; tandis que la première a reçu toute la perfection possible.

Génies et sciences. — Le génie des Chinois leur est particulier; sans aucune idée de ce qui constitue le beau dans les écrits, le régulier dans l'architecture, ou le naturel dans la peinture, ils saisissent le vrai sublime dans la disposition de leurs jardins et la distribution de leurs terrains. Ils font les opérations d'arithmétique avec une vitesse incroyable, mais différente des Européens. Avant que ceux-ci eussent mis le pied dans leur pays, ils ignoraient les mathématiques et tous les arts qui en dépendent. Ils n'avaient nul endroit commode pour les observations astronomiques; et ce qu'il y avait parmi eux de connaissances métaphysiques, n'était que dans la tête de leurs philosophes. Mais les arts introduits par les jésuites, y ont fleuri en peu de temps, et sont presque tombés vers l'époque du règne de Conghi, contemporain de Charles II; et il n'est pas probable qu'ils se relèvent jamais.

On croit assez généralement qu'ils connaissaient l'imprimerie avant les Européens; mais cela ne peut être vrai que de l'imprimerie en planches gravées, les caractères fondus et mobiles étant incontestablement une invention des Hollandais ou des Allemands. Les Chinois ont cependant des almanachs imprimés avec des planches massives, plusieurs siècles avant la découverte de l'imprimerie en Europe.

La difficulté d'apprendre et de retenir une aussi grande quantité de signes arbitraires qu'on en trouve dans ce qui peut être appelé la langue écrite des Chinois, retarde beaucoup chez eux les progrès des sciences. Mais il n'y a aucun pays où le savoir jouisse d'autant d'honneurs et de récompenses, et où il soit plus encouragé. Les *lettrés* sont respectés comme une espèce particulière, et forment la seule noblesse connue à la Chine: quelque basse que soit leur naissance, ils deviennent mandarins, d'un ordre d'autant plus élevé, que leur science est plus étendue; mais d'un autre côté, dans quelque haut rang qu'ils soient nés, ils tombent promptement dans la pauvreté et l'obscurité, s'ils négligent les études qui ont élevé leurs pères. On a remarqué qu'il n'y a point de nation dans le monde où le chemin aux premières places de l'Etat soit plus librement ouvert aux plus basses classes, et où il y ait moins de grandeur héréditaire. Les Chinois divisent tous leurs ouvrages de littérature en quatre classes: la première est celle du roi, ou les livres sacrés qui renferment les principes de la religion chinoise, de la morale du gouvernement, et divers écrits curieux et obscurs sur ces importans sujets. L'histoire forme une classe à part; cependant ils placent dans la première quelques monumens historiques, à cause de leurs rapports avec la religion et le gouvernement, et entre autres la *Tekun-Tficou*, ouvrage de Confucius, qui contient les annales de douze rois de Low, pays natal de ce sage illustre. La seconde classe est celle du *Su* ou *Che*, composée des histoires ou historiens. La troisième, nommée *Tsu* ou *Tse*, comprend la philosophie et les philosophes, et tous les ouvrages des lettrés chinois, les productions des religions et des sectes étrangères, que les Chinois considèrent seulement sous le point de vue d'opinions philosophiques, et enfin tous les livres relatifs aux sciences mathématiques, astronomiques, physiques, art militaire, de la divination, agriculture, et les arts et les sciences en général. La quatrième classe, appelée *Tcie* ou *Mélanges*, contient tous les ouvrages de poésie des Chinois, leurs pièces d'éloquence, leurs chansons, romans, tragédies et comédies. Les lettrés chinois, dans toutes les époques de la monarchie, se sont moins appliqués à l'étude de la nature et aux recherches de la philosophie naturelle, qu'à celles de la morale, à la science pratique de la vie sociale, à la politesse et aux manières. On prétend que ce ne fut pas antérieurement à la dynastie de Song, dans le 10e ou 11e siècle après J. C., que les philosophes chinois formèrent des hypothèses sur le système de l'univers, et entamèrent des discussions scolastiques, en conséquence peut-être des relations qu'ils avaient eues long-temps avec les Arabes, qui étudiaient avec ardeur les ouvrages d'Aristote. Mais depuis que les Chinois ont commencé à donner quelque atten-

tion à la philosophie naturelle, ils y ont fait beaucoup moins de progrès que les Européens.

Les Chinois s'attribuent avec raison l'invention de la poudre à canon, dont ils firent usage contre Gengis-khan et Tamerlan. Ils paraissent n'avoir point connu les armes à feu portatives, et ne s'être servi que de canons, qu'ils nomment machines à feu; mais ils excellent dans les feux d'artifice. Leur industrie dans les manufactures d'étoffes, de porcelaine, de laque, est étonnante, et ne peut être comparée qu'à leurs travaux de campagne, tels que la construction des canaux, l'aplanissement des montagnes, la formation des jardins, etc.

TOPOGRAPHIE.

Provinces, villes, édifices publics et particuliers.

PROVINCES SEPTENTRIONALES.

SHEN-SÉE. — C'est la plus grande province de la Chine. Elle est bornée au N. par la grande muraille; à l'E. par la Hoang-bo; au S. par la province de Se-chuen; à l'O. par le pays des Eleuths, dont elle est séparée par des montagnes. Les empereurs y ont fait leur résidence pendant plusieurs siècles. Les montagnes nourrissent beaucoup de bétail, sur-tout des mulets, et les plaines produisent toutes sortes de bons fruits et d'excellent blé. Les habitans de cette province sont plus robustes, plus braves, et même d'une plus belle taille que les autres Chinois, ce qui rend leur milice redoutable.

Singan-fou, capitale, grande et belle ville, à 200 l. S. O. de Pékin, près la rivière de *Hoei-ho*. Elle est située dans une grande plaine, et ses murs forment un carré régulier. Ils ont quatre lieues de tour, et sont très-hauts et fort larges. Quelques-unes des portes de cette ville sont magnifiques et d'une hauteur extraordinaire. On y voit le palais qui servait de demeure aux anciens monarques. La garnison tartare, commandée par un général de cette nation, et destinée à défendre le N. de la Chine, demeure dans une partie séparée de l'autre par un mur. On trouva, en 1625, près de cette ville, en creusant les fondemens d'une maison, une table de marbre avec une inscription en caractères chinois, avec des mots syriaques, et une croix gravée au haut de cette table. Plusieurs savans se sont appliqués à chercher l'intelligence des mots et des figures gravés sur ce monument. L'écriture contient 62 signes en caractères chinois, distingués en 22 colonnes. Elles renferment un discours sur les principaux articles de foi. Il est fait aussi mention de plusieurs points de la discipline ecclésiastique, de la messe, etc. On y trouve les noms des rois ou empereurs qui favorisèrent la prédication du christianisme, qui fut faite l'an 366 de J. C. par des missionnaires Nestoriens, venus de Perse et de Syrie. La date chinoise de l'érection de cette pierre répond à l'an 782. Lat. N. 34. 16. Long. E. 106. 28.

SHAN-SÉE. — Cette province est bornée au N. par la grande muraille; à l'E. par la province de Pé-che-lée; à l'O. par celle de Shen-sée; et au S. par celle de Kiang-nan. Elle est montagneuse, et néanmoins fertile, sur-tout en blés et en raisins que l'on sèche, et dont on fait un grand débit. On y trouve du marbre, du jaspe de diverses couleurs, et une pierre bleue dont on se sert pour colorer les porcelaines.

Tai-yuen-fou, capitale. On y fabrique de riches étoffes et des tapis. C'est une ancienne ville, qui a 3 lieues de tour, fort peuplée et ceinte de bons murs.

PÉ-CHÉ-LEE. — Cette province maritime, au S. de la grande muraille et au N. E. de l'Empire, est peu fertile et assez froide; elle manque de bois. Entre les montagnes dont elle est remplie, il s'en trouve deux qui fournissent beaucoup de charbon de terre. Le terrain est nitreux et sablonneux,

et la poussière est très-incommode. L'air y est sain et tempéré.

PÉKIN, capitale de tout l'empire, et la résidence ordinaire des empereurs, à 23 lieues de la grande muraille, 215 N. par O. de Nankin, est située dans une plaine très-fertile. Elle forme un carré long, et est divisée en deux villes. Celle où est le palais de l'empereur se nomme la ville Tartare, parce que les maisons en furent données aux Tartares, lorsque la famille à présent régnante parvint au trône; et ceux-ci, interdisant aux Chinois la faculté d'habiter dans la ville, les forcèrent de s'éloigner hors des murs, où une ville nouvelle fut élevée en peu de temps; et cette dernière, en se réunissant à l'autre, en a fait un tout de forme irrégulière et de six lieues de circuit. Les murs et les portes de Pékin s'élèvent à une hauteur surprenante de 50 coudées, en sorte qu'ils cachent la ville; ils sont d'une telle largeur, qu'on y place des sentinelles à cheval, qui y montent de l'intérieur de la ville par de longs chemins en pente. Les portes, au nombre de neuf, ne sont embellies ni de statues ni de sculptures, toute leur beauté consistant dans leur hauteur prodigieuse, qui, à une certaine distance, présente à l'œil quelque chose d'imposant. Les arcades des portes sont construites en marbre, et le reste en briques larges, cimentées d'excellent mortier. La plupart des rues sont tirées au cordeau; les plus larges ont 120 pieds, et une lieue de longueur. Les boutiques où se vendent les soieries et les marchandises de la Chine, occupent communément toute la rue, et font un joli effet. Elles sont peintes, dorées et bien ornées; au-dessus de quelques-unes il y a de grandes terrasses couvertes d'arbustes et de fleurs. On voit devant les portes des lanternes de corne, de mousseline, de soie, de papier, et la forme en est si diversifiée, que les Chinois semblent y avoir épuisé tout leur art. Chaque marchand place devant de sa boutique, sur une espèce de petit piédestal, une tablette haute d'environ vingt pieds, peinte, vernie et souvent dorée, sur laquelle sont écrits en gros caractères les noms de ses différentes marchandises. Ces tablettes, placées de chaque côté de la rue, assez près l'une de l'autre, et également espacées, présentent un coup d'œil très-agréable. Mais les maisons ont de tristes façades et sont très-basses, n'ayant pour la plupart que le rez-de-chaussée, et aucune ne s'élevant au-delà du second étage au plus. De tous les édifices de cette grande ville, le plus remarquable est le palais impérial, dont la grandeur consiste moins dans la noblesse et l'élégance de son architecture, que dans la multitude de ses bâtimens, cours et jardins, tous régulièrement arrangés; car les murs du palais renferment non-seulement l'habitation de l'empereur, mais une petite ville qu'habitent les officiers de la cour, et une grande quantité d'artisans employés et entretenus par l'empereur. Les maisons de ceux-ci sont basses et mal distribuées. Le père Artier, jésuite français, qui obtint la permission de visiter le palais et les jardins, dit que le palais a plus d'une lieue de circonférence; que la façade du bâtiment brille de peintures, de dorures et de vernis, et que l'intérieur est meublé et orné de ce qu'offrent de plus beau la Chine, l'Inde et l'Europe. Les jardins de ce palais sont un vaste terrain dans lequel sont élevées, à des distances convenables, des montagnes artificielles de 20 à 60 pieds de haut, qui forment entre elles de petites vallées abondamment arrosées de canaux; ces eaux, en se réunissant, forment des lacs et de grands étangs sur lesquels voguent des barques magnifiques, et dont les bords sont ornés de rangées de bâtimens, parmi lesquels on n'en trouve pas deux semblables; diversité qui produit le plus charmant effet. Dans chaque vallée est une maison de plaisance assez vaste pour loger un grand seigneur d'Europe avec toute sa suite. Plusieurs de ces maisons sont bâties en cèdre, que l'on apporte à grands frais de 500 lieues de là. L'enceinte immense du palais contient plus de deux cents de ces maisons de plaisance. Au milieu d'un lac, qui a près d'une demi-lieue de diamètre, est une île de rocher sur laquelle est construit un palais distribué en plus de cent appartemens. Il a quatre façades, et est d'une structure élégante et magnifique. Les montagnes et les collines sont couvertes d'arbres, et particulièrement de ceux qui produisent de belles fleurs aromatiques; et les canaux sont bordés de

rochers rustiques, arrangés avec tant d'art, qu'ils imitent parfaitement le désordre sauvage de la nature. Pékin a un observatoire, et une grosse cloche que cent hommes peuvent à peine sonner. Lat. N. 39. 54. 13. Long. E. 114. 7. 30. On porte à 3 millions le nombre de ses habitans.

Suen-hoa, ville grande, belle et peuplée, à 20 lieues N. O., est près de la grande muraille, au milieu des montagnes : elle a beaucoup d'arcs de triomphe. Latit. N. 40. 36. Long. E. 112. 35.

Yung-ping-fou, ville, près de la mer, à 36 l. E. par N. On tire beaucoup d'étain des montagnes voisines; on fabrique beaucoup de papier dans cette ville.

Tien-sing, c'est-à-dire lieu céleste, la 2e ville, à 25 l. S. E. de Pékin, au bord du *Pei-ho*. Elle jouit d'un climat agréable, d'un sol fertile.

Takou, ville, à 36 l. S. E., à l'embouchure du *Pei-ho*, très-commerçante, sur la frontière N. E. de l'empire. Il y a un temple consacré au dieu de la mer.

Tching-ting-fou, ville, à 53 l. S. O., est ornée de plusieurs temples.

SHAN-TUNG. — Cette province est bornée à l'O. par celle de Pé-ché-lée et partie de celle de Ho-nan; au S. par celle de Kiang-nan. Elle forme une presqu'île dans la mer *Jaune*. On y trouve une espèce de chenille, dont le fil sert à fabriquer des étoffes plus grossières, plus fermes et plus durables que celles de la soie. Elle est fertile en blé et en fruits. C'est dans ce pays qu'est né le philosophe *Confucius*. Il est tout entrecoupé de canaux. Le plus remarquable est le canal impérial ou royal, qui le traverse tout entier. Ses montagnes sont remplies de mines de charbon. On y voit aussi 5 masses énormes de rochers, que les Chinois appellent les cinq têtes de cheval.

Tsi-nan-fou, capitale, à 75 l. S. S. E. de Pékin. On y fait un verre très-beau, mais si fragile, qu'il se casse quand il est exposé à un air trop vif. Cette ville est grande, très-peuplée, et fameuse par ses soies, qui sont blanches et ne se trouvent aussi belles que dans ce pays.

Tsin-tcheou-fou, ville, à 30 l. E., est très-commerçante en poisson.

Yen-tcheou-fou, la seconde ville de la province, à 28 l. S. A ½ lieue de là est un très-beau pont de pierre de 260 pas de long, sur 32 pieds de large.

Yen-tching, ville, à 63 l. S. E., fabrique du verre si délicat et si fragile, qu'il se rompt quand il est au grand air.

PROVINCES DU CENTRE.

HO-NAN. — Cette province est très-fertile, et jouit d'un air tempéré. On y recueille du blé et du riz en abondance. Il y a aussi d'excellens fruits. Les Chinois l'appellent le *jardin de l'empire*. Elle est bornée au N. par les provinces de Shen-sée et de Pé-ché-lée; à l'O. par celle de Shen-sée; au S. par celle de Hou-quang, et à l'E. par celles de Kiang-nan et de Shan-tung. Le *Hoang-ho* traverse cette province de l'O. à l'E.

Kai-fong-fou, située sur le fleuve *Honan*. Cette ville, autrefois riche et puissante, a été presque entièrement submergée en 1642. L'empereur ayant ordonné de percer une digue pour faire périr un prince qui s'était soulevé contre lui, il y eut 300,000 Chinois noyés dans cette occasion. On a rebâti depuis ce temps une nouvelle ville près de l'ancienne.

Chang-te-fou, ville, au N. On y pêche un poisson dont la graisse fournit une flamme inextinguible.

KIANG-NAN ou NANKIN. — Cette province est bornée au N. par le Shan-tung; à l'O. par le Tché-Kiang; au S. par le Kiang-sée; à l'E. par la mer. Elle est très-grande et très-fertile en blé, en soie et coton, et fait un commerce considérable. Ses habitans sont fort civils, et propres aux sciences les plus abstraites. Le fleuve Kiang la coupe en deux, et s'y jette dans la mer. Les ouvrages de soie et de coton y sont plus estimés qu'ailleurs.

Nankin, autrefois capitale de tout l'empire, à 220 lieues S. par E. de Pékin, est située sur le *Kiang*, vers son embouchure dans le golfe de Nankin. Cette rivière la traverse toute entière, et se divise en plusieurs canaux couverts de ponts. Quelques-uns de ces canaux sont navigables pour les plus grandes barques. C'est la plus grande ville du monde. Sans compter ses faubourgs, on lui donne 12 lieues de tour. Elle est bien déchue de son premier état, depuis que les empereurs n'y font plus leur résidence. Le palais, qui était très-beau, a été brûlé, en 1645, par les Tartares

qui s'emparèrent de la Chine. Elle n'a d'autres édifices que ses portes, qui sont d'une beauté extraordinaire, et quelques temples, tels que celui qui contient la fameuse tour de porcelaine, qui a 9 étages, et d'une telle hauteur, qu'il faut monter 884 degrés pour arriver au sommet, où est, selon les Chinois, une pomme de pin d'or massif. Chaque étage est orné d'une galerie, remplie d'idoles et de peintures. Les ouvertures sont fort bien ménagées pour la lumière; tous les dehors sont revêtus de différens vernis, rouges, jaunes et verts. Les matériaux de ce bel édifice sont si bien liés, qu'il paraît d'une seule pièce. Aux coins de chaque galerie pendent quantité de cloches, qui rendent un son fort agréable quand elles sont agitées par le vent. Les habitans de cette ville sont distingués de tous les Chinois, par leur goût pour les sciences. Les bibliothèques y sont en plus grand nombre que par-tout ailleurs, les libraires mieux fournis, et les impressions plus belles. On y fabrique des satins unis et à fleurs, qui passent pour les meilleurs de la Chine. Nankin l'emporte sur Pekin pour le commerce, que sa situation et la commodité de son port facilitent beaucoup. Cette ville a une forte garnison. Les médecins y ont leur principale académie. La fertilité de son terroir donne, outre les productions particulières à la Chine, des soies, des cotons qui sont l'objet principal des fabriques de cette grande ville. Le coton que l'on y file et que l'on y tisse, forme ces toiles vendues en Europe et dans l'Inde, sous le nom de *nankins*; non pas que l'on n'en fasse que dans cette ville, mais parce que c'est à Nankin que les premiers marchands d'Europe en ont acheté. Outre la soie ordinaire, on en recueille encore dans le territoire de cette ville, de naturelle et sauvage, que des vers font sur les arbres, et dont on trouve des pelotes; mais elle n'est si fine, ni si estimée que l'autre. Cette quantité de soie procure un grand commerce et fait venir des marchands qui l'emportent telle qu'elle est recueillie, et en trafiquent dans les pays voisins de la Chine. Lat. N. 32. 4. Long. E. 116. 27.

Yang-tcheou-fou, ville, à 16 lieues N. E., sur une rivière qui communique au canal impérial. La population de cette ville est immense, et les navires, yachts et bateaux sans nombre garnissent les bords de la rivière. A peu de distance, au N., est un magnifique couvent de bonzes. On trouve encore une maison de plaisance impériale au S. de la ville.

Ning-kou-fou, ville, à 32 lieues S. On y fabrique beaucoup de papiers avec la substance d'une espèce de roseaux.

Sout-chou-fou, une des premières villes, à 36 lieues E. par S. Elle est extrêmement grande et peuplée; les maisons y sont bien bâties et agréablement décorées. Elle est sur le canal impérial, où aboutit une infinité d'autres canaux plus petits et sans cesse couverts de gondoles. La plupart des habitans sont vêtus de soie. C'est là que sont les plus grands artistes et les plus célèbres savans. C'est aussi le rendez-vous des plus riches oisifs de la Chine. On conduit à Sou-tchou-fou beaucoup d'indigo pour la teinture des soies et des toiles. On remarque dans cette ville plusieurs arcs de triomphe en pierre, dont le plus beau, érigé en 1702, est sur le quai. Les voyageurs ont donné à Sout-chou-fou, le nom de *Paradis de la Chine*.

Song-kiang-fou, ville, au S. E. de Sout-chou-fou. Elle est bâtie sur l'eau et fournit une quantité prodigieuse de toiles de coton, non-seulement à l'Empire Chinois, mais encore aux pays étrangers.

Ngan-king-fou; ville, capitale de la partie occidentale, dans une situation agréable sur le fleuve *Yang-tse-Kiang*, à 45 lieues S. O. Elle a un vice-roi particulier, et elle très-considérable par son commerce et ses richesses. C'est le passage de tout ce qui vient à Nankin du midi de la Chine.

Chang-Hai, ville, à 52 lieues S. E. On y compte et dans ses environs, plus de 200 mille ouvriers en toiles des Indes. La côte maritime abonde en salines, et l'on y trouve du marbre en abondance.

TCHE-KIANG.—Cette province est bornée au N. par celle de Kiang-nan; à l'E. par la mer; au S. par celle de Fo-cheng; à l'O. par celles de Kiang-sée et de Kiang-nan, très-peuplée et si agréable, qu'on l'appelle le *paradis de la Chine*. Sa beauté vient principalement des canaux dont elle est entrecoupée. Il y a une quantité prodigieuse de mûriers et de vers à soie. On prétend que ces petits insectes ont été transportés de la Chine, qui est leur pays originaire, dans les Indes et la Perse,

ensuite chez les Grecs et les Romains, parmi lesquels la soie fut d'abord estimée au poids de l'or. Les étoffes de soie sont fort anciennes à la Chine, et les manufactures étaient encouragées par les impératrices, comme l'agriculture l'était par les empereurs.

Hangt-cheou-fou, capitale, à l'embouchure du *Cintouen*. Quoique ses maisons ne soient que d'un étage, comme dans toutes les villes de la Chine, elle est si peuplée, qu'on y compte un million d'habitans. Les rues ne sont pas larges; mais elles sont ornées de quantité d'ares de triomphe, ce qui est commun à plusieurs villes de ce pays. On y voit 4 grandes tours à 7 étages. Son port est gardé par 7,000 Tartares, commandés par un général de leur nation, et 3,000 Chinois, qui obéissent au vice-roi. Près de cette ville est le lac de *Sihu*, qui a 2 lieues de tour, et dont l'eau est très-bonne et extrêmement claire. Au milieu de ce lac sont deux petites îles, où l'on a bâti un temple et des maisons de plaisance.

Fu-yan-chen, ville, vers les limites de la province de Kiang-nan. Une partie de ses habitans est employée à la fabrication des nankins blancs. Près de là est un superbe pont de pierre à trois arches, dont les piliers sont percés de deux autres petites arches, pour donner plus d'écoulement à l'eau lorsqu'elle parvient à cette hauteur.

Ning-po-fou ou *Nimpo*, appelé par les Portugais *Liampo*, ville, à 25 lieues E., a un excellent port, mais dont l'entrée est difficile aux grands vaisseaux. Les négocians de Batavia et de Siam font chaque année le voyage de Ning-po pour y acheter de la soie qui est la plus belle de l'empire. Ceux de Fo-chen et des autres provinces, fréquentent continuellement cette ville. Son commerce n'est pas moins considérable au Japon, parce qu'elle n'en est pas éloignée. Ning-po est un des ports que l'empereur de la Chine a ouverts aux étrangers.

FO-CHENG. — Cette province est bornée au N. par celle de Tché-kiang; à l'O. par celle de Kiang-sée; au S. O. par celle de Quang-tung. C'est un pays de montagnes, qui contiennent des mines de fer et d'étain; il est fort abondant en riz et en fruits excellens, sur-tout en oranges, qui ont le goût et l'odeur du vin muscat.

Fou-tcheou-fou, sa capitale, est une très-grande ville, florissante par son commerce avec les Européens, les Japonais et les Indiens.

Chaou, ville forte, et la clef de la province, à 48 lieues N. O.

Tsuen-tcheou-fou, ville, près du détroit de Formuse, à 32 lieues S. par O. Sa position, son commerce, son étendue, ses arcs de triomphe, ses temples, ses rues même, toutes proprement pavées, lui assurent un rang distingué parmi les villes de la Chine. Dans son voisinage est un pont de pierre sans arches, et soutenu par un grand nombre de piliers faits de fort grosses pierres taillées en angle aigu, pour rompre plus facilement la violence de l'eau.

Ki-nang-fou, au S., est située sur le *Kang-Kiang*, qui coule dans ce lieu avec une impétuosité extraordinaire entre des rochers à fleur d'eau. On y compte dix-huit courans qu'on ne peut remonter ou descendre sans beaucoup de force et d'adresse. Ce dangereux *passage* se nomme *Ché-pa-tan*.

KIANG-SÉE. — Cette province, qui est séparée de celles de Huu-quang, de Quang-tung et de Fo-cheng par des montagnes, renferme des plaines et des vallées extrêmement fertiles. Cependant elle contient un si grand nombre d'habitans, qu'elle produit à peine le riz nécessaire pour leur subsistance. Les torrens, les rivières et les lacs de Kiang-sée abondent en poissons, sur-tout en saumons, en truites et esturgeons. La fleur de *lyen-wha*, si renommée à la Chine, croît presque à chaque pas dans cette province. Les montagnes dont elle est environnée sont couvertes de bois, de simples et d'herbes médicinales, et elles renferment en outre dans leur sein des mines d'or, d'argent, de plomb, de fer et d'étain. Les plus belles soies, le meilleur riz et l'arack y abondent; mais ce qui la rend encore plus célèbre, c'est la porcelaine qui s'y fabrique. On croit que sa beauté vient de la qualité des eaux dont on se sert pour préparer les matières; car on y apporte la terre d'ailleurs. Parmi les plus belles on en distingue de trois couleurs, de jaune, de grise et de blanche pointe en bleu. Les jaunes, quoiqu'elles ne prennent pas si bien le poli, et qu'effectivement elles n'approchent pas de la finesse des autres, sont toutes réservées pour l'usage du palais de l'empereur et de sa propre personne, n'étant pas permis à d'autres de porter cette

couleur. Les grises sont parsemées d'une infinité de petites lignes irrégulières, qui, dans leur confusion même, font un très-bon effet, en sorte que le vase semble rompu en autant d'endroits, ou qu'il est composé de toutes ces pièces jointes l'une à l'autre; mais après qu'on y a passé un vernis, et qu'on l'a mis sur un petit feu, tout est propre et très-uni. On n'en a point encore vu en Europe, quoiqu'elles ne soient pas moins belles que celles qu'on y apporte. Les blanches et les bleues sont semblables à celles qui viennent par le retour des vaisseaux de France, d'Angleterre, de Hollande et de Danemarck, et qui sont devenues assez communes. On y a peint des arbres, des fleurs et des oiseaux.

Nan-tchan-fou, capitale de cette province, est une ville renommée par le grand nombre de lettrés qui y demeurent. Elle est d'ailleurs très-marchande, parce que les canaux et les rivieres par lesquels on y peut arriver de toutes parts, y rendent le commerce, sur-tout de la porcelaine, très-florissant. Elle est située sur le *Kang-Kiang*, qui a beaucoup de profondeur, et qui va se rendre à peu de distance dans le lac de *Po-yang*. Le territoire de Nan-tchan-fou est si généralement cultivé, qu'à peine s'y trouve-t-il quelques pâturages pour les bestiaux, au rapport des voyageurs.

HOU-QUANG. — Cette province est au centre de l'empire; elle est bornée au N. par celle d'Ho-nan; à l'O. par celle de Sé-chuen; au S. par celles de Quang-sée et de Quang-tung, et est traversée par le Kiang. Le blé y croît avec tant d'abondance, qu'on appelle cette contrée *le grenier de la Chine*. Il y a des mines de fer, d'étain et d'autres métaux; et l'on trouve de l'or dans le sable de ses rivières.

Vou-thang-fou, capitale, à 95 lieues S. O. de Nankin, grande et belle, située sur le *Kiang*. C'est le rendez-vous de tous les négocians de la Chine. Son port est toujours rempli de vaisseaux marchands. Les montagnes d'alentour fournissent du beau cristal. On y récolte en abondance de l'excellent thé, et l'on y débite considérablement de papier bambou.

Hang-yang-fou, ville très-considérable et très-commerçante, à l'O., n'est séparée de la capitale de cette province que par le Kiang et par la rivière de *Han*, dont elle tire son nom. Elle a dans ses murs et au-dehors, plusieurs lacs qui sont remplis de poissons et couverts d'oiseaux de rivières. Les avantages de sa situation pour le commerce, rendent ses habitans fort riches.

Kin-cheu-fou, ville, au S., est très-peuplée, et le commerce y est aussi très-florissant.

SE-CHUEN. — Cette province est bornée au N. par la Shen-sée; à l'O. par le Tibet; au S. par l'Yu-nan et le Koei-cheou; à l'E. par le Hou-quang. Elle produit du vin, du blé, des fruits et de la soie en abondance; on y trouve des mines de mercure et d'étain. C'est dans son territoire que vient la meilleure rhubarbe et la vraie racine de *fu-lin*, et une autre racine nommée *fen-sé*, qui se vend à fort haut prix. On estime aussi beaucoup les chevaux de cette province, pour leur beauté et leur vitesse à la course.

T'ching-tou-fou, capitale, située dans une île que forment plusieurs rivières. Cette ville est grande et fort marchande; on y voit un petit oiseau d'une beauté surprenante. Il a le bec rouge et le plumage agréablement varié de différentes couleurs. Il ne vit pas plus long-temps que la fleur dont il tire, dit-on, son origine, et le nom qu'il porte, de *thunghoafung*. On dirait en le voyant que c'est une fleur animée.

PROVINCES MÉRIDIONALES.

YU-NAN. — Cette province est bornée au N. par la province de Sé-chuen; à l'E. par celles de Koei-cheou et de Quang-sée; elle est très-fertile, et l'air y est fort tempéré. Les montagnes fournissent des mines d'or, d'argent, de cuivre, d'étain, de pierreries, et sur-tout de rubis. On y trouve des chevaux, petits, à la vérité, mais vigoureux, et des cerfs qui ne sont pas plus gros que nos chiens ordinaires. Les habitans, quoique forts et robustes, sont doux et affables, et ont une grande aptitude pour les sciences. La nation qui dominait dans cette province, se nommait *Lo-lo*; elle était gouvernée par divers souverains. Après de longues guerres entreprises pour la soumettre, les Chinois prirent le parti de conférer aux seigneurs *Lo-los* tous les honneurs des mandarins de la Chine, avec le droit de succession pour leurs descendans, à condition qu'ils reconnaîtraient l'au-

torité du gouverneur chinois de la province, qu'ils recevraient de l'empereur l'investiture de leurs terres, et qu'ils ne feraient aucun acte d'autorité sans son consentement.

Les Lo-los ne le cèdent pas du côté de la taille aux Chinois, et sont plus endurcis à la fatigue. Ils ont un langage différent, et leur écriture, comme leur religion, ressemble à celle des bonzes du Pégu et d'Ava; aussi ces bonzes ont-ils bâti au nord de l'Yu-nan de vastes temples, qui sont différens de ceux des Chinois. Les seigneurs Lo-los s'attribuent une autorité absolue sur leurs sujets, qui leur sont très-soumis.

Yu-nan-fou, capitale, ville très-belle et où il se fait un grand commerce, sur-tout en étoffes de soie. On y fabrique les plus beaux tapis de la Chine.

KOEI-CHEOU. — Cette province est bornée au N. par celle de Se-chuen; et au S. de celle de Quang-sée; elle est grande, mais peu peuplée. On y trouve des mines d'étain, de cuivre et de mercure. Elle produit aussi les meilleurs chevaux de la Chine, et un nombre prodigieux d'oiseaux sauvages, d'un goût excellent. On n'y connaît pas la soie, mais on y fait des étoffes d'une espèce de chanvre.

Koei-yang, capitale. Le territoire de cette ville est plus uni que le reste de la province; aussi est-il plus habité.

QUANG-SÉE. — Cette province est bornée à l'E. et au S. par celle de Quang-tung; à l'O. par celle de Yu-nan et par le royaume de Tonquin; au N. par les provinces de Koei-cheou et de Hou-quang; elle est remarquable par des mines d'argent, de cuivre et même d'or, que l'empereur s'est réservées. Il y croît de la canelle, qui a une odeur plus forte et plus suave que celle de Ceylan. Cette province est fertile en blé, et produit le bois de sapao, propre à la teinture. Elle est fort bien arrosée, et fournit tant de riz, que pendant six mois de l'année, les habitans de la province de Quan-tung lui doivent leur subsistance. Cependant elle n'est pas comparable à la plupart des autres provinces pour la beauté ni pour le commerce.

Quei-ling-fou, capitale, sur l'*Eta*. Son nom signifie *Forêt de fleurs de quei*, parce que cette fleur, de couleur jaune et d'une odeur fort agréable, y croît en abondance sur un fort gros arbre qui est couvert en automne. Cette ville est assez dans le goût de nos anciennes fortifications; mais elle n'approche pas des autres capitales des provinces. On y fait la plus belle encre de la Chine.

QUAN-TUNG ou CANTON. — Cette province est bornée au N. E. par celle de Fo-cheng; au N. par celle de Kiang-sée; à l'O. par celle de Quang-sée; elle est très-fertile et fort commerçante. On y trouve des mines d'or, des pierres précieuses, de l'ivoire et du bois odoriférant, dont on fait toutes sortes d'ouvrages.

Canton est le plus grand port de la Chine, et le seul qui ait été très-fréquenté par les Européens. Le mur qui enferme la ville a près de deux lieues, et de très-agréables promenades à l'entour. Du haut de quelques collines voisines, sur lesquelles sont bâtis des forts, on jouit d'une belle vue sur la campagne, qui est entrecoupée de montagnes, de collines, de vallées couvertes de verdure, qui présentent une agréable variété de petites villes, de villages, de hautes tours, de temples et d'habitations de mandarins ou autres grands. Tout cela est délicieusement arrosé de lacs, de canaux et de petites branches de la rivière Ta, couvertes de bateaux et de jonques, qui se rendent, par divers chemins, dans les cantons les plus fertiles du pays. On entre dans la ville par plusieurs portes de fer, qui ont de chaque côté un corps-de-garde. Les rues de Canton sont très-droites, mais la plupart étroites et pavées en grès. Cette ville a plusieurs jolis édifices, un grand nombre d'arcs de triomphe, et des temples richement ornés de statues. On rencontre dans les rues une si grande foule, qu'il est difficile d'y marcher. Cependant on aperçoit rarement des femmes d'un certain ordre, si ce n'est par hasard lorsqu'elles sortent de leurs chaises. Il y a de nombreux marchés pour le poisson, la viande, la volaille, les végétaux, et toutes espèces de provisions, qui se vendent à bon compte. Dans les environs de la ville sont des promenades privées, où les gens du bon ton ont leurs maisons, peu fréquentées des Européens, que leurs affaires attachent particulièrement aux quartiers commerçans de la ville, où il n'y a que des boutiques et des magasins. Il est peu de négocians chinois, pour peu qu'ils soient aisés, qui aient leurs familles dans le lieu où ils font leurs affaires; mais ils les logent dans les

faubourgs les plus reculés de la ville, ou plus loin encore dans la campagne. Ils aiment tellement à vivre en particulier, qu'ils n'ont sur la rue d'autres fenêtres que celles de leurs boutiques ou de leurs comptoirs, et qu'elles n'ont point la vue sur celles de leurs voisins. Les boutiques de ceux qui font le trafic de soie, sont extrêmement propres et d'une charmante apparence; elles sont toutes dans un même quartier; car les marchands ou fabricans d'un même genre de marchandises, se rassemblent dans la même rue. On estime à 1,200,000 le nombre des habitans, tant de la ville que des faubourgs, et l'on voit souvent à l'ancre, devant la ville, 5,000 bâtimens marchands.

Chau-chou-fou, ville, à 55 lieues N. Elle est à la jonction de deux grandes rivières, qui y entretiennent un commerce considérable et un grand concours d'étrangers.

Nan-hiong-fou, ville, à 53 lieues N. E., 13 lieues de Nan-ngan-fou. Cette ville est assez grande et d'une certaine apparence. Les rues ne sont pas larges; mais le pavé en est assez bon. Le commerce y est très-actif, et le chemin qui conduit de cette ville à Nan-ngan-fou, à travers les monts Moiling-chan, est continuellement rempli de gens qui charrient des caisses de thé, de la faïence, de la soie écrue, de la toile de Nankin, etc.; aussi est-il entièrement pavé en pierre de taille.

Wampu, gros village de la Chine, dans la province, et à 4 lieues S. de Canton. C'est là que s'arrêtent les gros vaisseaux à qui l'on ne permet pas de remonter plus haut.

Macao, au S., ville bâtie par les Portugais, est située dans une presqu'île qu'un mur sépare du territoire chinois. Cette ville est bien déchue de son ancien commerce, depuis que les Portugais n'ont plus la liberté de commercer au Japon. Elle est habitée par environ 5 ou 6,000 Portugais, et deux fois autant de Chinois. Tout le commerce des premiers fut d'abord renfermé dans l'enceinte de cette ville, où ils apportaient leurs marchandises, et où les vaisseaux de Canton et des autres provinces maritimes de la Chine les venaient prendre en échange de leurs soies, de leurs étoffes et des autres productions chinoises. Depuis, les marchands de Macao ont eu la permission d'aller eux-mêmes deux fois l'année aux foires de Canton, acheter les marchandises qui leur convenaient. C'était de toutes ces marchandises de Canton et de celles que les vaisseaux chinois apportaient à Macao, que les Portugais faisaient autrefois les riches cargaisons des vaisseaux qu'ils envoyaient tous les ans au Japon, aux Manilles, à Goa et autres lieux des Indes, où ils portaient leur commerce avant que les Hollandais fussent venus les y troubler. Présentement ce commerce est presque réduit à rien, et ils ont peu joui des avantages du nouveau traité qu'ils avaient fait en 1680, avec la cour de Pékin, par lequel, à l'exclusion de toute autre nation, ils avaient obtenu qu'ils feraient seuls tout le commerce de la Chine; ce privilége n'a duré qu'environ cinq ans, les ports de ce vaste empire ayant été ouverts en 1685 à tous ceux qui voudraient y venir trafiquer. Au milieu du mur qui sépare la ville de Macao du territoire chinois, est une porte où se payent, aux officiers de l'empereur, les droits d'entrée et de sortie sur toutes les marchandises, vivres et denrées qui y viennent ou qui en sortent par terre. Les seuls Chinois ont droit d'entrer et de sortir par cette porte.

ILES VOISINES DE LA CHINE.

TSONG-MING. — Cette île a 100 l. de long sur 30 large, dans la mer Jaune, à l'embouchure du fleuve Yang-tsé-Kiang. Elle relève de la province du Kiang-nan, et un bras de mer de 5 lieues la sépare du continent. C'était anciennement un pays désert où l'on reléguait les bandits et les scélérats. Les premiers qu'on y débarqua se mirent à cultiver la terre pour ne pas mourir de faim. Quelques pauvres familles s'y établirent ensuite, et l'île fut bientôt défrichée. L'air y est sain, et le pays riant. Quelques endroits produisent du froment, du riz, de l'orge, du coton, des citrons et autres fruits agréables; mais son principal revenu est le sel. On l'extrait d'une terre grisâtre, que l'on dispose d'abord en plan incliné. On l'arrose d'eau douce, et par ce moyen les particules sont entraînées dans un bassin, où elles restent en sédiment au fond de l'eau.

TAIOUAN ou FORMOSE. — Cette île, vis-à-vis la province de Fo-cheng, est précisément sous le tropique du Cancer; elle dépend maintenant des Chi-

nois, qui en ont chassé les Hollandais en 1661 : ceux-ci s'en étaient emparés sur les Portugais. Une chaine de montagnes la divise en deux parties, l'une orientale, et l'autre occidentale. La première est habitée par les Chinois depuis l'expulsion des Hollandais. Cette île est fertile en tout ce qui est nécessaire à la vie. En 1721, les anciens habitans tâchèrent de secouer le joug des Chinois, à la sollicitation des Hollandais; mais on les obligea à rentrer dans le devoir. Elle a un gouverneur chinois avec 10,000 hommes de garnison. Le commerce y est florissant, et il y a peu de villes de la Chine qui la surpassent en richesses, par rapport au nombre des habitans.

Taiouan, capitale, port. Cette ville est défendue par une bonne forteresse, à laquelle les Hollandais, qui l'ont bâtie, avaient donné le nom de fort de Zélande.

HYAMEN. — *Hyamen* ou *Anconi*, port, appartient aussi à la province de Fo-cheng, et tire son nom de cette île, où il est situé. Ce n'est proprement qu'une rade qui forme un des meilleurs ports du monde. Il est renfermé d'un côté par le continent, et de l'autre par des îles fort hautes qui le mettent à couvert de toutes sortes de vents. Sa grandeur le rend capable de recevoir plusieurs milliers de vaisseaux, qui peuvent mouiller sans danger fort près du rivage. Aussi n'est-il jamais sans un grand nombre de vaisseaux chinois, qui font le commerce dans les pays étrangers. Les vaisseaux d'Europe le fréquentaient beaucoup il y a 50 ans; mais on les voit tourner aujourd'hui vers Canton.

HAI-NAN. — Cette île est sur la côte orientale de la Chine. Son nom signifie *sud de la mer*. Elle appartient à la province de Quan-tung, dont elle n'est éloignée que de huit lieues. Sa longueur est d'environ 60 à 70 lieues, et sa largeur de 40 à 50. L'air y est mal-sain, et l'eau mauvaise, si l'on n'a pris soin de la faire bouillir auparavant. Les rivières qui y sont en grand nombre, et les fréquentes pluies, produisent assez de riz pour la subsistance des habitans, quoique l'île soit fort peuplée. Ils en recueillent souvent deux moissons par an. Elle produit encore, avec la plupart des fruits qui sont propres à la Chine, beaucoup de sucre, de tabac et de coton. Elle est aussi abondante en toute sorte de gibier. L'indigo y est fort commun, aussi bien que le poisson séché et salé. On y voit venir tous les ans, de Canton, vingt ou trente vaisseaux pour le commerce de ces marchandises; de sorte que Hai-nan doit être comptée entre les principales îles commerçantes de l'Asie. Outre quelques mines d'or qui sont au centre de l'île, la partie du Nord en contient plusieurs de *lapis-armenus*, qui se transporte à Canton pour teindre en bleu la porcelaine. Les meilleurs bois, soit d'odeur, soit pour la sculpture, viennent des montagnes de Hai-nan. Tels sont les bois que les Européens nomment bois de rose ou de violette, et une sorte de bois jaune qui est d'une beauté extraordinaire, et qui passe pour incorruptible. On en fait des colonnes qui sont d'un prix immense, lorsqu'ils ont une certaine grosseur.

Kont-Cheou est la capitale de cette île.

Antiquités et curiosités. — La Chine présente peu de curiosités naturelles qui n'aient été comprises dans les articles précédens. On trouve, en différentes parties de l'empire, quelques volcans, ainsi que des rivières et des lacs doués de qualités particulières. Le volcan de *Linesung* fait quelquefois des explosions si furieuses de feux et de cendres, qu'elles causent des vents fougueux. Certains lacs pétrifient les poissons qu'on y jette. La grande muraille qui sépare la Chine de la Tartarie, et dont le but était d'arrêter les incursions des Tartares, a, suivant les relations, 500 lieues de long; elle passe sur des montagnes et traverse des vallées, et elle s'étend, au rapport de M. Grosier, de la province de Shen-sée au Wang-Hay, ou mer Jaune. Elle est, en plusieurs endroits, bâtie de briques et de mortier, et le tout si solidement lié, que, quoique sur pied depuis 1,800 ans, elle est à peine dégradée. Le commencement de cette muraille est un large boulevard de pierre, construit dans la mer dans la province de Pé-chélée,

à l'E. de Pekin, et presque sous le même parallèle. Elle est bâtie comme les murs de la capitale de l'empire, mais beaucoup plus large, étant faite en terrasse et revêtue de briques; et elle a de 20 à 25 pieds de haut sur 14 de large. P. Regis, et autres personnes qui ont levé la carte de ces provinces, ont souvent tiré des lignes sur le sommet pour mesurer la base de leurs triangles, et prendre des points de mire avec un instrument; ils ont par-tout trouvé la muraille pavée et assez large pour cinq à six cavaliers de front; dans quelques endroits, elle est double et triple pour commander d'importans pontages, et de distance en distance il y a des tours ou de forts bastions. La pierre employée dans les fondations et aux angles est un granit gris. Le reste est construit en briques bleues. Le mortier est blanc et d'une dureté remarquable. On a déja fait mention des canaux prodigieux et des routes qui coupent cet empire.

Les montagnes artificielles présentent sur leurs sommets des temples, des monastères et autres édifices; cependant ce qu'on raconte au sujet des cavités de ces montagnes, paraît fabuleux en quelques parties. On ne saurait admirer les ponts chinois; ils sont quelquefois construits sur des bateaux fortement enchaînés l'un sur l'autre, mais de manière à pouvoir se séparer pour livrer passage aux navires: quelques-uns de ces ponts vont d'une montage à l'autre, et sont d'une seule arche; celui qui traverse la rivière *Saffrany* est long de 400 coudées et haut de 500; quoique d'une seule arche, il joint deux montagnes. Dans quelques parties intérieures de l'empire, il y en a, dit-on, de plus étonnans encore. Après ces curiosités de l'art, celles qu'on doit le plus admirer sont les arcs de triomphe: quoique l'architecture n'en soit pas dans le goût grec et romain, ils n'en sont pas moins beaux, et ont été érigés avec beaucoup de peine et de dépense, à la mémoire des grands hommes; on en compte 1,100, dont 200 de magnifiques. Les sépulcres encore sont dignes de remarque. Les tours qui ont servi de modèles pour la construction de celles qu'on voit si communément en Europe, sous le nom de pagodes, sont d'un grand embellissement pour le pays; elles paraissent bâties suivant un ordre régulier, et elles sont toutes d'un travail achevé, ornées de sculptures délicates et de dorures. La tour du Nankin, qui a 200 pieds de haut et 40 de diamètre, est la plus admirée: on la nomme la tour de porcelaine, parce qu'elle est revêtue de tuiles chinoises. Les temples sont particulièrement remarquables pour le goût et l'imagination qui ont présidé à leur construction, ainsi que par leur grandeur, la bizarrerie de leurs ornemens et la laideur de leurs idoles. Les Chinois sont singulièrement passionnés pour les cloches, qui même donnent le nom à une de leurs principales solennités. Il y a à Pékin une cloche de 120,000 pesant, mais le son en est désagréable. Le dernier objet de curiosité dont nous parlerons, ce sont les feux d'artifice, qui surpassent ceux des autres nations. En un mot, chaque province de la Chine offre une scène de curiosités. Les bâtimens, à l'exception des pagodes, n'étant assujettis à aucun ordre, et étant susceptibles de toutes sortes d'ornemens, sont d'une variété infinie et d'une délicatesse charmante, sans

manquer de magnificence; ils plaisent à l'œil et à l'imagination, et présentent une diversité d'objets qu'on ne peut trouver dans l'architecture d'Europe.

Commerce et manufactures. — La Chine est si heureusement située, et produit une telle variété de matières premières pour les manufactures, qu'on peut la nommer la patrie de l'industrie; mais c'est une industrie sans goût ni élégance, quoique douée de beaucoup d'adresse et de propreté. Les Chinois font du papier avec l'écorce du bambou et d'autres arbres, de même qu'avec du coton; mais il n'est pas comparable au papier européen pour l'écriture ni l'impression. L'encre à l'usage du dessin est assez connue en Europe; on dit qu'elle se fait avec de l'huile et de la fumée de lampe. Nous avons déja fait mention de l'antiquité de l'imprimerie chez les Chinois, art qu'ils pratiquent en taillant leurs caractères dans des planches de bois. La fabrication de la porcelaine a long-temps été un secret en Europe, et a procuré des sommes immenses aux Chinois. Les anciens en faisaient grand cas; mais elle se fabriquait alors beaucoup mieux qu'à présent. Quoique ce peuple fasse encore un secret de ce travail, on sait maintenant que la matière principale est une terre pulvérisée et préparée, et que dans plusieurs pays de l'Europe la porcelaine est beaucoup mieux manufacturée qu'à la Chine, notamment en France. Les soieries de ce pays consistent assez généralement en gazes unies et à fleurs, et l'on dit que c'est là que ce genre de fabrique a été inventé; l'art d'élever les vers à soie y ayant aussi pris naissance. On travaille également les soieries d'une manière plus durable, et les étoffes de coton et autres sont fameuses par leur légèreté et leur chaleur.

Le thé est leur principale branche de commerce; il s'exporte dans tous les pays: les Anglais en enlèvent la majeure partie. Le droit en a été beaucoup augmenté; de 12 et demi pour 100 qu'on payait en 1784, il a été, en 1797, à 30 pour 100, sur le thé qu'on pouvait vendre à-peu-près 3 fr. la liv. Il y a beaucoup de sortes de thé: celui que nous avons ici est regardé en Chine comme le rebut. Celui que l'empereur prend vaut plus de 100 fr. la liv. Le ginseng et la rhubarbe sont aussi des articles d'exportation et de commerce. Le commerce est ouvert avec toutes les nations européennes, avec lesquelles on trafique en argent comptant; car tel est l'orgueil et l'avarice des Chinois, qu'ils ne croient aucunes manufactures étrangères égales aux leurs. Néanmoins il est certain que depuis la découverte de la manière de faire la porcelaine, et depuis les progrès que les Européens ont faits dans l'art de tisser les étoffes, le commerce de la Chine a bien décliné.

Constitution et gouvernement. — C'était un des articles les plus instructifs et les plus intéressans avant la conquête de la Chine par les Tartares; car quoique ces princes conservent plusieurs maximes fondamentales des anciens Chinois, ils ont obligé ce peuple de s'écarter en beaucoup de points de l'ancienne discipline. Peut-être leurs liaisons avec les Européens ont-elles contribué à les faire dégénérer. Le plan originaire du gouvernement Chinois était patriarchal, dans la signification la plus stricte de ce mot. Le respect et l'obéissance envers le

chef de chaque famille étaient recommandés très-rigoureusement; mais en même temps l'empereur était le père commun. Ses mandarins ou grands officiers, étaient regardés comme ses substituts, et les divers degrés de soumission dus par les rangs inférieurs aux différens ordres supérieurs, étaient fixés et observés avec une exactitude qui nous semblerait complètement ridicule. Il fallait beaucoup d'adresse et une grande connaissance du cœur humain pour rendre efficace ce simple moyen de l'obéissance; et il paraît que les législateurs chinois, et en particulier Confucius, ont été des hommes doués d'une extrême habileté. Ils ont enveloppé leurs préceptes d'un grand nombre de cérémonies mystiques, pour frapper le peuple de surprise et lui inspirer la vénération. Les mandarins avaient une manière de parler et d'écrire différente de celle des autres sujets, et le peuple était instruit à croire que les princes participaient de la divinité. Par cette raison, ceux-ci se laissaient rarement voir, et plus rarement encore approcher.

Quoique ce système ait maintenu pendant des siècles la tranquillité publique, il avait un défaut fondamental, qui a souvent ébranlé, et enfin perdu l'Etat; c'est qu'on ne donnait pas la même attention aux devoirs militaires qu'aux devoirs civils. Les Chinois avaient des passions comme les autres hommes, et quelquefois une administration faible ou vicieuse les porta à prendre les armes, d'où il s'ensuivait aisément une révolution, que ces peuples justifiaient en alléguant que leur souverain avait cessé d'être leur père. Durant ces troubles, un des partis appelait à son aide ses voisins les Tartares, et c'est ainsi que ces barbares, qui avaient une grande sagacité, ont reconnu le côté faible de la constitution chinoise, et ont profité de cette découverte pour envahir et conquérir l'Empire en respectant les institutions chinoises. L'empereur s'intitule fils sacré du ciel, unique gouverneur de la terre, et grand-père de son peuple.

Chemins publics. — La sécurité des voyageurs et la facilité du transport de leurs personnes, des marchandises de tous genres, paraissent avoir été l'objet d'une attention particulière de la part de l'administration. Le soin avec lequel les chemins publics sont établis et entretenus, contribue beaucoup à la sécurité. Ils sont en général fort larges; ils sont pavés dans toutes les provinces méridionales, et quelques-uns le sont aussi dans celles du Nord. Pour les rendre commodes et les tenir de niveau autant que possible, on a comblé des vallées, coupé des rochers et des montagnes. La plupart de ces chemins sont bordés d'arbres très-hauts, et quelquefois de murs élevés de 8 ou 10 pieds, pour empêcher les voyageurs d'entrer dans les champs; ces murs ont des ouvertures à de certains intervalles, pour livrer passage aux chemins de traverse qui conduisent aux différens villages. Sur toutes les grandes routes il y a, d'espace en espace, des bancs couverts, où les voyageurs peuvent se mettre à l'abri des rigueurs de l'hiver ou de la chaleur brûlante de l'été. On ne manque point d'auberges sur les principales routes, et même sur celles de traverse. Les premières sont très-spacieuses, mais fort mal pourvues. On est souvent obligé de porter son lit avec soi, ou l'on se trouve réduit à coucher sur une

simple natte. Le gouvernement exige de ceux qui les habitent, de donner le logement seulement à ceux qui le demandent en le payant. On trouve, dit M. Bell, plusieurs tourelles nommées maisons de postes, bâties à quelque distance l'une de l'autre, où l'on voit un drapeau auquel sont suspendues les armes impériales. Ces postes sont gardés par des soldats qui courent avec grande célérité de l'un à l'autre, portant les dépêches qui intéressent l'empereur. Les tourelles sont placées en vue l'une de l'autre, et peuvent, par des signaux, faire passer promptement la nouvelle de tout événement remarquable. De cette manière, la cour se trouve instruite, dans le moins de temps possible, de tous les troubles qui arrivent aux extrémités de l'empire.

Revenus. — Quelques auteurs prétendent qu'ils se montent à près de 500,000,000 de fr., et l'abbé Grosier les porte à 1,000,000,000 de fr. Selon lord Macartney, ils équivalent à moins de 200,000,000 d'onces d'argent; mais cela ne peut s'entendre en argent, le numéraire étant rare à la Chine. Les taxes qui se perçoivent en riz et autres denrées, pour le service du gouvernement, sont extrêmement considérables, et peuvent être facilement imposées, d'après un état exact que l'on dresse tous les ans de chaque famille, et de ce qui est nécessaire à sa subsistance. Il est possible que ces taxes montent à la somme ci-dessus exprimée.

Forces militaires et navales. — La Chine est maintenant un empire beaucoup plus puissant qu'avant la conquête qu'en firent les Tartares-Orientaux en 1644. Cet avantage est dû à la politique consommée de Chun-Tchi, premier empereur tartare de la Chine, qui obligea ses sujets héréditaires à se conformer aux manières et à la police des Chinois, et força ceux-ci à adopter les vêtemens et les armes des Tartares. De cette manière, les deux nations furent incorporées. Aux Chinois furent réservés tous les offices civils de l'empire; l'empereur fit de Pékin le siége de son gouvernement, et les Tartares s'accoutumèrent promptement à un changement de pays et de condition qui leur était si avantageux.

Cependant les Chinois étant dans une sécurité parfaite du côté des Tartares, seuls ennemis redoutables à cet empire, ont négligé tout ce qui a rapport au militaire; et le seul danger qui les menace aujourd'hui est de perdre par cette négligence l'habitude des armes. L'armée de la Chine consiste, dit-on, en plus de 2,000,000 d'hommes; mais dans ce nombre sont compris tous les employés à la perception des revenus, à l'entretien des canaux, des grandes routes, et au maintien de la paix intérieure. Les gardes impériaux montent à environ 30,000. Selon lord Macartney, la totalité de l'armée soldée est de 1,800,000 hommes, dont 1,000,000 de fantassins, et 800,000 de cavalerie. Quant aux forces maritimes, elles consistent principalement en jonques, dont nous avons déja parlé, et autres petits bâtimens qui vont et viennent le long des côtes, ou pour trafiquer avec les provinces voisines, ou pour s'opposer à des descentes subites.

Magistrats, délits et peines. — Il n'y a aucun pays au monde qui soit aussi bien pourvu que la Chine, de magistrats chargés de

rendre la justice, tant au civil qu'au criminel; mais souvent cet avantage, sur-tout au civil, devient nul par le défaut de vertus publiques dans les magistrats, qui n'étant pas assez salariés, ne sont point à l'abri de la tentation, et pour lesquels le bon droit se trouve au fond de la plus longue bourse; heureusement les sources de la plupart des procès sont détruites par le peu de commerce qu'ils ont avec les étrangers, par l'uniformité de leurs principes, de leurs usages, de leurs idées, par l'espèce de communauté dans laquelle vivent la plupart d'entre eux, par l'union qui règne dans les familles, et plus encore en ce qu'ils n'ont ni procureurs, ni avocats intéressés à éterniser les procès.

Quant à la justice criminelle, elle est simple, et la douceur des châtiuens prouve que les crimes n'y sont pas en général multipliés. Les peines sont le plus souvent l'amende, l'emprisonnement, le fouet et l'exil en Tartarie. Il faut, pour être puni de mort, avoir commis quelque crime contre l'Etat, contre l'empereur, ou avoir versé le sang, ce qui n'admet ni grace ni commutation. Le vol n'y subit jamais la mort, à moins qu'il ne soit fait avec violence et cruauté. Parmi les supplices qui donnent la mort, ils regardent celui de la corde comme moins déshonorant que de perdre la tête. La perte d'une partie du corps est pour eux une infamie. Il y a eu quelques exemples où un criminel a pu se faire remplacer, quoique la loi s'y oppose, ses dispensateurs peuvent le tolérer, et la piété d'un fils peut lui faire demander le supplice qui était réservé à son père, pour lui en épargner la douleur. L'administration des prisons est bien réglée; on enferme dans des lieux séparés les coupables et les hommes emprisonnés pour dettes, sans qu'il leur soit permis d'avoir de communication, parce qu'on regarde comme impolitique et immoral d'allier le crime à l'imprudence et à l'infortune. Lorsqu'un débiteur, après avoir abandonné à ses créanciers tout ce qu'il possédait, ne les satisfait point, on le condamne à porter en public un joug sur le cou, afin d'engager sa famille à le libérer. S'il s'est rendu insolvable par quelque manque de conduite, on lui inflige une punition corporelle, et l'exil en Tartarie. Dans de certains cas, un homme peut se vendre lui-même, comme pour payer ce qu'il doit à la couronne, pour secourir son père dans la détresse ou le faire enterrer décemment. Celui qui s'est ainsi vendu est en droit, au bout de vingt ans, de redemander sa liberté, s'il a bien servi; sinon il reste esclave toute sa vie. Lorsque les débiteurs de l'empereur le sont frauduleusement, ils sont étranglés; mais s'ils ne le sont que par suite d'infortune, on se contente de vendre leurs femmes, leurs biens, et de les envoyer en Tartarie. *Quelle modération!*

Il a été publié en 1772, un traité sur l'art militaire, traduit du chinois en français, et d'après lequel on peut croire les Chinois très-versés dans la théorie de cet art; mais la prudence, la surveillance et la circonspection sont particulièrement recommandées à leurs généraux; et l'une de leurs maximes est de ne jamais combattre s'ils ne sont en plus grand nombre ou mieux armés que leurs ennemis.

Histoire. — Les Chinois prétendent, comme nation, à une anti-

quité qui excède toute croyance, et leurs annales remontent bien au-delà de la période que la chronologie des Écritures assigne à la création du monde. Suivant eux, Poankou a été le premier homme; et l'intervalle entre l'époque de son existence et la mort du célèbre Confucius, arrivée l'an 479 avant J. C., a été reconnu être de l'an 276,000 à l'an 96,961,740. Mais il résulte d'un examen approfondi de ce sujet, que tous les événemens que l'histoire chinoise raconte d'un temps antérieur au règne de l'empereur Yoa, qui vivait 2,057 ans avant J. C., sont entièrement fabuleux, et ont été imaginés dans des temps modernes; qu'ils sont destitués de preuves authentiques, et même contradictoires. Il paraît aussi qu'on ne peut faire remonter l'origine de l'Empire Chinois plus haut que deux ou trois générations avant Yoa. Mais c'est déja donner à cet empire une très-haute antiquité; et dans la vérité, il y a de très-amples matériaux pour son histoire. Les grandes annales de l'empire de la Chine sont contenues dans 668 volumes, et sont formées de pièces composées par le tribunal ou département de l'Histoire, établi en ce pays pour transmettre à la postérité les événemens publics, et les vies, caractères et actions des souverains de l'empire. On dit que tous les faits relatifs à la monarchie, depuis sa fondation, ont été consignés dans ce département, et arrangés d'âge en âge, en suivant l'ordre des temps, sous l'inspection du gouvernement, et avec toutes les précautions propres à empêcher les effets de l'erreur ou de la partialité. On a porté si loin ces précautions, que l'histoire de chaque famille impériale est restée secrète pendant toute la durée de cette famille, et n'a été publiée qu'après son extinction, afin que ni crainte ni flatterie ne pût altérer la vérité. On assure que plusieurs historiens chinois se sont exposés à l'exil et à la mort même, plutôt que de déguiser les fautes et les vices du souverain. Mais l'empereur Chihoang-ti, par les ordres duquel fut bâti le grand mur, 213 ans avant l'ère chrétienne, fit brûler tous les livres d'histoire et registres qui contenaient les lois fondamentales et les principes de l'ancien gouvernement, afin que les lettrés ne pussent s'en servir pour entraver son autorité, et s'opposer aux changemens qu'il voulait introduire dans la monarchie. 400 lettrés furent brûlés avec leurs livres; néanmoins, cet édit barbare n'eut pas son plein effet: plusieurs écrits furent soustraits à la destruction générale. Après cette époque, il fut fait une exacte recherche des livres et registres anciens qui existaient encore; mais il paraît que malgré tous les soins, on a recueilli peu de monumens historiques dignes de foi, antérieurs à l'an 200 avant J. C., et que pour des époques moins reculées il en existe encore moins. Malgré cette destruction des monumens de l'histoire chinoise, elle est encore très-volumineuse, et fort supérieure, au jugement de quelques écrivains, à celle de toutes les autres nations. La bibliothèque impériale de France possède une copie des grandes annales ci-dessus mentionnées, contenues dans 668 volumes. Un abrégé chronologique de cet immense ouvrage a été publié en 100 volumes, l'an 42 du règne de Kang-hi, c'est-à-dire en 1703. Cet ouvrage est communément appelé *Kammo*, ou l'abrégé. Avec ces matériaux, l'abbé Grosier se

proposa de publier à Paris, en français, une histoire générale de la Chine, en 12 volumes *in*-4.°, qui est terminée; et l'on a imprimé et publié récemment un autre ouvrage, moins considérable, en 12 vol. *in*-8.°, par le feu père de Mailla, missionnaire à Pékin.

Mais les limites de cet ouvrage ne nous permettront pas de nous étendre sur un sujet aussi abondant que l'histoire de la Chine, et qui, dans le fait, serait sans intérêt pour la généralité des lecteurs européens. Une succession d'excellens princes, et une longue durée de tranquillité intérieure, réunirent la législation et la philosophie, et produisirent leur Fo-hi, dont l'histoire est enveloppée de mystères; leur Li-Lao-kum, et sur-tout leur Confucius, le Solon et le Socrate de la Chine. Après tout, les révolutions intérieures de l'empire, quoique rares, produisirent les effets les plus désastreux, en proportion de ce que la constitution était pacifique; et elles furent suivies des exécutions les plus sanguinaires dans quelques provinces. De cette manière, quoique l'empire soit héréditaire, la succession au trône a été plus d'une fois interrompue et changée. On compte dans les annales plus de vingt dynasties ou familles différentes qui ont porté le sceptre.

Ni le grand Gengis-Khan, ni Tamerlan, quoiqu'ils aient souvent vaincu les Chinois, n'ont pu subjuguer leur empire, ni conserver les conquêtes qu'ils avaient faites. La grande muraille n'était pour ce peuple qu'une faible barrière contre les armes de ces fameux Tartares. A la suite des invasions de ceux-ci, les Chinois déclarèrent la guerre aux Tartares-Mantchous, tandis qu'un empereur indolent et sans vertu, Tsong-Tching, occupait le trône. Dans le même temps, un rebelle hardi, nommé Li-Cong-Tse, dans la province de Se-chuen, détrôna l'empereur, qui se pendit ainsi que plusieurs de ses courtisans et de ses femmes. Ou-San-Quey, général de l'armée chinoise sur les frontières de Tartarie, refusa de reconnaître l'usurpateur, et fit la paix avec Tsongâte ou Chun-Tchi, prince des Mantchous, qui chassa l'usurpateur, et prit possession du trône vers l'an 1644. Ce Tartare maintint son autorité, et comme il a déja été dit, incorpora sagement ses sujets naturels avec les Chinois; de sorte que la Tartarie devint en effet une acquisition de la Chine. Il eut pour successeur un prince doué d'un excellent naturel et de grandes qualités, qui fut le protecteur des jésuites; mais il sut les réprimer dès qu'il s'aperçut qu'ils voulaient s'immiscer dans les affaires de son gouvernement. Vers l'an 1661, les Chinois, sous cette famille tartare, expulsèrent les Hollandais de l'île Formose, que ceux-ci avaient prise sur les Portugais.

En 1771, tous les Tartares qui composent la nation des Tourgouts, abandonnèrent les établissemens qu'ils avaient sous le gouvernement russe sur les bords du Volga et du Jaïk, à une petite distance de la mer Caspienne; et, réunis en un vaste corps de 50,000 familles, ils traversèrent le pays des Kaïzacks. Après une marche de huit mois, pendant lesquels ils eurent à surmonter des difficultés et des dangers innombrables, ils arrivèrent dans les plaines qui bordent les frontières de Carapen, non loin des rives de la rivière Ily, et s'offrirent pour

sujets à Kien-Long, empereur de la Chine, qui était alors dans la 36e année de son règne. Il leur fit un accueil gracieux, leur fournit des denrées, des habits, de l'argent, et accorda à chaque famille une portion de terre pour l'agriculture et le pâturage. Il y eut l'année suivante une seconde émigration d'environ 30,000 familles tartares, qui quittèrent également les établissemens dont ils jouissaient sous le gouvernement russe, et se soumirent au sceptre chinois. L'empereur ordonna que l'histoire de ces émigrations fût gravée sur la pierre en quatre langues différentes.

TARTARIE CHINOISE.

ÉTENDUE.		SITUATION.	
Long. 1000 l.	Entre les	70 et 143e deg. de long. E.	
Larg. 320 l.		30 et 50e deg. de lat. N.	

Limites.

Cette vaste région est bornée au N. par la Russie d'Asie; à l'E. par la mer; au S. par la grande muraille de la Chine; à l'O. par la chaîne de Belur-Tag ou les Montagnes Nébuleuses.

Nom. — Autrefois on donnait en général le nom de Tartarie à cette immense contrée qui est entre le Tibet, la Chine et l'Océan Arctique, et depuis la mer Noire, à l'O., jusqu'à l'extrémité N. E. de l'Asie. Maintenant on appelle Sibérie la partie septentrionale, et la partie méridionale a été nommée Tartarie Occidentale et Orientale.

Division. — On divise la Tartarie Chinoise en partie orientale et en partie occidentale. La première est appelée le pays des *Mantchous*, y compris le *Leaoton*, et l'autre celui des *Mongouls* ou *Mongols*, dont il y a deux sortes, les Mongouls connus sous le nom de *Kalkas* et d'*Eleuths*, qui sont tributaires de la Chine. Les Mongouls noirs et jaunes sont séparés les uns des autres par le grand Désert, que les Chinois nomment *Chamo*, et les Tartares *Coby*, qui a plus de 300 lieues de long, et qui se joint à quelques autres qui vont à l'Indostan. Ce désert n'est pas absolument continu : il y a par intervalles quelques pâturages, et même des villes. Il est en grande partie sur un groupe de montagnes.

Climat, aspect du pays. — Quoique le centre de l'Asie soit à-peu-près sous le même parallèle qu'une partie de la France et de l'Espagne, les neiges qui couvrent ces montagnes en rendent le climat bien plus rigoureux. Il est néanmoins plus favorable que celui de la Sibérie pour la température et les productions. De vastes chaînes de montagnes, de grosses rivières et de grands lacs, sont les principaux traits qui caractérisent cet immense pays. Mais ce qu'il offre de plus singulier, c'est le vaste plateau qui semble comme étayé au S. par

les montagnes du Tibet, et au N. par la chaîne Altaïque, depuis les monts Belur-Tag à l'O., jusqu'à ceux qui bornent les Kalkas à l'E. Ce plateau, le plus élevé de tous ceux du globe, est coupé par quelques rangs de montagnes et par le vaste désert de Coby ou de Chamo. Privé d'eau et de verdure, ce désert est fatal aux chevaux; mais on peut le traverser avec des chameaux. Il s'étend depuis le 78e degré de long. orientale jusqu'au 108e, ce qui fait 30 deg., lesquels évalués à la latit. moyenne de 40 degrés, donnent 450 lieues; mais on y trouve quelques portions fertiles, et même des contrées entières. D'un autre côté, des embranchemens également stériles s'étendent dans différentes directions.

Montagnes. — La rivière d'Onon ou Argoun, et plusieurs autres, prennent leur source dans la haute chaîne du *Sochoudo*, dont le sommet est formé de larges roches entassées les unes sur les autres en forme de terrasses. Là sont des cavités énormes dont les côtés sont à pic, et au fond deux petits lacs qui reçoivent les eaux produites par la fonte des neiges, et donnent naissance à des torrens, lesquels s'échappent à travers les rochers avec un bruit terrible. Cette chaîne est couverte d'une neige éternelle. Elle partage les eaux de la Daourie, de celles qui vont se jeter dans le lac Baïkal, tourne vers le S. O., et va rejoindre une chaîne glacée, qui se porte dans la Mongolie.

Hydrographie. *Rivières et lacs.* — Les fleuves les plus importans sont l'*Amur*, nommé par les Mantchous *Saghalien-Oula*. C'est un des plus grands fleuves de la terre. Son cours est d'environ 666 lieues. Il reçoit toutes les eaux du pays des Mantchous. Le *Songari*, dans lequel se jette la rivière de *Nonni*, lui porte ses eaux. La *Selinga* et l'*Irtich*, traversent aussi l'Asie centrale. L'*Yarkand*, après un long cours, entre dans le lac de Lop. L'*Ili*, fameux dans l'histoire tartare, se perd dans le lac de Balkash. Les principaux sont ceux de *Balkash*, ou *Tengis*, ou *Palkati*, et de *Zaïzan*; tous deux ont environ 50 lieues d'étendue. Après ceux-là nous nommerons le *Kokonor* ou lac *Bleu*, qui donne son nom à une tribu mongole. Dans la langue mongole *nor* signifie lac. *Onu* a le même sens dans la langue mantchou.

Productions animales et minérales. — Cette vaste portion du globe offre beaucoup d'animaux. On y voit le chameau du désert avec la chèvre des Alpes, le tigre avec l'hermine. On y trouve le cheval et l'âne sauvage. Le premier est petit, couleur gris-de-souris, et a des oreilles longues et aiguës. Il n'est peut-être pas de pays dont la zoologie soit plus intéressante que celle de la Tartarie Chinoise, que quelques auteurs regardent comme le berceau du genre humain. Tous les animaux utiles aux hommes s'y rencontrent dans l'état sauvage. Le cheval, l'âne, l'hemionus de Gmelin ou czigitai, mot qui signifie *grande oreille*, s'y rassemblent par troupes. Ce dernier, comme le mulet, tient le milieu entre le cheval et l'âne. Le chameau erre indépendant à travers les déserts de la Mongolie: l'yak ou bœuf grognant, mal-à-propos confondu avec l'auroch, y fréquente les pâturages. Le renne s'y trouve sauvage au nord du lac Baïkal; quelques degrés plus

bas, il habite avec l'élan, qui a tant de rapport avec lui. L'argali, brebis sauvage, la chèvre, le chamois, le bouquetin du Caucase, l'antilope goîtrée, qui probablement est la chèvre jaune de du Halde, le saïgal, le kevel, bondissent dans les lieux escarpés. L'animal du musc y erre dans les solitudes. A ces animaux on peut ajouter l'adive, le serval, le manul, l'hermine, la marte, la zibeline, la loutre, la marmotte, la polatouche, l'écureuil strié, diverses sortes de lièvres, le tolai, l'ogoton, et une petite espèce de lapins blancs qui vont en troupes. Nous n'omettrons point l'argus, nommé par les Chinois luen (*argus phasianus*), bel et singulier oiseau, qui tient le milieu entre le faisan et le paon, et qui paraît originaire des montagnes de l'Asie centrale. On le retrouve, dit-on, en Chine et à Sumatra. Les contrées de l'E. et de l'O. produisent de l'or; les premières ont aussi de l'étain.

Population. — On ne peut porter le nombre des habitans à plus de 6,000,000, y compris les tribus soumises à la Russie.

Religion. — La religion la plus universellement suivie dans cette partie de l'Asie, est le chamanisme, ou la croyance d'un Être suprême qui gouverne le monde par l'entremise d'esprits inférieurs très-puissans. Les Kalkas révèrent le Grand-Esprit dans leur Grand-Lama, avec lequel ils croient qu'il s'incorpore. (*Voyez*, pour plus grands détails, le *Tibet*.)

TOPOGRAPHIE.

TARTARIE CHINOISE ORIENTALE. — Cette contrée est assez fertile dans sa partie méridionale. On y pêche des perles vers le N., dans le grand fleuve que les Russes appellent *Amur*, les Tartares *Saghalien*, et les Chinois *Helon-kan*: il y en a aussi dans les rivières qui se jettent à l'E. dans l'Océan. On divise la Tartarie Chinoise Orientale en trois grands gouvernemens, savoir: le *Kirin*, le *Tritcicar* et le *Chin-yang*.

KIRIN. — Ce gouvernement est fort étendu au N. E., où il a quantité de bois et de déserts des deux côtés du fleuve Saghalien ou Amur. On y recueille beaucoup de plantes médicinales, et on y pêche des perles. Dans sa partie orientale demeurent les Tartares *Yupi*, ainsi appelés, parce qu'ils s'habillent avec des peaux de poissons. Ils n'ont que des villages, et ressemblent aux sauvages du Canada. La partie méridionale, qui est assez peuplée, est l'ancienne demeure des *Mantchous*, et il y a bien des villes nouvellement bâties.

Kirin, capitale, sur le *Songari* ou *Singal*, rivière qui se jette dans le *Saghalien*.

TRITCICAR. — Ce gouvernement, au N., n'est guère peuplé qu'au S. On en tire des fourrures qui passent pour les plus belles du monde; c'est en quoi consiste le tribut de cette province. Les Russes, aux établissemens de qui elle confine, l'appellent la *Daourie*, peut-être à cause des Tartares *Tagouris*, qui en occupent une grande partie. On y en trouve encore d'une autre espèce appelés *Solons*, qui descendent des *Kins*, lesquels furent chassés de la Chine par les Mogols. C'est dans cette province que l'on exile les criminels chinois qui ne méritent pas la mort.

Tritcicar, capitale de cette province, est au S., sur le *Nonnosi*, qui se jette dans le Songari. C'est une ville nouvellement bâtie, où il y a une forte garnison impériale, et où réside un général chinois.

CHIN-YANG. — Ce gouvernement au S., comprend l'ancien *Leaoton*, et est tout environné d'une bonne palissade C'était ci-devant une province de la Chine; elle est fertile en blé, en riz, en fruits et en légumes: on y recueille la fameuse plante de *ginseng*, dont la racine est fort précieuse, et qui passe

pour un remède universel. Ses habitans sont bons guerriers.

Chin-yang ou *Mougden*, capitale de cette province, est une ville très-considérable aujourd'hui. On y voit le magnifique mausolée de *Chun-tchi*, conquérant de la Chine, et le chef de la famille qui y règne depuis l'an 1644.

TARTARIE OCCID. — Elle renferme plusieurs tribus de Mongols, connus sous les noms de *Kalkas* et d'*Eleuths*, qui habitent la Petite-Bucarie et les pays de Turfan et d'Hami.

PETITE-BUCARIE. — Ce pays est ainsi appelé pour le distinguer de la grande, qui est voisine au S. O., et qui fait partie du pays des Usbeks. Les terres sont assez fertiles, quoiqu'il y ait quelques déserts. Les Bucariens font un grand commerce de tout côté, en Perse, aux Indes, à la Chine et en Russie. Ils sont pour la plupart mahométans, mais ils tolèrent toute religion. Ce pays produit les plus belles plantes aromatiques. On trouve dans les montagnes, au N. E., du soufre, du plomb, du sel ammoniac et de l'argent.

Yarken ou *Ighen*, capitale, sur la rivière du même nom, qui se jette à l'E. dans le lac *Lop*, près du grand désert de Chamo. C'est une ville bien peuplée.

Cashgar, ville autrefois considérable, donnait son nom à un grand royaume renfermé à-peu-près dans les mêmes limites que la Petite-Bucarie d'aujourd'hui. Elle est bien tombée. Elle fait encore quelque commerce.

TURFAN ET HAMI. — Ces pays sont voisins vers l'E. Le premier, au N. du lac Lok-Nor, contient plusieurs villes et un grand nombre de villages; le second, à l'E., n'a que la ville qui lui donne son nom. L'empereur de la Chine s'est emparé de ce pays en 1720.

Turfan est une ville assez considérable, fort fréquentée par les marchands qui vont à la Chine, ou qui en reviennent.

Hami. C'est la seule ville du pays du même nom, sur la route de la Chine, et près du grand désert. Elle est habitée depuis plusieurs siècles par des mahométans, que les Chinois appellent *Weyhus*.

Gouvernement. — Autrefois le gouvernement était une monarchie mêlée d'aristocratie et de démocratie; aujourd'hui il est entre les mains de princes qui font hommage à l'empereur de la Chine, et en empruntent leur pouvoir et leurs titres. Néanmoins la plupart des formes anciennes sont conservées. Quoique l'écriture ne soit pas absolument inconnue aux Mongouls, leurs lois sont principalement traditionnelles.

ÉTATS TRIBUTAIRES DE LA CHINE.

Les autres Etats tributaires de la Chine sont la *Corée*, le *Tibet* et le *Boutan*, le *Tonquin* et la *Cochinchine*. Nous allons parler des deux premiers. Nous parlerons des deux autres quand nous traiterons de l'Inde au-delà du Gange.

CORÉE.

La Corée, située au N. E. de la Chine, est une grande presqu'île que les habitans appellent *Kaoli* ou *Chau-sien*. Elle est bornée au N. par la Tartarie Chinoise; à l'O. par le *Leaotong*, que l'on regardait ci-devant comme une province de la Chine; à l'E. et au S. elle est environnée de la mer, et séparée de la Tartarie Orientale par une palissade de bois, que les Chinois appellent *Muteonching*. Elle s'étend du 34e au 43e deg. de latit. Sa largeur est de 120 lieues. Les principales rivières sont la *Yaku* et la *Tumen*. La première coule à l'O. dans la mer Jaune, et la seconde se dirige à l'E. Toutes deux vien-

nent du N., et prennent leur source dans une même montagne très-élevée, appelée par les Chinois Chang-Pechan, et par les Mantcheous Chen-Alins. Cette province est gouvernée par un roi tributaire et dépendant de l'empire chinois depuis plusieurs siècles. Elle produit tout ce qui est nécessaire à la vie, mais sur-tout du riz, du blé et du ginzeng. On y trouve des mines d'or et d'argent dans les montagnes, et l'on pêche des perles dans le détroit qui la sépare des îles du Japon. On y voit des ours, des sangliers, des loups, des martes, des zibelines, des castors, des cerfs et des crocodiles, qui y sont très-communs, et d'une prodigieuse longueur. Les Coréens paraissent originaires de la Chine. Ils en ont la langue, la manière d'écrire et le gouvernement. Ils ont appris des Japonais l'art de cultiver le tabac, qui est très-répandu chez eux, et fabriquent un papier de coton qui est fort et moins cher que celui de la Chine. Ils font leur vin avec une espèce de grain nommé *paniz*. Ils sont doux, et aiment la danse et la musique. Ils sont idolâtres, et suivent la doctrine de *Xaca*, qui est celle des bonzes de la Chine et du Japon. La Corée est divisée en 8 provinces, qui contiennent 360 villes, grandes et petites, sans les forts et forteresses.

TOPOGRAPHIE.

King-ki-tao, capitale, située vers le centre, près d'une grande rivière, est grande et belle. Le roi y fait sa résidence : les Chinois l'appellent *Ping-jang;* les Japonais, *Sior.* Ces derniers ont été pendant quelque temps maîtres de la Corée sur la fin du 15e siècle.

C'est dans les guerres que les Chinois eurent à soutenir dans le Grand-Tibet, contre les Eleuths et le rajah de Napoul, en 1739, 90, 91, qu'ils rendirent sujets ou tributaires de leur empire, les Eleuths, la Petite-Bucarie, le Grand-Tibet, etc.

TIBET ET BOUTAN.

ÉTENDUE.		SITUATION.
Long. 430 l. / Larg. 160 l.	Entre les	73 et 90e deg. de long. E. / 27 et 35e deg. de lat. N.

Limites.

On comprend sous ces noms une vaste partie de la Grande-Tartarie. Elle est bornée par la Chine à l'E., et une partie du grand désert de Coby; au N. par les provinces méridionales du Mogol; à l'O. par l'Asam ou l'Asem, et par le Bengale au S.

Air, climat, sol. — Il règne dans le Tibet une uniformité remarquable dans la température de chaque saison, dans leur durée et dans leur retour périodique. Le printemps y est marqué par des temps variables : depuis le mois de mars jusqu'au mois de mai, on

y a toujours de la chaleur, du tonnerre ou quelques ondées rafraîchissantes. Du mois de juin au mois de septembre, c'est la saison humide. Les pluies y sont abondantes et continuelles, et les rivières grossies et courant avec une extrême rapidité, vont contribuer à l'inondation du Bengale. Depuis le mois d'octobre jusqu'au mois de mai, le ciel y est clair, l'air pur, et l'on n'y voit presque jamais ni brouillards ni nuages. Il est vrai que pendant trois mois de cette saison le froid se fait sentir dans ces contrées à un degré plus fort peut-être que dans aucun canton de l'Europe ; mais la partie du Tibet où il est le plus rigoureux, est l'extrémité méridionale de cet Etat, celle qui se trouve près de la chaîne des hautes montagnes qui le séparent du royaume d'Asam. La nature du sol n'est pas favorable aux progrès de l'agriculture. On laboure et on sème au printemps ; des pluies et un soleil ardent hâtent la maturité de la récolte ; on la fait en automne. Des bœufs foulent le grain.

Montagnes. — Celles de l'O. et du S. semblent former un croissant qui s'étend depuis les sources du Gange jusqu'aux frontières d'Asam ; du N. O. au S. O. au N. de Tsampou, se dirige une chaîne parallèle et plus haute, aux extrémités de laquelle se trouvent plusieurs grands lacs glacés. La principale élévation se nomme *Koiran ;* elle est au S. du lac Terskiri, et paraît occuper le centre de la chaîne, dont les branches s'étendent au N. et au S.

Hydrographie. *Rivières, lacs.* — Les rivières les plus considérables du Tibet, sont le *Gange* et le *Burampoutre* ou *Tsampou.* La source commune de ces deux fleuves est le lac *Maunseroré*, situé à un mois de marche, au N. O. de Teschou-Loumbou. En se séparant à leur origine, ils prennent une division diamétralement opposée. L'un court vers l'E. et l'autre vers l'O. Le Burampoutre suit un cours tortueux sur un sol hérissé de rochers et dans un climat rude, jusqu'à ce qu'abandonnant la Tartarie, il franchit les frontières du royaume d'Asam et pénètre dans le Bengale par la province la plus orientale. Le Gange cherche les climats les plus doux et les plaines les plus fertiles de l'Indostan. Le Kiang, rivière de la Chine, prend aussi sa source dans le Tibet. Le principal lac se nomme *Terskiri ;* il a 20 lieues de long sur 7 de large ; un autre de six heures de tour, est à quinze journées au N. de Teschou-Loumbou : il ne reçoit aucun ruisseau, mais il est alimenté par des sources dont l'eau est amère et salée. On en tire du borax qui se forme en dépôt au fond du lac, dont les eaux ne haussent ni ne baissent. Il gèle une grande partie de l'année. On trouve beaucoup d'eaux minérales.

Productions végétales, minérales et animales. — Des deux États, le Boutan est le plus fertile de beaucoup ; il produit différentes sortes d'arbres, de plantes et de fruits, tels qu'ananas, manguiers, jacquiers, orangers, bananiers, gingembre, igname, etc. Le riz et l'orge croissent dans les deux ; quelques vergers donnent d'excellentes pêches, des abricots, des poires, des pommes. On trouve dans le lit des rivières et à leurs détours multipliés, de l'or très-pur qui se présente sous la forme de poudre d'or ; on trouve aussi de la

mine de plomb, du cuivre, du fer, du cinabre qui contient une partie assez forte de vif-argent, du sel gemme ou borax brut.

Les animaux les plus remarquables de ce pays, sont le bœuf du Tibet et le daim à musc. Le premier a une queue touffue, et est à-peu-près de la taille et de la forme d'un petit taureau, à l'exception que le poil du bœuf tibétain est très-long et très-épais : il a la tête courte et armée de deux cornes rondes bien unies, et dont la pointe est très-aiguë. Les oreilles de l'animal sont petites; son front est proéminent et couvert de poils frisés; il a les yeux fort gros, le mufle petit et arqué, les naseaux peu ouverts, le cou court et décrivant par-dessus une ligne presque aussi courbe que par-dessous; les épaules hautes et arrondies, la croupe basse et les jambes très-courtes; sa queue est garnie d'un bout à l'autre d'une quantité considérable de poil très-long, très-touffu et très-brillant. Les épaules, les reins et la croupe sont couverts d'une sorte de laine épaisse et douce; mais les flancs et le dessous du corps fournissent des poils très-droits qui descendent jusqu'au jarret de l'animal.

Le daim qui fournit le musc, abonde sur les montagnes de Phari, entre le Tibet et le Boutan. Cet animal paraît aimer le plus grand froid, et on le trouve toujours dans les endroits peu éloignés de la neige. La nature, pour l'aider à déterrer les racines, qui sont sa nourriture ordinaire, lui a donné deux dents longues et courbes qui sortent de sa mâchoire supérieure. Il est de la hauteur d'un cochon ordinaire, et a le corps à-peu-près fait comme lui. Le musc se trouve dans un sachet semblable à une petite loupe qui se forme du côté du nombril de l'animal. Le mâle seul en fournit. Les chasseurs vendent le musc au poids, et quelquefois ils l'altèrent; mais le véritable est noir, homogène, et divisé par de très-minces pellicules.

Religion, lois, coutumes, usages, etc. — La religion du Tibet et Boutan semble être la même que celle des Indous. On dit qu'elle fut d'abord reçue dans la partie du Tibet voisine de l'Inde, ce qui fait que cette contrée est devenue la résidence des Lamas; de là elle pénétra dans le pays des Tartares-Mantchous, d'où elle se répandit dans la Chine et le Japon. Quoique dans ses formes extérieures elle diffère beaucoup de la religion des Indous, elle conserve encore une grande affinité avec cette religion. Les Tibétains s'assemblent en très-grand nombre dans leurs temples pour leurs exercices religieux; ils chantent leurs hymnes alternativement en récitant et en chœur, et en s'accompagnant avec beaucoup d'instrumens très-bruyans. Ces instrumens sont d'une grandeur énorme; leurs trompettes ont plus de six pieds de long; leurs tambours sont en cuivre garni de peau; ils ont aussi des cymbales, des hautbois, et un tambour qu'on bat sur les deux bouts avec une longue baguette de fer courbée. A ces instrumens ils en joignent divers autres, l'un desquels est une espèce de flûte faite avec un tibia d'homme, et l'autre avec un gros coquillage : quelque rude que paraisse être le son de ces instrumens joués séparément, réunis, accompagnant la voix de deux ou trois cents hommes

et enfans, et passant alternativement des tons les plus bas et les mieux ménagés aux plus hauts et aux plus éclatans, ils produisent un effet imposant et flatteur. Outre ces instrumens dont on se sert dans les temples, il en est d'autres en usage dans la société, tels que la guitare et le flageolet. A la tête de la hiérarchie ecclésiastique, est placé un souverain Lama, immaculé, immortel, qui est présent partout et qui sait tout. C'est le substitut d'un seul Dieu et le médiateur entre les mortels et l'Être Suprême. Ses sectateurs ne le considèrent que sous le jour le plus favorable, comme perpétuellement absorbé dans ses devoirs religieux, et ne détournant son attention sur les mortels que pour les consoler et les encourager par sa bénédiction, et exercer les plus doux des attributs, la miséricorde et le pardon.

Les Tibétains qui se consacrent à la religion, sont obligés d'être sobres, de renoncer à la société des femmes, et de s'astreindre à toutes les austères pratiques du cloître. Le Tibet n'a pas moins de couvens de filles que d'hommes, et il y existe les plus sévères lois, pour empêcher qu'une religieuse ou un religieux passent la nuit dans l'enceinte d'un couvent qui n'appartient pas à son sexe. La nation tibétaine est divisée en deux classes; l'une s'occupe des affaires du monde, l'autre est entièrement consacrée à celles du ciel. Lorsque les prêtres du Tibet sont revêtus de leurs habillemens sacerdotaux, ils ont de longues robes de drap jaune, avec un bonnet de la même couleur, qui est pointu, et dont les côtés descendent assez bas pour cacher les oreilles. Cette couleur est adoptée par l'une des sectes religieuses qui divisent presque toute la Tartarie, depuis le Turkestan jusqu'à l'extrémité orientale du continent. L'autre couleur est rouge; les sectateurs de cette dernière admettent le mariage des prêtres, ce qui est expressément défendu par l'autre. Ceux-ci passent pour les plus orthodoxes.

Les deux sectes sont distinguées par les noms de *Gylloupka* et de *Chammar*. L'habillement des prêtres de l'une et de l'autre est le même, si ce n'est que les Gylloupkas portent le bonnet jaune et les Chammars le bonnet rouge. Chacune des deux sectes a trois principaux Lamas. Les chefs de celle des Gylloupkas, sont le *Dalaï-Lama*, le *Teschou-Lama* et le *Taranaut-Lama*. Le premier réside dans le Pouta-la, l'autre à Teschou-Loumbou, et le troisième à Kharka. Les Chammars ont également trois chefs, le Lama *Rimbochaï* ou *Deb-raja*, le Lama *Sobrou-Naouangnanghy* et le Lama *Gassathou*, tous trois résidant dans le Boutan. Les Lamas Gylloupkas ont acquis un grand ascendant sur les Chammars, sur-tout depuis que l'empereur de la Chine a donné la préférence aux Gylloupkas, en adoptant le bonnet jaune, et en rendant à Pékin les plus grands honneurs au dernier Teschou-Lama, qui est mort de la petite-vérole dans cette capitale, en 1780, à l'âge de 42 ans. Dans la religion du Tibet, le tribut de respect qu'on doit aux morts, se paye de différentes manières. Les restes des souverains Lamas sont déposés dans des châsses faites exprès. Les corps des prêtres inférieurs, qu'on appelle aussi Lamas, sont brûlés, et leurs cendres recueillies et mises dans

de petites statues de métal, qui ont une place assignée dans les galeries des idoles. Pour les autres morts on les traite avec moins de cérémonie. On les transporte sur de hautes montagnes, où on les expose pour être dévorés par les chiens sauvages et les oiseaux de proie. La coutume qui existe au Tibet relativement au mariage, est entièrement différente de celle d'Europe, où une seule femme devient l'épouse d'un seul homme; elle est également opposée à celle d'une grande partie de l'Asie, où un homme s'arroge le droit d'avoir plusieurs femmes à-la-fois, et proportionne le nombre de ses épouses et de ses concubines à l'étendue de ses moyens pécuniaires. Celle du Tibet est peut-être encore plus étrange; c'est la *polyandrie*, ou le droit qu'a une femme d'avoir plusieurs maris. Certes, avec une pareille coutume on ne doit pas beaucoup se soucier de multiplier son espèce. C'est en effet ce qui doit arriver dans tout gouvernement théocratique, où les dignités et les premiers emplois ne sont accordés qu'aux célibataires. Au Tibet, les chefs du gouvernement, les officiers de l'Etat, et tous ceux qui aspirent à le devenir, regardent comme au-dessous de leur dignité et de leurs devoirs le soin d'avoir des enfans. Ils s'en exemptent, et l'abandonnent presque exclusivement aux gens du peuple. Les Tibétains regardent le mariage comme une chose odieuse, un fardeau gênant et honteux que tous les mâles d'une famille doivent chercher à rendre plus léger en le partageant entre eux. Quoique cette sorte de lien conjugal soit, comme nous venons de le dire, le partage du peuple, on le trouve aussi dans les familles les plus opulentes. Il est probable que cette coutume ne fut instituée que parce qu'on craignait qu'une trop nombreuse population ne surchargeât un sol infertile.

Langage, sciences et arts. — On ne connaît pas l'origine du langage usité au Tibet. La littérature s'exerce sur des objets religieux. Les livres sont imprimés avec des planches de bois sur des feuilles d'un papier mince, fabriqué avec les fibres de la racine d'un petit arbuste. Cet usage ressemble à celui des Chinois. Les gylongs, ou moines, reçoivent une éducation régulière, et sont chargés de l'éducation publique.

TOPOGRAPHIE.

Villes, édifices et lieux remarquables.

Lassa. — Cette province est située au S. Elle a pour capitale.

Lassa, ville assez peuplée et assez commerçante: c'est à Pouta-la, montagne à 4 lieues de cette ville, qu'est la résidence du Dalaï-Lama, l'un des trois grands lamas, dont nous avons parlé. Il occupe un palais construit au sommet de cette montagne, lequel est brillant d'or et de pierreries.

Teschou-Loumbou, qu'on nomme aussi Lubrong, est la résidence ordinaire du Teschou-Lama, et la capitale de la partie du Tibet soumise à son autorité. Ce lieu est situé par les 29e degré 4 min. 20 sec. de lat. N., et par les 87e degré 5 min. de long. Teschou-Loumbou est composée de 4 à 500 maisons, habitées la plupart par les gylons ou moines tibétains. Il y a en outre beaucoup de temples, de mausolées, et le palais du Grand-Lama, dans lequel

résident tous les officiers ecclésiastiques et civils, attachés à la cour. Cette ville est renfermée dans le vaste creux d'un rocher très-élevé, ouverte du côté du midi. Les bâtimens sont tous en pierre, et il n'y en a aucun qui ait moins de deux étages. Les toits en sont plats et garnis d'un haut parapet en terre et en fascines dont le bas est saillant, et forme une corniche revêtue de maçonnerie. Ce fascinage a trois ou quatre pieds de profondeur, et l'extérieur en est fait avec tant de soin, qu'à une certaine distance il ressemble à de la maçonnerie. Il est peint en brun foncé, usage généralement adopté dans ces contrées pour distinguer les édifices religieux; et cette couleur contrastant avec la blancheur des murailles, produit un effet très-agréable. Toutes les maisons ont des fenêtres, dont la principale est dans le centre, et forme un balcon assez avancé; elles ne sont fermées ni avec des volets ni avec des châssis, mais avec des rideaux de moire noire. Le principal appartement est au second étage; et au-dessus est une trappe qu'on ouvre et qu'on ferme à volonté, soit pour donner du jour, soit pour profiter de la chaleur du soleil.

Kharka, dans le pays de Kalmoucks, est la résidence du troisième Grand-Lama, qu'on appelle *Taranaut-Lama*. Les marchands russes font un commerce assez considérable dans cette ville. Il consiste principalement en peaux de maroquin à gros grains qu'on prépare dans les provinces voisines et dans la partie de la Tartarie habitée par les Kalmoucks. C'est aussi à Kharkha que les Russes achètent à grand compte, la plupart des magnifiques pelleteries qu'ils fournissent aux Chinois.

Laddak ou *Laddank*, sur la branche septentrionale du *Gange*, vers ses sources. C'est la résidence d'un Lama inférieur, subordonné au Teschou-Lama.

Chaparengue, ville fort marchande et la plus considérable de ces contrées.

Buxadeohar, place très-forte par sa situation au milieu des montagnes, est une des clefs du Boutan.

Tassisudor est la capitale de la partie du Boutan soumise à l'autorité du lama Chammar Rimbochai ou Deb-Raja, le plus considérable des trois. Elle est bâtie dans une vallée qui s'étend du N. au S., a environ 3 milles de long, un mille de large, et est arrosée par la rivière de *Tchint-chien*, qui, après un long cours, se jette dans le Burampoutre. Dans ce lieu, ainsi que dans tout le Boutan, il n'existe point de cheminée dans les maisons; et les habitans allument leur feu sur un grand carreau de pierre placé au milieu de la chambre.

Paro, dans le Boutan, sur la route du Tibet, est le seul lieu de marché qu'il y ait dans ce pays, et il paraît très-fréquenté. Il possède aussi une fameuse manufacture d'idoles et d'armes. On y fabrique beaucoup de sabres, de poignards et de bouts de flèches.

Jhansen, placé au centre du Tibet, est le principal établissement des fabricans de drap du Tibet. Il s'en fait une grande consommation. Ce drap n'a qu'une demi-aune de large, et n'est que de deux couleurs, brun foncé et blanc. Il est moelleux, parce que la laine de la Tartarie est singulièrement fine et d'une excellente qualité. Cette étoffe est si souple et si chaude, que presque tous les prêtres du Tibet et du Boutan s'en servent pour faire la veste courte qu'ils portent sur la peau. Ceux qui en ont le moyen en font aussi leur manteau d'hiver.

Painom, au S. E. du château de même nom, placé sur le sommet d'un rocher escarpé. Au pied de ce château on voit un pont porté par neuf piles d'une structure très-grossière. Les pierres qui les composent ne sont ni taillées ni liées par du mortier; mais pour les assurer on y a mêlé de grands arbres avec leurs branches et leurs racines. Ce pont, tout grossier qu'il est, est encore un des meilleurs du Tibet.

Manufactures, commerce. — On fabrique au Tibet des schalls et des draps de laine; mais en général il y a peu d'industrie. Au Tibet et dans le Boutan, le chef de l'État fait le principal commerce; la facilité que ses droits lui procurent est d'une grande importance, et lui donne un immense avantage sur les autres marchands. Le commerce que le Tibet fait avec la Chine consiste en poudre d'or, diamans, perles, corail, musc, draps fabriqués dans le pays, et peaux

de loutres qui viennent du Bengale. Il prend en retour des brocards d'or et d'argent, des soieries unies, des satins, du thé bout de quatre ou cinq sortes, du tabac, des lingots d'argent, du mercure, du cinabre, de la porcelaine, des instrumens de musique, etc. L'entrepôt de ce commerce est à *Silling*, ville de guerre, située sur la frontière occidentale de la Chine. Celui avec le Bengale consiste en poudre d'or, musc et tinkal; le retour se fait en draps larges, tabatières, flacons, couteaux, ciseaux, lunettes d'approche et épiceries, muscades, bois de sandale, perles, émeraudes, saphirs, lapis-lazuli, corail, jais, ambre, tabac, toile de coton, indigo, peaux de loutres, etc.

SECONDE PARTIE.

ASIE MÉRIDIONALE.

ARTICLE PREMIER.

TURQUIE D'ASIE.

ÉTENDUE.		SITUATION.
Long. 440 l.	Entre les	25 et 49e deg. de long. E.
Larg. 360 l.		30 et 42e deg. de lat. N.

Contenant 57,890 lieues carrées.

Limites.

Ce pays est borné au N. par la mer Noire et la Petite-Tartarie; à l'E. par la Perse; au S. par l'Arabie et la mer du Levant; et à l'O. par l'Archipel et la mer de Marmara, qui le séparent de l'Europe (1).

(1) Les Européens donnent le nom d'*échelles* aux villes qui sont sur les côtes de la Méditerranée, et dans lesquelles ils ont des consuls. Ce mot vient d'*escala*, vieux terme de marine, qui signifie port de mer.

Division. — La Turquie d'Asie est divisée comme il est marqué dans le tableau suivant.

SITUATION.	GOUVERNEMENS.	Long.	Larg.	PRINCIPALES VILLES.
A l'O.... (Natolie ou Anadoli, divisée en 7 gouv.)	Côtes de Natolie...	250	120	Smyrne.
	Kutaié.....			Kutaié.
	Sivas.....			Sivas.
	Trébisonde.....			Trébisonde.
	Konié.....			Konié.
	Adana.....			Adana.
	Marasch.....			Marasch.
A l'E.....	Arménie Turque..	120	110	Erzérum. Kars.
	Curdistan.....	70	68	Bellis.
Au S. E.....	Diarbeck, ou Aldgezira	08	70	Diarbekir. Ourfa, Mosul.
	Irac-Arabi	140	80	Bagdad. Bassora.
Au S. O.. (Syrie, divisée en 4 pachalicks.)	Alep.....	90	54	Alep.
	Tripoli.....			Tripoli.
	Damas			Damas.
	Acre.....			Acre.
	Palestine, ou Terre-Sainte.....	70	30	Jérusalem.
Dans la mer du Levant.	Ile de Chypre.....	45	25	Nicosie. Famagouste.

Air, climat et aspect du pays. — Quoique l'air et le climat soient délicieux, et naturellement favorables à la constitution de l'homme, il est souvent attaqué de la peste, fléau terrible à l'espèce humaine, quelque part qu'il exerce ses ravages, mais doublement destructeur dans ce pays, à cause de l'indolence naturelle des Turcs, et de leur croyance superstitieuse à la prédestination, croyance qui les empêche d'user des précautions propres à les garantir d'une pareille calamité. La Turquie d'Asie offre en général un pays montagneux, entrecoupé de belles plaines qui, au lieu de moissons, fournissent de riches pâturages.

Montagnes. — Elles sont célèbres chez les écrivains sacrés et profanes. Les plus remarquables sont le *Taurus*, aujourd'hui *Kurum*; l'*Ararat*, qui n'appartient plus à la Perse; le *Liban*, l'*Anti-Liban*, l'*Olympe*, aujourd'hui *Keshik-Dak*, et le mont *Ida*. Le Taurus s'étend de 180 lieues de l'E. à l'O., depuis l'Euphrate jusqu'à l'Archipel. Entre Aintab et Bostan, il faut trois jours pour le monter et descendre. Ses sommets sont couverts de cèdres, de sapins et de genévriers. Le Liban court le long de la Méditerranée à une distance de 8 à 12 lieues. L'Anti-Liban est une petite chaîne détachée qui se dirige parallèlement vers l'E. Les montagnes sont d'une élévation pro-

digieuse. Leur sommet est couvert de neige. Elles renferment du granit dans les environs du Sinaï et du golfe Arabique. L'Olympe offre une vaste masse, d'où sortent un nombre infini de petits ruisseaux. A 40 l. O. de cette montagne s'élève le célèbre mont Ida, d'une grande élévation. Du principal sommet, appelé par les anciens *Garganus*, sortent des branches, qui s'étendent à l'O. jusqu'à l'Hellespont. C'est au milieu de cet espace qu'était située Troie. Le Garganus n'est éloigné que de 8 lieues du rivage. Le Granique, le Simoïs et d'autres rivières célèbres y prennent leur source.

Forêts. — La plupart des montagnes de la Turquie d'Asie abondent en forêts immenses. On y trouve le pin, le hêtre, le chêne, l'orme, et d'autres arbres. Les rives occidentales de la mer Noire sont couvertes d'immenses bois touffus.

Hydrographie. *Fleuves, rivières, lacs.* — L'*Euphrate*, le plus grand fleuve de la Turquie d'Asie, prend sa source dans les montagnes d'Arménie, au N. E. d'Erzérum; coule à l'O., puis au S. O.; reçoit à gauche le Morad, qui a un cours double d'étendue du sien; se dirige au S., à Semisat; arrose Bir à gauche; tourne à l'E., ensuite au S. E., et après avoir reçu à gauche le Tigre, près de Bassora, se jette dans le golfe Persique, après un cours de 800 lieues. Le *Tigre* commence au N. de Medan, à 50 lieues S. de l'Euphrate; coule presque toujours au S. E., jusqu'à ce qu'il se jette dans l'Euphrate au-dessus de Korna, à environ 18 lieues de Bassora. L'Euphrate et le Tigre sont navigables à une grande distance de la mer. Le *Kisil-Irmak*, le célèbre Halys des anciens, sort du mont Taurus, près d'Erekli; coule au N., arrose à droite Akserai, traverse presque toute l'Asie Mineure, tourne à l'O., au-dessus d'Osmanike, et se jette dans la mer Noire, à l'O. du golfe de Sansoun. Les autres rivières, moins considérables, sont la *Sacarie*, autrefois Sangaris, qui prend sa source dans un lac, à 16 lieues E. d'Angora; coule à l'O., puis au N. O., ensuite droit au N., et se jette dans la mer Noire à 12 lieues de Constantinople. Le *Boyne-Minder*, ou l'ancien Méandre, naît au N. de l'ancienne ville d'Apanie; coule à l'O. S. O.; et se jette dans la Méditerranée, au S. de l'île de Samos, après un cours de 80 lieues, célèbre par ses nombreuses sinuosités. Près de son embouchure il a 94 pieds de large. Son lit est très-profond; ses eaux fangeuses et rapides, après qu'elles se sont accrues considérablement du lac Myus. Le *Sarabat* ou l'ancien Hémus, prend sa source au S. d'Eskisherh; coule au S. O., roule du sable d'or, et débouche dans l'Archipel, à 26 lieues N. du Minder, après un cours de la même longueur. L'*Oronte*, ou Oron, en Syrie, commence à 25 lieues N. de Damas, coule au N., tourne au S. E., avoisine Antioche, et se jette dans la Méditerranée.

Les principaux lacs sont celui de *Van*, le lac *Asphaltite*, ou mer Morte, le lac de *Backama*, et celui d'*Ulubad*. Le premier, du N. E. au S. O., a 25 lieues de longueur et 12 de largeur; le second, 15 sur 4; le troisième, au S. d'Hilla, ou de l'ancienne Babylone, a 8 lieues de longueur, et coule dans l'Euphrate; le quatrième, appelé autrefois

Apollonie, reçoit les eaux de l'Olympe. Il est couvert d'îles, dont la plus grande s'appelle *Abouillonna*. A environ 15 lieues N. E. de là, est situé le lac *Isnick*, autrefois Ascanius.

Sol, productions végétales, animales et minérales. — Ce pays renferme les provinces les plus fertiles de l'Asie. Il produit dans la plus grande abondance toutes les nécessités et les superfluités de la vie, malgré l'insouciance de ses habitans. Soie écrue, blé, vin, huile, miel, fruits de toute espèce, café, myrrhe, encens, plantes aromatiques et drogues, y viennent presque sans travail; et ce sont principalement les Grecs et les Arméniens chrétiens qui se livrent au peu de soin qu'en exige la culture. Les olives, grenades, limons, citrons, oranges, figues et dattes que produisent ces provinces, sont du goût le plus délicieux, et viennent en telle abondance, qu'ils ne coûtent que très-peu de chose aux habitans, et même rien, dit-on, dans quelques endroits. L'asperge y est grosse assez souvent comme la jambe d'un homme, et les raisins surpassent de beaucoup en grosseur ceux des autres contrées. On y trouve aussi le bananier, le mûrier blanc, le storax, la vigne, le térébinthe, le pistachier, le cyprès, le cèdre de Liban, la garance, nommée *alisari*, qui sert aux belles teintures rouges du Levant, supérieures à celles d'Europe; le jalap, le pavot, d'où l'on tire l'opium. En un mot, la nature y a perfectionné au plus haut point ses productions. On peut dire la même chose des animaux de ce pays. La race des chevaux turcs et arabes, de ceux-ci sur-tout, est meilleure qu'aucune autre du monde, et a servi à perfectionner les races anglaises. Les chameaux sont très-estimés par leur force, leur agilité, et par-dessus tout, leur sobriété, qualité qui ne se trouve au même degré dans aucun autre animal. Les étoffes des fabriques du pays, nommées camelots, se faisaient originairement avec un mélange de soie et de poil de chameau, quoique souvent elles se fassent à présent avec de la laine et de la soie. Les chevreaux et les moutons sont un manger exquis, et surpassent, dit-on, en goût et en fumet ceux d'Europe. Mais en général la viande de boucherie, et celle du bœuf particulièrement, n'est pas aussi belle. Quant à l'espèce des oiseaux, les plus remarquables sont les autruches, dont on connaît la hauteur, la vitesse à la course et la stupidité. On trouve en outre de la volaille sauvage parfaite. Les Romains, épicuriens, à l'exception des lamproies, des mulets et des huîtres, ne prisaient aucun poisson que celui qui se trouvait en Asie.

Ce pays renferme tous les métaux qui se trouvent dans les royaumes et les provinces les plus riches de l'Europe; ses sources médicinales et ses bains surpassent en qualité ceux des autres parties du monde.

Population. — On l'évalue à 10,000,000 d'habitans.

Habitans, mœurs, coutumes, divertissemens. — (Voyez la Turquie d'Europe.)

Langues. — Les langues principales de ce pays sont l'esclavon, qui paraît avoir été la mère-langue des anciens Turcs; le grec moderne, mais qui conserve un rapport avec l'ancienne langue grecque; l'arabe et le syriaque, dialecte qu'on parle encore.

TOPOGRAPHIE.

Provinces, villes, places fortes, édifices publics et particuliers.

GOUVERNEMENS A L'OUEST.

ANATOLIE.— Ce pays est bien peuplé, quoique le terrain pourrait nourrir un très-grand nombre d'habitans, s'il etait cultivé. Le despotisme l'a dévasté. Les campagnes, presque incultes, ont perdu la moitié de leurs habitans, et on ne voit plus dans une région autrefois couverte de tant d'Etats florissans, que quelques villes sans défense, un grand nombre de villages, de vieux châteaux à moitié détruits, et les ruines de quelques monumens de l'antiquité, qui, en attestant son ancienne grandeur, rendent plus sensible et plus attendrissant le spectacle de son affreuse décadence. Il faut néanmoins en excepter les côtes maritimes, où quelques villes conservent encore un commerce assez florissant. L'air y est tempéré et communément sain, et il serait très-fertile s'il était cultivé; mais la culture y est presque entièrement négligée, tant par les Turcs que par les Chrétiens, Grecs et Arméniens; ce qu'il faut attribuer à la paresse naturelle des premiers, et à la servitude dans laquelle les autres gémissent. Les environs des villes sont cependant un peu moins négligés. La nature, dans ces contrées, est si féconde, qu'elle triomphe de l'état d'abandon où la laissent les habitans. Le commerce de cette contrée consiste principalement en soies, laines et cotons, vins, raisins secs, drogues médicinales, sel, poisson salé, poil de chèvre, et diverses sortes de fruits. Il se tient vers le milieu de l'Anatolie une foire très-considérable, qu'on nomme la foire d'*Agi-Esse;* mais les voyageurs n'étant entrés dans aucun détail sur cette foire, on ne peut en donner une notion exacte. L'Anatolie est divisée en sept gouvernemens; savoir: ceux des côtes de l'Anatolie, de Kutaié, de Sivas, de Trébisonde, de Konié, d'Adana et de Marasch.

CÔTES DE L'ANATOLIE.—Cette province est gouvernée par le capitan-pacha, c'est-à-dire par le chef de la marine.

Smyrne, capitale, sur la Méditerranée, la première échelle du Levant, est une des villes les plus belles, les plus grandes, les plus riches et les plus commerçantes de la Turquie. La bonté de son port y attire un concours prodigieux de marchands de toutes les nations, par mer et par caravanes. Les vaisseaux marchands y abordent à une portée de mousquet de la ville. Les caravanes de Perse y amènent deux fois par an, à la Toussaint et à la mi-mai, plus de 2,000 balles de soie, sans compter les drogues ni les toileries. Toutes les nations commerçantes y ont des consuls. Les Français avaient une grande partie du commerce. Les marchandises que l'on tire de Smyrne sont les soies, les poils de chèvre et de chameau, les toiles de coton blanches ou peintes, des mousselines brodées en or, en argent, qui sont inimitables, du coton, des cuirs, des maroquins, des camelots de couleur, des laines, de la cire, de l'alun, des noix de galle, du bois, des raisins de Corinthe, quantité de drogues, comme du galbanum, de la rhubarbe, de la semencine, de l'hippoponax, de la tutie, de l'ambre, du musc, du lapis pour faire l'outre-mer, diverses gommes. De ce grand nombre d'articles il n'y a guère que la scammonée, l'opium et les noix de galle qui soient du territoire de Smyrne. On en tire encore du storax, du savon, des tapis de plusieurs espèces, enfin des perles, des diamans, des rubis, des émeraudes et d'autres pierres précieuses. On y apporte des piastres, des draps, des serges, des bonnets, du papier, de la cochenille, du tartre, du verdet, de l'indigo, de l'étain, du bois de teinture, des épiceries et du sucre. Les Anglais, les Hollandais, les Vénitiens, les Génois, les Livournois, les Russes, y font aussi un commerce considérable. En général, le plus grand débit que les nations fassent de leurs marchandises à Smyrne, est celui de leurs draperies; et ce qu'elles achètent le plus parmi les marchandises du Levant, ce sont les soies, les poils de chèvre, de chameau, de testic ou de chevron. Les Marseillais sont les grands négocians de cette échelle, et les plus considérés. Cette ville a été

ruinée huit fois par des tremblemens de terre ; mais l'avantage de sa situation et la sûreté de sa rade l'ont toujours fait rebâtir. Il y a deux douanes où l'on paye les droits d'entrée et de sortie des marchandises.

Magnisi, ancienne et célèbre ville, à 7 l. N. E., sur le *Sarabat*, possède un château, des mosquées et des hôpitaux.

Ephèse, au S., ville autrefois fameuse par son temple de Diane, l'une des sept merveilles du monde, n'est aujourd'hui qu'un village. Les Turcs l'appellent *Ouriasaluc*.

Tchesmé, à 13 l. O., ville avec un port au fond d'une petite baie. Elle est célèbre par la victoire complète que les Russes y remportèrent sur les Turcs, en 1770.

Scala-Nova ou *Echelle-Neuve*, au S. E., au fond d'un golfe, près les ruines d'Ephèse. Cette ville fournit à toutes les contrées voisines, sans en excepter Samos, du riz, du café, du lin et du chanvre d'Egypte, des draps de Salonique, des toiles de coton de Smyrne. Elle fait parvenir beaucoup de raisins secs en Egypte.

Burse ou *Pruse*, au N. E., capitale de l'ancienne Bithinie, est une des plus belles et des plus grandes villes de la domination du grand-seigneur. Sa position au pied du mont Olympe, la rend des plus agréables ; une quantité de sources qui en découlent serpentent dans les jardins, et en font des endroits délicieux ; les maisons et les marchés sont très-bien bâtis. Elle était, avant Constantinople, la capitale de l'Empire Turc. Les plus habiles ouvriers de la Turquie sont à Burse. Ses manufactures de soie sont admirables, et l'on estime sur-tout les tapis et les tapisseries qu'on y fait. La soie qui s'y recueille en abondance est très-belle, mais ne suffit pas à ses fabriques, qui emploient beaucoup de celles de Perse, qui ne sont ni si chères ni si recherchées que celles de Burse. Il y a des bains d'eau sulfureuse très-renommée. Elle a plus de 50,000 habitans, 140 mosquées, dont deux très-magnifiques.

Isnik, au N. E., occupe la place de l'ancienne *Nicée*. Cette ville n'a rien de remarquable aujourd'hui qu'un aqueduc. Elle ne présente à la vue que les tristes restes de son ancienne splendeur, et contient à peine 300 maisons, la plupart habitées par les juifs. On y voit cependant plusieurs bâtimens publics, comme mosquées, hôpitaux, bains et manufactures de faïence. Ses murs sont presque tous raccommodés de piédestaux de marbre et de granit. Son territoire est très-fertile en fruits et en vins. On peut, dans un vent favorable, faire le trajet de Constantinople à Isnik en 7 heures ; car elle n'en est qu'à 25 lieues. Elle est sur le bord d'un lac poissonneux, qui a 25 lieues de tour, et qui donne son nom turc à la ville : c'est le lac *Ascanius* des anciens, et le *Nixaca* des Grecs modernes. Cette ville est célèbre par le premier concile général qui s'y tint en 325, contre Arius, et par celui de 787 contre les Iconoclastes.

Ghio, petite ville au N. N. E., au fond du golfe de Mondania, dans la mer de Marmara, fait un commerce considérable en blé, vins, fruits et soie.

Ismid ou *Nicomédie*, au N. E., au fond d'un golfe de la mer de Marmara, ville considérable et fort commerçante, où l'on compte plus de 30,000 ames, tant Grecs qu'Arméniens, Juifs et Turcs. Elle est dans une situation belle et avantageuse. Les habitans commercent en soie, laines, cotons, toiles, fruits, poterie, verrerie, etc. La plupart des navires et des barques de Constantinople se bâtissent près de cette ville.

Scutari, au N., sur le détroit de Constantinople, vis-à-vis cette ville, est assez grande, forte et commerçante, située sur la pente d'une montagne, avec un bon port et une magnifique mosquée royale. Les riches particuliers de cette capitale ont aussi de jolies maisons de plaisance aux environs, à raison du bon air et de la belle vue dont on y jouit. C'est un des principaux rendez-vous des marchands et des caravanes d'Arménie qui viennent trafiquer en Europe. On voit vis-à-vis, sur un rocher dans la mer, une tour très-forte, appelée *Tour de Léandre*, et qui est bien pourvue de canons. C'est dans cet endroit du canal que se noya le malheureux Léandre en le traversant à la nage pour aller voir Héro sa maîtresse.

Erekli ou *Héraclée*, petite ville au N. E., située près d'une bonne rade. Sa population est d'environ 6,000 habitans. Elle était autrefois très-célèbre :

on y voit encore des restes de son ancienne splendeur. Ses petits bâtimens font le voyage du Danube. Elle exporte de la cire, de la soie, du fil de lin, des cuirs, des fruits, du bois de construction.

Amastros, près de la mer Noire, à l'O. de Sinope, est une des villes où l'on trouve le plus de vestiges d'anciens monumens.

Kastemoni, ville, au S. O. de Sinope, possède dans son territoire une riche mine de cuivre.

Sinope, au N. E., ville grande et commerçante, a environ 60,000 habitans. Elle fut autrefois la capitale des Etats de Mithridate. On en exporte du fil de lin gris appelé *archin-epigli*; la quantité qui en sort est considérable; on en tire en outre de la cire, du bois de charpente et de construction (article le plus important du commerce), du goudron, des fruits de toute espèce, des étoffes de soie, d'indienne, des tapis de Perse, etc. Il y a dans le port douze chantiers pour la construction des vaisseaux. La main-d'œuvre y est à très-bon marché, de sorte qu'un vaisseau de ligne y coûte huit à dix fois moins à construire que dans nos ports, et les autres bâtimens à proportion. C'est la patrie de Diogène le cynique.

Keupli-aghisi, petite ville, avec un port sur la mer Noire, qui ne reçoit que de petits bâtimens. Elle fournit une grande quantité de fruits et d'ouvrages en bois.

Guerzé, petite ville, au S. E., avec un port assez sûr pour les petits bâtimens, fait un assez grand commerce, et l'on en tire des fruits et des bois de construction.

Ounié, grande ville, sur la mer Noire, à l'E. de Samson. Sa rade est mal sûre. C'est la principale échelle du commerce de transit de Tocat. On y fait un grand trafic de chanvre, soie, cuirs de bœufs et de buffles.

ANADOLI ou KUTAIÉ. — Ce gouvernement, au S. et à l'E. de celui des côtes de l'Anatolie, est borné au S. par la mer du Levant; c'est le plus considérable de toute la presqu'île.

Kutaïé ou *Chiutaye*, capitale, donne son nom au gouvernement; elle est située presque au milieu, sur le *Pursak*, qui se jette dans le Sakari. C'est une ville considérable, la résidence du pacha de la province. Elle a une forteresse sur la montagne au pied de laquelle elle est bâtie. Plusieurs mosquées, colléges, caravanserais et bains l'embellissent.

Angora, autrefois *Ancire*, au N. E., a toujours été renommée pour la finesse et la beauté du poil de chèvre, et pour la fabrique des étoffes qu'on en fait, appelées raz de Châlons ou camelots: c'est de cette ville et de celle de *Beibazar* que viennent tous les poils de chèvre qu'on achète à Smyrne. La quantité qu'on en exporte est incroyable. Les Européens n'en tirent pas moins de 3,000 balles, et il s'en consomme autant dans le pays. Les rues sont propres et pavées de larges morceaux de granit. La cire qu'on recueille dans les environs s'élève à la valeur de deux mille piastres par an. Les environs ont de beaux jardins. Cette ville frappe la vue d'assez loin par l'agrément de sa situation; elle a un château très-ancien, situé sur un rocher coupé à pic. On voit dans la ville les débris d'un superbe palais élevé du temps d'Auguste; son architecture est d'ordre corinthien; une partie des inscriptions s'y est bien conservée. C'est près de cette ville que Pompée défit Mithridate, roi de Pont. Tamerlan y gagna aussi une bataille contre Bajazet, sultan des Turcs, qui y fut fait prisonnier. C'est d'Angora que les chats et les lapins à longs poils ont pris le nom qui les distingue des espèces ordinaires. Pop. 70,000 hab.

Aias, au N. E., ville très-fréquentée, sur la route de Syrie, près du passage connu dans l'antiquité sous le nom de *Pas d'Issus*, est célèbre par la victoire qu'Alexandre y remporta sur les Perses.

Eski-Hissar, au S. O. On y voit les ruines de l'ancienne Laodicée de Phrygie.

Sart, au S. O. de l'ancienne *Sardes*, capitale de la Lydie, n'offre non plus que des ruines.

Satalie, au S., grande et très-forte ville avec un petit fort: on y voit une superbe mosquée. Elle est au fond d'un golfe dangereux, auquel elle donne son nom, dans un terrain abondant en citronniers et orangers d'une beauté admirable: on en tire de la laine, du coton, du poil de chèvre, de la gomme adragant.

SIVAS. — Ce gouvernement est à l'E. de celui de Kutaïé; il est borné au N. par la mer Noire. C'est ce que les anciens nommaient le Pont et la Cap-

padoce septentrionale. Les écrivains orientaux lui donnent souvent le nom de pays de *Roum*, parce que ce fut, avec l'Arménie, le premier dont les Mahométans firent la conquête sur les Romains de Constantinople.

Sivas, au S., aujourd'hui capitale et résidence du pacha et d'un archevêque grec, est d'ailleurs peu considérable; elle commerce en coton.

Tocat, au N. O., grande ville, marchande, peuplée et forte, qui a un archevêché grec; elle est célèbre par ses excellens vins et son maroquin bleu. Elle est bâtie en forme d'amphithéâtre, dans un terroir abondant en fruits. Les maisons sont à deux étages et les rues pavées, ce qui est rare dans le pays. Chaque maison a sa fontaine. On compte dans Tocat 25,000 habitans. C'est la résidence d'un cadi, d'un vaivode et d'un aga. Le commerce y consiste en soie, dont on fait beaucoup d'étoffes, en vaisselle de cuivre, en toiles peintes. La campagne de Tocat produit de fort belles plantes, et surtout des végétations de pierres qui sont d'une beauté surprenante. On y trouve des choses étonnantes dans des fragmens de cailloux brisés et des morceaux de roches revêtues de cristallisations tout-à-fait merveilleuses. Après la sanglante bataille d'Angora, où Bajazet fut fait prisonnier par Tamerlan, le sultan Mahomet Ier, un des fils de Bajazet, passa, à l'âge de 15 ans, le sabre à la main, avec le peu de troupes qu'il put ramasser, à travers des Tartares qui occupaient tout le pays.

Amasie, au N. O., ville riche et bien peuplée, capitale d'une contrée à laquelle elle donne son nom. Elle a servi plusieurs fois d'apanage aux fils aînés des sultans. C'était autrefois la résidence du pacha. Il y a un archevêché grec. L'illustre géographe Strabon était d'Amasie.

TRÉBISONDE. — Ce gouvernement a beaucoup de montagnes; mais la partie située vers la mer Noire est assez fertile.

Trébisonde, capitale, est la ville la plus considérable qu'il y ait sur la mer Noire : on y compte 100,000 habitans. Elle était autrefois beaucoup plus florissante qu'elle n'est aujourd'hui. Les guerres intestines des janissaires ont réduit cette ville dans un état déplorable. Cependant son commerce dans les temps de tranquillité est plus étendu et plus avantageux que celui d'aucune des villes de la mer Noire. Les marchandises qu'on y importe, sont des étoffes de Scio et de Venise de toute espèce; des épiceries fines, des drogues et des bois pour la teinture, de la quincaillerie, etc. Elle fait un grand trafic avec l'Anatolie et la Perse. Les caravanes y viennent apporter beaucoup de marchandises. Ses objets d'exportation sont du cuivre des mines de Kuré, que les marchands de cette ville épurent et mettent en lingots, et du cuivre ouvré en très-grande quantité (on porte le produit des mines de Kuré à 120,000 quintaux par année), de la cire, des cuirs de bœuf et de buffle, des noix, des noisettes, des poires, des dattes noires et du nardeuck. Le principal article est le vin, dont la majeure partie passe en Russie. Son territoire fournit aussi quelque peu de soie fine de bonne qualité.

Kirresoun ou *Cérisonte*, à l'E., sur la côte de la mer Noire, ville assez bien bâtie, au pied d'une belle colline et entre deux rochers qui sont à l'entrée de son petit port, a le même commerce d'exportation et d'importation que Trébisonde; elle fournit beaucoup de soies de son crû, une immense quantité de fruits secs, et particulièrement les cerises, dont le nom tire son étymologie de celui de cette ville, qui la première les a cultivées et à qui l'Europe en est redevable.

KONIÉ ou CARAMANIE. — Ce gouvernement est à l'E. de celui de Kutaié. Il est borné au S. par la mer du Levant. Il a pris son nom de la famille de Caraman, la plus puissante des sept princes turcs entre lesquels la Natolie était partagée au commencement du 14e siècle.

Koniè ou *Konich*. Du temps des croisades, elle était la résidence des princes turcs Seljoncides de Roum. C'est encore une assez bonne ville, avec une forteresse où demeure le pacha de la province : elle a de très-beaux jardins.

Kaisariè, à l'E., ville fortifiée, au pied du mont Ardgeh. C'est l'ancienne *Césarée* de Cappadoce. On y fait un commerce considérable de maroquins jaunes.

Tarsous ou *Tarse*, au S. E., capitale d'un sangiacat du même nom. Elle a une enceinte de deux murailles de pierre, et est située sur le *Cydne*, assez près de son embouchure dans la

mer Méditerranée. Dans l'intérieur de la ville on voit beaucoup de ruines d'anciens monumens. C'est le siége d'un archevêque grec et d'un archevêque arménien. Elle est célèbre pour avoir donné naissance à l'apôtre S. Paul.

ADANA. — Ce gouvernement a très-peu d'étendue ; il est au S. de celui de Konié.

Adana, capitale, résidence d'un pacha, est située sur la rivière de *Choquen*, dans un lieu fertile et agréable. Les habitans, qui sont Turcomans d'origine, se répandent, au printemps et en automne, sur les montagnes et dans les vallons, pour y conduire leurs troupeaux. Les habitans d'Adana, ceux qui ne sont pas pasteurs, enfin le pacha lui-même, ont la coutume de se retirer, pendant l'été, au milieu des forêts qui entourent la ville, afin d'y passer le temps des chaleurs. Les artisans y transportent leurs boutiques, les vendeurs s'y joignent. Ce sont des petits camps avec des marchés.

MARASCH. — Ce gouvernement est à l'E. de celui de Konié. Le pays est impraticable, à cause du grand nombre de ses montagnes. Il a de bons pâturages, grand nombre d'excellens chevaux et de chameaux : le peuple est guerrier et voleur.

Marasch, grande et ancienne ville, assez bien peuplée, capitale du gouvernement de ce nom, et résidence d'un begler-bey. Son territoire est arrosé de ruisseaux, et abondant en grains et en fruits. C'est la patrie de Nestorius.

Sis, au N. E., petite ville où réside le patriarche des Arméniens catholiques.

Malatia, au N. E., vers l'Euphrate. Cette ville, appelée anciennement *Mélitène*, est située dans une belle plaine ; c'est le grand passage de Constantinople en Perse. Il y a un archevêque grec. Ses environs fournissent des chameaux et des chevaux excellens.

Semisat, petite ville sur l'*Euphrate*, est l'ancienne Samosate, capitale du royaume de Comagène, fondé par une branche des Antiochus, rois de Syrie. C'est la patrie de Lucien, le plus bel esprit de son temps, et de l'hérésiarque Paul de Samosate.

Aintab, à trois journées au N. d'Alep, est une assez belle ville, capitale d'un sangiacat qui a été détaché de la Syrie et incorporé au gouvernement de Marasch. Son sol produit des pommes qui pèsent des deux à trois livres.

GOUVERNEMENS A L'EST.

ARMÉNIE TURQUE. — Elle est à l'E. de l'Arménie persane. Plusieurs auteurs pensent que le paradis terrestre était situé dans la partie de cette contrée où se trouvent les sources du Tigre et de l'Euphrate, les principaux fleuves dont Moïse a parlé. C'est aussi de ce pays que l'on voit le mont *Ararat*, où l'arche de Noé s'arrêta après le déluge. L'abord en est difficile à cause des abîmes qui l'entourent, et son terrain sablonneux et mouvant permet à peine de gravir au tiers de sa hauteur. La cime est couverte de neige en tout temps et fait reconnaître de très-loin cette montagne. La partie occidentale appartient aux Turcs ; l'orientale aux Persans. Les Turcomans ne s'appliquent guère qu'à nourrir des chevaux, des chèvres et des moutons. Ils habitent sous des tentes, et changent souvent de demeure pour trouver des pâturages ; les anciens Arméniens, dont il est resté un grand nombre dans le pays, sont chrétiens, et passent pour très-habiles commerçans. Ce pays est partagé en trois gouvernemens, de *Kars* au N., d'*Erzerum* à l'O., et de *Van* au S.

KARS. — *Kars*, capitale de ce gouvernement, sur la rivière du même nom, ville forte aux confins de la Géorgie, qui a une garnison bien entretenue et un château en état de défense par sa situation sur un rocher escarpé. Son pacha est subordonné à celui d'Erzerum. Kars est plutôt une ville de guerre que de commerce ; il y a fort peu de chrétiens ; les habitans ne sont guère traitables, et n'accueillent pas trop bien les étrangers.

Bajazet, au S. E., et la dernière ville turque du côté de la Perse. Elle est très-peuplée et fait un grand négoce avec la Perse et la Géorgie. Le pays est abondant en vins et en fruits merveilleux : c'est l'endroit de la Turquie où les chrétiens sont le moins vexés, de crainte qu'ils n'aillent s'établir à Erivan, qui est sous la domination des Persans.

AKALSIKÉ. — Ce gouvernement est très-petit ; il est au N. de l'Arménie.

Akalsiké ou *Akelska*, ville forte, est au pied du mont Caucase, près du fleuve *Kur*. Ses fortifications consistent en un double mur et un double fossé qui l'environnent ; mais elle est domi-

née par les hauteurs voisines.. Il y a un pacha.

ERZÉRUM. — *Erzérum*, capitale de ce gouvernement, située sur l'*Euphrate*, au pied d'une chaîne de montagnes, dans une plaine très-fertile en toutes sortes de grains. Le pays est si froid, que la moisson ne se fait qu'en septembre : les hivers y sont également longs et rudes. Le bois y est rare, et le vin très-mauvais ; mais les collines voisines fournissent des sources de très-bonne eau. Elle a un château dont les murs, comme ceux de la ville, sont de boue séchée au soleil : il est presque ovale, et si vaste, qu'il renferme plus de 800 maisons : il est du côté du N., situé sur le bord d'un précipice affreux qui en empêche l'abord. Le palais du gouverneur qui est dans la forteresse, est ce qu'il y a de plus beau dans la ville. Le Maidan ou la grande place est un carré de 400 pas de diamètre, planté de beaux arbres. On y voit aussi des basars ou marchés, des bains et des caravanserais qui ont leur beauté. On la regarde comme le passage et le dépôt de toutes les marchandises des Indes par la Turquie. Elle a un évêque arménien, un évêque grec, un begler-bey. Elle fait un grand commerce de fourrures et de batterie de cuivre. M. de Tournefort en parle fort au long dans ses voyages. Elle a dans ses environs des mines de cuivre dont on fait beaucoup de vaisselle qui forme la meilleure branche de commerce.

VAN. — *Van*, capitale de ce gouvernement, vers les sources de l'Euphrate, sur les confins des deux Empires Turc et Persan. Elle a une citadelle sur une montagne voisine. Les habitans sont, pour la plupart, Arméniens. Près de la ville est un lac du même nom, qui a 50 lieues de circuit et est un des plus grands de l'Asie.

CURDISTAN ou PAYS DES CURDES. — Ce pays est au S. de l'Arménie. Le peuple pasteur voyage continuellement avec ses troupeaux, se répand en hiver dans les pays du Tigre et de l'Euphrate, et revient ensuite vers le lac de Van. Les mœurs des anciens Parthes sont encore celles des Curdes. Excellens cavaliers, ils tirent leur carabine par-derrière en fuyant à toute bride ; ils sont grands voleurs, et il est dangereux de se trouver sur leurs pas en plus petit nombre qu'eux ; les caravanes qui traversent leur pays, sont obligées de payer de gros droits pour acheter leur sûreté. Le climat du Curdistan est tempéré ; le mont Taurus le traverse de l'E. à l'O. Il y a plusieurs villes bien peuplées, et les Arméniens habitent celles des environs du lac Van, où ils ont plusieurs monastères.

Betlis, capitale, très-forte ville, sur la rivière de *Bendmahi*. Elle a une bonne citadelle. Le bey, ou prince du pays des Curdes, en est le souverain.

Chérazour, ville considérable, située près des montagnes, et résidence d'un pacha.

GOUVERNEMENS AU SUD-OUEST.

DIARBEK ou ALDJEZIRA. — Ce pays est au S. O. de l'Arménie. Par ce mot les Arabes entendent une île, et ils donnent ce nom au pays que les anciens nommaient Mésopotamie ou entre-fleuve. Le Diarbek est divisé en trois gouvernemens, qui sont ceux du Diarbek propre au N. d'*Ourfa*, à l'E. et au S. E. de *Mosul*. Ces gouvernemens sont régis par des pachas.

Diarbekir, capitale, est située sur le *Tigre*. Elle est riche, peuplée et marchande : son commerce principal consiste en maroquins et en toiles de coton qui s'achetent pour l'Europe. C'est la résidence d'un pacha. Il y a dans cette ville plus de 20,000 Chrétiens, Grecs, Syriens, Arméniens, Nestoriens, qui ont chacun un évêque. Elle est située dans une plaine agréable et fertile. Le pacha est un des visirs de l'empire ; il peut mettre sur pied 20,000 chevaux. Il y a dans ses environs quelques mines d'argent qui sont exploitées avec succès. Au S. E. de Diarbek est le monastère de Saphran, où réside le patriarche d'une société de Chrétiens qui portent le nom de Jacobites, et qui suivent l'hérésie d'Eutychès ; ils suivent aussi le rit syriaque, et leur patriarche prend le nom de patriarche d'Antioche.

MOSUL. — *Mosul* ou *Mousul*, capitale de ce gouvernement, est située sur la rive occidentale du *Tigre*, non loin de la place où était l'ancienne Ninive. Elle est environnée de murs, de fossés et d'un rempart du côté de la rivière. Les caravanserais, les palais et les autres édifices publics y sont fort beaux. C'est la résidence d'un pacha, d'un archevêque nestorien et d'un évêque jacobite. Son principal commerce con-

siste en soie, draperies, étoffes de soie, d'or et d'argent, et sur-tout en ces belles et fines toiles de coton blanches que nous appelons *mousselines*, et qui prennent leur nom du *Mosul*, qui a été la première ville d'Orient qui en ait fourni l'Occident. On y vend aussi les marchandises des Indes qu'on apporte de Bassora, et on tire par la voie d'Alep les draps et autres marchandises de l'Europe. La navigation du Tigre fournit à Mosul un débouché considérable du côté de Bagdad. Cette ville entourée de déserts n'étant approvisionnée que par les récoltes et les denrées du Diarbeck, la rapidité du fleuve qui est très-considérable et forme les cascades, oblige les mariniers à faire une espèce de radeau de branches d'arbres sur lesquelles ils placent des outres remplies de vent bien serrées les unes contre les autres, et qu'ils couvrent de feutres : après y avoir attaché leurs marchandises, ils s'abandonnent dans leurs nacelles, dirigées par quatre rames, et se laissent tomber du haut des cascades aussi légèrement que les Egyptiens qui descendent les cataractes du Nil.

Gésire, au N. sur le *Tigre*, dans une île, petite ville commerçante et d'un grand passage. C'est la résidence d'un bey. On y passe le Tigre sur un beau pont de bateaux. A quelque distance commence le désert appelé le *desert de Gésire*.

Ourfa. — *Ourfa*, capitale de ce gouvernement, et que l'on croit être l'ancienne *Edesse*, est une ville considérable et assez peuplée, où l'on voit de fort beaux restes d'antiquités. Elle a une citadelle sur une éminence d'où sortent plusieurs sources abondantes, et, comme Mosul, elle est aussi le siége de deux évêques, l'un grec-nestorien et l'autre jacobite. Il y a une belle manufacture de maroquins jaunes et noirs, qu'on dit être les meilleurs de la Turquie. Son territoire gras et fertile fournit tout ce qui est nécessaire à ses habitans.

Bir-el-Bir, au S. O., sur la rive gauche de l'*Euphrate*. Elle est assez commerçante par l'abord continuel des caravanes qui vont à Alep ou qui en viennent. Les environs de Bir, fertilisés par l'Euphrate, produisent beaucoup de grains et d'excellens fruits.

Merdin, à l'E., ville forte, située sur une montagne, avec un château qui passe pour imprenable. Son territoire produit en abondance du coton. Les Turcs y ont un pacha et une garnison. Elle est le siége de deux évêques, l'un grec et l'autre catholique.

Harran, au S., petite ville remarquable par le séjour d'Abraham et par la magnifique mosquée que les Turcs ont élevée en son honneur. Ce lieu est encore célèbre par la victoire des Parthes sur les Romains commandés par Crassus.

Irac-Arabi. — On donne le nom d'*Irac* à une assez grande étendue de pays à l'O. et à l'E. du Tigre, dont moitié appartient aux Turcs, et l'autre à la Perse; le premier s'appelle *Arabi*, et le second *Ajemi* : nous parlerons de ce dernier à l'article de Perse. L'Irac-Arabi est divisé en deux gouvernemens, de *Bagdad* au N., et de *Bassora* au S.

Bagdad. — *Bagdad*, capitale, bâtie sur le *Tigre*, non loin, à ce qu'on présume, du site de l'ancienne Babylone, et la capitale de l'ancienne Chaldée; elle fut la métropole du califat sous les Sarrasins, dans le 12 siècle. Cette ville conserve peu de marques de son ancienne grandeur. Elle a la forme d'un carré irrégulier, et est grossièrement fortifiée; mais sa position avantageuse en a fait une des résidences du gouvernement turc; et elle a encore un commerce considérable, recevant chaque année la visite des caravanes de Smyrne, d'Alep et des provinces occidentales, qui vont à Bassora ou aux Indes. Il consiste en étoffes de toiles des Indes, qui viennent de Bassora; les schalls de Cachemire, les drogues et les soieries de Perse lui arrivent d'Ispahan. Les dattes de son territoire sont très-renommées et d'une grande ressource pour les Arabes du désert, qui en font leur principale nourriture. Les maisons de Bagdad sont généralement grandes, bâties en briques et en ciment, et voûtées pour faciliter davantage la circulation de l'air. Une partie des fenêtres est vitrée en belles glaces de Venise, et les plafonds sont ornés de dessins bigarrés. La plupart des maisons sont précédées d'une cour, au milieu de laquelle est une petite plantation d'orangers. Le nombre des maisons est estimé de 80,000, dont chacune paye au pacha un tribut annuel, qui produit environ 7 millions 200,000 fr. Les bazars, où les marchands tiennent leurs boutiques, sont assez beaux et assez étendus, et remplis de 12,000 boutiques en marchandises de tout genre. On en doit l'établissement aux Persans, lors-

qu'ils étaient en possession de la ville. Il faut aussi leur attribuer l'érection des bains et de la plupart des autres objets dignes des regards des voyageurs. Cette ville a cinq mosquées, deux desquelles sont bien bâties, et ont des dômes élégans couverts en tuiles vernissées de différentes couleurs. Deux chapelles sont tolérées pour l'usage des chrétiens grecs et romains. Dans le quartier N. O. de la ville, est le château construit en pierre, qui commande le fleuve; il consiste en courtines et bastions, sur lesquels sont montés quelques gros canons, avec deux mortiers à chaque bastion : mais, en 1779, ils étaient tellement criblés de trous, qu'on ne les croyait pas capables de résister à une décharge. Au-dessous du château, du côté du fleuve, est le palais du gouverneur turc, et sur les bords sont diverses maisons d'été, qui font un très-bel effet. Les Arabes qui habitaient cette ville sous les califes, étaient remarquables par la pureté et l'élégance de leur dialecte.

Samarath, ville jadis considérable, a été long-temps la capitale de l'empire des Arabes. Elle est bien déchue de son ancienne splendeur.

BASSORA. — *Bassora* ou *Balsora*, capitale, à une demi-lieue au-dessous du confluent du Tigre et de l'Euphrate, près le golfe Persique, fut bâtie par ordre du calife Omar, en 636. Elle est située dans un territoire sablonneux et pierreux, où il ne pleut presque point en hiver, et jamais en été; mais elle a, dans son voisinage, une petite rivière qui coule auprès de la ville d'Obella, et qui rend la vallée si délicieuse en toutes sortes de fruits, que les Arabes l'appellent un des paradis terrestres. Les Turcs en sont les maîtres depuis 1678. Les Persans s'en sont emparés en 1775; mais les Turcs y sont rentrés en 1777; au mois d'avril 1787, elle fut de nouveau prise par un cheik arabe, qui la vexa, et se fit donner de fortes contributions; mais au mois d'octobre de la même année elle fut reprise par Soliman, pacha de Bagdad. Il y a, dans cette ville, un canal qui communique à l'Euphrate, par lequel peuvent arriver des vaisseaux de 150 tonneaux; l'entrée en est défendue par une forteresse. Le pays est si bas que sans une digue qui arrête les flots de la mer, dont il est cependant éloigné de 141 lieues, il serait souvent inondé. Cette digue a plus d'une lieue de long, et est bâtie en bonnes pierres de taille, si bien jointes, que la mer ne peut les rompre. Il se fait à Bassora un très-grand commerce; on y mange beaucoup d'aloses sèches, de sauterelles et de dattes qui se trouvent dans le pays. Son territoire abonde en blé, légumes, riz, en diverses sortes de fruits d'Europe et en gibier. Elle a produit un grand nombre de savans auteurs arabes; les habitans, désolés par la guerre et par les maladies provenant des marais fangeux qui l'entourent, sont réduits à un très-petit nombre, et dans la plus grande misère. Elle est du côté de l'Arabie-Déserte; son port est fréquenté par les vaisseaux de l'Inde et de l'Europe qui apportent des épiceries, des mousselines, des toiles, du fer, des étoffes d'Europe, et s'y fournissent des productions des contrées voisines.

SYRIE. — Cette province, au S. E. de l'Anatolie, est appelée *Souristan* ou *Souri*. Les habitans la nomment *Barr-el-cham*, pays de la gauche. C'est une province abondante en huile, grains et toutes sortes de fruits. Le terroir est si fécond et si gras, qu'en plusieurs endroits il produit de lui-même des plantes aromatiques et médicinales, des roses, etc. Il offre aussi d'excellens pâturages; l'on y élève beaucoup de bétail, mais infiniment moins qu'on ne pourrait le faire : il consiste principalement en bœufs, en chèvres, chameaux, moutons d'une grosseur extraordinaire, dont la queue pèse depuis 12 jusqu'à 15 livres. Le gibier y est très-abondant : on trouve par-tout des sangliers, des cerfs, des chevreuils, des lièvres, des perdrix, des cailles et des tourterelles. Plusieurs fleuves, tels que l'Euphrate, le Jourdain, l'Adonis, l'Eleuthor, contribuent encore à le fertiliser. On y trouve d'excellens ports de mer. Selon M. de Volney, on devrait établir deux climats dans la Syrie; l'un très-chaud, qui est celui de la côte et des plaines intérieures; l'autre, presque aussi tempéré que le nôtre, qui règne dans les montagnes les plus élevées. Les Syriens modernes parlent arabe, et les habitans des villes commerçantes la *langue franque*, qui est une sorte d'italien corrompu, enrichi de mots de presque toutes les nations qui commerrent sur la Méditerranée. La Syrie enfin pourrait être un des plus riches et des plus beaux pays de l'univers. On trouve de tout côté des plaines

superbes; par-tout un sol gras, fécond, qui ne demande qu'à produire. Mais en vain la nature s'est plue à prodiguer ses trésors à cet heureux pays : l'indolence honteuse des Turcs, leur ignorance barbare et ombrageuse, le despotisme de leur gouvernement, semblent dessécher les hommes et la terre. On ne voit que des déserts où devraient habiter des nations nombreuses. Les bras sont énervés, les esprits sans ressort, les hommes sans idées et sans courage. Les esclaves d'un tyran imbécille anéantissent les arts, l'agriculture, le génie, et font languir dans l'opprobre des milliers de générations.

La Syrie a plusieurs hautes montagnes, parmi lesquelles on distingue le mont *Liban*, qui n'est lui-même qu'une chaine de montagnes qui traverse ce pays du N. au S. le long de la mer, et qui sépare la Palestine de l'Arabie déserte. Ces montagnes sont fort hautes, et leur sommet est ordinairement couvert de neige pendant la plus grande partie de l'année.

Le *Carmel* est très-élevé, et remarquable par la retraite du prophète Élie. On voit encore au sommet une chapelle dédiée à ce prophète, et près de laquelle demeurent quelques religieux carmes qui la desservent, et qui habitent des grottes qui leur tiennent lieu de couvent, le grand monastère qu'ils avaient sur cette montagne ayant été détruit. Au pied du Carmel est une bourgade appelée *Caïfa*, avec une rade où les corsaires viennent assez souvent mouiller; alors tous les habitans prennent les armes, bordent le rivage, et empêchent les descentes. Lorsque les corsaires ont fait quelque prise qu'ils ne veulent pas conduire plus loin, ils tâchent de la vendre à Caifa. Ils exposent alors un pavillon blanc, et si le soubachi est d'humeur de traiter avec eux, il en expose un de même couleur sur la muraille; c'est une assurance réciproque, et alors on s'approche, et sans permettre aux corsaires de mettre pied à terre, et sans aller à leur bord, on traite à bord des canots, chacun reçoit sa marchandise, et puis on ploie les pavillons et l'on redevient aussi ennemis qu'avant le traité.

On trouve dans les diverses vallées dont cette contrée est entrecoupée, quantité de bourgs et villages. Les habitans des parties septentrionales, particulièrement entre Tripoli et Damas, sont appelés *Maronites;* ils sont catholiques romains, et au nombre d'environ 60,000. Leur pays est partie en coteaux plantés de vignes produisant d'excellent vin, partie en campagnes couvertes de mûriers et d'oliviers, et en vallées fertiles en blé et en riz. On voit dans ces campagnes beaucoup de monastères d'hommes et quelques-uns de filles. Elles sont encore habitées par les *Druses*, peuples belliqueux, qui forment une milice de plus de 20,000 hommes, et que l'on croit descendus des restes dispersés des armées chrétiennes après les croisades. La partie du Liban qu'on appelle *Kesroan*, est un pays fort agréable à cause de la salubrité de l'air et de la qualité exquise des fruits, des grains et de la plupart des choses nécessaires à la vie qui y abondent. On voit encore sur le Liban quelques-uns de ces cédres fameux par leur antiquité et leur grosseur prodigieuse. Il y en a qui ont jusqu'à 30 pieds de tour et 100 pieds de hauteur. Ils sont toujours verts. Ils portent un fruit qui ressemble aux pommes de pin. L'Anti-Liban est une autre chaine de montagnes qui s'étend depuis Seyde jusqu'à d'autres montagnes du pays des Arabes, et presque parallèle au Liban. Les anciens donnaient à la vallée qui les sépare le nom de *Cœlo-Syrie*, ou *Syrie Creuse*. Dans la Syrie et dans la Natolie, on fait payer aux voyageurs un droit de passe appelé *ghafar*, pour l'entretien et la sûreté des routes, qui sont en mauvais état et peu sûres. Une des curiosités de ce pays est la rivière de *Nahr-el-Leben* (rivière de lait), qui sort du Liban et se jette dans la rivière de *Beirout*. On y admire une arcade naturelle formée par un rocher que l'eau a percé. Elle a plus de 160 pieds de long sur 85 de large, et près de 200 pieds d'élévation au-dessus du torrent.

ALEP. — Ce pachalick est au N. des autres. Il s'étend de la Méditerranée à l'Euphrate. Il comprend deux grandes plaines, celle d'Antioche et celle d'Alep. Le nord et le rivage sont couverts d'assez hautes montagnes, connues par les anciens sous le nom de *Damanus* ou *Resus*. Le terrain, en général, est gras, argileux et très-fertile; il produit du froment, de l'orge, du coton, qui appartiennent au plat pays; dans les montagnes croissent la vigne, les mûriers,

les olives et les figues. On cultive le tabac sur les côtes, et le sol d'Alep abonde en pistaches.

Alep, capitale, dont l'aspect est magnifique, est située dans une vaste plaine qui s'étend de l'Oronte à l'Euphrate. Elle est arrosée par le *Coik*, ruisseau d'eau douce. Elle l'emporte par ses bâtimens et ses diverses commodités sur la plupart des villes turques. Ses maisons sont propres, aérées, solides et commodes. Alep, avec ses faubourgs, a deux lieues et demie de circuit; elle est assise sur 8 petites collines, sur la plus haute desquelles est la citadelle ou château, forteresse peu considérable. La ville, peuplée d'environ 235,000 chrétiens et 5,000 juifs, est environnée d'une ancienne muraille et d'un large fossé, dont plusieurs portions sont maintenant converties en jardins. Elle est pourvue de la plupart des commodités de la vie. On voit à 4 lieues de là un aqueduc que l'on dit avoir été élevé par l'impératrice Hélène. Les rues sont étroites, mais bien pavées en larges pierres carrées, et tenues fort propres. Les jardins plantés en vignes, oliviers, figuiers, pistachiers, font un effet charmant; mais le pays d'alentour est aride et sauvage : les négocians étrangers se rendent en grand nombre dans cette ville, et y traitent leurs affaires dans des caravanserais ou grands bâtimens carrés, qui contiennent leurs magasins, chambres et comptoirs. Cette cité renferme un grand nombre de mosquées très-propres, quelques-unes magnifiques; des bains publics, où l'on trouve la plus agréable fraîcheur, et des bazars ou marchés qui se tiennent dans des rues longues, étroites, faites en arcades ou couvertes, avec de petites boutiques, comme dans les autres parties des contrées orientales. Le café y est excellent et considéré par les Turcs comme un objet d'un luxe raffiné. Les confitures sèches et les fruits y sont du goût le plus délicieux. Les marchands européens y tiennent un état plus splendide et avec plus de sûreté que dans aucune autre ville de la domination turque, ce qui est dû aux capitulations particulières faites avec la Porte. On n'y fait usage ni de carrosses, ni d'autres voitures; mais les personnes de qualité vont à cheval, précédées d'un grand nombre de domestiques, suivant leur rang. Les nations anglaise, française et hollandaise y ont des consuls qui sont très-respectés, et se montrent en public avec des marques de distinction. Le peuple se fait remarquer par un langage de politesse qu'on ne trouve guère dans les autres villes de la Syrie.

La chaleur du pays permet aux habitans de coucher en plein air, tant à Alep que dans toute l'Arabie, et en plusieurs autres pays de l'Orient; c'est pourquoi le haut des maisons est une plate-forme. On doit attribuer à cet usage l'avantage qu'ont eu ces peuples d'être versés de si bonne heure dans la connaissance de l'astronomie et des mouvemens des corps célestes; et il sert aussi à expliquer quelques passages des saintes Écritures. Comme les Turcs ont un genre de vie assez uniforme, le tableau de celui qu'ils mènent à Alep, donne au lecteur une idée de celui qui règne dans toutes les autres villes de la Turquie. Les marchandises propres pour cette échelle sont les mêmes que celles dont nous avons parlé pour Smyrne : celles dont on fait les chargemens de retour, sont des soies de Perse ou du pays, diverses toiles de coton, entre autres des amaubluces, des anguillis, des lisales, des indiennes, différens cotons en laine ou filés, des noix de galle, des pistaches, des curdouans, des savons, dont les caravanes font d'amples provisions, ainsi que de sel blanc, dont la mine est à deux lieues d'Alep; enfin, diverses étoffes de soie, et ces beaux camelots, couleur de feu ondé, qui ne le cèdent pas aux plus belles moires. Les ouvriers qui fabriquent ces camelots et les étoffes de soie, sont les plus nombreux, et occupent les plus beaux bazars.

Alexandrette ou *Scanderoun*, à l'O., à l'extrémité de la Méditerranée, est, pour ainsi dire, le port d'Alep; l'air y est mal-sain à cause de la proximité des marais, ce qui fait que les habitans, pendant les grandes chaleurs, vont demeurer dans un village nommé *Keftin*, situé sur une montagne à deux lieues, où l'on trouve de fort bonne eau et d'excellens fruits. On dépêche de là des pigeons pour porter de promptes nouvelles à Alep. Ces pigeons sont d'une espèce singulière, et fort célèbres dans tout l'Orient; cette ville est bâtie sur le terrain d'Alexandrie. On trouve dans ses environs de superbes restes d'antiquités.

Antakié, anciennement Antioche, au N. O., est située dans une vaste plaine

traversée par l'Oronte; ce fleuve forme, à huit lieues au-dessus de la ville, un lac qui fournit un revenu immense par la pêche des anguilles. Le gouverneur l'afferme toutes les années aux Grecs, qui en salent une prodigieuse quantité, soit pour consommer dans leurs carêmes, ou faire des envois dans l'île de Chypre et dans l'Archipel. Les murailles, qui renferment trois montagnes dans leur enceinte, retracent la grandeur de cette ville, autrefois si puissante : livrée alternativement à toutes les horreurs de la guerre, les Turcs et les Croisés en firent plusieurs fois leur point de ralliement. Ses maisons sont bâties en pierre de taille et couvertes en tuiles, et ses rues sont bien pavées. Il y a une longue avenue de lauriers antiques et de bois odoriférans; elle a aussi de très-agréables vergers. Cette ville est habitée par un mélange d'Arabes et de Turcs, qui y souffrent un petit nombre de chrétiens et de juifs. Elle a un grand pont sur l'*Oronte*; il porte des bateaux jusqu'à son embouchure, qui forme le port de *Souaidié*, autrefois Séleucie, dont il ne reste que des ruines des travaux des anciens, excepté une grande porte. Son port est entièrement comblé. Quelques cabanes de joncs y servent de magasins et d'habitation à des Grecs, qui en font un entrepôt des marchandises que leur portent les barques de la côte : elles ne remontent point l'Oronte, et les transports se font avec des mulets ou des chameaux. On élève dans les environs de cette ville une grande quantité de vers à soie, et on y recueille du tabac qui passe pour le meilleur du Levant. La soie et le tabac sont les principaux objets du commerce d'Antakié.

Martrouan, bourg, à 10l. d'Alep, est remarquable par l'usage extraordinaire qu'a le chef, d'offrir aux voyageurs le choix parmi les femmes qui composent sa maison, complaisance imitée par les mères, les maris, et même les amans de l'endroit, et qui n'exige d'autre marque de reconnaissance, que quelques pièces de monnaie données au départ.

TRIPOLI. — Ce pachalick, au S. d'Alep, s'étend depuis Latakié jusqu'au Nahr-el-Kelb, ou rivière du Chien. Il est borné à l'E. par la chaîne de montagnes qui dominent le cours de l'Oronte. Ses productions consistent en blé, orge, coton, tabac à fumer. C'est la partie méridionale de ce pachalick que l'on nomme *Kesrouan*.

Tripoli, capitale, sur la rivière de *Quadicha*, est une ville ancienne et considérable sur la côte de la Méditerranée. Il n'y a pas de port, mais seulement une rade qui s'étend entre le rivage et les écueils, appelés *îles des lapins et des pigeons*. On y voit un vaste et fort château appartenant aux comtés de Tripoli. Elle a 16,000 ames. On y voit une très-belle mosquée. Le voisinage des montagnes et les eaux stagnantes la rendent mal-saine. C'est la résidence du pacha. On en tire des cendres pour le savon, qui sont les meilleures du Levant, de la soie, de la noix de galle, de la cire; il faut tout payer en argent. Son terroir est abondant en nopals, mûriers, grenadiers, figues et olives; les Turcs l'appellent *Tarabolos*; elle est célèbre dans l'histoire des croisades.

Latakié, au N., ville commerçante, dont le port passe pour le meilleur de la Syrie. C'est l'ancienne *Laodicée* de Syrie. Son territoire produit du coton et beaucoup de tabac très-estimé, qu'on transporte en Egypte pour avoir du riz en retour. Plusieurs colonnes de granit, éparses dans les jardins et les champs, ainsi que d'autres restes d'antiquités, attestent sa grandeur passée. La ville est bâtie à un quart de lieue du port, où il y a quelques maisons et des magasins pour préparer le tabac. Elle a éprouvé, en 1796, un tremblement de terre qui a détruit une grande partie de la ville, et fait périr beaucoup d'habitans.

Kanobin, au S.E., est le chef-lieu des Maronites, anciens chrétiens, qui possèdent un grand nombre de villages dans le mont Liban. Ils sont sous la domination des *Druses*, qui habitent les montagnes du Liban. L'Ecriture sainte parle souvent des cèdres du Liban. On prétend qu'il y en a encore plusieurs aussi anciens que la terre qui les porte, dont la hauteur et la grosseur sont prodigieuses.

Dgébail ou *Biblos* est une ville située dans une plaine très-fertile. Sa population est d'environ 6,000 habitans. Les montagnes circonvoisines produisent d'excellent vin.

ACRE. — Ce pachalick est au S. du précédent. Il s'étend depuis Nahr-el-Kelb, qui est la plus forte rivière de ce canton, jusqu'au mont Carmel. Il

comprend en outre les pays de Safad, de Césarée; à l'E., il s'étend jusqu'à l'Anti-Liban et au cours supérieur du Jourdain. C'est dans ce pachalick que sont les plaines d'Acre, d'Esdrelon, de Sour, de Haoulé et le Basbequâa, dont on vante avec raison la fertilité. Le blé, le maïs, le coton, la sesame, y donnent, quoique les terres n'y soient pas cultivées, 20 et 25 pour un. Le pays de Safad produit des cotons aussi recherchés pour leur blancheur que ceux de Chypre. Les montagnes près de Sour fournissent des tabacs parfumés comme ceux de Latakié : les uns et les autres sont réservés pour le sultan et ses femmes. Le *Tabor*, montagne de 500 toises d'élévation, offre un cône tronqué; c'est près de cette montagne que Bonaparte gagna, en l'an VIII, la bataille d'Esdrelon, où 4,000 Français défirent 20,000 Turcs et Arabes.

Acre, capitale, autrefois Ptolémaïde, est située à l'entrée d'une baie, vis-à-vis le mont Carmel. Elle a été réparée depuis peu par Daher, cheik arabe. Le pacha Djessard (ou le Boucher), qui se déclara l'ennemi des Français, fortifia Acre, qui est maintenant une des premières villes de la côte. Cette place soutint deux mois de siége en VII, l'an contre les Français, commandés par le général Bonaparte, qui fut forcé de rétrograder en Egypte, la peste s'étant déclarée dans la ville. La fontaine publique est superbe. Le bazar et la mosquée de Djessard sont de très-beaux ouvrages.

Beirout, au N., ville ancienne, très-considérable, et qui conserve encore des restes de ses beaux monumens. Sa situation est très-agréable, dans un terroir très-beau et très-fertile. Au N. est une rade où débouche la rivière de Nahr-el-Kelb. L'eau excellente que l'on y boit vient du mont Liban; mais il faut l'aller chercher assez loin hors la ville. La population est d'environ 6,000 habitans, qui font un assez grand commerce de soie, ses environs étant tous plantés de mûriers blancs. Elle s'avance dans la mer, mais son port est comblé de ruines et de sable, et les vaisseaux ne peuvent y aborder. C'est le siége d'un archevêque de la communion latine, lequel dépend du patriarche des Maronites.

Seyde ou *Sayde*, au N., ville avec un port sur la Méditerranée; c'est l'ancienne Sidon qui a été détruite. La nouvelle est assez bien bâtie. Les Français et les étrangers qui y commercent y sont renfermés dans des caravanserais. Elle est dans un territoire fertile, près d'une île où il y a une citadelle qui communique avec la ville et la terre-ferme par un pont magnifique. On en tire des soies, du coton, des toiles de coton, des cendres, du savon, des noix de galle, de la cire, de la gomme, du sel ammoniac, de la casse, du séné, de l'enreus, des plumes d'autruche, des raisins de Damas, des pistaches: presque tout s'y fait en argent.

Sour, autrefois *Tyr*, au N. Le voyageur chercherait en vain dans cette ville les traces de son antique splendeur. Cette ville, jadis si célèbre par le commerce et la richesse de ses habitans, qui furent les premiers navigateurs, par ses superbes teintures de pourpre, etc., n'est plus aujourd'hui qu'un mauvais bourg, habité en grande partie par de malheureux pêcheurs qui vivent parmi les débris de son ancienne splendeur. Le commerce n'y est pas considérable; de la laine et du coton en forment la majeure partie. On recueille aussi dans ses environs d'excellent tabac, dont il se fait un grand débit. Elle a, du côté de terre, de très-forts murs en pierre, hauts de 18 pieds et larges de 7. Elle a plus d'un mille et demi de circonférence, et les chrétiens et les mahométans y montent à environ 500. On aperçoit encore quelques ruines de l'ancienne Tyr. M. Bruce dit avoir vu le pavé de la vieille ville; et il observe qu'il est de 7 pieds et demi plus bas que le sol de la nouvelle. « En « passant par Tyr » (dit cet auteur, qui mérite des éloges pour avoir éclairci quelques passages de l'écriture) « j'ai « eu le triste témoignage de la vérité « de cette prophétie, que Tyr, la reine « des nations, deviendrait un roc où « les pêcheurs feraient sécher leurs « filets (1). Deux pauvres pêcheurs ve- « nant de quitter leur occupation sans « avoir eu de succès, je les engageai à « les jeter de nouveau dans les endroits « où ils disaient pouvoir trouver des « roquillages; j'avais l'espérance qu'ils « en tireraient au moins un de ces « fameux poissons pourpres. Je ne réus- « sis pas; mais je ne fus pas en cela

(1) Ezech. chap. XXVI, v. 3.

« plus malheureux que ne l'avaient tou-« jours été ces vieillards. » Cette idée d'un poisson pourpre existant sur les côtes de Tyr paraît n'avoir été mise en avant que pour cacher la connaissance qu'ils avaient de la cochenille, d'autant mieux que s'ils n'avaient eu d'autres ressources que ce poisson pour leur teinture, quand toute la ville de Tyr n'aurait fait que pêcher, elle n'aurait pas fourni de quoi teindre vingt brassées de drap par an (1).

Mar-Hanna, à l'E. par N. Ce monastère de Grecs catholiques, est remarquable par son imprimerie arabe, la seule qui ait réussi dans l'empire turc, avant que les Français eussent établi celle du Caire.

Saffet ou *Safad*, à l'E., village dont le territoire produit des cotons estimés pour leur blancheur à l'égal de ceux de Chypre. Ce lieu, qui a éprouvé un tremblement de terre en 1759, est devenu fameux par la bataille du 23 ventose an VIII (1799), où les Français restèrent victorieux d'une armée innombrable de Turcs et d'Arabes.

Pays des Druses. — Il est enclavé dans le pachalick d'Acre, et s'étend aussi dans une partie de celui de Tripoli. Cette nation prétend descendre, pour la plus grande partie, des Français qui se réfugièrent dans les montagnes du Liban, lorsque les Européens perdirent les conquêtes qu'ils avaient faites dans la Terre-Sainte. Les Druses ne sont ni chrétiens ni mahométans. Ils forment une secte particulière, qui paraît avoir le mahométisme en horreur.

Dair-el-Kamar, gros bourg, à sept lieues de Seyde et de Beyrout, est la capitale du pays des Druses, et la résidence de leur émir ou prince. On y compte 1,800 habitans.

Balbeck, au N. O. de Damas, dans la vallée de Beca ou Buca, qui s'étend au S. entre le Liban et l'Anti-Liban; elle est formée de belles murailles, et contient de beaux restes d'antiquité, dont nous parlerons à l'article *Curiosités*, ainsi que de Palmyre, autrefois *Tadmor*, située à l'E. dans une plaine fertile.

Damas. — Ce pachalick, à l'E. de celui de Tripoli, est le plus étendu des quatre de la Syrie. Il occupe la partie orientale et une portion de la méridionale. Le sol y est varié. Les plaines les plus fertiles sont celles du Hauran et des bords de l'Oronte. Elles abondent en froment, orge, doura, sesame et coton; les oliviers, mûriers, et différens fruits viennent plus ou moins sur les montagnes, dont plusieurs sont couvertes de vignes, qui produisent d'excellens vins et raisins. On peut regarder le pacha de Damas comme le premier de la Syrie, par divers avantages dont il jouit, et sur-tout par l'honneur inappréciable aux yeux des musulmans, d'être *émir-hagdi*, c'est-à-dire le prince conducteur des pélerins de la Mecque.

Damas, capitale, est appelée *El-cham*, du nom de la Syrie. Cette ville est dans une vaste plaine, et baignée par la rivière *Baradi*, qui se divise en un grand nombre de canaux qui arrosent tous les jardins de Damas; les murs sont anciens et très-forts. La ville a neuf portes, et est divisée en 22 quartiers. Elle était célèbre par ses ouvrages d'acier, lames de sabres, couteaux d'une trempe excellente. Lorsque Tamerlan fit la conquête de la Syrie, il transporta en Perse les manufactures des aciers de Damas. Depuis ce temps cette ville a perdu la réputation qu'elle avait dans ce genre d'industrie. Ses habitans fabriquent ces belles soieries qui du nom de la ville s'appellent *damas;* ils font un très-grand commerce de soies brutes et travaillées, d'eau de rose, de fruits, de vins; ils fabriquent aussi beaucoup de savon. La campagne qui avoisine la ville est charmante, sur-tout pour les Turcs, qui aiment beaucoup la verdure et les jardins. On compte dans Damas 200,000 habitans. Ses environs, du côté de la rivière, sont d'une beauté inexprimable, et abondent en raisins et abricots excellans. Elle renferme des restes d'une belle mosquée.

Hama ou *Hémat*, au N. Cette petite ville, qui a environ 4,000 habitans, est située sur le fleuve *Oronte*, et est célèbre dans l'Orient par ses grandes roues hydrauliques qui ont 32 pieds de diamètre, et qui servent à puiser l'eau du fleuve pour remplir les bains publics. Elle est défendue par un fort château, et est le siége d'un évêque jacobite.

Homs ou *Ems*, située sur l'*Oronte*, au S. de la précédente, était l'ancienne

(1) Voyage de Bruce, tom. I. Introduction, pag. lix.

Emèse des Grecs. C'était autrefois une ville opulente, réduite maintenant à un bourg d'environ 2,000 habitans.

Palmyre, autrefois *Tadmor*, est située au N. E., au milieu d'un vaste désert.

Naplouse, au S. O., près de l'ancien bourg de Sichem, que les Turcs appellent *Nabolos*. C'est la résidence d'un cheik qui tient à ferme le tribut; mais elle est gouvernée par les principaux habitans. Elle est située entre deux collines, a plusieurs mosquées, et fait beaucoup de commerce.

PALESTINE. — Ce pays, autrefois *pays de Chanaan*, et ensuite *Judée* et *Terre-Sainte*; il s'étendait depuis Seyde jusqu'à l'Arabie-Pétrée; maintenant on ne lui donne pas la même étendue; il est au S. de la Syrie. Les anciens auteurs nous le représentent peuplé, florissant et fertile; maintenant il n'offre qu'une contrée inculte et presque stérile (1). Elle n'est habitée que par quelques Turcs et des Chrétiens de diverses sectes. On y rencontre aussi quelques Arabes errans et pillards, particulièrement au-delà du Jourdain, qui est une rivière de 60 à 80 pieds de large. Dans l'hiver, lorsqu'elle est grossie par des pluies, elle se déborde et forme une nappe d'eau large quelquefois d'un quart de lieue, qui remplit les lacs dits de *Galilée*, de *Tibériade* et de *Mer-Morte*; ce dernier est aussi appelé la *Asphaltite*, parce que sa surface est couverte de bitume que l'on nomme asphalte, qui ressemble à de la poix, avec l'odeur et le goût du soufre. Il sert à divers usages dans la médecine. Ce lac est peu profond, et quoiqu'il reçoive l'eau du Jourdain et des torrens qui s'y rendent du haut des montagnes qui l'environnent, il ne déborde point, ce qui fait croire que n'ayant point d'issue connue, il se décharge dans la mer Méditerranée par des canaux souterrains.

Jérusalem. Cette ancienne capitale de la Judée n'est plus tout-à-fait sur le même sol qu'autrefois, le mont Calvaire, qui jadis était hors des murs, étant aujourd'hui presque au milieu. Toutes ses rues sont étroites et tortueuses; ses murailles sont fort hautes, et construites en pierres de taille rougeâtres, avec des tours carrées d'espace en espace. Ses habitans, au nombre d'environ 18 à 20,000, sont en grande partie des Turcs et des Juifs, et ensuite des Grecs et autres Chrétiens de différentes sectes, comme Arméniens, Maronites, Géorgiens, Cophtes, Abyssins, Chaldéens. Elle est encore célèbre par le concours de pélerins qui s'y rendent au temps de Pâques pour visiter les lieux saints. Outre l'église du Saint-Sépulcre, objet de la vénération des pélerins, on remarque une belle mosquée que les Turcs appellent *Temple de Salomon*, et qui est située au même lieu où était le fameux temple des juifs sur le mont de *Sion*. Cette ville est le siége d'un patriarche grec qui réside à Damas. Les Latins y ont aussi un évêque de leur communion. Il y a encore d'autres prélats de différentes sectes, et plusieurs monastères qui exercent l'hospitalité envers les pelerins, dont le nombre cependant diminue tous les ans. Les environs de la ville sont montueux et d'une telle stérilité, qu'ils ne produisent rien à plus d'une lieue à la ronde. Cette ville est la résidence, non d'un pacha, mais d'un *motsallam* ou dépo-

(1) Le feu docteur Shaw, professeur de grec à Oxford, qui semble avoir examiné ce pays avec un soin tout particulier, et qui, éclairé par la plus saine philosophie, était en état de faire les plus justes observations, dit que si la Terre-Sainte était encore aussi cultivée qu'autrefois, elle serait plus fertile que les meilleures parties de la Syrie et de la Phénicie, parce que le sol en général est beaucoup plus riche, et que, tout considéré, elle donne des récoltes plus abondantes. Ainsi, dit-il, l'aspect sauvage dont quelques auteurs se plaignent, ne provient pas d'une sécheresse et d'une stérilité naturelles à ce pays, mais du manque d'habitans, de l'indolence qui domine le petit nombre des propriétaires, des discordes perpétuelles et des déprédations des petits princes qui se la partagent. En effet, ses habitans ne peuvent avoir qu'une faible inclination à cultiver la terre. « En Palestine, dit M. Wood, nous « avons vu souvent le cultivateur, semant son champ, accompagné d'un ami « armé, pour n'être point dépouillé de ses semailles. » En un mot, quiconque sème, n'est pas sûr de pouvoir un jour recueillir.

sitaire d'autorité, chargé de payer le *miri* ou impôt, qu'il lève sur le peuple, bien au-delà de ce qu'il fait entrer dans les coffres du grand-seigneur. La montagne des *Oliviers* est à l'E. de la ville. Le tombeau des rois est un ouvrage curieux, taillé dans le roc; on croit qu'il existe depuis Hérode. Il n'y a aucun commerce à Jérusalem, ou plutôt le seul qui s'y fait est celui des chapelets, des croix, des reliquaires, et des représentations en bois de la passion et du saint sépulcre, et autres objets de dévotion que l'on appelle des sanctuaires, ouvrages faits la plupart par les Turcs. Il s'en expédie, dit-on, plus de 300 caisses par an. C'est là tout ce qu'on en rapporte, et que l'on achète assez cher. Ainsi tous ceux que la dévotion ou la curiosité engage à faire ce voyage, acquièrent tous, pour leur argent, la qualité de pélerins; car les juifs, de même que les chrétiens y résidant, ou seulement pélerins, n'achètent la paix et ne peuvent visiter les saints lieux qu'à force d'argent, que sous différens droits ou prétextes leur extorquent les Turcs.

Ramla, à quelques lieues de Jérusalem, est une petite ville très-agréablement située. Son territoire abonde en baume, vignes, oliviers, palmiers et abricots excellens. Sa population est d'environ 4,000 habitans, tant Turcs que Chrétiens. Outre le commerce de coton, elle en fait encore un considérable de noix de galle, de séné, de gomme d'Arabie, que les Arabes du désert y apportent chaque semaine.

Erihia ou *Jéricho*, au N. E. Son terroir est arrosé par les eaux de sources, et abonde en figues, dattes et cannes à sucre.

Bethléem, village, à 2 lieues au S., dans un pays montueux, est célèbre par la naissance de Jésus-Christ. A l'E. on voit l'église de Sainte-Marie, qui a 121 coudées de long, et 77 de large, avec un couvent appartenant aux Pères de la Terre-Sainte. A 2 lieues de Nazareth est le mont Tabor, haute et célèbre montagne qui s'élève en cône de 4 à 500 toises de haut, dans une campagne isolée, et sur le sommet de laquelle est une petite plaine d'environ une demi-lieue de circuit, abondante en bonnes herbes. De cette élévation on a une des plus belles vues de la Syrie. On y voit quelques restes d'une ancienne citadelle. Le général Bonaparte remporta en l'an VII, près de cette montagne, la bataille d'*Esdrelon* ou du *Tabor*, dans laquelle 4,000 Français défirent 20,000 ennemis.

Hebron, plus au S., est célèbre dans les voyages d'Abraham. C'est le plus puissant village de ce canton. Il peut armer 900 hommes, ennemis des habitans de Bethléem.

AGELUN. — Ce pays renferme le terrain à l'E. du Jourdain et de la Mer-Morte.

Agelun, à quelque distance du Jourdain et du lac Tibériade, est de temps à autre la résidence du pacha. Son territoire a de beaux jardins.

Ammon, autrefois la capitale des Ammonites, montre beaucoup de ruines d'anciens édifices.

FALASTINN. — Ce pays, à l'O. de l'Hebron, est moins étendu que l'ancienne Palestine. Il ne dépend pas du pachalick de Damas. Une chaine de montagnes le sépare à l'E. de la Judée; il s'étend à l'O. jusqu'à la Méditerranée; au N. vers le ruisseau d'Yafa; au S. jusqu'à Kan-Yonnés, au S. de Gaza. Il est divisé en 3 parties appelées *melkanes*, ou apanages; ce sont ceux *d'Yafa*, de *Loüdd* et de *Gaza*.

YAFA. — Ce melkane appartient à la sultane-mère, qui est représentée par un aga. C'est l'entrepôt des marchandises destinées pour Jérusalem. C'est de ce pays qu'on tire les cotons filés de toute la Palestine.

Jafa ou *Yafa*, au S. O, autrefois *Jopé*, est sur la côte; c'est le rendez-vous des pélerins occidentaux. Cette ville a un quai, ce qui est très-rare dans le Levant; elle est bâtie sur un terrain inégal, et entourée de murailles. Elle n'a pas de port. Elle a été prise par les Français, commandés par le général Bonaparte, le 16 ventose an VII.

LOUDD. — Ce melkane est donné au capitan-pacha ou bacha. La ville du même nom n'a que des masures. Les chrétiens y font voir une colonne sur laquelle on dit que S. Pierre se posa: on l'appelle le *Stilite*.

El-Madyal, village près de là. Ses habitans filent le plus beau coton de toute la Syrie.

GAZA. — Ce melkane dépend aussi du capitan-pacha.

Gaza. Cette ville a un fort circulaire, et 50 métiers de toile de coton,

que les Bédouins et les Arabes du désert viennent acheter. On y fabrique du savon. Les Français, commandés par le général Bonaparte, s'emparèrent de cette place le 7 ventose an 7.

Toute cette côte se couvre de sable journellement, et presque tous les lieux qui étaient des ports dans l'antiquité, se trouvent maintenant à 4 ou 500 pas dans les terres.

ILES DE LA TURQUIE D'ASIE.

Les principales iles de l'Archipel qui appartiennent à la Turquie d'Asie, sont : *Mytilène*, *Scio*, *Samos*, *Cos*, *Rhodes*, etc.; mais comme elles font partie des îles de l'ancienne Grèce, nous les avons décrites à la Turquie d'Europe. Nous ne parlerons ici que de Chypre.

CHYPRE. — Cette ile a environ 70 lieues de longueur et 30 de largeur, et n'est éloignée que de 10 des côtes de la Syrie et de la Palestine. Après avoir été subjuguée par les Romains, et être restée long-temps sous la puissance des empereurs d'Orient, elle passa sous celle des Sarrasins, à qui elle fut enlevée par les Croisés, qui en firent un royaume particulier sous la domination successive de plusieurs princes. Les Vénitiens s'en emparèrent depuis, et furent obligés de la céder, en 1570, aux Turcs, à qui depuis ce temps elle est restée. Elle fut célèbre dans l'antiquité, par le culte que l'on y rendait à Vénus, dans les temples qui lui étaient consacrés à *Amathonte* et à *Paphos*, noms connus de tous les amateurs de l'antiquité, et qui, ainsi que les temples, ont été détruits, et se trouvent aujourd'hui remplacés par les noms durs et barbares de *Limassol* et de *Baffa*.

Cette ile est très-montueuse, et cependant fertile en toutes les choses nécessaires à la vie. Le sol produit d'excellent blé, de très-bons fruits, des vins délicieux qui ont la propriété de se conserver très-long-temps. Le meilleur croit au pied du mont *Olympe*, qui est la plus haute montagne de l'ile, et dans les environs de Baffa, anciennement Paphos. Elle abonde encore en miel, huile, soie et laine singulièrement belle et fine, et surtout en coton, qui passe pour le plus beau, le plus blanc et le plus fin de tout le Levant, et qu'on préfère même à celui des Indes. Il s'en faisait jadis une très-grande récolte; mais elle est bien diminuée depuis que l'ile est au pouvoir des Turcs. Il s'y fait aussi une quantité considérable de sel, dont on charge tous les ans plusieurs vaisseaux pour les contrées voisines. Le gibier y abonde. Ses montagnes recèlent beaucoup de minéraux, que la défiance que l'on a du gouvernement turc empêche d'exploiter. Les plantations de mûriers pour les vers à soie y sont très-multipliées, et on en élève dans toutes les maisons. Il y croît aussi beaucoup de cyprès, et il est assez vraisemblable que c'est d'eux que l'ile a tiré son nom. Ces différentes productions font fleurir le commerce. L'on en tire encore du cuivre fort estimé, du vitriol, du maroquin, beaucoup de drogues médicinales, du cristal, de fort beau grauit, etc. Avec tous ces avantages, cette île est fort mal peuplée à raison de sa grandeur. L'on n'y compte pas plus de 20,000 habitans, dont la plupart sont Grecs. Il y a aussi quelques Juifs et quelques Arméniens. Elle est gouvernée par un begler-bey, ou gouverneur général qui commande à sept sandgiacs ou gouverneurs particuliers.

Nicosie, capitale de l'ile, résidence du gouverneur général, et d'un archevêque grec, était autrefois celle des rois de Chypre. Leurs palais remarquables par la beauté de leur architecture, éprouvèrent le sort commun à tous les anciens édifices dont les Turcs sont restés les maitres. La position de cette ville est agréable. Les eaux y sont abondantes, de beaux jardins l'environnent. Son terroir est excellent.

Famagouste, bâtie sur les ruines de l'ancienne *Arsinoé*, a un port sûr, mais peu spacieux, et à moitié comblé. De petits bâtimens peuvent seuls y entrer; les gros vaisseaux mouillent en dehors. Les fortifications qui en étaient autrefois très-bonnes, sont dans un état de ruine et de dégradation qui atteste la négligence des Turcs, qui ne savent que détruire et jamais réparer. C'est le siége d'un évêque grec. Lat. N. 35. d. 12 m. Long. E. 31 d.

Larnaca est une petite ville à quelque distance de la mer. Les consuls et négocians des nations européennes y ont fixé leur demeure; près de cette ville est le petit port de *Salines*, ainsi nommé à cause de la grande quantité de sel qui s'y fait, et qui est un objet de

commerce. C'est à la belle rade des Salines, qu'abordent les bâtimens chargés pour la capitale de l'île et les vaisseaux de guerre destinés à les protéger. Les négocians de Larnaca y ont aussi leurs magasins.

Limassol, autrefois *Amathonte*, n'est plus qu'une triste ville, remplie de ruines et de décombres. Son port est néanmoins assez fréquenté. L'on y charge des grains, du coton, et d'autres productions. Les meilleurs vins de Chypre se font dans ses environs, et elle est l'entrepôt de tous ceux du pays qui entrent dans le commerce. Non loin de cette ville sont plusieurs mines de cuivre dont on faisait autrefois de grandes exportations, mais que l'on a cessé d'exploiter à cause des vexations des Turcs.

Baffa, anciennement *Paphos*, n'a rien conservé de son ancienne splendeur. Ce n'est plus qu'un village avec un château ruiné, sur une montagne. On n'y voit plus que quelques masures, quelques chétives églises grecques, et un mauvais petit port, qui ne présente plus qu'un abri fort incertain aux vaisseaux marchands.

Cérines, anciennement *Ceraunia*, sur la côte septentrionale de l'île, n'offre plus, ainsi que Paphos, que des débris pour témoignage de sa grandeur passée. On y voit un port qui sert au commerce de l'île avec la Caramanie, province de l'Asie-Mineure, la plus voisine de l'île de Chypre.

Antiquités et curiosités de la nature et de l'art. — Elles sont si variées, qu'elles ont fourni matière à de volumineuses relations, et il en paraît chaque jour de nouvelles. Ces pays contenaient tout ce qu'il y a de riche et de magnifique en monumens d'architecture et de sculpture; et il ne paraît pas que la barbarie des Turcs, ni les déprédations exercées par les Européens, en aient diminué le nombre. Ces restes sont plus ou moins parfaits, suivant l'air, le sol ou le climat où ils se trouvent, et ils portent tous des marques déplorables de négligence. Une grande partie des plus beaux temples sont convertis en mosquées ou en églises grecques; et ils sont encore plus défigurés que ne sont ceux qui existent en ruines. Parmi cette multitude de monumens, nous nous bornerons ici à en citer quelques-uns des plus frappans; et nous commencerons par Troie, Balbec et Palmire, qui sont l'orgueil de l'antiquité. Tout récemment, MM. Olivier et Lechevalier ont fait des recherches dans les plaines où était située l'ancienne Troie. On présume que le Simoïs est un gros ruisseau qui se jette dans l'Hellespont, presque en face de l'endroit où de nouveaux châteaux ont été élevés sous les ordres du baron de Tott. On croit aussi que les Romains ont détourné le cours du Scamandre, qui allait auparavant se rendre dans le Simoïs. On a découvert que des tombeaux de la plus haute antiquité, construits en forme de tertre, ont triomphé du temps. De célèbres voyageurs, après un mûr examen, sont venus à bout d'assigner leur situation. Selon eux, celui d'Hector est derrière l'emplacement de l'ancienne Troie; ceux d'Achille et de Patrocle sur le rivage.

Balbec est situé dans une plaine élevée entre Tripoli, en Syrie, et Damas, au pied du mont Liban; c'est l'Héliopolis de la Cœlosyrie. Ce qu'il en reste d'antique annonce, d'après le rapport des meilleurs juges, le plan le plus hardi qui ait jamais été exécuté en architecture. Le portique du temple d'Héliopolis est d'une beauté qu'on ne peut imaginer, quoique défiguré par deux tours turques. La cour, de forme hexagone, qui est derrière, ne se distingue plus que par la

magnificence de ses ruines. Les murs étaient ornés de pilastres corinthiens et de statues ; et cette cour avait communication avec une autre de même style et de même grandeur. Le grand temple, auquel celle-ci conduit, est aujourd'hui tellement en ruines, qu'on ne le reconnaît plus qu'à un entablement soutenu par neuf colonnes majestueuses, chacune de trois pièces unies ensemble par des barres de fer, et sans ciment. Quelques-unes de ces barres ou boulons, ont un pied de long et un pied de diamètre ; et l'avarice sordide des Turcs est journellement occupée à détruire ces colonnes pour en tirer le fer. Un petit temple est encore sur pied, avec un péristile de 8 colonnes sur la façade, et 15 sur chaque côté ; il est richement orné de toutes parts de figures en haut-relief, qui représentent des têtes de dieux, de héros et d'empereurs, et une partie de l'ancienne mythologie. A l'ouest de ce temple en est un autre de forme circulaire, d'ordre ionique et corinthien, mais défiguré par des mosquées et des maisons turques. Les autres parties de cette antique ville sont belles et surprenantes en proportion.

On a formé différentes conjectures sur les fondateurs de ces immenses fabriques. Les habitans de l'Asie les attribuent à Salomon ; mais quelques autres ne les croient pas plus anciennes qu'Antonin-le-Pieux : peut-être sont-elles de différentes époques ; et quoique ce prince et ses successeurs puissent en avoir bâti une partie, la noble hardiesse de leur architecture, la beauté de leurs ornemens, et l'étonnante exécution de l'ensemble, doivent faire reporter leur fondation à une époque antérieure à l'ère chrétienne, mais sans remonter jusqu'aux temps anciens des Juifs ou des Phéniciens, qui probablement connaissaient fort peu le style grec dans la construction et les ornemens. Balbec est à présent une petite ville environnée d'un mur : les habitans, au nombre d'environ 5,000, Grecs pour la plupart, vivent dans l'intérieur, ou près du temple circulaire, dans des maisons bâties avec les anciennes ruines. Une carrière de pierre de taille dans le voisinage, a fourni les matériaux pour le corps du temple ; et dans le fond de cette carrière est une pierre non entièrement détachée, longue de 70 pieds, large de 14, et épaisse de 14 pieds 5 pouces : une petite carrière de marbre blanc, plus éloignée du temple, a fourni les matériaux des ornemens.

Palmyre, ou, comme l'appelaient les anciens, Tadmor dans le désert, est située dans les déserts de l'Arabie-Pétrée, vers le 33 degré de latit. N., à 67 lieues au S. E. d'Alep. On y arrive à travers une plaine étroite, qui semble couverte de débris d'antiquités, et d'où l'œil embrasse tout à-la-fois les objets les plus admirables et les plus frappans qu'on puisse trouver dans le monde. Le temple du Soleil est en ruines, mais les approches sont couvertes d'un grand nombre de superbes colonnes corinthiennes de marbre blanc, dont on ne peut connaître la grandeur et la majesté, qu'en voyant les gravures qui en ont été faites et publiées par M. Wood. Ce savant alla, il y a quelques années, avec des amis, visiter ces magnifiques monumens, dans l'intention d'en consacrer le souvenir par le dessin. Comme les gravures qui en ont été tirées sont maintenant très-répandues, nous y renvoyons

le lecteur, qui, d'après un simple récit, ne pourrait se faire une idée juste de ces nobles ruines. Des arcs superbes, des colonnes qui frappent d'admiration, une colonnade de 4,000 pieds de long, qui aboutit à un beau mausolée, des temples, de riches portiques, des péristiles, des entre-colonnemens, des entablemens, tout cela du beau style, et formé des plus beaux matériaux, se trouvent par-tout sous les pas, mais si désunis, si dispersés, qu'il est impossible de juger sur ces débris ce qu'était le tout dans sa perfection. Ces ruines imposantes contrastent avec les misérables cabanes des Arabes du désert, qui habitent au milieu d'elles ou à l'entour.

Ce seul témoignage oculaire peut convaincre que cette superbe cité, qui jadis avait trois ou quatre lieues de circuit, a pu exister au milieu d'un désert, qui ne présente maintenant que des sables arides et inhabitables. Il est cependant certain que Palmyre était jadis capitale d'un royaume; qu'elle était l'orgueil aussi bien que la reine des contrées orientales, et que ses négocians trafiquaient avec les Romains et les nations de l'Occident, des marchandises et des richesses de l'Inde et de l'Arabie. On ne peut attribuer l'état de destruction où elle se trouve, qu'à des causes naturelles qui ont changé les campagnes les plus fertiles en stériles déserts. Les Asiatiques pensent que Palmyre, ainsi que Balbec, doivent leur origine à Salomon; et ils tirent de l'histoire sacrée leurs motifs. Dans l'histoire ancienne, il n'est pas fait mention de cette ville avant le temps de Marc-Antoine; et l'on suppose que ses plus superbes édifices sont du bas-empire, vers le temps de Gallien. Odenat, dernier roi de Palmyre, fut très-favorisé de cet empereur, et même déclaré Auguste. Sa veuve, Zénobie, régna quelque temps avec beaucoup de gloire; et Longin, célèbre critique, fut son secrétaire. Ne pouvant supporter la tyrannie des Romains, elle déclara la guerre à Aurélien, qui la fit prisonnière, la mena en triomphe à Rome, massacra sa principale noblesse, et parmi les autres le savant Longin. Il détruisit ensuite la ville, et en mit à mort les habitans; mais il prit dans le trésor de Zénobie de grandes sommes, qu'il employa à la réparation du temple du Soleil, dont nous avons cité les ruines magnifiques. On voit bien que ce n'est là qu'une histoire tronquée de cette cité célèbre : aucune des inscriptions qui s'y trouvent ne remonte au-delà de l'ère chrétienne, quoiqu'on ne puisse douter que la ville elle-même ne soit beaucoup plus ancienne. L'empereur fit quelques efforts pour lui rendre son ancienne splendeur; mais ils furent sans succès; car elle ne fit que déchoir par degrés jusqu'à son état présent. Il a été observé avec vérité, que son architecture et les proportions de ses colonnes n'égalaient nullement en pureté celles de Balbec.

Rien n'est plus futile que les antiquités vantées que montrent les prêtres grecs et arméniens dans Jérusalem et aux environs, lorsqu'on sait que cette ville a été si souvent rasée et rebâtie à neuf, et que l'on ne peut s'assurer des lieux consacrés par la vie et par les souffrances de Jésus-Christ. L'église du Saint-Sépulcre, qu'on dit avoir été bâtie par Hélène, mère de Constantin-le-Grand, est encore existante, et

d'une assez bonne architecture ; mais ses différentes divisions, et les dispositions faites à l'entour, ont eu pour but principal d'appuyer les fables de ses gardiens. On trouve en Palestine d'autres églises bâties par la même princesse ; mais le pays a tant perdu de son apparence et de ses qualités naturelles, que c'est un des plus tristes de l'Asie ; et ce serait en vain qu'un voyageur sage chercherait à reconnaître les vestiges du royaume de David et de Salomon.

Les environs de Smyrne (aujourd'hui nommée Ismir) ont plusieurs antiquités précieuses. On en peut dire autant d'Alep et de plusieurs autres lieux célèbres dans les anciens temps, et qui ne sont plus connus que par les observations géographiques. Parmi les antiquités restées entières, on compte un temple de marbre construit en l'honneur d'Auguste, à Milet en Carie, et quelques édifices du même genre dans le voisinage. Trois théâtres en marbre blanc et un beau cirque, près de Laodicée, maintenant Latakié, ont peu souffert des temps de barbarie, et quelques voyageurs croient avoir reconnu les ruines du fameux temple de Diane, près d'Éphèse.

Industrie, commerce et manufactures. — Ces objets sont peu considérés dans les pays de la domination turque. La nature du gouvernement détruit cette heureuse sécurité, mère des arts, de l'industrie et du commerce ; et tel est l'avilissement de l'esprit humain, lorsqu'il est accablé par la tyrannie et la vexation, que les grands avantages pour le commerce, que la nature a pour ainsi dire jetés sous les pieds des habitans, sont absolument négligés. Les avantages de ce genre, dont jouissaient Tyr, Sydon, Alexandrie, et tous ces pays qui faisaient le commerce de l'ancien monde, ne sont point appréciés. Ces peuples commandent la navigation de la mer Rouge, qui ouvre une communication avec les mers du midi, et leur offre toutes les richesses de l'Inde. En jetant les yeux sur la carte (1) de Turquie, on doit admirer la situation de la capitale de cet empire sur un canal étroit, qui sépare l'Europe de l'Asie, qui communique au midi avec la Méditerranée, et qui ouvre à toutes les nations d'Europe un passage vers cette mer aussi bien que vers les côtes d'Afrique. Le même détroit communiquant au N. avec la mer Noire, ouvre également un passage par le Danube et autres grands fleuves, vers les parties intérieures de l'Allemagne, de la Pologne et de la Russie.

Dans un empire aussi étendu, qui produit tout ce qui est nécessaire pour favoriser et faire réussir les plus vastes plans d'industrie et de commerce, les Turcs se contentent de manufacturer des cotons, des tapis, du cuir et du savon. Les productions que la Turquie fournit au commerce, sont diverses sortes de soie, de laine, de poil de chèvre et de chameau, de coton brut et filé, de lin, de chanvre, de cire, d'huile, de séné, de noix de galle, de bétail, de cendre, de bois pour les manufactures, de bois pour la construction des bâtimens, des soies et des toiles de Perse et des Indes, des damas, des brocards d'or et d'argent, des pelleteries pour toutes sortes d'usages, des chagrins, des maroquins,

(1) Voyez cette carte dans l'Atlas.

des pierres et des drogues médicinales, des parfums, du baume et du café, etc., etc., qu'elle échange avec les nations commerçantes d'Europe, contre des draps, des serges, des velours et des taffetas, des étoffes de soie et de coton, des laines, des bonnets, des dorures, des montres, des bijouteries, des quincailleries, des merceries, des sirops, des liqueurs, du sucre, de la cassonade, du café, du tabac, de l'indigo, de la cochenille, des épiceries, des drogues médicinales, du bois de teinture, de l'étain, du plomb, de la cire, de l'huile, du safran, des cuirs, de la garance, de la céruse, du vif-argent, du sublimé, des émaux, des grains de verre, des glaces, des miroirs, des couteaux, des rasoirs, des ciseaux, du papier, etc., etc. Le commerce de l'intérieur de l'empire est extrêmement borné, et tout entier entre les mains des Juifs et des Arméniens. Dans leurs transactions commerciales avec le reste de l'Europe, les Turcs sont absolument passifs. Les Anglais, les Français, les Hollandais, et autres nations européennes, y conduisent leurs marchandises, et rapportent celles des Turcs sur les mêmes vaisseaux. Ce peuple tente rarement des voyages de long cours, et ne possède que quelques navires caboteurs dans la Turquie d'Asie, sa principale marine impériale étant dans la partie d'Europe. L'indolence des Turcs, relativement au commerce, est peut-être ce qui fait la plus grande sûreté de leur gouvernement. L'attention des princes de l'Europe à maintenir la balance entre les puissances, et leur jalousie réciproque, assurent aux Turcs la possession de provinces qui, dans les mains des Russes ou de quelque autre peuple actif, pourraient nuire au commerce de leurs voisins, sur-tout avec l'Inde.

Origine et progrès des Turcs. — Tel a été le sort des parties de l'Asie les plus méridionales et les plus fertiles, d'être à différentes époques conquises par cette race d'hommes belliqueux qui habitent le pays connu des anciens sous le nom de Scythie, et des modernes sous celui de Tartarie. Une tribu de ce peuple, nommée Turcs, ou Turcomans, qui veut dire *errans*, étendit ses conquêtes sous divers chefs, et dans l'espace de plusieurs siècles, des bords de la mer Caspienne au détroit des Dardanelles. Ayant demeuré long-temps comme gardes-du-corps dans les cours des Sarrasins, ils embrassèrent la doctrine de Mahomet, et servirent long-temps comme troupes à gages des princes contendans. Leur principale résidence était dans les environs du mont Caucase, d'où ils se transportèrent dans la Grande-Arménie, et après avoir été employés, comme mercenaires, par le sultan de Perse, ils s'emparèrent de ce royaume, vers l'an 1037, et étendirent leurs ravages sur toutes les contrées voisines. Engagés par leur religion à faire des prosélytes au mahométisme, ils ne manquaient jamais de prétextes pour envahir et ravager les possessions des empereurs grecs, et quelquefois ils furent commandés par de très-habiles généraux. Sur le déclin du califat, ou empire des Sarrasins, ils se rendirent maîtres de la Palestine; et la visite de la sainte cité de Jérusalem faisant alors partie des exercices des chrétiens, que les Sarrasins avaient tolérés, les Turcs accablèrent les pélerins d'Europe de con-

tributions exorbitantes; ils exercèrent de si horribles cruautés contre les chrétiens habitans du pays, qu'ils donnèrent lieu aux fameuses croisades, dont nous avons fait une plus ample mention dans l'introduction.

Malheureusement les empereurs grecs furent plus jaloux des progrès des chrétiens que les Turcs; aussi, quoiqu'un royaume chrétien, acheté au prix du sang d'un million de croisés, eût été établi à Jérusalem, sous Godefroi de Bouillon, ni ce prince ni ses successeurs n'eurent réellement le pouvoir de s'y maintenir. Les Turcs, vers l'année 1229, avaient étendu de toutes parts leur domination, et s'étaient rendus maîtres, sous Othman, des plus belles provinces de l'Asie, de Nicée, et de Pruse en Bythinie, de laquelle Othman fit sa capitale. Du nom de ce chef, qui les forma en corps de nation, ils prirent celui d'Ottomans, la qualification de Turcs, qui signifie dans l'origine *vagabonds* ou *hommes bannis*, étant considérée comme un terme injurieux. Othman doit être regardé comme le fondateur de l'Empire Turc. Il eut pour successeurs une suite de princes les plus belliqueux dont l'histoire fasse mention. Vers 1357, ils passèrent l'Hellespont, entrèrent en Europe, et Amurath établit le siége de l'empire à Andrinople, qu'il prit en 1362 : ce fut sous lui que l'ordre des janissaires fut institué. Telles furent les conquêtes de Bajazet Ier, qu'après s'être emparé de la Bulgarie, et avoir défait l'empereur grec Sigismond, il assiégea Constantinople, dans l'espérance de soumettre tout l'Empire Grec. Son agrandissement et son insolence excitèrent Tamerlan, prince tartare, qui revenait de ses conquêtes d'Orient, à lui déclarer la guerre. Une bataille décisive eut lieu entre ces deux rivaux, en Natolie, dans la plaine où Pompée défit Mithridate : l'armée de Bajazet y fut taillée en pièces, et lui-même, fait prisonnier, fut enfermé dans une cage de fer, où il termina sa vie.

Les successeurs de Tamerlan, en se faisant mutuellement la guerre, laissèrent les Turcs plus puissans que jamais; et ceux-ci, quoique arrêtés dans leurs progrès par la valeur des Vénitiens, des Hongrois et du fameux Scanderberg, prince d'Epire, resserrèrent peu-à-peu le territoire de l'Empire Grec. Après un long siége, Mahomet II prit Constantinople, en 1453. Ainsi finit l'Empire Grec, après une existence de dix siècles, depuis son établissement sous Constantin-le-Grand : cet événement avait été prévu depuis long-temps, et pouvait être attribué à plusieurs causes. Les principales furent la dégénération absolue des empereurs grecs eux-mêmes, de leurs cours et de leurs familles, et l'aversion de leurs sujets contre les papes et l'église d'Occident; aversion telle, qu'un de leurs patriarches déclara à un légat romain, qu'il aimerait mieux voir un turban que la tiare sur le maître-autel de Constantinople. Cependant, comme les Turcs, en étendant leurs conquêtes, n'exterminaient pas les nations, mais seulement les assujétissaient, le reste des anciens Grecs subsiste encore, comme nous l'avons déja observé, particulièrement à Constantinople et dans les îles des environs, où, malgré l'oppression qu'ils éprouvent, ils professent le christianisme sous leurs patriarches de Constantinople,

d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem. Les Arméniens ont aussi trois patriarches, plus riches que ceux de l'église grecque, le peuple de leur secte faisant un commerce plus étendu et avec plus d'intelligence. On dit que ces Grecs modernes, quoique gémissant sous le joug tyrannique des Turcs, conservent encore, sinon les qualités qui distinguaient leurs ancêtres, au moins quelque chose de l'apparence extérieure.

La conquête de Constantinople fut suivie de la soumission de toute la Grèce; et depuis ce temps les Turcs ont été mis au nombre des puissances de l'Europe.

Mahomet mourut en 1481, et eut pour successeur Bajazet II, qui fut en guerre contre les Hongrois et les Vénitiens, aussi bien que contre les Persans et les Egyptiens. Bajazet, attaqué de la goutte, tomba dans l'indolence; il eut à souffrir des tracasseries de famille; et à la fin, par ordre de son second fils Selim, il fut empoisonné par un médecin juif: Selim fit ensuite étrangler son frère aîné Achmet, ainsi que plusieurs autres princes de la race ottomane. Il défit les Persans et le prince du Mont-Taurus; mais hors d'état de pénétrer dans la Perse, il tourna ses armes contre l'Egypte, qu'après plusieurs batailles sanglantes il annexa à son empire, en 1517, ainsi qu'Alep, Antioche, Tripoli, Damas, Gaza, et plusieurs autres villes.

A ce monarque succéda, en 1520, son fils Soliman-le-Magnifique, qui, profitant de la division des puissances chrétiennes, prit Rhodes, et en chassa les chevaliers, qui se retirèrent dans l'île de Malte, que leur donna l'empereur Charles V. Le règne de Soliman ne fut ensuite qu'une guerre continuelle avec les princes chrétiens, et il la conduisit avec succès, tant sur mer que sur terre. Il prit Bude, alors capitale de la Hongrie, et Belgrade, et emmena près de 200,000 captifs en 1526: deux ans après il s'avança jusqu'en Autriche, et mit le siége devant Vienne; mais il se retira à l'approche de Charles V: il échoua aussi dans une tentative contre l'île de Malte. Ce Soliman est regardé comme le plus grand prince qui ait tenu le sceptre ottoman.

En 1566 lui succéda son fils Selim II. Sous son règne, la marine turque reçut, de la part des chrétiens, à la bataille de Lepante, un échec dont elle ne put se relever. Cette défaite aurait été bien funeste au Croissant, si les chrétiens, et sur-tout les Espagnols, eussent poursuivi leur victoire. Selim cependant prit Chypre sur les Vénitiens, et Tunis en Afrique sur les Maures. Il eut pour successeur, en 1575, son fils Amurat III, qui força les Persans à abandonner aux Turcs Tunis, Téflis, et plusieurs autres villes. Il prit également l'importante forteresse de Raab en Hongrie; et en 1595, il fut remplacé par Mahomet III. Un trait affreux, qui caractérise l'histoire de ce prince, est d'avoir fait étrangler dix-neuf de ses frères, et jeter à la mer dix des concubines de son père, que l'on soupçonnait d'être enceintes. Il eut souvent du désavantage dans ses guerres contre les chrétiens, et mourut de la peste en 1604. Son successeur Achmet, quoique battu par les Persans, força l'Autriche à faire un traité en 1606, et à consentir qu'il gardât ce qu'il possédait en Hongrie. Osman, prince d'un grand

esprit, mais âgé seulement de seize ans, ayant éprouvé des revers de la part des Polonais, fut mis à mort par les janissaires dont il voulait réduire la puissance. Amurat IV lui succéda en 1625, et prit Bagdad sur les Persans. Son frère Ibrahim lui succéda en 1640: ce prince, indoleut et sans mérite, fut étranglé par les janissaires en 1640. Son successeur Mahomet IV tira de très-grands services de son premier visir Cuperli. Il prit Candie sur les Vénitiens, après 30 ans de siége: cette conquête coûta 80,000 hommes aux Vénitiens et à leurs alliés, et elle en coûta, dit-on, 180,000 aux Turcs. Une guerre sanglante eut lieu ensuite entre les Impériaux et les Turcs, dans laquelle ceux-ci eurent tant de succès, qu'ils mirent le siége devant Vienne; mais Jean Sobieski, roi de Pologne, et d'autres princes chrétiens, les contraignirent de le lever avec une grande perte, comme nous l'avons déja dit. Mahomet, en 1687, fut jeté en prison par ses sujets, et eut pour successeur son frère Soliman III.

Les Turcs éprouvèrent plusieurs revers sous le règne de ce prince et sous celui de son successeur Achmet II; mais Mustapha II, qui monta sur le trône en 1695, commanda ses armées en personne; et après quelques campagnes poussées avec vigueur, il fut défait par le prince Eugène; et la paix de Carlowitz, entre les Impériaux et les Turcs, fut conclue en 1699. Bientôt après Mustapha fut déposé; son mufti eut la tête tranchée, et son frère Achmet III monta sur le trône. Ce fut ce prince qui donna un asyle dans Bender à Charles XII, roi de Suède, et qui termina une guerre avec les Russes, par la paix conclue à Pruth. Lorsque l'armée russe se trouva bloquée sans espérance d'échapper, la czarine porta le grand-visir à la paix, en lui faisant présent de tout l'or, de la vaisselle et des bijoux qui se trouvaient dans l'armée; mais les Russes abandonnèrent aux Turcs Asof, Kaminieck et Taiganrog, et consentirent à évacuer la Pologne. Achmet fut ensuite en guerre avec les Vénitiens, ce qui alarma toutes les puissances chrétiennes. Les principales actions eurent lieu en Hongrie, où le prince Eugène, général des troupes de l'empereur, accabla les infidèles de tant de défaites, qu'ils furent forcés de conclure une paix désavantageuse à Passarowitz, en 1718. Cette guerre ayant été suivie d'une autre plus malheureuse contre les Persans, sous Kouli-Khan, la populace demanda la tête du visir, du grand-amiral et du secrétaire, qui furent en conséquence mis à mort: mais le sultan fut aussi déposé, et Mahomet V monta sur le trône. Il ne réussit pas davantage contre Kouli-Khan, et fut enfin obligé de reconnaître cet usurpateur pour roi de Perse. Il fut ensuite engagé dans une autre guerre contre l'empereur et les Russes: la victoire le favorisa contre le premier; mais les succès des autres, qui menacèrent Constantinople même, le forcèrent à conclure promptement un traité avec l'empereur, et ensuite avec les Russes. Mahomet mourut en 1754.

Il fut remplacé par son frère Osman III, qui mourut en 1757, et eut pour successeur son frère Mustapha III, mort le 21 janvier 1774 pendant le cours d'une guerre désastreuse qu'il eut à soutenir contre les Russes, et dont nous avons parlé dans l'histoire de ce peuple.

Durant cette guerre, la Russie équipa une flotte considérable qui mit à la voile de la Baltique, dans l'intention de s'emparer des parties de l'Archipel les plus isolées. Cette flotte arrivée à Minorque, en partit au commencement de 1770, et dirigea sa course vers la Morée. Le comte Orlow ayant débarqué toutes ses forces de terre à Maina, qui est à l'O. du cap Matapan, à environ 17 lieues au S. O. de Misitra ou ancienne Sparte, les Maniotes, qui descendent des Lacédémoniens, et qui possèdent encore le pays de leurs ancêtres avec soumission au Grand-Seigneur, coururent aussitôt aux armes dans tous les quartiers, et se joignirent aux Russes par milliers, tant était grande leur aversion pour la tyrannie des Turcs. Les autres Grecs suivirent sur-le-champ leur exemple; ou plutôt ils n'attendaient que d'être instruits de l'arrivée des Russes pour prendre un parti projeté dès long-temps, et toute la Morée parut en mouvement. Tout le plat pays fut bientôt couvert; et Misitra, Arcadia et plusieurs autres places furent promptement prises, tandis que les vaisseaux russes, qui avaient été séparés ou envoyés en Italie, arrivèrent successivement, et débarquèrent leurs troupes en différens quartiers : chaque détachement devint en peu de temps une petite armée, et les Turcs furent de toutes parts attaqués ou coupés. Dans le même temps les Grecs donnèrent le dernier essor à leur vengeance, et leurs oppresseurs furent par-tout égorgés sans pitié. La fureur qui enflammait les habitans du continent s'étendit jusqu'aux îles, et les Turcs y furent massacrés en grand nombre. Il leur était impossible, à la vérité, de résister aux Russes et aux Grecs en plaine; leur seule ressource fut dans les forteresses. Les mécontens s'étaient tellement multipliés depuis le premier débarquement des Russes, qu'ils investirent Napoli de Romanie, Corinthe et le château de Patras, ainsi que plusieurs autres places de marque : mais tandis qu'ils étaient occupés de ces entreprises, une armée de 30,000 hommes, composée principalement d'Albaniens et d'Epirotes, entra en Morée sous le commandement du serasquier pacha de Bosnie. Ce général turc recouvra toute la partie nord de la presqu'île dès qu'il y parut, et tous les Grecs qui furent trouvés hors de leurs villages furent aussitôt mis à mort. Les Russes furent alors repoussés jusque dans leurs vaisseaux; mais vers le même temps, une autre escadre des leurs, commandée par l'amiral Elphinstone, arriva d'Angleterre pour renforcer le comte Orlow. La flotte turque parut aussi; il y eut un engagement opiniâtre dans le canal de Chio, qui sépare cette île de la Natolie et de l'Asie-Mineure. La flotte turque, bien supérieure en force, consistait en 15 vaisseaux de ligne de 60 à 90 canons, outre un nombre de chebecs et de galères, montant en tout à près de 30 voiles; les Russes n'avaient que 10 vaisseaux de ligne et 5 frégates. Quelques vaisseaux de part et d'autre attaquèrent avec beaucoup de résolution, tandis que d'autres furent empêchés par diverses causes de s'approcher suffisamment pour prendre part au combat; mais Spiritof, amiral russe, rencontra le capitan-pacha sur la Sultane, de 90 canons : ils se battirent avec la plus grande fureur, et à la fin s'approchèrent de si près, qu'ils purent s'accrocher avec des grapins et des cordages. Dans cet état, les

Russes jetant du haut des mâts des grenades, mirent en feu le vaisseau turc; et ne pouvant plus se débarrasser des grapins, l'un et l'autre furent bientôt en flammes. Ainsi engagés sans espoir d'être secourus, ils sautèrent enfin avec une explosion horrible. Les commandans et principaux officiers se sauvèrent pour la plupart; mais les deux équipages furent presque entièrement détruits. L'épouvantable destruction de ces deux vaisseaux, aussi bien que le danger qu'ils firent courir à ceux qui les avoisinaient, occasionnèrent une espèce de relâche entre les deux partis; après quoi l'action reprit et dura jusqu'à la nuit, sans aucun avantage marqué de part ni d'autre. Lorsque les ténèbres purent couvrir leur retraite, les Turcs coupèrent leurs câbles, et se sauvèrent dans une baie sur la côte de Natolie : les Russes les y bloquèrent, et les resserrèrent étroitement; et pendant la nuit quelques brûlots furent successivement envoyés au milieu de cette flotte par l'intrépide conduite du lieutenant Dugdale, anglais, au service de Russie, qui, quoique abandonné de son équipage, conduisit lui-même l'opération des brûlots. Le feu fut si bien dirigé, qu'en cinq heures toute la flotte, à l'exception d'un vaisseau et de quelques galères remorquées par les Russes, fut détruite. Après cela les vainqueurs entrèrent dans le port, bombardèrent et canonnèrent la ville et un château qui la défendait, et avec tant de succès, qu'un coup ayant porté sur un magasin à poudre dans le château, cette forteresse et la ville furent totalement renversées. Ainsi à peine resta-t-il, à neuf heures, le moindre vestige d'une ville, d'un château et d'une flotte superbe, qui existaient entiers à une heure du matin.

Comme nous avons rendu compte, à l'article de l'Empire de Russie, des principales actions militaires qui eurent lieu sur terre entre cette puissance et les Turcs, nous ajouterons seulement qu'après la guerre la plus désastreuse pour cette puissance, la paix fut enfin conclue entre elles, le 24 juillet 1774, peu de mois après l'avénement d'Achmet IV au trône. L'empereur Mustapha III laissait un fils, âgé seulement de treize ans; mais ce prince étant trop jeune pour tenir le timon des affaires dans des circonstances si difficiles, Mustapha nomma son frère, dernier empereur, pour lui succéder au trône, et il confia à celui-ci son jeune fils, le lui recommandant dans les termes les plus forts.

La persévérance des Turcs, secondée par leurs nombreuses armées d'Asie et leur entière subordination, plutôt que par une supériorité de discipline militaire ou de courage, a été la source de ces succès qui ont rendu leur empire si formidable. Ses progrès et sa durée peuvent être attribués en partie à l'institution militaire des janissaires, corps originairement composé d'enfans chrétiens qui ne pouvaient payer leurs taxes. Ces enfans rassemblés étaient exercés aux armes sous les yeux de leurs officiers, dans le sérail. Ils se trouvaient souvent au nombre de 40,000, et leur discipline était si excellente, qu'on les estimait invincibles : ces troupes sont encore aujourd'hui la fleur des armées turques; mais la puissance ottomane est dans un tel état de décadence, qu'elle ne doit sa conservation et la possession des plus belles

provinces du monde, qu'à l'état politique de l'Europe et aux jalousies existantes entre ses différens princes.

Il ne pouvait subsister de paix durable entre la Russie et la Porte Ottomane, le traité de 1774 ayant laissé entre elles des semences de discorde. Nous renvoyons au précis historique du premier de ces empires, le lecteur qui en voudra connaître le détail. Sur la fin de 1786, les Turcs ont adopté, à ce qu'il semble, un système d'hostilités indirectes contre la Russie, qui, par des envahissemens continus, a porté les Turcs à tenter encore la fortune de la guerre. A peine l'impératrice de Russie était-elle de retour de son voyage d'apparat à Cherson, que l'on annonça à Pétersbourg une reprise d'hostilités. On ne sut point d'abord quel parti prendrait dans cette guerre l'empereur d'Allemagne. La versatilité de son caractère tint long-temps en suspens les esprits curieux; mais il déclara bientôt qu'il était déterminé à soutenir tous les droits de la Russie contre la Porte.

Au lieu d'être découragés par l'appareil menaçant de la confédération qui s'était formée contre eux, les Turcs redoublèrent d'ardeur pour se préparer à la résistance. Mais un événement qui paraît avoir puissamment contribué aux mauvais succès qu'a éprouvés le Croissant en 1789, fut la mort d'Achmet IV, arrivée le 7 avril de cette année.

Ce prince, si nous avons égard au désavantage qu'il a eu comme monarque despotique, et aux préjugés de son pays, ne doit pas être jugé rigoureusement. Il a occupé le trône de Constantinople sans faire retomber sur ses sujets les disgraces qu'il a essuyées. Il paraît avoir eu un caractère doux et humain. Non-seulement il laissa la vie à Selim son neveu, et fils du dernier empereur, mais il le reconnut publiquement pour son successeur. Son règne ne fut pas souillé d'autant de meurtres arbitraires que ceux de ses prédécesseurs. Il permit à ses sujets de s'instruire dans les arts et la discipline militaire de l'Europe. Yssouf, son premier ministre, quoiqu'il ne se soit pas toujours montré également grand pendant les trois dernières années de sa vie, mérite cependant nos éloges; et il sera mieux connu pour avoir protégé et encouragé la traduction de l'Encyclopédie en langue turque, que comme rival expérimenté et victorieux des armes autrichiennes dans le Bannat de Transylvanie.

Achmet mourut à 64 ans, et Selim III lui succéda à l'âge de 28. Celui-ci, dans la vigueur de la jeunesse, crut nécessaire de se distinguer par quelque action extraordinaire; et d'abord il se proposa de se mettre à la tête de ses troupes. On peut présumer, d'après son éducation efféminée, qu'il fut aisément dissuadé de ce projet ridicule et téméraire; mais il conçut celui de traverser les ministres de ses prédécesseurs, de confondre leurs plans et de renverser toutes leurs opérations. Ces ministres avaient plus ou moins acquis la confiance de leurs subordonnés, et il parut dans la suite que l'éclat qui entoure un nouveau et jeune souverain ne compense pas les innovations capricieuses et arbitraires qui accompagnent communément son avénement au trône.

En 1788, Choczim et Otchakof se rendirent aux armes de la Rus-

sie, comme on peut le voir dans l'histoire de ce pays; et le 12 septembre 1789, les forces autrichiennes mirent le siége devant Belgrade, avec cette bonne fortune qui semblait accompagner presque constamment leur général, le maréchal Laudon. La place et toute sa nombreuse garnison se rendirent le 8 octobre après une vigoureuse résistance. Le reste de la campagne ne fut qu'une suite d'importans succès; et une circonstance qui n'y contribua pas peu, fut le système adopté par les Autrichiens et les Russes, de laisser les garnisons turques sortir des places qu'elles occupaient, sans les inquiéter. Buchorest, capitale de la Valachie, tomba sans opposition entre les mains du prince de Cobourg, tandis qu'Akerman, sur la mer Noire, se rendit aux Russes. Bender se rendit également au prince Potemkim, le 15 novembre, non sans soupçon de pratiques sourdes. L'armée alliée ne rencontra qu'un obstacle dans la garnison d'Orsova, qui déploya une résistance invincible, et le maréchal Landon fut obligé de lever le siége de cette place au milieu de décembre, après l'avoir tenu six semaines. Peu de temps après le siége fut repris, et Orsova se rendit le 16 avril 1790.

La guerre, après cet événement, fut conduite avec lenteur de la part de l'Autriche, et au mois de juin on en vint à une conférence à Reicheinbach, à laquelle assistèrent les ministres de Prusse, d'Autriche, d'Angleterre et des Provinces-Unies, et où fut aussi présent, par occasion, un envoyé de Pologne. A la suite d'une négociation qui continua jusqu'au 17 août, on convint que la paix serait conclue entre le roi de Hongrie et la Porte; que la base du traité serait l'entière restitution, par le premier, de toutes les conquêtes qu'il avait faites, à l'exception de Choczim, qu'il garderait comme sûreté, jusqu'à ce que la Porte eût consenti à remplir ces conditions. De l'autre part, le roi de Prusse abandonna les Provinces Belgiques, et de plus, promit son assistance pour les rendre à la domination de l'Autriche.

Il fut moins heureux dans sa médiation avec la Russie. Catherine ne voyait pas comme Léopold chanceler sur sa tête la couronne impériale. D'ailleurs ses conquêtes sur la Turquie étaient trop importantes pour être relâchées aisément, et elle crut voir sa dignité attaquée, par le ton insolent de la médiation prussienne. En conséquence, la substance de sa réponse à la note du ministre de Prusse, fut que « l'impératrice de Russie ferait la paix et la guerre avec qui il lui « plairait, sans l'intervention d'aucun pouvoir étranger. »

La campagne de 1791 s'ouvrit de la part de la Russie par la prise de Maczin, dont le prince Gallitzin s'empara le 4 avril; et une seconde victoire que remporta le même général, le 12 du même mois, dans les environs de Braïla, coûta aux Turcs au moins 4,000 hommes, plus de 100 officiers et plusieurs pièces de canon. Le 14, les Russes reçurent un échec, qui leur fit perdre 1,700 hommes; ils furent obligés de renoncer à leur projet d'assiéger Braïla. Le visir, après avoir jeté de nouvelles forces dans cette place, s'avança vers les bords du Danube, près de Silistric; et au moyen d'un pont qu'il établit sur ce fleuve, ses postes avancés furent en état de faire des incursions sur le côté opposé. L'habileté du visir et la valeur des Turcs échoue-

rent cependant contre la discipline et l'expérience des armes européennes. Au mois de juin, 15,000 Turcs furent défaits par un parti de cavalerie que commandait le général Kutusow. Le 3 juillet, la forteresse d'Anape fut prise par le général Gudowitsch, et la garnison, montant à 6,000 hommes, fut faite prisonnière. Cet événement fut suivi d'une victoire signalée, que le prince de Repnin remporta le 9, près de Maczin, sur un corps de 7,000 hommes, la fleur de l'armée turque. Ceux-ci laissèrent sur le champ de bataille plus de 4,000 morts, et perdirent tous leurs effets de campement, leurs drapeaux, et 30 pièces de canon. Les Russes n'eurent, à ce qu'on dit, que 150 hommes tués, et 2 à 300 blessés.

Tandis que la guerre continuait avec cette vigueur, les puissances médiatrices ne restaient pas inactives. La Grande-Bretagne et la Prusse, en particulier, déclarèrent leur résolution de maintenir la balance de l'Europe, et de forcer l'impératrice à faire une paix sur la base du *statu quo*. Nous avons plus amplement traité ailleurs de cette intervention de l'Angleterre dans cette querelle. Aux premières avances du ministre anglais, l'impératrice répondit à-peu-près dans les mêmes termes qu'elle avait fait à la note de Prusse, « qu'elle ne permettrait « pas à la Grande-Bretagne de dicter les conditions de la paix. » Néanmoins, dans le cours de la négociation, ses demandes devinrent plus modérées; et comme les puissances du Nord, et particulièrement le Danemarck, commençaient à vouloir empêcher de nouvelles hostilités, elle borna ses vues à la possession d'Oczacow, avec le district qui s'étendait du Bog au Niester, et au droit de régler ce qui concernait la libre navigation de cette dernière rivière. Cette négociation traîna jusqu'au 11 août, qu'enfin la paix fut conclue entre la Czarine et la Porte, à-peu-près dans les termes énoncés ci-dessus, termes qui, en considérant les mauvais succès de la Porte dans cette guerre, ne peuvent être regardés comme très-désavantageux à cette puissance, qui a perdu une forteresse moins propre à défendre son propre territoire qu'à inquiéter la Russie, mais d'une grande importance dans les mains de cette dernière, puisque cette cession lui assure la possession paisible de la Crimée.

On compte que dans la dernière guerre les Turcs ont perdu 200,000 hommes, les Russes 100,000, et plus de 130,000 Autrichiens ont péri, soit dans les combats, soit par l'insalubrité des marais. Depuis plusieurs années la Turquie a beaucoup souffert des guerres intestines qu'elle a eues dans son sein. Cet Etat est sur son déclin.

ARTICLE II.

ARABIE.

ÉTENDUE. SITUATION.

Long. 525 l. } Entre les { 13 et 34° deg. de lat. N.
Larg. 470 l. } { 31 et 56° deg. de long. E.
Contenant 77,780 lieues carrées.

Limites.

L'ARABIE est bornée au N. par la Syrie; à l'E. par le golfe Persique ou de Bassora, et le golfe d'Ormus, qui la séparent de la Perse; au S. par l'Océan Indien; et à l'O. par la mer Rouge, qui la sépare de l'Afrique.

Nom. — Il est à remarquer que ce pays a toujours conservé son ancien nom. Le mot arabe signifie, suivant l'opinion commune, un *larron*, un *voleur*. Le mot *sarrasin*, qui est le nom d'une tribu, a, dit-on, la double signification de voleur et habitant du désert. Ces noms conviennent parfaitement aux Arabes, qui laissent rarement passer des marchandises sur leur territoire sans extorquer quelque chose des marchands, lorsqu'ils ne peuvent les voler entièrement.

Division. — Elle est marquée dans le tableau suivant.

SITUATION.	PROVINCES.	VILLES PRINCIPALES.
Arabie-Pétrée, au Nord-Ouest ...	.....	Suez.
Arabie-Déserte, au centre.....	Hedjas.....	LA MECQUE. Lat. N. 21 deg. 20 m. Long. E. 41 deg. 10 m.
	Nedgied Elared.	
Arabie-Heureuse, au Sud-Est....	Yemen	Moka.
		Zébid.
	Hadramaût.....	Mareb.
	Fartash	Fartash.
	Oman ou Mascate..	Mascate.
	Lascha.....	Lascha.
	Elkatif.....	Elkatif.
	Ile Scotora.....	Tamarin.

Climat, air, sol et aspect du pays. — Comme une partie considérable de ce pays est située sous la zone torride, et que le tropique du Cancer passe près de l'Arabie-Heureuse, l'air est excessivement sec

et chaud, et il y règne, ainsi que sur les rives opposées de la Perse, des vents brûlans et empoisonnés, souvent funestes aux étrangers. Dans quelques endroits le terroir n'est autre chose qu'une immense plaine de sables; et lorsque les vents les agitent, ils roulent en tourbillons comme les flots d'un océan furieux, et s'élèvent quelquefois en montagnes qui ensevelissent des caravanes entières. Les caravanes ne trouvant dans ces déserts aucun chemin tracé, se dirigent, comme sur mer, par le moyen de la boussole ou par l'inspection des étoiles, car elles marchent principalement la nuit. Il n'y a là, dit le docteur Shaw, ni pâturages couverts de troupeaux, ni vallées où ondoient les blés; on n'y voit ni treilles, ni champs d'oliviers, mais seulement un désert triste et sauvage, qui n'a d'autre diversité que des plaines de sables, des montagnes de roches nues, et des précipices, notamment le *Nèdgied*, qui est immense depuis l'Oman jusqu'à la Mecque. Dans les montagnes de l'Yemen, l'air est rafraîchi par des pluies depuis le milieu de juin jusqu'à la fin de septembre. A Mascate, et dans les montagnes orientales, elles tombent depuis la mi-novembre jusqu'au milieu de février; et dans la province d'Oman, depuis le milieu de février jusqu'à la mi-avril. L'intensité du froid, durant la nuit, égale presque celle de la chaleur pendant le jour. Mais la partie méridionale, appelée à juste titre Arabie-Heureuse, est favorisée d'un excellent sol et presque par-tout très-fertile.

Montagnes. — Les monts *Sinaï* et *Horeb*, dans l'Arabie-Pétrée, à l'E. de la mer Rouge, et ceux que l'on appelle *Gabel-el-Ared*, dans l'Arabie-Heureuse, sont les plus remarquables. Le mont Sinaï est très-élevé et presque à pic. Le noyau de cette montagne est composé de granit rouge. La terre qui la couvre en plusieurs endroits, y a été placée par la main des hommes, ou accumulée par les pluies. Il y croît des amandiers, des figuiers et de la vigne. Plusieurs petits ruisseaux, dont l'eau est excellente, tombent du haut de la montagne, et serpentent à travers les jardins. Le mont Sinaï a deux sommets, dont le plus élevé, auquel les moines ont donné le nom de *Sainte-Catherine*, est, à ce qu'on croit, le Sinaï de Moïse. Ce que l'on appelle le désert de Sinaï, est une superbe plaine de près de trois lieues de long sur une de large; elle est à découvert du côté N. E., et bornée vers le S. par les parties moins élevées du mont Sinaï. Une branche de ce mont, qui se prolonge davantage, la divise en deux plaines, suffisantes chacune pour contenir tout le camp des Israélites. Du mont Sinaï on peut découvrir le mont Horeb, où Moïse gardait les troupeaux de son beau-père Jethro, lorsqu'il vit le buisson ardent. On trouve sur ces montagnes plusieurs chapelles et cellules possédées par des moines grecs ou latins, qui, de même que les religieux de Jérusalem, prétendent montrer tous les lieux où sont arrivés les divers miracles rapportés dans les saintes Ecritures.

Hydrographie. *Mers, golfes, caps et rivières.* — Ce pays est presque entouré de mers, telles que l'Océan Indien, la mer Rouge, les golfes Persique et d'Ormus. Les principaux caps ou promontoires sont ceux de Ras-el-Had et Ras-Mussendon, sur la côte orientale.

L'Euphrate est presque la seule rivière de l'Arabie, dont elle baigne les frontières au N. E.

Productions végétales, animales et minérales. — Les terres cultivées (et ce sont principalement celles qui avoisinent les villes maritimes) produisent le baume de Judée, la manne, le séné, le ricin, la myrrhe, la casse, l'aloès, l'encens, le nard et autres gommes précieuses; le cinnamome, le poivre, le cardamome; des oranges, citrons, grenades, figues et autres fruits; grande abondance de cire et de miel; du fort beau blé, du maïs, du millet, de l'orge, des fèves, des lentilles. Ce pays est fameux pour le café et les dattes qu'il produit; ce dernier fruit sur-tout ne se trouve nulle part aussi parfait qu'ici et en Perse. L'Arabie n'a presque point d'arbres propres à la charpente, et les bois y sont rares, de quelque espèce que ce soit.

Les plus utiles animaux en Arabie sont les chameaux et les dromadaires. La Providence les a créés spécialement pour voyager dans les déserts arides et brûlés de ces contrées, car ils sont conformés de manière à pouvoir pomper du creux de leur estomac ce qu'ils ont bu, et de cette manière faire une marche de 7 ou 8 jours sans rencontrer d'eau. Les chameaux portent ordinairement 8,000 pesant, et on ne les décharge pas dans le cours du voyage, parce qu'ils s'accroupissent naturellement sur les genoux pour reposer, et se relèvent avec leur charge. Le dromadaire est un chameau de petite espèce, qui fait plusieurs lieues à la journée. Les Arabes ont observé que par-tout où ils trouvent des arbres, il y a de l'eau à peu de distance, et que lorsqu'ils approchent de quelque étang, leurs chameaux le sentent de loin, et y courent au grand trot. On connaît en Europe l'excellence des chevaux arabes, qui ont contribué à perfectionner la race de ceux d'Angleterre. Ils ne sont propres qu'à la selle; et on ne les admire pas moins pour leur noble encolure que pour leur ardeur et leur vîtesse. On les divise en deux classes: les *kadishi*, ou espèce commune, et les *kochlani*, ou chevaux nobles, qu'on croit issus des écuries de Salomon, et dont on conserve la généalogie depuis 2,000 ans. On a le plus grand soin d'en tenir la race pure. Ils supportent les plus grandes fatigues, et passent des jours entiers sans manger. La plus belle espèce de chevaux est dans le royaume de Sunnaa, où est située Moka. Les autres animaux sont le jakkal, l'hyène, la grande et petite panthère, l'autruche, le baétan, petit serpent dont la morsure cause une mort soudaine. L'Arabie a peu de minéraux. L'Yemen fournit du fer, des onyx, du sel gemme.

Population. — On l'estime à 10,000,000 d'habitans.

Habitans, mœurs, usages et habillemens. — Les Arabes, comme la plupart des peuples d'Asie, sont de moyenne stature, maigres et d'un teint basané, et ont les yeux et les cheveux noirs; ils sont légers à la course et excellens cavaliers. Ils passent généralement pour des gens braves et d'un caractère martial, habiles à manier l'arc et la lance, et très-bons tireurs, depuis qu'ils se sont familiarisés avec les armes à feu. Les habitans des parties intérieures vivent sous des tentes, se transportent d'un lieu à un autre avec leurs troupeaux,

comme ils ont toujours fait depuis qu'ils sont en corps de nation.

Les Arabes ont une si grande inclination au larcin, que les voyageurs et les pélerins de toutes les nations qui traversent ces contrées, conduits par la curiosité ou la dévotion, frémissent à l'approche de ces déserts. Ces Tartares, sous le commandement d'un capitaine, battent le pays, rassemblés par troupes considérables et à cheval, et ils attaquent et pillent les caravanes. En 1750, un corps de 50,000 Arabes assaillit une caravane de marchands et de pélerins qui revenaient de la Mecque, tua près de 60,000 personnes, et enleva tout ce qui avait quelque valeur, quoique la caravane fût escortée par une armée turque. Ceux qui habitent les côtes sont de vrais pirates, et ils s'emparent de tous les navires qu'ils peuvent prendre, de quelque nation qu'ils soient. L'habillement des Arabes errans est une espèce de chemise bleue, liée autour d'eux, avec une ceinture blanche; quelques-uns portent par-devant une veste de fourrure ou de peau de brebis; ils ont aussi des caleçons, et quelquefois des pantoufles, mais jamais de bas. Ils se coiffent d'un bonnet ou turban. La plûpart d'entre eux sont presque nus; mais les femmes, comme dans les pays orientaux, s'enveloppent de manière qu'on ne peut apercevoir que leurs yeux. Les Arabes, ainsi que les autres Mahométans, mangent toute espèce de chair, excepté celle du porc; et ils ont un goût de préférence pour celle du chameau, comme nous pour le gibier. Ils ont soin, à l'exemple des juifs, de bien saigner la viande, et de ne manger que le poisson à écaille. Leur boisson habituelle est le café, le thé, l'eau pure, le sorbet fait avec des oranges et de l'eau sucrée. Ils n'ont point de liqueurs fortes.

Religion. — Le lecteur en trouvera l'exposé dans un des articles suivans, qui contient l'histoire de Mahomet. Une grande partie des Arabes du désert sont encore païens; mais le peuple, en général, professe le mahométisme.

Langues et sciences. — Quoique les Arabes aient été fameux jadis par leurs connaissances et leur habileté dans tous les arts libéraux, il est difficile à présent de trouver un pays où le peuple soit aussi universellement ignorant. La langue vulgaire en usage dans les trois Arabies, est l'arabesque ou arabe corrompu, que l'on parle également, mais avec quelque différence de dialecte, dans une grande partie des contrées orientales, depuis l'Egypte jusqu'à la cour du Grand-Mogol. L'ancienne langue arabe pure, que l'on dit être un dialecte de l'hébreu, et que les peuples orientaux regardent comme la plus riche, la plus abondante et la plus énergique du monde, est enseignée dans les écoles, comme le sont parmi les Européens les langues grecque et latine; et les Mahométans s'en servent dans leur culte; car le Coran ayant été écrit en cette langue, ils ne souffrent pas qu'on le lise en une autre. Ils la regardent comme ayant été celle du paradis, et ne croient pas qu'aucun homme puisse, sans miracle, la posséder parfaitement, parce qu'elle comprend plusieurs millions de mots. Les livres qui en traitent, disent qu'il n'y a pas moins de mille noms pour exprimer chameau, et cinq cents pour lion.

TOPOGRAPHIE.

Royaumes, provinces et villes.

ARABIE-PÉTRÉE.—Ce pays, au N., extrêmement désert, où les Israélites errèrent pendant 40 ans, après leur sortie d'Égypte, fut connu dès les premiers temps sous le nom de *Madianite*. Cette province est remarquable par le plus ancien temple du monde, dont on dit qu'Abraham jeta les premiers fondemens. On y trouve les montagnes d'Horeb et de Sinaï, aujourd'hui de *Sainte-Catherine*, l'une et l'autre fort célèbres dans l'Ecriture sainte. Les plantes sont extrêmement rares dans cette partie de l'Arabie; à peine voit-on dans les fentes de quelques rochers, et dans les plaines sablonneuses, quelques acacias, des azeroliers, des tamarins et quelques lauriers-roses, qui ne subsistent qu'à la faveur des rosées; et l'on pourrait dire que généralement il n'y a point de terre végétale dans l'Arabie-Pétrée. Les moines du mont Sinaï ont cependant formé peu-à-peu, auprès de leur couvent, un jardin d'environ quatre arpens, en couvrant le rocher de fumier, et en y jetant toutes les immondices de leurs maisons. Ils en tirent toutes sortes d'herbes potagères et d'excellens fruits.

SUEZ. — Ce pays est au N. O. Il appartient au grand-seigneur, et il est gouverné par un pacha.

Suez, petite ville, sur la côte septentrionale de la mer Rouge, à 20 lieues au N. de Tor, avec un vieux château ruiné, et un petit port à trois journées de chemin du Caire. Les anciens appelaient Suez la ville des héros, *Héroopolis*; peut-être ne s'acquit-elle un si beau nom qu'à cause de son commerce. Elle est cependant située dans un terrain fort stérile, et manque d'eau; son port, qui n'a que peu de fond, n'est qu'une rade dangereuse. Les soudans d'Egypte, et après eux les Turcs, ne l'ont point réparé; et d'ailleurs, dans le temps même qu'ils y travaillaient pour s'opposer aux progrès que faisaient les Portugais, il fallait que les chameaux portassent tous les matériaux depuis le Caire jusqu'à Suez. Cette ville donne son nom à l'isthme qui joint l'Asie et l'Afrique, et a 20 lieues de large.

Erac ou *Karac*, au S. de la mer Morte, capitale, autrefois *Petra*, a donné à cette partie de l'Arabie le nom de *Pétrée*.

Tor, port sur la mer Rouge. Cette ville est à présent le grand séjour des pélerins turcs qui vont à la Mecque ou à Médine. Près de cette ville on voit un convent de Grecs, dont le jardin, qui est à quelque distance, est l'*Elim*, dont parle l'Ecriture, où étaient douze fontaines et soixante-douze palmiers. Ces fontaines subsistent encore; elles sont près les unes des autres, et la plupart dans l'enclos du jardin. C'est là qu'était le fameux monastère de *Rayte*, connu par *saint Jean Climaque*.

ARABIE-DESERTE. — Cette partie est au S. de l'Arabie-Pétrée. C'est un pays presque entièrement stérile et peu habité. Il est partagé entre le Turc et les chérifs de la Mecque et de Médine. Ces derniers descendent de Mahomet par Fatime sa fille; et pour cette raison ils ne payent aucun tribut aux Turcs. On le divise en deux parties, savoir : l'*Hedjaz* et le *Nedgied Elared*.

HEDJAZ. — Ce pays est borné d'un côté par la mer Rouge; à l'O. par l'Yemen; au S. par le désert de Syrie; au N. et à l'E. par le Nedgied Elared. Il comprend les pays de la Mecque et de Médine.

LA MECQUE. — Ce pays est situé au S. de celui de Médine. Il appartient au chérif qui en porte le nom.

La Mecque. Cette capitale de toute l'Arabie mérite une mention particulière, ainsi que Médine. Elle est située dans une vallée, entre des montagnes stériles, à dix lieues de la mer Rouge, où est *Dgedda*, qu'on appelle le *port de la Mecque*. Cette ville, grande et bien bâtie, célèbre par la naissance de Mahomet, a une mosquée si belle et si riche, qu'elle passe pour le plus magnifique temple de toutes les dominations de la Turquie. Son toit, très-élevé en forme de dôme et couvert d'or, et les deux superbes tours d'une hauteur et d'une architecture extraordinaires qui l'accompagnent,

offrent le coup d'œil le plus charmant, et s'aperçoivent de très-loin. La mosquée a cent portes, et une fenêtre au-dessus de chacune ; tout l'intérieur est décoré des plus belles dorures et des plus riches tapisseries. Le nombre des pélerins qui visitent ce lieu chaque année, est presque incroyable, chaque musulman étant obligé, par sa religion, de s'y rendre une fois dans sa vie, ou d'y envoyer quelqu'un en son nom. Il en résulte pour cette ville un concours annuel de Turcs de tous les points de la domination de Mahomet ; ce qui est pour la Mecque la source d'un commerce très-considérable. En effet les Turcs ne vont pas tous à la Mecque par dévotion, et il s'en trouve quantité qui n'entreprennent ce pélerinage que dans l'espoir du gain. Ils achètent des Français établis au Caire, des draps, de la cochenille, des épiceries, du plomb, du cuivre, des perles fausses qu'ils vendent dans l'Arabie. Ils en rapportent du café, du baume de la Mecque, de la myrrhe, de l'encens, de la porcelaine de la Chine, des étoffes de coton, de soie, d'or et d'argent, des turbans. Ces objets sont mis en vente pendant les foires de la Mecque.

La caravane du Caire n'est pas la seule qui aille à la Mecque ; il en part aussi de Smyrne, de Constantinople et d'Alep, des Indes en-deçà du Gange, des îles d'Orient, d'Ormus, de la mer Caspienne et de la Barbarie.

MÉDINE. —Ce pays est situé à l'O., sur la mer Rouge. Il appartient au chérif qui en porte le nom.

Médine, au N., capitale des Etats du chérif de ce nom, à 15 ou 16 l. de la mer Rouge, est la ville où se sauva Mahomet lorsqu'il fut chassé de la Mecque ; et c'est là qu'est son tombeau, avec ceux d'Abubekre et d'Omar, dans une vaste et magnifique mosquée supportée par 400 colonnes, et enrichie de 300 lampes d'argent qui y brûlent continuellement. Les Turcs l'appellent le *Très-Saint*, parce que le cercueil de Mahomet y est déposé, couvert d'une draperie d'or, et surmonté d'un dais de brocard d'or, dans une petite tour ornée de lames d'argent, et tapissée d'un drap d'or. Cette tour est soutenue par des colonnes de marbre noir très-déliées, et environnée d'une balustrade d'argent chargée de quantité de lampes d'argent où brûlent des parfums. Sur l'extrémité du cercueil est un croissant d'argent industrieusement travaillé, et garni de si riches pierreries, qu'il est regardé comme un chef-d'œuvre du plus grand prix. Le dais de brocard d'or qui couvre le tombeau de Mahomet est renouvelé tous les ans, et est un présent du grand-seigneur. Le chameau chargé de le porter en acquiert une espèce de caractère sacré, et ne peut plus être employé à aucune fonction vile. Médine est une ville moyenne et fréquentée par les mahométans qui vont à la Mecque, mais non en aussi grand nombre. Sa situation dans une plaine abondante en palmiers la rend très-agréable. Mahomet commença à y établir l'Empire des Arabes ou Sarrasins, l'an 622 de notre ère. Les califes, ou ses successeurs et vicaires immédiats, demeurèrent en Arabie ; mais les ommiades établirent leur siége à Damas en Syrie, et les abassides, qui leur succédèrent, le transportèrent à Badgad en 763.

Yambo, au S. O., port de Médine, sur la mer Rouge, a une garnison turque. On y débarque les denrées et autres marchandises destinées pour Médine.

Dgedda, au S. O., est un port situé vers le milieu de la mer Rouge, à environ 10 ou 12 lieues de la Ville-Sainte. Il en est regardé comme le port. C'est la place la plus commerçante de cette mer ; c'est là que se font les échanges entre l'Europe et l'Arabie. Celle-ci y envoie ses gommes, drogues, café, etc. ; et l'autre y fait passer, par la voie du Caire, des draps, des toiles, du fer, des fourrures, etc. Le gouvernement y est mixte, et les revenus résultant de ce commerce, ainsi que le produit des douanes, se partagent entre le grand-seigneur et le chérif de la Mecque, qui possèdent cette ville en commun. Le premier y tient un pacha et une garnison pour la sûreté de la ville. La population est d'environ 10 à 12,000 habitans, logés la plupart dans des cabanes, et tous condamnés à respirer un air corrompu, et à boire de l'eau saumâtre. Les droits imposés aux négocians du pays se payent toujours en marchandises que les administrateurs les forcent d'acheter fort cher. Aussi il y a long-temps que les Turcs, qui ont été chassés d'Aden, de Moka et de tout l'Yemen, l'auraient été de Dgedda, si l'on n'avait craint

qu'ils ne se livrassent à une vengeance qui aurait mis fin au pélerinage et au commerce.

Nedgied Elared. — Cette contrée s'étend depuis Lascha jusqu'à l'Irac-Arabi au N., et jusqu'à l'Hedjaz à l'O. La plus grande partie de cette région est habitée par les Bédouins ou Arabes errans. L'autre partie, qui est très-montueuse, est divisée en plusieurs petits cantons, où commandent des cheiks. Elle est remplie de bourgs et de villages.

ARABIE-HEUREUSE. — Cette partie est au S. E. de l'Arabie-Pétrée. Elle est ainsi appelée, parce qu'elle est plus fertile que les deux autres; mais les habitans, qui sont fort paresseux, ne la cultivent pas. Les plaines y manquent d'eau pour l'ordinaire : dans la saison de la pluie cependant il se forme dans les montagnes plusieurs torrens, qui, après avoir fertilisé une grande partie des plaines, se perdent dans les campagnes ou dans les sables, ou se déchargent dans la mer quand les montagnes n'en sont pas éloignées, ou que les torrens sont considérables. On y trouve quelques lacs de sel, beaucoup d'encens, de myrrhe et d'autres parfums.

Yemen. — Ce royaume est situé à l'O., sur la mer Rouge et le détroit de Babel-Mandeb. C'est l'Etat le plus considérable et le plus méridional de l'Arabie-Heureuse, que quelques auteurs appellent du nom commun d'Yemen. Ce pays est montueux, mais entrecoupé de belles vallées et de plaines très-fertiles qui produisent de bon blé, particulièrement une sorte de froment excellent, et quantité de fruits délicieux. On trouve de bonnes eaux dans les montagnes, où il règne un printemps perpétuel. L'encens et les aromates y abondent. C'est particulièrement dans ce pays que croit le meilleur café que l'on connaisse. Il s'étend sur deux côtes que sépare le détroit de Babel-Mandeb; l'une baignée par la mer Rouge, et l'autre par la mer des Indes.

Sana, capitale, grande et belle ville riche, commerçante et fort peuplée, est le lieu de la résidence du prince de l'Yemen. Elle est dans une fort belle situation, sur une rivière qui arrose un grand nombre de jardins et de vergers. Le climat y est assez tempéré. On y trouve les meilleurs chevaux de l'Arabie.

Saadi, au N. O., ville forte et peuplée, a beaucoup de manufactures pour la préparation des cuirs et la teinture.

Comphida. Cette ville appartient au chérif de la Mecque, et est le premier port de mer de ses Etats, du côté du S. Il y a de très-beaux magasins où l'on met les marchandises qu'on débarque, et qu'on fait passer ensuite par terre, sur le dos des chameaux, à Dgedda, qui en est éloigné de 5 à 6 journées. Les Turcs y ont une garnison.

Beit-el-Fakih, ville, à 10 lieues de la mer Rouge, principalement célèbre par la vente qui s'y fait des cafés de l'Arabie destinés pour la Turquie, l'Egypte et les Indes. On y tient tous les jours, excepté le vendredi, un marché pour le café qu'on y apporte des montagnes voisines, où il abonde. Les marchands qui en veulent acheter, le font par l'entremise des Banians, gens qui font en Arabie, dans la Perse et les Grandes-Indes, toutes les fonctions des juifs et des courtiers de l'Europe, sur-tout pour le commerce du café, qu'ils savent connaître parfaitement. On le transporte ensuite à dos de chameaux dans les ports voisins, où il est chargé sur des vaisseaux turcs, qui le portent jusqu'à Suez, d'où, étant encore chargé sur des chameaux, il se transporte en Egypte, et de là, par les caravanes ou par la mer Méditerranée, dans les Etats du Grand-Seigneur, et les ports de l'Europe.

Hodeida, ville assez grande et assez bien bâtie, sur la mer Rouge, à 7 ou 8 lieues de Beit-el-Fakih, doit en être regardée comme le port.

Zebid, ville assez considérable, mais où l'on manque d'eau. Il s'y fait un grand commerce d'épiceries. On croit que c'est l'ancienne Saba.

Djobla, ville assez considérable, et chef-lieu d'un canton de l'Yemen, où il vient une telle abondance de froment et d'orge, qu'on l'appelle le grenier de l'Yemen. Il y croit aussi des fruits excellens et en abondance.

Moka, ville bien bâtie; les maisons en sont élevées, et leurs murs sont enduits d'une espèce de porcelaine ou stuc, qui les fait paraître d'une blancheur éblouissante. Le port est de forme demi-circulaire; les murailles de la ville ont deux mille toises environ d'étendue, et renferment plusieurs belles

mosquées. C'est de cette ville que l'on transporte le café le plus estimé. L'arbre à café qui, dans nos serres, n'excède pas six pieds, croît, en Arabie, jusqu'à la hauteur de 30 à 40. Ses branches et ses feuilles naissent deux à deux, et de façon qu'une partie croise l'autre. De la fleur, qui est d'une odeur agréable, sort un fruit rouge qui ressemble assez à un bigarreau, dont chacun contient deux grains de café : cet arbre porte du fruit deux ou trois fois l'année. On en a fait une plantation à Cayenne et dans l'île de Bourbon. On ne peut le transporter qu'en caisse ; car le fruit veut être planté en tombant de l'arbre. L'usage du café vint de Constantinople à Paris, vers 1672.

Outre le commerce de café, Moka fait encore celui des différentes productions de l'Arabie, telles que la gomme arabique, le séné, la myrrhe; l'encens, la noix de galle et l'aloès, etc. et reçoit en échange les marchandises de l'Europe et de l'Asie, telles que les draps, les toiles, la soie, le tabac, le fer, l'acier, le cuivre, le vif-argent, le plomb, le safran, la cochenille, le poivre, le gingembre, le girofle, le cardamome des Indes, du coton, du blé et du vermillon de Surate, de l'or, de l'ambre, de l'ivoire, de la civette et des esclaves de l'Abyssinie.

Aden, sur le golfe du même nom, est une assez belle ville, forte, riche et commerçante, avec un assez bon port fréquenté des Indiens. Elle est située au pied de plusieurs hautes montagnes qui l'entourent de toutes parts. Le port est défendu par une citadelle. Aden est la ville la plus florissante de l'Arabie, pour le commerce, et la seule qui ait de belles foires, que l'on y tient la nuit pendant les grandes chaleurs. Son commerce consiste principalement en café, aloès, myrrhe et oliban.

Mareb, capitale, est une ville d'une médiocre grandeur, ceinte d'une muraille de terre. L'air y est fort bon, et le terroir des environs fertile. Il y a quelques vignes dont les juifs font du vin. A quelques lieues de cette ville est une montagne nommée *Shibam*, dont on tire les plus beaux onyxs et agates de l'Orient.

Sahar, ville maritime, au N. E., avec un port qui est le plus considérable de l'Hadramout. C'est le premier où les Hollandais aient abordé avant que d'aller à Aden. Son port est principalement fréquenté par les vaisseaux des Indes, de Perse, de Madagascar et de Mélinde. Ils viennent y échanger contre le café et autres denrées du pays, leurs épiceries que les Arabes aiment beaucoup, et dont ils assaisonnent avec profusion leurs alimens.

HADRAMOÛT. — Ce pays de l'Arabie-Heureuse, au N. O. de celui de Fartach, est situé le long de l'Océan Indien.

FARTACH. — Ce royaume est à l'E. de celui d'Yemen.

Fartach, capitale, sur l'Océan, a un bon port, et commerce en café.

Kecheim, au N. E., ville maritime, où presque tout le négoce se fait par échange. Il y vient des bâtimens chargés de riz, de dattes et d'une espèce d'habillement de poil qui se fait en Perse. Ils prennent en retour du café, de l'oliban, de l'aloès et du beurre.

Dafar, ville, au N. E., sur le golfe de son nom. C'est dans ses environs que se trouve le meilleur encens.

Merbat, à quelques lieues de Dafar, ville médiocre sur la mer, et au pied des hautes montagnes où croissent les arbres qui portent l'encens.

OMAN. — Cette contrée de l'Arabie-Heureuse, au N. de l'Hadramoût, est située près le détroit d'Ormus. Elle est partagée entre plusieurs petits princes qui prennent le titre de cheiks, et dont l'un d'eux prend le titre d'Iman, d'Oman. Ce pays passe pour le plus fertile de l'Arabie. Les Portugais ont fait en vain tous leurs efforts pour s'y établir.

Mascate, ville riche et assez grande, est située à l'extrémité méridionale d'un golfe d'environ 900 pas géométriques de long sur 400 de large. A l'E. comme à l'O., ce golfe est environné de rochers escarpés, dans l'enceinte desquels les vaisseaux sont en sureté contre tous les vents. Des deux côtés de ce beau port on voit quelques batteries et petits forts. Par-tout où la ville n'est pas fortifiée par la nature, elle est ceinte d'une muraille, derrière laquelle on découvre une assez grande plaine, terminée par des rochers qui n'ont que trois issues très-resserrées. Mascate a été autrefois, comme elle l'est encore aujourd'hui, l'entrepôt des marchandises d'Arabie, de Perse et des Indes. Les Portugais s'en emparèrent en 1508. On y voit encore deux églises bâties par eux, dont l'une sert

de magasin, et l'autre de demeure au gouverneur. 150 ans après, les Arabes les en chassèrent. 1,200 Banians, auxquels on laisse une grande liberté, forment une partie des habitans de la ville. Elle dépend d'un prince qui fait le commerce pour son compte. Il arme quatre vaisseaux et d'autres petits navires, qui ne l'empêchent pas d'être insulté par les pirates qui viennent jusque dans son port. Toutes les nations ont la liberté de commercer dans cette place. Aucune n'y a d'établissement. Le commerce y passe par les mains des Banians. Il consiste en toiles blanches et bleues des côtes de Coromandel et de Malabar, en mongins et cotonis de Bengale, en étoffes de soie de Surate, en épiceries et sucres qui se consomment dans l'Arabie; en salpêtre, benjoin, sel rouge, soufre, gomme, amandes, roses sèches, *assa fœtida*, sel ammoniac, riz, coton et draps d'Europe.

Vodana, ville située sur une rivière qui se jette dans le golfe Persique, et y porte des barques, est la résidence d'un émir. Son territoire produit peu de riz; mais il abonde en fruits, particulièrement en dattes, qui sont la principale ressource des habitans; en prunes, en coings, en melons excellens, et en raisins.

LASCHA, ELKATIF. — Ces pays sont situés sur le golfe Persique.

Lascha est une grande ville gouvernée par un émir, qui a le titre de pacha héréditaire.

Elkatif est sur le golfe Persique. Cette ville est grande et peuplée; elle a un bon port, et très-fréquenté. Les habitans subsistent de la pêche des perles.

ILES VOISINES DE L'ARABIE.

BAHREIN.—Cette île est fameuse pour la pêche des perles, qui y sont plus grosses et plus rondes qu'en aucun lieu du monde; elles se trouvent dans certaines écailles d'huitres; elles y sont attachées ensemble, et groupées en forme d'ovaires. On remarque que les huitres dans l'écaille desquelles on trouve les plus belles perles, sont les plus malades et les plus maigres. Le roi de Perse, à qui appartient cette île, en tire un très-gros revenu. Elle est fertile surtout en dattes et en bon vin.

SOCOTORA.—Cette île, à l'entrée du détroit de Babel-Mandeb, ou de l'embouchure de la mer Rouge, a environ 25 lieues de long sur 10 de large. L'air y est extrêmement chaud. Elle a une bonne rade et des baies très-commodes dans ses environs, où les vaisseaux peuvent jeter l'ancre avec sûreté. Son terroir est très-fertile et produit des dattes, qu'on y recueille en abondance. Elles sont un des principaux objets du commerce des insulaires, soit au-dedans, soit au-dehors; et c'est de ce fruit qu'ils se servent au lieu de pain après l'avoir réduit en une espèce de pâte. On y trouve encore à acheter ou à échanger contre les marchandises des Indes ou de l'Europe, de l'aloès estimé comme le meilleur qu'il y ait, de l'ambre gris, de l'indigo, de la civette, de l'encens, de la gomme appelée sang-de-dragon, et autres drogues médicinales. On en tire pour l'Arabie, des cuirs, des peaux de chèvres, beaucoup de beurre, etc.

Tamarin, sa principale ville, est située sur la côte septentrionale, avec un bon port. Les relations disent que cette île est gouvernée par un roi tributaire de celui de Fartach.

CAMERANA. — Cette petite île, la plus agréable et la plus fertile de la mer Rouge, est près d'Hodeida. Elle abonde en chèvres et poissons. On y pêche du corail blanc et quelques huitres qui portent des perles.

Commerce. — La myrrhe, l'encens, l'aloès, le baume de la Mecque, l'ivoire, l'or, quelques aromates et quelques drogues propres à la médecine, forment une des branches du commerce de l'Arabie. Ces objets, dont l'exportation est continuellement arrêtée par des droits excessifs, ne passent pas aujourd'hui sept ou huit cent mille francs. Ils ont été autrefois plus recherchés qu'ils ne le sont à présent. L'arbre qui produit le café, et dont nous avons déja donné la description, croît dans le territoire de Beit-el-Fakih, ville de l'Yemen, à 10 lieues de la mer Rouge, dans un sable aride. On l'y cultive dans une étendue de 50 lieues de long sur 15 et 20 de large. Son fruit n'a

pas le même degré de perfection par-tout ; celui qui croît sur les lieux élevés, à Ouden spécialement, est plus petit, plus vert, plus pesant, et généralement préféré. On compte en Arabie 12,000,000 d'habitans, qui la plupart font leurs délices du café. Le bonheur de le prendre en nature est réservé aux citoyens riches. La multitude est réduite à la coque et à la pellicule de cette précieuse fève : ces restes méprisés lui forment une boisson assez claire, qui a le goût du café, sans en avoir l'amertume ni la force. On trouve, à vil prix, ces objets à Beit-el-Fakih, qui est le marché général ; c'est là aussi que s'achète tout le café qui doit sortir du pays par terre. Le reste est porté à Moka, qui en est éloigné de 35 lieues, ou dans les ports plus voisins de Loheia et d'Hodeida, d'où il est conduit sur de légers bâtimens à Dgedda. Les Egyptiens le vont prendre dans la dernière de ces places, et tous les autres peuples dans la première. L'exportation du café peut être de 12 à 13 millions pesant. Les Européens en achètent un million et demi ; les Persans trois millions et demi ; la flotte de Suez, six millions et demi ; l'Indostan, les Maldives et les Colonies Arabes de la côte d'Afrique, cinquante milliers ; les caravanes de terre un million. Comme les cafés enlevés par les caravanes et les Européens sont les mieux choisis, ils coûtent 16 à 17 s. la livre. Les Persans, qui se contentent des cafés inférieurs, ne payent la livre que 12 à 13 sous. Elle revient aux Egyptiens à 15 ou 16 sous, parce que leurs cargaisons sont composées en partie de mauvais café. En réduisant le café à 14 sous la livre, qui est le terme moyen, son exportation annuelle doit faire entrer en Arabie 8 à 9 millions de francs. Cet argent ne lui reste pas ; mais il la met en état de payer ce que les marchés étrangers versent de leurs productions dans les ports de Dgedda et de Moka.

Surate envoie tous les ans à Dgedda, trois vaisseaux chargés de toiles de toutes les couleurs, des schalls, des étoffes mêlées de coton et de soie, souvent enrichies de fleurs d'or et d'argent. Leur vente produit 9 ou 10 millions de francs. Il part du Bengale, pour la même destination, deux, et plus souvent trois navires, dont les cargaisons qui appartiennent aux Anglais, peuvent valoir un tiers de moins que celle de Surate. Elles consistent en riz, gingembre, safran, sucre, quelques étoffes de soie et une quantité considérable de toiles, la plupart communes. Ces bâtimens, qui peuvent entrer dans la mer Rouge depuis le commencement de décembre jusqu'à la fin de mai, trouvent à Dgedda la flotte de Suez. Le départ et le retour des vaisseaux sont réglés par des vents périodiques et invariables. Vingt navires, semblables pour la forme à ceux de Hollande, mais mal construits, mal équipés, mal commandés, sont expédiés de cette ville tous les ans pour Dgedda. Des comestibles forment la plus grande partie de leur cargaison, avec cette différence que les cinq qui appartiennent au Grand-Seigneur, les livrent gratuitement pour Médine et pour la Mecque, tandis que les autres les vendent communément à un prix très-avantageux. L'ignorance et l'inertie des navigateurs sont si grandes, que jamais la totalité de ces riches articles n'arrive à sa

destination : une assez grande partie ordinairement coule dans la mer, malgré l'attention qu'on a toujours de jeter l'ancre à l'entrée de la nuit. Les pélerins de la Mecque emportent 750 milles pièces de toiles de 10 aunes de long chacune, sans compter ce que plusieurs d'entre eux achètent pour revendre.

Ils sont invités à ces spéculations par l'avantage qu'ils ont, en traversant le désert, de n'être pas écrasés par les douanes de Suez et de Bassora. L'argent de ces pélerins, celui de la flotte, celui que les Arabes ont tiré de la vente de leur café, va s'engloutir dans les Indes. Les vaisseaux de Surate, de Malabar, de Coromandel et du Bengale, en emportent tous les ans pour 14 ou 15 millions de francs, et pour le huitième environ de cette somme en marchandises. Dans le partage que les nations commerçantes de l'Europe font de ces richesses, les Anglais sont parvenus à s'en approprier la majeure partie. Ils ont acquis la même supériorité en Perse. Les importations en Arabie sont en fer, acier, canons, plomb, étain, cochenille, miroirs, couteaux, sabres, verroterie et perles fausses.

Gouvernement. — Les provinces intérieures de l'Arabie sont sous le gouvernement de plusieurs petits princes qui portent le titre de chérifs et d'imans, ce qui comprend les fonctions de la royauté et du sacerdoce, de même que le titre de calife, chez les Sarrasins successeurs de Mahomet. Il paraît que ces monarques sont absolus tant au spirituel qu'au temporel; leur puissance est héréditaire, et ils n'ont d'autres lois que celles que renferment le Koran et les commentaires faits sur ce livre. Les Arabes des provinces du Nord reconnaissent la domination des Turcs, et sont gouvernés par des pachas qui résident parmi eux; cependant il est de fait qu'ils reçoivent du Grand-Seigneur des présens considérables, pour protéger, contre les attaques de leurs compatriotes, les pélerins qui passent par ce pays. Les Arabes n'ont point de milice régulière sur pied; mais, suivant la nécessité des affaires, leur roi dispose de la personne et de la bourse de ses sujets. Les fakirs forment la première classe des citoyens. On nomme *Dollas* les gouverneurs de districts. Lorsque le Dolla est d'une grande naissance, il prend le nom de *Wallis*. Les autres dignités sont celles de cheiks et de cadis.

Histoire. — L'histoire de ce pays diffère, sur un certain point, de celle de tous les autres; car comme l'esclavage et l'asservissement entrent pour beaucoup dans l'histoire des peuples, celle des Arabes, au contraire, présente par-tout leurs conquêtes et leur indépendance. Cette nation descend d'Ismaël, à la postérité duquel il fut prédit qu'elle serait toujours invincible, « qu'elle leverait la main « contre tous les hommes, et que tous les hommes la leveraient contre elle. » Les Arabes sont une preuve convaincante de la vérité de cette prédiction, et ils l'ont été constamment depuis les temps les plus reculés, malgré les conquêtes des Grecs, des Romains et des Tartares. Il est vrai que vers le Nord et sur les côtes de la mer, les habitans sont tenus en respect par les Turcs; mais les tribus vagabondes qui errent dans les provinces méridionales et de l'intérieur, ne recon-

naissent aucune puissance hors de chez elles, et réussissent toujours à fatiguer et harasser les étrangers qui pénètrent dans leur pays. Les conquêtes faites par les Arabes ne sont pas une partie moins étonnante de leur histoire, que la liberté et l'indépendance dont ils ont joui sans interruption. Leur indépendance, ainsi que leur religion, datent du siècle d'un homme dont le caractère forme un phénomène vraiment singulier dans l'histoire du genre humain; nous voulons dire le fameux Mahomet, né à la Mecque, ville de cette division de l'Arabie qui, par la richesse de son sol et sou heureuse température, a toujours été regardée comme le pays du monde le plus doux et le plus enchanteur, et fut distinguée par le nom d'Arabie-Heureuse.

Mahomet naquit dans le 6e siècle, l'an 569, sous le règne de Justinien II, empereur de Constantinople. Quoique né dans une condition basse, quoique pauvre et sans instruction, il reçut de la nature un génie subtil, assez ordinaire aux hommes de ce pays, et un caractère hardi et ambitieux, bien au-delà de ce que comportait son état. Employé dans sa jeunesse par Aubuteleb, son oncle, en qualité de facteur, il eut occasion de parcourir la Syrie, la Palestine et l'Egypte. Il entra ensuite au service d'un riche négociant: à sa mort, il épousa sa veuve, Cadiga, et, par cette alliance, il devint possesseur de richesses immenses, et chef d'une nombreuse famille. Dans ses pélerinages en Egypte et dans l'Orient, il avait observé une grande quantité de sectes religieuses, dont la haine réciproque était forte et invétérée, et dont le plus grand nombre s'accordait cependant sur plusieurs points. Il s'attacha soigneusement à ces dogmes particuliers, et par ce moyen, sur-tout en flattant l'amour du pouvoir, des richesses, des plaisirs, passions générales parmi les hommes, il espéra établir un nouveau système religieux, plus généralement suivi qu'aucun de ceux qu'on avait observés jusqu'alors. Il fut secondé dans ce dessein par Sergius, moine qui, par libertinage, avait abandonné son cloître et sa profession, et s'était mis au service de Cadiga, dont il était domestique, lorsque Mahomet l'épousa. Ce moine était, par ses grandes connaissances, très-propre à suppléer au défaut d'éducation de son maître; défaut qui, selon toutes les probabilités, eût empêché l'exécution de son dessein. Cependant il était nécessaire que la religion qu'ils se proposaient d'établir eût la sanction divine; et dans cette vue, Mahomet fit tourner à son avantage un fléau dont il était affligé. Il était sujet à des accès d'épilepsie, maladie que ceux qui en sont attaqués ont coutume de cacher avec soin. Mahomet déclara que ces accès étaient des transports dans lesquels le Tout-Puissant le jetait miraculeusement, et pendant leur durée il lui faisait connaître sa volonté, qu'il lui ordonnait de transmettre au monde. A l'aide de ce conte, et par la vie retirée, sobre et austère qu'il menait, il se fit parmi ses connaissances et ses voisins, une réputation de sainteté supérieure. Quand il se crut suffisamment appuyé par le nombre et l'enthousiasme de ses disciples, il se déclara effrontément prophète envoyé de Dieu dans ce monde, non-seulement pour faire connaître sa volonté, mais encore pour forcer le genre humain à lui obéir.

Comme nous l'avons dit plus haut, Mahomet, en établissant son système, n'en borna point l'application aux naturels de son pays. Quoique grossier et enthousiaste, son esprit s'était développé en voyageant dans des pays éloignés, et il en avait étudié scrupuleusement les mœurs et les religions. Il avait eu soin d'adapter son système aux principes religieux et aux préjugés des nations environnantes, et il se proposa de le leur faire adopter. Plusieurs des habitans des pays orientaux suivaient alors l'opinion d'Arius, qui niait que Jésus-Christ fût égal à Dieu, ainsi qu'il est établi dans le symbole d'Athanase. Un grand nombre de Juifs étaient venus chercher en Egypte et en Arabie un asile contre les persécutions de l'empereur Adrien, qui menaçait d'exterminer ce peuple. Les autres habitans de ces pays étaient païens; mais ils tenaient peu à leur idolâtrie, alors bien déchue, et devenue même un objet de dérision. Comme tous les hommes qui se sont presque entièrement dérobés à l'influence des principes religieux, ils s'étaient adonnés aux plaisirs et aux voluptés, ou à l'acquisition des richesses, qu'ils regardaient comme le meilleur moyen de se procurer les jouissances des sens, qui, avec la doctrine de la prédestination, composaient tous leurs principes de religion et de philosophie. Le système de Mahomet devait convenir à ces trois espèces d'hommes. Pour plaire aux deux premières, il déclara qu'il y avait un Dieu qui avait créé le monde et le gouvernait; qu'il avait envoyé sur la terre différens prophètes pour y annoncer sa volonté aux hommes; que les plus fameux étaient Moïse et Jésus-Christ; mais que leurs efforts ayant été infructueux, Dieu envoyait maintenant le dernier, son plus grand prophète, avec des pouvoirs plus amples que ceux qu'il avait donnés à Moïse et à Jésus-Christ; Dieu lui avait ordonné non-seulement de publier ses lois, mais encore de subjuguer ceux qui refuseraient d'y croire ou d'y obéir, et à cet effet, d'établir sur la terre un royaume qui propagerait les lois divines par toute la terre. Dieu, ajoutait-il, n'enverra que ruine et destruction à ceux qui refuseront de se soumettre à moi; mais mes disciples fidèles auront pour récompense, dans cette vie, les dépouilles des infidèles et la possession de toute la terre; dans l'autre ils trouveront, dans un paradis, toutes les jouissances des sens, et sur-tout celles de l'amour. Ceux qui succomberont, en propageant la foi, y trouveront des plaisirs plus exquis, et bien supérieurs à ceux dont jouira le reste des fidèles. Tels sont, en substance, les principaux articles de la croyance de Mahomet, en y ajoutant la doctrine de la prédestination, et la défense de boire des liqueurs fortes, défense qui ne se fait point sentir dans les pays chauds. A peine ce système fut-il publié, que ses compatriotes l'embrassèrent avec une foi implicite. Les articles en furent rédigés par le prêtre dont nous avons parlé plus haut; ils formèrent un livre qu'on appelle le *Koran* ou *al Koran*, c'est-à-dire le livre par excellence, comme nous disons la Bible, pour désigner le livre de la loi. Cependant les habitans de la Mecque connaissaient personnellement Mahomet, de sorte que la plus grande partie était convaincue de l'imposture. Les plus éclairés et les magistrats formèrent le dessein de le faire périr; mais Mahomet, en ayant été instruit,

s'enfuit de son pays natal, et fut s'établir à Médine-Tahmachi, ou la Ville du Prophète. La réputation que lui avaient faite ses miracles et sa doctrine s'était, comme d'usage, accrue en s'étendant à des pays plus éloignés, et les habitans de Médine le reçurent à bras ouverts. Les sectateurs de Mahomet datent l'ère mahométane de l'époque de cette fuite, qui arriva 622 ans après Jésus-Christ : c'était la 54e année de sa vie, et la 10e de son ministère. L'ère des Mahométans s'appelle en arabe *hégire*, c'est-à-dire fuite.

Mahomet, à l'aide des habitans de Médine et des autres peuples qu'il s'attacha par ses caresses et sa politique, amena ses compatriotes, sinon à la croyance, au moins à l'observation de sa doctrine. La propagation rapide de son système parmi les Arabes fut un argument en faveur de son excellence, qui finit par entraîner les habitans de l'Egypte et de l'Orient, déja disposés à le recevoir. Ariens, Juifs, Gentils, tous abandonnèrent leurs anciennes croyances, et embrassèrent le mahométisme. En un mot, la contagion se répandit sur toute l'Arabie, la Syrie, l'Egypte et la Perse; et Mahomet, d'hypocrite trompeur, devint le plus puissant monarque de son siècle. Il fut proclamé roi à Médine, en 627; et, après avoir subjugué une partie de l'Arabie et de la Syrie, il mourut en 632, laissant deux branches de familles, regardées comme divines par leurs sujets. Ces deux branches étaient le calife de Perse et le calife d'Egypte. Le dernier conquit l'Arabie; et le premier, portant les armes vers l'Orient, y fit plusieurs conquêtes. Les califes d'Egypte et de l'Arabie tournèrent leurs ravages vers l'Europe, où ils furent connus sous le nom de Sarrasins ou Maures, parce qu'ils y pénétrèrent à travers la Mauritanie, en Afrique. Ils subjuguèrent une partie de l'Espagne, de la France et de l'Italie, et les îles de la Méditerranée.

Telle est la manière dont les successeurs de cet imposteur heureux étendirent leur religion et leurs conquêtes sur la plus grande partie de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe. Une grande partie de l'espèce humaine est encore soumise à leurs lois.

ARTICLE III.

PERSE.

ÉTENDUE.		SITUATION.
Long. 490 l.	Entre les	45 et 68e deg. de long. E.
Larg. 350 l.		25 et 44e deg. de lat. N.

Contenant 100,000 lieues carrées.

Limites.

Cet empire est borné au N. par la Tartarie-Indépendante; à l'O. par la Turquie d'Asie et le Golfe Persique, qui la sépare de l'Arabie; au S. par l'Océan Indien; et à l'E. par l'Inde.

Nom. — La Perse, suivant les poètes, tirait son nom de Persée, fils de Jupiter et de Danaë. Des auteurs moins fabuleux l'ont cru dérivé de Paras, qui signifie un cavalier, les Persans ou Parthes ayant toujours été renommés pour leur habileté dans l'équitation.

Division. — La Perse est divisée comme il est marqué dans le tableau suivant :

SITUATION.	PROVINCES, 15.	CAPITALES.
Au N.O.	Daghistan	Tarkou.
	Shirvan	Chamaki.
	Arménie-Persane	Erivan.
	Adherbijan	Tauris.
	Ghilan	Recht.
	Irak-Agémi	Ispahan
Au N. E.	Mazanderan	Ferabad.
	Khorazan	Hérat.
	Candahar	Candahar.
	Sigistan	Zarang.
Au S.	Mékran	Kie.
	Kerman	Kerman.
	Laristan	Lar.
	Farsistan	Schiras.
	Khusistan	Suster.

Climat, aspect du pays. — Dans un empire aussi étendu, la température n'est pas par-tout la même. Les contrées qui confinent au Caucase, au Daghistan et aux montagnes voisines de la mer Caspienne, sont froides, par l'influence de ces montagnes, communément couvertes de neige. Dans les provinces du milieu de la Perse, l'air est pur, serein, et porte l'ame à la gaieté; mais dans les provinces méridionales il est chaud, et quelquefois communique à celles de l'intérieur des exhalaisons nuisibles, qui sont si souvent mortelles, que les habitans se garnissent la tête avec des turbans fort épais.

Montagnes. — La Perse est en grande partie montagneuse. Les grandes plaines qu'on y rencontre sont ordinairement désertes. Elle manque de rivières. On y voit peu d'arbres, si ce n'est au N. et dans quelques parties des montagnes occidentales. Elle est divisée en deux parties bien distinctes par des déserts et des chaînes de montagnes. A l'E. du Tigre, au 33e deg. de lat., commence un grand désert, qui s'étend jusqu'au N. de Suster; on lui donne de l'E. à l'O. 60 lieues de long sur 20 de large. Le grand désert Salé s'étend depuis le voisinage de Kom jusqu'à la mer de Zurra, dans une longueur de 100 lieues, sur une largeur de 70; près de Nauben Dejian il se joint au désert de Kerman, qui a 100 lieues de long. Ces deux déserts réunis forment un espace de 200 lieues de long sur 60 de large. Ils divisent la Perse en deux parties presque égales.

Le *Caucase* court à l'O. du Ghilan et au S. du Mazanderan, jusqu'à ce qu'il se termine dans le Khorasan, au S. E. de la mer Caspienne. La chaine la plus méridionale est d'une grande hauteur; elle suit, à 15 lieues des côtes, une direction parallèle au Golfe Persique N. O. et S. E. A l'O. s'étend, jusqu'au lac de Van, une autre branche parallèle, appelée par les Turcs *Aiagha-Tag*. L'*Hetzardara*, ou les mille montagnes, se dirige au N. de Fars; une de ses ramifications, d'où sort la rivière d'Ispahan, est appelée *Koh-Zeldeh*, ou *Montagne Jaune*. Plus au N. les montagnes de *Wully* parcourent le voisinage de Shatzan, à travers le lac Vachind. A l'E. du Sigistan est le *Soliman-Koh*, ou montagne de *Soliman*.

Forêts. — La Perse offre peu de forêts; le Khorasan, les montagnes du Ghilan, du Mazanderan, et d'autres vers le Kurdistan, en fournissent quelques-unes. Le Mazanderan abonde en bois de charpente.

Hydrographie. *Golfes, lacs, rivières*. — Les principaux golfes sont le *Golfe Persique* et celui d'*Ormus*; le premier, qui communique avec le second par le détroit appelé d'Ormus, a environ 200 lieues de longueur et 50 à 60 de largeur. La navigation y est fort périlleuse, parce qu'il est peu profond et parsemé de bancs de sable, et que les vents, qui y sont fort inconstans, y causent des tempêtes fréquentes; ce qui fait que les étrangers qui veulent y naviguer se pourvoient de pilotes du pays. Ce golfe a plusieurs ports et plusieurs îles.

Les principaux lacs de Perse sont les suivans : le lac *Zeré*, ou mer de *Durra*, qui a 30 lieues de long; à 18 lieues E. de Schiras est le lac salé de *Baksegan*, de 12 lieues de long sur 4 de large. Le grand lac d'*Urmia* se trouve au N. O., près de la ville du même nom; il a 15 lieues de long sur moitié de large. Le lac *Erivan*, le Lichnites de Ptolomée, peuvent avoir 25 lieues de circonférence.

La rivière d'*Ahwas* prend sa source dans les montagnes d'Elwen; un de ses bras se jette dans le Tigre, avant sa jonction avec l'Euphrate; mais le principal débouche au confluent des deux fleuves, qui, lorsqu'ils sont réunis, portent le nom de fleuve des Arabes. La *Krenk* et la *Mekshid*, rivières du Mékran, coulent au S. O., se réunissent, et prennent le nom de *Mend*. L'*Araba*, qui se dirige au S., forme une des limites de l'Indostan. Dans le Khorasan, le *Tedsen*, qui court à l'O., se jette dans la mer Caspienne. L'Aras, ancien Araxes, et le Kur, autrefois Cyrus, prennent leurs sources dans le Caucase. Le premier se rend dans le dernier. Le fleuve le plus important de ces canton est le *Bundamir*; il coule entre Schiras et Istakar, près des ruines de Persépolis, et se jette dans un lac salé, nommé Baksegan. L'*Hinmend* sort de deux sources séparées, dont l'une est dans les montagnes de Gaur, et l'autre dans celle de Gebelabad, au S., et coule vers l'O.

A la rareté des rivières se joint celle des fontaines; mais dans les cantons où ce défaut se fait le plus sentir, on y supplée admirablement par le moyen de réservoirs, aqueducs, et autres constructions ingénieuses.

Sol, productions végétales, animales et minérales. — Le sol et les productions different comme la température. Le terroir est loin d'être gras et fertile vers la Tartarie et la mer Caspienne; mais, aidé par la culture, il produit ordinairement du blé et des fruits. Au S. du mont Taurus, le pays est d'une fertilité extrême en fruits, en vins, en grains, et autres productions nécessaires ou de luxe; il donne également de l'huile en abondance, du séné, de la rhubarbe, et les meilleures drogues. Les fruits sont délicieux, notamment les dattes, oranges, pistaches; on y trouve des melons, concombres et légumes, ainsi qu'une très-grande quantité d'excellente soie; et jadis le golfe de Bassora fournissait à une grande partie de l'Europe et de l'Asie des perles très-belles. Quelques cantons, sur-tout auprès d'Ispahan, produisent presque toutes les espèces de fleurs estimées en Europe; et, de quelques-unes, des roses particulièrement, les gens du pays savent extraire des eaux de senteur, dont le commerce leur est d'un grand profit. En un mot, les fruits, les végétaux et les fleurs ont en Perse le goût le plus savoureux et la plus agréable odeur; et si les naturels poussaient la science du jardinage aussi loin que quelques nations d'Europe; s'ils savaient aussi bien transplanter, greffer, et faire d'autres améliorations, ils augmenteraient considérablement les richesses de leur pays. L'assa-fœtida de Perse coule d'une plante nommée *hiltot*, et se convertit en gomme. Il y en a de la blanche et de la noire; mais la blanche est d'autant plus estimée, que les naturels en font d'excellentes sauces, et quelquefois la mangent comme une chose rare. La Perse produit en outre lin, chanvre, tabac, sésame, coton, safran, térébenthine, mastic, gomme, noix de galle, manne, cassie, séné, rhubarbe, opium. Le sumack y croit en abondance.

Aucun lieu du monde ne fournit aux nécessités de la vie des choses aussi parfaites et en aussi grande abondance que Schiras; et la vallée où est située cette ville est ce qu'on peut imaginer de plus enchanteur dans la nature, soit par la salubrité de l'air, ou par la profusion de tout ce qui peut être utile à la vie et la rendre agréable. Les champs produisent en grande quantité du riz, du froment et de l'orge; ces grains commencent d'ordinaire à mûrir au mois de mai, et la récolte en est achevée à la mi-juillet. La plupart des meilleurs fruits que l'on voit en Europe, tels que la pêche, la figue, la grenade, la mûre, l'amande, l'abricot, ont été apportés de ce pays, et ils y sont d'une grosseur et d'un goût que n'ont pas les mêmes fruits dans nos contrées, sur-tout les abricots et les raisins. Il y a plusieurs espèces de raisins de Schiras, toutes très-bonnes : mais deux ou trois supérieures à toutes les autres : l'une est le gros raisin blanc, qui est d'un goût extrêmement agréable; l'autre est le petit raisin noir, aussi doux que le sucre, dont on fait le vin de Schiras, vin réellement délicieux; en sorte que les personnes qui en ont bu pendant quelque temps peuvent rarement se faire à en boire d'autre, quoique au premier essai il puisse ne pas plaire à un Européen. Ce sont les Arméniens et les Juifs qui font ce vin dans les mois d'octobre et de novembre, et il s'en exporte une très-grande quantité à Abu-Shehr, et dans les autres parties du Golfe

Persique, où il alimente les marchés indiens. La grenade est si bonne, que les Persans l'appellent proverbialement le fruit du Paradis.

La race des chevaux de la proviuce du Farsistan est maintenant de peu de valeur, à cause de l'état de ruine où se trouve ce pays; mais dans la province de Khusistan au S. O., elle est d'une excellente espèce. La chair du mouton est d'une qualité supérieure, grace à la bonté des pâturages des environs de Schiras; la toison n'en est pas moins recherchée à cause de son extrême finesse. Ces animaux ont la queue d'une grosseur extraordinaire; et j'en ai vu, dit M. Franklin, quelques-unes qui pesaient au-delà de 30 livres; mais celles que l'on vend dans les marchés ne pèsent pas plus de 6 ou 7 livres. Les bœufs sont gros et forts; cependant les naturels en mangent rarement la chair, et se bornent principalement à celle du mouton et de la volaille.

On trouve en Perse des animaux féroces; l'ours, le lion, l'hyène, le jakkal, le sanglier, etc.

Les minéraux sont peu abondans dans ce pays. Le Kerman et l'Yezd fournissent du plomb mêlé d'argent; les provinces méridionales, du fer. On trouve du cuivre dans les montagnes du Mazanderan et près de Casbin; mais il n'est pas de bonne qualité. Les turquoises et les perles sont les seules pierres précieuses que produise la Perse. On trouve aussi le plus beau marbre dans les environs de Tauris. La Perse a encore dn kaolin, ou de la terre à porcelaine, et le prétendu baume miraculeux, appelé *mum*, qui coule de deux rochers.

Population. — On l'estime à 10 millions d'habitans.

Habitans, mœurs, coutumes et divertissemens. — En général, les Persans de l'un et de l'autre sexe sont beaux, les hommes aimant beaucoup à s'allier avec les Géorgiennes et les Circassiennes. Vers la partie méridionale, ils ont le teint un peu basané. Les hommes faits se rasent la tête; mais les jeunes gens laissent venir de chaque côté un bouquet de cheveux, et font monter leur barbe jusqu'aux tempes. Les ministres de la religion portent la barbe longue. Les personnes de qualité sont coiffées de très-riches turbans, dont quelques-uns coûtent jusqu'à 600 fr., et il en est peu qui coûtent moins de 200 fr. Ils ont pour maxime de se tenir toujours la tête très-chaudement, en sorte qu'ils n'ôtent jamais leurs turbans en signe de respect, même devant le roi. Leur habillement est fort simple. Ils ont sur la peau une chemise de grosse mousseline; sur la chemise un habit qui descend plus bas que les genoux, et est retenu par une ceinture; et sur le tout une robe ouverte et un peu plus courte : cependant les étoffes dont ils font leurs habits sont pour la plupart très-chères, consistant en superbes fourrures, soieries, mousselines, et autres étoffes de prix, richement brodées en or et en argent. Ils ont pour chaussure ou une espèce de bottes lâches, ou des pantoufles. Ils aiment l'exercice du cheval, et n'épargnent pas la dépense pour leurs équipages. En tout temps ils portent un poignard à la ceinture, et des pantalons de toile. Les collets de chemises et d'habits sont ouverts; ainsi leur manière de se vêtir est en tout plus convenable q ue les longues robes des Turcs, pour la

santé et la facilité des mouvemens. L'habillement des femmes diffère très-peu de celui des hommes, et n'est pas moins précieux et cher : elles sont très-occupées du soin de relever leur beauté par les fards, les eaux cosmétiques, et tout ce que peut imaginer l'art.

Les Persans s'habituent à prendre fréquemment des bains ; ce qui leur est d'autant plus nécessaire, qu'ils changent rarement de linge. Ils déjeûnent de bonne heure avec du café, dînent à onze heures avec des fruits, des confitures et du lait. Leur principal repas est au soir. Ils mangent des gâteaux de riz, ainsi que de fleur de farine, et regardent comme une chose abominable de couper, soit leur pain, soit toute espèce de mets, dès qu'il est servi : c'est pourquoi on fait de très-minces gâteaux de riz, afin qu'on puisse les rompre avec les mains ; et les plats les plus solides, qui sont communément de mouton ou de volailles, sont apprêtés de manière à pouvoir être divisés avec les doigts. Lorsque la table est entièrement dressée, ils se mettent à manger fort vîte et sans aucune cérémonie. Mais un voyageur moderne a observé que, lorsqu'un vieillard parle en compagnie, si pauvre qu'il soit, et quelque inférieure que soit la place qu'il occupe, tout le monde prête attention à ses paroles. Ils sont tempérés ; mais ils font usage d'opium, non pas cependant aussi immodérément que les Turcs ; et ils ne sont pas fort délicats dans leurs parties de table. Ils ont des manières très-cérémonieuses vis-à-vis de leurs supérieurs, et poussent la politesse jusqu'à présenter des tabourets aux Européens qui vont les voir, pour ne pas les mettre dans la nécessité de s'asseoir les jambes croisées. Ils sont tellement passionnés pour le tabac, dont ils aspirent la fumée par un tube fixé dans l'eau, afin de la recevoir plus fraîche, que lorsque cette denrée a été prohibée par leurs princes, on les a vus quitter leur pays plutôt que de renoncer à cette jouissance. Les Persans sont naturellement enclins à la poésie, à la morale, aux sentences, à l'hyperbole. Leurs longues guerres et leurs révolutions civiles ont introduit dans leur caractère un mélange de celui des nations barbares, et leur ont enseigné la dissimulation ; cependant ils se conduisent d'une manière affable et digne d'éloges, et dans tous les temps on a vanté leur caractère hospitalier.

Les Persans écrivent comme les Hébreux, de droite à gauche, et d'une vîtesse étonnante ; ils mettent beaucoup de recherche dans presque tout ce qui regarde les parties de l'écriture et le sceau des lettres ; et comme l'impression n'est pas admise chez eux, ils ont un nombre incroyable de gens occupés à la transcription des livres. Un de leurs faibles est l'ostentation des équipages et des vêtemens. Leur jalousie à l'égard de leurs femmes égale celle des Turcs et des autres peuples orientaux. Ils aiment beaucoup la musique ainsi que les conversations en nombreuses compagnies ; mais leurs principaux amusemens sont la chasse à la grosse bête et au vol ; le manége et les exercices d'armes auxquels ils sont très adroits. Ils excellent, comme faisaient les Parthes leurs ancêtres, à tirer de l'arc ; et ils ont une passion marquée pour les danseurs de corde, les bateleurs et les combats de bêtes sauvages ; en société particulière ils jouent les jeux de hasard.

Il y a à Schiras, observe M. Franklin, des places distinguées par le nom de *zoor-khana* (maison de gymnase), où les Persans se rassemblent pour se livrer à leurs exercices. Ces maisons consistent en une salle dont le plancher est de deux pieds plus bas que le niveau du terrain, et qui reçoit le jour et l'air par de petites ouvertures percées dans le toit. Au milieu est un grand carré en terre bien battue, unie et nivelée, et de chaque côté sont de petites estrades en alcôves, élevées de deux pieds au-dessus du terre-plain, et qui servent de siéges aux musiciens et aux spectateurs. Lorsque les lutteurs sont rassemblés, ce qui a lieu tous les vendredis au point du jour, ils se dépouillent jusqu'à la ceinture, mettent de gros caleçons de laine, et arment leurs mains de deux massues de bois d'un pied et demi de long environ, et taillées en forme de poire. Ils tiennent leurs massues sur l'épaule, et tandis que la musique joue ils vont et viennent en avant, en arrière, avec une grande agilité, frappant la mesure avec le pied, et donnant de l'extension à leurs nerfs, jusqu'à ce qu'ils se sentent dans un état de transpiration abondante. Après une demi-heure de cet exercice, ils quittent à un certain signal leurs massues, et se prenant par les mains en cercle, ils agitent leurs pieds en cadence, à l'unisson de la musique qui, durant tout ce temps, joue des airs fort gais. Lorsqu'ils ont dansé ainsi quelque temps, ils commencent à lutter : le maître de la maison est toujours le tenant, et comme il est accoutumé à ce genre de combat, il est communément vainqueur. Chaque spectateur paye une pièce de monnaie de la valeur de six sous, pour laquelle, outre le plaisir du spectacle, il a du café et de quoi fumer. Ces jeux doivent contribuer à la santé, aussi bien qu'au développement des forces et de la vigueur, et donner à l'homme des formes et un air mâle. Ils ont quelque analogie avec les exercices gymnastiques des anciens.

En essayant, dit M. Franklin, de dire quelque chose du caractère des Persans modernes, je sens la difficulté de l'entreprise; cependant comme, durant mon séjour en Perse, vivant au sein d'une famille du pays, j'ai été à portée de mieux connaître le naturel et le caractère de la classe mitoyenne, et de mieux étudier leurs habitudes et leurs mœurs que la plupart des voyageurs, j'oserai offrir au public le peu d'observations que j'ai faites pendant ce court séjour. Quant aux manières sociales, les Persans sont sans contredit les Parisiens des contrées orientales. Les Turcs en agissent vis-à-vis des étrangers et des chrétiens avec beaucoup d'insolence et de rudesse; mais la conduite des Persans, au contraire, ferait honneur aux nations les plus civilisées. Ils sont doux, polis et obligeans envers les étrangers, sans y être induits par ces préjugés religieux, qui ont tant d'empire sur tous les autres peuples mahométans. Ils sont fort curieux de connaître les mœurs et les usages des Européens, et en récompense ils se prêtent volontiers à donner des informations sur leur propre pays. L'hospitalité est en si grande recommandation parmi eux, qu'un habitant tient à grand honneur que vous veuillez entrer dans sa maison, et partager avec sa famille ce dont elle jouit; et on regarde au contraire comme

un très-grand affront, si vous vous en allez sans avoir fumé un *calean* ou pris quelques rafraîchissemens. Les Persans disent que chaque plat qu'un étranger partage avec eux, vaut à la maison une bénédiction.

Ce peuple, dans la conversation, emploie des formules de politesse si extravagantes et si hyperboliques, même dans les occasions les moins importantes, qu'un étranger imaginerait d'abord que chaque habitant est disposé à lui sacrifier sa fortune, son rang et sa vie; et ces formules, qui dans le fait ne sont que de vaines paroles, sont observées non-seulement parmi les gens d'une condition élevée, mais encore parmi les moindres et les derniers du peuple, qui, à notre arrivée, ne balancent pas à mettre à notre discrétion la ville de Schiras et toutes ses dépendances. Ces manières, au premier abord, paraissent singulières aux Européens; mais elles leur deviennent familières en peu de temps. Une conversation libre et sans contrainte est une chose inconnue en Perse, chacun ayant à la bouche ce proverbe que *les murs ont des oreilles*. La crainte des chaînes dont ils sont sans cesse menacés, tient aussi leurs esprits dans l'esclavage, et lorsqu'ils parlent à des hommes d'un rang supérieur à eux, c'est avec les signes de la plus basse soumission; tandis que vis-à-vis leurs inférieurs ils sont hautains et impérieux.

Les Persans recherchent l'élégance du discours dans leurs conversations, et citent à tout propos des vers et des passages tirés des ouvrages de leurs poètes favoris, Hafiz, Sadi et Jami; et cet usage est universel, de la classe la plus élevée à la plus basse; car ceux qui n'ont pas l'avantage de savoir lire et écrire, et qui n'ont pas eu une éducation soignée, ont recours à leur mémoire, qui est très-sûre; et au moyen de ce qu'ils ont appris par cœur, ils sont toujours prêts à prendre part à la conversation. Ils aiment beaucoup aussi les jeux de mots et les quolibets, et se plaisantent volontiers l'un l'autre, ce qu'ils font quelquefois avec une ironie très-délicate. Il y a une chose qu'on ne peut trop admirer dans leur manière de converser; c'est l'attention qu'ils donnent toujours à la personne qui a la parole, et que jamais ils n'interrompent. Ils sont en général de bonne mine, et peuvent passer à beaucoup d'égards pour une belle nation. Ils ont le teint aussi clair que les Européens, à l'exception de ceux qui par état sont exposés à l'inclémence de l'air.

Les femmes doivent en grande partie à l'art l'éclat et la vivacité de leurs yeux, ce qui est une beauté frappante; car elles se teignent les cils et les sourcils avec une poudre noire d'antimoine, nommée *surma*, qui ajoute un brillant singulier à leur éclat naturel.

Mariages. — Lorsque les parens d'un jeune homme ont pris la résolution de le marier, ils cherchent dans leurs familles et parmi leurs connaissances un parti sortable; et lorsqu'ils croient l'avoir trouvé, ils vont chez les parens de la jeune personne qu'ils ont en vue. Si le père de celle-ci approuve la recherche, il fait apporter aussitôt des confitures, ce qui est regardé comme un signe d'adhésion. Viennent ensuite de la part du prétendu les présens accoutumés. Pour les per-

sonnes d'une moyenne fortune, ils consistent ordinairement en deux habillemens complets et de parure, une bague, un miroir, et une petite bourse de 10 ou 12 tomans, pour fournir aux besoins de la femme en cas de divorce. Le prétendu apporte aussi une certaine quantité d'étoffes et autres objets d'ameublement de toute espèce, tels que tapis, nattes, lit, et tout ce qui en dépend, vaisselle et batterie de cuisine. Le contrat est passé devant le cadi ou magistrat. Le soir des noces étant venu, la fiancée, couverte de la tête aux pieds d'un voile de soie ponceau ou de mousseline peinte, est conduite chez son prétendu; on lui présente au sortir de chez elle un cheval qu'il a eu soin de lui envoyer, et lorsqu'elle y est montée, une des filles de la noce marche devant elle, portant un grand miroir pendant le chemin, comme pour lui indiquer que c'est pour la dernière fois qu'elle doit se mirer comme une jeune fille, et qu'à l'avenir elle aura à s'occuper des soins plus importans de l'état du mariage. La marche se fait dans l'ordre suivant: d'abord la musique et de jeunes personnes qui dansent; ensuite des présens dans des mannes, que des hommes portent sur leurs épaules. Ils sont suivis des parens et amis du marié, qui tous crient et font grand bruit. Après eux vient la mariée entourée de tout son cortége de parens et d'amies, dont l'une conduit le cheval par la bride, et plusieurs à cheval ferment la marche. Les réjonissances dans ces occasions durent ordinairement huit ou dix jours. En Perse comme en Tartarie, les hommes peuvent se marier pour la vie ou pour un temps déterminé, et tout voyageur ou marchand qui a l'intention de séjourner quelque temps dans une ville, s'adresse d'ordinaire au cadi pour avoir une femme pendant le temps de son séjour. Le cadi, au moyen d'une gratification dont le montant est fixé, produit au voyageur un certain nombre de jeunes filles, qu'il déclare être honnêtes et saines, et dont il se rend garant. Une personne qui a accompagné, il n'y a pas long-temps, l'ambassadeur de Russie en Perse, assure que d'un millier de ces filles, il n'y a pas d'exemple qu'une seule se soit mal conduite durant tout le temps de son engagement.

Funérailles. — Les funérailles des Persans se font à-peu-près comme celles des autres peuples mahométans. A la mort d'un musulman, ses parens et amis étant assemblés, font de bruyantes lamentations autour de son corps, qui est ensuite lavé, couché dans une bière, et porté au cimetière hors des murs, accompagné par un mollah ou prêtre qui psalmodie, chemin faisant, des passages du Koran. Si par hasard un musulman rencontre le convoi, il doit, suivant les préceptes de sa religion, s'approcher du cercueil et s'offrir pour le porter à la sépulture, criant en même temps: *Iah Illah, ill Lillah!* il n'y a d'autre Dieu que Dieu. L'enterrement fini, les parens du décédé retournent à la maison, où les femmes font un mélange de farine, de miel et d'épices, que l'on mange en mémoire du mort. Une partie de ce mets est envoyée aux amis et connaissances, afin qu'ils puissent rendre au défunt le même honneur. Cet usage paraît remonter à la plus haute antiquité; car nous lisons dans Homère, que l'on faisait fréquemment des sacrifices et des libations en l'honneur des morts.

Religion. — Les Persans sont mahométans de la secte d'Ali, ce qui fait qu'ils sont regardés comme héritiques par les Turcs sectateurs d'Omar et d'Abubèkre. Leur religion, s'il est possible, est encore plus bizarre et plus sensuelle que celle des Turcs; mais elle est mêlée en plusieurs points des superstitions des Brames. Lorsque les chrétiens leur reprochent de boire des liqueurs fortes, reproche que méritent plusieurs d'entre eux, ils répondent en récriminant : « Vous autres « chrétiens, vous vous abandonnez à l'ivresse et aux femmes, quoique « vous sachiez qu'en cela vous péchez; il en est de même parmi nous. » A propos des Brames, ce serait peut-être un objet très-digne des recherches des érudits, que de comparer ces philosophes avec les Guèbres ou Gaures de Perse, qui se prétendent disciples et successeurs des anciens mages sectateurs de Zoroastre. Il est aisé de prouver que les uns et les autres avaient originairement des idées simples et pures d'un Etre Suprême. Mais les Brames et les Parsis de l'Inde accusent les Gaures, qui adorent encore le feu, d'avoir dépouillé ces idées de leur sens spirituel, et d'avoir introduit dans le gouvernement du monde un mauvais principe. Un terrain combustible situé à 3 ou 4 lieues de Baku, ville dans le nord de la Perse, est le théâtre des dévotions des Guèbres. On doit convenir que ce terrain est imprégné de vapeurs singulièrement inflammables, et qu'on y trouve plusieurs petits temples anciens, dans l'un desquels les Guèbres prétendent conserver les flammes sacrées du feu universel; et ce feu s'exhale de l'extrémité d'un gros tube creux enfoncé en terre, qui fait l'effet d'une lampe alimentée par une matière très-pure. Les Mahométans sont ennemis déclarés des Gaures, bannis de la Perse par Shah Abbas. Cependant on dit cette secte très-nombreuse, quoiqu'elle soit tolérée en peu d'endroits.

Il paraît que les longues guerres entre les Perses et les Romains ont de bonne heure repoussé les anciens chrétiens dans la Perse et dans les contrées voisines, et même aujourd'hui on y trouve plusieurs sectes qui ont évidemment le christianisme pour base de leur croyance. Quelques-uns de ces sectaires, nommés Soussies ou Soussées, et qui sont une espèce de quiétistes, sacrifient à Dieu leurs passions, et professent les devoirs de la morale. Les chrétiens sabbéens ont dans leur religion un mélange de judaïsme et de mahométisme, et ils sont très-nombreux aux environs du Golfe Persique. Nous avons déja parlé des chrétiens arméniens et géorgiens qui se trouvent en très-grand nombre en Perse. On dit que les Persans d'aujourd'hui sont très-peu partisans de la doctrine de Mahomet, ce qui est dû en partie à leurs dernières guerres avec les Turcs.

Ils observent avec beaucoup de sévérité le jeûne pendant le mois de ramazan, le 9e de l'année mahométane. Une heure avant la naissance du jour, ils mangent d'un mets nommé *sehre*, et de ce moment, jusqu'au coucher du soleil, ils ne mangent ni ne boivent. Leur jeûne même est si rigide, que si, dans le courant du jour, la fumée d'un *calean*, ou la moindre goutte d'eau touche leurs lèvres, le jeûne est regardé comme rompu et sans efficacité. Il leur est permis de prendre

des rafraîchissemens entre le coucher du soleil et son lever. Lorsque le mois de ramazan tombe dans le cœur de l'été, ce qui doit arriver quelquefois, attendu que l'année mahométane est réglée par le cours de la lune, l'abstinence est extrêmement dure à supporter, sur-tout pour ceux que leurs occupations obligent à aller au dehors pendant le jour; et elle est d'autant plus pénible, que plusieurs nuits de ce temps de jeûne doivent être passées dans la prière. Il y en a deux particulièrement que les Persans consacrent à cette pratique : l'une est celle où le prophète Ali mourut d'une blessure qu'il avait reçue, trois jours auparavant, de la main d'un assassin; c'est la nuit du 21 de ramazan, et ce jour est nommé par les gens du pays le *jour du meurtre*. L'autre nuit est celle du 23, dans laquelle on assure que le Koran fut apporté par l'ange Gabriel; c'est pourquoi elle est nommée la *nuit du pouvoir*.

Langue. — Les savans ont beaucoup disputé sur le point de savoir si la langue des Arabes n'est pas dérivée de celle des Persans : cette opinion est fondée principalement sur le mélange des mots arabes dans la langue persane, et la décision paraît être en faveur du premier de ces peuples. Les gens du commun parlent turc, sur-tout sur les côtes méridionales de la mer Caspienne; et, probablement, la langue arabe fut introduite en Perse du temps des califes, lorsque les sciences fleurissaient dans ces contrées. Plusieurs savans de la Perse ont écrit dans cette langue, et les gens de qualité l'ont adoptée comme langage à la mode, ainsi que font les Anglais de la langue française. Le persan pur se parle dans les parties méridionales, sur le Golfe Persique et à Ispahan; mais dans plusieurs provinces on se sert d'un mélange barbare de turc, de russe et d'autres idiômes.

Sciences et savans. — Les anciens Persans ont été fameux dans les sciences, et leurs poètes ont joui d'une grande réputation dans tout l'Orient. On voit à Oxford un manuscrit qui contient la vie de 135 des plus distingués de ces poètes. Ferfugi et Saadi étaient les plus célèbres. Le premier a renfermé l'histoire de Perse dans une suite de poëmes épiques qui l'ont occupé trente ans, et qui, au rapport de M. Jones, sont un monument glorieux du génie et des connaissances des Persans. Saadi, né à Schiras, et qui fleurissait dans le 13e siècle, a fait plusieurs beaux ouvrages, tant en prose qu'en vers. Shemsheddin fut un des plus grands poètes lyriques de toute l'Asie; et Nakhsheb a écrit en persan un livre intitulé *Contes d'un Perroquet*, et qui est dans le genre du Décaméron de Bocace. Jami, poète du milieu du 15e siècle, a mis dans ses compositions beaucoup d'élégance et de sentiment; ses ouvrages charmans sur une multitude de sujets divers, sont conservés à Oxford, en 22 volumes. Hariri a composé dans un style riche, délicat et fleuri, un ouvrage moral en 50 dissertations, sur les vicissitudes de la fortune et les diverses conditions de la vie humaine; le tout entremêlé d'aventures agréables et de plusieurs beaux morceaux de poésie.

Quant au poète ingénieux et voluptueux de Schiras, son nom et son caractère sont connus des personnes familiarisées avec la littérature

orientale; mais les lecteurs européens seront charmés d'apprendre que ce poète, nommé Hafiz, se concilia, par la délicatesse de son esprit et l'élégance de ses vers, la faveur d'un empereur qu'il avait offensé; que les plus puissans monarques de l'Orient essayèrent en vain de l'arracher aux douceurs de sa retraite littéraire, et d'acheter les louanges de sa muse en lui offrant tous les honneurs et toute la splendeur des cours, et que ses ouvrages non-seulement firent l'admiration des esprits vifs et enjoués, mais qu'ils devinrent le manuel des dévots les plus superstitieux parmi les mahométans, et l'oracle qui, semblable aux *sortes Virgilianæ*, déterminait les résolutions du sage, et présageait les destinées des Etats et des armées. Dix-sept des odes de ce poète ont été déja traduites en anglais par M. Not, qui les a publiées avec le texte, dans la vue d'encourager l'étude de la langue persane. La 21e a aussi paru revêtue des couleurs anglaises, par la plume élégante du chevalier William Jones.

Le tombeau de ce poète célèbre, et justement admiré, est à une demi-lieue des murs de Schiras du côté du N. E., et situé dans un grand jardin, à l'ombre de cyprès d'une hauteur et d'une beauté extraordinaires; il est en beau marbre blanc de Tauris, de huit pieds de long et quatre de large; il a été bâti par Kerim-Kham, et couvre la véritable sépulture du poète. Au fronton et sur les côtés sont magnifiquement gravés en caractères persans, dits *nustaleek*, des morceaux choisis, tirés des œuvres mêmes de celui qui y est enseveli. Pendant le cours du printemps et de l'été, les habitans visitent ce lieu, s'y amusent à fumer, à jouer aux échecs et à d'autres jeux, et à lire les œuvres d'Hafiz: ce poète divin est en plus grande estime parmi eux qu'aucun autre; ils ont pour lui un respect qui approche de l'adoration, n'en parlant jamais que dans les termes du plus grand enthousiasme. On conserve sur son tombeau une copie très-élégante de ses ouvrages, que peuvent examiner tous ceux qui y vont. La jeunesse notable de la ville s'y rassemble, et donne tous les témoignages possibles de vénération envers ce poète favori, en faisant, en son honneur, d'abondantes libations du vin délicieux de Schiras. Le long du jardin coule le ruisseau de Roknabad, si célèbre dans ses poésies, et à peu de distance est le bosquet charmant de Mosellay.

Les sciences sont aujourd'hui bien tombées parmi les Persans. Leur savoir, si vanté dans l'astronomie, se trouve réduit à une connaissance superficielle, qui n'est guère que de l'astrologie judiciaire. Aussi nul peuple du monde n'est-il plus superstitieux qu'ils le sont. La profession savante la plus estimée chez eux, est celle de la médecine; mais ses préceptes sont sans cesse en guerre avec l'astrologie, chaque dose devant être administrée au moment propice indiqué par l'astrologue; ce qui contrarie souvent le but de l'ordonnance. On dit néanmoins que les médecins, dans ce pays, ont beaucoup de sagacité et un tact très-fin. Ils ont d'excellentes drogues, et ne sont pas étrangers aux pratiques de Galien et d'Avicenne. Ajoutez à cela que la peste est peu connue en ce pays, de même que plusieurs autres maladies si fatales en d'autres lieux, telles que la goutte, la pierre, la petite-vérole, la

consomption et l'apoplexie. Il résulte de là que la pratique de la médecine en Perse est bien circonscrite, et que la chirurgie, fort peu connue, y est exercée par des barbiers, dont le principal savoir consiste à saigner; car ils s'en reposent sur la salubrité de l'air et le bon tempérament du malade, pour la guérison des blessures.

TOPOGRAPHIE.

Provinces, villes, édifices publics et particuliers.

PROVINCES AU NORD-OUEST.

DAGHISTAN. — Cette province est au N. O. des autres : elle est habitée par des Tartares indépendans, et bornée à l'E. par la mer Caspienne. Elle produit des grains et des fruits.

Tarkou, capitale, a un port sur la mer Caspienne.

SHIRVAN. — Cette province s'étend sur le bord occidental de la mer Caspienne, et est séparée de l'Adherbijan et du Daghistan par les fleuves Aras et Kur, qui sont l'Araxes et le Cyrus des anciens. L'air y est sain et tempéré; le voisinage des hautes montagnes couvertes de neige et le vent de mer en modèrent la chaleur. Les hivers y sont communément plus humides que froids, et toute la campagne est couverte d'herbes odoriférantes. Elle fut envahie par les Russes en 1722, pendant les troubles que les Afghans excitèrent en Perse; mais ils la rendirent en 1732. On l'appelait anciennement l'*Albanie*. On y recueille une quantité considérable de soie et de safran d'une bonne qualité.

Chamaki, capitale, ville fortifiée et située dans un vallon, entre deux montagnes. On y fait beaucoup d'étoffes de soie et de coton. Il y a des caravanserais et des bains publics. Cette ville a été ravagée par Thamas-Kouli-Khan. Les tremblemens de terre y sont fréquens.

Derbent, au S., port sur la mer Caspienne, est une des clefs du royaume de Perse. Cette ville, riche par son commerce, est située dans un défilé.

Baku ou *Bakuie*, au S., sur la mer Caspienne, ville commerçante et bien fortifiée, avec un beau port. C'est près de cette ville qu'est un lieu d'où s'élèvent des flammes produites par les diverses sources de naphte qu'on trouve dans ses environs : c'est une espèce d'huile bitumineuse qu'on brûle dans les lampes. Le principal négoce qui se fait à Baku est en huile de noix, qui passe pour la meilleure qui soit au monde; il y en a de brune et de blanche : celle-ci se transporte par toute la Perse, et l'autre seulement dans le Ghilan et autres provinces voisines.

ARMÉNIE PERSANE. — Cette province est au S. O. de Shirvan. On lui donne souvent le nom de sa capitale.

Erivan, ville considérable et fort commerçante, divisée en deux parties : l'ancienne, qui a été presque ruinée par les guerres, et la nouvelle, sur la rivière de *Kara-Sou*, profonde et rapide. A quelque distance est le monastère d'*Ecmiasin*, où réside le patriarche des Arméniens. On l'appelle aussi les *Trois-Eglises*, parce qu'il y a trois bourgs ayant chacun la sienne. Les Arméniens en font le pélerinage au moins une fois en leur vie. Le service divin s'y fait avec une magnificence extraordinaire. Le patriarche vit dans un couvent, et d'une manière encore plus austère que ses moines; car, chez les Arméniens, l'austérité des jeûnes croit en raison de l'élévation des dignités. Il y a une imprimerie aux Trois-Eglises, et il en sort des bréviaires et des almanachs. C'est assez près qu'est la montagne appelée par les Hébreux *Mont-Ararat*. L'abord en est pénible à cause des abîmes qui l'entourent, et le terrain mouvant et sablonneux permet à peine d'y gravir au tiers de sa hauteur; la cime en tout temps couverte de neige, se fait apercevoir de loin; il y a dans les alentours plusieurs monastères, dont les moines ont grand soin de faire croire aux imbécilles que les débris de l'arche de Noé se voient encore sur le mont Ararat.

Grandja, près le *Kur*, à l'E., ville fort considérable et commerçante, située dans une plaine agréable et fertile. Les bazars y sont beaux et les maisons bâties en pierre, la plupart à deux

étages, entrecoupés de jardins et de petits bois.

Naksivan, au S., sur la rive droite de l'*Aras*. Les chroniques du pays désignent cette ville comme l'endroit où Noé fixa son séjour après le déluge. Elle est presque ruinée depuis Nadir-Shah. Il s'y fait un grand commerce de soie et de laine. Les habitans sont tous chrétiens; la mission romaine y a un convent de dominicains à moitié ruiné. Le nombre des Catholiques surpasse celui des Arméniens.

Djoulfa, ville ruinée, au S., sur l'*Aras*.

ADHERBIJAN.— Cette province, au S. de l'Arménie, est abondante en pâturages qui nourrissent beaucoup de bestiaux, et sur-tout une quantité prodigieuse de moutons, qui valent tous les ans au roi des sommes considérables pour le péage qui lui est dû lorsqu'ils passent sur le pont d'Ardebil. On y recueille les meilleurs fruits de toute la Perse.

Tauris, capitale, la seconde ville de Perse, est située au bout d'une plaine et environnée de montagnes de trois côtés. Elle est belle, grande, riche, bien peuplée et très-marchande. On y compte 250,000 habitans; son enceinte est de dix lieues. Elle est remplie de jardins et de places publiques très-vastes; ses mosquées sont belles et nombreuses. Les vivres sont à très-bon marché dans cette ville; ses habitans font un grand commerce avec les Turcs, les Arabes, les Géorgiens, les Mingreliens, les Indiens, les Russes et les Tartares. Ses bazars sont couverts et garnis de très-riches marchandises, entre autres, d'étoffes d'or, de soie et de coton, et on en tire de belles peaux de chagrin. Elle est remplie d'un grand nombre d'ouvriers qui travaillent en or, en soie, en coton et en peau de chagrin. Sa grande place est la plus vaste de l'univers; on y a plusieurs fois rangé en bataille une armée de 30,000 hommes. En 1780, un tremblement de terre la détruisit presque entièrement. A l'O. de la ville est un joli ermitage que les Persans appellent *les Yeux d'Ali*.

Ardebil, grande ville, à l'E. Elle n'a point de murailles, et comme chaque maison a son jardin rempli d'arbres fruitiers, de dessus les hauteurs voisines elle ressemble plutôt à une forêt qu'à une ville: elle a cela de commun avec plusieurs autres de la Perse.

Elle est, ainsi que Tauris, le séjour continuel de marchands qui viennent y trafiquer des soies dont il se fait un grand commerce. Les caravanes qui en apportent et en remportent sont très-nombreuses, ce qui contribue beaucoup à la réputation de cette ville.

Marant, ville assez belle, passe pour être la sépulture de Noé. Ses fruits sont délicieux: elle produit de la cochenille.

GHILAN. — Cette province, au S. E. de l'Adherbijan, et au bord de la mer Caspienne, produit en abondance de la soie, de l'huile, du vin, du riz et toutes sortes d'excellens fruits. C'est la plus belle et la plus fertile province de toute la Perse; les habitans sont braves, fiers et industrieux; ils parlent un jargon qui est un mélange de l'arabe et du persan. On y trouve:

Recht, capitale, à deux lieues de la mer Caspienne. Elle est remarquable par le traité de paix qui y fut conclu en 1732, entre les Persans et les Russes. Elle est située au pied d'une montagne, de laquelle sortent plusieurs rivières qui arrosent la plaine et la fertilisent. Elle est assez grande, mais ouverte de tout côté, et ses maisons sont tellement environnées d'arbres, qu'il semble qu'on va plutôt entrer dans une forêt que dans une ville. Elle est assez commerçante. On y fabrique de la soie.

Anzilly, port, sur la mer Caspienne, est un lieu d'entrepôt pour le commerce des Russes avec l'Inde. Ils y apportent des draps et des fourrures, qu'ils échangent contre de la rhubarbe, de la manne, du séné et de la soie.

IRAC-AGEMI.— Cette province, assez fertile, au S. de l'Adherbijan et du Ghilan, a, dans sa partie orientale, des déserts pleins de sel.

Ispahan ou *Spahan*, autrefois capitale de toute la Perse, est située dans une belle plaine, à une petite demi-lieue de la rivière de *Zenderhond* qui lui fournit de l'eau. Elle est presque ruinée par les guerres dont elle a été le théâtre. On lui donne quatre lieues de circonférence. Les rues sont étroites et tortueuses, et le principal amusement des habitans est de monter sur les plate-formes de leurs maisons, où plusieurs familles se réunissent pour passer les soirées d'été. La place royale a 3 à 400 toises de longueur, et environ

moitié de largeur; et l'on assure que le palais du roi, avec les bâtimens et jardins en dépendans, a une lieue de circuit. Ispahan contient 160 mosquées, 1,800 caravanserais, 260 bains publics, un nombre étonnant de belles places et rues arrosées par des canaux et plantées d'arbres qui donnent un ombrage délicieux. On prétend que cette capitale comptait jadis 650,000 habitans; mais elle a été souvent dépeuplée par Kouli-Khan durant ses guerres, et l'on peut croire qu'elle a beaucoup perdu de son ancienne magnificence. En 1744, lorsque M. Hanway s'y trouvait, on ne croyait pas qu'elle eût plus de 5,000 maisons habitées. Ispahan est regardé comme la ville d'Asie où il y a le plus de savans et de beaux esprits. C'est aussi une des plus commerçantes. Les principaux objets de son commerce sont les soies écrues, les étoffes d'or, de soie et de coton; les perles, les diamans et autres pierres précieuses; les tapis qui s'y fabriquent, et qui sont estimés les mieux travaillés et les plus beaux de la Perse. Outre ces fabriques, elle a un grand nombre d'ouvriers en tous genres, orfévres, lapidaires, peintres en toile, et sur-tout armuriers qui travaillent très-bien l'acier, et entendent parfaitement bien la trempe des damas. Ispahan est comme le centre du commerce de la Perse. C'est de là que partent les caravanes qui vont porter à Bender-Abassi les marchandises que les facteurs des nations étrangères y ont achetées, et c'est là où il en arrive tous les ans plusieurs, soit du dedans du royaume, soit du dehors, comme celles de Schiras, de Lar, d'Alep, de Bagdad, de Bassora, et toutes celles du Levant.

C'est à Ispahan que résident les facteurs des principales nations de l'Europe, qui y entretiennent quelque négoce. Les Anglais et les Hollandais y ont des maisons, ou plutôt des palais, pour leur servir tout ensemble de logement et de magasins. Il n'y a guère de villes où le commerce rassemble plus d'étrangers que dans cette ancienne capitale de la Perse. Les plus considérables sont les Arméniens et les Indiens qui y sont en très-grand nombre, et qui tiennent leurs magasins dans le grand meidan ou marché, près de ceux des Persans.

Sultanié, ville, au N. O., dans une situation fort agréable. Ses jardins produisent d'excellens fruits. Elle a été ruinée par un tremblement de terre.

Kasbin, ville, au N., fort déchue. Ses environs produisent beaucoup de soie, dont on fabrique d'assez belles étoffes. Elle est célèbre par ses fabriques de sabres excellens. On y travaille en grande quantité le cuivre qu'on tire des montagnes voisines; on en fait toute sorte de vaisselle. Les environs produisent beaucoup de pistaches qu'on transporte dans toute la Perse, et d'excellens raisins d'une grosseur et d'une beauté surprenantes. Près de cette ville est la haute montagne d'*Eswend*, où il y a de grandes et belles carrières de marbre.

Tahiran, au N., est aujourd'hui regardée comme la capitale de toute la Perse. Le souverain y fait sa résidence. Olivier dit que c'est plutôt un projet de ville qu'une ville. Elle s'agrandit cependant. Elle est carrée, nouvellement bâtie, et contient 10,000 habitans. Les maisons sont en terre. Le palais du roi y est vaste et magnifique.

Ardistan, au N. E., ville commerçante par ses manufactures de toiles et de cuivre.

Hamadan, au N. O., ville des plus grandes et des plus considérables de Perse. C'est un lieu de passage pour aller à la Mecque, des hautes contrées de la Perse. Les habitans s'adonnent beaucoup au commerce. On croit que Amadan est l'ancienne Ecbatane, résidence des rois mèdes.

Komm, au N., ville située sur une petite rivière, dans une belle plaine. On y fabrique d'excellentes lames d'épées et toutes sortes d'ouvrages d'orfévrerie. Il s'y fait aussi de bon savon. La poterie blanche qui s'y débite a cela de particulier, que l'eau s'y rafraîchit fort vite en été, par le moyen de la transpiration continuelle. Cette ville est fameuse dans tout l'Orient, pour être le lieu de la sépulture des descendans d'Ali; leurs mausolées sont dans une magnifique mosquée. Les dévots musulmans y vont en pélerinage.

Cashan, au N., belle ville, située au pied d'une haute montagne ou aboutit une belle et grande plaine. On y fabrique les plus belles étoffes de soie et de coton de toute la Perse, auxquelles on donne les couleurs les plus éclatantes. La faïence y est aussi fort belle. En 1755, le 7 juin, cette ville éprouva un

tremblement de terre qui renversa 600 maisons et fit périr beaucoup de monde.

PROVINCES AU NORD-EST.

MASANDERAN. — Cette province, à l'E. du Ghilan, est très-fertile en vins, en fruits et en soie. On l'appelait anciennement *Hyrcanie*. Ses habitans ont les sourcils joints et une longue et épaisse chevelure; ils parlent fort vite: leur nourriture ordinaire est le riz et le poisson, avec l'ail qu'ils aiment beaucoup.

Amol, jolie ville, au S. O., possède un beau palais, qui est une des maisons de plaisance des gouverneurs du Masanderan. Elle a dans ses environs plusieurs mines de fer et des fonderies de canon.

Balfroch, ville, à l'O., près de la mer Caspienne, est oblongue et a une demi-lieue de tour; elle est assez commerçante.

Seraï, petite ville, bien peuplée, où l'on voit encore quatre temples bâtis anciennement par les Guèbres.

Esterabad ou *Ferabad*, située sur la rivière *Ester*, à peu de distance de la mer Caspienne. Cette ville passe pour une des plus belles de la Perse. Elle est grande, bien bâtie, riche et fort peuplée. Il y a plusieurs belles manufactures d'étoffes de soie et de laine, et on y fait une sorte de camelot qui est fort estimée. Le territoire de cette ville fournit abondamment le *rouas*, dont il se fait un si grand commerce dans la Perse et dans l'Inde : c'est une racine qui sert à teindre en rouge, et donne à toutes les belles toiles de la Perse ces couleurs éclatantes qui les rendent si admirables. Les montagnes voisines sont couvertes de forêts et de toutes sortes d'arbres fruitiers. Le golfe d'Esterabad peut avoir 15 lieues de l'E. à l'O., et 4 ou 5 du N. au S. Il n'est bon que pour de petits bâtimens, parce qu'il n'a que dix à douze pieds d'eau à son entrée dans la mer Caspienne; mais il est d'une grande commodité à cette ville, à cause de la communication qu'elle a avec toutes les autres villes de la Perse, situées sur la mer Caspienne.

KHORASAN. — Cette province, à l'E. du Masanderan, est un pays très-fertile. Il produit abondamment du grain, de la soie, de l'indigo, de la noix de galle, et d'assez bonne cochenille. On y travaille très-bien l'acier, et on y fait de très-beaux tapis.

Herat, vers le S., grande ville, fort peuplée. Elle a été bâtie par Hussem-Mirza, qui y fonda quelques colléges pour la jeunesse. Elle fut long-temps le séjour de plusieurs sultans de la race de Tamerlan, qui s'en rendit maître. On y voit plusieurs longues et belles allées d'arbres, sur lesquelles on dit que Shah-Abbas, 1er du nom, prit le dessin de la magnifique allée qu'il fit planter entre Ispahan et Djoulfa. C'est la patrie de Mirkoud, illustre historien persan. Il s'y fabrique de très-beaux tapis dits *de Perse*, et toutes sortes d'étoffes et de brocards très-estimés. C'est l'entrepôt de presque tout le commerce qui se fait entre la Perse et les Indes, parce qu'elle est sur la route d'Ispahan à Candahar.

Meched, au N. O. C'est une grande ville, fameuse par les pélerinages qu'y font les Persans au magnifique tombeau de l'iman Riza, l'un des douze imans successeurs d'Ali, gendre de Mahomet. C'est dans une montagne auprès de cette ville qu'on trouve les plus belles turquoises.

Nicabour, au N. O., est une ville assez grande, et fameuse par les sabres que l'on y fabrique, et que l'on regarde comme les meilleurs de la Perse. Il s'en fait un grand commerce, ainsi que de chevaux que nourrissent les excellens pâturages des environs.

Merou, au N. par E., ville, au centre de plusieurs vastes plaines de sable, d'où l'on tire le sel.

CANDAHAR, anciennement SABLISTAN. — *Voyez* l'Indostan.

SIGISTAN. — Cette province, au S. E. du Khorasan, est un pays étendu, mais dont une grande partie est déserte et nulle. Cette contrée est entourée de montagnes de tous côtés. Hoursan-Shah fut dépouillé de cette province par Tamerlan, qui en fit la conquête l'an de l'hégire 785.

Zarang, capitale, près la rivière d'*Hindmend*, qui entre dans un grand lac de 30 lieues de long et fort poissonneux : on le nomme *Durrah*.

PROVINCES AU SUD.

MEKRAN. — C'est une province fort étendue, mais déserte dans sa plus grande partie.

Guie ou *Kie*, capitale, grande ville située entre les montagnes, qui la bornent au N. et au S.

Tiz ou *Mekran*, au S., assez grande ville commerçante, et port.

Guadel, assez bon port, au S., sur la mer.

KERMAN. — Cette province, à l'O. du Mekran, est très-agréable par la salubrité de son air. On y trouve des champs et des pâturages, des arbres fruitiers de différentes espèces, surtout des dattiers et des figuiers. On y rencontre néanmoins beaucoup de cantons qui sont entièrement déserts faute d'eau; car il n'y a dans tout le pays aucune rivière considérable. C'est dans le Kerman que se sont retirés presque tous les Gaures, autrement appelés *Parsis*, reste des anciens Perses. Ils y travaillent les belles laines des moutons de ce pays-là; ils en font des ceintures dont on se sert en Perse, et de de petites pièces de serges, qui sont presque aussi douces et aussi lustrées que la soie.

Kerman, capitale, ville grande et commerçante. On y fait une sorte de vaisselle de terre qui approche de la porcelaine, et qui paraît aussi belle et aussi fine.

Mina, au S., ville forte, sur l'*Ibraïm-Rud*, petite rivière qui se jette dans le golfe Persique, avec un bon château dans son enceinte. C'est la capitale d'une contrée appelée *Mogostan*.

Bender-Abassi, c'est-à-dire *Port-d'Abbas*, au S. O., parce que le prince de ce nom, roi de Perse, le prit sur les Portugais en 1614, est une ville très-commerçante, sur le golfe Persique. Cette ville, que l'on appelle aussi *Gomron*, n'a point de port, mais une rade qui est grande, bonne et assurée; les vaisseaux y restent à l'ancre sur quatre à cinq brasses d'eau, sans être exposés aux orages, ni même aux gros vents.

La nature ne paraissait pas avoir destiné Bender-Abassi à être habité. Il est situé au pied de montagnes où l'on respire un air embrasé qui dévore; des vapeurs mortelles s'élèvent continuellement des entrailles de la terre, et causent de dangereuses maladies. Malgré ces inconvéniens, l'avantage qu'il a d'être placé à l'entrée du golfe, le fit choisir pour servir d'entrepôt au commerce des Indes. Les Anglais, les Hollandais, les Français y avaient des comptoirs avec de belles maisons sur le bord de la mer, ce qui leur est très-commode pour charger et décharger les vaisseaux. Les marchandises qu'on y apporte sont des étoffes d'or et d'argent, des velours, des taffetas, des brocards, des tapis de Perse, camelots de Turquie, maroquins, porcelaines, drogues médicinales; mais particulièrement des soies crues, qui sont le plus grand commerce qui se fasse en Perse. Ce port est très-déchu.

LARISTAN. — Cette province, à l'O. du Kerman, est bornée par le golfe Persique au S. O. On y trouve beaucoup de palmiers, d'orangers, de citronniers, de grenadiers et de tamarins.

Lar ou *Lahar*, capitale, est une ville assez grande, bien bâtie et fort commerçante par ses manufactures de soie et ses ouvrages d'armurerie, qui passent pour les meilleurs de la Perse. Au N. de cette ville, sur la route de Schiras, on trouve une plaine charmante, couverte d'orangers, de grenadiers, etc., et traversée par une rivière fort poissonneuse, qui a environ cinq lieues de tour, et s'appelle *Dadivan*. Les négocians européens établis à Gomron y vont ordinairement passer l'été.

Congo ou *Bender-Congo*, ville maritime, au S. E., près de Bender-Abassi. Son commerce consiste en draps, toiles des Indes, indigo, épiceries, étoffes en soie et coton.

FARSISTAN. — Cette province est la plus fertile de tout l'empire. Elle est bornée à l'O. par le golfe Persique.

Schiras, à environ 75 lieues au S. E. d'Ispahan. C'est une ville ouverte; mais le pays est d'une beauté et d'une richesse inexprimables, étant, dans l'étendue de quelques lieues, divisé en jardins, dont les fleurs, les fruits et les vignes surpassent tout ce qu'on connaît en ce genre. Les vins de Schiras sont réputés les meilleurs de toute la Perse. Cette ville renferme un collége où l'on enseigne toutes les sciences orientales. Elle a un nombre considérable de mosquées, et est ornée de plusieurs beaux édifices; mais ses rues sont étroites et incommodes, et elle a tout au plus 4,000 maisons habitées; elle est pourvue en outre de plusieurs bons bazars et caravanserais: le bazar nommé *du Régent*, parce qu'il a

été bâti par Kherim-Khan, est sans contredit le plus beau, au rapport de M. Franklin, qui l'a vu depuis peu. Il consiste en une rue d'à-peu-près un demi-quart de lieue de long, entièrement bâtie en briques, et couverte d'une toiture dans le genre de Covent-Garden à Londres. Les bâtimens en sont élevés et bien construits; de chaque côté sont des boutiques, où les négocians, marchands et autres exposent en vente des marchandises de tout genre. Ces boutiques appartiennent en propriété au khan, et sont louées aux négocians à un prix très-modique par mois. A la sortie de ce bazar, se trouve un vaste caravanserai en briques et de forme octogone, et dans lequel on entre par une belle arcade; au centre est un emplacement pour le bagage et les marchandises, et des deux côtés, le rez-de-chaussée et le premier sont distribués en appartemens à l'usage des commerçans et des voyageurs. Ces appartemens se louent également par mois et à bon compte. Au milieu du bazar dont nous avons parlé ci-dessus, est un autre caravanserai spacieux, de forme carrée, dont la façade est émaillée en bleu et blanc, à l'imitation de la porcelaine de la Chine, et fait un effet très-agréable à l'œil. Les habitans de Schiras fabriquent des verres qui ne cèdent en rien, dit-on, aux plus beaux qui se font en Europe: les bouteilles qu'ils soufflent sont d'une clarté et d'une délicatesse extrêmes, et si grosses, qu'il y en a qui tiennent jusqu'à trente pintes et davantage. Ils font aussi beaucoup d'eau de rose et autres eaux de senteur, et ont le secret de confire au vinaigre le raisin à demi-mûr, et beaucoup d'autres fruits, qui sont un excellent rafraîchissant dans les chaleurs de l'été; le débit en est très-grand dans toutes les Indes.

Cette ville est située dans un territoire si délicieux, que Mahomet, dit-on, ne voulut jamais y entrer, de peur de s'y corrompre.

Buscheer, à l'O., sur le golfe Persique, est le port de Schiras. Les Anglais y ont un comptoir.

Istakar, à 12 l. N. A quelques pas de là, au N., on voit les ruines de l'ancienne Persépolis. Les débris qui en restent font voir la magnificence du palais de Darius: on y trouve encore un nombre considérable de colonnes entières et de bas-reliefs, dont les figures sont finies pour la beauté et l'élégance. Nous en parlerons plus amplement à l'article *Antiquités*.

KHUSISTAN. — Cette province, à l'E. du Farsistan, jouit d'un air fort chaud; ce qui fait que les grains et les fruits y viennent fort bien, surtout les cannes à sucre; mais le climat est malsain. Les habitans parlent l'arabe, le persan et la langue des Khous, anciens peuples de ce pays.

Suster, capitale, connue autrefois sous le nom de *Suse*. Cette ville est fort peuplée et fort riche, et fait un grand commerce en soie et en draps d'or. Les Persans, qui l'appellent aussi *Tostar*, tiennent par tradition qu'elle a été bâtie par Houschenk, troisième roi de Perse, de la première race, nommée des *Pisedadiens*.

ILES VOISINES DE LA PERSE.

KISMIS. — Cette petite île du même golfe, près Congo, a 6 ou 7 l. de long. Elle est très-fertile et bien peuplée. On en tire la plus grande partie du bois dont on se sert à Gomron pour la charpente et le radoub des vaisseaux. Elle abonde en raisins excellens, citrons, oranges, melons, etc. On pêche dans les environs des perles, dites *perles de Bahrein*, île du même golfe, dépendante de l'Arabie.

CAREK. — C'est dans cette île du golfe Persique que touchent les vaisseaux qui vont à Bassora, qui en est éloignée d'environ 40 lieues; ils y prennent des pilotes pour remonter le Tigre. L'eau est bonne dans cette île, et il y croît du blé, de l'orge et de bon raisin. Cependant les habitans tirent la plus grande partie de leurs provisions de la Perse. On pêche auprès de l'île de Carek des perles dans le même temps qu'à Bahrein, et pendant la pêche, qui se fait en mai, juin, juillet et août, il se trouve auprès de cette île plus de cent bateaux pêcheurs.

Antiquités et curiosités de la nature et de l'art. — Les monumens de l'antiquité en Perse sont plus célèbres par leur magnificence et les sommes qu'ils ont coûtées, que par leur beauté et le goût qui

les a dirigés. Il n'existe plus que dix-neuf colonnes du fameux palais de Persépolis (1). Elles ont environ 15 pieds de hauteur, et sont faites d'un excellent marbre de Paros. On découvre dans plusieurs parties de l'empire des ruines de quelques autres anciens édifices, mais dénués de cette grace et de cette élégance qui distinguent l'architecture grecque. Les tombeaux des rois de Perse taillés dans le roc, et supérieurement ornés de sculpture, sont des ouvrages imposans. Le principal des édifices modernes est une colonne que l'on voit à Ispahan, haute de 60 pieds, et composée de crânes d'animaux; elle a été érigée par Shah-Abbas, après qu'il eut fait cesser la révolte du pays. Il avait fait vœu d'élever une colonne de ce genre en crânes humains; mais les rebelles s'étant soumis, il accomplit son vœu, en substituant des crânes d'animaux, et exigeant de chacun des rebelles d'en fournir un.

Les bains près de *Gomron*, opèrent des guérisons si merveilleuses, qu'ils tiennent un rang distingué parmi les curiosités de la Perse. Les sources du fameux Naphte, près de Baku, sont souvent citées dans l'histoire naturelle pour leurs qualités surprenantes. Mais la plus notable de ces curiosités de la nature, est ce feu toujours brûlant dont nous avons parlé à l'article *Religion*, et le terrain combustible qui l'avoisine.

Édifices, mosquées et bains. — Nous avons cru convenable de mettre sous un chapitre général ces trois articles, leur forme de bâtisse étant à-peu-près la même dans toutes les contrées mahométanes.

Les maisons des gens du premier rang en Perse, sont dans le même goût que celles des Turcs d'Asie, déja décrites; elles sont bâties de briques, avec des toits en plate-forme où l'on se promène, et des murs épais, et elles ont rarement plus d'un étage. Le vestibule est voûté; les portes sont étroites et lourdement construites, et les chambres n'ont de communication qu'avec le vestibule, les cuisines et offices étant dans un bâtiment à part. Peu de chambres n'ont d'autres cheminées qu'un trou rond dans le plafond. L'ameublement consiste principalement en tapis, et les lits sont composés de deux couvre-pieds épais, en coton, qui servent également de couvertures, avec des tapis dessous. Les mosquées sont des édifices consacrés à la religion; elles sont carrées, et la plupart en pierre. Au devant de la principale porte est une cour carrée pavée en marbre blanc, entourée de galeries basses, dont le toit porte sur des colonnes de marbre. Ces galeries servent pour les ablutions que pratiquent les Mahométans avant d'entrer dans la mosquée. Chaque mosquée est entourée de six tours élevées qu'on nomme *minarets*, chacune desquelles a trois petites galeries couvertes l'une au-dessus de l'autre. Les tours, ainsi que les mosquées, sont couvertes en plomb, et ornées de dorures et autres ornemens; et c'est du haut de ces minarets

(1) M. Franklin a, depuis peu, mis au jour une description détaillée de ce fameux palais; nous avons profité nous-mêmes d'un grand nombre de ses observations sur cet empire; mais ce qu'il dit des ruines du palais de Persépolis est trop étendu pour être inséré dans cet ouvrage.

que le peuple est appelé à la prière, non par le son de la cloche, mais à la voix, par des officiers chargés de ce soin. Aucune femme ne peut mettre le pied dans ces mosquées, et les hommes n'y doivent entrer que déchaussés. Près de la plupart de ces édifices religieux, est un bâtiment où les étrangers sont logés et nourris pendant trois jours; on y voit aussi le tombeau du fondateur, et l'on y trouve des facilités pour la lecture du Coran et la prière.

La ville de Schiras, suivant M. Franklin, est enrichie de plusieurs belles mosquées, dont la principale est celle bâtie par feu Kherim-Khan. Comme sous mon habit à la persane j'étais assez bien déguisé pour n'être pas reconnu, ajoute notre voyageur, il me fut aisé d'entrer dans cet édifice sans être remarqué. Il est carré, et a au centre un bassin de pierre pour les ablutions qui se pratiquent avant la prière. Des quatre côtés on voit de petites pièces ou salles voûtées, destinées à la dévotion, dont la façade en quelques-unes est couverte en tuiles de porcelaine. Mais Kherim-Khan étant mort avant que l'ouvrage fût achevé, on a suppléé à ce qui manquait par des ornemens d'émail bleu et blanc. Sur les murs intérieurs des appartemens de chaque côté, sont gravées diverses sentences du Coran, en caractères *nushki*. A l'extrémité supérieure du carré est un grand dôme surmonté d'une coupole; c'est le lieu destiné aux dévotions du régent ou souverain. Cet endroit est revêtu de marbre blanc, enrichi d'ornemens très-curieux en lapis-lazuli artificiel; et de la coupole pendent trois lampes d'argent. Au centre de la ville est une autre mosquée que les Persans appellent la mosquée neuve, quoiqu'il paraisse qu'elle soit presque aussi ancienne que la ville même, ou du moins qu'elle remonte aux premiers temps où la ville fut habitée par les Mahométans. C'est aussi un bâtiment carré, d'une hauteur imposante, avec des pièces de chaque côté pour la prière. On y lit plusieurs inscriptions en anciens caractères *chusiques;* ce qui seul prouve l'antiquité de la ville. Les bains, dans les pays mahométans, sont construits de la manière la plus convenable pour l'usage auquel ils sont destinés. Quelques-uns sont carrés; mais le plus grand nombre circulaires, et bâtis en marbre ou en pierres blanches et bien polies. Chaque bain consiste en trois pièces; la première, où l'on se déshabille; la seconde où est l'eau, et la troisième où l'on prend le bain : toutes trois sont pavées de marbre blanc et noir. L'opération du bain est fort curieuse et très-salutaire, quoique pénible pour les personnes qui n'y sont pas accoutumées. Le garçon de service vous frotte et vous frictionne vigoureusement, vous maniant et vous étendant les membres, comme s'il voulait les disloquer. Cet exercice est très-favorable à la santé, dans un pays où l'excessive chaleur détruit toute l'énergie du corps. Les hommes vont dans les bains publics depuis le matin jusqu'à quatre heures après midi; les femmes s'y rendent lorsque tous les garçons de service se sont retirés; et c'est au sortir de là qu'elles se parent de leurs plus beaux atours. Nous pourrions essayer de décrire les sérails ou harems de l'Orient, qui sont les appartemens des femmes; mais suivant les rapports les plus

dignes de foi, ils sont construits suivant le goût et les convenances du propriétaire, et divisés en un certain nombre où les étrangers ne sont point admis; car, dans aucun pays, les femmes ne sont gardées aussi sévèrement qu'elles le sont parmi les grands en Perse.

Manufactures et commerce. — Les Persans, dans le travail des soieries, lainages, moires, tapis et cuirs, égalent les fabricans des autres parties du monde, si même ils ne les surpassent pas. Leurs ouvrages en ce genre réunissent l'imagination, le goût et l'élégance à la richesse, à la propreté et à l'apparence. Cependant ces peuples ne connaissent rien à la peinture, et dessinent très-grossièrement. Leurs teintures l'emportent sur toutes celles d'Europe; leurs fils et galons d'or et d'argent sont admirables pour la durée de leur éclat. Quant à la broderie et à la confection des équipemens de chevaux, ils ne peuvent être effacés par personne; ils s'entendent aussi à fabriquer la poterie et le verre pour vitrage. Mais d'un autre côté les charpentiers sont d'assez mauvais ouvriers, ce que l'on attribue à la rareté du bois de charpente. Les joailliers et orfévres sont maladroits. Les Persans ne savent point couler les glaces ni travailler en serrurerie. Il faut convenir aussi que la forme du gouvernement ne peut que nuire à leurs progrès dans les arts, étant absolument esclaves de leurs rois, qui souvent disposent de leurs bras et du fruit de leurs travaux.

Les Persans n'ayant que très-peu de vaisseaux, se servent pour leur commerce de navires étrangers. Celui qui se faisait avec les Anglais, et autres nations, par le golfe d'Ormus à Gomron, était le plus avantageux pour ce peuple; mais il a été ruiné par les guerres continuelles qu'ils ont eues à soutenir. Le grand projet conçu par les Anglais de trafiquer avec les Persans, par la Russie, promettait aux deux nations des avantages considérables; mais l'effet, jusqu'à présent, n'a pas répondu à leur attente. Peut-être la cour de Pétersbourg ne se soucie-t-elle pas de laisser les Anglais s'établir sur la mer Caspienne, dont elle possède maintenant toute la navigation. Cette mer, qui a environ 250 lieues de longueur, et 86 dans sa plus grande largeur, n'a point de flux et reflux; elle a plusieurs bons ports, et peut recevoir des vaisseaux qui tirent 9 à 10 pieds d'eau. Ceux de ces ports appartenant à la Russie, sont Kisliar et Gurief. Derbent et Niazabad sont à la Perse, de même qu'Anzillie, Esterabad et Baku, hâvre le plus commode de toute cette mer, et qui a une forteresse environnée de hautes murailles. Comme les fabriques et les soieries de Ghilan sont estimées les meilleures de toute la Perse, Reeht, sur la mer Caspienne, se trouve dans une des premières villes de commerce de cette partie de l'Asie, et fournit aux provinces voisines toutes les espèces de marchandises d'Europe. On peut évaluer à 12 millions les marchandises qui arrivent annuellement par le golfe Persique. Les Anglais entrent dans cette somme pour les deux tiers; les Maures, les Indiens, les Arméniens et les Arabes pour le reste. Les cargaisons de ces nations consistent en riz, encre, coton, mousselines unies, rayées et brodées du Bengale; épiceries de Ceylan et des Moluques, grosses toiles blanches et bleues de Coromandel, cardamome, poivre, bois de sandal, de Malabar,

étoffes d'or et d'argent, turbans, schalls, indigo, diverses étoffes, perles de Bahrein et café moka; fer, plomb et draps d'Europe. D'autres objets moins importans viennent de différens endroits. Quelques-unes de ces productions sont portées par de petits bâtimens arabes; mais la plupart arrivent sur des vaisseaux européens, qui y trouvent l'avantage d'un fret considérable. Les marchandises se vendent toutes argent comptant. Elles passent par les mains des Grecs, des Juifs et des Arméniens. On emploie les Banians à changer les monnaies courantes à Bassora en espèces plus estimées dans les Indes. Ces différens articles trouvent trois débouchés à Bassora, dont nous avons déja parlé dans la Turquie d'Asie, à l'article de l'*Irac Arabi*. La moitié passe en Perse, et y est portée par des caravanes, parce que dans toute la Perse il n'y a pas un seul fleuve navigable. La consommation s'en fait principalement dans les provinces septentrionales, un peu moins ravagées que celles du midi. Les unes et les autres payèrent quelque temps avec des pierreries que le pillage de l'Inde avait rendues extrêmement communes. Dans la suite elles eurent recours à des ustensiles de cuivre, que l'abondance de leurs mines avait multipliés prodigieusement : enfin on en est venu à l'or et à l'argent, qu'une longue tyrannie avait fait enfouir, et qui sortent tous les jours des entrailles de la terre. Si l'on ne laisse pas aux arbres qui fournissent les gommes, et qui ont été coupés, le temps de repousser; si les chèvres qui donnaient de si belle laine, ne se multiplient pas; si les soies qui peuvent à peine fournir aux manufactures de Perse, continuent à être rares; si cet état ne renaît de ses cendres, les métaux s'épuiseront, et il faudra renoncer à cette source de commerce. Le second débouché est plus assuré : il se fait par Bagdad, Alep, et par toutes les villes intermédiaires d'où les négocians viennent faire les achats à Bassora. Le café, les toiles, les épiceries, les autres marchandises qui prennent cette route, sont payés avec de l'or, des draps, des noix de galle, de l'orpiment qui entre dans les couleurs, et dont les Orientaux font un grand usage pour dépiler leur corps. Un autre débouché, beaucoup moins considérable, c'est celui du désert. Les Arabes voisins de Bassora vont tous les ans à Alep dans le printemps, pour y vendre des chameaux. On leur confie communément pour 5 à 600,000 fr. de mousseline, dont ils se chargent à très-bon marché; ils reviennent dans l'automne et rapportent des draps, du corail, de la quincaillerie, quelques ouvrages de verre et des glaces de Venise. Les caravanes arabes ne sont jamais troublées sur leur route. Les étrangers même ne courraient point de risque, s'ils avaient la précaution de se faire accompagner d'un homme de chacune des tribus qu'ils doivent rencontrer. Cette sûreté, jointe à la célérité et au bon marché, ferait universellement préférer le chemin du désert à celui de Bagdad, si le pacha de la province, qui a établi des péages en différens endroits de son gouvernement, ne prenait les plus grandes précautions pour empêcher cette communication. Ce n'est qu'en surprenant la vigilance de ses lieutenans, qu'on parvient à charger les Arabes de quelques marchandises de peu de volume.

Indépendamment de ces exportations, il se fait à Bassora et dans son territoire, une grande consommation, sur-tout de café.

Ces objets sont payés avec des dattes, des perles, de l'eau-de-rose et des fruits secs. On y ajoute des grains, lorsqu'il est permis d'en livrer à l'étranger. Ce commerce s'étendrait, si on voulait le débarrasser des entraves qu'il éprouve. Mais l'activité des gens du pays et des étrangers est anéantie par les persécutions sans nombre qu'ils essuient. Le pays consomme du riz, des toiles bleues, du fer, du plomb, du sucre, quelques épiceries, qu'ils payent avec de la myrrhe, de l'encens, de la gomme arabique, et un peu d'argent: néanmoins cette consommation ne serait pas assez considérable pour attirer les vaisseaux, si Mascate, située à l'entrée de la mer, n'était un excellent entrepôt pour le fond du golfe. Toutes les nations commerçantes commencent à préférer cette ville à Bassora, parce qu'elle abrège leur voyage de trois mois, et qu'on n'y éprouve aucune vexation; que les droits y sont réduits à $\frac{1}{2}$ pour 100. Il faut, à la vérité, porter ensuite les marchandises à Bassora, où la douane exige 3 pour 100. Mais les Arabes naviguent à si bon marché sur leurs bateaux; ils ont une telle adresse à frauder leurs droits, qu'il y aura toujours de l'avantage à faire les ventes à Mascate: d'ailleurs les dattes, le meilleur produit et le plus abondant de Bassora, qui se gâtent souvent sur de grands vaisseaux dont la marche est lente, arrivent avec vîtesse sur des bâtimens légers au Malabar et dans la mer Rouge.

Il se fait aussi dans le golfe Persique un commerce assez considérable de perles qu'on pêche dans l'île de *Bahrein*, et qui sont si connues. Cette pêche commence en avril, et finit en octobre; elle est renfermée dans l'espace de 4 à 5 lieues. Les Arabes, les seuls qui s'y livrent, vont coucher chaque nuit dans l'île ou sur la côte, à moins que les vents ne les empêchent de gagner la terre. Cette île a cela de particulier, que les autres bancs où l'on pêchait les perles, tels qu'Ormus, Carek et Keshi, sont épuisés, sans que le sien ait essuyé aucune diminution sensible.

Les perles de Bahrein sont moins blanches que celles de Ceylan et du Japon, mais beaucoup moins grosses que les premières, et d'une forme plus régulière que les autres. Elles tirent un peu plus sur le jaune; mais on ne peut leur disputer l'avantage de conserver leur eau dorée, tandis que les perles plus blanches perdent avec le temps beaucoup de leur éclat, sur-tout dans les pays chauds. La coquille des unes et des autres, connue sous le nom de nacre de perle, sert en Asie à beaucoup d'usages.

Le produit annuel de la pêche qui se fait dans les parages de Bahrein, est estimé 3,600,000 fr. Les perles inégales passent la plupart à Constantinople et dans le reste de la Turquie. Les grandes y servent à l'ornement de la tête, et les petites y sont employées à la broderie. Les perles parfaites doivent être réservées pour Surate, d'où elles se répandent dans tout l'Indostan: on n'a pas à craindre d'y en voir diminuer le prix ou la consommation. Le luxe est la plus forte passion des femmes, et la superstition augmente le débit de cette production de la mer. Il n'est point de Gentil qui ne se fasse

un point de religion de percer au moins une perle à son mariage. Quel que soit le sens mystérieux de cet usage, chez un peuple où la morale et la politique sont en allégories, et où l'allégorie devient religion, cet emblême de la pudeur virginale est utile au commerce des perles. Celles qui n'ont pas été nouvellement forées entrent dans l'ajustement, mais ne peuvent servir pour la cérémonie du mariage, où l'on veut au moins une perle neuve. Aussi valent-elles toujours 25 et 30 pour cent de moins que celles qui arrivent du golfe où elles ont été pêchées.

Constitution et gouvernement. — L'un et l'autre sont extrêmement précaires, étant à la merci d'un monarque despote et souvent capricieux. Cependant les Persans ont eu quelques principes fondamentaux de gouvernement; les femmes étaient exclues du trône, mais non leurs enfans mâles. La cécité rendait inhabile à succéder à la royauté; en tout autre cas les dernières volontés du roi faisaient loi pour le peuple. On a aussi peine à croire aux traits d'inhumanité et de cruauté des monarques persans, de la religion mahométane, sur-tout des deux derniers siècles. Shah-Abbas, un des plus célèbres de ces princes, disait aux ambassadeurs chrétiens, pour excuser ses actes cruels, que les Persans étaient si peu sensibles et si brutes, qu'ils ne pouvaient être gouvernés sans ces exemples terribles. Mais ce n'était là qu'une pitoyable et injuste apologie de sa barbarie. Les seuls conseillers du prince, ce sont ses favoris, hommes ou femmes, et la moindre désobéissance à leur volonté est suivie immédiatement de la mort. Les Persans n'ont point de noblesse transmissible, en sorte que le respect dû à un homme, à raison de son haut rang, expire avec lui.

Revenus. — Le roi exige un tiers des bestiaux, grains et fruits de ses sujets, ainsi que des produits en soie et en coton. Nul rang ni condition n'exempte des taxes et des services les plus rigoureux. Les gouverneurs des provinces ont des terres assignées à l'entretien de leur maison, et au paiement de leurs troupes; et le revenu des domaines de la couronne fait face aux dépenses de la cour, de la maison du roi et des grands officiers. D'après cela, le lecteur ne peut douter que les revenus des rois de Perse ne soient prodigieux; mais on n'en peut rien dire de certain dans l'état de délabrement où est maintenant ce pays. Tout est sujet à impôt, jusqu'à l'eau que l'on introduit dans les champs et dans les jardins; et tous les étrangers non mahométans payent une capitation d'un ducat.

Forces militaires. — Elles consistaient autrefois en cavalerie, et on les croit aujourd'hui supérieures à celles des Turcs. Néanmoins, depuis le commencement du 18e siècle, les rois de Perse ont levé des corps d'infanterie. Les troupes réglées, des deux armes, mises en campagne, même sous Kouli-Khan, n'excédaient pas 60,000 hommes; mais, suivant les histoires modernes de ce pays, on les remet aisément au complet en cas de défaite. Les Persans ont peu de villes fortifiées; jusqu'à Kouli-Khan, qui créa une marine royale, ils n'eurent point de vaisseaux de guerre; et depuis sa mort il n'est plus question de leur flotte.

Peines et police. — La police est très-bien montée à Schiras, de même que dans tout le royaume. On ferme les portes de la ville au coucher du soleil ; et personne, durant la nuit, n'a la permission d'entrer ni de sortir, les clefs des différentes portes étant toujours remises au hakim ou gouverneur, qui les garde jusqu'au matin. Pendant le cours de la soirée, on bat le tambour à trois intervalles, à 8 heures, à 9 et à 10 et demie. La troisième retraite battue, tout individu trouvé dans les rues par le daroga ou juge de police, ou par quelqu'un de ses gens, est arrêté et conduit dans un lieu de détention, où il reste jusqu'au matin. On le fait paraître devant le hakim ; et s'il ne peut rendre un compte satisfaisant de sa personne, on lui inflige la bastonnade, ou on lui fait payer une amende. Les affaires civiles sont jugées par le cadi, et les affaires ecclésiastiques, notamment les divorces, par le Chick-al-sellanum ou chef de la foi, dont l'office correspond à celui de muphti chez les Turcs. La justice en Perse se rend d'une manière très-prompte, la sentence, quelle qu'elle soit, étant mise sur-le-champ à exécution. La peine du larcin est communément la perte du nez et des oreilles. Le vol sur les grands chemins est puni très-cruellement : on ouvre le ventre au criminel, et on l'expose en cet état sur un gibet dans un des quartiers de la ville les plus passagers, et il y reste jusqu'à ce qu'il expire dans les tourmens. Cette punition est terrible, mais elle rend le vol très-rare. Les supplices en Perse sont si variés et si cruels, qu'ils révoltent l'humanité ; et un Européen qui les voit, se félicite d'être né dans un pays où non-seulement les propriétés sont sacrées, mais où la justice s'administre avec des sentimens humains.

Armoiries et titres. — Les armes du monarque de Perse, sont un lion couchant, qui regarde le soleil levant. Son titre est shah, ou le *dispensateur des royaumes.* Les titres de shah ou khan et de sultan, qu'il prend indifféremment, sont tartares. Il ne signe pas de son nom les actes du gouvernement ; mais les brevets de graces se terminent ainsi : « Cet acte est donné par celui auquel obéit l'univers. »

Histoire. — Tous les anciens historiens font mention des monarques de la Perse et de leur splendeur, et aucun empire n'a éprouvé de plus grandes variations dans son gouvernement. Il suffit ici de dire que cet empire succéda à celui d'Assyrie ou de Babylone, et que Cyrus en jeta les fondemens, environ 559 ans avant Jésus-Christ, et rendit la liberté aux Israélites, qui avaient été emmenés captifs à Babylone. Il finit en la personne de Darius, vaincu par Alexandre, 331 ans avant Jésus-Christ. Lorsque l'empire d'Alexandre eut été divisé entre ses généraux, les princes qui leur succédèrent furent vaincus par les Romains ; ceux-ci néanmoins ne soumirent jamais entièrement les Perses, et ces peuples eurent des souverains de leur nation, du nom d'Arsacides, qui plus d'une fois défirent les légions romaines. Les successeurs des Arsacides survécurent à l'empire romain lui-même ; mais ils furent subjugués par le fameux Tamerlan, dont la postérité fut supplantée par un docteur en lois, chef de la famille des Sesis ou Sophis, et qui se prétendait descendant de Mahomet. Parmi les des-

cendans de celui-ci, appelés de son nom Sophis ou Sofis, il s'en trouva de vaillans et grands politiques; mais tous en général furent les fléaux de l'humanité, par leur cruauté, leur ignorance et leur mollesse; ce qui les rendit si méprisables aux yeux même de leur peuple, tout brut qu'il fût, qu'Hassein, prince de la race Sesi, qui était monté sur le trône en 1694, fut assassiné par Mahmoud, fils et successeur du fameux Miriweis, et Mahmoud le fut à son tour par Esref, un de ses officiers généraux, qui usurpa le trône. Le prince Thamas, héritier de la famille Sesi, avait échappé aux rebelles; il assembla une armée, prit à son service Nadir-Shah, qui défit et tua Esref, et reconquit à la monarchie persane toutes les places qui en avaient été démembrées par les Turcs et les Tartares, durant leurs dernières rebellions. A la fin, la secrète ambition de Nadir éclata; il se donna le nom de Thamas-Kouli-Khan, et prétendant que ses services n'avaient pas été assez récompensés, il se révolta contre son souverain, le fit prisonnier, et même, à ce qu'on croit, le fit mettre à mort.

Cet usurpateur monta alors sur le trône sous le titre de Nadir-Shah. Nous parlerons dans l'histoire de l'Indostan de son expédition dans ce pays, et du butin étonnant qu'il y fit. On a remarqué qu'il lui en était resté une portion peu considérable, et qu'à son retour la majeure partie lui était échappée, soit par les attaques des Marattes, soit par divers accidens. De là il marcha à la conquête de la Tartarie Usbèque; mais il fut moins heureux contre les Tartares du Daghistan, dont il trouva le pays inaccessible. Il battit les Turcs en plusieurs occasions, et ne put cependant parvenir à prendre Bagdad. Son grand principe de gouvernement était d'inspirer la terreur à tous ses sujets par les exécutions les plus cruelles. Sa conduite devint si insupportable, sur-tout lorsqu'il voulut substituer à la religion des Persans celle d'Omar, et qu'il fit pendre les principaux prêtres qui résistaient, que l'on crut qu'il avait le cerveau attaqué. Il fut assassiné dans sa tente, en 1747, par ses principaux officiers et quelques-uns de ses parens. Après sa mort parurent plusieurs prétendans, ce qui donna lieu à de nombreuses et rapides révolutions, dont il serait difficile de tracer un tableau détaillé et fidèle. La confusion qui régna dans tout le pays depuis cette époque jusqu'à l'installation de Kherim-Khan, empêcha tout essor de la littérature, des arts et des sciences. Pendant tout cet intervalle l'empire de Perse fut en armes, et agité de convulsions; différens partis dans les provinces se disputant la puissance, et chacun s'efforçant de se rendre indépendant des autres, des flots de sang inondèrent l'empire, et les crimes les plus atroces furent commis avec impunité. Tout le pays, depuis Gomron jusqu'aux frontières de Russie, présente à la vue mille vestiges de calamités et de dévastations occasionnées par ces violentes commotions : tableau lugubre, mais malheureusement trop vrai.

Suivant les diverses relations que nous avons pu rassembler, la série des prétendans au trône de Perse, depuis la mort de Nadir-Shah jusqu'à l'établissement définitif du gouvernement de Kherim-Khan, ne fut pas moins de neuf, y compris ce dernier prince. Kherim-Khan-Zund,

était un des officiers les plus favorisés de Nadir-Shah, et lors de la mort de celui-ci, il se trouvait dans les provinces méridionales. Schiras et d'autres villes s'étant déclarées en sa faveur, il parvint à la fin, après divers combats peu décisifs, à l'emporter complètement sur ses rivaux, et à s'emparer du gouvernement de toute la Perse. Il conserva la puissance près de 30 ans, et dans les dernières années administra l'empire sous le titre de *vakeel* ou régent; car il ne voulut jamais recevoir celui de *shah*. Il fit de la ville de Schiras le lieu de sa résidence, en reconnaissance des secours qu'il avait reçus de ses habitans et de ceux des provinces méridionales. Il mourut en 1779, dans la 80e année de son âge, regretté de tous ses sujets, qui l'estimaient et l'honoraient comme la gloire de la Perse. Ce qui a mis le sceau à sa réputation, ce sont les bâtimens publics qu'il a érigés, et l'excellente police qu'il a maintenue, police si exacte, que pendant tout son règne il n'y eut pas à Schiras une seule querelle qui alla jusqu'à effusion de sang. Mille qualités précieuses lui méritèrent l'amour de ses sujets, et le respect des puissances étrangères, notamment son aversion pour les punitions trop sévères, sa douceur et sa libéralité envers les pauvres, sa tolérance pour les différentes sectes, ses égards particuliers pour les Européens, et les encouragemens qu'il donna au commerce, sans parler de ses grands talens militaires et de sa bravoure. Depuis sa mort, plusieurs compétiteurs ont aspiré au trône, et ce pays est devenu un théâtre continuel de révolutions.

En 1796, la Perse eut une guerre avec la Russie, où elle eut quelque avantage, et qui finit à la mort de Catherine II.

Cet empire est menacé de nouveau d'être envahi par cette puissance, qui cherche à s'agrandir.

ARTICLE IV.

INDE EN GÉNÉRAL.

ÉTENDUE.		SITUATION.
Long. 800 l. Larg. 655 l.	Entre les	63 et 106e deg. de long. E. 1 et 35e deg. de lat. N.

Limites.

Ce vaste pays est borné au N. par la Tartarie indépendante et le Tibet; au S. par l'Ocean Indien; à l'E. par la Chine; et à l'O. par la Perse et l'Océan Indien.

Division.—Nous diviserons l'Inde en deux grandes parties, l'*Inde en-deçà du Gange*, et l'*Inde au-delà du Gange*, ou Presqu'île Occidentale, et Presqu'île Orientale. Il est nécessaire, pour éviter maintes répétitions, de donner une description générale de ce pays, et de

rendre compte d'abord de quelques points qui sont communs à ces nombreuses nations : ces détails seront extraits des écrivains modernes anglais les plus exacts, qui ont visité le pays au service de la compagnie des Indes-Orientales.

Population, habitans, mœurs, gouvernement et religion. — On estime la population des Mahométans, que l'on appelle Maures de l'Indostan, à environ 10,000,000, et celle des Indiens à 100,000,000. Plus de la moitié de l'empire est soumis à des rajahs ou rois, qui descendent des anciens princes de l'Inde, et exercent tous les droits de la souveraineté, payant seulement un tribut au grand Mogol, et observant les traités par lesquels leurs ancêtres ont reconnu sa suzeraineté. A d'autres égards, le gouvernement de l'Indostan est entouré de mille entraves pour empêcher tout sujet de s'élever trop haut. Mais comme il n'y a qu'une administration qui puisse tirer quelques fruits de semblables précautions, celles-ci sont restées sans effet par l'indolence et la barbarie des mogols ou empereurs, et de leurs vice-rois.

Les habitans originaires de l'Inde sont appelés Gentous, ou, suivant d'autres, Hindous; et le pays, Indostan. Ils prétendent que Brama, leur législateur en politique et en religion, n'était inférieur qu'à Dieu, et qu'il existait plusieurs siècles avant notre époque de la création. Ce Brama fut probablement un génie bon et élevé, dont la bienfaisance, comme celle des législateurs païens, engagea ses sujets et leur postérité à lui rendre les honneurs divins. Les bramines (ainsi se nomment les prêtres Gentous) prétendent qu'il leur a légué un livre appelé le *Veidam*, contenant ses dogmes et instructions, et que quoique l'original en soit perdu, ils en possèdent encore un commentaire appelé le Shastah, qui est écrit en shanscrit, langue morte aujourd'hui, et connue des seuls bramines qui l'étudient.

Le fond de la doctrine de Brama consistait en la croyance à un Être-Suprême, qui a créé dans une gradation régulière différens êtres, dont quelques-uns supérieurs à l'homme, et d'autres inférieurs; et à l'immortalité de l'ame, ainsi qu'à un état futur de récompenses et de punitions, qui n'était qu'une transmigration des ames en différens corps, suivant la vie qu'elles avaient menée dans leur état précédent. D'après cela, il paraît plus que probable que le système de Pythagore sur la métempsycose a pris naissance dans l'Inde. La nécessité d'inculquer cette doctrine sublime, mais compliquée, dans l'esprit du bas peuple, porta les bramines, qui ne sont nullement d'accord sur leurs points de doctrine, à avoir recours à des représentations sensibles de la divinité et de ses attributs. Aussi la doctrine primitive de Brama a-t-elle dégénéré jusqu'à la plus ridicule idolâtrie, et au culte des différens animaux et d'images bizarres, la plupart hideuses, soit dessinées ou sculptées.

Les Hindous ont, de temps immémorial, été divisés en quatre grandes tribus. La première et la plus noble est celle des *Bramines*, qui peut exercer le sacerdoce, comme les lévites parmi les Juifs. Cependant ils ne sont pas exclus du gouvernement, du commerce ou de l'agriculture, quoique tous les offices serviles leur soient interdits par leurs

lois. La seconde tribu est celle des *Sistris*, qui, suivant leur institution, doivent être tous militaires ; mais ils embrassent souvent d'autres professions. La troisième est la tribu des *Beises*, qui sont communément négocians, banquiers et banias, ou gens de boutique. La quatrième est celle des *Sudders*, qui sont obligés de servir, et ne peuvent s'élever à aucun rang supérieur. Si quelque Hindou est expulsé de l'une des quatre tribus, lui et sa postérité sont pour jamais bannis de la société de quelque corps que ce soit de la nation, excepté de la caste des *Harris*, qui sont en horreur à toutes les autres tribus, et qu'on n'emploie qu'aux offices les plus bas et les plus vils. Cette circonstance rend si redoutable cette espèce d'excommunication, qu'un Hindou souffrira plutôt la torture, et la mort même, que de dévier d'un seul article de sa foi.

Outre cette division des Gentous en tribus, il y a une sous-division en castes, ou moindres classes et tribus, et l'on en a porté le nombre à 84, quoique quelques personnes en supposent davantage. Communément la hiérarchie de ces castes est fixée d'une manière incontestable dans chaque ville particulière ou dans chaque province. L'Indien d'une caste inférieure se croirait très-honoré d'adopter les mœurs d'une caste supérieure ; mais les membres de celle-ci résisteraient les armes à la main, plutôt que de ne pas défendre leurs prérogatives. L'inférieur reçoit avec respect la nourriture préparée de la main d'un supérieur ; mais celui-ci ne partagerait jamais un plat que l'autre aurait préparé. Les mariages sont circonscrits dans les mêmes limites que leurs autres transactions, et de là vient qu'outre la physionomie nationale, les membres d'une même caste ont une plus grande ressemblance entre eux. Il y a des classes remarquables par la beauté des individus, et d'autres par leur laideur.

Les membres de chaque classe, dit le docteur Robertson, restent invariablement attachés à la profession de leurs ancêtres. De génération en génération les mêmes familles ont suivi et suivront toujours un train de vie uniforme. On peut attribuer à cette coutume le haut degré de perfection qui distingue beaucoup d'ouvrages de manufacture indienne ; et quoiqu'un respect servile pour les pratiques des ancêtres puisse étouffer l'esprit d'invention, ces peuples, en s'y attachant constamment, acquièrent tant de délicatesse et d'adresse manuelles, que les Européens, avec tous les avantages que leur donne la supériorité de la science, et l'aide des instrumens les plus parfaits, n'ont jamais pu égaler le fini des ouvriers indiens. Tandis que cette perfection de leurs manufactures excitait l'admiration et leur attirait le commerce des autres pays, la barrière qui séparait les professions, et l'ancienne distribution du peuple en diverses classes, attachées chacune à un genre de travail, assuraient parmi eux une telle abondance des objets de fabrique les plus communs et les plus usuels, qu'ils pouvaient non-seulement pourvoir à tous leurs besoins, mais fournir à ceux des nations environnantes.

A cette division de castes dès-long-temps établie, nous devons également attribuer une circonstance frappante dans l'état de l'Inde :

c'est la permanence de ses institutions, et l'invariabilité des mœurs de ses habitans. Ce qui se fait aujourd'hui dans l'Inde, s'y est toujours fait, et, selon toute apparence, s'y fera toujours : cette routine n'a souffert aucune altération sensible, ni de la férocité et de l'aveugle fanatisme des conquérans mahométans, ni de la puissance des Européens établis dans ce pays. La même distinction a lieu dans les conditions ; le même ordre dans la société civile et domestique ; les mêmes maximes de religion sont en vénération ; les mêmes sciences et les mêmes arts sont cultivés. De là vient aussi que dans tous les temps le commerce avec l'Inde a été le même. L'or et l'argent y ont été toujours portés pour payer les mêmes marchandises qu'elle fournit aujourd'hui ; et depuis le siècle de Pline jusqu'à nos jours, elle a constamment été regardée comme un gouffre vers lequel coulent les richesses de toutes les autres nations, et où elles s'engloutissent sans retour.

Toutes ces castes reconnaissent les bramines pour leurs prêtres, et tiennent d'eux la croyance de la transmigration, croyance qui les porte souvent à s'affliger de la mort d'une mouche écrasée par inadvertance. Néanmoins le plus grand nombre des castes est moins scrupuleux, et mange, quoique avec modération, du poisson et de la viande ; mais, comme les Juifs, elles s'abstiennent de quelques espèces. La nourriture ordinaire de ces castes est du riz et des végétaux, accommodés avec du gingembre, une espèce de safran et d'autres assaisonnemens plus piquans, qui viennent spontanément dans leurs jardins. Elles estiment le lait la nourriture la plus pure, parce qu'elles croient qu'il participe en quelque chose du nectar de leurs dieux, et parce qu'elles vénèrent la vache presque à l'égal de la divinité.

Leurs mœurs sont douces. Leur bonheur consiste dans les jouissances tranquilles de la vie domestique ; et leur loi leur enseigne que le mariage est un devoir indispensable pour tout homme qui ne se séquestre pas du monde par principe de dévotion. Leur religion leur permet aussi d'avoir plusieurs femmes ; mais rarement ils en prennent plus d'une, et l'on a remarqué que ces femmes se distinguaient par une décence de conduite, une vigilance sur leur famille et une fidélité à leurs vœux, qui feraient honneur à l'espèce humaine dans les contrées les plus civilisées. Les amusemens des Hindous consistent à aller visiter leurs pagodes, à assister aux cérémonies religieuses, et à remplir une multitude de pratiques qui leur sont prescrites par les bramines. La religion leur défend de quitter leurs rivages, et ils n'ont besoin de rien du dehors (1). Ainsi ce peuple aurait

(1) Les Gentous sont persuadés que les eaux des trois grands fleuves, le Gange, la Kistna et l'Indus, ont la vertu sacrée de purifier de péchés et de souillures ceux qui s'y baignent. Cette idée religieuse paraît être fondée sur un principe de politique, et avoir été inculquée aux naturels pour les détourner d'émigrer dans les provinces lointaines ; car il est à remarquer que les fleuves sacrés sont situés de manière que les habitans d'aucune partie de l'Inde ne sont privés de la félicité d'aller y laver leurs souillures.

vécu tranquille et heureux, si les autres avaient eu pour lui la même indifférence qu'il témoigne pour le reste du monde.

Les soldats sont communément nommés rajah-poots, ou gens descendus de rajah, et ils résident pour la plupart dans les provinces du Nord. En général ils ont un teint plus clair que les habitans des provinces méridionales, qui sont tout-à-fait noirs. Les rajah-poots sont robustes, braves et fidèles, et ils entrent au service de qui veut les payer. Mais si ce chef tombe dans un combat, ils regardent comme fini leur engagement avec lui, et fuient du champ de bataille sans que leur réputation en souffre.

La coutume, pour les femmes, de se brûler à la mort de leurs maris, a lieu encore, mais moins souvent qu'autrefois. Les Gentous mettent autant de prix que les Chinois à la bonne culture des terres et aux travaux d'utilité publique. A peine trouverait-on dans l'Indostan l'exemple d'un seul vol, quoique les marchands de diamans voyagent sans armes.

Les institutions religieuses établies dans les vastes contrées qui s'étendent des rives de l'Indus au cap Comorin, présentent un aspect à-peu-près semblable. Elles forment un système régulier et complet de superstitions, fortifié et soutenu de tout ce qui peut inspirer le respect et affermir l'attachement du peuple. Les temples sont magnifiques, et ornés non-seulement de riches offrandes, mais des ouvrages de peinture et sculpture les plus parfaits que puissent exécuter les meilleurs artistes du pays. Les rits du culte sont pompeux et éclatans; et non-seulement ils s'introduisent dans tous les actes de la vie ordinaire, mais ils en sont une partie essentielle. Les bramines qui, comme ministres de la religion, en président toutes les cérémonies, sont élevés au-dessus de tout autre ordre; on les regarde comme des êtres d'une origine plus noble, et même sacrés. Ils ont établi parmi eux une hiérarchie et une gradation de rangs qui, en assurant la subordination dans leur ordre, ajoutent du poids à leur autorité, et leur donnent un empire plus absolu sur l'esprit du peuple. Ils soutiennent cet empire par le moyen des immenses revenus dont la libéralité des princes et le zèle des pélerins et des dévots ont enrichi leurs pagodes.

Nous n'entrerons pas dans un détail minutieux sur ce système vaste et compliqué de superstitions. Si nous voulions énumérer la multitude des divinités objets de l'adoration des Indiens, décrire la splendeur du culte dans les pagodes, et l'immense variété des cérémonies, dire les divers attributs et les fonctions dont la fourberie des prêtres et la crédulité des peuples ont doué leurs divinités, sur-tout si nous accompagnions tout cela de l'examen des spéculations et des théories nombreuses et souvent imaginaires des savans sur ce sujet, nous enflerions trop cette partie de notre ouvrage.

Les temples ou pagodes des Gentous sont des bâtimens de pierre, étonnans pour la structure, mais qui révoltent le goût; ils sont élevés dans chaque capitale sous la direction des bramines. Il y a cependant à cela quelques exceptions : « car (dit le docteur Robertson, l'historien « philosophique de l'Inde) la construction des temples, dans ces diffé-

détruisent en eux cet esprit de vengeance qui anime les autres hommes, cependant ils sont susceptibles d'avarice, et quelquefois enterrent leur argent : souvent même plutôt que de le découvrir ils se font mourir par le poison ou par d'autres voies. Cette pratique, qui paraît être assez commune, rend raison de la rareté de l'argent, qui s'est fait remarquer jusqu'à ces derniers temps dans l'Indostan.

Ce que nous avons rapporté plus haut des mœurs des Gentous, explique aussi pourquoi ce peuple est moins soumis à l'influence des passions que les habitans des autres pays. Le perpétuel usage du riz, leur principale nourriture, leur fournit peu de substance; et l'habitude de se marier de bonne heure, les garçons avant 14 ans, et les filles à 10 ou 11, ne leur permet pas d'acquérir une forte constitution. Un homme voit à 30 ans sa vie décliner, et la beauté des femmes déchoit à 18. A 25 ans elles portent toutes les marques de la vieillesse. Nous ne devons donc pas être étonnés de les voir de si bonne heure étrangers à tout exercice du corps et à la vigueur de l'esprit; et c'est un propos commun parmi eux, qu'il est meilleur d'être assis que de marcher, d'être couché qu'assis, de dormir que de veiller, et que la mort vaut mieux que tout cela.

Les Mahométans, que dans l'Indostan on appelle Maures, sont d'extraction persane, arabe, turque ou autres. Ils commencèrent de bonne heure, sous le règne des califes de Bagdad, à envahir l'Indostan. Ils pénétrèrent jusqu'à Delhi, dont ils firent leur capitale, et fondèrent en différens lieux des colonies, dont les descendans se nomment Tytans. Mais Tamerlan renversa leur empire, et fonda le gouvernement mogol, qui subsiste encore. Ces princes, comme fidèles Mahométans, reçurent sous leur protection tous ceux qui professaient la même religion, et qui étant actifs et braves, contre-balancèrent le nombre des naturels. On dit qu'ils ont introduit la division des provinces sur lesquelles ils établirent des soubahs; et ces provinces, qui peuvent passer pour autant d'empires, furent sous-divisées en nababies. Chaque nabab doit immédiatement rendre compte à son soubah, qui, au moyen d'un tribut annuel, est devenu, avec le temps, presque indépendant de l'empereur ou du Grand-Mogol. Le concours multiplié des tribus persanes et tartares a également fortifié le gouvernement mahométan; mais on peut observer qu'en deux ou trois générations, les enfans de tous ces aventuriers, qui n'avaient avec eux que leurs chevaux et leurs épées, dégénérèrent et tombèrent dans l'indolence orientale.

De toutes ces tribus, il n'en est pas qui jouent à présent un plus grand rôle que les Marattes, espèce de mercenaires qui vivent sur les montagnes, entre la Perse et l'Indostan. Ils servent communément dans la cavalerie, et on les a vus, sous des chefs habiles, faire la loi même à la cour de Delhi. Quoique originairement Gentous, ils ont l'esprit actif et audacieux, et ne respectent pas beaucoup les principes de leur religion. M. Scrafton dit que les Mahométans ou Maures sont d'un si détestable caractère, qu'il n'en a pas connu plus de deux ou trois qui fissent exception; encore était-ce parmi les officiers tartares

et persans de l'armée. Ils sont dépourvus, nous a-t-on dit, de tout principe, même de ceux de leur religion; et s'ils ont une vertu, c'est une apparence d'hospitalité, mais seulement une apparence, car tout en buvant avec un ami et l'embrassant, ils lui perceront le cœur. Néanmoins il est probable qu'on a poussé au-delà de la vérité cette peinture de leur dépravation morale.

Les peuples de l'Indostan ne sont gouvernés par aucune loi écrite; il n'y a pas un homme de loi dans tout l'empire, et les cours de justice suivent une jurisprudence consacrée par l'usage. Les instituts mahométans prédominent seulement dans les grandes villes et dans leur voisinage. L'empire est héréditaire, et l'empereur ne recueille de successions que celles de ses propres officiers. Toutes les terres suivent la ligne héréditaire, et ne s'en écartent pas, même dans les mains des sous-locataires, tant que le seigneur peut payer ses taxes, et les autres leurs rentes, fixées d'une manière immuable dans les registres de chaque district. Les terres du domaine de l'empire sont celles des grandes familles de rajahs, qui échurent à Tamerlan et à ses successeurs. Il y en a de certaines portions, appelées terres bénéficiales, concédées par la couronne aux grands seigneurs ou omrahs, et qui à leur mort retournent à l'empereur; mais les droits des sous-locataires de ces terres mêmes sont irrévocables.

Tels sont les principaux traits du gouvernement par lequel ce grand empire subsista depuis long-temps, sans qu'il parût presque aucune vertu parmi les officiers, soit civils, soit militaires. Il fut ébranlé après l'invasion de Mahomet Shah, par Kouli-Khan; ce qui fut suivi d'une si grande diminution de l'autorité impériale, que les soubahs et les nababs devinrent absolus dans leurs gouvernemens. Quoiqu'ils ne pussent pas altérer les lois fondamentales de la propriété, ils imaginèrent, pour soudoyer leurs armées et soutenir leur puissance, de nouvelles taxes, qui appauvrirent leurs sujets; en sorte qu'une grande partie de ceux-ci, il y a peu d'années, ayant été pillée sans pitié par les collecteurs et percepteurs des taxes, se vit près de périr de besoin. Pour combler la misère des habitans, ces soubahs et nababs, et autres gouverneurs mahométans, emploient les Gentous eux-mêmes, et jusqu'à des bramines, comme ministres de leurs exactions et de leurs cruautés. En général, depuis l'invasion de Kouli-Khan, l'Indostan, d'Etat bien gouverné qu'il était, est devenu le théâtre de l'anarchie.

Chaque grand se maintient dans sa tyrannie par le secours de ses soldats, dont la paye excède de beaucoup les richesses de son gouvernement. Comme les meurtres et les assassinats privés se commettent impunément, le peuple, qui ne peut craindre de voir empirer son état, s'intéresse fort peu aux révolutions du gouvernement. Nous sommes fâchés néanmoins d'être obligés de remarquer que la conduite de plusieurs des agens de la compagnie des Indes-Orientales, à l'égard des naturels, conduite qui n'a été ni punie ni réprimée par les administrateurs de la justice, a, dans beaucoup de circonstances, déshonoré le nom anglais et outragé l'humanité.

Il n'est pas hors de propos d'observer que les Gentous ont le teint

noir et la chevelure longue, et que dans les deux sexes les traits sont réguliers. Cependant, à la cour, les grandes familles ont l'ambition de faire des mariages avec les Persans et les Tartares, à cause de la blancheur de leur teint, qui ressemble à celui de leur conquérant Tamerlan, et de ses grands généraux.

INDE EN-DEÇA DU GANGE,

ou INDOSTAN,

Comprenant la presqu'Ile Occidentale du Gange.

ÉTENDUE. SITUATION.

Long. 650 l. } Entre les { 9 et 36e deg. de lat. N.
Larg. 550 l. } { 65 et 89e deg. de long. E.
Contenant 96,765 lieues carrées.

Limites.

Cette contrée est bornée au N. par la Tartarie indépendante et le Tibet; à l'E. par le Tibet et le golfe du Bengale; au S. par l'Océan Indien; et à l'O. par le même Océan et la Perse.

DIVISION GÉOGRAPHIQUE.

INDOSTAN PROPRE.

SITUATION.	PROVINCES, 25.	CAPITALES.
Au N. O.	Candahar	Candahar.
	Caboul	Caboul.
	Cachemire	Sérinagar.
	Lahor	Lahor.
	Moultan	Moultan.
	Sindi	Tatta.
Au Centre	Agimere	Agimere.
	Delhi	Delhi. Lat. N. 27. 30. Long. E. 75. 15.
	Agra	Agra.
	Malva	Malva.
	Bérar	Nagpour.
	Allahabad	Allahabad.
	Bénarès	Bénarès.
	Oude	Oude.

SITUATION.	PROVINCES.	CAPITALES.
Au N. E.	Bahar	Patna.
	Bengale	Mourshedabad.
Au S. E.	Orixa	Cattack.
	Circars	Ellore.
	Golconde	Hyderabad.
Au S. O.	Visapour	Visapour.
	Dowlatabad	Dowlatabad.
	Balagate	Amednagur.
	Bedor	Saferabad.
	Candish	Burhampour.
	Guzarate	Amedabad.

PRESQU'ILE OCCIDENTALE.

SITUATION.	ÉTATS, 6.	CAPITALES.	
Côte de Malabar, à l'Ouest.	Mysore	Séringapatnam.	
		Mysore.	
		Péripatnam.	
		Bednor.	
		Mangalor.	*Portugais.*
		Barcelor.	
		Canannor.	*Hollandais.*
		Baliapatnam.	
		Tellicheri.	*Anglais.*
		Mahé.	*Français.*
		Calicut.	*Anglais.*
	Cochin	Cochin.	*Hollandais.*
		Cranganor.	
	Travancor	Travancor.	
		Anjenga.	*Anglais.*
		Tégapatnam.	*Hollandais.*
Côte de Coromandel, à l'Est.	Carnate	Arcot.	
		Bisnagar.	
		Paliacate.	*Hollandais.*
		Madras.	*Anglais.*
		Saint-Thomas.	*Portugais.*
		Pondichéry.	*Français.*
		Cuddalore.	*Anglais.*
		Porto-Novo.	*Hollandais.*
		Devicotta.	*Anglais.*
	Tanjaor	Tanjaor.	
		Tranquebar.	*Danois.*
		Karical.	*Français.*
		Négapatnam.	*Anglais.*
	Maduré	Tritchinapali.	
Dans l'Océan Indien.	Iles Laquedives	.....	
	Iles Maldives	.....	
	Ile de Ceylan	Candy.	*Anglais.*

DIVISION POLITIQUE PAR PUISSANCES.

I. POSSESSIONS ANGLAISES.

Le Bengale et Bahar, avec le Zémindary de Bénarès.

Les Circars septentrionaux, qui comprennent Guntour.

Le Mysore, le Canara, le Travancor, le district de Cochin, le Dindigul, la province de Coimbetour, celle des Nayres.

Le Calicut, Palicaud et les contrées de Courga.

Partie du Douab; le pays entre la Jamna et le Gange; ceux au Nord des rajahs de Jeypour, de Jouhpour et de Gohud; la province de Cattack, avec le port et le district de Balasore.

II. ALLIÉS DES ANGLAIS.

Azuph-Dowlah. Oude.

Mahomed Alli. Le Carnate.

Travancor et Cochin.

III. ÉTATS DES MARATTES.

POUNA MARATTES.	PRINCES ET PROVINCES TRIBUTAIRES.
Malva.	Le rajah de Jyenagur.
Candish.	— Jouhpour.
Partie d'Amednagur ou Dowlatabad.	— Oudipour.
Visapour.	— Narwah.
Partie de Guzarate.	— Gohud.
— Agra.	Partie de Bundelcund.
— Agimere.	Mahomet Hiat. Bopaltol.
Allahabad.	Futty Sing. Amedabad.
	Gurry Mundella, etc.

BERAR MARATTES.	TRIBUTAIRES.
Berar.	Bembajec.
Orixa.	

IV. NIZAMALI, SOUBAH DU DECCAN.

Golconde.	Cuddapali. Cummum (ou Combam) et Gandicotta (ou Ganjecotta.)
Aurengabad.	
Bédor.	Partie de Gouti, Adoni et Canoul.
Partie de Bérar.	Partie du Douab.
— Adoni, Bacor et Canoul.	D'autres districts acquis en 1799.

V. LES SEIKS.

Lahore, Moultan et les parties occidentales de Delhi.

VI. POSSESSIONS DES AFGHANS.

Le Candahar, le Caboulistan, le Cachemire, le Kouttore, le district d'Attok, celui de Peichour, de Ghasnah et de Gaior.

VII.

Les successeurs de Zabéda Cawn. Sehaurunpour.
Jats.
Pattan-Rohillas. Ferruckabad.
Adjig Sing. Rewah.
Bundelcund, ou Bundela.
Le petit Ballogistan.

VIII.

Le rajah du Mysore, quelques districts de Seringapatam, Bednor, Chitteldroog.

Avant la chute de Tippou, en 1799, on estimait l'étendue des possessions anglaises à 197,496 milles anglais carrés; ce qui fait 60 milles de plus que n'en comprennent la Grande-Bretagne et l'Irlande. La population était de 10,000,000 d'hommes. L'étendue s'est augmentée de 15,000 milles carrés, et la population se monte aujourd'hui à 15 millions. Le revenu net excédait 72 millions de francs, à quoi il faut ajouter les Etats de Tippou.

Les *Marattes* sont partagés en deux Etats; savoir, celui de Pouna à l'O., et celui de Bérar à l'E. Ils sont gouvernés par des chefs qui payent une sorte d'obéissance au paishwa ou souverain. Les *Seiks* sont une secte religieuse nouvellement établie; ils parurent au milieu du 17e siècle, et se sont peu-à-peu rendus très-redoutables à leurs voisins. Les *Jats* ou *Jets*, tribu d'Hindous, ont fondé, il y a environ un siècle, un royaume à l'entour d'Agra, dont ils ont fait leur capitale. Les *Afghans* forment une autre nation particulière; ils sont originaires des montagnes entre la Perse et l'Inde.

Climat, saisons et aspect du pays. — Le climat varie suivant la différence de latitude et la situation locale. Quoique les montagnes du Tibet soient couvertes d'une neige éternelle, cependant il y règne en général une sorte d'uniformité. Au Bengale le chaud et la saison sèche commencent en mars, et durent jusqu'à la fin de mai. Le thermomètre (échelle de Farenheit) y monte quelquefois à 110 deg. De temps à autre, de violens orages, venant du N. O., tempèrent ces grandes chaleurs. La saison pluvieuse dure depuis juin jusqu'en septembre. Les trois mois suivans sont agréables. D'épais brouillards règnent en janvier et en février. Les pluies périodiques se font aussi sentir dans l'Indostan Sindétique, excepté dans le Cachemire, que les montagnes qui l'environnent en garantissent. Le reste de l'Indostan en est inondé. Le Gange et les autres rivières sortent de leurs lits : l'inondation cesse en septembre. Dans les montagnes les pluies commencent avec les premiers jours d'avril; mais rarement dans les plaines avant la fin de juin. A la fin de juillet toutes les parties basses du Bengale sont couvertes d'eau. L'inondation occupe une étendue de plus de cent milles. On n'aperçoit plus que les villages, les arbres et quelques tertres élevés, emplacemens d'habitations abandonnées, qui paraissent au milieu des eaux comme des îles. Dans la division du S. se trouve la

chaîne des Gattes, ou montagnes de Malabar et de Coromandel, qui arrêtent les grandes masses de nuages.

Les moussons, ou vents du S. O. et N. E., soufflent alternativement, et amènent des pluies qui ne règnent que du côté de la montagne exposé au vent. Depuis octobre jusqu'en avril, le mousson est N. E. Depuis mai jusqu'en septembre, sa direction est opposée. La saison pluvieuse a lieu sur la côte de Coromandel pendant le mousson N. E.; et sur celle de Malabar pendant le mousson S. O. En général, mars, avril, mai et juin sont des mois secs. Ainsi, tandis que l'hiver du Tibet correspond presque à celui de la Suisse et du reste de l'Europe, dans tout l'Indostan, à l'exception de Cachemiré, à peine y a-t-il quelques vestiges d'hiver. D'épais brouillards règnent en novembre; le reste de l'année est partagé entre de grosses pluies et d'excessives chaleurs. *Voyez*, pour plus grands détails, l'article *Montagnes*.

L'aspect de l'Indostan offre la plus agréable variété : cependant les montagnes n'y sont point très-hautes. Les points les plus élevés des côtes de Malabar et de Coromandel n'excèdent pas 3,000 pieds. L'Indostan consiste sur-tout en plaines étendues, fertilisées par des ruisseaux, et entourées de quelques collines. Les pluies périodiques, les grandes chaleurs y donnent à la végétation une vigueur inconnue dans les autres parties du globe. Par-tout l'œil est enchanté de la variété et de la richesse qu'offre la campagne.

Montagnes. — On peut mettre au rang des montagnes de l'Indostan les Alpes du Tibet, qu'en effet on aperçoit de l'Inde. Elles sont couvertes de neiges éternelles. De là vient qu'elles se nomment *Himmala*, qui signifie neige; et de là peut-être encore le nom d'Immaüs, donné par les anciens à quelques-unes de ces montagnes.

La liste suivante contient les noms des autres principales montagnes de l'Inde, dont le major Rennell a fait mention dans son excellente carte de l'Indostan : les *Chaliscuteli* entre le désert occidental et le Setlège; les monts *Alideck* au-dessus de Guzarate; les monts *Gomaun* ou *Kemaoun*, nommés aussi *Sewalic :* ils forment la barrière extérieure des Alpes du Tibet en Sérinagar; les monts *Himmalch* au N. de Tassisudon; les *Lucknow* à la source de Mahanada; les monts *Goadwana*, qui courent parallèlement à la Nerbudda, et tournent ensuite au S. vers Narnalla; les monts *Greniers* dans le Guzarate; les monts *Shatpourta* entre la Nerbudda et la Taptée; une chaîne des monts appelés *Bundch*, parallèle au Godavéri, mais éloignée de ce fleuve.

Les Gattes ou monts Suckiens, s'étendent le long des côtes occidentales et orientales du Deccan. Les Gattes s'élèvent à pic de chaque côté, semblables à de vastes murs, et soutiennent le plateau du milieu. A l'exception d'une brèche d'environ 15 lieues, ces montagnes s'étendent du cap Comorin à Surate; elles traversent toute cette grande presqu'île. A partir de la pointe du cap Comorin, le terrain va en s'élevant, et forme bientôt une haute chaîne de montagnes qui se séparent en deux branches, sans pourtant laisser de vallées très-profondes entre elles. C'est à leur élévation que l'on doit la différence des

saisons de chacune des deux côtes de Malabar et de Coromandel.

Cette grande cordilière des Gattes, qui court ainsi du N. au S., arrête le cours des vents que l'on appelle *moussons*, et forme en même temps deux saisons opposées, l'une à la côte de Malabar, l'autre à celle de Coromandel. Ainsi, lorsqu'on a l'hiver à Mahé, on a l'été à Pondichéri, quoique à la même latitude. Les Gattes interrompant donc le cours des vents qui se font sentir sur la côte de Malabar depuis le mois de juin jusqu'au mois d'octobre, ces vents y chassent et y amoncèlent une prodigieuse quantité de nuages que ces montagnes arrêtent, et qui, ne pouvant aller plus loin, y forment des orages et des pluies dont on n'a point d'idée en France. Les vents sont si terribles alors le long de la côte, que les vaisseaux n'osent y aborder. A 50 lieues même de la côte, ils commencent à s'apercevoir du mauvais temps qui y règne, et ceux qui la quittent s'en aperçoivent à mesure qu'ils s'en éloignent; en sorte qu'à 50 lieues au large on ne ressent plus ces temps orageux. La même chose arrive à la côte de Coromandel, depuis le mois d'octobre jusqu'au mois de février, avec cette différence que les Gattes étant beaucoup plus éloignées de la côte de Coromandel qu'elles ne le sont de celle de Malabar, l'hiver n'est pas si long ni si mauvais à Pondichéri qu'il l'est à Mahé.

Hydrographie. *Mers, baies, caps, fleuves et rivières.* — Les mers sont l'Océan Indien, la baie de Bengale, le golfe de Cambaie, le détroit de Ramanakoel, les caps Comorin et Diu. Les principaux fleuves sont l'*Indus* ou *Sinde*, le *Gange*, le *Burham poutre*, dont nous avons parlé à l'article Tibet, le *Godaveri* et la *Kistna*. L'Indus prend sa source dans les montagnes de Belur-Tag, et coule au S. Son cours est d'environ 300 lieues, jusqu'à l'endroit où formant un delta, dans la province de Sindi, il se jette dans la mer par plusieurs embouchures. Le Gange a deux sources près le mont Kentaiffe, dans le Tibet; coule à l'E., arrose la partie occidentale, coule au S. E., puis à l'E., reprend sa première direction, se sépare en plusieurs branches, forme un immense delta, et débouche dans le golfe de Bengale. Ce fleuve forme une célèbre cataracte, nommée *Gangoutra*, ou Gueule de Vache, à la latitude de 33 degrés. Là, le Gange, après s'être enfoncé dans une caverne, et avoir passé à travers une montagne, se jette dans un bassin creux taillé dans le roc. Ses bouches sont entrecoupées d'îles, nommées Sunder-Bunds, couvertes de bambous et d'autres plantes, repaires des tigres et autres bêtes féroces. Le Godaveri sort par un grand nombre de sources des Gattes occidentales, coule à l'E., tourne au S., et se jette dans la baie de Bengale à Masulipatan. Il fertilise le pays comme le Nil, et on le regarde comme sacré. Son cours est de 230 lieues. La Kistna, fleuve sacré, prend sa source à Balifur, dans les monts Suckiens, au S., près de Pouna. Elle coule à l'E., et se jette aussi dans le golfe de Bengale, près de Masulipatan. Son cours est de 130 lieues. Le Caveri, regardé comme sacré, coule au S., arrose Séringapatam, et forme à son embouchure un delta plus considérable que celui de toutes les autres rivières du midi.

Productions végétales, animales et minérales. — Les princi-

pales productions sont l'arec, le bétel, l'indigo, la civette, le bézoard, le benjoin, la laque. L'arec est un fruit de la grosseur d'une petite noix, couvert d'une peau verte et sans coquille. On le mâche avec le bétel. Le bétel est la feuille d'un arbrisseau rampant, dont la figure ressemble aux feuilles du lierre et du poivre, et d'un goût aromatique. En le mêlant avec l'arec et un peu de chaux éteinte, il laisse une odeur agréable à la bouche, fortifie l'estomac, et préserve, dit-on, de la gravelle et de la pierre : on en fait un grand usage aux Indes. L'indigo est une herbe qui, étant trempée et ensuite séchée et réduite en pâte, sert à faire le plus beau bleu. La civette est un petit animal de la taille d'un chat ou d'une grosse fouine, dont on tire un parfum qui porte son nom. Le bézoard est une pierre médicinale, qui est un excellent contre-poison. Il se trouve dans la fiente d'un animal qu'on nomme *pazan*, espèce de bouc ou de chevreuil. Dans la Perse et dans les Indes on en trouve ordinairement dans l'estomac de certaines chèvres. Celui des singes de Perse est si fort que deux de ces grains font autant d'effet que la dose ordinaire de celui des chèvres. Le bézoard occidental ou du Pérou est tout différent de l'oriental, et vient de certains animaux particuliers à ce pays. Le benjoin est une sorte de résine excellente, dont il y a de trois sortes; la première est tachetée de plusieurs marques blanches; la seconde est noire et fort odoriférante; la troisième est aussi noire, mais de moindre odeur. La laque est une espèce de résine dure, rouge, transparente, dont on fait la cire d'Espagne. Elle se produit aux Indes par le concours d'une infinité de petits moucherons qui s'amassent sur de petits bâtons gluans, disposés exprès pour les attirer, et qu'on ratisse ensuite. Les arbres du Pégu, de Siam, etc., produisent une *gomme-laque*. On fait la fine laque de l'extrait de la lie de la cochenille.

Parmi les arbres on distingue le cocotier, dont le fruit donne une nourriture agréable, et les fibres de son enveloppe servent à fabriquer les câbles les plus élastiques que l'on connaisse; le grand palmier à éventail, dont une de ses feuilles peut couvrir 10 ou 12 hommes; le bois rouge, employé dans la teinture; le bois de sandal; le cotonnier; le teak, employé pour la construction des vaisseaux; l'ébénier. Les principales plantes sont l'indigo, la garance, etc.

Les animaux qu'on rencontre sont le lion, le tigre royal, l'ours, le jackal, l'hyène, le léopard, la panthère, le lynx, l'anan, la civette.

La production la plus précieuse de l'Inde est le diamant. On en rencontre de jaunes, de gris, de bruns ou noirs. On les trouve dans les lits des torrens, dans une terre ferrugineuse, sous des roches de quartz. Les principales mines sont celles de Visapour et de Golconde. Les autres pierres précieuses les plus recherchées sont le saphir et le rubis. Les rivières roulent des paillettes d'or.

Population. — On l'estime à 60,000,000 d'habitans.

Habitans. — Nous avons déja parlé de ce grand empire en général, et nous ajouterons à ce que nous avons déja dit de sa religion et de ses sectes, que les faquirs sont une espèce de mendians mahométans qui voyagent en pratiquant les plus grandes austérités; mais la plupart sont

des imposteurs. Leur nombre s'élève, dit-on, à 800,000. Une autre race de mendians sont les *Johgis*, qui sont idolâtres, et beaucoup plus nombreux, mais pour la plus grande partie vagabonds et fourbes; ils vivent de la crédulité des Gentous, qu'ils amusent par leurs sottes fictions. Les Banians, ainsi nommés de l'innocence affectée de leur vie, font le métier de courtiers, et professent la religion gentou, ou quelque chose de semblable.

Les Parsis de l'Indostan ne sont autres que les Gaures décrits à l'article de la Perse; mais ce sont les gens les plus industrieux, particulièrement dans la fabrique des étoffes et dans l'architecture de tout genre. Ils prétendent être en possession des ouvrages de Zoroastre, auquel ils donnent différens noms; et des Européens soutiennent que ces ouvrages contiennent plusieurs choses qui jeteraient un grand jour sur l'histoire ancienne sacrée et profane. Cette opinion est fortifiée par le peu de fragmens de ces livres qui ont été publiés; mais quelques personnes pensent que le tout est d'invention moderne, fabriqué sur les histoires et traditions sacrées et profanes. On sait que les Parsis adorent le feu, mais, dit-on, uniquement comme emblême de la divinité.

La noblesse et les gens distingués aiment la chasse à l'arc et au fusil, et souvent ils se plaisent à poursuivre en plaine des léopards. Ils recherchent les promenades ombragées et les fontaines fraîches, comme tous les habitans de ces contrées brûlantes. Ils sont grands amateurs de bateleurs, charlatans et faiseurs de tours, ainsi que d'une musique barbare d'instrumens à vent et à cordes; ils jouent aux cartes dans leurs sociétés privées. Les maisons n'ont aucune apparence; les édifices même sont pauvres et chétifs, et en général couverts de chaume, ce qui les rend sujets aux incendies. Mais les fabricans préfèrent de travailler en plein air. L'intérieur des maisons qui appartiennent aux principaux habitans, est communément propre, commode et agréable, et dans plusieurs même magnifique.

Les peuples les plus belliqueux de cette contrée sont les Marattes, qui étaient connus avant le règne d'Aureng-Zeb, en 1559. Mais ce ne fut qu'au temps de ce prince qu'ils commencèrent à prendre part aux affaires de l'Inde. Un prince indien, descendant, dit-on, de Porus, mécontent du gouvernement d'Aureng-Zeb, se retira dans les montagnes, et appela autour de lui les Indiens qui avaient conservé du goût pour la liberté, et parvint, malgré tout ce que put faire le prince Mogol, à fonder un État puissant, qu'il laissa à son fils en 1680. Celui-ci, nommé *Sambad-gi*, ne se conduisit pas aussi bien que son père. Aureng-Zeb réussit, par trahison, à se saisir de sa personne au milieu d'une orgie, et le fit mettre à mort en 1689. Mais la nation, loin d'être vaincue, ne fit qu'augmenter en puissance. Les troubles qui suivirent la mort d'Aureng-Zeb pour la succession à l'empire, ouvrirent un vaste champ à l'ambition des Marattes. En 1740, leur Etat s'étendait de la côte occidentale jusqu'à celle d'Orixa. A l'exception du Bengale, ils avaient envahi et pillé presque tout l'Indostan. Ils obtinrent alors de l'empereur Mohammed, qu'il leur céderait la province de Malva et le quart du revenu net des autres provinces. C'est cette imposition qu'ils

lèvent, quand ils sont assez forts, sur tout le pays de l'Inde, sous le nom de *Choutaye*. Hyder-Aly fut quelquefois obligé de le payer. Mais selon que l'on est en force, on paye le quart ou le cinquième, moins encore quelquefois.

On a distingué chez les Marattes une espèce de roi, sous le nom de rajah, qui vivait presque ignoré à Satara, tandis qu'ils obéissent à un général qui les conduit à la guerre avec le titre de *Peschera*, c'est-à-dire *celui qui va devant*, et qui réside à Pounah.

Les pays qu'ils occupent sont partagés en différentes petites propriétés que l'on nomme *Jaghires*, qui sont accordées à vie à leurs possesseurs, et qui n'obéissent au Peschera que comme les princes d'Allemagne obéissent à l'empereur; et pour rendre le rapport plus exact, on voit quelquefois même la guerre éclater entre les membres de cet empire et leur chef. Ils ne se réunissent guère que pour leur défense commune ou pour faire de nouvelles conquêtes. Le pays qu'ils occupent maintenant a environ 300 lieues de long et 240 de large.

Le Peschera actuel est Sindia. De simple possesseur de Jaghire, il s'est élevé à un très-haut degré de puissance, en prenant sucessivement plusieurs petits Etats. Il domine absolument le prince appelé Grand-Mogol, qui ne fait rien qu'avec l'agrément de Sindia.

TOPOGRAPHIE.

INDOSTAN PROPRE.

Provinces, villes, édifices publics et particuliers.

PROVINCES AU NORD-OUEST.

CANDAHAR. — Cette province, au S. E. du Caboulistan, dépendait autrefois de la Perse. La chaleur y est vive, et le froid modéré. Sa principale production est le blé blanc, qu'on exporte au loin comme une grande rareté.

Candahar, capitale, ville florissante et peuplée, sur la grande route qui va de l'Inde en Perse et en Tartarie. Elle est renommée par son raisin et ses bons melons.

CABOULISTAN. — Cette province, au N. O. des autres, est agréablement variée de montagnes et de vallons; on y trouve des mines de fer. Il y croît des *myrobolans*, des bois aromatiques, et plusieurs autres sortes de drogues. Le pays, quoique peu fertile, est riche par le commerce. La plupart des habitans sont païens. Les plus excellens médecins des Indes sont dans cette province. Elle est renommée pour ses moutons et ses brebis, qui sont d'une graisse extraordinaire, et portent une très-grosse queue, longue, large et épaisse, tournée en spirale, d'où sort une autre queue courte et mince, de la longueur du doigt. La grosse queue contient une graisse que les habitans font fondre et conservent pour l'employer aux usages de la cuisine. Les animaux qui portent ces énormes queues marchent avec peine; leur chair est d'un goût exquis.

Cabul ou *Caboul*, capitale, est sur la rivière d'*Atock*, qui sort de l'Indus à peu de distance de sa source. Sa situation est délicieuse: on la regarde comme la clef de l'Inde, vers la Tartarie. Cette ville est l'entrepôt de toutes les marchandises qui passent dans les Grandes-Indes, dans la Perse et dans la Grande-Bucarie. Les Tartares y viennent en foule avec des esclaves des deux sexes, et sur-tout avec des chevaux, dont il se fait un si grand commerce dans cette ville, qu'on prétend qu'il y en vient annuellement plus de 60,000. Les environs de Caboul sont

d'une grande fertilité, et tout ce qui est nécessaire à la vie s'y trouve en abondance et à bon marché.

CACHEMIRE.—Cette province, à l'E. de la précédente, est d'un accès difficile, à cause des montagnes qui l'entourent; mais dès qu'on y a pénétré, on se croit dans le paradis des Indes. Elle est fertile en pâturages, riz, froment et safran. On y trouve beaucoup de bois. C'est dans cette province que l'on fait des *schalls*, si connus en Asie, en Egypte, et depuis en Europe. Ils sont tissus d'une laine très-fine, que donne une espèce de chèvre.

Sérinagar, ville considérable, où les empereurs mogols ont fait bâtir un palais avec des jardins magnifiques. Elle est très-commerçante. Les étoffes de laine que l'on y fabrique sont fort recherchées, ainsi que l'huile de rose, qui passe pour la meilleure de tout l'empire. Il paraît reçu par les meilleurs critiques en géographie ancienne, que c'est cette ville que les anciens appelaient *Sera*, et le pays *Serica*. L'étoffe appelée *serica materies* aurait été par conséquent celle des schalls actuels.

Cachemire est située sur un grand lac. Les individus des deux sexes y sont presque aussi blancs que les Européens, et particulièrement les femmes, qui sont très-belles; on leur attribue beaucoup d'esprit, de dextérité et de génie; mais en général ils ont beaucoup de superstition. Les sites environnans sont très-beaux. La fertilité et la température de son atmosphère la distinguent. Elle est très-sujette aux tremblemens de terre. De là vient que les maisons sont toutes de bois.

LAHOR. — Cette province, au S. de celle de Cachemire, faisait autrefois une grande figure dans l'histoire de l'Inde; elle est encore une des plus grandes et des plus belles de toutes ces contrées, et produit les meilleurs sucres de l'Indostan. L'air y est salubre, les terres très-fertiles, et on y a la facilité des arrosemens. On y recueille en abondance du blé, du riz, des légumes et des fruits. Les buffles y donnent jusqu'à seize livres pesant de lait, et les bœufs y sont très-gros. Dans quelques endroits on recueille des paillettes d'or. On y élève beaucoup de chevaux, dont les meilleurs tirent leur origine de la Perse. Dans le petit pays que l'on nomme *Douaba Sindsagar*, est une mine de sel très-fameuse par son abondance. Elle en fournit à la plus grande partie de l'Inde. La matière n'offre d'abord à l'œil que l'apparence de la boue. On la pétrit dans la forme que l'on juge la plus convenable, et on la transporte ainsi où l'on veut.

Lahor, capitale, a été autrefois la résidence des empereurs mogols. Elle n'est plus si considérable, et est bien déchue de son ancienne splendeur. C'était une place de grand commerce, lorsque les Indiens portaient par terre à Alep les marchandises des Indes. Lahor est toujours une ville commerçante et manufacturière. On y fabrique des toiles peintes de toutes les espèces, des tapis magnifiques, et sur-tout de ces assortimens de toiles blanches qu'on appelle *ambertis*, qui ont 14 aunes de longueur, et sont de différentes largeurs. On les vend depuis 6 jusqu'à 10 et 12 roupies la pièce.

MOULTAN. — Cette province, au S. O. de celle de Lahor, produit beaucoup de coton, dont on fabrique des toiles. Elle fournit du sucre, de l'opium, du soufre, de la noix de galle, d'excellent fer, et beaucoup de chameaux que l'on envoie en Perse par Candahar, et dans le N. des Indes par Lahor. Les chevaux de ce pays sont aussi fort estimés.

Moultan, capitale, ville grande et ancienne, et bien fortifiée. On y fabrique quantité de toiles, dont le prompt débit par Agra et Surate alimente les manufactures. Les arcs qui s'y font passent pour les meilleurs de l'Indostan, et sont fort recherchés.

SINDI ou SINDE. — Cette province, au S. de celle de Moultan, borde l'Indus jusqu'à son embouchure: sa largeur est inégale, et la plus grande est d'environ 56 lieues sur 100 de long. Quant au climat, sol et aspect du pays, elle ressemble à l'Egypte. La partie inférieure a un riche terroir, et forme un vaste pays. La partie supérieure, appelée *Delta*, est une langue de terre resserrée d'un côté par plusieurs chaînes de montagnes, et bornée de l'autre par un désert sablonneux. L'Indus, qui est au moins aussi large que le Nil, traverse cette vallée par le milieu, et l'inonde tous les ans. Il n'y pleut pas dans les mois de juillet, août et septembre, comme dans les autres pays de l'Inde. Son atmosphère est seu-

lement nébuleuse ; et lorsqu'il y pleut, ce n'est que très-près de la mer.

Tatta, capitale, grande ville, où l'on assure qu'une peste qui eut lieu en 1699, emporta plus de 80,000 de ses manufacturiers en soie et coton. Elle est encore fameuse par la fabrication des palanquins, qui sont une espèce de canapés à pavillon, sur lesquels les riches, dans toute l'Inde (naturels ou Européens), s'étendent lorsqu'ils vont au-dehors ; ils sont portés par quatre hommes, qui trottent du matin au soir, faisant 12 à 15 lieues par jour. L'achat d'un palanquin est d'une grande dépense ; mais on peut louer des porteurs à raison de 12 fr. de notre monnaie par mois : là-dessus il faut qu'ils se nourrissent. A Tatta, l'*Indus* a près de 1,000 toises de large, et est renommé pour ses belles carpes. Il est à remarquer que dans le fleuve le flot n'est sensible qu'à 20 lieues.

PROVINCES AU CENTRE.

AGIMERE. — Cette province, au S. O. de celle de Delhi, est fertile en riz et en fruits.

Agimere, capitale de cette province, est une ville située au pied d'une montagne sur laquelle est un château fort. Elle est commerçante, sur-tout en salpêtre ; il se trouve dans une terre grasse qui a la propriété d'en fournir beaucoup. On le transporte dans les ports de mer voisins, particulièrement à Surate, où des négocians l'achètent et en lestent leurs vaisseaux pour en trafiquer ailleurs. On y voit un superbe tombeau, bâti par l'empereur Akbar, en action de grâces de la naissance de son fils.

Nagore, au N. E., ville moderne, bien bâtie, a un observatoire d'une étendue considérable, et d'une forme singulière. On y voit, à la hauteur de 70 pieds, un plan qui a l'inclinaison de l'axe du monde, pour la hauteur du pôle à Nagore. L'ombre de cet axe se projette d'une manière gigantesque sur un demi-cercle astronomique d'une grandeur prodigieuse, dont la demi-circonférence pose à terre. Il est divisé en degrés et en minutes. Le matin l'ombre tombe sur la partie occidentale, et le soir sur la partie orientale.

DELHI. — Cette province est au S. de celle du Lahor. Elle produit des grains, du riz et du coton.

Delhi, capitale de cette province et de l'Indostan, passe pour une très-belle ville, qui renferme le palais impérial, orné de toute la magnificence orientale. Les écuries de ce palais contenaient autrefois 12,000 chevaux, amenés d'Arabie, de Perse et de Tartarie, et 500 éléphans. Lorsque le fourrage a été brûlé par l'ardeur de la saison, ce qui arrive assez souvent, ces chevaux sont, à ce que l'on prétend, nourris le matin avec du pain, du beurre et du sucre, et le soir avec du riz au lait.

AGRA. — Cette province est à l'E. de celle d'Agimere. C'est la plus étendue de tout l'Indostan ; elle contient 40 grandes villes et 340 villages. On en tire d'excellent indigo, de très-bon salpêtre, et de ces belles toiles de coton des Indes appelées *chites*, dont les couleurs ne durent pas moins que la toile même, sans rien perdre de leur éclat. Tout ce pays dépendait autrefois du Grand-Mogol. Il est partagé aujourd'hui entre ce prince, quelques rajahs indépendans et les Marattes.

Agra, capitale, est la plus grande ville, et son château la plus grande forteresse de toutes les Indes : les Hollandais y ont une factorerie. Elle est deux fois plus grande qu'Ispahan. On y voit le magnifique palais du Grand-Mogol, et ceux des seigneurs de sa cour. Depuis Agra jusqu'à Delhi, il y a une superbe avenue d'arbres qui a, dit-on, 120 lieues de longueur.

Gwalior, à 25 lieues S. d'Agra, est une grande ville avec une forteresse où l'on met les prisonniers d'Etat. L'empereur y a un très-beau palais et de superbes jardins.

MALVA. — Cette province, au S. E. de celle d'Agimere, n'est pas moins fertile que les autres. Elle produit des grains, du riz, de la soie et du coton.

Ougein, capitale, est une ville bien peuplée, remplie de belles maisons vers la grande place, mais petites et désagréables vers les faubourgs. Cette ville offre de loin l'aspect d'une forêt, parce qu'il y a un arbre devant chaque maison.

Séronge, au N. E., à environ 55 l. d'Agra, est une grande ville fort commerçante, et fameuse par les belles toiles de coton qui s'y fabriquent, sur-tout celles qu'on appelle *chites*, et qui sont si renommées. On y fait encore des toiles si claires et si fines, qu'il n'était permis d'en envoyer ailleurs qu'à la cour de l'empereur, pour l'usage de

ses femmes. On y fabrique en outre de très-belles étoffes de soie et des basins, que les négocians européens viennent échanger contre des étoffes d'Europe, du vif-argent et de la quincaillerie. La plupart des habitans de cette ville sont des Banians, caste qui, dans le pays, ressemble à celle des Juifs, et sont tout à-la-fois négocians et artisans.

CANDISH.—Cette province, à l'E. de celle de Guzarate, est riche et abondante en coton, riz et indigo. Il s'y fabrique beaucoup de toiles peintes très-estimées.

Burhampour, capitale, est une ville d'une très-vaste étendue, située dans une plaine, et entourée de montagnes. La ville et les environs renferment une prodigieuse quantité d'arbres. Le commerce y est très-florissant. Il s'y fabrique beaucoup de toiles teintes de diverses couleurs, à fleurs courantes, dont on fait des voiles et des écharpes pour les femmes, des couvertures de lit et des mouchoirs. On les transporte en Perse, en Turquie, en Russie, en Pologne, en Arabie, au Grand-Caire, etc. On tire aussi de cette ville beaucoup d'opium que les Hollandais viennent enlever, et qu'ils trafiquent contre du poivre et autres épiceries. Le tabac croît dans la province en si grande abondance, que quelquefois on néglige d'en faire toute la récolte.

BÉRAR. — Cette province, au S. E. de celle de Malva, est une des plus abondantes de l'Inde en blé, riz, légumes et pavots dont on tire l'opium. Les cannes à sucre y croissent presque sans culture. L'air y est généralement bon, et les terres y produisent toutes sortes de grains, et sur-tout du froment. Les bœufs du Bérar passent pour les meilleurs de l'Inde. Il y a beaucoup d'éléphans. On trouve dans quelques cantons une espèce de chèvres, qui errent dans les forêts et sur les montagnes, se nourrissant d'herbes salubres, et dans la vessie desquelles on trouve le bézoard. Les beliers et brebis que fournit cette province, diffèrent de l'espèce commune. Leur cou est alongé, leur queue très-courte, leurs oreilles sont longues, et leur laine n'est pas frisée. A cela près, les beliers ressemblent aux beliers ordinaires; ils ont une toison et des cornes. Cette province est occupée par les Marattes.

Nagpour, capitale, est très-peuplée et considérable, quoique mal bâtie et presque sans défense; elle est située à-peu-près au centre de l'Inde. C'est à cette ville qu'aboutissent la plupart des grandes routes qui traversent cette contrée. Aussi est-elle un point important en géographie.

Eletchpour, à l'E., ville située dans la plaine avec une bonne forteresse. Ses environs sont très-fertiles.

ALLAHABAD. — Cette province, au N. de celle de Bérar, fournit du riz, du coton et des diamans.

Allahabad, capitale, est bâtie au confluent du *Gange* et de la *Gemna*. Cette ville est grande, riche et ornée de divers beaux édifices. Dans l'intérieur de la citadelle est une caverne ou grotte souterraine, où sont des images très-révérées des Indiens.

Panna, à l'O., est une ville fameuse par ses mines de diamans. Dans un espace de terre d'environ deux milles, on creuse un sable rouge. On en forme ensuite des monceaux que l'on passe au crible; et si l'on y remarque de petites pierres luisantes qui se décèlent par leur éclat, on les met à part pour les polir. Mais ces diamans ne peuvent se comparer, ni pour le feu, ni pour la dureté, avec ceux de Golconde.

BÉNARES. — Cette province, à l'E. de celle d'Allahabad, produit beaucoup de soie et de coton.

Bénarès, capitale, sur le *Gange*, à l'E. d'Allahabad, est une grande ville où les Gentous ont une pagode très-renommée; les rues en sont sales et étroites, et les maisons fort élevées, sur-tout le long des bords du Gange. Son commerce est très-considérable, particulièrement en étoffes de soie et toiles de coton, tant blanches que peintes. Les caravenserais y sont nombreux et très-commodes. C'est dans le grand caravenserai que se vendent les plus précieuses marchandises sous deux vastes galeries qui sont élevées au milieu de la cour. La plus grande partie des habitans sont indiens; la plupart sont marchands et banquiers très-riches. Bénarès est en quelque sorte le centre de la religion indienne; mais il n'y a pas de collége où l'on enseigne d'une manière réglée, ainsi qu'on l'a écrit. Les jeunes gens reçoivent des leçons sur les places. Ceux qui veulent une instruction plus ample, se rendent chez les maîtres et les payent en particulier. L'eau du *Gange* est en grande vénération parmi ces Indiens, et ils ont pour elle une dévotion sin-

gulière. Celle sur-tout qui a été bénite par leur grand-prêtre, est servie sur table à la fin des repas, et l'on n'en boit que comme nous buvons nos liqueurs fines.

OUDE. — Cette province est au N. de celles d'Allahabad et de Bénarès. Elle est peu fertile.

Luknow, capitale, est une ville peu considérable.

Oude, située à l'E., sur la *Jagra*, est une ville de la plus haute antiquité. Aussi est-ce dans cette ville que l'on place les dix incarnations de Vischnou dans la personne de Ramgi, dont le père était souverain d'Avad. Les Indiens y viennent de très-loin en grand pélerinage. Cette ville est maintenant fort peu de chose. Il n'y a que quelques maisons en briques, les autres ne sont que de limon couvert de paille.

Faisabad, à l'E., près d'Oude, est la ville où se tient le gouvernement de la province.

PPOVINCES AU NORD-EST.

BEHAR ou BAHAR. — Cette province est à l'E. de celles de Oude et de Allahabad. Elle produit blé, riz, pavots, cannes à sucre et salpêtre. *Patna*, sur le *Gange*, capitale, est une ville commerçante, où se transportent beaucoup de vivres venant de Bengale. Les factoreries anglaises et hollandaises, ainsi que les maisons des gens riches, sont des bâtimens magnifiques. Cependant, excepté la grande rue qui traverse la ville, les autres sont sales et étroites, et la plupart des maisons n'y sont construites que de limon. L'aspect de la ville est néanmoins beau du côté du fleuve. La forteresse est de briques et garnie de tours rondes. Il se fait à Patna un très-grand commerce de riz, de blé, de sucre et autres denrées, de salpêtre, de musc que l'on tire du Boutan, d'ambre jaune, et sur-tout d'opium. Elle en expédie tous les ans trois à quatre mille coffres, chacun du poids de trois cents livres. Le coffre se vend sur les lieux depuis 200 jusqu'à 300 ronpies. A quelque distance de cette ville, le Gange se partage en trois bras. Ce fleuve devient fort large et se déborde dans la saison des pluies.

BENGALE. — Cette province, au S. E. de celle de Bahar, est la plus intéressante pour les Européens en général; elle est regardée comme l'entrepôt des Indes-Orientales. Sa fertilité surpasse celle même de l'Egypte après l'inondation du Nil; et les productions de son sol consistent en riz, cannes à sucre, blé, sesamum, petits mûriers et autres arbres. Ses toiles de coton ou garats, ses soieries, salpêtre, laque, opium, cire et civette, sont transportés par toute la terre, et les denrées y sont extrêmement abondantes et à bon compte, sur-tout les poulets, canards et oies. Le pays est entrecoupé de canaux tirés du Gange pour l'avantage du commerce; il s'étend près de 100 lieues de chaque côté de ce fleuve, et est couvert de cités, villes, châteaux et villages.

Le culte des Gentous est pratiqué au Bengale dans sa plus grande pureté; et la rivière sacrée (le Gange) y est, pour ainsi dire, bordée de temples et de pagodes magnifiques. Les femmes, malgré la sévérité de leur religion, sont, dit-on, très-lascives et très-séduisantes.

Mourshedabad, capitale, située sur la rive gauche du petit *Gange*, nommé rivière *Hougly*, parce qu'il passe par Hougly. Cette ville est fort grande, ayant un très-grand nombre de maisons construites en brique. On y voit aussi de vastes édifices et de très-beaux jardins. La résidence du gouverneur du Bengale est à l'extrémité de la ville. La compagnie française y avait un comptoir qui relevait de celui de Chandernagor. Il périt dans cette ville et dans les environs, en octobre 1754, près de 20,000 habitans par un débordement d'un des bras du Gange.

Calcutta, au S., est le principal comptoir des Anglais au Bengale, dont on évalue la population à 600,000 ames: il est nommé fort *William*, et est situé sur la rivière *Hougly*, branche la plus occidentale du Gange, à plus de 30 lieues de la mer; et la rivière est jusque-là navigable pour les plus gros vaisseaux qui trafiquent dans l'Inde. Calcutta offre dans ses environs un ensemble de beaux bâtimens, construits sur un terrain plat et environné de jardins et de maisons de campagne des gens les plus riches de la ville. Les agens de la compagnie occupent dans la ville même une grande et belle maison qui renferme des appartemens beaux et commodes; mais le fort est irrégulier et ne pourrait tenir contre

des troupes disciplinées. Comme la ville a été de fait, pendant quelque temps, en la possession de la compagnie, il s'y est introduit un gouvernement civil anglais, tenu par un maire et des échevins, qui était sous l'autorité immédiate de la compagnie. Mais en 1773 est émané du parlement d'Angleterre un acte pour régler les affaires de cette compagnie, tant dans l'Inde qu'en Europe. Cet acte a établi un gouvernement général et quatre conseillers choisis par le parlement, et investis de toute l'autorité civile et militaire de la présidence du fort William, ainsi que de l'administration et gouvernement de tous les revenus et acquisitions territoriales dans les provinces de Bengale, Bahar et Orixa, tant que la compagnie en serait en possession. Le gouverneur général et son conseil ainsi établis, ont la surintendance et le droit de contrôle sur l'administration des présidences de Madras, Bombay et Bencoolen. Elles sont tenues d'obéir aux ordres de la chambre des directeurs, et de correspondre avec elle.

Ils ont également le pouvoir d'établir une cour de judicature au fort William, laquelle doit être composée d'un président et trois juges nommés de temps à autre par le roi. Ils exercent la juridiction criminelle, d'amirauté et ecclésiastique, et s'érigent en chambre d'enregistrement et des comptes pour la ville de Calcutta, le fort William et son district, et les comptoirs qui en dépendent. Mais il ne paraît pas que l'établissement de cette cour suprême ait opéré ni le bien de la compagnie, ni celui des peuples du pays. On n'a eu aucun égard aux mœurs et habitudes des naturels; des actes d'oppression et d'injustice les plus insignes ont été commis, et la cour suprême a fait naître le mécontentement, le désordre et la confusion. Nous renvoyons à notre récit historique de l'Angleterre, pour les réglemens qui ont été faits depuis, relativement à la compagnie et au territoire des Indes-Orientales.

En 1756 il survint à Calcutta un événement malheureux, trop remarquable pour être passé sous silence. Le nabab ou vice-roi de l'Inde eut une querelle avec la compagnie, et investit Calcutta à la tête d'un corps considérable de troupes noires. Le gouverneur et quelques-uns des principaux de la ville se jetèrent, avec le meilleur de leurs effets, dans les vaisseaux qui se trouvaient en rivière. Ceux qui étaient restés dans la place la défendirent courageusement pendant quelques heures; mais les munitions venant à leur manquer, ils capitulèrent. Le soubah, tyran capricieux et cruel, au lieu d'observer les articles de la capitulation, plongea M. Holwel, chef de la maison du gouverneur, et 145 Anglais, dans une espèce de prison appelée le *trou noir*, ayant environ 18 pieds carrés, et presqu'entièrement privée d'air. On ne peut dépeindre ce qu'ils souffrirent pendant la nuit; et dès avant la pointe du jour il n'en restait que 23, les autres étant morts de suffocation, généralement accompagnée d'un transport horrible. Parmi ceux qui survécurent était M. Holwel lui-même, qui a écrit les détails vraiment touchans de cet événement. Le farouche nabab retourna à sa capitale, après avoir pillé la place, s'imaginant avoir chassé les Anglais de ses possessions. Mais l'heureuse arrivée de l'amiral Watson et du colonel, depuis lord Clive, les mit encore une fois, non sans quelque difficulté, en possession de Calcutta, et la guerre fut terminée par la bataille de Placey, gagnée par le colonel, et par la mort du tyran Sarajah-Dowla. Mhis-Jafleir, un de ses généraux, qui s'était auparavant engagé avec Clive, par un traité secret, à abandonner son maître, et qui dédommagea amplement les Anglais, fut par ce moyen élevé à la dignité de soubah.

Chandernagor, au S., ville très-marchande, avec un bon port, est la principale place que possédaient les Français dans le Bengale; elle est située sur la même rivière, et plus haut que Calcutta; mais quoique très-bien fortifiée et défendue par une garnison de 500 Européens et de 1,200 Indiens, et par une artillerie de 123 pièces de canon et 3 mortiers, elle fut prise par les amiraux Watson et Pococke, et le colonel Clive. Son commerce consiste en velours, moccard, camelot, indigo, salpêtre, musc, et rhubarbe qui vient de la Tartarie.

Hougly ou *Chinchura*, sur le *Gange*, au S. et à 16 ou 17 lieues au N. de Calcutta, est une ville où se fait un trafic considérable des plus riches de toutes les marchandises des Indes. Les Hollandais y ont un comptoir bien fortifié

Environ 10,000 individus de Saumelpour, lieu situé à 30 lieues au N. de Hougly, sont employés à la recherche des diamans, 15 à 18 lieues plus loin.

Dacca, au S. E., dans une position avantageuse pour le commerce, passe pour la plus grande ville du Bengale, et la marée en baigne les murs; elle est le marché général des mousselines et des toiles; elle renferme une factorerie anglaise et une hollandaise.

Cassumbazar, au S., sur le *Gange*, est une ville très-riche, où l'on voit un grand concours de marchands étrangers. Les environs de cette place sont très-fertiles, et les habitans très-industrieux; ce qui contribue beaucoup à la richesse et au grand commerce de cette ville, qui est le marché général de la soie du Bengale. C'est son territoire qui en fournit la plus grande partie, les vers y étant élevés et nourris comme ailleurs, et la chaleur du climat les y faisant éclore et prospérer tous les mois de l'année. On y fabrique une grande quantité d'étoffes de soie et de coton qui se répandent dans une partie de l'Asie; celles de soie pure prennent la plupart la route de Delhi. On peut évaluer à trois ou quatre cent mille livres pesant, la quantité de soie en nature que les Européens tirent de Cassumbazar.

Chatigan, sur les confins de l'Aracan. Les Portugais, qui dans le temps de leur prospérité cherchaient à occuper tous les postes importans de l'Inde, y formèrent un grand établissement. Ceux qui s'y étaient fixés secouèrent le joug de leur patrie, après qu'elle fut passée sous la domination espagnole, et se firent corsaires plutôt que d'être esclaves. Ils désolèrent longtemps par leurs brigandages les côtes et les mers voisines. A la fin les Mogols les attaquèrent, et élevèrent sur leurs ruines une colonie assez puissante, pour empêcher les irruptions que les peuples de l'Aracan et du Pégu auraient pu vouloir faire dans le Bengale. Cette place rentra alors dans l'obscurité, et n'en sortit qu'en 1758, lorsque les Anglais s'y sont établis. Le climat en est sain, les eaux excellentes et les vivres y abondent. L'abord en est facile et l'ancrage sûr. Le continent et l'île de Soudiva lui forment un assez bon port. Les rivières de Burhampoutre et de l'Ecki, qui communiquent avec le Gange, rendent faciles les opérations du commerce. Si Chatigan est plus éloigné de Patna, de Cassumbazar et de quelques autres marchés, que les colonies européennes de la rivière d'Hougly, elle est plus proche de Jougdia, de Dacca, et de toutes les manufactures du bas fleuve. Il est indifférent que les grands vaisseaux puissent ou ne puissent pas entrer de ce côté-là dans le Gange, puisque la navigation intérieure ne se fait jamais qu'avec des bateaux.

PROVINCES AU SUD-EST.

ORIXA. — Cette province est située au S. O. de celle de Bengale, sur le golfe du même nom. Elle est fertile en grains, riz et coton, et est en partie occupée par les Marattes.

Cattack, capitale, est une ville bien fortifiée.

Balasore, au N. E., a une bonne rade, et fait un assez grand commerce. Les Anglais y ont un établissement considérable. On y fabrique des toiles très-fines, dites *sanas*, et d'autres nommées *chaquelas*, de coton et de soie.

Jagrenat, au S., renferme dans son enceinte la plus fameuse pagode de l'Indostan.

Ganjam, au S., est une des villes les plus marchandes de toute la côte. Tout y abonde, et le port est très-commode. On y construit des vaisseaux de toute grandeur, et on y fabrique les plus belles bétilles, espèce de mousseline.

CIRCARS. — Ces pays, à l'E. de la province d'Orixa, sont au nombre de cinq. Ils occupent une langue de terre d'environ 120 lieues de long, sur une largeur de 625.

Visigapatnam, dans le circar de Cicacole, a 4,000 habitans.

Masulipatnam, dans celui de Condapilly, a une bonne rade et des manufactures de toiles peintes et de mouchoirs. Les Anglais y ont un comptoir.

GOLCONDE. — Cette province est au S. O. des Circars, et au S. de celle de Bérar. C'est le meilleur climat de ce que l'on appelle le *Deccan*. Elle abonde en grains, fruits; elle a des mines de diamans, de fer et de plomb. On y fabrique beaucoup de toiles et de mousselines. Le vin blanc qu'on y fait est excellent.

Hyderabad, capitale, est une grande ville entourée de murs, et défendue par des tours.

Golconde, ancienne capitale, au N., est presque déserte. On trouve des diamans dans ses environs.

PROVINCES AU SUD-OUEST.

VISAPOUR. — Cette grande province, à l'O. de celle de Golconde, porte dans sa partie occidentale le nom de *Concan*. La côte qui la termine s'appelle *Côte des Pirates*. Le sol en est très-fertile. On y recueille le riz deux fois par an. Elle contient des mines de diamans.

Visapour, capitale, est une ville grande, forte et riche par son commerce.

Raolconde et *Coulour*, au S. E., sont renommés pour leurs mines de diamans.

Pounah, au N.O., au-delà de la chaine des montagnes, est la capitale de la partie occidentale de l'empire des Marattes. C'est une ville médiocre et mal fortifiée.

Pourunder, au N. O., forteresse, est le siége du gouvernement. C'est là que sont les archives.

Daman, au N. O., a un bon port et une citadelle. On y fait un commerce assez considérable.

Bassaim, au N. O., est une ville considérable qui a une bonne rade.

ILES VOISINES. = SALCETTE. — Cette île au S. n'est séparée de Bombay que par un canal étroit, guéable dans les eaux basses. Elle a environ 9 lieues de long, sur 3 de large. Son sol est excellent, et produit une fort grande quantité de riz, de fruits, de cannes à sucre, de manguiers, etc. Entre un grand nombre de curiosités qu'on y voit, on remarque un ancien et vaste temple, taillé dans le roc, et où l'on monte par un grand nombre de degrés, taillés dans le même rocher. Il est composé de trois corps de bâtimens, et orné de belles colonnes et de statues gigantesques très-bien faites.

BOMBAY. — Cette île est un des chefs-lieux de la compagnie des Indes-Orientales. Son port peut contenir mille vaisseaux à l'ancre. Elle a environ deux lieues et demie de longueur et sept de circonférence; mais ce qui la rend importante, c'est sur-tout sa situation et son port; car elle est destituée de presque toutes les commodités de la vie. La ville, tristement bâtie, a un tiers de lieue de long; et le climat en fut fatal aux Anglais, jusqu'à ce que l'expérience, de sages précautions et la tempérance leur eussent fourni des préservatifs contre son insalubrité. La meilleure eau que l'on y boive est celle que l'on conserve dans des citernes, qui la reçoivent dans la saison des pluies. Le fort, carré régulier, est bien bâti en pierre. Dans la ville résident plusieurs marchands noirs. Les Anglais ont trouvé le moyen de rendre l'île et la ville, malgré tous leurs désavantages, une résidence sûre et agréable. Les troupes sont commandées par des officiers anglais; et les naturels, lorsqu'ils sont formés en compagnies, prennent là et dans toute l'Inde le nom de *Cipayes*. Les habitans de l'île montent à près de 60,000 de différentes nations, et chacun y jouit sans trouble de l'exercice de sa religion.

ELEPHANTA. — Cette île, près de Bombay, contient les antiquités les plus inexplicables peut-être qui soient dans le monde. Une figure d'éléphant de grandeur naturelle, grossièrement taillée en pierre, se présente sur le lieu du débarquement près du pied d'une montagne. Une pente douce conduit de là à un temple qui frappe d'étonnement; il est taillé dans un roc solide, long de 80 ou 90 pieds, et large de 40. Le toit est plat et supporté par des rangs réguliers de colonnes de dix pieds de haut, avec des chapiteaux qui figurent des coussins ronds, affaissés sous le poids de la montagne. Au fond du temple sont trois figures gigantesques, que le zèle aveugle des Portugais a multipliées. Outre le temple, on voit à droite et à gauche diverses statues et groupes taillés dans la pierre. L'un des groupes présente quelque idée grossière du jugement de Salomon. On voit encore une colonnade avec un portail d'une architecture régulière; mais ces monumens n'ont aucune ressemblance avec les ouvrages des Gentous.

SCHAOUL. — Cette île est peu éloignée de Bombay. Le port est spacieux et très-bon, et pourrait contenir des vaisseaux marchands; mais il faudrait l'obtenir des Marattes. La côte qui court ensuite du N. E. au S. E., porte le nom de côte des Pirates, et mérite bien ce nom. Les plus redoutés par leur férocité sont les *Sindas*, établis vers l'embouchure du Sind. On connaît aussi les *Maebles*, issus d'Indiens

échappés au supplice; montés sur de petits vaisseaux, ils volent et assassinent.

Goa, au S. O., est une belle ville située entre les deux bras d'une rivière qui forment une île de son territoire. Elle a une bonne citadelle. Son port est le premier et le meilleur de l'Inde. Elle est le chef-lieu des établissemens portugais dans l'Indostan, et elle est gouvernée par un vice-roi. Elle a un siége archiépiscopal.

Dowlatabad. — Cette province est à l'E. de celle de Balagatte. Elle fournit du riz et du coton. Elle est occupée par les Marattes.

Dowlatabad, capitale, est une ville très-bien fortifiée.

Aurungabad, au S. E., est aussi une ville forte.

Balagatte. — Cette province est au S. O. de celle de Bedor. Elle est montagneuse et peu fertile. Elle est occupée par les Marattes.

Amednagur, capitale, est une ville grande et bien peuplée, qui a des bâtimens magnifiques et des jardins agréables. Elle est arrosée par des eaux que des canaux conduisent dans les maisons.

Bedor. — Cette province est au S. de celle de Candish. Elle abonde en grains et en riz.

Bedor ou *Safarabad*, capitale, est une ville considérable, qui a une forte citadelle et de beaux édifices.

Candish. — Cette province est à l'E. de celle de Guzarate. Elle fournit du riz, de l'indigo, du coton, des pavots et du tabac.

Burhampour, capitale, est une grande ville, qui a de bonnes manufactures de toiles peintes. Ses environs abondent en opium et tabac.

Guzarate. — Cette province est située au S. E. de celle de Sindi, sur l'Océan Indien. Elle abonde en riz, soie, coton et indigo.

Amédabad, capitale, est une ville grande et bien peuplée, qui commerce en indigo, sucre, gingembre, borax, diamans, étoffes de soie et toiles peintes. Les Anglais et les Hollandais y ont des comptoirs.

Brodra, au S. E. Cette ville fabrique et teint des toiles de coton.

Sindikera, à 8 lieues de Brodra, village, rend tous les ans plus de 250 tonneaux de laque. Ses environs fournissent beaucoup d'indigo.

Bisantangan, grande ville, fabrique beaucoup de toiles et de fils.

Baroach, au S., est une ville considérable, située sur une rivière dont l'eau a la propriété de bien blanchir les toiles; et l'on y en apporte de toutes les parties de l'Indostan. Les Anglais et les Hollandais ont des comptoirs dans cette ville.

Cambaye, au S., est une grande ville, qui a un port au fond d'un golfe de même nom. Elle commerce en étoffes de soie, toiles peintes, toiles à voiles, indigo, gingembre, poivre, sucre, parfums, et ouvrages en agate et en ivoire. Les Anglais, les Hollandais et les Français y ont des comptoirs.

Surate, au S., est une ville considérable, qui a un bon port à l'entrée du golfe de Cambaye. Elle fournit au commerce presque toutes les marchandises de l'Indostan. Les Anglais, les Hollandais et les Français y ont des comptoirs.

Diu. — Cette île est située dans l'Océan Indien, près de la province de Guzarate. Elle produit des grains, du riz et du coton. Elle appartient aux Portugais.

Diu, capitale, a un très-bon port et une citadelle bien bâtie.

PRESQU'ILE OCCIDENTALE.

Les Gattes, qui traversent du N. au S. la presqu'île occidentale, se terminent par un cap qui porte le nom de *Comorin*.

COTE DE MALABAR. — On appelle ainsi la côte occidentale de la presqu'île.

Mysore. — Ce royaume est au S. de la province de Visapour. Il est fertile en riz, cannes à sucre, poivre, cardamome et cannelle. Hyder-Aly et son fils Tippou-Saib y ont régné successivement. Le dernier de ces princes a été tué en 1799, dans un combat contre les Anglais; et l'ancienne famille qu'avait détrônée Hyder-Aly, a été rétablie sur le trône par les vainqueurs.

Séringapatnam, capitale, est une ville grande et forte, située dans une île formée par la rivière le *Caveri*.

Mysore, ancienne capitale, au S., est une ville bien fortifiée.

Péripatnam, au N. E., est une ville assez considérable.

Bednor, au N. O., est défendue par des forts qu'on a bâtis sur les montagnes qui l'environnent.

Mangalor, à l'O., a un port sur une rivière qui reçoit d'assez grands vaisseaux. Elle commerce en riz, cardamome et cannelle. Elle appartient aux Portugais.

Barcelor, au N. O., a un port sur la côte, et commerce en riz et en poivre. Elle appartient aux Portugais.

Canannor, au S. O., a un bon port sur la côte, et commerce en poivre, gingembre, bois d'ébène et pierres précieuses. Elle appartient aux Hollandais.

Baliapatnam, au S. O., a un port près de l'embouchure d'une rivière. Elle fait un assez grand commerce en poivre.

Tellichéri, au S. O., a un port sur la côte, et commerce en poivre. Elle appartient aux Anglais.

Mahé, au S. O., a un port sur la côte, et commerce en poivre. Elle appartient aux Français.

Calicut, au S. O., est une ville assez considérable, qui a un port sur la côte, et qui commerce en riz et en poivre. Elle appartient aux Anglais. C'est le premier port de l'Inde qu'aient découvert les Portugais sous Vasco de Gama.

COCHIN. — Ce royaume est au S. de celui de Mysore. Il produit du riz, du poivre et de la cannelle; on y trouve aussi des pierres précieuses.

Cochin, capitale, a un port sur la côte, et fait un assez grand commerce en poivre, cannelle et pierres précieuses. Les Hollandais y ont un établissement considérable. Vasco de Gama y mourut en 1525.

Cranganor, au N., est un fort qui appartient aux Hollandais.

TRAVANCOR. — Ce royaume est au S. de celui de Cochin. Il fournit du riz, du poivre et du coton.

Travancor, capitale, est une assez grande ville, qui a un port sur la côte.

Anjenga, au N. O., a un port sur la côte, et fabrique des toiles peintes et des mousselines. Elle appartient aux Anglais.

Tégapatnam, au S., a un port sur la côte, et commerce en poivre. Elle appartient aux Hollandais.

COTE DE COROMANDEL. — On appelle ainsi la côte orientale de la presqu'île. Les villes qui sont situées sur cette côte n'ont pas de port; mais elles ont une rade qui est plus ou moins bonne.

CARNATE. — Cet Etat est au S. de la province de Golconde. Il abonde en riz et en coton. Il est gouverné par un nabab qui dépend des Anglais.

Arcot, capitale, est une ville assez considérable.

Bisnagar, ancienne capitale, au N. O., est bien fortifiée.

Paliacate est située au N. E., sur la côte, et a de bonnes manufactures de mousselines. Elle appartient aux Hollandais.

Madrus est une ville très-commerçante, située au N. E., sur la côte. Elle est un des chefs-lieux des établissemens anglais dans l'Indostan.

Saint-Thomas ou *Méliapour* est située à l'E., sur la côte, et fabrique des toiles peintes. Elle appartient aux Portugais, et a un siége épiscopal.

Pondichéri est une grande et belle ville, située au S. E., sur la côte. Elle est le chef-lieu des établissemens français dans l'Indostan. Elle a été fondée en 1674.

Cuddalore ou *Dévanapatnam* est située au S. E., sur la côte, et a des manufactures de mousselines. Elle appartient aux Anglais.

Porto-Novo est une belle ville, située au S. E., sur la côte. Elle appartient aux Hollandais.

Devicotta est située au S. E., sur la côte, et fabrique des toiles peintes. Elle appartient aux Anglais.

TANJAOR. — Ce royaume est au S. de l'Etat du Carnate. Il produit du riz, du coton et différens bois propres à la teinture.

Tanjaor, capitale, est une ville très-commerçante.

Tranquebar est une ville forte, située à l'E., sur la côte. Elle fait un assez grand commerce en toiles peintes et en mousselines. Elle appartient aux Danois.

Près de Tranquebar, au S., est l'île de *Séringham*, formée par deux bras du Caveri. Dans cette île se trouve une vaste pagode, où les pélerins se rendent en foule de toutes les parties de l'Indostan. Les dons de ces pélerins procurent les douceurs d'une vie oisive à un grand nombre de brames, qui, avec leurs familles, forment une population d'environ 40,000 personnes.

Karical est située au N. E., sur la côte, et fabrique des toiles peintes et des mouchoirs. Elle appartient aux Français.

Négapatnam est une ville forte, située à l'E., sur la côte. Elle appartient aux Anglais.

MADURÉ. — Ce royaume est à l'O. et au S. de celui de Tanjaor. On pêche des perles sur la côte qui le termine, dans le voisinage du cap Comurin.

Tritchinapali, capitale, est une ville assez bien fortifiée.

ILES VOISINES DE L'INDE EN-DEÇA DU GANGE.

Les îles qui avoisinent l'Inde en-deçà du Gange, et qui en dépendent, sont les îles Laquedives, les îles Maldives et l'île de Ceylan, situées dans l'Océan Indien.

ILES LAQUEDIVES. — Ces îles sont à l'O. de la côte de Malabar. Elles sont peu étendues, et très-voisines les unes des autres : on en compte environ une vingtaine. La plupart n'ont pas d'habitans : les autres sont habitées par des Indiens. On y trouve beaucoup de cocotiers. L'ambre gris flotte dans leur voisinage.

MALDIVES. — Ces îles sont un amas de petites îles ou rochers à fleur d'eau. Elles sont situées entre l'équateur et le 8e degré de latitude N., près le cap Comorin. Elles sont fréquentées par les Hollandais, qui y font un commerce lucratif avec les naturels. Ce commerce consiste en *cauris*, espèce de petit coquillage qui sert, ou, pour mieux dire, qui servait de monnaie sur les côtes de Guinée et des autres parties de l'Afrique. Le coco des Maldives est très-renommé en médecine. « On fait avec cet arbre, dit un auteur très-bien instruit, des bâtimens de 20 à 30 tonneaux : la carcasse, les voiles, les agrès, les ancres, les câbles, les provisions et le feu sont le produit de cet arbre utile. » On y trouve des oranges, des citrons, des grenades, du corail, de l'ambre gris, les plus belles écailles de tortues des Indes. L'air y est malsain, sur-tout pour les étrangers. Ces îles sont très-petites, mais en fort grand nombre; on les fait monter jusqu'à 12,000; mais il y en a beaucoup qui ne sont que des rochers, et par conséquent désertes et stériles. On y trouve quantité d'écrevisses de mer et de pingoins. Il n'y a d'eau douce que dans les îles habitées, non qu'il y ait aucune rivière, mais on y creuse des puits. Les Maldives sont séparées par douze grands détroits remplis de crocodiles. Elles dépendent d'un roi mahométan qui réside à *Male*, la principale de ces îles, qui n'a qu'une lieue de tour. On ne peut rien dire de positif quant au langage des peuples des îles orientales. Chaque île a le sien; on peut presque en dire autant de leur religion; car, quoiqu'ils fussent païens dans l'origine, leur culte est un mélange bizarre de mahométisme, de judaïsme, etc.

CEYLAN. — Cette île n'est point la plus grande; mais la nature l'a rendue la plus riche et la plus belle du monde. Elle est située dans l'Océan Indien, près le cap Comorin, l'extrémité méridionale de la péninsule de l'Inde étant séparée de la côte de Coromandel par un canal étroit. Ceylan a 80 l. de long sur 60 de large. Les naturels l'appellent, avec quelque apparence de raison, le paradis terrestre. Non-seulement elle produit d'excellens fruits de toute espèce, du poivre-long, du coton fin, de l'ivoire, de la soie, du tabac, de l'ébène, du musc, du cristal, du salpêtre, du plomb, du fer, de l'acier, du cuivre, mais encore elle abonde en cannelle; on y trouve de l'or, de l'argent et toutes sortes de pierres précieuses, rubis, saphirs, topazes. Elle abonde en toute espèce de volaille et de poissons; toutes les parties de l'île sont bien boisées et bien arrosées, et, indépendamment de quelques animaux curieux qu'on ne voit que là, on y trouve en abondance des vaches, des buffles, des chèvres, des cochons, des daims, des chiens et d'autres quadrupèdes. L'éléphant de Ceylan est le plus renommé de toutes les Indes, sur-tout lorsqu'il est tacheté. On y trouve cependant quelques animaux nuisibles, tels que le serpent et les fourmis. La production la plus importante de cette île est la cannelle, qui est de beaucoup préférable à toute celle de l'Asie. Les arbres dont on la tire sont en très-grand nombre : cependant la meilleure est celle qui vient dans les environs de Colombo, le principal établissement des Anglais, et à Negombo. Le centre du pays est montagneux et couvert de bois. Les descendans des anciens habitans s'appellent *Cingales* ou *Chingalais*; ils sont idolâtres, et tiennent en honneur la conservation de leurs anciennes lois et de leurs usages. Ils sont en général sobres et doux, et ils vivent avec les Maures, les Indiens venus de Malabar, les Por-

tugais et les Hollandais. Les *Bedas* sont une autre caste seule, établie dans la partie septentrionale, ne formant qu'une famille sous un même chef. On les dit indépendans, n'ayant ni villes ni villages, point de culte religieux, errant et vivant comme les Arabes du désert. L'arbre qui porte la cannelle est indigène de cette île, et a deux ou trois écorces. Ces écorces forment la véritable cannelle, et les arbres de moyenne grosseur et de moyen âge produisent la meilleure. Le corps de l'arbre, qui est blanc lorsqu'il est dépouillé, sert à bâtir, et à d'autres usages. En 1656, les naturels de cette île délicieuse invitèrent les Hollandais à les protéger contre les Portugais. Ces derniers furent chassés, et depuis ce temps les Hollandais en firent toujours le commerce exclusif. En janvier 1782 les Anglais s'emparèrent de Trinquemale, port principal de cette île; mais bientôt après les Français le reprirent, et à la paix de 1783 ils le rendirent aux Hollandais. Les Anglais s'emparèrent des possessions hollandaises dans cette île en 1795, et elles leur furent cédées par le traité d'Amiens en 1801.

Candie, capitale, au milieu de l'île, est une grande ville assez bien bâtie, et située sur une montagne, auprès d'une belle rivière. On la dit bien peuplée et commerçante.

Colombo, à l'O., sur la côte occidentale, est une belle ville, et l'une des plus fortes des Indes, étant défendue par une citadelle et trois forts. C'est la résidence du gouverneur général. On voit dans les environs de vastes plantations de cannelliers.

Negombo, à l'O., est une petite ville très-commerçante, avec un bon port. Elle a été bâtie par des Portugais. Ses environs abondent aussi en cannelliers.

Ponto-Gale, ou simplement *Gale*, est une ville bien fortifiée, avec un port qui est sûr, mais dont la baie est remplie de bancs de sable et d'écueils sous l'eau, ce qui le rend d'un difficile accès.

Jefanapatam, au N., place forte. Le commandant a l'intendance de la pêche des perles que l'on fait près de cette ville et autour de l'île de *Manar*, au N. O. Les plongeurs accoutumés à aller au fond de la mer, ramassent dans des paniers, autour des bancs de sable et des rochers, les huitres qui renferment les perles. On appelle *nacre de perle* le nœud de la coquille où on les trouve; on en fait toutes sortes d'ouvrages. L'avantage des perles, c'est qu'elles reçoivent de la nature le poli et le brillant que les pierres précieuses empruntent de l'art.

Manar, golfe près la petite île de Condatchey, où se fait la grande pêche des perles.

Trinquemale, à l'E., au fond d'une baie du même nom, est défendue par une forteresse, et a un excellent port.

CARADIVA. — C'est une petite île près celle de Ceylan, qui dépend de Jefanapatam, où il se trouve une herbe excellente pour teindre en cramoisi, et dont on fait un grand commerce.

Commerce. — Nous avons déja traité de cet article, aussi bien que des manufactures de l'Inde; mais les négocians mahométans font en ce pays un commerce qui n'a pas été décrit, nous voulons dire avec la Mecque et l'Arabie, depuis les parties occidentales de l'empire jusqu'à la mer Rouge. Ce commerce se fait par une espèce particulière de vaisseaux nommés *jonques*, dont les plus grands peuvent, à ce qu'on dit, porter, outre la cargaison, 1,700 pélerins mahométans qui vont visiter la tombe de leur prophète. Ils rencontrent à la Mecque des négocians abyssins, égyptiens et autres, avec lesquels ils échangent leurs cargaisons contre de l'or et de l'argent; en sorte qu'une jonque mahométane, à son retour, vaut souvent 4,800,000 fr.

Industrie, manufactures, importations et exportations du Bengale. — Le Bengale est la partie la plus riche et la plus peuplée de l'Inde. Indépendamment de ses consommations, qui sont considérables, il se fait d'immenses exportations. Une partie des marchandises va dans l'intérieur des terres. Il passe par le Tibet des toiles, du fer et

des draps d'Europe : les habitans de ces montagnes viennent les chercher à Patna, et donnent en retour du musc (1) et de la rhubarbe. Le Bengale porte aux provinces voisines d'Agra et de Delhi, du sel, du sucre, de l'opium, de la soie, des soieries, une infinité de toiles, de mousselines de toute espèce. Ces objets rapportaient autrefois 40 millions par an : c'est la compagnie anglaise qui en profite presque seule. Les habitans du pays font un commerce maritime, qu'on peut diviser en deux branches, dont le Cattack fait la meilleure partie. Balassor, situé sur une rivière navigable, lui tient lieu de port. On charge de là pour les Maldives, du riz, des grosses toiles, quelques soieries, et l'on y reçoit en échange des cauris, qui passent pour monnaie dans le Bengale, et que les Européens achètent. Les habitans du Cattack ont aussi des relations commerciales avec la province d'Asam, qui devrait être plus connue, s'il est vrai, comme on le dit, que l'invention de la poudre à canon lui est due, et qu'elle a passé de là à Pégu, et de Pégu à la Chine. Ses mines d'or, d'argent, de fer, de plomb, rapporteraient beaucoup si elles étaient bien exploitées. Le sel manque à ce pays. Il part tous les ans du Gange à Asam, une quarantaine de petits bâtimens, dont les cargaisons de sel rapportent près de deux cents pour cent de bénéfice. On reçoit en retour de l'or, de l'argent, de l'ivoire, du musc, du bois d'aigle, de la gomme-laque, et sur-tout de la soie. Cette soie, unique dans son espèce, n'exige aucun soin. Elle vient sur des arbres où les vers naissent et subissent toutes leurs métamorphoses. L'habitant n'a que la peine de la ramasser. Les cocons oubliés renouvellent la semence; pendant qu'elle se développe l'arbre pousse de nouvelles feuilles, qui servent successivement à la nourriture des nouveaux vers. Ces révolutions se répètent douze fois dans l'année, mais moins utilement dans les temps de pluie que dans les temps secs. Les étoffes fabriquées avec cette soie ont beaucoup de lustre et de durée. A la réserve de ces deux branches de commerce, que des raisons d'intérêt ont conservées aux habitans du pays, les Bengalais se sont vu ravir toutes les autres par les Anglais, qui font exclusivement le commerce du pays.

Une autre branche considérable du commerce du Bengale, que les Européens font avec le reste de l'Inde, c'est celle de l'opium, qui est le produit des pavots blancs de jardins, dont toutes les parties rendent un suc huileux. Cette plante, qui périt tous les ans, a des feuilles oblongues, couleur de vert de mer. Sa tige est lisse, et a trois pieds de haut. Lorsque le pavot est dans la force de sa sève, et que la tête commence à grossir, on lui fait une ou plusieurs incisions, d'où découlent quelques larmes d'une liqueur laiteuse qu'elle contient, et que l'on recueille lorsqu'elle est figée; l'opération se répète jusqu'à trois fois; mais le produit va toujours en diminuant pour la quantité et pour la qualité. Après que l'opium a été recueilli, on l'humecte et on le pétrit avec de l'eau et du miel, jusqu'à ce qu'il ait acquis la consistance de la poix. On le réduit en petits pains. On préfère celui qui est mou, qui est in-

(1) Nous avons parlé à l'article *Tibet*, de l'animal qui produit cet objet de commerce.

flammable, d'une couleur brune et noirâtre, d'une odeur forte et puante. Celui qui est sec, friable, mêlé de terre et de sable, doit être rejeté. Selon les différentes préparations qu'on lui donne et les doses qu'on en prend, il assoupit; il donne des idées agréables ou il rend furieux. Le *meconium*, ou opium commun, se prépare en exprimant les têtes déja incisées. Le suc qui en sort mêlé avec les larmes les moins belles, est pétri, arrosé d'eau, et façonné en pains, que l'on apporte en Europe. Comme il est souvent mélangé, on le purifie avant de l'employer.

La province de Bahar est le pays du monde où le pavot est le plus cultivé. Les campagnes en sont couvertes; indépendamment de celui qui se consomme dans le pays même, il s'en exporte tous les ans par mer 600 mille livres pesant. Cet opium n'est pas raffiné comme celui de Syrie et de Perse, dont nous nous servons en Europe. Ce n'est qu'une pâte sans préparation, qui fait dix fois moins d'effet que l'autre. Les peuples qui sont à l'E. de l'Inde, ont tous le goût le plus vif pour l'opium. En vain les lois de la Chine ont condamné au feu les vaisseaux qui l'apporteraient et les maisons qui le recéleraient, la consommation n'en a pas été moins forte. Elle est encore plus considérable à Malaca, à Borneo, dans les Moluques, à Java, à Sumatra, et dans toutes les îles de cet immense Archipel. Ces insulaires le fument avec le tabac. Les Anglais qui font la majeure partie de ce commerce, ont d'autres branches qui leur sont plus particulières. Ils portent à la côte de Coromandel du riz, du sucre, qu'on leur paye en métaux au Malabar, où ils amènent des toiles, qu'ils échangent contre des épiceries, et à Surate, des soies, pour lesquelles ils prennent en retour du coton. Ils portent du riz, de la gomme-laque, des toileries dans les pays situés sur le Golfe Persique, et en retirent des fruits secs, de l'eau-de-rose, et sur-tout de l'or. Dans ceux qui avoisinent la mer Rouge, ils importent des cargaisons riches et variées, et n'en rapportent que de l'argent. Toutes ces différentes branches font entrer chaque année 36 à 40,000,000 dans le Bengale. Les Arméniens et les Indiens placent de gros fonds dans le commerce, qu'ils ne peuvent faire à découvert, et sont obligés de chercher des voies détournées. Si les Gentous connaissent à un Européen qui arrive de l'économie, de l'activité et de l'intelligence (ce qu'ils savent mieux distinguer que personne), ils s'offrent à lui pour courtiers et pour caissiers. Ils lui prêtent ou lui font prêter de l'argent à intérêt, qui est ordinairement de neuf pour cent par mois. C'est une famille d'Indiens sur le Gange, qui est puissante de temps immémorial. Ses richesses ont mis long-temps dans ses mains la banque de la cour, la ferme du pays et la direction des monnaies, qu'elle frappe tous les ans d'un nouveau coin, pour renouveler les bénéfices de cette opération. Tous ces moyens réunis l'ont mise en état de prêter à-la-fois au gouvernement 40, 60, et jusqu'à 100 millions. Lorsqu'on n'a pu ou voulu les lui rendre, il lui a été permis de se dédommager en opprimant les peuples. Une fortune si prodigieuse et si soutenue paraît incroyable dans le centre de la tyrannie, au milieu des révolutions.

Il sort du Bengale, pour l'Europe, du musc, de la laque, du bois

rouge, du poivre, des cauris, quelques autres articles peu considérables, qui viennent d'ailleurs. Ceux qui lui sont propres sont le borax, le salpêtre, la soie et les soieries, les mousselines et cent espèces de toiles différentes. Le borax, qui se trouve dans la province de Patna, est une substance saline, que les chimistes européens ont vainement tenté de contrefaire. Il est très-utile dans le travail des métaux, dont il facilite la fusion et la purification. Le borax est même d'une nécessité indispensable pour les essais des mines et la soudure des métaux. Le salpêtre vient aussi dans cette province. La soie en général est très-commune, mal filée, et ne prend nul éclat à la teinture. On ne peut guère l'employer que pour la trame dans les étoffes brochées.

Le coton a plus de perfection; il est propre à tout : on l'emploie utilement dans cent espèces de toiles qui se répandent sur toute l'étendue du globe. Celle qui est la plus universelle et plus particulière au Bengale, c'est la mousseline unie, rayée ou brochée. La fabrication en est facile dans la saison pluvieuse, parce qu'alors les matières prêtent davantage et cassent moins. Durant le reste de l'année, les tisserands suppléent à cette humidité de l'air par des vases d'eau, qu'ils ne manquent jamais de mettre sous leurs métiers. Depuis que les Anglais se sont rendus maîtres de cette riche contrée, le Bengale a vu augmenter ses exportations et diminuer sa recette, parce que les conquérans ont enlevé une grande partie des marchandises, et qu'ils ont trouvé dans les revenus du pays de quoi les payer. On peut présumer que cette révolution dans le commerce du Bengale n'est pas à son terme, et qu'elle aura tôt ou tard des suites ou des effets plus considérables.

Industrie, commerce, manufactures, exportations et importations des côtes de Coromandel et de Malabar. — La côte de Coromandel s'étend depuis le cap Comorin jusqu'au Gange. Elle est séparée du Malabar par des montagnes inaccessibles. Toutes les spéculations de commerce sur cette côte, se bornent à l'achat des toiles de coton. On y achète des toiles blanches, des toiles imprimées, dont les procédés, d'abord servilement copiés en Europe, ont été depuis simplifiés et perfectionnés par notre industrie; on en achète aussi que nous n'avons pas entrepris d'imiter. Ceux qui croient que la cherté de notre main-d'œuvre nous a seule empêchés d'adopter ce genre de fabrique, sont dans l'erreur. La nature ne nous a pas donné les matières qui entrent dans la composition de ces brillantes et ineffaçables couleurs, qui font le principal mérite des ouvrages des Indes; elle nous a refusé sur-tout les eaux nécessaires pour les mettre heureusement en œuvre. Les Indiens ne suivent pas par-tout la même méthode pour peindre leurs toiles, soit qu'il y ait des pratiques minutieuses, particulières à certaines provinces, soit que les différens sols produisent des drogues différentes propres aux mêmes usages : une chose qui pourrait surprendre, c'est la modicité du prix des toiles où l'on fait entrer toutes les couleurs. Elles ne coûtent guère plus que celles où il n'en entre que deux ou trois; mais il faut observer que les marchands du pays vendent à-la-fois à toutes les

compagnies une quantité considérable de toiles, et que dans les assortimens qu'ils fournissent, on ne leur demande qu'une petite quantité de toiles peintes en toutes couleurs, parce qu'elles ne sont pas fort recherchées en Europe, quoique toute la partie de l'Indostan qui s'étend depuis le cap Comorin jusqu'au Gange, offre quelques toiles de toutes les espèces. On peut dire que les belles se fabriquent dans la partie orientale; les communes, au milieu; les grossières, dans la partie la plus occidentale. On trouve des manufactures dans les colonies européennes et sur la côte; elles deviennent plus abondantes à cinq ou six lieues de la mer, où le coton est plus beau et plus cultivé, où les vivres sont à meilleur marché. On y fait des achats, même à trente ou à quarante lieues dans les terres. Des marchands indiens, établis dans les différens comptoirs, sont toujours chargés de ces opérations. On convient avec eux de la quantité et de la qualité des marchandises qu'on veut avoir : on en règle le prix sur des échantillons, et on leur donne, en passant le contrat, le quart ou le tiers de l'argent qu'elles doivent coûter. Cet arrangement tire son origine de la nécessité où ils sont eux-mêmes de faire, par le ministère de leurs associés ou de leurs agens répandus par-tout, des avances aux ouvriers, de les surveiller pour la sûreté de ces fonds, et d'en diminuer successivement la masse, en retirant des ateliers tout ce qui est fini : sans ces précautions, l'Europe ne recevrait jamais ce qu'elle demande. Les tisserands fabriquent, à la vérité, pour leur compte, ce qui sert à la consommation intérieure. Les entreprises qui n'exigent qu'un faible capital, et qui rentrent toutes les semaines, sont rarement au-dessus des facultés du plus grand nombre; mais peu d'entre eux ont des moyens suffisans pour exécuter, sans secours, les toiles fines destinées à l'exportation, et ceux qui le pourraient, ne se le permettraient pas, dans la crainte, bien fondée, des exactions trop ordinaires sous un gouvernement si oppresseur. Les compagnies qui ont de la fortune et de la conduite, ont toujours dans leurs établissemens, une année de fonds d'avance; cette méthode leur assure, pour le temps le plus convenable, la quantité de marchandises dont elles ont besoin, et la qualité qu'elles desirent : d'ailleurs, leurs ouvriers, leurs marchands, qui ne sont pas sans occupation, ne les abandonnent jamais. Les nations qui manquent d'argent et de crédit, ne peuvent commencer leurs opérations de commerce à l'arrivée de leurs vaisseaux. Elles n'ont que cinq ou six mois au plus pour l'exécution des ordres qu'on leur envoie d'Europe. Les marchandises sont fabriquées et examinées avec précipitation; on est même réduit à en recevoir que l'on connaît pour mauvaises, et qu'on aurait rebutées dans un autre temps; la nécessité de compléter les cargaisons et d'expédier les bâtimens avant le temps des ouragans, ne permet pas d'être difficile. On se tromperait, en pensant déterminer des entrepreneurs du pays à faire fabriquer pour leur compte, dans l'espérance de vendre avec un bénéfice convenable, à la compagnie à laquelle ils sont attachés; outre qu'ils ne sont pas la plupart assez riches pour former un projet si vaste, ils ne seraient pas sûrs d'y

trouver leur profit, si des événemens imprévus empêchaient la compagnie qui les occupe de faire ses armemens ordinaires : ces marchands n'auraient nul débouché pour leurs toiles. L'Indien, dont le vêtement, par sa forme, exige d'autres largeurs, d'autres longueurs que celles des toiles fabriquées pour nous, n'en voudrait pas.

Le commerce extérieur de Coromandel n'est point dans les mains des naturels du pays; seulement à la partie occidentale il y a des mahométans connus sous le nom de *Choulias*, qui font à Naour et à Porto-Novo, des expéditions pour Asam, pour Mergui, pour Siam et pour la côte de l'Est. Outre les bâtimens assez considérables qu'ils emploient dans ces voyages, ils ont de moindres embarcations pour le cabotage de la côte, pour Ceylan, pour la pêche des perles. Les Indiens de Masulipatnam emploient leur industrie d'une autre manière; ils font venir du Bengale des toiles blanches, qu'ils teignent et qu'ils impriment, et vont les revendre avec un bénéfice de 35 à 40 pour cent, dans les lieux mêmes d'où ils les ont tirées. A l'exception de ces liaisons, qui sont bien peu de chose, toutes les affaires ont passé aux Européens, qui n'ont pour associés que quelques Banians, quelques Arméniens fixés dans leurs établissemens. On peut évaluer à 3,500 balles, la quantité de toiles qu'on tire du Coromandel, pour les différentes échelles de l'Inde. Il fournit à l'Europe 9,500 balles. Parmi ces toiles il s'en trouve une assez grande quantité de peintes en bleu, ou de rayées en rouge et bleu, propres pour la traite des noirs; les autres sont de belles belittes, des indiennes peintes, des mouchoirs de Masulipatnam ou de Paliacate. L'expérience prouve que, l'une dans l'autre, chacune des 9,500 balles ne coûte que 960 fr.; c'est donc 9,120,000 fr. qu'elles doivent rendre aux ateliers dont elles sortent. Ni l'Europe, ni l'Asie, ne payent entièrement avec des métaux; nous donnons en échange des draps, du fer, du plomb, du cuivre, du corail et quelques autres articles moins considérables. L'Asie, de son côté, donne des épiceries, du riz, du sucre, du blé, des dattes. Tous ces objets réunis peuvent monter à 4,800,000 liv. Il résulte de ce calcul que le Coromandel reçoit en argent 4,320,000 fr.

L'Angleterre a acquis, sur cette côte, la même supériorité qu'elle a prise ailleurs; elle y a plusieurs comptoirs.

Quoique le nom de Côte Malabar se donne à toute la côte du S. O. de cette presqu'île, il est maintenant borné à une province située à l'O. du cap Comorin, et que l'on appelle les *dominations* du *Samorin* : cependant la langue malabare est commune dans le Carnate. Le pays par lui-même est riche et fertile, mais infesté de couleuvres vertes, dont le venin est sans remède. Le Malabar était autrefois un grand royaume. Cependant, conformément aux idées généralement reçues en Europe, nous donnerons ce nom à tout l'espace qui s'étend depuis l'Indus jusqu'au cap Comorin. Nous y comprendrons même les îles Maldives, qui sont soumises à un despote qui tient sa cour à Male, et qui a abandonné toute l'autorité aux prêtres : il est le seul négociant de ses Etats. Une pareille administration, et la stérilité du pays, qui ne produit que des cocotiers, empêchent le com-

merce d'y être considérable. Les exportations se réduisent à des cauris, du poisson et du kaire.

Le kaire est l'écorce du cocotier, dont on fait des câbles qui servent à la navigation dans l'Inde. Nulle part il n'est aussi bon ni aussi abondant qu'aux Maldives : on en porte une grande quantité avec des cauris à Ceylan, où ces marchandises sont échangées contre des noix d'arec.

Le poisson appelé dans ce pays *complemasse*, est seché au soleil; on le sale en le plongeant dans la mer à plusieurs reprises. Il est divisé en filets de la grosseur et de la longueur du doigt. On en exporte tous les ans deux cargaisons à Achem, qui sont payées avec de l'or et du benjoin. L'or reste dans les Maldives, et le benjoin est envoyé à Moka, où il sert à acheter environ trois cents balles de café nécessaire à la consommation de ces îles.

Les *cauris* sont des coquilles blanches et reluisantes. La pêche s'en fait deux fois le mois, trois jours avant la nouvelle lune, et trois jours après. Elle est abandonnée aux femmes, qui entrent dans l'eau jusqu'à la ceinture pour les ramasser dans les sables de la mer. On en fait des paquets de 12,000. Ce qui ne reste pas dans le pays ou n'est pas exporté à Ceylan, passe sur les bords du Gange. Il sort tous les ans de ce fleuve un grand nombre de bâtimens qui vont vendre du sucre, du riz, des toiles, quelques autres objets moins considérables aux Maldives, et qui se chargent en retour de cauris, pour 1,000,000 de fr. environ; une partie se disperse dans le Bengale où il sert de petite monnaie; le reste est enlevé par les Européens qui l'emploient utilement dans leur commerce d'Afrique. Ils payent la livre 6 sous, la vendent depuis 12 jusqu'à 18 dans leur métropole, et elle vaut en Guinée jusqu'à 35.

Les objets d'exportation de la côte du Malabar, contrée plus agréable que riche, sont les aromates et les épiceries. Les plus considérables sont le bois de sandal, le safran d'Inde, le cardamome, le gingembre, la fausse cannelle et le poivre. Le sandal est un arbre de la grandeur du noyer : ses feuilles sont entières, ovales et opposées; sa fleur est d'une seule pièce; son bois est blanc à la circonférence, et jaune dans le centre, lorsque l'arbre est ancien. Cette différence dans la couleur constitue deux sortes de sandal, employées aux mêmes usages, et douées également d'une saveur amère et d'une odeur aromatique. On prépare, avec la poussière de ce bois, une pâte dont on se frotte le corps à la Chine, aux Indes, en Perse, dans l'Arabie et dans la Turquie. On le brûle aussi dans les appartemens; il répand une odeur douce et salubre. La majeure partie de ce bois, auquel on donne une vertu incisive et atténuante, reste dans l'Inde. On transporte de préférence en Europe le sandal rouge, quoique moins estimé et d'un usage moins général. Celui-ci est le produit d'un arbre différent, commun sur la côte de Coromandel. Les voyageurs le confondent mal-à-propos avec le bois de caliatour, employé dans la teinture.

Le safran de l'Inde a une tige très-basse : on regarde sa racine

comme apéritive et propre à guérir la jaunisse. Les Indiens s'en servent pour teindre en jaune, et elle entre dans l'assaisonnement de presque tous leurs mets. On trouve dans les diverses contrées de l'Inde plusieurs espèces de cardamome, dont les caractères distinctifs n'ont pas été suffisamment observés. Celle qui croît dans les territoires de Cochin, de Calicut et de Canannor, est la plus petite et la plus estimée: elle a beaucoup d'analogie avec le safran de l'Inde, dont elle diffère par ses feuilles beaucoup plus nombreuses, par sa tige plus élevée, et son fruit plus petit: ses graines, douées d'un aromate agréable, sont employées dans la plupart des ragoûts indiens. Souvent on les mêle avec l'aree et le bétel; quelquefois on les mâche après. La médecine s'en sert principalement pour aider la digestion et fortifier l'estomac. Le cardamome vient sans culture, et croît naturellement dans les lieux couverts de la cendre des plantes qu'on a brûlées. Le gingembre ressemble assez à ce cardamome par la disposition et la structure de ses fleurs; sa racine est blanche, tendre, et d'un goût presque aussi piquant que le poivre. Le meilleur gingembre est celui qu'on cultive dans le Malabar; la seconde qualité se tire du Bengale. La fausse cannelle se tire d'un arbre qui est une espèce de laurier qui ressemble à celui de Ceylan; ses feuilles sont plus longues; son écorce, plus épaisse et plus rouge, a moins de saveur. Ces signes servent à découvrir la fraude des marchands qui la vendent avec la vraie cannelle, dont la vertu est infiniment supérieure et le prix quadruple. Celle du Malabar peut former un objet de 200,000 l. pesant; la moindre partie passe en Europe; le reste se distribue dans l'Inde. Ce commerce est exclusivement dans les mains des Anglais; mais jamais il n'approchera de celui du poivre.

Le poivrier est un arbrisseau dont la racine est fibreuse et noirâtre; sa tige, flexible comme celle de la vigne, a besoin, pour s'élever, d'un support; elle est rameuse, garnie de nœuds, de chacun desquels part une feuille ovale, aiguë, très-lisse, et marquée de cinq nervures, dont l'odeur est forte et le goût piquant. Vers le milieu des rameaux, et plus souvent aux extrémités, l'on voit de petites grappes semblables à celles du groseiller, qui portent environ trente fleurs. Le fruit qui succède est d'abord vert, puis rouge, de la grosseur d'un pois. On le cueille communément en octobre, quatre mois après la floraison, et on l'expose pendant sept à huit jours au soleil. La couleur noire qu'il acquiert alors lui a fait donner le nom de poivre noir. On le rend blanc en le dépouillant de sa pellicule extérieure. Le plus gros, le plus pesant, le moins ridé est le meilleur. Le poivrier se plaît dans les îles de Java, de Sumatra, de Ceylan, mais plus particulièrement sur la côte de Malabar. On ne le sème point, on le plante, et le choix des rejetons demande une attention sérieuse. Il ne donne du fruit qu'au bout de trois ans. La première année de sa fécondité et les deux qui suivent sont si abondantes, qu'il y a des arbustes qui produisent jusqu'à 6 et 7 livres de poivre. Les récoltes vont ensuite en diminuant, et l'arbuste dégénère avec une telle rapidité, qu'il ne rapporte plus rien la douzième année. La culture du poivrier n'est pas

difficile : il suffit de le placer dans les terres grasses, et d'arracher avec soin, sur-tout les trois premières années, les herbes qui croissent en abondance autour de sa racine. L'exportation du poivre dans le Malabar se monte à 10,000,000 pesant ; à 10 sous la livre, c'est un objet de cinq millions. Il sort du pays, en d'autres productions, pour la moitié de cette somme. Ces ventes le mettent en état de payer le riz qu'il tire du Gange et du Mysore, les grosses toiles que lui fournissent le Bengale et le Canara, les diverses marchandises que l'Europe lui envoie : la solde en argent n'est rien ou peu de chose.

Tout le Guzarate verse dans les magasins de Surate le produit de ses innombrables manufactures ; une grande partie est transportée dans l'intérieur des terres; le reste passe par le moyen d'une navigation suivie dans toutes les parties du globe. Les marchandises les plus connues sont : 1° les *douttis*, grosse toile écrue, qui se consomme en Perse, en Arabie, en Abyssinie, et les toiles bleues, qui ont la même destination, et que les Anglais placent utilement dans leur commerce de Guinée; les toiles blanches de Cambaye, à carreaux bleus et blancs, qui servent de mantes en Turquie. Il y en a de grossières et de fines, où l'on mêle de l'or pour l'usage des gens riches. 2° Les toiles blanches de *parokia*, si connues sous le nom de *baftas*. Comme elles ont une finesse extrême, elles servent pour le caftan d'été des Turcs et des Persans. L'espèce de mousseline terminée par une raie d'or, dont ils font leurs turbans, se fabrique dans le même endroit. Les toiles peintes d'*Amédabad*, dont les couleurs sont aussi vives, aussi belles, aussi durables que celles de Coromandel, sont portées en Perse, en Turquie et en Europe. 3° Les gazes de Pairapour : les bleues servent en Perse et en Turquie à l'habillement d'été des hommes du commun, et les rouges à celui des gens les plus distingués. Si le prix des étoffes mêlées de soie et de coton, unies, rayées, satinées, mêlées d'or et d'argent, n'était pas si considérable, elles pourraient plaire à l'Europe même, malgré la médiocrité de leurs dessins, par la vivacité des couleurs et par la belle exécution des fleurs : elles durent peu, mais c'est ce dont on ne s'embarrasse guère dans les sérails de Turquie et de Perse, où s'en fait la consommation.

On appelle *tapis* quelques étoffes de soie qui sont fort recherchées dans l'Est de l'Inde. Il s'en fabriquerait davantage, si l'obligation d'y employer des matières étrangères n'en augmentait trop le prix. Les *schalls*, draps très-légers, très-chauds et très-fins, se fabriquent avec des laines de Cachemire ; on les teint en différentes couleurs ; on y mêle des fleurs et des rayures. Ils servent à l'habillement d'hiver en Turquie, en Perse et dans les contrées de l'Inde où le froid se fait sentir. On fait avec cette laine précieuse des turbans d'une aune de large, et d'un peu plus de trois aunes de long, qui se vendent jusqu'à mille écus. Indépendamment de la quantité prodigieuse de coton que Surate emploie dans ses manufactures, elle en envoie annuellement sept à huit mille balles au moins dans le Bengale. La Chine, la Perse et l'Arabie réunies en reçoivent beaucoup davantage, lorsque la récolte est très-abondante. Si elle est médiocre, tout le

superflu va sur le Gange, où le prix est toujours plus avantageux. Quoique Surate reçoive en échange de ces exportations des porcelaines de la Chine, des soies du Bengale et de Perse, des mâtures et du poivre de Malabar; des gommes, des dattes, des fruits secs, du cuivre, des perles de Perse, des parfums et des esclaves d'Arabie; beaucoup d'épiceries des Hollandais; du fer, du plomb, des draps, de la cochenille, quelques quincailleries des Anglais, la balance lui est si favorable, qu'il lui revient tous les ans 24 à 26 millions de fr.

Il est bon d'observer que dans le district de Cochin, sur la côte de Malabar, résident quelques milliers de juifs qui se prétendent de la tribu de Manassès, et possesseurs d'actes gravés en caractères hébreux sur des planches de cuivre. On dit qu'ils sont si pauvres, que plusieurs d'entre eux embrassent la religion des Gentous. On a fait à la Chine et en d'autres lieux de l'Asie, de semblables découvertes de juifs et de leurs actes publics, et cela a excité les recherches et les spéculations des savans.

Histoire. — Parmi les conquérans qui ont envahi ce pays, le premier digne d'être cité est Alexandre-le Grand. Genghis-Khan y dirigea aussi ses forces en 1221, et força l'empereur à abandonner sa capitale. On dit que c'est ce vainqueur qui donna à cette partie de l'Inde le nom de Mogol. Long-temps avant Tamerlan, descendu de ce conquérant par les femmes, des princes mahométans étaient entrés dans l'Inde, y avaient fait des conquêtes et s'y étaient établis. Valid, le 6e des califes Ommiades, qui monta sur le trône l'an 708 de l'ère chrétienne et 60 de l'hégire, fit des conquêtes dans l'Inde; ainsi le koran s'introduisit de bonne heure dans ce pays. Mahmoud, fils de Sebegtechin, prince de Gazna, ville située près de Candahar, et capitale d'une province que des montagnes séparent des parties N. O. de l'Inde, établit le koran dans l'Indostan par la force des armes, l'an 1000 ou 1002 de l'ère chrétienne. Il traita les Indiens avec toute la rigueur d'un vainqueur farouche et d'un sectaire furieux, pillant les trésors, démolissant les temples et massacrant tous les idolâtres qu'il pouvait atteindre. On assure qu'il trouva dans ce pays des richesses immenses. On donne aux successeurs de ce Mahmoud le nom de dynastie des Gaznavides, et ils se maintinrent en possession d'une grande partie des provinces par lui conquises jusqu'en l'an 1155 ou 1157, que Kosron Shah XIII, et dernier des princes Gaznavides, fut déposé par Kussain Gauri, qui fonda la dynastie des Gaurides : elle donna cinq princes, qui tinrent à-peu-près les mêmes provinces que la dynastie précédente. Scheabbedin, le 4e des empereurs Gaurides, conquit les royaumes de Moultan et de Delhi pendant la vie de Gaiatheddin, son frère et prédécesseur, et il en tira de prodigieuses richesses. Mais un Indien, poussé au désespoir par les vols et les profanations auxquels il vit exposés ses dieux et ses temples, fit le vœu d'assassiner Scheabbedin, et l'exécuta. La race des Gaurides finit en 1212, en la personne de Mahmoud, neveu et successeur de Scheabbedin, qui périt aussi par le fer des assassins. Diverses révolutions se succédèrent jusqu'au temps de Tamerlan, qui, vers la fin de 1398, descendit du milieu des pays

qui sont au N. du Caucase Indien, plus terrible et plus dévastateur que toutes les inondations de barbares qui l'avaient précédé. Cet invincible conquérant ne rencontra point de résistance capable de justifier, même d'après les maximes des Tartares, les cruautés par lesquelles il signala son passage. Mais après un immense carnage il se rendit enfin maître d'un empire qui s'étendait de Smyrne jusqu'aux rives du Gange. Les historiens des monarques qui succédèrent à Tamerlan, et régnèrent sur l'Indostan presque sans interruption pendant plus de 250 ans, les peignent sous des traits divers; mais tous s'accordent à nous les représenter comme des princes magnifiques et exerçant un pouvoir despotique, qui confiaient, comme on l'a déja observé, l'administration de leurs provinces ou à des gouverneurs rapaces, ou à leurs propres fils, qui souvent déchirèrent misérablement l'empire. A la fin, le fameux Aurengzebe, quoique le plus jeune entre les fils de l'empereur, après avoir vaincu et fait mourir tous ses frères, monta sur le trône en 1667, et on doit le regarder comme le véritable fondateur et legislateur de l'empire de l'Indostan. Ce fut un grand prince et un habile politique, et le premier qui étendit sa domination (plus, à la vérité, en apparence qu'en réalité) sur la presqu'île en-deçà du Gange, presqu'île si bien connue maintenant des Anglais. Il vécut jusqu'en 1707, et l'on assure que quelques-uns de ses grands officiers existaient encore en 1750. Par tout ce qui vient d'être dit de cet empire, il paraît qu'Aurengzebe a laissé une trop grande puissance aux gouverneurs des provinces éloignées, et qu'il ne s'est pas occupé du soin de prévenir les effets de cet affreux despotisme qui, tant qu'il resta dans ses mains, conserva la tranquillité de l'empire, mais qui en occasionna la ruine, lorsqu'il eut passé à ses successeurs, princes faibles et indolens.

En 1713, quatre de ses petits-fils se disputèrent le sceptre, qui, après de sanglans débats, tomba entre les mains de l'aîné des quatre, Manzoldin, qui prit le nom de Jehander-Shah. Ce prince fut esclave de ses plaisirs, et se laissa gouverner si absolument par sa maîtresse, que ses grands omrahs conspirèrent contre lui, et élevèrent au trône un de ses neveux, qui lui fit trancher la tête. Le nouvel empereur, nommé Furrukhsir, fut dominé et maîtrisé par deux frères du nom de Seyd, qui firent un tel abus de sa puissance, qu'il donna ses ordres pour les faire assassiner en secret, n'osant pas les faire punir publiquement. Informés de son intention, ils le détrônèrent; et après l'avoir fait emprisonner et fait étrangler, ils élevèrent à sa place un jeune prince de 17 ans, petit-fils d'Aurengzebe par sa mère. Il devint bientôt désagréable aux deux frères, qui l'empoisonnèrent, et mirent sur le trône son frère aîné, lequel prit le titre de Shah-Jehan. Les rajahs de l'Indostan, qui, en admettant la famille mogole, avaient fait certaines stipulations, ou ce qu'on peut appeler *pacta conventa*, déclarèrent la guerre aux deux frères; mais ceux-ci furent victorieux, et Shah-Jehan fut mis en possession tranquille de l'empire. Il n'en jouit pas long-temps, et mourut en 1719. Il eut pour successeur un autre prince de race mogole, qui prit le nom de Mahommed-Shah, et se

concerta avec ses grands rajahs pour renverser les Seyd, qui étaient ennemis déclarés de Nizam-al-Muluck, un des généraux qu'avait le plus favorisé Aurengzebe. On dit que Nizam fut en secret encouragé par l'empereur à se déclarer contre les frères, et à le proclamer lui-même soubah de Deccan ; ce titre appartenait à l'un des Seyd, lequel fut assassiné par ordre de l'empereur, qui s'avança aussitôt sur Delhi, afin de faire périr l'autre frère. Mais à peine ce dernier eut-il connaissance de ce qui venait de se passer, qu'il proclama empereur le sultan Ibrahim, un autre des princes mogols. Ceci donna lieu à une bataille en 1720 : l'empereur fut victorieux, et on dit qu'il usa de ses triomphes avec beaucoup de modération. Il remit Ibrahim dans la prison d'où on l'avait tiré ; Seyd, qui fut fait prisonnier, fut condamné à une réclusion perpétuelle, et l'empereur s'empara de ses richesses immenses. Seyd ne survécut pas long-temps à cet emprisonnement, et à sa mort l'empereur se livra à ces mêmes plaisirs qui avaient été si fatals à ses prédécesseurs. Nizam devint alors grand général de l'empereur ; il fut souvent employé contre les Marattes, qu'il défit, lorsqu'ils s'étaient presque rendus maîtres d'Agra et de Delhi. Il fut confirmé dans sa soubahie, et fut regardé comme le premier sujet de l'empire. Cependant les auteurs ne s'accordent pas sur les motifs qui le déterminèrent à appeler Nadir-Shah, ou Koulin-Khan, souverain de la Perse, dans l'Indostan. Il avait découvert, à ce qu'on prétend, qu'un parti puissant s'était formé contre lui à la cour. Peut-être Nizam pensa-t-il que Nadir-Shah ne pourrait réussir, et que lui-même cependant se rendrait utile en s'opposant à ce monarque. On sait quels furent les succès de Nadir-Shah, et quelles richesses énormes il remporta de l'Indostan en 1739. Outre la conquête de ces trésors, il obligea l'empereur mogol à lui abandonner toutes les terres à l'O. des rivières Attock et Sind, ce qui comprend les provinces de Peyshor, Caboul et Gagna, ainsi que plusieurs autres principautés riches et peuplées ; dont l'ensemble égale presque en valeur la couronne même de Perse.

Cette invasion coûta la vie à 200,000 Gentous. Quant au butin fait par Nadir-Shah, quelques relations (et ce sont les plus authentiques) le portent à la somme incroyable de 5,544,000,000 de fr., comme on le rapporte dans les gazettes de Londres de ce temps-là. Les relations les plus modérées disent que la part seule de Nadir-Shah monta à 1,680,000,000 de fr. Quoi qu'il en soit, on peut regarder l'invasion de ce monarque comme ayant mis un terme à la grandeur de l'Empire Mogol dans la maison de Tamerlan. Cependant, lorsque Nadir eut enlevé tout l'argent qu'il put ramasser dans Delhi, il rétablit Mahommed-Shah dans la souveraineté, et retourna dans son empire. A cet événement succéda bientôt une défection générale des provinces, dont aucune ne voulait payer obéissance à un prince privé de la puissance nécessaire pour les défendre. Les provinces au N. O. de l'Indus avaient été cédées à Nadir-Shah ; et celui-ci ayant été assassiné en 1747, Achmet-Abdallah, son trésorier, homme dépourvu de tout principe, mais doué d'une grande intrépidité, trouva moyen, au milieu

de la confusion générale, occasionnée par la mort du tyran, d'emmener 300 chameaux chargés de richesses, avec lesquelles il fut en état de se mettre à la tête d'une armée, et de marcher vers Delhi avec 50,000 hommes de cavalerie. Ainsi ces trésors, tirés de Delhi, fournirent les moyens de reporter sur cette ville les misères de la guerre qu'ils avaient déja attirées. Le prince Ahmed-Shah, fils aîné de l'empereur du Mogol, et le visir, ainsi que quelques autres hommes de marque, se mirent en campagne dans cette extrémité avec 80,000 chevaux, pour arrêter la marche d'Abdallah. Shah mourut avant qu'elle fût terminée. Son fils Ahmed-Shah monta alors sur le trône impérial de Delhi; mais l'empire allait en décadence de jour en jour. Abdallah érigea un royaume indépendant, dont l'Indus forme la principale limite.

Les Marattes, nation guerrière, se trouvant en possession de la presque île S. O. de l'Inde, avaient, avant l'invasion de Nadir-Shah, exigé du Mogol un tribut qui se prélevait sur les revenus de la province du Bengale; et ce tribut ayant cessé d'être payé, à cause de l'affaiblissement progressif des Etats de ce prince, les Marattes se plaignirent hautement. Cependant l'empire commença à chanceler sur ses fondemens, chaque petit chef se faisant des droits à des jaghires (1), en fabriquant des brevets de concession : le pays fut intérieurement déchiré par des guerres civiles, et eut à gémir sous le poids de toutes les misères domestiques. Ahmed-Shah ne régna que sept ans, après quoi l'Indostan fut plongé dans la plus grande confusion, et le peuple accablé de calamités. Aujourd'hui la dignité impériale réside en la personne de Shah-Zadah, que l'on regarde universellement comme le véritable héritier de la famille de Tamerlan. Mais son pouvoir est peu de chose : la ville de Delhi et un petit territoire à l'entour est tout ce qui reste à l'héritier de ce conquérant. Encore ce prince dépend-il de la protection des Anglais, qui trouvent leur intérêt à le soutenir, son autorité étant la garantie la meilleure et la plus légitime de leurs droits.

Nous terminerons l'histoire de l'Indostan par le récit des opérations des Anglais dans cette partie du monde depuis 1765, époque à laquelle ils devinrent paisibles possesseurs des provinces du Bengale, Bahar et Orixa, non pas comme souverains absolus, mais comme tributaires de l'empire. Cependant cet état de tranquillité ne dura pas long-temps; car en 1767 ils se trouvèrent engagés dans une guerre très-sérieuse avec Hyder-Aly, souverain de Mysore. Cet homme n'était d'abord qu'un aventurier, qui avait appris les élémens de l'art de la guerre dans le camp des Français, et en 1755 il s'était distingué à leur service. Investi, en 1763, du commandement de l'armée du Mysore, il déposa son souverain, et, sous le titre de régent, usurpa l'autorité suprême. En peu de temps il étendit ses dominations de toutes parts, excepté vers le Carnate, en sorte qu'elles égalèrent en étendue l'île de

(1) Espèces de bénéfices militaires révocables à la volonté du monarque, mais dont le titulaire jouit ordinairement sa vie durant.

la Grande-Bretagne, avec un revenu d'à-peu-près 100,000,000 de fr. Les dissensions qui eurent lieu en diverses parties de l'Indostan, sur-tout parmi les Marattes, fournirent à Hyder-Aly les moyens de s'agrandir, au point de devenir formidable à ses voisins; mais en 1767, il se vit en danger d'être attaqué, d'un côté par les Marattes, et de l'autre par les Anglais. Ceux-là se rendirent à lui, moyennant une somme d'argent, en sorte que les autres furent obligés de se retirer. Cependant ce souverain ayant bientôt rassemblé toutes ses forces, il y eut plusieurs actions, dans lesquelles les Anglais éprouvèrent, pour la première fois, une vigoureuse résistance de la part d'un prince indien. La guerre continua, et les avantages en furent partagés pendant les années 1767, 1768, et une partie de 1769; mais alors Hyder-Aly, à la tête d'un fort détachement de son armée, s'étant fait jour à travers celle des Anglais, s'avança à très-peu de distance de Madras, et de là dicta au gouvernement des conditions de paix. Les fruits qu'il en retira furent bientôt perdus pour lui, par une guerre malheureuse qu'il eut à soutenir contre les Marattes: en 1771 il éprouva une défaite épouvantable, et toute son armée fut tuée ou prise. Hyder se vit dans la cruelle nécessité de laisser les ennemis ravager son pays, jusqu'à ce qu'il leur plût de se retirer. Il restaura ensuite ses affaires, avec une persévérance et une diligence incroyables, de manière qu'en peu d'années il devint plus formidable qu'auparavant. En 1772, les Marattes essayèrent de s'emparer des provinces de Corah et de quelques autres; mais ils trouvèrent de l'opposition de la part des Anglais, qui, l'année suivante, les vainquirent, et les repoussèrent au-delà du Gange, lorsqu'ils avaient déja envahi la province de Rohilla. Les Anglais n'avaient agi en cette occasion que comme alliés de Sujah-Dowla, auxquels les chefs de Rohilla avaient promis 40 laques de roupies pour la protection qui leur était accordée; mais lorsqu'il s'était agi de faire le paiement, ils l'avaient éludé sous différens prétextes. La conséquence de cette conduite fut que l'année suivante (1774), la province de Rohilla fut envahie et conquise par les Anglais, ainsi que plusieurs autres portions considérables de territoire. Par ce moyen, les limites de Oude furent reculées à l'O jusqu'à 8 ou 9 lieues d'Agra; au N. O. jusqu'à l'endroit où le Gange cesse d'être navigable; et au S. O. jusqu'à la rivière Jumna.

En 1778 on commença une nouvelle guerre contre les Marattes. A cette occasion, un corps de troupes de 7,000 Indiens, commandé par des officiers anglais, traversa tout l'empire des Marattes, de la rivière Jumna à l'Océan occidental. Vers le même temps s'éleva la guerre contre la France; et Hyder-Aly, comptant probablement sur l'appui de cette puissance, fit une terrible irruption dans le Carnate, à la tête de 100,000 hommes. Pendant quelques temps il s'empara de tout ce qui se trouva devant lui, et ayant eu le bonheur de vaincre, ou plutôt de détruire un détachement anglais commandé par le colonel Baillie, on crut généralement que le pouvoir de la Grande-Bretagne dans cette partie du monde allait être anéanti. Mais les heureux efforts du chevalier Eyre-Coote, auquel la conduite des affaires était alors confiée,

arrêtèrent les progrès de ce redoutable adversaire, qui se trouva bientôt accablé d'une guerre dont les frais devaient être énormes pour lui, sans aucune apparence raisonnable de succès. Aussi, dans le cours de 1782 desira-t-il sincèrement la paix; mais il mourut avant de l'avoir conclue, et son antagoniste, le chevalier Eyre-Coote, ne lui survécut pas plus de cinq mois. C'est une circonstance assez remarquable que deux commandans en chef, qui combattaient l'un contre l'autre, aient été frappés tous deux de mort naturelle en si peu de temps.

A Hyder-Aly succéda son fils Tippou-Saib, dont les exploits militaires sont bien connus. De tous les princes naturels de l'Inde, Tippou était le plus redoutable au gouvernement anglais, et le plus acharné à en attaquer l'autorité. La paix de Mangalore, en 1784, avait, comme on le supposa, enchaîné sa fidélité par de faibles liens; et l'ambassade magnifique que, peu de temps après cet accord, il envoya en France, donna les plus fortes raisons de croire qu'il y avait quelque plan concerté entre l'ancien gouvernement de ce pays et le tyran de Mysore, pour dépouiller la Grande-Bretagne de ses possessions dans l'Inde; mais ce plan fut heureusement rendu sans effet par la révolution française.

Tippou, dont la puissance croissait de jour en jour, n'était pas moins formidable aux Hollandais qu'aux Anglais, et la proximité où le comptoir de Cochin, leur plus riche établissement dans le continent de l'Inde, se trouvait du territoire de cet ambitieux monarque, les fit trembler pour leur sûreté. Outre Cochin, les Hollandais possédaient deux autres forts situés entre leur principal et plus riche établissement et le pays de Mysore; et Cranganore, l'un des deux, avait été pris par Hyder-Aly vers 1779. Lorsque la guerre éclata en 1780 entre Hyder et les Anglais, il fut obligé de retirer ses garnisons des côtes de Malabar pour les employer dans le Carnate; et bientôt après, la Hollande et la France s'étant unies avec Hyder contre l'Angleterre, les Hollandais saisirent l'occasion de reprendre, sans bruit, possession du fort, et d'y mettre garnison; acte qui offensa vivement Hyder, et dont il se plaignit hautement : cependant il fut fait un arrangement par la médiation de la France.

Le voisinage de Cranganore et d'Acottah des frontières de Mysore, et leur situation dans le territoire d'un tributaire reconnu de ce pays (le rajah de Cochin), en rendaient la possession très-desirable pour Tippou. Au mois de juin 1789, il marcha avec des forces considérables sur Cranganore, et ne cacha pas l'intention de s'en rendre maître, s'appuyant d'un droit fondé principalement sur les événemens que nous venons de rapporter. En conséquence, les Hollandais se trouvant hors d'état de se maintenir dans la possession des deux forts, et craignant pour un établissement beaucoup plus important, se hâtèrent de faire un traité avec le rajah de Travancore, pour lui vendre ces forts. Ce peuple prudent, vit aisément qu'en les mettant dans les mains de ce rajah, il opposait une barrière non moins puissante que toute la force de l'Angleterre (qui était engagée par un traité à lui prêter secours), aux projets de leur ambitieux voisin sur leur établissement de

Cochin. L'imprudence du rajah, en faisant une pareille acquisition, lorsque le titre était encore en litige, lui attira les censures les plus fortes de la part du gouvernement de Madras; et il lui fut enjoint formellement par le chevalier Archibald Cambell, et par M. Holland, qui lui succéda dans le gouvernement, de ne pas aller en avant sur cette négociation. Mais telle fut la témérité du rajah, et son ardeur à consommer cette acquisition, que, non-seulement il la conclut avec les Hollandais, mais traita même avec le rajah de Cochin, sans l'autorisation de Tippou, quoiqu'il fût reconnu tributaire de ce prince, à raison de quelques portions de territoire adjacent. Le marché fut conclu en juillet 1789, quoique ce ne fût que le 4 août que le rajah informa le gouvernement de Madras, par l'entremise de M. Powney, son résident, qu'il était sur le point d'en faire l'acquisition.

Il n'était pas probable que Tippou voulût rester spectateur bénévole de ces arrangemens. Il insistait sur le droit qu'il conservait sur ces forts, en conséquence de la conquête que son père en avait faite, et du compromis qui avait eu lieu ensuite. Il alléguait que, suivant les lois féodales, la possession de ces forts ne pouvait être transférée sans son consentement, comme souverain du Mysore; et le 29 décembre il fit, à la tête d'une force considérable, une attaque directe contre les lignes de Travancore. Sur les remontrances que lui fit le gouvernement anglais du fort Saint-George, il s'en désista, et fit même des excuses de sa démarche. Du 29 décembre au premier mars il demeura parfaitement tranquille, faisant toujours valoir ses droits à la suzeraineté des forts, mais offrant, comme on l'assure, de soumettre la querelle au jugement de quelque administration impartiale.

Le premier de mars 1790, les troupes du rajah attaquèrent Tippou, qui était resté paisible dans ses lignes depuis le 29 décembre. Il s'en suivit une action, et le gouvernement anglais se crut obligé de prendre une part active à cette nouvelle guerre. Il ne pouvait y avoir d'occasion plus favorable pour rabaisser Tippou, si c'eût été l'objet de ce gouvernement. Quant aux autres puissances de l'Inde, non-seulement elles étaient en paix avec la Grande-Bretagne, mais il existait des traités d'alliance entre celle-ci et les deux Etats de l'Inde les plus puissans, celui de Nizam et celui des Marattes; et tous deux se déclarèrent très-disposés à faire les plus grands efforts pour écraser le pouvoir croissant de Mysore.

On doit se rappeler que la campagne dont il est ici question fut la troisième de la guerre entre les Anglais et Tippou-Sultan. La première commença en juin 1790, et se termina avec l'année. Elle ne s'étendit pas plus loin que les Gattes. La seconde campagne comprend la prise de Bangalore, qui fixa le siége de la guerre sur le territoire ennemi, et se termina par la retraite de lord Cornwallis de devant Séringapatam, vers la fin de mai 1791. La troisième commença presque à cette époque, et finit en mars 1792. Il est à observer néanmoins, que sous le beau climat de Mysore, les campagnes sont réglées plutôt par les plans d'opérations que par les saisons.

Le commencement de celle-ci ne fut rien moins que favorable aux

Anglais ; il fut marqué par la retraite des deux armées, commandées par le général Abercromby et lord Cornwallis, la perte de leurs canons, une épizootie parmi les bestiaux, et une affreuse disette de grains. Ces maux cependant se réparèrent par degrés. La jonction des Marattes apporta un supplément de munitions ; on prit des mesures pour avoir à l'avenir les provisions les plus amples et les plus régulières en bœufs et en grains, et pour remonter les batteries. Dès que l'armée fut de retour dans le voisinage de Bangalore, on commença les opérations, dont le but était d'assurer la communication avec le Carnate, et de rabaisser le pouvoir de l'ennemi dans cette partie. Les forces anglaises furent aussitôt, et avec succès, employées à réduire Oussour, Rayacotta, et les hauteurs fortifiées qui commandent le passage de Palicode. L'objet dont on s'occupa ensuite fut la prise des forts au N. E. de Bangalore, qui interrompaient la communication par cette route avec l'armée du Nizam et le Carnate. Cette prise fut bientôt effectuée ; on attaqua *Nundydroug*, bâti au sommet d'une montagne de près de 1,770 pieds de haut. Cette place, d'une grande étendue et très-forte, après avoir soutenu le siége depuis le 22 septembre, fut emportée d'assaut le 18 octobre, malgré tous les obstacles qui la faisaient estimer imprenable.

Au moyen des dispositions faites en conséquence, des vivres de toute espèce arrivèrent du Carnate. Panagra fut prise à la fin d'octobre, et Kistdagheri attaquée le 7 novembre. Ce fut presque la seule entreprise qui n'eut pas un plein succès. Le premier fort fut pris, mais le fort supérieur se défendit, et l'attaque fut abandonnée. Il paraît qu'il n'aurait pu être emporté que par un coup de main, qui malheureusement manqua. Le 2 du même mois les Anglais essuyèrent un autre revers : le secours envoyé à Coimbetour ayant été intercepté, la garnison de cette place fut obligée de capituler avec Commer-un-Deen-Cawn, à des conditions que Tippou ne remplit pas ensuite.

Savendrog, ou le *Rocher de la mort*, rendit célèbres dans le mois de décembre, l'ardeur et la persévérance des troupes anglaises. Suivant la description qu'on en a donnée, « cette forteresse, située entre « Bangalore et Séringapatnam, est une énorme montagne de rocher, « qui s'élève à plus de 500 toises de hauteur perpendiculaire, sur une « base de plus de 5 lieues de circonférence, entourée de murs de tous « côtés, et défendue par d'autres murs qui se croisent, et des palis- « sades par-tout où elle pouvait être accessible. Ce roc prodigieux a « de plus l'avantage d'être divisé en haut par un abîme qui le sépare « en deux sommets, lesquels ayant chacun leurs propres défenses, « forment deux citadelles capables de soutenir toutes les attaques, in- « dépendamment des ouvrages qui sont plus bas : en assurant une « excellente retraite, elles peuvent encourager la garnison à tenir jus- « qu'à la dernière extrémité. » Ce roc n'est pas moins renommé à cause des qualités pernicieuses de son atmosphère, occasionnées par les montagnes et les forêts environnantes, que par sa forme et sa hauteur effrayante ; et de là lui vient son nom formidable.

On dit que le sultan s'était flatté que la moitié des Européens péri-

rait de maladie devant cette place, et que l'autre moitié serait tuée dans l'attaque. Il se trompa. La garnison, heureusement pour les assiégeans, se confia plus en la force de la place qu'en ses propres efforts, et le 21 décembre, seulement après onze jours de siége, cette forteresse, jusqu'alors estimée imprenable, fut emportée d'assaut en moins d'une heure, en plein jour, sans perte d'un seul homme et avec un seul soldat blessé.

Outredroog et autres forts tombèrent successivement au pouvoir des Anglais après ce brillant succès. Les forces des alliés ne furent pas aussi heureuses pendant le même temps. L'armée de Nizam, après avoir long-temps tenu le siége de Gurramcondah, se retira pour joindre celle de la Grande-Bretagne, et laissa la place seulement bloquée. Pour compenser ce manque de succès, l'armée des Marattes, commandée par Purserem-Bhow, et assistée des ingénieurs anglais, prit Hooly-Onore, Benkapour, Simoga et autres places. A la fin de janvier 1792, toutes les forces alliées, à l'exception de l'armée de Bombay, se trouvèrent rassemblées aux environs de Houleadroug.

Nous passons aux opérations dirigées contre Séringapatnam. Le 1er février 1792, les alliés se mirent en marche; et le 5, à deux heures du matin, ils campèrent en travers de la vallée de Milgotah, à deux lieues seulement de la position de Tippou devant Séringapatnam. Le sultan ne pouvait s'attendre à être attaqué aussi subitement par lord Cornwallis. Son camp était dans une position très-forte, et défendu par de bonnes palissades et plusieurs redoutes. Néanmoins, le commandant en chef, après avoir fait reconnaître sa situation dans la matinée du 6, donna ses ordres pour que l'attaque se fît ce soir-là même. L'armée devait marcher de nuit en trois divisions et sans canon. Le plan d'attaque, dit le major Dirom, à qui nous devons en partie la relation de cette campagne, était d'une exécution plus difficile qu'on ne s'y serait attendu. Sans entrer dans les détails de cette entreprise, nous nous bornerons à dire que tous les obstacles cédèrent aux efforts des troupes combinées. Tippou se vit chassé de son camp et repoussé jusque dans Séringapatnam; toutes ses redoutes furent prises, et un logement fut établi sur l'île, dans une excellente position, où le lieutenant Stuart conserva son poste. On fit alors toutes les dispositions possibles pour prendre d'assaut la capitale; et elles étaient telles, qu'elles paraissaient devoir être couronnées du succès. Le 16 février, l'armée de Bombay, sous le commandement du général Abercromby, après avoir surmonté mille obstacles, rejoignit la principale armée, et resta postée au N. O. de la ville. Le 19, elle était stationnée au S. du Caveri, dans une position qui parut donner au sultan beaucoup d'inquiétude. Cependant Tippou, après avoir attaqué dans la nuit du 21 les postes avancés de cette armée, ne fit point d'autre tentative; et le 24, lorsque tous les préparatifs étaient faits pour un assaut général, on annonça que les préliminaires de la paix étaient signés. Les conférences à ce sujet avaient commencé dès le 15, et néanmoins les opérations militaires avaient été poussées des deux côtés jusqu'au 24. Pendant la suspension d'armes qui eut lieu alors, la conduite de Tip-

pou-Sultan devint tellement équivoque et suspecte, que les Anglais furent dans la nécessité de recommencer les préparatifs du siége. Domté à la fin par la fermeté et la persévérance de lord Cornwallis, et allarmé probablement du mécontentement de ses sujets, ce sultan prit le parti de se soumettre aux conditions proposées, et le 19 mars les expéditions du traité définitif furent délivrées en bonne forme par ses fils au lord Cornwallis et aux agens des princes alliés. Le fils de Nizam (le prince Secunder-Jah), et Aurry-Punt, plénipotentiaire maratte, crurent au-dessous de leur dignité de se montrer en personnes dans cette occasion, et ils furent représentés par leurs *vakeels* ou régens.

Le traité portait en substance : 1° Que Tippou céderait la moitié de ses dominations aux puissances alliées; 2° qu'il payerait trois *crores* et trente laques (1) de roupies; 3° que tous les prisonniers seraient restitués; 4° que des trois fils aînés du sultan, deux seraient donnés en otage pour garantir l'exécution du traité.

On assure que ce ne fut qu'avec une peine infinie qu'on détermina Tippou à souscrire à ces conditions, et que, lorsque tout fut réglé, la douleur dans le sérail fut extrême au départ des enfans qui devaient être envoyés en otage. On engagea le sultan à demander qu'ils pussent rester encore un jour, afin qu'on eût le temps de faire les préparatifs convenables; et lord Cornwallis, qui avait déja consenti qu'on ne les lui livrât qu'après l'envoi du traité, eut encore la condescendance d'acquiescer à cette demande.

Lorsque les princes sortirent du fort, où la troupe était sous les armes, comme ils s'avançaient entourés d'une grande foule de peuple qu'avait attirée la curiosité ou l'affection, le sultan lui-même monta sur le rempart, au-dessus de la porte de leur sortie. Ils furent salués par le fort au moment où ils le quittèrent, et ils le furent également par 21 canons du parc d'artillerie, en approchant du camp anglais, où une partie des troupes de ligne devant lesquelles ils devaient passer, fut envoyée au-devant d'eux. Les *régens* les conduisirent aux tentes que l'on avait envoyées du fort pour leur logement; ils y furent reçus par le chevalier John Kennaway et les régens du Maratte et de Nizam, et accompagnés par eux jusqu'au quartier-général.

Les princes étaient montés sur deux éléphans, richement caparaçonnés, et assis dans des *howders* d'argent (c'est un siége couvert d'un dais); ils étaient escortés des régens de leur père et des personnes nommées ci-dessus, également montées sur des éléphans. La marche était ouverte par plusieurs messagers et sept porte-étendards, qui portaient de petites enseignes vertes, suspendues à des rockets (2); à la suite marchaient cent hommes d'armes, dont les lances étaient damasquinées en argent. La garde des princes, composée de 200 cipayes, et un corps

(1) Le laque de roupie vaut environ 720,000 francs.

(2) Le rocket est une arme à feu, consistant en un tube de fer d'un pied de long et d'un pouce de diamètre, monté sur un bambou long de 10 à 12 pieds.

de cavalerie, formaient l'arrière garde. Ils arrivèrent dans cet ordre tout près du quartier-général, où le bataillon des cipayes de Bengale, commandés par le capitaine Welch, à qui devait être confiée leur garde, se forma en deux haies pour les recevoir.

Lord Cornwallis, accompagné de son porte-drapeau et de quelques-uns des principaux officiers de son armée, salua les princes à la porte de sa tente, où ils descendirent de dessus leurs éléphans; et les ayant embrassés, il les y introduisit en les tenant par la main. L'aîné, Abdul-Kalick, avait environ 10 ans, et Mooza-ud-Deen, le plus jeune, en avait 8. Lorsqu'ils furent assis auprès de lord Cornwallis, l'un à droite, l'autre à gauche, Gullan-Ally, premier régent, dit au lord : « Ces en-» fans étaient ce matin les fils du sultan mon maître; leur situation » est changée, et ils doivent maintenant vous regarder comme leur » père. »

Lord Cornwallis, qui les avait reçus comme s'ils eussent été ses propres enfans, assura de la manière la plus affectueuse le régent et les jeunes princes eux-mêmes, qu'on aurait pour eux toutes les attentions possibles, et qu'on prendrait le plus grand soin de leurs personnes. A cette promesse, la crainte et la tristesse, qu'ils avaient d'abord montrées, se dissipèrent; et la joie innocente qui éclata sur leurs visages, émut non-seulement ceux qui les avaient accompagnés, mais encore tous ceux qui étaient présens à cette scène intéressante.

Ces jeunes princes étaient vêtus de longues robes de mousseline, et coiffés de turbans rouges. Ils avaient autour du cou plusieurs rangs de grosses perles, auxquelles était suspendu un ornement, consistant en un rubis et une émeraude d'une grosseur prodigieuse, entourés de larges brillans; ils portaient à leurs turbans une aigrette de riches perles. Elevés dès l'enfance avec un soin infini, et accoutumés à imiter dans leurs manières la réserve et la politesse des gens d'un âge fait, ils étonnaient par leur conduite sage et mesurée tous ceux qui les voyaient.

Telle fut la fin de cette guerre; les avantages que les Anglais en retirèrent, présentés sous un point de vue général, sont : 1° Que leur ennemi le plus formidable perdit tellement de sa puissance, que leurs possessions dans l'Inde gagnèrent beaucoup en valeur et en sécurité; 2° que Madras se trouva à l'abri d'une invasion par la possession des passages qui y conduisaient, et couvert, comme il l'est, par un territoire que défendent d'excellentes forteresses; 3° que la valeur de Bombay y fut considérablement augmentée par l'acquisition de possessions sur la côte de Malabar, protégées par Poligautcherry et la frontière de Courga Rajac. Ces avantages, comme on peut bien le croire, les dédommagèrent au-delà des dépenses de la guerre. Suivant une récapitulation faite par le major Dirom, il paraît que Tippou perdit dans cette guerre 67 forts, 801 canons, et 48,340 hommes. La cession qu'il fut obligé de faire d'une partie de son territoire, lui ôta l'avantage de pouvoir inquiéter ses éternels ennemis, les Anglais, dans le Carnate et sur la côte de Malabar. Il était désespéré d'être séparé de ses enfans, dans la crainte qu'ils ne fussent maltraités. Son ame fière ne pouvait

supporter l'humiliation d'avoir capitulé avec ses ennemis, et d'avoir remis entre leurs mains ce qu'il avait de plus cher. Les conditions du traité signé devant Séringapatnam furent exécutées peu de temps après, et les otages furent renvoyés. Depuis cette époque, il s'opéra un changement remarquable dans le caractère de Tippou-Saïb. Il ne pensa plus qu'à venger l'affront de ses défaites. Sa cour cessa d'être le séjour des plaisirs. Il devint plus austère dans sa vie domestique, plus sévère et plus impérieux dans son administration. Les beaux jours de Mysore s'étaient écoulés, et le deuil, qui régna dès-lors dans le palais du prince, semblait présager la catastrophe qui a détruit le plus beau royaume de l'Inde.

Tandis que l'Egypte était subjuguée de toutes parts par les armées françaises, ce prince ne pensait qu'à conquérir sur les Anglais les provinces qu'il avait perdues. Son père lui avait dit en mourant qu'on ne pouvait vaincre les Européens qu'en les mettant aux prises les uns avec les autres; et ne voyant autour de lui que des Etats ébranlés, que des monarques faibles, il tourna encore une fois ses yeux sur la France. Son ambassade auprès de Louis XVI n'avait point eu le succès que sa politique s'en était promis; mais la nouvelle de l'établissement de la république étant arrivée dans l'Inde, il espéra que le changement de gouvernement ferait naître des circonstances plus favorables.

La nouvelle des premiers succès de Bonaparte en Egypte se répandit dans l'Inde au commencement d'octobre 1798. Il est vrai qu'on y apprit en même temps la victoire de l'amiral Nelson. Mais cet avantage ne pouvait tranquilliser entièrement les Anglais contre un ennemi accoutumé à se relever de ses pertes, et qui, au milieu de cette guerre, s'était montré si formidable dans ses revers comme dans ses triomphes. Les alarmes des Anglais étaient encore augmentées par les projets connus de Tippou-Saïb, qui croyait avoir trouvé enfin le moment favorable de se faire proclamer le libérateur de l'Inde. Ils savaient que ce prince avait fait demander des secours à l'Isle-de-France, qu'il levait des troupes, fortifiait ses places, et que l'empire de Mysore prenait un aspect hostile et menaçant. Les chefs des établissemens britanniques ne doutèrent plus que les démarches de Tippou-Saïb ne fussent liées à l'expédition d'Egypte. Le gouverneur général ordonna d'assembler aussitôt les troupes disséminées dans le Malabar et sur la côte de Coromandel, dans le Bengale et le Carnate. Une armée de 75,000 hommes, composée de troupes anglaises et de celles de leurs alliés, fut prête au mois de janvier 1799, et le 3 février suivant elle reçut l'ordre d'entrer en campagne, sous le commandement du général Harris. Les armées de Madras et de Bombay se mirent en marche dans les premiers jours de mars.

Tippou-Saïb, dont les préparatifs de guerre n'étaient pas aussi avancés, s'aperçut alors du danger dont ses états étaient menacés. Il n'avait plus à opposer à une invasion assurée, qu'une armée qui n'était point encore assez formée, et l'espoir d'un secours incertain et trop tardif de la part de la France. Ce prince, qui méditait quelques jours auparavant la conquête de l'Indostan, se vit réduit à défendre son

propre territoire, sans avoir pris même tous les moyens capables d'assurer le succès d'une guerre défensive. Il rassembla ses troupes de toutes les parties du Mysore et du Canara. Après avoir fait jeter des garnisons dans toutes les places importantes, il partit de Séringapatnam à la tête d'une armée de près de 60,000 hommes, et vint camper à Periapatam, d'où il observa les mouvemens de l'armée anglaise, qui s'approchait de Sedesear.

Ce fut vers ce point que les deux armées commencèrent les hostilités. Le 2 mars, une brigade, commandée par le colonel Montrésor, s'y établit à environ sept milles de Periapatam. Le 5, l'armée mysoréenne donna à son camp plus d'étendue, et s'approcha de celle des Anglais; mais ses mouvemens étaient si masqués par les bois, qu'il fut impossible à ces derniers d'en pénétrer l'objet. Ils ne purent s'en assurer qu'au moment où les Mysoréens, après avoir pénétré par les bois, attaquèrent le front de la ligne et l'arrière-garde des Anglais presqu'en même temps. Par cette manœuvre prompte et habile, l'armée de Tippou-Saïb était parvenue à couper la communication du colonel Montrésor, avec le gros de l'armée anglaise qui campait à Sedeapore. Le général Stuart, averti du danger que courait le détachement établi à Sedesear, se hâta de venir lui-même à son secours avec l'élite de ses troupes. Après un feu de mousqueterie très-soutenu de part et d'autre, les Mysoréens furent repoussés, et se rallièrent à leur colonne qui attaquait le front de l'armée anglaise. Peu de temps après ils se retirèrent de toutes parts, et allèrent se renfermer dans leur camp de Periapatam. Là, Tippou-Saïb apprit que l'armée anglaise de Madras avait passé la frontière du royaume de Mysore, et s'avançait à grandes journées vers sa capitale. Il leva aussitôt son camp de Periapatam, ne laissa vers ce point que quelques détachemens pour disputer le terrain au général Stuart, et marcha à la rencontre du général Harris avec tout ce qu'il put rassembler de troupes et d'artillerie. Il rencontra l'armée anglaise au moment où elle prenait possession à Malaveli, à huit lieues de Séringapatnam. Les Mysoréens, dès qu'ils se trouvèrent en face de l'ennemi, se préparèrent à l'attaquer. Le sultan de Mysore, qui commandait lui-même le centre de son armée, donna le signal du combat, en faisant diriger son artillerie sur les postes avancés des Anglais. Il fit monter 15,000 fantassins derrière ses cavaliers, et fit charger l'ennemi avec la plus grande impétuosité. Les Indiens, dont la principale force consiste en cavalerie, fondent toujours l'espoir de la victoire sur la rapidité de leurs mouvemens. La cavalerie mysoréenne chercha à ébranler l'armée anglaise; mais son choc impétueux ne put rompre des colonnes disciplinées à l'européenne, et soutenues par une artillerie meurtrière. Après une heure de combat, l'armée de Tippou-Saïb fut mise dans une déroute complète. Ce prince, alors, se replia avec les troupes qu'il put rallier vers Séringapatnam, et désespérant de pouvoir arrêter la marche du général Harris, le 30 mars, trois jours après la perte de la bataille, il entra avec son infanterie et son artillerie dans sa ville capitale, et se mit en devoir de défendre le dernier boulevard de son empire.

Le 4 avril au matin, Tippou-Saïb découvrit les Anglais, dont l'armée s'étendait jusqu'à 4 milles du fort de Séringapatnam. Il forma alors le projet de les attaquer; il avait l'avantage du terrain, 15 ou 16 mille hommes d'infanterie, une cavalerie nombreuse et vingt pièces de canon. Il avait déja fait quelques dispositions, mais le souvenir récent de la supériorité des Anglais lui fit abandonner son dessein. Le 5 avril, le général Harris, après avoir traversé la Caveri, fleuve qui environne la ville de Séringapatnam, n'en était plus qu'à deux milles, et occupait la même position que le général Abercromby en 1792. Le général Stuart, avec l'armée du Malabar, s'approchait de la capitale du Mysore. Tippou-Saïb se borna alors à défendre les postes extérieurs de sa dernière retraite. Ses efforts furent inutiles. Il fut repoussé jusqu'à huit cents toises de l'angle droit de l'Ouest, et dès-lors la ville de Séringapatnam se trouva investie par les deux armées anglaises réunies. Tippou-Saïb effrayé de l'appareil des forces britanniques, eut recours aux négociations. Le général Harris, revêtu par le gouverneur-général des pouvoirs nécessaires, demanda pour première condition, que la moitié des domaines de Mysore fussent remis entre les mains de la compagnie et de ses alliés. Il exigea de plus, que le sultan payât les frais de la guerre, qu'il livrât en otage deux de ses enfans, et qu'il remît à l'armée anglaise le fort de Séringapatnam jusqu'à la conclusion de la paix définitive. Le général Harris ne donnait que vingt-quatre heures pour remplir ces conditions. L'ame irascible et hautaine du sultan ne put souscrire à des propositions si dures; il ne pensa plus qu'à gagner du temps; mais désespérant de pouvoir faire durer plus long-temps les négociations, il ne fit point de réponse au général Harris, et ne songea plus qu'à vaincre ou à s'ensevelir sous les ruines de sa capitale.

Le siége de Séringapatnam, aussi mémorable par le courage des assiégeans que par la résistance des assiégés, se poussait sans relâche; la nuit même ne suspendait pas les combats du jour. La chaleur du soleil affaiblit les Européens dans ces climats lointains; et les ténèbres leur semblaient plus favorables. Les Anglais battirent en brèche dès le 21 avril. Tippou-Saïb montra pendant tout le siége une valeur et une activité sans égales. Il se trouvait sur tous les points menacés. Il faisait sans cesse réparer les ouvrages endommagés par le feu de l'ennemi. Cependant la brèche fut praticable le 4 mai, et les Anglais se disposèrent à monter à l'assaut. A une heure après midi, où le soleil brûlant annonce aux hommes de ces contrées le moment du repos, le général Baird s'élançant de la tranchée l'épée à la main, fut aussitôt suivi par les deux colonnes qu'il commandait, et qui traversèrent la rivière sous le feu des Mysoréens. Les Anglais s'avançaient lentement, la baïonnette en avant. Chaque défilé, chaque rempart devint le théâtre d'un nouveau combat. Les soldats de Tippou-Saïb semblaient tous partager sa haine contre les Anglais. Un grand nombre d'entre eux succombèrent en se défendant vaillamment. Ce malheureux prince parut lui-même dans la mêlée, où il montra plutôt le courage d'un soldat que l'habileté d'un général. Quand il eut perdu l'espoir de sau-

ver sa capitale, il ne songea plus à sauver sa vie, et il périt au milieu des siens. Ainsi mourut Tippou-Saïb, dans la cinquantième année de sa vie. Le commencement de sa carrière militaire lui avait acquis une grande gloire dans l'Indostan. La fortune l'avait favorisé en le faisant asseoir sans obstacle sur le trône d'Hyder-Aly, et elle fit encore quelque chose pour lui, en ne le laissant pas survivre à la chute de son empire.

Après la mort de Tippou-Saïb, ses enfans, renfermés dans le palais, ses femmes, ses parens, la plupart des chefs de son gouvernement se rendirent au vainqueur. Les habitans de Séringapatnam attendaient dans la consternation la loi qu'il lui plairait de leur imposer. L'assaut fut suivi de quelques désordres; mais ils furent bientôt appaisés par l'inflexible sévérité des ordres donnés par le général Harris. Il fit rendre au corps de Tippou-Saïb, trouvé sous un monceau de cadavres, les honneurs de la sépulture, et le fit inhumer dans le tombeau d'Hyder-Aly son père. Ses Etats furent partagés entre la compagnie anglaise, le Nizam et les Marattes. L'ancienne famille que Hyder-Aly avait détrônée, fut rétablie sur le trône de Mysore, dont l'empire fut alors très-circonscrit et hors d'état de donner davantage de l'inquiétude aux Anglais. L'on assura aussi aux enfans de Tippou-Saïb, réduits à l'état de simples particuliers, un revenu suffisant pour vivre honorablement.

La connaissance encore trop imparfaite, dit le major Rennel, que nous avons de la géographie des parties septentrionales de la presqu'île, ne nous permet pas de décrire avec exactitude les limites des nouveaux pays cédés aux Marattes et au Nizam, ni même la position des principaux lieux qui s'y trouvent.

Quant au gouvernement et à la constitution de l'Indostan, nous renvoyons à ce qui a déja été observé. L'empereur du Grand-Mogol, ainsi appelé parce qu'il descend de Tamerlan, Tartare-Mogol ou Mongoul, prend, en montant sur le trône, quelque titre pompeux, tels que ceux de *conquérant du monde, ornement du trône, etc.*; mais il n'est jamais couronné.

INDE AU-DELA DU GANGE.

ÉTENDUE. SITUATION.

Long. 650 l. } Entre les { 2 et 28e deg. de lat. N.
Larg. 360 l. } { 85 et 108e deg. de long. E.
Contenant 82,171 lieues carrées.

Limites.

Cette contrée est bornée au N. par le Tibet et la Chine; à l'E. par la Chine et la mer du même nom; au S. par cette même mer et le détroit de Malaca; et à l'O. par le golfe de Bengale, et l'Inde en-deçà du Gange.

DIVISION.

SITUATION.	ÉTATS, 9.	CAPITALES.
Au N. O.....	Asam.....	Chamdara.
	Empire Birman.....	Ummerapoura.
Au N. E.....	Tonquin.....	Kécho.
	Laos.....	Langione.
	Cochinchine.....	Hue.
	Ciampa.....	Padram.
	Camboge.....	Camboge.
Au centre.....	Siam.....	Siam.
Au S. Presqu'île Orientale.	Malaca.....	Malaca.
Dans le Golfe de Bengale.	Iles d'Andaman.....	
	Iles de Nicobar.....	
Dans le Golfe de Siam.	Iles de Pulo-Condor.....	
	Ile de Pulo-Uby.....	
	Ile de Pulo-Timon.....	

Air et climat. — Les voyageurs diffèrent d'opinion au sujet de l'air de ce pays, les uns préférant celui des provinces méridionales, et les autres celui des septentrionales; mais ils s'accordent à dire que dans les premières il est brûlant et sec, et en quelques lieux humide, et par conséquent malsain. Le climat est sujet aux ouragans, aux orages et aux inondations; ce qui fait que le peuple élève les maisons sur des piliers pour les mettre à l'abri des flots, et il ne connaît d'autre va-

riété de saisons que le sec et l'humide : les moussons de l'E. et de l'O. dominent dans ce pays.

Montagnes. — Elles courent du N. au S. presque dans toute la longueur de la contrée; mais les terres sont basses près de la mer, et couvertes d'eau tous les ans dans la saison des pluies.

HYDROGRAPHIE. *Rivières, golfes, détroits, caps.* — Les principales rivières sont le *Tsampou* ou *Burrampoutre*, la *Domea*, le *Mecon*, le *Menan* et l'*Ava*, ou la grande rivière *Noukian*.

La plus considérable de ces rivières est sans contredit le Burrampoutre, nommé Tsampou dans la partie supérieure de son cours. Cette rivale du Gange a sa source dans les mêmes montagnes; mais prenant une direction contraire, elle coule vers l'E. à travers le Tibet, tourne au S. O. par Asam, et entrant dans l'Indostan se dirige vers le S., prend le nom de Megna, et porte à la branche occidentale du Gange une masse d'eau, sinon supérieure, du moins égale au Gange même. Ces deux superbes fleuves, en approchant de la mer, se divisent en tant de canaux, et reçoivent tant d'autres rivières navigables, qu'une immense étendue de pays jouit par eux de la navigation intérieure la plus avantageuse qu'on puisse imaginer, et entretient continuellement 30 000 mariniers. Ces canaux sont en si grand nombre, que très-peu de parties de ce vaste pays se trouvent, même dans la saison de la sécheresse, à 8 lieues d'une rivière navigable; et dans la saison des pluies périodiques, leurs rivages sont couverts jusqu'à la hauteur de 30 pieds; inondation qui fertilise les terres dans une étendue de plus de trente lieues. Les golfes sont ceux de Bengale, Siam et Cochinchine; les détroits ceux de Malaca et de Sincapora; les caps ceux de Siam, Romana et Bansac.

Sol et productions. — Le sol de cette contrée est fertile en général, et produit tous les fruits délicieux que l'on trouve dans les autres contrées voisines du Gange, ainsi que des racines et des légumes; il donne aussi du salpêtre, et le meilleur bois de *teak* ou chêne indien. Cette espèce, dans ces climats chauds, est meilleure que le chêne d'aucune partie de l'Europe pour la construction des vaisseaux. Le pays abonde encore en soie; les éléphans et autres quadrupèdes, tant sauvages que domestiques, y sont aussi communs que dans les royaumes du Midi et de l'Asie. Les naturels font un grand commerce en or, diamans, rubis, topazes, améthystes et autres pierres précieuses. Le Tonquin ne produit presque point de blé et de vin; mais c'est le pays le plus sain de la presqu'île. En quelques cantons, sur-tout vers le Nord, les habitans ont des goîtres, que l'on attribue à la mauvaise qualité de l'eau.

Habitans, mœurs, divertissemens. — Les Tonquinois sont habiles dans la mécanique, et font le commerce avec beaucoup de loyauté; mais ils sont cruellement opprimés par le roi et les grands seigneurs. Le roi accapare les marchandises, et ses facteurs les revendent aux Hollandais et autres nations. Les Tonquinois aiment beaucoup les maisons vernies, quoiqu'elles en deviennent malsaines et contagieuses. Le peuple du Midi est une race sauvage qui va presque

nue, portant de larges boucles d'oreilles d'or et d'argent, et des bracelets de corail, d'ambre ou de coquilles. Dans le Tonquin et la Cochinchine, à peine peut-on distinguer les deux sexes par leur habillement, qui ressemble à celui des Persans. Les gens de qualité sont curieux des beaux draps d'Angleterre rouges et verts, et les autres portent des habits en coton de couleurs sombres. Dans le pays d'Asam, regardé comme un des meilleurs de l'Asie, les habitans préfèrent la chair du chien à celle de tout autre animal. Le peuple de ce royaume ne paye aucune taxe, le roi étant seul propriétaire de la totalité de l'or, de l'argent et des autres métaux qui s'y trouvent : cependant les habitans vivent dans l'aisance et le contentement. Il n'est presque pas de maître de maison qui n'ait un éléphant pour la commodité de ses femmes et de leur suite : de ses femmes, disons-nous, car la polygamie est en usage par toute l'Inde. Ces Indiens, ainsi que les Chinois, se servaient de la poudre à canon avant qu'elle ne fût connue en Europe, et l'invention en est généralement attribuée au peuple d'Asam. Les habitans de la partie méridionale de la presqu'île sont connus sous le nom de *Malais*, qui leur vient de Malaca, pays voisin. Quoiqu'il règne dans cette presqu'île des superstitions très-grossières, le peuple croit à une vie future ; et lorsqu'un roi meurt, on enterre avec lui un grand nombre d'animaux, et les vases d'or et d'argent dont on croit qu'il fera usage dans l'autre vie. Les peuples de cette contrée aiment beaucoup à briller, et étalent souvent une pompe au-delà de leurs moyens. Ils n'ont de délicatesse dans aucune partie de leur toilette, si ce n'est dans leur chevelure, qu'ils bouclent d'une manière fort agréable. A l'égard de la nourriture, ils sont dégoûtans ; car, outre les chiens, ils mangent rats, souris, serpens et du poisson gâté. Les peuples d'Aracan sont aussi peu délicats dans leurs amours ; car ils louent des Hollandais et autres étrangers pour consommer le mariage avec leurs jeunes épousées, et ils estiment davantage leurs femmes dans l'état de grossesse. Le traitement qu'ils font aux malades est extrêmement bizarre ; et même dans plusieurs endroits, lorsqu'un malade paraît sans espoir de guérison, on l'expose sur le bord de quelque rivière, où il est bientôt noyé ou dévoré par les bêtes sauvages et les oiseaux de proie. Les plaisirs communs en Aracan sont la pêche, la chasse, les festins, et les comédies aux flambeaux du soir au matin.

Langue. — Le malais est la langue qu'on parle principalement, entremêlé d'autres dialectes.

Sciences et savans. — Les bramines, ou tribu sacerdotale, descendent de ces brachmanes dont on parle avec tant de respect à cause de leur antiquité ; et quoique bien inférieurs à leurs ancêtres, comme philosophes et comme savans, ils voient, comme prêtres, leur doctrine religieuse encore suivie par toute la nation ; et ils sont la source de toutes les connaissances qui existent dans l'Indostan. Cependant le *nec plus ultrà* de leur science en mathématiques semble être le calcul des éclipses. Ils ont quelque idée de la logique ; mais ils ne paraissent pas avoir aucun traité sur la rhétorique. En musique, si nous en ju-

geons d'après l'exécution, ils n'ont qu'une théorie barbare; et en médecine, ils ne tirent aucun secours de l'anatomie, les dissections répugnant à leur religion.

Les Asiatiques, dans leurs poésies, s'abandonnent trop à l'imagination; la diction de leurs historiens est verbeuse et diffuse; mais quoique la tournure des compositions orientales s'écarte beaucoup du goût pur des Européens, il y a dans ces ouvrages beaucoup de choses dignes de l'attention des hommes instruits. M. Dow observe que dans le shanscrit ou langage savant des bramines, qui est le grand répertoire de la religion, de la philosophie et de l'histoire des Hindous, il y a plusieurs centaines de volumes en prose qui traitent des anciens Indiens et de leur histoire. Le même écrivain remarque aussi que les registres shanscrits contiennent des relations des affaires de l'Asie Occidentale, très-différentes de celles que nous ont transmises quelques tribus arabes, et qu'il est très-probable qu'un mûr examen convaincrait que les premières de ces relations portent des marques bien plus sûres d'antiquité et d'authenticité que les dernières. Les écrivains arabes, en général, sont si fort prévenus contre les Hindous, qu'on ne peut avoir aucune confiance dans les récits qu'ils nous font à leur sujet.

M. Dow observe qu'on ne peut attribuer au manque d'encouragement donné à la littérature en Orient, le peu de progrès qu'elle a fait, quant à la correction et à la délicatesse de sentiment et de style. Il paraît au contraire qu'aucuns princes du monde n'ont protégé les gens de lettres avec plus d'égards et de générosité que les empereurs mahométans de l'Indostan. Le génie littéraire était non-seulement un moyen sûr de parvenir à un degré de richesses qui étonnerait les Européens, mais le chemin infaillible des premières places de l'Etat. Le caractère d'homme savant était en même temps si sacré, que des tyrans qui se sont fait un passe-temps de baigner leurs mains dans le sang de leurs sujets, non-seulement s'abstenaient de violence à l'égard des hommes de génie, mais redoutaient leurs plumes.

TOPOGRAPHIE.

Royaumes et villes.

ASAM ou ASEM. — Il ne faut pas confondre ce pays avec *Ashem*, royaume de l'île de Sumatra. Il est très-fertile et a des mines d'or et d'argent, de fer et de plomb qui appartiennent au roi. Il produit une grande quantité de gomme-laque, estimée la meilleure des Indes, sur-tout la rouge, dont il se fait un débit prodigieux pour les divers ouvrages vernis qui se font au Japon et à la Chine. On tire encore de ce pays du musc, de l'ivoire, du bois d'aigle, et sur-tout de la soie qui y abonde plus qu'en tout autre pays, mais qui est grossière. On en recueille une autre espèce que produisent des vers assez semblables aux vers à soie communs, mais plus ronds, et demeurant sur les arbres toute l'année. Cette soie, unique en son espèce, n'exige aucun soin. Les vers la filent sur les arbres où ils naissent, se nourrissent et subissent toutes les métamorphoses. L'habitant n'a que la peine de la ramasser. Les cocons oubliés fournissent une nouvelle semence. Pendant qu'elle se développe, l'arbre pousse de nouvelles feuilles, qui servent à la nourri-

ture des nouveaux vars. Ces révolutions se répètent dix à douze fois par an, mais moins utilement dans les temps de pluie que dans les temps secs. Ce royaume produit encore beaucoup de cire, et il y croît des vignes qui donnent d'excellens raisins. Ses habitans sont en général bien faits. Ils ont plusieurs femmes, dont chacune a son occupation particulière. Leur religion est l'idolâtrie.

Ghergnong ou *Chamdara*, est leur ville capitale.

TIPRA ou TIPOURA. — C'est un royaume qui nous est peu connu. Il était anciennement soumis aux rois d'Aracan. Ses habitans envoient à la Chine leur soie, et en reçoivent en retour d'autres marchandises. Leur petite monnaie est une sorte de petites pierres, sur lesquelles sont gravés des chiffres qui en marquent toute la valeur. Le fleuve d'Aracan traverse ce royaume dans toute sa longueur.

Manufactures et commerce. — Ces deux parties embrassent des objets différens dans les diverses contrées de la péninsule; mais nous avons déja fait mention des principales branches. Dans quelques endroits, les habitans sont obligés de tirer leur sel des cendres. Dans toutes les fabrications dont s'occupent ces peuples, ils sont plus industrieux et meilleurs ouvriers que la plupart des Européens; et l'on prétend que dans la tissure des étoffes, la couture et la broderie, et quelques autres ouvrages, ils en font plus avec leurs pieds qu'avec leurs mains. Quoique très-ignorans dans la partie du dessin, ils ont des couleurs d'une vivacité étonnante. La finesse de leurs toiles, et leurs ouvrages de filigrane en or et en argent, sont au-dessus de tout ce qu'on peut trouver en ce genre dans le reste du monde. Le commerce de l'Inde se fait par toutes les nations commerçantes du monde, et il en a été probablement ainsi depuis les premiers siècles. Il n'était pas inconnu même du temps de Salomon; et les Grecs et les Romains en tiraient leurs objets de luxe les plus précieux. Quoique les Hollandais y fassent encore un trafic assez considérable, la meilleure part se trouve concentrée dans les mains de l'Angleterre, par une suite d'événemens étrangers à cette partie de notre ouvrage. Celui de la France a perdu depuis quelque temps, et celui des Suédois et des Danois est de peu d'importance.

EMPIRE BIRMAN.

ÉTENDUE.		SITUATION.	
Long. 360 l.	Entre les	90 et 105° deg. de long. E.
Larg. 275 l.		16 et 27° deg. de lat. N.

Limites.

CET empire est borné au N. par le Tibet et le Boutan; à l'O. par le golfe de Bengale; au S. par le royaume de Siam; et à l'E. par la Chine et les royaumes de Tonquin et Laos.

Division. — Il est divisé en trois grandes provinces, qui, avant la

révolution arrivée en 1754, formaient trois royaumes distincts, divisés eux-mêmes en plusieurs provinces. Ce sont les royaumes d'Ava au N., d'Aracan au milieu, et de Pégu ou Pégou au S.

Montagnes. — Les plus hautes sont vers la frontière de Tibet. Les principales sont celles d'*Anoupec*, entre Ava et Aracan; quelques-unes d'où sortent les sources de la rivière Pégu, courent E. et O.

Hydrographie. *Rivières.* — Les principales sont celles d'*Aracan*, qui coule du N. à l'O., et se jette dans le golfe du Bengale; l'*Irraouadi*, qui passe par Moguang, Bamou, Ummerapoura et Prome, et se jette dans la mer par plusieurs embouchures; celle d'*Ava*, qui a sa source dans le Tibet, et se jette dans le même golfe; et celle de *Pégu*, qui a un cours très-borné, et coule du N. au S. O.

Climat et aspect du pays. — L'air, dans l'Empire Birman, quoique sous les tropiques, est pur et en général très-salubre. Les saisons (et il n'y en a que deux, la saison sèche et la saison pluvieuse) y sont régulières, et l'on y ressent rarement les extrêmes de la chaleur et du froid. Du moins cette chaleur excessive qui arrive avant la saison pluvieuse, dure si peu, qu'elle n'incommode guère.

Depuis le Delta de l'Irraouadi jusqu'aux montagnes, le pays offre la perspective variée et riante de collines et de vallons agréables.

Productions végétales, animales et minérales. — Le sol des provinces méridionales est prodigieusement fertile, et produit d'aussi abondantes moissons de riz que les plus belles provinces du Bengale. Plus au N., le pays est inégal, montueux; mais les plaines et les vallées, sur-tout près des rivières, sont très-fécondes. Elles donnent de bon froment, ainsi que les différentes espèces de menus grains, et la plupart des légumes et des plantes potagères qui croissent dans l'Indostan. Les cannes à sucre, le tabac d'une qualité supérieure, l'indigo, le coton et tous les excellens fruits des tropiques, sont des productions indigènes de cette terre favorisée. Outre le teak (1), qui croît dans l'Empire Birman, au N. d'Ummerapoura, comme dans le S., on y rencontre preque toutes les espèces de bois connus dans l'Inde, et particulièrement de très-beaux sapins.

Les principaux animaux qu'on rencontre, sont l'éléphant dans le Pégu; l'hensa, espèce d'oie sauvage, symbole de l'empire; les tigres, les léopards, l'ours, le rhinocéros, l'orang-outang, le gibbon, le bubale, le cerf, l'antilope, etc.

Le royaume d'Ava abonde en minéraux; à six journées de *Bamou*, près des frontières de la Chine, on trouve des mines d'or et d'argent. Il y a aussi des mines d'or, d'argent, de rubis et de saphirs, qu'on exploite sur une montagne voisine de Kinduem; mais les plus riches sont dans le voisinage de la capitale. On trouve des pierres précieuses

(1) Le teak ou tek est un arbre très-élevé, toujours vert, et dont le bois est au moins aussi dur que celui du chêne. Ses feuilles sont très-grandes, et répandent par le froissement un suc d'un pourpre foncé qu'on emploie dans la teinture. Ses fleurs, petites et blanchâtres, d'une odeur suave, forment au sommet des jeunes rameaux, une panicule ample et pyramidale. Le bois de tek est propre à la construction des vaisseaux.

dans plusieurs autres parties de l'empire. Les minières de qualité inférieure, celles qui fournissent le fer, le plomb, l'étain, l'antimoine, l'arsénic, le soufre, y sont en grande abondance. En creusant près de la rivière, on trouve une grande quantité d'un ambre extrêmement pur et transparent. On rencontre de l'or dans les lits sablonneux des courans qui descendent des montagnes. Il y a aussi des améthystes, des grenats, de superbes chrisolites, du jaspe, des pierres d'aimant, du marbre et du pétroléum.

Population, mœurs, usages, amusemens, habillemens, etc. — La population de l'Empire Birman peut être évaluée à environ 1,800,000 habitans.

Quant à la figure et à la taille, les Birmans ressemblent en général beaucoup aux Chinois; leur caractère diffère non-seulement de ces peuples, mais n'a même aucune espèce de ressemblance avec les naturels de l'Inde, dont ils ne sont pourtant séparés que par une étroite chaîne de montagnes, qui, dans plusieurs endroits, permet une communication facile. Malgré le peu d'étendue de cette barrière, la différence physique de ces nations pourrait à peine être plus grande, quand elles seraient placées aux deux extrémités du globe. Les Birmans sont vifs, curieux, actifs, quelquefois colères et impatiens, mais en général doux, humains et hospitaliers. Les femmes et les filles birmanes ne sont point enfermées, et on a avec elles une communication aussi libre qu'en Europe; mais, sous d'autres rapports, les femmes ont de justes sujets de plaintes. Elles sont regardées comme d'une espèce inférieure à celle de l'homme, et la loi met entre les deux sexes une distinction qui paraît humiliante aux Européens. En justice, le témoignage d'une femme n'a pas le poids de celui d'un homme, et elle est obligée de faire sa déposition hors du *rhoum* (lieu où l'on rend la justice), dont il ne lui est pas même permis de monter les marches.

Les Birmans ont, dit-on, la coutume de vendre leurs femmes aux étrangers; mais on se tromperait grossièrement de croire que c'est un usage général. Il n'appartient qu'aux plus basses classes de la société, et provient souvent plutôt d'un grand besoin que d'un acte volontaire. Cependant cet usage ne déshonore pas la femme. Les femmes birmanes sont rarement infidèles. Elles sont en général trop occupées pour avoir le temps de se livrer au libertinage. Les femmes publiques sont reléguées dans des quartiers séparés. Il est rare qu'une dame, même du plus haut rang, ou une princesse du sang, soit chez elle à rien faire. Ces dames, semblables aux dames grecques de l'antiquité, filent et font courir la navette, tandis que la maîtresse en surveille les travaux. Les amusemens des Birmans sont tout à-la-fois religieux et civils. La dédicace d'un nouveau temple à *Gautma* (divinité des Birmans), la pose d'un *piasath* (aiguille dorée qui se met au haut des temples), le commencement ou la fin d'une année, sont des occasions de fêtes, qui se prolongent quelquefois plusieurs jours. La lutte et le pugilat font partie de ces amusemens, et les lutteurs développent en général beaucoup de force, d'adresse et d'agilité. Les vainqueurs reçoivent en présent de l'officier public deux pièces de toile de coton,

qu'il leur étend sur les épaules. Les feux d'artifice font aussi partie de ces fêtes ; mais ils ne sont, à beaucoup près, ni aussi beaux ni aussi bien ordonnés que ceux des Chinois. Les jeux scéniques y sont aussi en usage, et les pièces offrent quelque intérêt pour ceux qui entendent la langue. Le dialogue en est vif, mais naturel ; l'action rapide, mais vraisemblable. Le costume des principaux personnages est magnifique, et convenable aux rôles qu'ils jouent. Pendant les entre actes un bouffon amuse les spectateurs. Comme les Birmans aiment beaucoup à voir singer les autres, comme ils ont une physionomie très-mobile, ils réussissent très-bien dans le genre des mimes.

Le dernier jour de l'année birmane, qui correspond à notre 12 avril, pour se purifier, soi-disant, de toutes les souillures de l'année, les femmes birmanes jettent de l'eau sur tous les hommes qu'elles rencontrent ; et les hommes peuvent leur rendre la pareille : cela occasionne beaucoup de joie et de divertissement, sur-tout parmi les jeunes filles, qui, armées de pots et de grandes seringues, cherchent à mouiller les gens qui passent dans les rues, et rient de bon cœur quand on leur lance quelque potée d'eau.

Les Birmans aiment beaucoup la poésie ; quand leurs vers sont bien déclamés, ils sont doux et harmonieux. Ils ont des poëmes épiques et religieux très-célèbres. La musique est aussi fort cultivée dans l'étendue de leur empire, et plus généralement que dans l'Inde.

Les Birmans regardent la piété filiale comme un précepte sacré, et il est religieusement observé. On n'y voit jamais de mendiant. Quand un homme est incapable de gagner sa vie, les autres prennent soin de lui. Le jour de 24 heures est divisé en huit parties de 3 heures chacune. On frappe les heures sur un tambour oblong.

L'habillement de cérémonie des Birmans a de la grace et de la noblesse ; c'est une robe de velours ou de satin à fleurs, qui descend jusqu'aux talons, et a un collet ouvert et des manches larges. Par-dessus ils ont un manteau léger et flottant. Ils portent de hauts bonnets de velours tout unis ou brodés en soie et ornés de fleurs d'or, suivant le rang de ceux qui les portent. Les boucles d'oreilles entrent dans la parure des hommes. Celles des nobles sont de petits tubes d'or, d'environ trois pouces de long, de la grosseur d'une plume. Les dames birmanes se distinguent aussi par leur parure. Elles nouent leurs cheveux sur le haut de la tête, qu'elles ceignent d'un bandeau ; dont la broderie et les ornemens indiquent leur rang. Elles portent une espèce de chemise qui ne passe pas la hanche. Par-dessus cette chemise elles ont une veste large avec des manches serrées. Une longue pièce de toile ou d'étoffe de soie leur ceint les reins, et fait deux fois le tour de leur corps en traînant jusqu'à terre. Quand les femmes de qualité rendent visite, elles ont une ceinture de soie pareille à un long schall, et dont les bouts, rejetés sur leurs épaules, flottent avec grace.

Les femmes du peuple ne portent ordinairement qu'un vêtement fait comme une très-grande chemise. Ce vêtement enveloppe le corps et est retroussé sous les bras. Il se croise sur leur sein, qu'il cache à peine, et tombe en s'ouvrant jusqu'au bas de la jambe.

Lorsque les Birmanes se parent, elles teignent en rouge leurs ongles et le dedans de leurs mains. Elles sèment aussi sur leur sein de la poudre de bois de sandal. Les femmes et les hommes peignent leurs paupières et leurs dents en noir; aussi leur bouche a un grand désagrément aux yeux d'un Européen; désagrément encore augmenté par l'habitude qu'ils ont de mâcher continuellement des feuilles de bétel.

Mariages. — Les Birmans ne marient jamais leurs enfans avant qu'ils soient parvenus à l'âge de puberté. Par les lois birmanes la polygamie est défendue, mais il est permis d'avoir un nombre illimité de concubines. Lorsqu'un jeune Birman veut se marier, sa mère et ses plus proches parens le proposent aux parens de la fille. Si cette proposition est agréée, quelques-uns de ses amis se rendent chez la fille, et conviennent de la dot qu'elle doit avoir. Le jour de la noce, le jeune homme envoie dès le matin à sa prétendue trois pièces d'étoffes qui tiennent lieu de jupon, trois ceintures, et trois pièces de mousseline, avec les boucles d'oreilles, les bracelets et les autres joyaux que sa fortune lui permet de donner. Les parens de la femme apprêtent un grand festin, et on passe le contrat de mariage. Le mari offre à sa femme du thé mariné qu'elle accepte, et elle lui en présente autant. C'est à quoi se borne la cérémonie.

Funérailles. — On célèbre les funérailles des Birmans avec beaucoup de solennité et de grandes marques de douleur. Le corps est mis dans un cercueil, et des hommes le portent sur leurs épaules. Le convoi marche très-lentement; les parens suivent le corps en habits de deuil, et des femmes, payées à cet effet, le précèdent en chantant des hymnes funèbres. Les Birmans brûlent leurs morts, excepté les pauvres, qu'on enterre ou qu'on jette dans la rivière, parce que la cérémonie du bûcher est très-dispendieuse.

Langue. — La langue birmane a 33 sons simples, que leur alphabet figure par un nombre égal de caractères. Les Birmans ont outre cela différentes marques et abréviations pour suppléer aux voyelles longues et brèves, aux diphthongues, etc. Ils écrivent comme nous, de gauche à droite, et quoiqu'ils ne laissent pas d'espace entre leurs mots, ils marquent les pauses d'une phrase et les points. Leurs lettres sont distinctes, et leurs manuscrits en général sont fort beaux. Les livres sont composés de feuilles de palmier, sur lesquelles les lettres sont gravées avec un burin. Il y a dans chaque *kioum*, ou monastère, une bibliothèque, ou dépôt de livres, conservés ordinairement dans des caisses en laque.

Religion. — La religion des Birmans est une secte de celle des Indous. Ils adorent Vishnou, sous le nom de *Gautma*. Ils sont très-religieux, comme il le paraît par la quantité innombrable de temples érigés dans tout l'empire en l'honneur de leur dieu, et ornés avec un luxe et une richesse inimaginables. Ils ont aussi un nombre prodigieux de prêtres, moines, etc., qui ne s'occupent nullement de ce qui a rapport au gouvernement de l'Etat. Quelle que soit la superstition des Birmans pour leurs divinités, elle ne les porte point à troubler le culte

des autres sectes, qui jouissent dans tout l'empire de la liberté la plus grande des cultes.

TOPOGRAPHIE.

Villes, forts, édifices publics et particuliers.

AVA — *UMMERAPOURA*, capitale de ce royaume, et séjour de l'empereur des Birmans, est située à environ deux lieues de l'ancien Ava, dans une péninsule de la province d'Ava, au bord d'un lac accru des débordemens des eaux de la rivière du même nom, dont cette péninsule la sépare. C'est une des plus belles et des plus florissantes villes de l'Orient. Elle est très-prodigieusement peuplée, et contient un grand nombre d'édifices, plus remarquables cependant par leurs ornemens intérieurs que par leur architecture. La forteresse est vaste, régulière et solidement bâtie à la manière des Asiatiques. Les remparts sont très-élevés, séparés par un parapet flanqué de bastions d'excellente maçonnerie et entouré d'un fossé large et profond, revêtu d'un mur de briques, et toujours plein d'eau. Les portes sont garnies de canons, et un retranchement défend le passage du fossé. Les rues sont belles, larges et pavées en briques; mais les maisons sont basses, construites en bois et couvertes en tuiles. Les boutiques ouvertes sur la rue sont très-brillantes : près du fort est la rue des orfèvres, qui offre à la vue une grande variété d'argenterie birmane.

Le palais est un grand bâtiment en briques, précédé de plusieurs cours spacieuses. L'endroit où l'empereur tient sa cour est une pièce immense, soutenue par 77 colonnes, distribuées en onze rangs de sept chacun. Le toit du bâtiment est à plusieurs étages, dont les plus élevés sont au centre. Au fond de la salle on voit une haute jalousie dorée qui occupe toute la largeur de l'édifice, et au centre une porte dorée qui, ouverte, découvre le trône, qui est de la plus grande magnificence. Les autres palais des princes de la famille royale et les *kioums* ou monastères, sont très-beaux à Ummerapoura.

Ava, au S., jadis capitale du royaume de même nom, n'est presque plus qu'un désert depuis que l'empereur actuel a transféré le siége à Ummerapoura. Elle était partagée en haute et basse ville, toutes deux fortifiées. La basse, qui était la plus grande, avait environ deux lieues de circonférence. Elle est encore en grande partie environnée d'un mur, au pied duquel il y a un fossé large et profond. Comme les maisons d'Ava, ainsi que celles de tout l'empire, sont bâties en grande partie en bois et en bambou, un ordre de l'empereur les a fait transporter dans la nouvelle ville. On remarque encore la trace des rues et les emplacemens des maisons.

Chagain, autrefois résidence impériale. Cette ville est située en partie au pied et en partie sur le penchant d'une montagne escarpée. Chacune des éminences de cette montagne est couronnée d'un temple pyramidal; et ces temples s'élevant irrégulièrement l'un au-dessus de l'autre, presque au sommet de la montagne, forment tous ensemble un coup d'œil magnifique. La perspective en est d'autant plus brillante, qu'ils sont blanchis et entretenus avec beaucoup de soin.

Meahmon, sur la rive occidentale de la rivière d'*Ava*, est assez considérable. Elle est environnée d'arbres de Palmyre. On y fabrique une grosse toile de coton mouchetée, qui sert de vêtement aux Birmans d'une classe inférieure.

Summeïkioum est une très-grande ville, dont les maisons sont irrégulièrement bâties. On cultive beaucoup de riz dans ses environs. Elle a une manufacture de salpêtre et de poudre à feu la plus considérable de l'empire; on y fait toute la poudre nécessaire à l'approvisionnement des arsenaux impériaux. C'est le seul genre d'industrie des habitans de cette ville. Le gouvernement défend sévèrement l'exportation de la poudre et du salpêtre, et personne ne peut en vendre sans une permission expresse.

Schouaydong, petite et jolie ville, a environ 300 maisons qui forment une rue très-droite; chaque maison possède un petit jardin entouré d'un

treillis de bambon. Deux *kioums*, et quelques temples qui y sont, n'ont rien de très-remarquable en eux-mêmes; mais la vue s'arrête avec plaisir sur les grands arbres qui les ombragent.

Pagham, à l'O., grande et belle ville, qui forme le titre d'un prince de la famille impériale. Les maisons sont de bambou, et élevées au-dessus du sol comme dans les autres villes birmanes. On voit beaucoup de boutiques où l'on vend de la poterie vernissée, des boites, des bassins, des coupes et divers autres objets de différentes couleurs, et vernis avec beaucoup de goût : les bazars ou marchés sont approvisionnés de riz, de différentes espèces de pois, d'herbage, d'ognon, de fruits, de poisson frais et de lézards, que les Birmans regardent comme un manger très-délicat. Il y a dans cette ville deux ponts de bois assez jolis.

Sillah-Miou, au S. O., est une ville grande et célèbre par ses manufactures de soieries. Les étoffes sont d'un tissu serré et fort, et durent, dit-on, plus long-temps que celles de la Chine et de l'Indostan, et les couleurs en sont jolies et brillantes. Cette ville est entourée de grands arbres, et possède plusieurs temples.

TONGHO. — *Tongho*, au S. O., capitale de cette province, très-riche et très-peuplée, à laquelle elle donne son nom, sert d'apanage à l'un des fils de l'empereur. Les habitans excellent dans la fabrication des toiles de coton, et ses environs produisent le meilleur bétel de l'empire.

PROME. — *Prome*, capitale de cette province, servant d'apanage au second fils de l'empereur. Elle contient environ 40,000 habitans, et ses bazars sont très-bien pourvus de ce qui est nécessaire à la vie. Cette ville est environnée de palissades. On voit dans les environs une très-belle carrière de pierre. Tout près de la ville on remarque un manége impérial où l'on dresse des éléphans.

Kanoungohé, ville fort longue, est remarquable par un quai très-bien bâti, avec un parapet où l'on monte par un escalier en bois qui a cent marches. La population en est considérable.

Kioum-Zeïk, au S. O., ville riche et bien bâtie, sur l'*Ava*, est coupée par divers canaux que forme la rivière, et sur lesquels on a construit de jolis ponts de bois. C'est aux manufactures de toiles de coton que Kioum-Zeïk doit sa prospérité. Ses environs abondent en indigo.

ARACAN. — Cette province, autrefois royaume, est au S. du Tipra, et très-fertile et très-peuplée. L'air en est très-sain et le pays agréablement coupé par des rivières, des lacs et des étangs. On y trouve des bois de toute espèce, des jardins et des marais cultivés avec soin, des campagnes et des collines fertiles, d'excellens pâturages, et une grande multitude de bestiaux. Ses montagnes renferment quelques mines d'étain et de plomb. Le riz croît abondamment dans plusieurs contrées, et sa qualité est excellente. Les arbres, toujours verts, produisent quantité de fruits délicieux, des bananes, des mangos, espèce de concombre, des oranges, des limons, des cédrats d'une prodigieuse grosseur, et si pleins de suc, que d'un seul on en tire souvent de quoi remplir un vase considérable. Le durion est aussi commun dans l'Aracan qu'à Siam. C'est un fruit qui croît sur un grand arbre, que ces Indiens appellent *batan*. Il est de la grosseur du melon. Sa chair est blanche et d'un goût exquis. Il se trouve dans les forêts des éléphans, des buffles et des chameaux, que l'on prend et que l'on emploie comme les chevaux, qui dans ce pays sont très-rares.

Aracan, capitale, à 15 ou 20 lieues de la mer, est située dans une vallée entourée de montagnes. Cette ville est grande, mais les maisons en sont très-basses. Elle a plusieurs grandes places qui servent de marchés. On fait monter le nombre de ses pagodes à 600. Le palais de roi était vers le milieu de la ville. Il était très-vaste, environné d'une triple enceinte de murailles, et renfermait, dit-on, des richesses incroyables, tant en or qu'en pierreries. Ce royaume, avec sa capitale, vient d'être réuni à celui d'Ava, comme on le verra à l'article *Histoire*.

PÉGU. — *Rangoun* est la principale ville de commerce de l'Empire Birman. Son port, l'un des plus beaux de l'Orient, est très-fréquenté par les négocians arméniens, musulmans, français, anglais, etc. Sa population est de 30,000 habitans de toutes nations; les rues sont bien pavées. Il y a plusieurs

ponts en bois, et une longue et belle chaussée sur laquelle les vaisseaux déchargent leurs marchandises. On voit aussi une superbe douane bâtie en briques, et couverte en tuiles. Rangoun, depuis long-temps le refuge des débiteurs insolvables de toutes les parties de l'Inde, est remplie d'étrangers ruinés, que les Birmans accueillent avec bienveillance, et qui font quelque petit négoce. Là on trouve des gens de tout pays et de toute couleur. Dans la bourse on voit un mélange de figures tel qu'on n'en trouve pas dans les plus grandes villes.

Pégu est la capitale de la province, autrefois du royaume de même nom. Elle est gouvernée par un vice-roi nommé par l'empereur. Cette ville nouvelle, car l'ancienne a été entièrement détruite lors de la révolution arrivée dans l'Empire Birman en 1754, n'a que 6 à 8,000 habitans. Elle est environnée de pieux de dix à douze pieds de haut; et du côté du N. et de celui de l'E., elle touche aux anciennes murailles. On construit chaque jour de nouvelles maisons. La principale rue traverse la ville de l'E. à l'O., coupée diamétralement par deux rues moins grandes non encore achevées. A chaque extrémité de la principale rue, est une porte par laquelle on entre dans la ville, et que l'on ferme tous les soirs; après quoi on ne peut entrer et sortir que par un guichet. A chacune des portes est placée une mauvaise pièce de canon. Les rues de Pégu sont fort larges et pavées en briques, que les ruines de l'ancienne ville fournissent en abondance, et de chaque côté est un petit canal pour l'écoulement des eaux. A Pégu et à Rangoun, les seuls édifices bâtis en briques sont les maisons qui appartiennent à l'empereur, et les temples. L'empereur a défendu d'employer des briques pour les maisons des particuliers, parce qu'il craint, dit-on, que sous prétexte de bâtir des maisons, on ne construise quelque forteresse dangereuse au repos de l'État. La demeure du vice-roi, quoique bien peu digne de son rang, est cependant fort belle en la comparant aux autres maisons de Pégu. L'édifice le plus remarquable est le superbe temple de *Schoe-Madou*, c'est-à-dire, du dieu d'or. Ce temple est construit sur une double terrasse; la première a 10 pieds d'élévation au-dessus du sol, et la seconde en a 20 au-dessus de la première; l'une et l'autre forment un parallélogramme: de grands escaliers en pierre conduisent aux terrasses. On voit de chaque côté les demeures des *rhahaans*, ou prêtres, élevées de quatre à cinq pieds au-dessus du sol. Chacune de ces demeures n'a qu'une seule chambre assez vaste, bâtie en planches et couverte en tuiles; les piliers qui les soutiennent sont tournés avec élégance. Le temple est en forme de pyramide, construit en briques et mortier, dans lequel il n'y a ni ouverture, ni aucune autre espèce de vide. Il forme à sa base un octogone, et il s'arrondit en s'élevant. Chaque face de l'octogone a 162 pieds de large. A six pieds de hauteur on voit un grand avancement, sur lequel sont assises, à une égale distance l'une de l'autre, 57 colonnes pyramidales de 27 pieds de haut et de 40 pieds de circonférence à leur base. Au-dessus est un autre avancement, qui porte également 53 colonnes de la même forme et de la même grandeur que la première. L'édifice et la corniche sont revêtus de moulures en forme de cercles; plusieurs ornemens ressemblent à des fleurs de lis; au-dessus des dernières moulures sont d'autres ornemens en stuc, pareils au feuillage d'un chapiteau corinthien; et le tout est couronné par un *tée* (1) en fer, surmonté d'une aiguille et d'une girouette dorées.

Commerce et manufactures. — Le commerce est très-considérable entre la capitale de l'Empire Birman et la province d'Yu-nan en Chine. Le principal article qu'on tire d'Ava est le coton. Il y en a, dit-on, de deux sortes, l'un de couleur foncée, dont on fait le nankin, et l'autre blanc comme le coton de l'Inde. L'ambre, l'ivoire, les pierres précieuses, le bétel et les nids d'hirondelles, exportés de l'Archipel oriental, sont aussi des objets de commerce. Les Birmans prennent

(1) Le *tée* est une espèce de coupe renversée.

en retour des soies écrues et travaillées, des velours, des feuilles d'or, des confitures, du papier et quelques articles de quincaillerie. Les marchandises étrangères se transportent la plupart en remontant la rivière d'Ava. Il en passe une partie par l'Aracan, que des paysans portent sur leurs têtes à travers les montagnes. Les principales de ces marchandises consistent en draps d'Europe, quelque quincaillerie, grosses mousselines du Bengale, mouchoirs de soie de Cossembourg, porcelaine qui ne peut être transportée par terre, et des glaces. Un objet fort recherché, et qui se vend très-cher chez les Birmans, sont les excellentes noix de coco, des îles Nicobar. Les négocians portent dans le royaume d'Ava, de l'argent, de la laque, des pierres précieuses, et d'autres articles en petite quantité.

Constitution et gouvernement. — Le gouvernement de l'Empire Birman est un despotisme absolu comme dans presque tous les États d'Orient. Après l'empereur, le personnage le plus important est l'*eugée tekien*, ou prince royal, puis son fils, s'il en a un, et les frères de l'eugée tekien, qui ne vont jamais qu'après, la couronne appartenant aux héritiers mâles en ligne directe. A la suite des princes du sang sont les *woungées*, ou principaux ministres d'État. Ils doivent être au nombre de quatre. Les woungées forment le grand conseil de la nation. Chaque jour, excepté les fêtes, ils siégent dans le *lotoue* ou conseil d'état, depuis midi jusqu'à trois ou quatre heures. Ce sont eux qui donnent les ordres pour les vice-rois et gouverneurs de provinces. Indépendamment de ces ministres il y a quatre *altawouns* ou ministres de l'intérieur, qui ont une influence quelquefois funeste aux desseins des woungées, pouvant à toute heure entrer chez le monarque, et étant ses conseillers particuliers.

Le gouvernement Birman ne reconnaît ni emplois ni dignités héréditaires; à la mort de ceux qui les possèdent, ils retournent à la couronne. Le *tsaloé* ou la chaîne, est le signe qui décore les nobles. Les degrés de noblesse sont distingués par le nombre de cordons qui composent la chaîne. Le degré le plus élevé en a douze; mais personne ne peut en porter un plus grand nombre, excepté l'empereur qui en a vingt-quatre.

Revenus, monnaies, etc. — Le dixième de tous les produits appartient à l'empereur. Il peut prélever un dixième sur toutes les marchandises étrangères qui entrent dans ses Etats. Les droits de douane sur les objets d'importation, ainsi que ce que le gouvernement retire des produits des terres et des manufactures, se perçoit presque totalement en nature. On en convertit une petite partie en argent, et le reste est distribué comme il a été reçu, pour le salaire des gens employés par la cour. Les princes du sang, les grands officiers de l'Etat, les gouverneurs de province, reçoivent en apanage des provinces, des villes, des villages, des fermes pour soutenir leur rang, ou à titre de récompense; et dès-lors ils ont la pleine jouissance des revenus de ces biens.

Le trésor impérial ne fournit de l'argent que dans des occasions extraordinaires, et lorsqu'il ne peut faire autrement. On donne à un

homme les émolumens d'un emploi, à un autre un poste où il perçoit certains droits; un troisième reçoit une terre. Par ces concessions ils sont non-seulement tenus à une servitude personnelle, mais tous ceux qui leur sont attachés y sont également assujettis. Ils s'appellent les esclaves de l'empereur, et leurs vassaux sont appelés leurs esclaves. Ainsi on reconnaît dans le gouvernement Birman les traces de la tyrannie féodale.

Les Birmans comme les Chinois ne possèdent pas de monnaie frappée. L'argent et le plomb en lingots représentent les valeurs. C'est pourquoi ce sont le poids et la pureté du métal qui en font le prix; et les naturels sont très-habiles à en faire l'estimation. Ce que l'on appelle un *takal*, qui vaut à-peu-près 3 fr. 50 cent. de notre monnaie, est la pièce d'argent la plus commune en circulation; elle pèse dix deniers dix grains et trois quarts. Elle se subdivise en *tubis*, en *mous* et en *maths;* deux *tubis* font un *mou*, deux *mous* un *math*, et quatre *maths* un *takal*. Les balances et poids dont on se sert dans tout l'empire pour peser ces métaux, sont fabriqués dans la capitale. On leur met une empreinte, et il est défendu d'en avoir d'autres.

Forces militaires et navales. — On pourrait appeler les Birmans un peuple de soldats, puisque chez eux tout habitant est sujet à réquisition pour le service militaire. Cependant leurs forces militaires régulières ne sont pas considérables; elles ne comprennent que la garde de l'empereur et le nombre de troupes nécessaires pour le service de la capitale.

Le gouvernement donne des armes aux soldats, des munitions, et une certaine quantité de grain par jour, mais point de solde. Les parens de chaque soldat sont tenus de répondre de sa conduite; en cas de désertion ou de trahison, l'épouse innocente, les enfans et les parens du coupable sont impitoyablement traînés au supplice. Les forces navales des Birmans consistent en leurs chaloupes de guerre. Chaque ville considérable, située près de la rivière, doit fournir un certain nombre d'hommes, et une ou plusieurs chaloupes, proportionnément à ses moyens. L'empereur peut en un instant rassembler 500 de ces chaloupes. Les plus grandes ont depuis 80 jusqu'à 100 pieds de long; mais elles n'ont guère que 8 ou 10 pieds de large. Elles portent depuis 50 jusqu'à 60 rameurs, qui se servent d'une courte rame sur un pivot. La proue est formée d'un seul morceau, et a une surface plate sur laquelle on place, en temps de guerre, une pièce de canon de 6, de 9, et même de 12 livres de balle. L'affût est fixé par de forts verrous des deux côtés, et il y a souvent des pierriers à l'extrémité de la poupe. Les matelots ont une épée et une lance, qu'ils placent à côté d'eux quand ils rament. Outre l'équipage, il y a ordinairement trente soldats à bord, avec des fusils. Ainsi armés, ces vaisseaux partent en flottes, à la rencontre de leurs adversaires; et lorsqu'ils se joignent, ils forment une ligne de bataille, la proue tournée vers l'ennemi. L'attaque des Birmans est très-impétueuse; ils fondent avec beaucoup de rapidité en chantant des airs guerriers, tant pour encourager leurs soldats que pour intimider leurs ennemis, et régler

les coups de rames. Ils tâchent en général de venir à l'abordage, en jetant les grapins; et quand ils y parviennent, le combat devient furieux, car ils ont beaucoup de courage, de force et d'agilité.

Lois. — Le code des lois d'un peuple si tolérant respire la plus saine morale; il renferme des lois spéciales contre presque tous les genres de crimes. Il cite de nombreux exemples de chacun de ces crimes, et donne les décisions des sages, afin de guider l'inexpérience en cas de difficulté. La justice criminelle est douce en certains cas, mais sévère dans d'autres. Quiconque est coupable d'une usurpation de pouvoir, ou de quelque crime de haute trahison, subit le châtiment le plus sévère. La première fois qu'un homme commet un vol, il n'encourt pas la peine de mort, à moins qu'il n'y ait eu meurtre ou mutilation. Dans le premier cas, on imprime un cercle sur chaque joue du coupable, avec une aiguille et de la poudre, à laquelle on met le feu, et on lui grave de la même manière sur la poitrine le mot *voleur*, avec le nom de l'objet volé. S'il recommence, on lui coupe un bras et enfin, pour un troisième vol, on lui tranche la tête; exécution que les bourreaux birmans font avec une singulière adresse. Par le code civil, le divorce entre époux est permis; mais il en coûte des sommes si grandes pour en venir là, qu'on en voit très-peu.

Histoire. — L'histoire des peuples placés en-deçà ou au-delà du Gange, est très-peu connue, jusqu'à l'époque où les Portugais ayant doublé le Cap de Bonne-Espérance, arrivèrent dans ces contrées sous le règne d'Emmanuel. Tout ce qui nous est parvenu par eux, c'est que le pays situé entre le S. E. de l'Inde, la province chinoise d'Yunan et la mer orientale, était divisé en quatre grandes souverainetés, connues sous les noms d'*Aracan*, d'*Ava*, de *Pégu* et de *Siam*. Au milieu du seizième siècle les Birmans étaient soumis aux Péguans; mais les premiers, aidés des Portugais, secouèrent le joug des Péguans, et les tinrent même sous leur joug jusqu'au milieu du 17e siècle, que différentes provinces du Pégu secouèrent le joug. De là s'élevèrent des guerres cruelles entre les deux peuples. Les avantages remportés par les Péguans les enhardirent tellement, qu'en 1752 ils allèrent assiéger Ava. Les Birmans, découragés par leurs nombreuses défaites, se rendirent à discrétion. Douipdie, roi d'Ava, fut conduit prisonnier dans les Etats de Bonnadalla, roi de Pégu, qui confia le gouvernement du royaume d'Ava à son frère Apporaza.

Cette conquête fut suivie, pendant quelque temps, d'une apparente tranquillité. Presque tous les Birmans se soumirent à la loi du vainqueur. Alompra, seul, Birman d'une naissance assez obscure, et simple chef de Monchabon, village à environ dix lieues de la rivière d'Ava, mais d'un esprit pénétrant et propre pour les entreprises les plus difficiles, résolut d'arracher ses concitoyens au joug qui pesait sur eux. Cet homme comptait alors à Monchabon et dans les environs cent de ses amis, au courage et à la fidélité desquels il pouvait se fier. Les Péguans s'imaginant n'avoir rien à craindre d'un endroit si près du chef-lieu de la vice-royauté, n'avaient à Monchabon que cinquante soldats qui traitaient les Birmans avec une hauteur insul-

tante. Alompra saisissant le moment où quelque nouvelle injustice avait irrité ses compatriotes, rassembla ceux de son parti, et massacra les cinquante Péguans. Il tailla en pièces une seconde troupe plus forte que la première. Il profita de la terreur qu'avait inspirée le succès de ses armes, pour assiéger Ava, qui se rendit d'autant plus aisément, que Dotacheu, neveu d'Apporaza, et qui y commandait par *interim*, fut saisi d'une terreur panique et quitta la place. Alompra mit une garnison dans le fort. Ces événemens arrivèrent en 1753. Les revers qu'essuyaient les Péguans éveillèrent enfin l'attention de Bonnadalla, sur les dangers auxquels ses propres États se trouvaient exposés.

Au mois de janvier 1754, on arma à Syriam beaucoup de chaloupes de guerre dont le commandement fut confié à Apporaza, pour aller soumettre les insurgens. La saison où ce général partit, était la plus défavorable, parce que pendant les mois de février, mars et avril, les eaux de la rivière d'Ava sont à peine navigables; les rochers et les bancs de sable y arrêtent souvent les bateaux chargés, et le vent du Nord qui se fait sentir continuellement, est encore un grand obstacle pour les remonter. En conséquence Alompra eut le temps de rassembler des forces et de se disposer à repousser le danger. Apporaza trouva donc Alompra préparé à se défendre. On s'attaqua bientôt avec acharnement. L'action fut longue et sanglante; mais enfin Alompra fut vainqueur, et une bonne partie des Péguans fut taillée en pièces. Cette défaite ne fit que les irriter; et le 13 octobre 1754, après avoir, sous prétexte d'une conjuration tramée par lui, massacré le vieux monarque d'Ava, ils égorgèrent tous les Birmans qu'ils purent joindre, sans distinction d'âge ni de sexe. Cet acte sanguinaire eut des suites terribles; les Birmans usèrent de représailles, et massacrèrent à leur tour tous les Péguans qu'ils rencontrèrent.

Cependant Alompra prenait tous les moyens d'assurer ses succès. Après avoir laissé le commandement d'Ava et de Monchabon à ses deux fils, il partit avec une nombreuse flotte pour combattre les Péguans qui attaquaient Prome. La rapidité de sa marche ne pouvait manquer d'inspirer de la terreur aux ennemis et de l'audace à ses propres soldats. Au moment de son arrivée, les Péguans furent attaqués et chassés des retranchemens qu'ils avaient construits au Nord de la forteresse. Dans le même temps, les flottes combattaient avec fureur; enfin la victoire se décida pour les Birmans, et les Péguans prirent la fuite. Alompra, qui savait toujours profiter de ses avantages, se rendit aussitôt à Lounzai, occupée par les Péguans, qui l'évacuèrent; et les vainqueurs s'en étant emparés, lui donnèrent le nom de *Maah-Oun*, qui signifie rapide conquête. La nouvelle défaite de Bonnadalla sema la consternation dans toute l'étendue de son royaume. Une seconde bataille où Apporaza fut complètement battu le 21 avril, acheva de les abattre. Cette victoire était décisive pour Alompra. Les Péguans s'enfuirent à Syriam; plusieurs même, et entre autres Apporaza, ne s'arrêtèrent que lorsqu'ils furent dans leur capitale. La prise de Syriam, qui suivit quelque temps après, décida le sort des Péguans. N'ayant aucune communication avec les contrées occi-

dentales de Dalla et de Bassien, ainsi que de la navigation des rivières de Rangoun et d'Ava, ils n'eurent bientôt plus de moyen de continuer la guerre. Cependant, malgré toutes leurs pertes, les Péguans se préparèrent à soutenir un siége dans leur capitale, qui, à la vérité, était dans un meilleur état de défense que ne le sont ordinairement les villes de ces contrées.

A la fin de la saison des pluies, Alompra partit de Syriam, et se rendit en quatre jours au pied des murs de Pégu. Après plusieurs traités et capitulations sans aucune suite, cette ville fut obligée d'ouvrir ses portes au vainqueur. Le roi fut fait prisonnier, et sa capitale fut livrée au pillage. Vainqueur de son principal ennemi, Alompra porta le coup le plus terrible aux Péguans. Cette nation, après avoir perdu sa capitale et son souverain, ne put résister davantage au vainqueur. Après la reddition de la capitale du Pégu, le gouvernement péguan fut totalement anéanti. Les différentes tentatives que ce malheureux peuple a faites depuis pour briser son joug, n'ont servi qu'à river ses chaînes; et Alompra, après avoir laissé à ses successeurs la possession paisible d'une triple couronne, mourut à deux journées de Martaban, le 15 mai 1760, à l'âge d'environ cinquante ans. Son troisième fils, Mindéragée Praw, règne aujourd'hui sur les trois peuples d'Aracan, de Pégu et d'Ava, avec une autorité et une soumission qui laissent d'autant moins d'espoir de changement, qu'il a des fils en état de le remplacer dignement.

TONQUIN.—Ce royaume est borné à l'O. par celui de Lahos; au N. et à l'E. par la Chine; au S. par la Cochinchine et par le golfe du même nom; il est arrosé par plusieurs rivières, dont la principale est celle de *Chale*. L'air est sain et agréable, particulièrement dans les temps secs. Le terroir du Tonquin est très-fertile, particulièrement en riz et en fruits excellens. Les oranges, et sur-tout les ananas, y croissent en abondance. Ce pays abonde aussi en animaux et oiseaux sauvages et domestiques. On n'y voit ni moutons, ni ânes, ni lions; mais les forêts sont pleines de tigres, de cerfs et de singes, et les campagnes de bœufs, de vaches et de pourceaux. Il y a aussi un très-grand nombre de canards, de poules et de tourterelles. Les rivières, les étangs et la mer fournissent une quantité prodigieuse de poissons. On éprouve souvent dans le golfe de Tonquin de redoutables typhons ou trombes.

Les habitans de ce royaume sont en général bien faits et d'une taille médiocre. Ils ont le teint basané, les cheveux longs, noirs et épais; ils se noircissent les dents, et regardent les dents blanches comme une difformité. Le pays est si peuplé, que quelque laborieux que soient les Tonquinois, on voit néanmoins parmi eux beaucoup de pauvres réduits à vendre leurs enfans, et à se vendre eux-mêmes pour se procurer le nécessaire. Les Tonquinois sont actifs, adroits, ingénieux, amateurs des sciences, civils et honnêtes à l'égard des étrangers, sur-tout envers les négocians. Les grands sont fiers et hautains, et les soldats insolens. Le petit peuple est fort adonné au larcin, quoiqu'on le punisse sévèrement. La polygamie y est per-

mise. Leur religion est assez semblable à celle des Chinois. On ne peut rien voir de plus magnifique que l'enterrement des rois. Celui des particuliers est aussi, à proportion, fort pompeux, et accompagné de feux d'artifice. Ils mettent sur le tombeau des morts quantité de viandes et de confitures, s'imaginant que les défunts s'en servent. Leurs prêtres ont soin de les entretenir dans cette erreur, et font si bien leurs affaires, que le matin il ne se trouve plus rien sur la tombe.

Les Tonquinois ont deux rois, chacun souverain en ce qui est de son ressort. L'un, appelé *Boua*, n'est proprement qu'une idole de roi qui n'a que les honneurs et l'apparence de la royauté, avec le privilége de demeurer dans l'ancien palais royal. Le *Choua*, qui est l'autre roi, a sous sa puissance toutes les forces de l'Etat, les gens de guerre, les principaux officiers de la couronne et les revenus du royaume. Ce royaume est tributaire de la Chine. Le commerce des Tonquinois avec les étrangers consiste en soie crue aussi bien que travaillée, en toiles peintes, vaisselle de terre, drogues médicinales, sel, bois pour la teinture et ouvrages de vernis. Celui qu'ils font avec les Chinois, bien qu'il soit considérable, ne leur rapporte pas beaucoup de profit, parce qu'ils sont obligés de faire de gros présens aux mandarins qui sont sur les frontières.

TOPOGRAPHIE.

Provinces et villes principales.

On divise le Tonquin en deux parties; savoir, la province de *Kecho* ou *Cachao*, et la province d'*Héan*.

Kecho. — *Cachao*, capitale de cette province et de tout le royaume. Elle est située sur le *Chale*. Cette ville est grande et très-peuplée. On y compte 20,000 maisons, mais toutes basses et bâties de boue. On y voit trois palais bâtis en bois, dont deux servent de logement au choua. Le troisième, qui est le plus vaste et le plus beau, est la demeure du boua. Les Anglais et les Hollandais ont un comptoir dans cette ville.

Cuadac, ville et port sur la rive septentrionale de la rivière du même nom, un peu au-dessus de son embouchure. C'est dans ce port que jettent l'ancre tous les grands vaisseaux qui ne peuvent entrer dans la grande rivière de Checo, depuis que son entrée est remplie de sable.

Domea, située sur une rivière, à si peu de distance de la mer, que la marée baigne quelquefois les murailles des maisons, parce que là elle hausse et baisse de neuf à dix pieds. C'est une espèce de port où s'arrêtent les vaisseaux anglais et hollandais qui y viennent trafiquer des denrées du pays.

Héan. — *Héan*, capitale de cette province, ville assez considérable, et la résidence d'un mandarin.

LAHOS. — Ce royaume, au S. O. de Tonquin, renfermait autrefois celui de Jangoma ou Jangomay; mais celui-ci dépend maintenant d'Ava. Nous en connaissons peu de particularités sur lesquelles on puisse compter. Les habitans sont bien faits, robustes, doux, sincères, mais superstitieux et débauchés. Ils ont le teint olivâtre : leur principale occupation est la chasse et la pêche. On dit le pays très-peuplé et abondant en toutes sortes de richesses; on y trouve aussi toutes les superstitions grossières, si communes en Orient. Il est divisé

en plusieurs petits royaumes, tous dans la dépendance d'un souverain, despote comme tous les monarques orientaux, qui est entouré d'une pompe et d'une magnificence extrêmes, et ne se montre en public que deux fois par an. Mais il est de la religion du lama, et souvent l'esclave de ses prêtres et de ses ministres.

Les chefs de famille ont une grande autorité. Des forêts immenses et de hautes montagnes séparent de tous les Etats voisins ce pays qui est très-fertile. La terre y est naturellement grasse est molle; mais elle durcit tellement en été, que les moissonneurs battent le riz et les autres grains dans le lieu même où ils les recueillent. Il produit en abondance la meilleure espèce de riz. On y trouve du benjoin, du musc, de l'or, des pierres précieuses, particulièrement des rubis et des perles. La gomme-laque du Lahos est si estimée, que les marchands de Camboge viennent en chercher, quoique leur pays en produise de très-bonne. Les éléphans sont si communs dans les forêts de Lahos, qu'on assure que le pays en a tiré son nom, Lahos signifiant *millier d'éléphans*. Aussi l'ivoire y abonde et est un objet de commerce avec tous les peuples voisins. Ce royaume dépend de la Cochinchine. *Langione* en est la capitale.

COCHINCHINE ou CHINE OCCIDENTALE. = Ce pays, au S. du Tonquin, est situé sous la zone torride, et s'étend, suivant les mêmes auteurs, de 170 lieues en longueur; mais sa largeur de l'E. à l'O. est beaucoup moindre. On dit que Lahos, Camboge, Ciampa, et quelques autres royaumes plus petits, sont tributaires de la Cochinchine. Les rivières y charrient de l'or, et leurs mines abondent en minerai; il y a aussi beaucoup de mines d'argent. C'est avec des lingots de l'un et de l'autre métal, qu'on traite avec l'étranger. Le sucre et le riz sont les principales denrées du pays. Sa position est heureuse pour le commerce. Le climat est salubre en été. Il y a des inondations fréquentes et périodiques, qui fertilisent le pays. Dans la dernière guerre, qui eut lieu en 1790, l'héritier légitime fut obligé de se sauver. Il voyagea en France. Les mœurs et la religion du peuple semblent être originairement chinois. Les habitans sont très-adonnés au commerce. On prétend que leur roi est immensément riche, et que son royaume jouit de tous les avantages du commerce qu'on peut trouver dans les autres parties des Indes; mais ce puissant prince, aussi bien que les rois de Tonquin, sont sujets de l'empereur de la Chine. Il est raisonnable de penser que toutes ces riches contrées furent peuplées par la Chine, ou du moins que dans un temps ou dans l'autre, elles ont été gouvernées par un seul chef, jusqu'à ce que l'empire fût devenu si vaste, qu'il se trouva convenable de le diviser, en réservant à la mère-patrie une espèce de supériorité féodale sur les parties démembrées. La religion dominante est la païenne, la même que celle des Chinois: il se trouve un grand nombre de temples magnifiques. Les chrétiens ont aussi un assez bon nombre d'églises fort médiocres; quelques-unes néanmoins sont assez belles. En général, les Cochinchinoises sont peu favorisées du côté de la figure et de la taille. C'est une beauté parmi elles d'avoir les dents noires et les ongles fort longs; mais leur

voix est très-agréable et semblable à une douce musique ; elles ont beaucoup d'éloquence naturelle, un grand amour du travail, une industrie merveilleuse et des manières extrêmement insinuantes. Elles font presque tout ce que les hommes font en Europe ; elles se livrent au commerce en gros et en détail ; mais elles ne se mêlent jamais du gouvernement ni de la guerre : ces occupations regardent uniquement les hommes, qui trouvent dans leurs femmes un soin et une attention parfaite pour ce qui regarde le ménage.

Les Cochinchinois sont doux, francs, extrêmement agiles, et d'une aimable simplicité en tout. Ils cèdent volontiers leurs femmes. Les gens de condition y reçoivent une assez bonne éducation ; ils sont très-civils, affables envers les étrangers, fort graves devant le peuple, d'une grande droiture dans l'administration de la justice, qui se rend avec beaucoup de promptitude et sans frais. Un des meilleurs moyens qu'un juge et un militaire puissent employer pour avancer dans son état, c'est la fidélité à s'acquitter de son devoir : le roi rabaisse au contraire ceux qui sont infidèles ou négligens dans l'administration de la justice. Il entretient un nombre considérable de troupes. On fait beaucoup usage des éléphans à la guerre. Les habitans sont peu versés dans les sciences. Ils ont un art merveilleux pour purifier le sucre, et connaissent la musique. L'agriculture et les manufactures sont très-florissantes. Le commerce des Cochinchinois consiste dans les productions en poivre et en cannelle que l'on transporte à la Chine ; en soie et en sucre qu'on envoie au Japon ; en cire, arec, bétel et riz, dont on charge tous les ans plusieurs vaisseaux ; en satins, taffetas et autres ouvrages manufacturés ; en bois de menuiserie, de charpente et de construction pour les vaisseaux ; en un bois très-précieux, nommé *calamba*, qui est un excellent parfum et qui sert à plusieurs usages dans leur médecine. Il est regardé comme un excellent cordial, et est vendu au poids de l'or aux étrangers. Les provinces du Nord sont très-fertiles en riz, légumes, mûres, figues, bananes, oranges, dattes et autres fruits. On y trouve aussi beaucoup de poivriers. Les chrétiens y sont en très-grand nombre.

TOPOGRAPHIE.

Provinces et villes principales.

Huë. — Cette province est appelée ainsi du nom de la capitale de tout le royaume, où le roi réside, ce qui fait qu'on lui donne aussi le nom de province de la cour. Cette province est non-seulement la plus riche, mais l'air y est sain, et les eaux assez bonnes ; ce qui est rare dans la plupart des autres.

Hué **ou** ***Kéghué*** **est proprement la seule ville de la Cochinchine, quoiqu'elle ait de bons bourgs qui pourraient passer pour villes, eu égard au nombre de leurs habitans. Hué n'est qu'un amas de maisons divisées par quartiers, qui forment en quelque façon autant de hameaux ou villages. Elle est située dans une belle plaine, partagée de l'E. à l'O. par un grand fleuve dont les bords sont ornés de superbes palais. On y voit aussi de riches boutiques et de belles places. Le palais du roi est au N. du fleuve, dans une île d'une lieue de longueur. Les principaux mandarins ou seigneurs de la cour habitent aussi cette île, que**

l'on nomme *Ile du Roi*. Le palais du roi n'a qu'un étage; il est tout boisé et soutenu par des colonnes d'ébène toutes égales, d'une propreté naturelle et achevée. Les pagodes sont, après les palais, ce qu'il y a de plus remarquable dans la capitale. On en compte plus de 400. Les maisons des mandarins, comme celles des particuliers, sont simples, presque toutes bâties en bois, couvertes en tuiles, et toutes placées entre cour et jardin.

Cham. — Cette province est grande et riche. Elle a des montagnes qui fournissent de l'or, du bois d'aigle et du calamba (bois odoriférant). Elles produisent aussi le thé du pays, les vulnéraires, l'aloès, et d'autres herbes salutaires.

Faifo est un port où les Chinois abordent, et font un commerce florissant en riz, sucre, soie, ébène, bois odoriférant, et en or; ce qui rend encore cette province très-considérable.

Natlang. — Cette province est remarquable, non-seulement par la bonté de son air et de ses vivres, mais encore par la quantité de nids de certains oiseaux qu'on y trouve, et qui sont fort recherchés. On néglige les oiseaux, mais leurs nids font une partie du commerce de cette province avec la Chine, où les marchands chinois les vendent aux grands seigneurs de ce royaume, qui les aiment extrêmement. On les trouve contre les rochers de quatre petites îles qui sont voisines de la Cochinchine. La multitude de ces nids est pour ainsi dire innombrable. Ils sont à peu-près semblables aux nids d'hirondelles, excepté qu'ils ne sont pas pétris de boue comme ces derniers, mais de l'écume de la mer. C'est une espèce de gomme, dont divers peuples des Indes, sur-tout les Chinois, assaisonnent tous leurs ragoûts. On les fait bouillir, et ils fournissent un très-bon potage, qui est en même temps un excellent cordial.

Dounay. — Cette province est la plus considérable; elle s'étend le long de la mer. Son étendue et sa situation approchent beaucoup de celles de la république de Gènes. Elle abonde en toutes sortes de denrées, fruits et marchandises. Elle a un port où les Chinois font un grand commerce.

Turon, leur principal port, sur la baie de même nom, est très-sûr pour les vaisseaux, et très-avantageusement situé pour le commerce.

La possession des rubis et autres pierreries d'une grosseur extraordinaire, et même d'éléphans blancs ou mi-partie, donne lieu, parmi ces peuples crédules, à une prééminence de rang et de royauté, et a quelquefois occasionné des guerres sanglantes. Quoi qu'il en soit, on peut reconnaître que, tout obscures que soient les relations que nous avons de ces royaumes, il est évident qu'ils sont immensément riches en toutes espèces de trésors, mais que ces avantages sont contre-balancés par des calamités naturelles, telles qu'inondations, volcans, tremblemens de terre, tempêtes, et par-dessus tout, animaux cruels et venimeux, qui rendent la jouissance de la vie précaire et incertaine.

Ciampa. — Ce pays, au S., est rempli de bois et de déserts. On y trouve des tigres et des éléphans sauvages qui rendent ces lieux peu sûrs. L'air y est très-mauvais pendant cinq ou six mois de l'année; les chaleurs y sont très-grandes, les eaux pernicieuses, et les vivres, excepté le poisson, assez rares. Le terrain est sablonneux et ingrat.

Ce royaume avait autrefois son roi particulier. Les habitans ont la plus grande vénération pour la mémoire de Confucius, et un grand respect pour les morts. Ils croient à la métempsycose, et aspirent sur-tout à ce que leur ame passe, après leur mort, dans le corps d'un cheval ou d'un éléphant, animaux pour lesquels ils ont une grande vénération.

Padram, capitale, a un port où les Chinois viennent commercer.

Cambodge ou Camboie. — Ce pays est peu connu des Européens; mais suivant les informations les plus authentiques, sa plus grande longueur du N. au S. est d'environ 170 lieues, et sa plus grande largeur de l'E. à l'O. de 133. Ce royaume est traversé par un fleuve spacieux, dont les bords sont les seules parties habitables du pays, à cause de la grande chaleur de l'air, des moucherons venimeux, des serpens et autres animaux qui peuplent les forêts. Son sol, ses denrées, son

trafic, ses animaux et ses productions de terre et de mer, sont en grande partie les mêmes que dans les autres parties habitables de cette vaste péninsule. Il produit du riz et une gomme d'une couleur jaune, qui porte le nom du pays. On y trouve de l'ivoire et quelques bois précieux. Le bétel, plante rampante, d'un goût particulier, et excellent remède, à ce qu'on dit, contre toutes les incommodités communes aux habitans des Indes-Orientales, est le premier objet de luxe des Camboïens, depuis le roi jusqu'au paysan : mais il est désagréable et insupportable au goût d'un Européen. On ne trouve dans ce royaume, comme dans tout le reste de la presqu'île, que magnificence grossière, despotisme dans le souverain et ignorance dans le peuple.

TOPOGRAPHIE.

Ville principale.

Camboge, capitale, que les habitans appellent *Ravecca*, est située à 60 lieues de l'embouchure d'une rivière appelée *Me-kom*, qui se jette dans le golfe de Siam, et qui, comme le Nil, inonde régulièrement chaque année le pays.

Les Portugais en ont long-temps fait le commerce, en ayant fait refuser l'entrée aux autres nations; mais il est ouvert maintenant à tous ceux qui veulent y trafiquer. L'on y voit des Hollandais, des Anglais, des Portugais, des Chinois, des Japonais, des Siamois, des Malais, des Cochinchinois, etc. Les marchandises qu'on en peut tirer sont du benjoin, de la gomme-laque, de la cire, du riz et des peaux de bœuf, de cerf et d'autres animaux sauvages, dont le débit est très-facile à la Chine et au Japon.

Vers le milieu de la côte orientale du golfe de Siam, et sur la baie de *Cancar*, un Chinois a formé depuis peu un établissement que quelques relations qualifient de royaume sous le nom de *Ponthiamas*. Ce lieu était totalement désert au commencement du 18e siècle. Les guerres des Malais et des rois de Camboge en avaient fait une vaste solitude. Un riche marchand chinois, ayant considéré la fertilité de ces terres sans culture, y transporta à ses frais des cultivateurs de sa nation. Il y bâtit des forts qu'il garnit d'artillerie, et cette colonie subsiste aujourd'hui sous le gouvernement paternel de son fils, qui ne prend que le titre de père de ses sujets, quoique les peuples voisins lui donnent celui de roi. Le terroir y est si excellent, et sur-tout si bien cultivé, qu'il est actuellement le marché le plus fréquenté et le mieux fourni de tout le pays, et qu'il en est regardé comme le grenier, lorsqu'on manque de grain. Il paraît qu'il y a une ville du nom de la colonie sur une petite rivière à 8 ou 10 lieues de la mer, avec un port ouvert à toutes les nations.

SIAM. = On donne à ce royaume 220 lieues de long du N. au S., et 100 dans sa plus grande largeur. Il a été souvent décrit par des missionnaires et de prétendus voyageurs, dans le style le plus romanesque. Nous ne pouvons donc, sur la foi de leurs récits, en rien assurer, si ce n'est que c'est un royaume riche, fertile en riz, fruits, et florissant, et qu'il approche de l'empire chinois par la forme de son gouvernement, sa politique, la vivacité et la finesse d'esprit de ses habitans. Le royaume de Siam est entouré de hautes montagnes qui, à l'E, le séparent des royaumes de Camboge et Lahos; à l'O. du Pégu, et au N. d'Ava, ou plus proprement, de Jangoma. Au S. il est borné par la

rivière de Siam, de même que la péninsule de Malaca, dont la partie N. O. est sous sa domination. Ce pays consiste dans une large vallée entre deux hautes chaînes de montagnes. Il ressemble à l'Egypte. Les habitans ne cultivent que les bords des rivières : la principale est le *Mei-nam*, appelée *Mère-des-eaux*. Ce fleuve est profond et rapide, et plus considérable que l'Elbe; il prend sa source dans les mêmes montagnes que le Gange. Ce royaume a des mines d'or et quelques-unes de cuivre mêlé d'or; sur-tout d'étain et de plomb. On y rencontre de l'aimant, des agates et des saphirs. La religion des habitans ressemble au culte indou. Les lois sont très-sévères. On punit de mort ou par la mutilation, les fautes qui ne sont pas très-graves.

L'étendue de cette contrée est néanmoins fort incertaine, et la population en est faible. Les individus des deux sexes y sont plus modestes qu'en aucune autre partie de la presqu'île. Ils prennent grand soin de l'éducation de leurs enfans. Les cérémonies du mariage sont simples, et ce sont les talapoins ou prêtres qui marient en répandant une eau sacrée sur le couple, et en répétant quelques prières. On dit l'or si abondant dans cette contrée, que les statues les plus massives en sont faites, et que cette matière brille par-tout à l'extérieur du palais du roi. Des voyageurs modernes ont reconnu que ces relations étaient des fictions des missionnaires français et autres; car quoique le pays ait des mines d'or, les ornemens du palais sont ou des tablettes extrêmement minces de ce métal, ou une laque brillante appliquée sur le bois. Le gouvernement est extrêmement despotique. Les serviteurs paraissent à genoux devant leurs maîtres, et les mandarins se prosternent devant le roi. Ce royaume a beaucoup souffert des Birmans, peuples sauvages, qui ravagèrent plusieurs fois ce pays. Les productions du pays consistent en une quantité prodigieuse de grains, en coton, benjoin, bois de sandal, antimoine, étain, plomb, fer, aimant, or, argent, saphir, émeraudes, agates, cristal, marbre et tombac.

Le commerce extérieur de ce royaume, dans les premiers temps, était entre les mains des Hollandais, à cause de la proximité de leurs établissemens aux Moluques et à Ceylan. Il a d'abord été assez considérable, mais il est bien déchu. Ils y importent encore des chevaux de Java, du sucre, des épiceries et des toiles. Ils en tirent de l'étain, de la gomme-laque, des dents d'éléphans, des peaux de cerfs, de buffles, de bœufs et de tigres, pour leur commerce du Japon, et sur-tout des bois de construction pour l'arrimage de leurs vaisseaux.

TOPOGRAPHIE.

Villes principales.

Siam, capitale, située dans une île que [illegible] goût. Ils ajoutent que la ville est très-[illegible] v. de *Mei-nam*, est citée com[illegible]ropre, et n'a que des cabanes, [illegible] dont un six[illegible]té une seule rue d'environ 200 [illegible]palais a env[illegible]ons de briques, assez petites et [illegible]. Des v[illegible] seul étage, habitées par des Maures [illegible]té pa[illegible]s Chinois. Près de cette ville est [illegible]porti[illegible] pyramide de 110 pieds de hauteur,

appelée *Puka-Thon*, érigée en mémoire d'une victoire remportée en ce lieu sur le roi du Pégu.

Louvo, à 9 lieues de Siam, est une très-grande ville, assez bien peuplée, et située dans une belle plaine. Le roi y a un palais avec des jardins; et y passe ordinairement une partie de l'année.

Mergui, sur la côte occidentale, au S. O., est une ville commerçante, avec un port, le principal du pays, et un des meilleurs des Indes. Le commerce qu'on y fait consiste principalement en dents d'éléphans, étain et riz, que l'on transporte dans toutes les Indes.

Tenasserim, ville située sur la rivière de même nom, est commerçante, et a un port assez fréquenté.

Junsalam, port situé vis-à-vis une île de même nom, et qui n'en est éloigné que de deux lieues. C'est un asyle pour tous les vaisseaux qui vont à la côte de Coromandel, et qui se trouvent surpris par les ouragans. C'est le seul de ces contrées où l'on puisse être en sûreté durant ces mauvais temps; on ne trouve ailleurs que des rades foraines exposées à tous les vents.

Bankok, au S., est la seule place vers les côtes qui soit fortifiée de murs, batteries et de canons de bronze. Les Hollandais ont une factorerie à Ligor, sur le côté oriental de la presqu'île de Malaca; mais elle appartient au royaume de Siam.

MALACA. = Cette presqu'île est un vaste pays qui contient plusieurs royaumes ou provinces. Les Hollandais sont réputés néanmoins les véritables maîtres et les souverains de toute la presqu'île, étant en possession de la capitale, qui est *Malaca*. Les habitans sont bien faits, de taille moyenne; ils sont actifs, passionnés pour la navigation, la guerre, et sur-tout le pillage et les aventures. Ils parlent sans cesse de leur honneur, et ils passent pour être traîtres et féroces, au point que hors le cas d'extrême nécessité, il est défendu d'en embarquer pour servir dans les équipages. Pleins d'audace, ils tentent les entreprises les plus dangereuses. Il n'est pas rare de voir une barque de vingt-cinq à trente Malais attaquer, le poignard à la main, un bâtiment de 30 à 40 canons, et s'en emparer après avoir massacré l'équipage. La langue du pays, appelée *malai*, est douce, mêlée de beaucoup de voyelles, ce qui lui a fait donner le nom d'*Italien de l'Orient*. Les habitans se servent de caractères arabes. Ils écrivent sur du papier, emploient une encre de leur composition; leurs plumes sont faites de branches les plus menues d'un certain arbre. Le principal produit de cette presqu'île est en fer-blanc, poivre, dents d'éléphans, cannes et gomme. Quelques missionnaires prétendent que c'est là la péninsule, ou Chersonnèse d'Or des anciens, dont les habitans avaient coutume de supputer leurs richesses par lingots d'or. La vérité est que l'excellente situation de ce pays lui facilite le commerce avec l'Inde; en sorte que lorsqu'il fut découvert par les Portugais, expulsés depuis par les Hollandais, Malaca était, après Goa et Ormus, la plus riche ville de l'Orient, étant la clef de la Chine, du Japon, des Moluques et de la Sonde. Aujourd'hui, le principal commerce de ce pays se fait avec la Chine. Si les Malais, peuple autrefois ingénieux et industrieux, ont autant dégénéré, on en trouve aisément la cause dans la tyrannie des Hollandais, qui ont intérêt à ce que ce peuple ne puisse plus sortir de son état présent d'esclavage et d'ignorance. Les Anglais, avec leurs vaisseaux, font une espèce de commerce de contrebande de la côte de Coromandel et de la baie de Bengale à Malaca, contrebande sur laquelle ferment les yeux le gouverneur et le conseil des Hollan-

dais, qui font peu de cas des ordres de leurs supérieurs, pourvu qu'ils s'enrichissent eux-mêmes.

TOPOGRAPHIE.

Villes principales.

On divise cette presqu'île en deux royaumes, celui de Patane au N., et celui de Yohor ou Jor au S.

Malaca, capitale, dans le royaume de Yohor, a 12,000 habitans, dont 300 Portugais. Le reste est une race mélangée de mahométans malais. La ville est composée de trois rues principales, parallèles entre elles et à la côte. Il s'y fait un grand commerce de poivre et de diamans. Lat. S. 2. 12. Long. E. 99. 45.

Queda, sur le détroit de Malaca, vers le N., ville d'environ 8,000 ames, avec un port. On y fait un grand commerce d'étain et de dents d'éléphans. C'est la capitale d'un petit royaume tributaire de Siam.

Yohor ou *Jor*, sur le détroit au S., ville assez grande, avantageusement située, et partagée en deux parties par une rivière de même nom. Les maisons y sont élevées sur des pilotis de neuf à dix pieds au-dessus du sol, qui, étant fort bas, est sujet aux inondations de la marée. Elle est capitale d'un petit royaume de même nom, abondant en pierreries et autres denrées précieuses. Il est tributaire de Siam. Les habitans sont mahométans, et fort appliqués au commerce; ils trafiquent le long des côtes avec leurs propres vaisseaux. Plusieurs iles des environs sont peuplées de colonies de ce royaume, et en dépendent.

Patane, sur le golfe de Siam, au N. E., et à l'E. de Queda, ville considérable et très-forte, avec un bon port bien défendu. Ses habitans sont bons marins. C'est la capitale d'un royaume de son nom, aussi tributaire de Siam. Elle est très-commerçante, et toutes les nations voisines, sur-tout les Chinois, viennent y trafiquer des denrées du pays, abondant en toutes les choses nécessaires à la vie.

Ligor, aussi sur le golfe de Siam, à environ 30 lieues de Patane, est une petite ville, capitale d'un canton de même nom. Elle a un port où les Hollandais ont un comptoir.

ILES VOISINES DE L'INDE AU-DELA DU GANGE.

Les îles qui avoisinent l'Inde au-delà du Gange, et qui en dépendent, sont situées, les unes dans le golfe de Bengale, et les autres dans le golfe de Siam.

ILES DU GOLFE DE BENGALE.

Les iles situées dans le golfe de Bengale sont celles d'Andaman et celles de Nicobar.

ILES D'ANDAMAN. — Ces iles sont à l'O. du royaume de Siam. Elles sont voisines les unes des autres : on en compte environ une douzaine. La principale a 50 lieues de long sur 15 de large : les autres ont peu d'étendue. Elles produisent du riz et des fruits. Les habitans sont païens.

ILES DE NICOBAR. — Ces îles sont au S. de celles d'Andaman. Elles sont voisines les unes des autres : on en compte environ une douzaine. La principale a 10 lieues de long sur 5 de large : les autres ont peu d'étendue. Elles fournissent des fruits, des ignames, du poisson, des poules et des cochons. Les habitans sont païens.

ILES DU GOLFE DE SIAM.

Les iles situées dans le golfe de Siam sont celles de Pulo-Condor, et celles de Pulo-Uby et de Pulo-Timon.

ILES DE PULO-CONDOR. — Ces iles sont au S. du royaume de Camboge. Elles sont très-voisines les unes des autres : on en compte environ dix. La principale a 10 lieues de tour : les autres ont fort peu d'étendue. Elles sont en grande partie stériles, et l'on y trouve beaucoup d'animaux venimeux. Elles sont habitées par des Cambogiens.

ILE DE PULO-UBY. — Cette île est au S. O. de celle de Pulo-Condor. Elle a 18 lieues de tour, et fournit du bois. Elle est habitée par des Malais.

ILE DE PULO-TIMON. — Cette île est au S. de celle de Pulo-Uby. Elle a 40 lieues de tour, et abonde en fruits et bestiaux. Elle est habitée par des Malais.

ARTICLE V.

ILES DE L'ASIE

OU INDES ORIENTALES.

EMPIRE DU JAPON.

Situation et étendue.

Les îles du Japon, réunies, forment un Archipel très-considérable, que l'on appelle l'*Empire du Japon*. On en compte trois principales, qui sont celles de *Niphon* ou *Japon*, et celles de *Kiusu* ou *Bongo*, et de *Sikok*. Elles sont situées à environ 30 lieues à l'E. de la Chine, et s'étendent depuis le 30e jusqu'au 41e deg. de lat. N.; et depuis le 129e deg. jusqu'au 141e deg. de long. E. Il est difficile d'aborder ces îles, à cause des rochers élevés qui les entourent, et de la fréquence des tempêtes. On y ressent souvent des tremblemens de terre.

Montagnes, volcans. — Les principales montagnes sont celles de *Fusi* et *Faconi*. Il y a près de *Firando* une île volcanique; quelques autres îles environnantes ont des volcans. On en voit un dans la province de Figo, qui jette continuellement des flammes. Il en existe un autre dans celle de Tsikuser, qui était autrefois une mine de charbon.

Hydrographie. *Rivières.* — Les principales rivières sont le *Nogafa*, la *Jedogawa* qui passe à Osaca, où plusieurs ponts de cèdres depuis 300 jusqu'à 360 pieds, servent à le traverser. L'*Ogïngawa* est l'une des plus grosses et des plus dangereuses. Le *Fusigawa* est large et rapide. La plus considérable de toutes est le *Jodo*, qui sort du lac Oitz, et coule au S. O.

Air, sol, productions végétales et animales. — L'air en général est sain et assez tempéré, plus froid néanmoins que chaud. L'eau y tombe par torrens dans les mois pluvieux. Il y tonne souvent, on y éprouve des ouragans et des tremblemens de terre. Le plus haut degré de chaud fut de 98 deg. au mois d'août; et le froid le plus rigoureux de 35 en janvier, suivant le thermomètre de *Farenheit*. Le terroir est peu fertile; mais l'industrie des habitans y supplée; et l'on y recueille du blé, de l'orge, du millet, du riz et du thé. Le Japon produit un grand nombre de fleurs et plantes singulières. Les plus remarquables sont le *kadsi*, ou arbre à papier; on en fait aussi des cordes, du drap, des étoffes et de la mèche; l'*urusi*, qui produit un jus blanchâtre dont on se sert pour vernir les meubles, les plats et les assiettes; le *kur*, ou arbre de camphre, ainsi appelé, parce que le camphre n'est qu'une simple décoction des racines et du bois de cet

arbre ; mais il est bien inférieur à celui de Bornéo. Il y a encore une infinité de plantes dont les racines, les feuilles, les fleurs et les fruits servent de nourriture aux habitans, ou dont ils font des teintures, comme de la plante nommée *sen*, ou de l'huile, comme de celle qu'on appelle *dsin*. On cultive au Japon la vigne, le thé, le gingembre, le poivre noir, le sucre, l'indigo, l'opium, le jalap, le mûrier et plusieurs sortes de figuiers, deux espèces de chênes fort différens des nôtres, et dont les glands, au moins ceux de la première espèce, se mangent bouillis. Les orangers et les citronniers y croissent merveilleusement, de même que les pêchers, les abricotiers et les pruniers. Les bois de charpente sont principalement les sapins et les cyprès, dont on fait de fort beaux ouvrages. On tire du Japon de belles porcelaines, très célèbres sous le nom de porcelaine du Japon ; de la soie et des peaux de bouc. Outre des mines d'or, d'argent, de cuivre excellent, et d'étain très-estimé, on trouve des agates et des perles rouges, dont on ne fait pas moins de cas que des blanches.

Habitans, mœurs, coutumes et amusemens. — Les Japonais sont en général bien faits et d'une taille ordinaire ; ils ont le teint basané. Ils sont prudens, actifs, sobres et courageux, mais superstitieux, méfians, orgueilleux et vindicatifs. Le respect que les Japonais témoignent à leurs supérieurs ainsi qu'à leurs parens, est un des principaux points de leur éducation. Ils ont un grand soin d'en instruire leurs enfans de bonne heure. La frugalité est une des vertus principales des Japonais. La crapule et l'ivrognerie sont deux vices que l'on y rencontre rarement. Ils aiment naturellement la propreté. Chaque maison a son bain particulier. L'agriculture est en grand honneur parmi eux. Le riz étant leur principale nourriture, ils y donnent tous leurs soins, ainsi qu'à la culture des légumes, qui, en général, sont excellens. Ils s'asseyent sur leurs talons ainsi que les Chinois. Ils ne boivent que du thé ou de la bière, jamais de vin ni de liqueurs. Ils connaissent l'usage du tabac. Les deux sexes fument également dans des pipes de bambou verni. Lorsque les Japonais veulent faire des visites, ils se font toujours précéder par quelques domestiques qui portent des présens, qui consistent en poisson ou autres objets de peu de valeur, mais qui ont quelque mérite par la manière dont ils sont offerts. C'est ordinairement sur une petite table de bois précieux faite exprès pour cet usage, garnie de papier artistement plissé, sur laquelle on pose le présent. Le premier compliment que l'on fait à celui qui rend visite, est l'offre d'une tasse de thé et d'une pipe de tabac.

Le mariage chez les Japonais n'est qu'un contrat civil, et n'a rien de commun avec leur religion. Il en est de même de la naissance de leurs enfans. C'est le père qui leur donne le nom qui lui plaît davantage. Les lois japonaises n'interdissent point la polygamie ; mais il n'existe presque point d'exemples qu'un mari ait vécu avec plusieurs femmes à-la-fois. Les femmes japonaises ne sont point renfermées dans leurs maisons comme les femmes chinoises ; elles jouissent au contraire de beaucoup de liberté. Elles se distinguent aisément à leurs dents, qu'avec un certain mélange de drogues elles teignent en noir, ainsi que

leurs lèvres en bleu. Les filles, dès qu'elles sont fiancées, se teignent aussi les dents et les lèvres. Une fois mariées elles doivent être de la plus grande fidélité pour leurs maris. Mais si la femme se rend coupable d'infidélité, le mari, d'après les préjugés de la nation, s'honore plus en se poignardant, c'est-à-dire en s'ouvrant le ventre, ce qui est la manière de se poignarder dans ce pays, que s'il eût tué sa femme et son amant, comme la loi le lui permet, s'il les surprend ensemble.

Dans toutes les villes du Japon, tant grandes que petites, on trouve des maisons dans lesquelles un hôte entretient un grand nombre de filles publiques. Ces maisons y sont moins regardées comme lieux de débauche que comme des hôtelleries destinées aux divertissemens des habitans. Elles sont presque toujours les plus belles et les mieux décorées de la ville, et souvent placées à côté des temples. Le métier qu'exercent ces filles n'est nullement regardé comme infâme. Beaucoup d'entre elles, après y avoir demeuré plusieurs années, trouvent dans la suite des occasions très-avantageuses pour se marier. Beaucoup d'entre elles se destinent à la profession de danseuses publiques; et lorsqu'on veut donner des bals, on en envoie chercher le nombre que l'on desire. Ils ont des spectacles où l'on voit rarement plus de deux acteurs en scène. Les sujets de leurs pièces sont en général une intrigue amoureuse ou quelque action héroïque. Leurs ballets sont des espèces de contredanses exécutées par des enfans des deux sexes. Leur jeu le plus ordinaire est à-peu-près celui que nous connaissons sous le nom de *jeu de l'oie*, et se joue de même. Ils ne connaissent pas nos jeux de cartes.

Les Japonais ne possèdent ni porcs, ni moutons, et n'ont que très-peu de bœufs et de vaches; le petit nombre de ces derniers n'étant destiné que pour l'agriculture, sans qu'on se serve de leur viande ni de leur lait, ils ne s'empressent pas d'en multiplier l'espèce. Ils ont de belles races de chevaux, qu'ils se plaisent à entretenir. Ils ont peu de chèvres et de brebis. On rencontre sur leurs montagnes et dans les forêts, des ours, des daims, des renards, des chiens sauvages, des lièvres et des sangliers. Le Japon a aussi des faisans, des canards et des poules. Les singes sont rares, mais d'une docilité admirable. Les côtes abondent en toutes sortes de plantes marines, de poissons, d'écrevisses et de coquillages, dont les habitans font leur principale nourriture. On y pêche aussi des espèces de baleines qui diffèrent beaucoup des nôtres en figure et en grosseur. On en mange la chair, et on en tire beaucoup d'huile. Les îles du Japon ont plusieurs volcans.

Costume. — Les Japonais, dans leur manière de se vêtir, ont tous le même costume qui date de la plus haute antiquité. Il est si général dans tout l'empire, que tous, depuis l'empereur jusqu'au paysan, ont le même habillement et la même coiffure. Il consiste en une ou plusieurs robes de même forme pour tous les âges, de soie fine pour les riches, de toile de coton pour les pauvres. Elles ne descendent qu'à mi-jambe, et sont serrées vers le milieu du corps avec une ceinture. Celles des femmes leur vont jusqu'aux talons, et sont ordinairement des étoffes à fleurs en or et en argent, tissus dans l'étoffe. Leur

coiffure est aussi uniforme que leur habillement. Leur tête est presque toute rasée; elles ne gardent sur le sommet qu'un toupet de cheveux. Les prêtres et les médecins sont entièrement rasés. Les femmes ornent un peu leur tête et même y mettent quelquefois des fleurs. On ne se couvre la tête qu'en voyage. Le chapeau tissu en paille et de forme conique, est attaché sous le menton.

Religion. — La religion du Japon se réduit à deux sectes principales : celle de *Sinto* et celle de *Boudo*. Les *Sintoïstes* reconnaissent un Être-suprême, qui règne au plus haut des cieux, mais dont la majesté est si élevée qu'il ne s'aperçoit pas de leurs hommages et de leurs adorations : en conséquence ils ne lui rendent aucun culte; mais ils invoquent une infinité de petits dieux subalternes, chargés par le Dieu suprême de présider à la terre, à l'eau, à l'air, au feu, etc., et qui décident du sort des mortels. On ne voit dans l'intérieur de leurs temples aucune image visible de la Divinité; on aperçoit seulement dans quelques-uns une petite figure renfermée dans une boîte et représentant le dieu subalterne auquel le temple est dédié. Au milieu du temple on découvre ordinairement un grand miroir de métal fondu et poli, pour annoncer aux hommes que les dieux voient les souillures cachées dans leurs cœurs aussi distinctement qu'eux-mêmes aperçoivent dans le miroir les taches de leur visage. Les Sintoïstes bien parés entrent dans ces temples avec beaucoup de respect, s'avancent devant le grand miroir, inclinent la tête jusqu'à terre, se relèvent, font leurs prières, présentent quelques offrandes, se prosternent encore, et se retirent avec beaucoup de gravité et de circonspection, en sonnant une petite cloche suspendue sur leur passage. Le reste du jour est consacré à la joie et au plaisir. Ils croient fermement que leurs dieux connaissent et voient tout, et qu'il est inutile de leur adresser des vœux et des demandes. Ils n'ont que des idées très-vagues de l'immortalité de l'ame et des peines et des récompenses de l'autre vie. Ils croient cependant que les ames des gens de bien habitent le ciel, et que celles des méchans sont errantes. Mais un point de leur doctrine assez singulier, est de croire que les ames des renards, après leur mort, deviennent des démons. Les principales pratiques de leur religion sont de ne pas verser le sang, de ne pas manger de chair, et d'éviter l'attouchement des morts.

La doctrine de la secte des *Boudoïstes* consiste à croire qu'il existe un Etre-suprême, qu'ils appellent *Amida*, et un mauvais génie ou diable qu'ils nomment *Iemma;* que l'ame de tout être animé est immortelle; qu'elle peut être récompensée et punie après sa mort selon ses mérites et démérites; qu'il y a différens degrés de bonheur et de peines; que les ames des méchans sont condamnées à habiter les corps des animaux pendant un certain temps; que, se trouvant alors purifiées, elles habitent de nouveau des corps humains. Cette secte a aussi ses temples et ses prêtres, ainsi que beaucoup d'autres qui ne sont que des subdivisions de ces deux premières. Leurs dieux sont représentés, dans leurs temples, par des idoles qui sont en grand nombre, et la plupart hideuses. Une figure extrêmement gigantesque,

environnée d'une multitude de petits dieux subalternes, paraît représenter l'Etre-suprême. Les temples dans lesquels sont renfermées ces sortes de divinités, sont bâtis hors l'enceinte des villes, sur des éminences et dans les positions les plus pittoresques. Des chemins bordés des plus beaux arbres du pays y conduiseut. Ils sont desservis par un grand nombre de prêtres, qui en permettent l'entrée à tout le monde, même aux étrangers, et qui n'ont d'autres fonctions que d'y entretenir la propreté, y allumer les lampes, y faire fumer l'encens, et parer de fleurs les divinités. Du reste, ces prêtres ne chantent aucun hymne et ne récitent aucun office. Ce qui est assez extraordinaire, c'est que toutes ces sectes vivent entre elles dans une sorte d'union sous l'autorité immédiate du Daïri. Les Japonais ont aussi parmi eux différens ordres religieux, tous distingués par leurs costumes, ayant chacun leur général, faisant des vœux et s'infligeant de rudes pénitences. Ils ont aussi des monastères de religieuses appelées *Hamacata*, mais pas en aussi grand nombre que dans les pays catholiques de l'Europe.

La religion chrétienne s'introduisit au Japon lorsque les Portugais en firent la découverte. Le fameux François Xavier, en 1549, était au nombre des missionnaires. Leurs progrès furent assez rapides, et les Portugais se hâtèrent d'en profiter pour leur commerce; mais les immenses richesses qu'ils amassèrent enflèrent tellement leur orgueil, qu'ils ne tardèrent pas à se rendre odieux. Dès 1589, des ordres rigoureux furent promulgués pour abolir la religion chrétienne, qui essuya une persécution qui dura long-temps, et ne finit qu'après l'anéantissement total du christianisme au Japon, et l'entière expulsion des Portugais.

Les Japonais ne sont pas cependant tous dévoués à ces sectes et à leurs différens cultes. Beaucoup d'entre eux ont adopté pour leur règle de conduite la morale de Confucius, philosophe chinois très-estimé au Japon. Ils y sont connus sous le nom de *philosophes* ou de *moralistes*, et sont très-respectés. Ils reconnaissent une ame ou une intelligence universelle qui anime l'univers; mais ils n'admettent aucun culte. Ils font consister le bonheur dans une vie irréprochable et la pratique de la vertu.

Langues, sciences et arts. — L'étude du Japonais est singulièrement difficile pour un Européen. Plusieurs de ses sons ne sauraient être rendus par les sons d'aucune langue d'Europe. La langue japonaise manque de plusieurs de nos lettres européennes. L'E est de ce nombre. Elle s'écrit comme le chinois, en lignes descendantes et ascendantes; mais les lettres japonaises sont très-différentes des lettres chinoises, et les deux langues ont si peu d'analogie, que ces deux nations, quoique voisines, ne sauraient se faire entendre sans le secours d'un interprète. Les Japonais divisent leur année selon le cours de la lune. Elle est ainsi tantôt de douze, tantôt de treize mois. Le premier et le quinzième jour de chaque mois, sont des jours de repos. Leurs mois ne sont pas divisés ainsi que les nôtres. Le jour et la nuit sont divisés chacun en douze heures; le jour chez eux est censé commencer à six heures du matin, et la nuit à six heures du soir.

Le premier jour de la nouvelle année qui tombe ou dans les derniers jours de février ou dans les premiers de mars, les Japonais se font mutuellement des visites de félicitation, et s'habillent alors magnifiquement. Les couleurs qui leur plaisent davantage sont le blanc et le bleu mélangés. Leurs maisons sont toutes construites en bois et blanchies en dehors, et ordinairement à deux étages. Le sommet est couvert de faîtières grosses et pesantes, mais proprement faites. Ils ignorent l'usage des cheminées et des poêles. Pour se chauffer on apporte au milieu de l'appartement de larges pots de cuivre ayant les bords fort évasés et remplis de cendres, sur lesquelles on allume des charbons qui ont reçu une certaine préparation qui les empêche d'incommoder. Les nattes qui couvrent le plancher servent de siége durant le jour et de lits pendant la nuit. Pour se coucher on étend dessus un matelas de coton. Les paravents suppléent aux cloisons et séparent les appartemens.

Ils ont des miroirs, mais qui ne sont pas placés dans leurs appartemens comme des meubles d'ornement. Ils sont d'une composition métallique très-polie, et ne servent qu'à leur toilette. L'imprimerie chez eux a fait peu de progrès. Ils ignorent l'usage des caractères mobiles, et n'impriment, ainsi que les Chinois, qu'avec des planches de bois sur lesquelles les lettres ont été gravées en relief. Leur médecine se borne à la connaissance des vertus de quelques simples et à la composition de quelques médicamens. Les maladies internes sont le domaine des médecins, et les externes celui des chirurgiens. Ils font un grand usage des ventouses. Leur musique est très-bruyante. C'est une réunion de tambours, de sonnettes, de grelots, de flageolets, de flûtes et d'instrumens à cordes, dont les sons assourdissent les oreilles.

TOPOGRAPHIE.

Iles et villes principales.

NIPHON. — *Iedo*, aujourd'hui capitale du Japon, est à 138 deg. 40 m. de long. E. Depuis que les empereurs véritables en ont fait leur séjour ordinaire, elle est grande, bien peuplée; mais les maisons en sont petites et basses, et ne sont bâties que de bois, ce qui rend les incendies très-fréquens. On y voit cependant de très-beaux palais : le plus magnifique est celui de l'empereur; on lui donne 4 lieues de tour; il est composé de deux clôtures qu'on peut nommer châteaux extérieurs. Le troisième, qui fait le centre, et qui est proprement la demeure du monarque, est flanqué de deux autres châteaux plus petits, moins forts, avec de grands jardins derrière l'appartement impérial. Chacun de ces châteaux est entouré de fossés et de murs. Le trésor de l'empereur est gardé dans un appartement, dont les toits sont de cuivre et les portes de fer, pour les garantir du feu. Cette ville est située sur la rivière de *Toukaw*, qui se décharge dans le port par cinq embouchures. On a construit sur cette rivière un pont magnifique, et c'est de ce pont qu'on mesure la distance de tous les lieux du Japon.

Meaco ou *Miako*, au S. O., est une grande ville, peuplée et marchande, autrefois la capitale de l'empire. On la regarde comme le magasin général des manufactures du Japon et la principale place de commerce. On évalue sa population à 600,000 ames. On y trouve toutes sortes de marchandises, d'étoffes d'or ou d'argent, d'ouvrages en or et autres métaux, sur-tout en

acier, comme des lances de la meilleure trempe et autres armes. On y trouve aussi différentes espèces de bijouterie, les plus riches habits et une infinité de curiosités. On y voit un château de pierre de taille bien fortifié. Cette ville est la résidence du Daïri, souverain du Japon pour le spirituel.

Osaca, grande, belle et célèbre ville, l'une des cinq grandes villes impériales de l'île de Niphon, avec un bon port sur la mer S. E. de Méaco, et un grand et magnifique château fortifié. C'est une des plus peuplées et des plus commerçantes du Japon. Tout y est à grand marché : les Japonais l'appellent le théâtre des plaisirs et des divertissemens. Ce qui la rend si florissante, c'est sa situation sur la rivière de *Jedogawa*, sur laquelle il y a plusieurs beaux ponts, et qui la traverse par une infinité de canaux, et y amène les bateaux. Dans cette ville on annonce chaque heure de la nuit avec un instrument de musique différent.

Saccaï, près Osaca, ville fort considérable et très-forte, avec un port et plusieurs forts châteaux, a de beaux temples et palais, et est dans une superbe situation.

Sanga, capitale de la province du même nom, est le siége du prince ou gouverneur. Cette ville est défendue par des fossés et des remparts, et est très-régulièrement bâtie, comme presque toutes les villes japonaises ; les rues en sont larges et tirées au cordeau. Les canaux qui la traversent sont très-bien entretenus.

KIUSIU ou BONGO. — Cette île est au S. O. de celle de Niphon. Les Japonais l'appellent *Konsin*, qui signifie *côte des neuf*, parce qu'elle a ce nombre de provinces. L'une de ses principales provinces est celle de *Bongo*, qui lui a fait donner son nom. Elle est encore appelée dans quelques cartes *Ximo*, parce que les Portugais abordaient en ce lieu.

FITZEN. — *Nagasaki*, port dans cette province, à l'O. C'est aujourd'hui la ville la plus célèbre et la plus remarquable, par le commerce qu'elle fait avec les Chinois et les Hollandais, qui ont leur quartier séparé dans l'île *Dézima*, qui n'est séparée de la ville que par un fossé peu profond, sur lequel on a construit un pont. Cette île est très-petite, et la compagnie hollandaise en paye le loyer à la ville de Nangasaki, qui y entretient tous les bâtimens de la compagnie dans un état à la pouvoir loger commodément. Au centre de la ville est la prison publique, appelée en japonais *Gokuga*, c'est-à-dire l'*enfer*. On y renferme les criminels et ceux qui sont soupçonnés d'être chrétiens. Lorsque les Hollandais arrivent dans cette ville, ils sont obligés de livrer leurs canons, leurs armes et leurs voiles comme garans de leur bonne conduite : on les leur rend lorsqu'ayant chargé leurs navires des marchandises du Japon, ils sont prêts à se rembarquer.

BONGO.—*Fucheo* ou *Funai*, à l'E., capitale de ce royaume ou province. Son roi rendit autrefois tout son royaume chrétien, et fut un des princes du Japon qui envoyèrent, en 1582, des ambassadeurs au pape Grégoire XIII.

Commerce. — Le Portugal ayant le premier découvert le Japon, en a fait pendant près de cent ans le commerce, et en a tiré des profits très-considérables. L'Espagne les partagea lorsque ces deux royaumes furent soumis au même souverain. Vinrent ensuite les Anglais qui, pendant quelque temps, commercèrent aussi avec ces insulaires ; mais par un traité du mois de mai 1641, fait entre l'empereur du Japon et la nation hollandaise, celle-ci, à l'exclusion des autres nations européennes, a obtenu seule le commerce de cet empire. Elle y expédiait alors plusieurs vaisseaux, ce négoce n'étant pas limité ; mais dans la suite on lui fixa la somme au-delà de laquelle le commerce qu'elle pouvait faire ne devait pas se monter, et qui est d'à-peu-près cinq millions. Depuis ce temps elle n'expédie plus chaque année que deux vaisseaux qui abordent à la petite île de Dézima, près Nangasaki, et ne peuvent aller plus loin ni communiquer avec aucune autre partie de l'em-

pire : tout ce peuple, instruit par les troubles qu'y ont fait naître les étrangers, craint de compromettre sa tranquillité.

La cargaison de ces vaisseaux consistait, en 1775, en cassonade, poivre, bois de teinture, étain, plomb, fer en barres, indiennes, draps de différentes qualités, serges, étoffes de soie, safran, girofle, thériaque, lunettes, jus de réglisse, miroirs, montres, cuirs et peaux de daim, etc. Ils en rapportèrent du riz, du cuivre le plus pur, le plus beau qui existe, des ouvrages en laque, des soieries, des robes-de-chambre de soie, du camphre brut et des porcelaines qui sont bien inférieures à celles de la Chine, mais qui ont l'avantage de ne pas se fendre lorsqu'on les expose à un feu ardent. Comme la compagnie hollandaise ne paye point de droits au Japon, elle envoie tous les ans à l'empereur un présent qui consiste en toiles peintes, cotonnades, étoffes de soie, etc. Les Chinois commercent aussi avec le Japon; mais ils y sont traités avec la même rigueur que les Hollandais, et sous de certains rapports ils éprouvent encore plus de vexations. Il y a même des circonstances où, à raison de la proximité des deux nations, on leur montre une défiance encore plus excessive que celle que l'on témoigne aux Hollandais. Le commerce intérieur au Japon est très en activité. Les routes sont couvertes de marchands qui transportent dans les villes les productions de la campagne, et dans les campagnes les productions des villes. Les villes principales ont des foires où se rendent les gros négocians. Des vaisseaux de toutes grandeurs transportent dans les ports les denrées et les marchandises des différentes contrées de l'empire.

Gouvernement. — L'empire du Japon est gouverné par deux souverains, l'un pour le spirituel, l'autre pour le temporel : le premier est appelé *Daïri*, le second *Coubo*.

Le Daïri est vénéré comme un dieu; le respect qu'on lui porte est une espèce de culte. Il ne sort presque jamais, et lorsqu'il veut se promener, il se fait porter par ses domestiques, qui évitent avec grand soin de lui faire toucher la terre, comme indigne de le porter. On ne le voit jamais, parce que des signaux avertissent le monde de se retirer. Il est toujours dans les jardins de son palais, dont ce vice-dieu ne sort jamais. Il ne mange jamais deux fois dans la même assiette; les plats sortant de sa table sont aussitôt brisés, de crainte que des mains impures ne s'en servent. Il ne porte jamais deux fois les mêmes habits. Sa personne est très-inconnue de son vivant; son nom ne l'est que long-temps après sa mort. Il peut épouser jusqu'à douze femmes, parmi lesquelles une est impératrice. Ses parens ou ceux à qui il distribue des bénéfices, forment toute sa cour. L'intérieur de son palais est magnifique. Ses revenus sont assignés sur le produit de la ville de Méaco et de son territoire, sur la trésorerie du Coubo et sur les titres qu'il accorde; car le Coubo lui-même et ses principaux officiers reçoivent du Daïri les titres qui les distinguent.

Ce souverain spirituel partageait jadis l'autorité civile. Aujourd'hui elle est nulle. Toute la considération qu'on lui porte se borne à des actes de vénération, qui ont lieu à certaines époques de l'année. Maintenant sa résidence, qu'il pouvait faire dans l'endroit qu'il jugeait

convenable, est fixée à Méaco. C'est au milieu même de la ville, dans un palais flanqué de hautes tours et d'édifices pour loger les gens de sa maison, que demeure le Dairi. Le Coubo y entretient un gouverneur et une garde qui lui répondent de la sûreté du Dairi, et assurent à lui-même sa propre tranquillité. C'est dans ce palais qu'est établie une école pour former une jeunesse choisie. On y enseigne la poésie, la musique, l'histoire du Japon, les mathématiques. C'est en quelque sorte l'asile des sciences et des arts. Le Coubo est le maître de tout l'empire, et nomme pour chaque province un officier supérieur pour la gouverner. Il a le droit de le déposer et de le punir, s'il malverse dans son administration. Ce souverain cependant ne gouverne pas toujours par lui-même et selon son bon plaisir. Il a un conseil composé d'hommes respectables par leurs lumières et leur expérience. Les revenus de ce prince consistent dans ce qu'on appelle les domaines de la couronne, dans les impôts levés dans les provinces, et dans les présens considérables en productions que les chefs de ces provinces ont soin de lui envoyer tous les ans. Il réside à Iedo. Les gouverneurs de provinces résident ordinairement dans les grandes villes, dans celles sur-tout qui sont maritimes et qui sont fortifiées. De là ils surveillent l'administration de chaque ville de leur gouvernement, à la tête de laquelle ils préposent un certain nombre de magistrats chargés de rendre la justice, d'entretenir les routes, et une exacte police dans tout leur territoire. Le Coubo a imposé à tous ces gouverneurs l'obligation de faire tous les ans un voyage à sa cour pour y rendre compte de leur administration. Ils s'y rendent avec une suite et des présens proportionnés à l'étendue de leur gouvernement, et y apportent aussi de quoi soutenir leurs familles auprès de la cour, qui les y retient comme un otage de leur fidélité.

Forces et revenus. — L'empereur du Japon entretient 100,000 hommes d'infanterie, et 20,000 de cavalerie. Les revenus du prince montent à un milliard.

Police et lois. — La police se fait admirablement bien au Japon. Les villes ont des magistrats qui s'en occupent uniquement, et ont sous eux des officiers préposés pour tenir un registre exact des naissances, des morts et des mariages, des voyageurs, des déménagemens et emménagemens; pour accommoder les différends qui surviennent entre les habitans, et même faire arrêter les coupables; veiller à prévenir les incendies, et faire donner des secours lorsqu'il en arrive; ce qui est très-fréquent dans les villes du Japon. L'administration de la justice n'y est pas moins remarquable. Quand la loi a parlé, on ne s'avise pas de l'interpréter, et l'on n'a pas d'égard pour le rang du coupable. Les plus légères fautes sont punies comme le sont les infractions aux lois du royaume, lesquelles ne sont pas moins sacrées que la religion. Afin que personne ne les ignore, non-seulement elles sont publiées, mais même elles sont écrites sous des grillages en très-gros caractères, et exposées aux portes des villes et des villages. Le texte de chaque loi est très-court.

SUITE DES ILES DE L'ASIE,
OU DES INDES ORIENTALES.

KURILES.—Une partie des Kuriles appartient au Japon, et quelques autres petites, particulièrement au S. et à l'E., dépendent du Japon ; l'une d'elles se nomme *Fatsifo*. C'est le lieu où l'on exile les grands ; toutes ne sont guère connues que de nom. Ces îles sont situées au S. de la presqu'île du Kamtschatka, entre les 45 et 52e d. de lat. N., et les 146 et les 156e de long. E. Leur direction est du N. N. E. au S. S. O. Elles sont au nombre de vingt ou environ. Les plus considérables sont : *Poro*, *Mokanttorou* et *Monschir*. Elles sont toutes montagneuses, et plusieurs d'elles renferment des volcans et des sources chaudes. Quelques-unes de ces îles sont habitées ; mais les plus petites sont entièrement désertes. Elles diffèrent beaucoup l'une de l'autre, quant à leur situation et à leur conformation naturelle. Les forêts de celles qui sont plus au N. sont garnies de larynx et de pins : celles qui sont plus méridionales produisent des cannes à sucre, des bambous, des vignes, etc. On trouve dans quelques-unes des ours et des renards. On voit sur les côtes de toutes ces îles le loutre marin, la baleine, le cheval marin, le veau marin, et d'autres animaux amphibies. Les habitans de quelques-unes des Kuriles ressemblent beaucoup aux Japonais, considérés sous le rapport de leurs personnes et sous celui de leur langage et de leurs mœurs. Quelques-uns ont beaucoup de ressemblance avec les Kamtschadales. Les îles du N. sont soumises à l'empire de Russie ; mais celles du S. rendent hommage à l'empereur du Japon. Les Kuriliens ont beaucoup d'humanité et de probité ; ils sont honnêtes et hospitaliers ; mais le malheur les effraie et les porte au suicide. Ils ont une vénération particulière pour la vieillesse : ils saluent un vieillard, quel qu'il soit ; mais ils ont une affection spéciale pour ceux de leurs familles respectives. Leur langue flatte l'oreille, et ils la parlent lentement. Les hommes s'occupent à la chasse, à la pêche des animaux marins, et sur-tout des baleines, et à attraper le gibier : ils construisent leurs canots avec le bois que leurs îles produisent. Les femmes ont soin de la cuisine, et font les habillemens. Dans les îles les plus septentrionales, elles cousent, et font différentes étoffes avec du fil d'orties. Les habitans des îles du S. sont plus fins et plus civilisés que ceux du N. ; ils font une espèce de commerce avec le Japon, et ils y portent de l'huile de baleine, des fourrures, et des plumes d'aigles pour garnir leurs flèches. En retour ils importent des ustensiles de métal, des bois vernissés, des poêlons, des sabres, différentes étoffes, des ornemens de luxe, du tabac, toutes sortes de colifichets et de menues denrées.

JESSO ou INSOU. — La position insulaire de la terre de Jesso est actuellement bien déterminée par la navigation de La Pérouse au travers du détroit qui porte son nom (1), et par celle de Broughton au travers de celui de Sangaar, qu'il nomme *Matzemaï*. Ce dernier navigateur nous a donné récemment des notions très-curieuses sur cette île, jusqu'ici si peu connue. Les habitans l'appellent *Insou*. Ils paraissent d'un naturel doux ; leur corps est très-velu, ce qui s'observe même parmi les enfans. Leurs maisons sont bâties en bois ; ils se nourrissent de poissons séchés et d'herbes marines, et élèvent de jeunes ours et des aigles, qu'ils mettent en cage probablement pour s'en nourrir ; ils sont très-pauvres, et sous la puissance des Japonais, qui, plus courageux et plus féroces, les tiennent sous une dure sujétion. Ces derniers paraissent avoir usurpé tout le commerce du pays. Ils trafiquent non-seulement avec la Chine et autres puissances asiatiques, mais aussi avec les Russes ; car Broughton a trouvé chez eux un alphabet et des cartes en langue russe. Ils ont un langage qui leur est propre, mais où il entre beaucoup de mots japonais. Le détroit de

(1) *Voyez* les nouvelles découvertes à la fin du tome V.

Sangaar ou de Matzemaï, qui sépare le Japon de l'île d'Insou, n'a pas plus de 5 lieues de largeur du S. au N. Près de ce détroit, sur la côte orientale de l'île Insou, est une baie profonde, d'une forme circulaire, que Brougthon a décrite et figurée sous le nom de *Volcano bay*; elle offre un aspect très-pittoresque; en général toute cette portion de l'île est riche et fertile.

ILES DE LIÉOU-KIEOU. = Ces îles sont situées au S. O. de celles du Japon, entre les 27 et 29e deg. de lat. N., et entre les 126 et 128e de long. E. Elles sont en assez grand nombre, et très-voisines les unes des autres. La principale a 70 lieues de long sur 30 de large. Les autres ont peu d'étendue. Elles produisent toutes des grains, du riz, des fruits et du coton. Les habitans ont la même religion, la même langue et la même écriture que les Japonais. Le souverain qui les gouverne est tributaire de l'empereur de la Chine. Il réside dans la ville de *Kieut-ching*, qui se trouve dans l'île principale.

MARIANNES. = Ces îles, dont la principale est, dit-on, celle de *Guam*, sont entre les 14 et 23e d. de lat. N., et les 144 et 150e de long. E. Elles sont au nombre de douze ou environ, et au S. E. du Japon. Elles ont été d'abord appelées *Iles-des-Larrons*, par Magellan, qui les découvrit en 1520, parce que les habitans lui volèrent quelques instrumens de fer. C'est une nation composée de Philippinois et de Japonais; aussi leurs usages et leurs mœurs ressemblent-ils beaucoup à ceux des Japonais. Ils sont, comme ces derniers, très-vindicatifs. Avant l'arrivée des Espagnols, ces insulaires ignoraient entièrement qu'il y eût au monde d'autres nations. Ils n'avaient jamais vu de feu, et quand ils en virent pour la première fois, quelques-uns d'eux s'en étant approchés de trop près, et s'étant brûlés, n'osaient plus le regarder que de loin. Leur inconstance est extrême, aussi bien que leur amour pour la danse, la course et la lutte. Ils vivent très-long-temps, et sont fort gras, quoiqu'ils ne se nourrissent que de racines et de fruits. L'air de ces îles est sain et pur, quoiqu'elles soient sous la zone torride; mais elles sont remplies de moucherons, d'insectes et de scorpions. On n'y trouve ni ports, ni rades pour relâcher. Les Espagnols qui les possèdent, les ont appelées *Mariannes*, du nom de leur reine Marie-Anne d'Autriche. Ils entretiennent une petite garnison dans celle de Guam. Il croît dans ces îles des orangers, des limoniers, des cocotiers et le célèbre arbre à pain.

Saint-Ignatio de Agand, capitale, est une ville bâtie en pierre et en bonne charpente; elle est la résidence du gouverneur. Elle a deux petits forts garnis de canons. Le *galion* de Manille y aborde à son retour du Mexique. Les Indiens naturels sont hardis, bien faits et fort ingénieux. Leurs *pros*, les seuls vaisseaux dont ils se servent, sont d'une invention qui ferait honneur aux nations les plus policées.

CAROLINES. = Ces îles sont situées au S. des Mariannes, entre les 6 et 12e deg. de lat. N., et les 133e et 155e de long. E. Elles sont au nombre de 30, et très-peuplées, à l'exception de trois qui ne sont pas habitées. La plus grande s'appelle *Hogoleu*. Elle a 25 lieues de long sur 12 de large. *Yap*, à l'extrémité orientale de la chaîne, est la seconde en grandeur. Ces îles sont peu connues des Européens, quoique les Espagnols y aient quelques établissemens. Ils leur ont donné le nom de Carolines en l'honneur de Charles II, alors roi d'Espagne, et les ont découvertes en 1686. Les habitans sont païens On professe la religion chrétienne dans les établissemens espagnols.

PHILIPPINES. = Ces îles sont au nombre de 100, et sont situées dans la mer de la Chine (qui fait partie de l'Océan-Pacifique.) Elles sont à 100 L. S. E. de la Chine, entre les 7 et 19e deg. de lat. N., et les 116 et 126e de long. E. Elles sont peuplées de Chinois, d'Ethiopiens, de Malais, d'Espagnols, de Portugais, de *Pintados*, ou peuples peints, et de Métis, qui sont un mélange de tous ces peuples. Ces îles appartiennent au roi d'Espagne, parce qu'elles ont été découvertes par Magellan, et conquises ensuite par les Espagnols, sous le règne de Philippe II: c'est de lui qu'elles ont tiré leur nom. Dans tout ce vaste archipel on ne comptait, suivant le dénombrement de 1752, que 1,350,000 Indiens soumis à la domination espagnole. La plupart sont chrétiens, et tous, depuis 16 ans jusqu'à 50, payent une capitation de 4 réaux. On a partagé ces îles en 22 provinces, dont la seule île de Lucon en contient 12, quoiqu'elle ne soit pas en-

Digitized by Google

core entièrement assujettie. On trouve dans ces îles des mines d'or et d'argent, et l'on y pêche des perles. Elles sont si convenablement situées entre le continent oriental et le continent occidental, que les habitans commercent avec le Mexique et le Pérou, de même qu'avec toutes les îles et comptoirs de l'Inde. Les Espagnols emploient à ce commerce deux bâtimens qui partent d'Acapulco au Mexique; ils font quatre cents pour cent de bénéfice. Le pays produit toutes les choses nécessaires à la vie, et l'aspect en est magnifique. On y voit en grand nombre des bêtes sauvages de toute espèce, des buffles, des porcs, des moutons, des chèvres, et une espèce de singe extraordinairement grand. On y trouve, dans le nid d'un oiseau, ces confitures fondantes qui passent chez les Européens pour un mets délicieux. Plusieurs fruits et fleurs d'Europe viennent très-bien dans ces îles. Le rejeton d'un oranger ou d'un limon, y donne du fruit l'année même qu'on l'a planté. La verdure, la richesse du sol, y sont presque incroyables. L'arbre qu'on nomme *amet*, fournit de l'eau aux naturels. Il y a une espèce de liane dont il sort, en la coupant, de l'eau délicieuse, en assez grande quantité pour désaltérer. Elle est très-commune dans les montagnes où l'eau n'est pas abondante. Le nombre des troupeaux est un sujet d'étonnement pour tous les voyageurs. Des communautés religieuses ont des prairies de 25 à 30 lieues, couvertes de quarante à cinquante mille bœufs: quoiqu'ils ne soient pas gardés, ils franchissent rarement les rivières et les montagnes qui servent de limites à ces possessions. Actuellement ces îles offrent à l'Espagne de l'alun, des peaux de buffles, de la casse, des bois de teinture, du salpêtre, de l'écaille de tortue, de la nacre de perle, que les Chinois achetaient auparavant pour la revendre dans Canton, aux Européens, le triple de ce qu'elle leur coûtait; du cacao qui, quoique venu du Mexique, n'a pas dégénéré; de l'indigo, que la nature produit en abondance, ainsi que le coton, qui y est d'une excellente qualité, et dont il serait facile d'élever de nombreuses manufactures. Ces îles sont sujettes aux tremblemens de terre les plus épouvantables, aux orages et aux éclairs. Elles sont infestées d'animaux nuisibles et venimeux. On y trouve même des fleurs et des herbes dont le poison donne la mort sur-le-champ. Quelques-unes de leurs montagnes ont des volcans. Les îles principales sont celles de *Luçon* et de *Mindanao*.

LUÇON. — C'est la principale de ces îles. Elle a 125 lieues de long sur 40 de large. Elle est au N. des autres. Elle a un siége archiépiscopal et 12,000 chrétiens.

Manille, capitale, est belle et assez grande; son port est assez fréquenté, mais l'entrée en est difficile, à cause des rochers qu'on y trouve. *Cavitte* en est éloignée de trois lieues, et défendue par le château Saint-Philippe. En 1762, les Anglais, sous les ordres du général Draper et de l'amiral Cornish, prirent Manille d'assaut. Cette ville fait un grand commerce avec la Chine et les autres pays des Indes Orientales; il consiste principalement en marchandises pour le Pérou et pour le Mexique, telles que les épiceries, les soieries de la Chine, et sur-tout les bas de soie, dont on transporte une grande quantité; les étoffes des Indes, les mousselines, les toiles peintes et autres: le retour consiste en cochenille, confitures, mercerie, et sur-tout en argent. Les autres îles, notamment Mindanao, la plus considérable après Manille, sont gouvernées par de petits princes souverains qu'on nomme sultans.

MINDANAO. — Cette île, au S. des autres, a 80 lieues de long sur 70 de large. C'est la plus méridionale de ces îles. Elle est habitée par différens peuples, dont les uns sont libres et indépendans, et demeurent dans les montagnes, et les autres obéissent à un roi ou sultan, qui réside à Mindanao. Ce prince, ainsi que ses sujets, sont mahométans. Cette île est couverte de montagnes où l'on trouve beaucoup d'or. Les vallées sont arrosées d'un grand nombre de rivières, dont l'eau est très-bonne. Le terroir en général est gras et fertile; il produit des melons d'eau, des platanes, dont le fruit est excellent et d'un grand usage; des bananes, des oranges, des noix muscades, des clous de girofle, et quantité d'autres fruits rares. Les Espagnols avaient des établissemens dans cette île; mais les ayant abandonnés pour secourir Manille, le sultan profita de cette occasion pour détruire leurs forts. Depuis ce temps, l'entrée de cette île leur est interdite. Elle est fort commodément située pour commercer dans

les îles à épiceries, et dans les autres Philippines; aussi est-elle comme le centre du commerce de l'or et des épiceries de cette contrée. Elle produit abondamment de la cannelle; et les habitans, en creusant en avant dans la terre, y trouvent de bon or, ainsi que dans les rivières, en y faisant des fosses avant l'arrivée du flot: les volcans leur donnent beaucoup de soufre; et dans les mers voisines on pêche de belles et grosses perles. Au S., il y a un volcan toujours en éruption, et qui sert de fanal en mer.

Mindanao, capitale, située sur la côte méridionale, est une ville fortifiée. Les maisons en sont basses et élevées sur des pieux; le palais du sultan est bâti de même, et n'est distingué que par sa grandeur et son élévation. Mindanao a un bon port assez fréquenté. Les habitans commercent volontiers avec les étrangers, à qui ils donnent de l'or et les autres productions de leur pays en échange de leurs marchandises.

Les îles de *Samar*, *Mindora*, *Sanbouangan*, *Iolo*, *Bantayan*, *Paragoa*, *Cebu*, *Panay*, *Basilan*, *Calamiancs*, *Bohol*, *Imaras*, etc., sont toutes admirablement fertiles en riz et autres grains, en cannelle, coton, indigo, cire, etc., et font toutes entre elles et avec les étrangers un commerce plus ou moins considérable, et relatif à leurs positions dans cet archipel.

BASHI. — Ces îles sont situées entre les Philippines et l'île Formose. Au nombre de cinq, elles sont connues sous les noms de *Grafton*, *Montmouth*, *Orange*, *Bashi* et la *Chèvre*. Le terroir en est assez fertile, principalement dans les vallées. La nourriture des habitans est celle des patates et des ignames. Le coton y croît avec assez de facilité, et est un objet de commerce pour ces insulaires avec ceux des îles voisines.

ILES DE LA SONDE. = Ces îles, au S. O. des Philippines, sont situées dans l'Océan Indien, entre le 7e deg. de lat. N. et le 8e deg. de lat. S., et entre les 94e deg. et 117e deg. de long. E. Les principales sont celles de *Bornéo*, *Sumatra*, *Banca*, *Java*, *Bally*, *Lamboe*, etc. Elles sont en partie soumises aux Hollandais. Ils en tiennent les souverains dans leur dépendance, et ils y ont des établissemens plus ou moins considérables.

BORNÉO. — Cette île, à l'E. de celle de Sumatra, a 266 lieues de long et 233 de large. Elle est coupée par l'équateur. C'est une des plus grandes îles du monde. L'intérieur du pays est marécageux et malsain, et les habitans vivent dans des maisons bâties sur pilotis, au milieu des rivières. Le terroir y produit le riz, le coton, la canne à sucre, le poivre, le camphre (1), les fruits du Tropique, de l'or et d'excellens diamans. Le fameux *orang-outang*, *pongos* ou *homme sauvage* (dont un fut disséqué à Oxford par le docteur Tysan), est indigène de ce pays. C'est, de tous les êtres irraisonnables, celui qui a le plus de ressemblance avec l'homme. On y voit aussi d'autres animaux d'une espèce originale. On dit que les premiers habitans du pays vivent dans les montagnes, et se servent de flèches empoisonnées; mais les côtes sont gouvernées par des princes mahométans. La monnaie est de plomb.

Bornéo, capitale du royaume, est une grande ville bien peuplée, qui a un port commode et assez fréquenté. Les maisons sont bâties sur pilotis.

Benjarmassen, au S. Cette place trafique avec toutes les nations commerçantes. Les Hollandais y ont formé un établissement en 1769, et en tirent du poivre, de l'or, des diamans, des bézoards, etc.

SUMATRA. — Cette île a Malaca au N., Bornéo à l'E., et Java au S. E. Elle est séparée de cette dernière île par le détroit de la Sonde. Elle est partagée par l'équateur, s'étend à 5 degrés ou environ au N. E., et à 5 au S. E., et a 240 lieues de longueur et 75 de large. Sumatra produit tant d'or et d'argent, que l'on croit que c'est (2) l'Ophir dont parlent les écri-

(1) Le camphre est la gomme d'un arbre extrêmement haut, et dont les branches s'étendent beaucoup. Il y en a de plusieurs sortes. On en trouve une entre les veines du bois, et une autre qui sort par l'écorce rompue. Elle est rouge d'abord, et devient blanche par la chaleur.

(2) Il y a dans l'île une montagne que les Européens appellent *Ophir*. Son sommet s'élève à 14,642 pieds au-dessus du niveau de la mer. Sa hauteur surpasse de 600 pieds celle du Pic-de-Ténériffe.

tures. Mais M. Marsden, dans sa dernière histoire de cette île, pense qu'elle n'était pas connue des anciens. Le poivre est la base de son commerce avec les Européens. La compagnie anglaise des Indes Orientales y a deux établissemens, Bencoulen et le fort Malborough; c'est là que les vaisseaux vont prendre leurs cargaisons de poivre. Le roi d'Achem est le chef des princes mahométans qui possèdent les côtes. L'intérieur du pays est gouverné par des princes païens : les productions consistent en riz, poivre, benjoin, camphre, mines d'or, d'argent, de fer, de cuivre et d'étain.

Il y croît un arbre singulier qu'on appelle l'arbre *triste*. Il fleurit au coucher du soleil, et ses fleurs odoriférantes tombent au commencement du jour. Tous les arbres fruitiers des Indes y viennent très-bien. La partie N., qui est le royaume d'*Achem*, a des pâturages excellens qui nourrissent quantité de buffles et de cabris. Les chevaux y sont en grand nombre et petits. Ce pays a une multitude prodigieuse de sangliers, mais moins grands et moins furieux que les nôtres. Les cerfs et les daims, au contraire, y surpassent ceux d'Europe en grandeur. Le gibier y est commun, à l'exception des lièvres et des chevreuils. On y voit beaucoup d'éléphans sauvages dans les montagnes, des tigres, des rhinocéros, des singes, des couleuvres et de fort gros lézards. Les rivières sont assez poissonneuses, mais remplies de crocodiles. L'abondance des poules et des canards y est extraordinaire.

Les pluies sont fréquentes et quelquefois très-considérables; presque toujours elles sont accompagnées d'éclairs et de tonnerre. Les tremblemens de terre n'y sont pas rares, et l'île renferme plusieurs volcans. Les habitans des côtes sont des Malais, qui y sont venus de la presqu'île de Malaca; mais l'intérieur est habité par un peuple très-différent, et qui n'avait autrefois aucune liaison avec les Européens. Son langage et ses mœurs diffèrent beaucoup de ceux des Malais : les derniers ont le caractère et les mœurs des Arabes. Les peuples qui sont situés entre le territoire de la compagnie anglaise et celui des Hollandais, à Palimbam, sur le revers de l'île, écrivent avec un bout de bambou, sur des morceaux d'écorce d'arbre longs et étroits. Ils commencent au bas, contre l'usage des autres nations, et leur écriture va de gauche à droite. Les habitans de l'intérieur de Sumatra sont un peuple libre; ils vivent dans de petits villages appelés *Doosans*, indépendans les uns des autres, et gouvernés chacun par leur chef. Tous ont des lois, quelquefois écrites, suivant lesquelles ils punissent les coupables, et terminent les différends. Ils ont presque tous, et particulièrement les femmes, de grosses enflures à la gorge, semblables aux goitres des Alpes. Quelques-unes sont presque aussi grosses que la tête d'un homme; mais elles ont généralement le volume d'un œuf d'autruche. Cette partie de l'île qu'on appelle la *Cassie*, est habitée par un peuple appelé *Battas* : ces hommes diffèrent de tous les autres habitans de Sumatra par le langage, les mœurs et les habitudes. Ils n'ont point de rois; ils vivent dans des villages indépendans les uns des autres, mais qui sont presque toujours en guerre. Ils fortifient leurs villages avec de doubles palissades de camphre, de bois pointus, et dont les pointes sont en-dehors : entre ces palissades, ils placent des morceaux de bambous, durcis au feu et pointus : ils les assujettissent avec de la terre glaise; mais un homme les abattrait avec un coup de pied. Ils tuent et mangent ceux de leurs ennemis qu'ils font prisonniers; et leurs chevelures sont suspendues en trophées dans les maisons où couchent les enfans et les hommes qui ne sont pas mariés. Chez eux la polygamie est permise : un homme peut prendre autant de femmes qu'il lui plaît; mais rarement le nombre en est-il au-dessus de huit. Toutes les femmes logent sous le même toit que leurs maris, et les maisons ne sont pas divisées en appartemens; mais chaque femme fait son feu à part. C'est ce pays qui fournit presque toute la casse que l'on apporte en Europe. L'arbre qui la produit a 50 à 60 pieds de haut; sa tige a environ 2 pieds de diamètre, et sa tête est belle et se développe régulièrement. Un des principaux objets du commerce du royaume d'Achem, est le camphre, que l'on y recueille en abondance. On l'envoie au Japon pour y être raffiné. C'est le meilleur qui existe. On y fait aussi un grand commerce de poivre.

ACHEM. — *Achem*, capitale de ce royaume, est une ville bien peuplée; les maisons sont bâties sur pilotis. Un voyageur parlant de cette ville en 1771, s'exprime ainsi : « Imaginez-vous une forêt de cocotiers, de bambous, de bananiers, au milieu de laquelle passe une belle rivière toute couverte de bateaux; mettez dans cette forêt un nombre prodigieux de maisons faites avec des cannes, des roseaux et des écorces, et disposées de manière qu'elles forment tantôt des rues, tantôt des quartiers séparés par des prairies. On voit par-tout autant d'hommes que dans nos villes les mieux peuplées. Le port est un grand bassin formé par deux ou trois îles dans une situation admirable. Le mouillage y est excellent, et toute la côte fort saine. Tout son commerce consiste en poivre et en or, que l'on ramasse sur le penchant des montagnes, et qu'on trouve par petits grains dans les ravins où les eaux les entraînent. Les Anglais, les Hollandais, les Danois, les Portugais et les Chinois y font un grand commerce. Ils y apportent du riz, qui fait la nourriture ordinaire des habitans, et en rapportent de l'or. Le peuple est mahométan, ainsi que le roi, qui réside dans un palais bien bâti et bien fortifié. Les autres villes et places sont *Andragiri*, *Jambi*, *Palimban* et *Andripoura*, capitales de royaumes de même nom, où les Hollandais ont des comptoirs.

Palimban, ville avantageusement située au fond d'un golfe qui en fait un bon port, et où le commerce est très-florissant. Les Hollandais y ont un établissement qui leur est très-avantageux, pour le commerce considérable qu'ils y font du poivre et de l'étain, qu'on leur livre à un prix très-modique.

Jambi, au S. E., a un port, et commerce en poivre.

BANCA. — Cette île, à l'E. de celle de Sumatra, vis-à-vis les côtes du royaume d'Achem, n'en est séparée que par un canal de 2 ou 3 lieues de largeur; l'on y trouve d'abondantes mines d'étain fin, et une ville commerçante de même nom, où les Hollandais ont un comptoir. Elle a 30 lieues de tour.

ENGANHO. — Cette île, à environ 30 lieues de Sumatra, est très-peu connue, parce qu'elle est entièrement entourée de rochers terribles et de brisans. Elle est habitée par des sauvages nus, grands et bien faits; ils sont ordinairement armés de lances et de massues : ils ont un langage différent de celui des habitans des îles voisines.

JAVA. — Cette île est séparée de celle de Sumatra par le détroit de la Sonde. Elle a environ 225 lieues de longueur sur 40 à 50 de largeur. Le détroit a une lieue et demie de largeur, et est remarquable par le grand flux de mer qui élève extraordinairement les eaux dans les ports environnans. On y recueille du riz, du sucre, du benjoin, du poivre très-estimé, du gingembre, du café et des fruits excellens. On y trouve aussi des mines d'or, d'argent et de cuivre; des rubis, des diamans et de très-belles émeraudes. Entre les singularités de cette île, on remarque certains serpens d'une grosseur et d'une longueur extraordinaires. Les montagnes sont très-hautes et s'élèvent jusqu'aux nues, entre autres celle qu'on nomme *Pepper*. On trouve dans les forêts des tigres énormes, des rhinocéros et d'autres bêtes sauvages. On voit aussi des crocodiles dans les rivières. Les habitans sont cruels, fiers, robustes et guerriers. Ils sont mahométans; mais dans l'intérieur du pays on trouve des Gentous qui s'abstiennent de manger de la chair. L'île est partagée en deux royaumes, dont l'un est sous la domination du roi de *Mataram*, et l'autre sous celle du roi de *Bantam*. La côte du N. a beaucoup de bons ports. La plus grande partie de l'île de Java appartient aux Hollandais. Ils y ont établi une espèce de monarchie commerciale, dont la capitale est

Batavia, ville magnifique et populeuse. Elle est à 6 degrés de latitude S., à l'embouchure de la rivière de *Jacatra*; et son port est un des plus beaux du monde. La ville est bâtie dans le goût de celles de la Hollande, et a environ une lieue et demie de circonférence. Elle a six portes, et elle est entourée de fortifications régulières. On dit que les faubourgs sont dix fois plus peuplés que la ville. Le gouvernement est un mélange de magnificence orientale et de politique européenne. Le chef hollandais a le titre de gouverneur-général des Indes. Quand il paraît en public, il est accompagné de ses gardes et de ses officiers; il a un appareil supérieur à celui

ment agréable et de facile digestion : cet arbre croit naturellement dans les forêt, et ne demande aucune culture. Elles produisent en abondance le clou de girofle, le macis et la noix muscade. Les Hollandais en font le monopole avec tant de jalousie, qu'ils détruisent les plants, de peur que les naturels ne vendent le superflu de leurs épiceries aux autres nations. Ces iles sont maintenant gouvernées par trois rois subordonnés aux Hollandais. Les Anglais, en 1796, se sont emparés de la majeure partie de ces iles.

CÉLÈBES ou *MACASSAR*. — Cette ile est située sous l'équateur, entre l'ile de Bornéo et les Moluques, à 160 lieues de Batavia. Elle a 166 l. de long et 66 de large. Les brises du Nord et les pluies périodiques rendent habitable cette ile, naturellement exposée aux grandes chaleurs. Elle produit du poivre et de l'opium, et les naturels sont expérimentés dans la connaissance des poisons, que la nature ne leur a dispensés que d'une main trop libérale. Les Hollandais ont un fort sur cette ile ; mais l'intérieur du pays est gouverné par trois rois, dont le principal réside à *Macassar*. On dit que ces peuples sont hospitaliers et fidèles, si on ne les aigrit pas. Ils font un commerce considérable avec les Chinois.

Macassar, capitale. Dans cette ville, comme dans presque toutes les iles orientales, les habitans vivent dans des maisons bâties sur de grands poteaux. On n'y entre que par le moyen d'une échelle qu'on lève la nuit, pour se garantir des animaux venimeux.

Jompandan est le port le plus grand que l'on trouve dans cette partie du monde.

Bonthaim est au S., dans la baie qui porte son nom. Les Hollandais y ont bâti une forteresse bien munie de canons, pour contenir les naturels du pays. Un gouverneur y réside, et commande encore dans une autre place nommée *Bullucouba*, autre établissement des Hollandais, éloigné d'environ vingt milles de Bonthaim. La garnison de ces deux forts y recueille le riz que le peuple de cette ile est tenu d'apporter en forme d'impôt.

GILOLO. — Cette ile, au N. E. de celle de Célèbes, produit beaucoup de riz, et sur-tout des palmiers-sagou. On y trouve des tortues d'une grosseur énorme, du girofle, de la muscade, des buffles, des cochons, des cerfs et des daims.

Gilolo, capitale, est la résidence du souverain.

TERNATE. — Cette ile, au S. O. de celle de Gilolo, la plus considérable, a 10 lieues de circonférence. Les Hollandais y ont un fort appelé la Victoire ; et à *Machian*, ils en ont un autre appelé le Fort-d'Orange. Cette ile est située sous la ligne ; elle abonde en noix de coco, bananes, citrons, amandes, oranges. Le pays est couvert de montagnes, dont une, élevée de plus de 360 brasses, a un volcan terrible, sur-tout dans le temps des équinoxes. Il y a un roi particulier qui dépend des Hollandais, et qui règne sur plusieurs iles voisines. Les habitans sont mahométans, et vivent long-temps.

Malayo, capitale, est la résidence du souverain.

TIDOR. — Cette ile est au S. de Ternate, et a environ 12 lieues de tour. Les Hollandais y ont plusieurs forts. La ville capitale porte le nom de l'ile. Le roi de l'ile se contente de ce titre, la toute-puissance étant entre les mains des Hollandais. Il existe dans cette ile un arbre nommé *Apilaga*, ou *le bon arbre*, qui, lorsqu'on en coupe l'écorce, rend une si grande quantité d'eau, qu'il tient, pour ainsi dire, lieu de fontaine.

CÉRAM. — C'est une grande ile, au S. E. de celle de Tidor, qui peut avoir 60 à 80 lieues de longueur sur 20 à 25 de largeur. Elle abonde aussi en palmiers-sagou et en muscadiers. Les Hollandais ont fortifié ces deux iles, et coulent bas tout bâtiment qui essaie de commercer dans ces mers.

AMBOINE. — Cette ile, au S. de celle de Céram, considérée sous un rapport général, en est la plus importante, parce que, dans le fait, elle les commande. Elle est située dans l'archipel de Saint-Lazare, entre les 3e et 4e degrés de latitude S., et à 500 lieues à l'E. de Batavia. Amboine a environ 24 lieues de circonférence ; elle est défendue par une garnison hollandaise de 7 à 800 hommes, et par quelques petits forts qui protègent ses plantations de clous de girofle. Tout le monde sait que, lorsque les Portugais furent chassés de cette ile, les Hollandais et les Anglais s'en partagèrent le commerce. Jamais on n'oubliera les bar-

baries des premiers, qui torturèrent, et finirent par massacrer les Anglais; par ce moyen, ils s'attribuèrent exclusivement le commerce d'Amboine et de Banda. La postérité s'en rappellera, comme d'une preuve de l'infamie des Hollandais de ce temps. Cet événement tragique arriva en 1622.

AMBLAW. — Cette ile dépend du gouvernement d'Amboine. Elle est remplie de montagnes et arrosée de beaucoup de ruisseaux. Elle produit beaucoup de girofle et de noix muscades.

BANDA ou ILES MUSCADES. — Elles sont situées entre les 125 et 127° deg. de longit. E., et entre les 4 et 5° degrés de latitude S. On comprend sous cette dénomination les iles de *Lantor*, dont la principale ville est Lantor; *Polerong*, *Rosinging*, *Pouloway* et *Gonapi*. Les principaux forts que les Hollandais ont sur ces iles, sont ceux de la *Vengeance* et de *Nassau*. On ne trouve que dans ces iles la muscade converte de macis : elles sont entièrement soumises aux Hollandais. Plusieurs de ces iles, qui avoisinent Banda et Amboine, pourraient produire la noix muscade et le clou de girofle, parce que, comme le disent les naturalistes, les oiseaux, et surtout les colombes et les pigeons, avalent la noix muscade et le clou de girofle en entier, et les rendent dans le même état; mais les Hollandais leur font une guerre continuelle dans leurs plantations sauvages. La grande récolte de la noix muscade se fait en juin et août. Cette noix est le fruit d'un arbre de grandeur médiocre, dont les feuilles ressemblent à celles du pêcher.

BANDA. — Cette ile, qui n'a que 3 lieues de longueur sur une de largeur, est cependant la plus considérable des cinq qui sont connues sous ce nom. Il y a dans cette ile 25 parcs de muscadiers qui donnent, dans les meilleures années, jusqu'à 570,000 liv. de noix muscades, et 140,000 liv. de macis, appelé communément fleur de muscade. Ces parcs ont la forme d'un carré long, et environ 5 à 6,000 toises de superficie. Le gain exclusif et prodigieux que font les Hollandais sur cette denrée, les a engagés à bien fortifier cette ile, et à y entretenir une garnison nombreuse. *Flores* et *Timorland* n'ont rien de remarquable.

TIMOR. — Cette ile considérable abonde en bois de sandal, tant blanc que jaune, dont il y a des forêts entières; en poivre, cire, miel, sucre, gingembre, cannelle, etc. Elle est partagée en plusieurs souverainetés; mais les Hollandais y dominent depuis longtemps, et la gardent aussi bien que Célébes, moins à raison du profit qu'ils en retirent, que par la crainte de voir s'y fixer quelqu'autre nation, qui pourrait partager le commerce des Moluques. Ils y ont un fort appelé le fort *Concordia*.

ANAMBAO ou SIMAO. — Cette ile est à la pointe occidentale de l'ile de Timor. Les peuples qui l'habitent s'occupent de la culture des cocotiers, qui font la principale richesse de leur ile.

FIN DE L'ASIE.

CHAPITRE III.

AFRIQUE.

DESCRIPTION GÉNÉRALE.

On représente souvent l'Afrique sous la forme d'une pyramide dont la base est sa partie septentrionale qui s'étend le long de la Méditerranée, et dont le sommet est le cap de Bonne-Espérance. C'est une péninsule d'une étendue immense, qui ne tient à l'Asie que par l'Isthme de Suez, de 20 lieues de large.

L'Afrique est très-bien située pour le commerce, parce qu'elle est au centre du globe, et qu'elle est par conséquent beaucoup plus à portée de communiquer avec l'Europe, l'Asie et l'Amérique, qu'aucune autre partie ne l'est de communiquer avec le reste du globe. Non-seulement le témoignage des Portugais, des Hollandais, des Anglais et des Français qui ont des établissemens sur la côte d'Afrique, prouve que le pays abonde en or : ce fait est encore attesté par les historiens les plus authentiques. L'Afrique a 3,340 lieues de côtes, des rivières immenses et profondes; et cependant, par un malheur qui lui est particulier, n'ayant point de navigation, elle n'en retire aucun avantage, et les peuples innombrables qui l'habitent n'ont aucune notion du commerce, et ne se connaissent pas eux-mêmes. A l'embonchure de ces rivières, il y a d'excellens ports, profonds, sains, calmes, à l'abri de tous les vents, et qu'il serait possible de rendre parfaitement sûrs par le moyen de quelques fortifications; et cependant il n'y a point de bâtimens, point de commerce, point de marchands, même dans les endroits qui abondent en marchandises. Enfin, l'Afrique, quoiqu'elle forme un quart du globe, quoiqu'elle renferme des trésors inépuisables, et qu'elle puisse, à l'aide de quelques améliorations, trouver en elle-même une foule de choses délicieuses et utiles, semble être entièrement négligée, non-seulement par les indigènes, qui ne se soucient aucunement de recueillir les dons que la nature leur a prodigués, mais encore par les Européens les plus civilisés lorsqu'ils s'y sont établis, et principalement par les Portugais.

Autrefois l'Afrique renfermait plusieurs royaumes et états, célèbres par leurs arts, leurs richesses, leur puissance et l'immensité de leur commerce. Parmi eux on comptait sur-tout les royaumes d'Egypte et d'Ethiopie. La riche et puissante Carthage, cette rivale redoutable de Rome, étendait son commerce sur toutes les parties du monde alors connues. Ses flottes virent plus d'une fois les côtes britanniques, jusqu'au temps malheureux où Juba, roi de Mauritanie, mais tributaire de Car-

thage, réclama l'appui des Romains. Aidés de ses sujets, ces derniers subjuguèrent Carthage, et, par degrés, tous les royaumes et états environnans. Après cette époque désastreuse, les naturels, constamment pillés, et par conséquent appauvris par les gouverneurs envoyés de Rome, négligèrent leur commerce; s'ils cultivèrent encore les terres, ce fut uniquement pour s'empêcher de mourir. Lors de la décadence de l'Empire Romain, au cinquième siècle, le nord de l'Afrique fut ravagé par les Vandales, qui contribuèrent encore davantage à la destruction des arts et des sciences. Au septième siècle, pour ajouter encore à tant de calamités, les Sarrasins envahirent toutes les côtes de l'Égypte et de la Barbarie; et aux Sarrasins succédèrent les Turcs. Ces deux peuples suivaient la religion mahométane, dont les sectateurs portèrent par-tout la désolation, et achevèrent la ruine de cette partie du monde jadis si florissante.

Cette partie du monde est la moins connue. Les relations des nouveaux voyageurs ne nous laissent que des conjectures sur la partie centrale, et ce sont les côtes que nous connaissons le mieux.

Etendue et situation. — L'Afrique a 1,700 lieues dans sa plus grande longueur du N. au S., depuis le cap Bon, dans la Méditerranée, sous le 37e deg. de lat. N., jusqu'au cap de Bonne-Espérance, au 34e deg. de lat. S. Sa largeur est de 1,650 lieues de l'O. à l'E., depuis le cap Vert, sous le 19e degré de long. O., jusqu'au 50e deg. de long. E.

Limites.—L'Afrique est bornée au N. par la Méditerranée; à l'O. et au S. O. par l'Océan Atlantique; au S. E. par l'Océan Indien, et à l'E. par la mer Rouge et l'Isthme de Suez.

Montagnes.—Les principales montagnes de l'Afrique sont le mont *Atlas*, chaîne qui s'étend depuis l'Océan Occidental, auquel il donne le nom d'Océan Atlantique, jusqu'à l'Égypte; celles de *Sierra-Leone*, ou les montagnes du Lion, qui séparent la Nigritie et la Guinée, et s'étendent jusqu'à l'Ethiopie. Une autre chaîne de montagnes s'étend depuis celles de Kong à l'O. jusqu'à celle de la Lune, et jusqu'aux montagnes d'Abyssinie à l'E. Cette chaîne est vers le 10e deg. de lat. N.; il s'en détache, vers le 28e deg. de long. E., une branche qui se dirige au S. Le long de la côte occidentale du golfe Arabique, est une fameuse chaîne de granit rouge, d'où l'on a tiré les célèbres obélisques de l'Egypte. Le cap de Bonne-Espérance offre aussi beaucoup de montagnes composées d'ardoises bleues, de grès, de quartz mêlé de grosses masses de granit.

Déserts.—Ce qui offre en Afrique le trait le plus frappant, ce sont les immenses déserts qui traversent plusieurs parties de ce continent, et sont peut-être la moitié de son étendue; le principal est celui de Sahara.

Climat, productions. — Cette partie du monde étant coupée par l'équateur presque dans son milieu, et la plus grande portion étant sous les Tropiques, dans plusieurs régions la chaleur est presque insupportable pour les Européens. Elle y est encore augmentée par la réflexion des rayons du soleil sur de vastes déserts de sables toujours brûlans. Cependant les côtes et le bord des rivières, telles que le Nil,

sont en général très-fertiles, et la plus grande partie de ces régions est habitée, quoiqu'elle soit loin d'être aussi populeuse que l'Europe et l'Asie. En Afrique, la diversité de climats est peu sensible; dans une grande partie de cette région il tombe rarement de la neige dans les plaines; et, en général, on n'en trouve que sur le sommet des plus hautes montagnes. Les naturels de ces contrées brûlantes n'ont aucune idée du froid. On trouve en Afrique des fruits excellens, des drogues très-précieuses, et des mines d'or et d'argent, de marbre, de granit, de porphire, etc. Les bêtes féroces et sauvages y sont en très-grande quantité, comme lions, léopards, panthères, éléphans, rhinocéros, chameaux, dromadaires, tigres, singes, crocodiles, ânes sauvages et autres espèces d'animaux : on y rencontre aussi beaucoup de civettes, de perroquets, d'oiseaux rares et curieux par la beauté de leur plumage et de leur chant, des autruches et des chevaux barbes fort estimés.

Hydrographie.—*Fleuves, lacs.* Les plus grands fleuves de l'Afrique sont : 1°. le *Niger*, qui prend sa source, selon M. Mungo-Park, dans une chaîne de montagnes qui s'étend de l'O. à l'E. entre le 10e et le 11e deg. de lat. N., et au moins depuis le 9e deg. 20 m. jusqu'au 13e deg. 20 m. de long. O. Après un cours de 600 lieues de l'O. à l'E., il est vraisemblable que ce fleuve se termine en lacs situés dans le Wangara et dans le Ghana, environ au 17e deg. de lat. N., et entre les 13e et 18e deg. de longit. E., après un chemin de 930 lieues. Il se déborde, se retire périodiquement comme le Nil, et fertilise le pays (1).

(1) Suivant les renseignemens que M. Lucas a communiqués à la société d'Afrique, le Niger est si rapide, qu'aucun bâtiment ne peut en remonter le courant, et tel est le défaut d'adresse ou de connaissances commerciales parmi les nations qui peuplent ses bords, qu'on n'y voit ni navires, ni canots naviguer, même avec le courant. Il est vrai que le voyageur a, dans un endroit, la facilité de le traverser avec ses marchandises; mais dans cet endroit-là même, quoique le sultan de Cassina ne soumette les bateliers à aucune contribution, l'embarcation qui contient les marchandises n'est autre chose qu'un radeau mal construit, dont les planches sont attachées à la membrure avec des cordes, et dont les coutures sont garnies en dehors et en dedans avec un mastic d'argile grossière; on en porte toujours une grande provision sur le radeau, à l'effet d'arrêter l'eau qui peut y entrer.

On estime à 23 ou 24 pieds la profondeur de cette rivière à l'endroit du passage, qui est à plus de 33 lieues au S. de la ville de Cassina ou Cashna, la capitale de l'empire de ce nom.

Sa largeur est telle, que même à l'île de Gongoo, où demeurent les bateliers, à peine entend-on le son de la voix la plus forte appelant de la rive septentrionale; et à Tombut, où l'on donne au courant le nom de *Gnewa* ou *Noir*, sa largeur est estimée égale à celle de la Tamise, à Westminster. Dans la saison des pluies, ce fleuve se déborde, et non-seulement il couvre les terres voisines, mais encore il balaye les bestiaux et les chaumières des habitans imprévoyans et trop confians.

Le voyageur peut s'étonner, avec raison, que les peuples qui habitent le voisinage du Niger, ne profitent pas de sa navigation; mais sa surprise est bien plus grande, quand il voit que c'est inutilement que la rivière leur offre avec bonté des alimens. Tel est en effet le manque d'adresse ou la répugnance de ces peuples pour cette espèce de nourriture, que les poissons, dont cette rivière abonde, restent possesseurs paisibles de ses eaux.

Proceedings of the African association, pages 183—189.

On y trouve des grains d'or dans plusieurs endroits. 2°. Le *Nil*, qui a sa source en Abyssinie, sépare l'Egypte en deux, et après avoir arrosé, dans un cours prodigieux du S. au N., les villes de Gojam, Shancala, Sennar, Dungala, Al Kennim et le Caire, se perd dans la Méditerranée par plusieurs embouchures, qui forment l'île connue sous le nom de Delta, à cause de la ressemblance de sa forme avec celle de la lettre grecque du même nom. 3°. Le *Sénégal*, qui prend sa source dans les mêmes montagnes que le Niger, est à l'O. du lac Maberia; il coule à l'O., et va tomber dans l'Océan, après un cours de plus de 400 lieues. 4°. La *Gambie*, qui sort des mêmes montagnes, se jette dans l'Océan, après avoir traversé une partie de la haute Guinée de l'E. à l'O. 5°. Le *Zaïre* et la *Coanza*, qui arrosent, l'un la partie septentrionale et l'autre la partie méridionale du Congo, et se jettent dans la mer à l'O. 6°. Le *Manica* ou *la Rivière du Saint-Esprit*, et la *Zambeze* ou *Cuama*, qui coulent à l'E., dans le pays des Cafres, et se jettent dans la mer vis-à-vis l'île de Madagascar. Les lacs les plus connus sont ceux de *Marawi*, près le 10ᵉ deg. de lat. S., et de *Tzana* ou *Dembea* dans l'Abyssinie.

Caps, détroits. — Les caps les plus remarquables de l'Afrique sont le *cap Bon* sur la Méditerranée; le *cap Vert*, ainsi appelé, parce que la terre y est toujours couverte de verdure et d'arbres toujours verts. C'est le point le plus occidental du continent de l'Afrique. Le *cap de Bonne-Espérance*, ainsi nommé par les Portugais, lorsqu'ils le doublèrent en 1489, et découvrirent le passage vers l'Asie. C'est l'extrémité méridionale de l'Afrique, dans le pays des Hottentots; c'est le rendez-vous général des bâtimens de toutes les nations qui font le commerce de l'Inde, parce qu'il est à-peu-près à moitié chemin de l'Europe. Il n'y a qu'un détroit en Afrique; on le nomme *Babel-Mandeb*; et il joint la mer Rouge à l'Océan Indien.

Religion, habitans. — Sous le rapport de la religion, les habitans de ce continent peuvent être divisés en trois classes : les païens, les mahométans et les chrétiens. Les premiers sont les plus nombreux; ils possèdent la plus grande partie du pays, depuis le tropique du Cancer jusqu'au cap de Bonne-Espérance. Ils sont noirs en général. Les mahométans, qui sont basanés, possèdent l'Egypte, et presque toute la côte septentrionale de l'Afrique, appelée côte de Barbarie. Les peuples de l'Abyssinie et de la Haute-Ethiopie passent pour chrétiens; mais ils conservent les rites du judaïsme et du paganisme. Il y a aussi quelques juifs au nord de l'Afrique; ils y font tout le petit commerce de ce pays.

Gouvernement. — La forme du gouvernement qui a généralement lieu dans l'Afrique, est la monarchie absolue.

DIVISION. — L'Afrique contient les parties qui sont marquées dans le tableau suivant :

PARTIES.	Longueur.	Largeur.	CAPITALES.	Distance de Paris.	Différence de temps du méridien de Paris.	RELIGIONS.
AFRIQUE SEPT.	L.	L.		Lieues.	H. m. s.	
Barbarie	800	200	Maroc . . .	580 S. O.	38 ap.	Mahom. et Païens.
Egypte	165	84	Le Caire . .	800 S. E.	1 56 40 av.	Mahom. et Chrét.
AFRIQUE CENT.						
Nubie	. .	. .	Sennar . . .	965 S. E.	2 5 20 av.	Mahométans.
Abyssinie	. .	. .	Gondar . . .	1100 S. E.	2 9 av.	Chrétiens.
Sahara	. .	. .	. . . . .	. . . . .	. . . . .	Mahom. et Païens.
Nigritie	. .	. .	. . . . .	. . . . .	. . . . .	Mahom. et Païens.
Guinée	. .	. .	Benin. . . .	1060 S. E.	18 5 av.	Païens.
Congo	. .	. .	San-Salvador..	1450 S. E.	51 10 av.	Païens et Chrét.
Côte d'Ajan . .	. .	. .	Ancaguret . .	1460 S. E.	2 30 av.	Mahom. et Païens.
Côte de Zanguebar.	. .	. .	Mélinde . . .	1800 S. E.	2 20 av.	Mahom. et Païens.
AFRIQUE MÉR.						
Mataman	. .	. .	. . . . .	. . . . .	. . . . .	Païens.
Cafrerie	. .	. .	Cap de B.-Esp.	2400 S. E.	1 12 av.	Païens.

L'Afrique contient beaucoup d'îles, dont les principales sont marquées dans le tableau suivant :

SITUATION.	ILES.	Nations auxquelles elles appartiennent, ou avec lesquelles elles commercent.
Dans l'Océan Indien.	Socotora	Toutes les nations.
	Comore	*Idem.*
	Madagascar	*Idem.*
	Séchelles	France.
	Rodrigue	*Idem.*
	De France	*Idem.*
	De la Réunion	*Idem.*
Dans l'Océan Atlantique.	Açores	Portugal.
	Madère	Portugal.
	Canaries	Espagne.
	Du Cap Vert	Portugal.
	De l'Ascension	Inhabitée.
	Sainte-Hélène	Angleterre.

PREMIÈRE PARTIE.

AFRIQUE SEPTENTRIONALE.

ARTICLE PREMIER.

BARBARIE.

ÉTENDUE.		SITUATION.
Long. 800 l. / Larg. 200 l.	Entre les	27 et 37° deg. de lat. N. / 14° de long. O. et 26° de long. E.

Limites.

LA Barbarie est bornée au N. par la Méditerranée; à l'O. par l'Océan Atlantique; au S. par le Sahara; et à l'E. par l'Egypte.

Division. — La Barbarie est divisée en deux parties : la Barbarie propre au N., et le Biledulgérid au S. Ces deux parties sont séparées par le mont Atlas.

BARBARIE-PROPRE.= *Noms ancien et moderne.* La Barbarie propre portait autrefois les noms de *Mauritanie*, de *Numidie*, d'*Afrique propre* et de *Libye*, lesquels noms étaient ceux des différentes parties qui la divisaient. Son nom moderne vient des Arabes qui s'y établirent dans le septième siècle, et à qui la langue des anciens habitans paraissait être un jargon inintelligible : le mot *barbare* signifie, dans la langue arabe, le son que forme une personne qui parle entre ses dents.

Division. — La Barbarie propre est divisée en quatre Etats, qui sont ceux de Maroc, d'Alger, de Tunis et de Tripoli.

Air et saisons. — L'air de Maroc est tempéré. On en peut dire autant d'Alger et des autres Etats, excepté dans les mois de juillet et d'août.

Montagnes. — L'Atlas est une chaîne de montagnes fort élevées, et entrecoupées de vallées profondes. Il traverse la Barbarie de l'E. à l'O., et est divisé en deux parties. Celle de l'O. est appelée *grand Atlas*. On nomme l'autre le *petit Atlas*. L'élévation de ces montagnes est si grande, que malgré leur situation au S. d'un pays très-chaud, leur sommet est couvert de neige pendant toute l'année. Ces montagnes renferment une quantité de mines de fer. Elles sont remplies de lions, de tigres, de loups et de serpens monstrueux.

Productions végétales, animales et minérales. — Sous l'empire romain on avait raison d'appeler ces Etats le jardin du monde, et de regarder comme le degré le plus raffiné du luxe d'y avoir une habitation. C'était du produit de leur sol que se formaient ces magasins qui approvisionnaient l'Italie et une grande partie de l'empire romain, de blé, de vins et d'huile. Quoique les terres n'y soient plus cultivées, malgré l'oppression et la barbarie du gouvernement, elles n'ont pas cessé d'être fertiles. Non-seulement elles donnent les productions utiles dont nous venons de parler, mais encore elles abondent en maïs, tabac, riz, dattes, figues, raisins, amandes, pommes, poires, cerises, prunes, citrons, limons, oranges, grenades, et sur-tout en racines et herbes potagères. Les plaines sont couvertes de chanvre et de lin magnifiques; et s'il en faut croire les Européens qui y ont vécu quelque temps, ce pays produit avec abondance tout ce qui peut ajouter aux plaisirs de la vie. Les gens riches trouvent le moyen de se soustraire à la sobriété prescrite par la loi de Mahomet; ils s'égayent avec des liqueurs et des vins excellens de leur crû. Alger produit du salpêtre et une grande quantité d'excellent sel. On trouve dans quelques endroits de la Barbarie du plomb et du fer. On ne rencontre dans ces contrées ni éléphans, ni rhinocéros; mais leurs déserts sont remplis de lions, d'éléphans, de panthères, de tigres, de léopards, d'hyènes et de serpens monstrueux. Les chevaux de ce pays étaient autrefois très-estimés, et on les comparait à ceux de l'Arabie. Quoique l'on prétende que cette race soit dégénérée, on en fait venir encore quelquefois de très-beaux en Angleterre. Les bêtes de charge sont les dromadaires, les mules, les ânes et les *kumrahs*, animaux très-utiles, provenant d'un âne et d'une vache.

Mais l'animal qui rend le plus de service dans ce pays, c'est le chameau : c'est à l'aide de ce quadrupède que les Africains exécutent leurs longs et pénibles voyages à travers le continent. C'est pour cette raison, dit M. Bruce, qu'ils appellent avec emphase le chameau *le vaisseau du désert*. Il semble avoir été créé pour ce genre de commerce, et doué des qualités nécessaires pour l'emploi qu'il est obligé de remplir. Le chardon le plus sec, l'épine la plus pelée, voilà la nourriture qui convient à cet utile animal; encore, pour épargner le temps, mange-t-il en poursuivant sa route, sans jamais s'arrêter ni occasionner un moment de retard. Comme il est destiné à traverser des déserts immenses où l'on ne trouve point d'eau, et dont la terre n'est pas même humectée par l'eau du ciel, lorsqu'il trouve de l'eau, il a le pouvoir d'en faire un réservoir pour huit jours. La nature a formé en lui des espèces de citernes dans lesquelles il peut renfermer cet énorme volume de fluide : une fois remplies, il en tire à volonté la quantité nécessaire pour se désaltérer; il la fait passer dans son estomac, où elle fait le même effet que si elle sortait d'une source. Par ce moyen, il poursuit patiemment tout le long du jour son pénible voyage, portant sur son dos un poids prodigieux; il traverse ainsi des contrées où règnent des vents empestés, les pieds appuyés sur des sables mouvans, et qui ne refroidissent jamais.

Digitized by Google

Les vaches de Barbarie sont petites, et ne donnent point de lait; les moutons ne portent pas de belles toisons; mais ils sont très grands, de même que les chèvres. On y trouve des porcs-épics, des renards, des singes, des lièvres, des lapins, des furets, des belettes, des taupes, des caméléons, et toutes sortes de reptiles. Outre la vermine, dit le docteur Shaw (parlant de ses voyages en Barbarie), nous craignions, au moins dans quelques parties du pays, d'être piqués par le scorpion, la vipère ou l'araignée venimeuse, qui manquaient rarement d'interrompre notre sommeil, ce repos délicieux, si nécessaire à un voyageur harassé. On trouve dans ce pays des perdrix, des cailles, des aigles, des éperviers, et toutes sortes d'oiseaux sauvages. Parmi les plus petits, on remarque le *moineau-capsa :* il est d'une extrême beauté, et la douceur de son chant surpasse, dit-on, celle de tous les autres oiseaux; mais cet animal ne peut exister hors de son pays natal. Les baies et les mers de Barbarie abondent en poissons de toute espèce, superbes et délicieux : les anciens les préféraient à ceux de l'Europe.

Population, habitans, mœurs, usages et amusemens. — Le royaume de Maroc était sans contredit plus peuplé autrefois qu'il ne l'est aujourd'hui. On ne peut rien assurer quant à la population du territoire d'Alger. Quelques voyageurs assurent qu'il est habité par un peuple bon et hospitalier, très-différent, dans ses mœurs et ses inclinations, de celui de la métropole. Les habitans de Tunis font, dans le fait, exception aux autres naturels de Barbarie : leur caractère ferait honneur aux gouvernemens de l'Europe les plus policés. On connaît dans ce pays la distinction des rangs; les militaires, les marchands et les hommes instruits y jouissent de la considération particulière qui leur est due. Les Tunisiens cultivent l'amitié des Etats européens : dans ces derniers temps on leur a porté les arts et les manufactures de l'Europe, et on dit qu'à présent ils connaissent parfaitement la fabrication des différentes étoffes. Les femmes y sont belles; leur teint est très-frais, quoique le soleil rende les hommes basanés. Elles sont propres et élégantes dans leurs habillemens; elles ajoutent à la beauté de leurs yeux par l'usage d'une poudre minérale. En général, les Tunisiens riches sont sobres, économes et propres; leur conduite est officieuse, et un ordre surprenant règne dans toute la ville. Tripoli était autrefois le plus fertile, le plus populeux et le plus riche de tous les Etats de la côte; mais il est beaucoup déchu de son opulence et de sa population, et ses habitans, qui montent à 4 ou 500,000, ont tous les vices des Algériens. Leurs mœurs ont beaucoup de rapport avec celles des Egyptiens. Les sujets des Etats de Barbarie ne vivant en général que du produit de leurs pirateries, passent pour des marins intrépides, et qui se battent en désespérés lorsqu'ils rencontrent une prise. Cependant ils sont de beaucoup inférieurs aux Anglais et autres nations européennes, en ce qui regarde la construction et la manœuvre des vaisseaux. Ils sont, si nous en exceptons les Tunisiens, étrangers à tous les arts et à la littérature. La misère et la pauvreté de ceux des habitans de Maroc qui ne sont pas immédiatement au service de

l'empereur, sont au-dessus de toute expression. Mais ceux qui habitent l'intérieur sont hospitaliers et doux. On remarque, en général, que plus les habitans de ces Etats sont éloignés du centre du gouvernement, plus leurs mœurs sont pures. Malgré leur indigence, ils ont une certaine vivacité qui leur donne un air de satisfaction : n'ayant rien à perdre, ils vivent en paix parmi eux. On croit que les Maures sont les habitans primitifs de ce pays; mais aujourd'hui ils sont confondus avec les Arabes, et les uns et les autres sont opprimés par une poignée de Turcs insolens, l'écume de Constantinople.

Habillemens. — L'habillement de ces peuples consiste en une chemise de toile, sur laquelle ils mettent un vêtement de soie ou de drap, lié avec une ceinture, et par-dessus une robe ; leurs pantalons sont de toile. Ils ont les jambes et les bras nus, et des pantoufles aux pieds : les plus riches portent quelquefois des bottines. Jamais ils ne remuent leurs turbans; mais ils ôtent leurs pantoufles lorsqu'ils remplissent des devoirs religieux, et devant leurs souverains. Ils aiment beaucoup les soieries rayées et bigarrées. L'habillement des femmes n'est guère différent de celui des hommes; mais leurs pantalons sont plus longs, et elles ont une espèce de coiffe au lieu de turban. Leurs principaux ameublemens consistent en tapis et en matelas, sur lesquels ils s'asseyent et se couchent. Ils sont, dans leurs repas, d'une malpropreté dégoûtante : il leur est défendu de se servir de vaisselle et d'ustensiles d'or et d'argent : leurs mets sont bouillis ou rôtis par morceaux, et ils les mangent à poignées.

Religion. — Les habitans de ces Etats sont mahométans; mais les sujets de Maroc, en général, suivent les dogmes d'un certain Hamed, chef d'une secte moderne, opposée à l'ancienne doctrine des califes. Tous ces sectateurs aiment beaucoup les idiots, et quelquefois leur protection arrache aux supplices, même les plus grands criminels. Au reste, les Maures (car c'est ainsi que l'on appelle aujourd'hui les habitans de Barbarie en général, parce que les Sarrasins, lors de leur première irruption en Europe, venaient de la Mauritanie) ont adopté la plus mauvaise partie de la religion de Mahomet, et paraissent n'en avoir conservé que les articles qui favorisent leurs vices. Les femmes adultères sont punies de mort; mais quoique les hommes aient la liberté d'avoir plusieurs femmes et des concubines, ils commettent avec impunité des crimes qui révoltent la nature. Tous les étrangers peuvent y suivre ouvertement leur religion.

Langue. — Les Etats de Barbarie étant en possession de ces pays connus autrefois sous le nom de Mauritanie et de Numidie, on parle encore l'ancienne langue africaine dans l'intérieur, et elle est même usitée chez quelques habitans de la ville de Maroc. Dans les ports de mer et sur les côtes, on parle une espèce d'arabe bâtard. Les marins ne sont point étrangers à ce mélange de langues mortes et de langues vivantes, telles que l'italien, le français et l'espagnol, si connus dans tous les ports de la Méditerranée, sous le nom de *lingua franca*.

TOPOGRAPHIE.

Royaumes, républiques, provinces, villes, édifices publics et particuliers.

MAROC. = Cet empire comprend une partie considérable de l'*ancienne Mauritanie*. Il est borné au N. par la Méditerranée; au S. par le grand désert de Sahara; à l'E. par le royaume ou république d'Alger. Il est formé de la réunion de plusieurs petits royaumes, anciennement bornés à une seule province, continuellement en dispute l'un avec l'autre, jusqu'à ce qu'enfin ils furent soumis et réunis sous un seul souverain, dans la famille des chérifs d'Asun. La partie méridionale de cet empire contient les pays de Maroc propre, de Suz, de Draz et Tafilet (ces trois pays dépendent du Biledulgérid; nous en parlerons à cet article); et la partie N. ceux de Fez et de Mequinez. Le climat, quoique très-chaud pendant les mois de juin, juillet et août, dans les provinces méridionales, est en général fort sain. L'air de ce pays est très-pur, tempéré, particulièrement vers le N. du mont Atlas. Le sol, quoique sablonneux et sec dans quelques endroits, est fertile dans d'autres, et les fruits aussi bien que les pâturages sont excellens; mais le pays n'est pas bien cultivé. Les habitans sont mahométans, ont le teint basané, sont robustes, très-adroits à monter à cheval et à lancer un javelot; mais ils sont grossiers, jaloux, menteurs insignes, hypocrites, superstitieux, trompeurs, et d'un caractère féroce. Il y en a de deux sortes: les Arabes qui demeurent dans des villages ambulans, qu'ils nomment *adouards*, composés de 100 tentes, et les *Berebères* ou *Brébes*, qui sont les anciens habitans qui occupent les villes et bourgs. On y trouve un grand nombre d'esclaves chrétiens et quelques marchands sur la côte, outre une multitude de juifs, qui font la majeure partie du commerce, spécialement par terre, avec les nègres, auxquels ils envoient de grandes caravanes, qui voyagent à travers de vastes déserts presque entièrement dépourvus d'eau. Elles emportent de bonnes laines, de la soie, du sel, etc., et prennent en retour des esclaves, de l'or et des dents d'éléphans. C'est avec ces esclaves que l'empereur recrute sa cavalerie. Ces mêmes juifs envoient aussi tous les ans des caravanes à la Mecque, partie par dévotion, partie pour le commerce. Elles consistent en plusieurs milliers de chameaux, chevaux et mulets. Outre les laines, leurs exportations consistent en cuirs de Maroc, indigo, cochenille, plumes d'autruches; en retour ils prennent des soies, des mousselines, des calicos, du café et des drogues. On voit dans les déserts des lions, des tigres, des léopards, des serpens de toute espèce. Les fruits sont, les dattes, les figues, les amandes, les citrons, les oranges et les grenades; il y a aussi du lin, du chanvre, mais peu de bois. Les forces navales consistent en pirates, qui font çà et là des prises considérables. L'empereur est absolu; sa volonté est la loi: très-souvent il exerce de grandes cruautés. Les taxes ordinaires sont d'un dixième sur tous les biens de ses sujets mahométans. Les juifs payent six écus; mais l'empereur enfreint souvent cet usage, et prend tout ce qu'il lui plaît. Personne n'a de propriété dans son empire. Il peut mettre 24,000 hommes sur pied, dont la moitié en infanterie et l'autre moitié en cavalerie; mais ils sont mal armés, et connaissent peu l'art de la guerre. Sa marine est presque nulle, ses ports étant obstrués par des sables. Il y a dans cet Etat quelques monumens antiques. Le principal est ce qu'on appelle le *château de Pharaon*. Il consiste dans un arc de triomphe et les ruines d'un ancien édifice avec des colonnes d'ordre corinthien. Des restes d'inscriptions latines prouvent que c'est un ouvrage romain.

Maroc, capitale du royaume du même nom, est située dans une belle vallée, formée par une chaîne de montagnes au N., et celles du mont Atlas, dont elle est distante d'environ 7 l., au S. et à l'E. Quoiqu'elle soit une des capitales de l'empire, qui en a trois (*Maroc*, *Mequinez* et *Fez*), elle n'a rien de remarquable que sa grande

étendue et son palais royal. Elle est entourée de fortes murailles, dont la circonférence est d'environ 3 lieues; elles sont flanquées de tours carrées, et environnées d'un fossé large et profond. Elle renferme un grand nombre d'aquedues et de mosquées, restes de son ancienne splendeur. Ses rues sont fort étroites, sales, irrégulières, et la plupart des maisons inhabitées et tombant en ruines. Celles qui sont encore passables sont environnées de jardins; mais la majeure partie ne présente aux yeux du voyageur que le spectacle de la misère. Elle contient à peine 25,000 habitans. La polygamie, qui est en usage, contribue beaucoup à diminuer la population. Les juifs, qui y sont en grand nombre, occupent une ville séparée et fermée, sous la surveillance d'un officier préposé par l'empereur. Cette ville a deux portes, qui sont exactement fermées tous les soirs à neuf heures, après lesquelles personne ne peut entrer ni sortir que le lendemain matin à leur ouverture. Les juifs ont leur marché, et quand ils entrent dans la ville, dans le marché, on dans le palais des Maures, on les oblige d'être nu pieds. En 1755, la plus grande partie de cette ville fut renversée par le tremblement de terre qui, à la même heure, faisait éprouver le même sort à Lisbonne. Il y périt environ 20,000 personnes. A 8 l. de Maroc, la terre s'ouvrit et engloutit une peuplade entière d'Arabes avec leurs tentes, leurs bestiaux, etc. Un fort qui était leur chef-lieu, et où il y avait 5,000 personnes, disparut. Il périt encore 6,000 hommes de cavalerie, qui étaient en différens quartiers autour de ce fort, sans qu'il en échappât un seul. Cette ville fabrique de beaux tapis qui ne sont guère inférieurs à ceux de Turquie, de belles nattes faites de petits palmiers; du mauvais papier, de la poudre à canon, et de longs canons de fusil.

Mazagan, au N., petite ville sur l'Océan, très-forte et très-peuplée. Elle appartenait aux Portugais; mais les Maures s'en s'ont emparés en 1769, et en ont fait sauter les fortifications.

Saffié, au N. O., port, et ville belle et marchande sur l'Océan. Elle est située dans un pays fertile, environnée de plusieurs hauteurs qui la défendent. Elle a un assez bon port et un beau palais. Les Portugais qui en étaient maîtres, l'ont abandonnée en 1641. Le roi y entretient une bonne garnison. La France y a ordinairement un consul.

Mogador, au S. O., ville avec un port et un château très-fortifié du côté de la mer. On n'y entre qu'en passant sous de grandes voûtes de pierre. Le marché, la douane et le magasin, sont de beaux bâtimens. Les rues sont tirées au cordeau. Mogador est devenue très-commerçante, et a plusieurs consuls.

Sainte-Croix ou *Quart-Quessem*, petite ville au S. S. O., sur les confins du pays de Suz, fait un assez grand commerce, sur-tout avec Marseille.

FEZ. — Ce royaume, au N. E. de celui de Maroc, est montueux, particulièrement à l'E. et au S., du côté où est le mont Atlas; son air est sain et tempéré, son territoire est peuplé et fertile. Il produit, outre les objets dont nous avons parlé au royaume de Maroc, des raisins, du sucre, du coton, de la poix et du blé en abondance. Les habitans élèvent des chameaux, des moutons et les plus beaux chevaux de Barbarie.

Fez, capitale, au N. E. de Maroc, est une des plus anciennes, des plus fortes et des plus considérables villes d'Afrique. Elle est composée de trois villes, appelées *Beleyde*, le *vieux Fez* et le *nouveau*. Le vieux Fez est l'endroit le plus considérable, et contient près de 80,000 habitans. Les palais sont superbes, et on y compte 500 mosquées, dont 50 sont remarquables par les piliers de marbre et d'autres ornemens dont elles sont décorées: une, entre autres, est magnifique au-delà de toute expression, et a une demi-lieue de circonférence. Les maisons sont bâties de briques et de pierres enrichies de mosaïques. Celles qui sont en briques sont peintes de couleurs éblouissantes. Chaque maison a sa cour, dans laquelle on voit des bassins carrés de marbre. Les toits sont plats: on dort dessus dans l'été. Il y a deux colléges pour les étudians, bâtis en marbre et ornés de peintures; l'un a cent appartemens, et les côtés sont ornés de piliers de marbre de différentes couleurs; tous les chapiteaux sont dorés, et l'on voit briller sur le haut l'or, l'azur et le pourpre. On distingue plusieurs hôpitaux, et plus de cent bains publics, dont la plupart sont d'une structure élégante. Tous les

négocians sont dans un quartier séparé de la ville; et le change, rempli de toutes sortes de marchandises, est lui-même aussi grand qu'une petite ville. Les jardins sont magnifiques et remplis de toutes sortes de plantes et de fleurs odoriférantes; de sorte que la ville en général est comme un paradis terrestre. Les habitans sont habillés comme les Turcs, et la parure des dames dans l'hiver est très-fastueuse; dans l'été elles ne portent qu'une simple chemise. Cette ville est comme le centre du commerce de l'empire; elle envoie, comme Maroc, des caravanes chargées de productions du pays, qui rapportent en retour des objets dont nous avons déja parlé à l'article *Maroc*. Comme cette ville, elle fut presque entièrement détruite, ainsi que plusieurs autres villes de l'empire, par le même tremblement de terre de 1755.

Mequinez, à l'O. de Fez, capitale de l'empire, est située dans une plaine délicieuse; elle jouit d'un air pur et serein: c'est pourquoi l'empereur l'a choisie pour y faire sa résidence de préférence à Fez. Tous les gouverneurs et sous-officiers lui apportent les présens et les tributs des différentes provinces. Au milieu de la ville, les juifs ont un quartier dont les portes sont fermées toute la nuit; il y a un poste pour les protéger contre la populace, qui, autrement, les saccagerait. Lorsqu'ils viennent à injurier ou à maltraiter un Maure, quel qu'il soit, la mort les attend; de sorte que les enfans peuvent les battre à loisir. Ces infortunés sont obligés de porter des habits et des bas noirs, et de se déchausser quand ils passent devant une mosquée. Près de Mequinez, au N. O., est une grande ville habitée par des nègres, qui est aussi vaste que cette capitale; mais les maisons n'en sont pas si hautes, ni si bien bâties. Les habitans sont noirs, d'un teint olivâtre. L'empereur les recrute pour la garde de sa cour: le palais est situé au S., et est gardé par quelques centaines d'eunuques noirs très-proprement vêtus, et dont les poignards et cimeterres sont garnis d'argent. Les maisons de la ville sont assez bien bâties, mais les rues sont excessivement étroites. On y voit à peine quelques fenêtres, si ce n'est quelques petits trous pratiqués pour la vue. Les maisons sont éclairées par le derrière; l'on voit une tour carrée, ouverte par le haut: elle a des piliers qui soutiennent la galerie, et dont les balustrades sont en bois peint. Au milieu de la cour est une fontaine. Si la maison appartient à une personne de distinction, les toits sont plats, de sorte que dans beaucoup d'endroits on peut se promener dessus. Les femmes occupent les appartemens élevés, et, de dessus les toits, se rendent souvent visite l'une à l'autre. Lorsqu'elles sortent, elles ont la tête couverte d'un voile pour se cacher le visage.

Azamore, à l'O. Cette ville est au fond d'un petit golfe que forme la rivière de Morbeya, à son embouchure dans l'Océan. Elle était autrefois très-considérable, et faisait un grand commerce; mais elle est bien déchue depuis qu'elle a été ruinée par les Portugais. Elle est cependant encore assez peuplée, et fait un commerce assez considérable.

Salé, à l'O. de Fez, ancienne et forte ville, avec un port comblé sur l'Océan, et plusieurs forts. La rivière de *Buragrad* la partage en deux. Cette ville est fameuse par ses pirateries. Elle est partagée en deux villes, dont l'une au N. porte le nom de *Vieux-Salé*, ou simplement de *Salé*; et l'autre au S., celui de *Rabat* ou *Nouveau-Salé*. Cette dernière est entourée d'une grande muraille, et défendue par trois forts. Les maisons sont en général bien bâties.

Larache, au N. O., ville maritime sur l'Océan, située à l'embouchure de la rivière *Lucos*. Elle a un très-bon port avec une citadelle, que les Espagnols ont bâtie dans le temps qu'ils étaient maîtres de cette ville: ils l'ont perdue en 1681. Les Maures la possèdent maintenant. Ses rues sont pavées. La place, entourée de portiques, est assez belle.

Arzilla, au N. N. O., sur l'Océan, entre Tanger et Larache, jolie petite ville commerçante, avec un bon port. Ses habitans s'appliquent à la pêche et à la culture du tabac. Elle a été longtemps en la possession des Portugais.

Tanger, au N. Les Anglais, à qui cette place appartenait depuis 1662, l'ont ruinée, et les Maures s'en sont emparés. Les Portugais l'enlevèrent aux Maures en 1471, et la donnèrent en dot à Catherine de Portugal, qui

éponsa Charles II, roi d'Angleterre. C'est l'ancienne *Tingis*, qui donnait le nom à une partie de la Mauritanie, qu'on appelait *Tingitane*. On voit sur la rivière de Tanger les ruines d'un vieux pont, qu'on suppose avoir été construit par les Romains.

Ceuta, au N., port sur le détroit de Gibraltar, est une place très-forte qui appartient aux Espagnols. Jean, roi de Portugal, la prit sur les Maures en 1415. Elle soutint un siége contre ces mêmes peuples en 1697. Le roi de Maroc a fait inutilement ses efforts pour la reprendre.

Tétouan, au N., ancienne ville, située dans une belle plaine fertile, et environnée de vergers. Elle est commandée par une citadelle antique. On y voit un palais où les hommes ont rassemblé tous les agrémens qu'ils sont capables de donner à leurs édifices. Cette ville est fort commerçante, et les Juifs qui y sont établis, au nombre d'environ 5,000, servent de courtiers entre les Maures et les Chrétiens. Les Anglais tirent de Tétouan leurs provisions pour Gibraltar, qui est vis-à-vis, sur la côte d'Espagne. On peut regarder cette ville comme la plus commerçante de l'empire après Fez. Les négocians y sont riches, honnêtes, et font un meilleur accueil aux étrangers que ceux des autres villes. Le port de Tétouan, appelé *Marteen*, est à deux milles de la mer.

Pignon-de-Velez, au N., est une forteresse qui appartient encore aux Espagnols.

Melilla ou *Melille*, au N. E. C'est une petite ville sur la mer Méditerranée, avec une forteresse. Elle fut prise par les Espagnols en 1496; mais elle fut rendue aux Maures. Elle est dans la province de Gret. Son nom lui vient de ce qu'elle produit beaucoup de miel.

ALGER. = Ce royaume ou république est borné à l'E. par le royaume de Tunis; au N. par la Méditerranée, et à l'O. par les royaumes de Maroc et de Tafilet. L'air y est fort tempéré. Le territoire vers le Nord est très-fertile en blé. Les vallées sont remplies de fruits; les arbres y fleurissent en février, et les fruits y sont mûrs en mai et juin; mais une grande partie du pays est sèche. On y trouve des melons d'un goût exquis; les uns mûrissent en été, les autres en hiver. On y voit aussi des ceps de vigne si gros, qu'à peine un homme peut les embrasser : leurs grappes sont d'un pied et demi de long. Il y a plusieurs sortes d'animaux singuliers. Le royaume d'Alger est une espèce de république souveraine sous la protection du Grand-Seigneur, qui y a un pacha ou vice-roi : il porte aussi le nom de *Dey*, sans avoir beaucoup d'autorité. Le gouvernement d'Alger dépend d'un divan ou conseil d'état, qui est composé de plus de 800 personnes; car chaque officier de la milice y a séance. Les affaires se décident à la pluralité des voix; ainsi c'est une aristocratie militaire, dont le dey est le chef. Cet État, sans compter la ville d'Alger, est aujourd'hui divisé en trois gouvernemens, sous l'autorité de trois beys, qui commandent les armées; savoir, le bey du Levant ou de l'E., qui réside à Constantine; le bey du Couchant ou de l'O; et le bey du Midi, qui habite sous des tentes, parce qu'il n'y a pas de villes dans son gouvernement. La justice, dans ce pays, n'est pas fort rigoureuse; il arrive rarement qu'on punisse de mort, si ce n'est dans le cas de révolte ou de sédition. Les naturels du pays ont un teint basané, tirant sur le blanc; ils sont bien faits et robustes : outre cela, il y a un mélange de toutes sortes de nations et de religions. Cet Etat se divise en plusieurs provinces, dont *Tremecen*, *Tenez*, *Alger* et *Bugie* sont les principales. Ce pays a des eaux minérales et est sujet aux tremblemens de terre. La principale rivière est le *Schellif*, qui sort du flanc septentrional de l'Atlas, et se dirige ensuite à l'O. Les principales montagnes sont appelées *Jujura*.

Alger, capitale, anciennement *Césaré* de Mauritanie. C'est une grande, forte et belle ville, bien peuplée, et la plus riche de l'Afrique, avec un très-beau port et de superbes palais. Elle n'a pas plus d'une demi-lieue de circonférence, quoique l'on estime qu'elle contient près de 120,000 habitans, 15,000 maisons et 107 mosquées. Les bains publics sont grands et pavés en très-beau marbre. Alger, étant bâtie sur la pente d'une montagne, domine sur la campagne et sur la mer; ce qui forme un point de vue magnifique. Mais cette ville n'opposerait qu'une faible défense contre un siége régulier, quoiqu'elle ait bravé, pendant plusieurs siècles, les premières puissances de la

chrétienté. En 1775, les Espagnols l'attaquèrent par terre et par mer, et furent repoussés avec une perte considérable, quoiqu'ils eussent près de 20,000 hommes d'infanterie, 2,000 de cavalerie, et 47 vaisseaux de tous rangs, sans compter 346 transports. En 1783 et 1784, ils l'attaquèrent de nouveau par mer, et essayèrent de détruire la ville et les galères; mais, après avoir consommé une grande quantité de munitions et de bombes, ils furent contraints de se retirer, sans l'avoir prise ni détruite. La jetée de pierre qui est à l'entrée du port, a 500 pas de longueur; elle s'étend depuis le continent jusqu'à une petite île où il y a un château et une forte batterie. Elle est carrée, et bâtie sur la pointe d'une montagne vers le port, en forme d'amphithéâtre. Les toits des maisons sont en plate-forme, afin qu'on puisse s'y promener et y prendre le frais : ils sont pavés, couverts de terre, et servent de jardins. Les rues sont extrêmement étroites, pour éviter la trop grande ardeur du soleil. Ses habitans sont les plus grands corsaires de la Barbarie. Cette ville a été bombardée deux fois, en 1682 et 1683, par les flottes de Louis XIV, à cause de ses pirateries; depuis ce temps, les Algériens n'ont osé attaquer le pavillon français. Le corsaire Barberousse s'en rendit maître en 1516. Charles-Quint l'assiégea inutilement en 1541. On compte autour d'Alger environ 18,000 jardins, bâtis par les esclaves. Le commerce de cette ville consiste en vins, huiles, laines, cuirs, cire, miel et plumes d'autruches; en divers fruits, comme dattes, figues et raisins.

Ned-Rome, au S. O., ville bâtie par les Romains, et remarquable par la beauté de sa situation et ses restes d'antiquités.

Tremecen, au S. O., capitale de la province du même nom, dont la plus grande partie est sèche, stérile et montueuse, excepté vers le N., où l'on trouve des plaines abondantes en fruits, blé, pâturages. La ville est grande, forte, peuplée et bien bâtie.

Oran et *Mars-al-Kibirau*, au S. O., sont deux villes fortes, avec de bons ports. Elles appartenaient aux Espagnols. Les Algériens leur ont enlevé la première en 1708. Le comte de Mortemar la reprit en 1732 : l'Espagne la rendit au roi de Maroc au mois de septembre 1791. Elle est très-près de la mer, et située partie dans une plaine et partie sur la pente d'une montagne fort escarpée, vis-à-vis Carthagène. La seconde a un des plus beaux et des meilleurs ports de l'Afrique. Elle est bâtie sur un roc, près de la mer. Les Espagnols l'ont reprise en 1732. Alger étend encore sa domination au-delà du mont Atlas, dans le pays de *Zab* et de *Tegorarin*, qui sont du Biledulgérid.

Tenez, à l'O. par S., ville forte, sur la pente d'une montagne, près la mer, avec un bon port et une citadelle.

Bugie, capitale de la province du même nom, ville maritime assez forte, bien peuplée et située sur le penchant d'une montagne, avec une baie assez commode. Les Algériens la prirent sur les Espagnols, après la défaite de l'empereur Charles-Quint.

Gigeri, à l'E., sur la mer, est une assez forte ville, avec un port et une citadelle qui la couvrent tous deux.

Constantine, à l'E., capitale de la province du Levant, en est aussi la plus forte ville. Elle est située sur le haut d'un rocher. Il n'y a aucun chemin pour y arriver, vu qu'il est taillé à pic. La manière ordinaire de punir les criminels, est de les précipiter du haut de ce roc. Cette ville s'appelait autrefois *Sirthe*. Elle est dans une situation avantageuse, à 30 l. de la mer : de très-beaux ouvrages des Romains, et particulièrement un arc de triomphe dont on voit encore les restes, annoncent quelle a été autrefois sa magnificence.

Bonne, à l'E, autrefois *Hyppone*, ville maritime, port au N. E. de Constantine. Charles-Quint la prit en 1555. Elle est célèbre dans l'antiquité, par sa grandeur et ses richesses. Cette ville est située dans un terroir très-fertile en blé, en fruits exquis, jujubes, et en pâturages. Elle est dominée par un petit fort qui a une garnison de 300 soldats, sous les ordres d'un aga qui commande dans la place.

La Calle, à l'E., port qui est depuis long-temps le principal comptoir de la compagnie française d'Afrique. Elle y était établie depuis 1561. Le *Bastion* de France qu'elle y avait fait construire à quelque distance, a été abandonné à cause du mauvais air. Il est maintenant ruiné et inhabité. La Calle était autrefois une assez grande ville; mais c'est à présent un endroit peu considérable.

On y fait la pêche du corail, et le commerce de blé, de cire, de laines et de cuirs.

TUNIS. = Cette république a pour limites à l'E. la Méditerranée; à l'O. le royaume d'Alger; au S. Tripoli et une partie du Biledulgérid. Ce pays était autrefois une monarchie; mais un différend s'étant élevé entre le père et le fils, dont l'un était pour les Chrétiens et l'autre pour les Turcs, en 1574 les habitans secouèrent le joug. Depuis ce temps cet Etat devint républiquc, sous la protection des Turcs, et paye un tribut au pacha qui réside à Tunis. L'air, dans ce pays, est en général sain: vers l'E. le sol est ingrat, faute d'eau. Au milieu sont des montagnes et des vallées qui abondent en fruits. La partie occidentale est la plus fertile, parce qu'elle est arrosée de rivières. Les incursions des Arabes obligent les habitans des environs de Tunis à ne semer que du seigle et du riz. Quoi qu'il en soit, ce pays abonde en citrons, oranges, dattes, raisins et autres fruits. On y trouve aussi des olives, des roses et des plantes odoriférantes. Dans les bois et les montagnes on voit des lions, des autruches, des singes, des caméléons, des chevrenils, des lièvres, des faisans et des perdrix. Les productions minérales sont l'albâtre, le cristal, l'argile, le fer, le plomb. Cet Etat a des manufactures de velours, de soieries, de toiles et de bonnets rouges à l'usage du peuple. La forme du gouvernement est aristocratique. Il y a un conseil, dont le dey est président: les membres du divan ou du conseil sont choisis par le dey, et le divan l'élit à son tour. Ce conseil est composé de soldats, qui ont plus d'une fois tranché la tête du dey. L'office du pacha turc qui réside à Tunis, est de recevoir le tribut et de protéger la république. On estime que le revenu ordinaire de l'Etat est de 2,400,000 fr. par an. Cette république ne peut mettre sur pied plus de 40,000 hommes. On compte 12,000 chrétiens dans le pays. Son principal commerce, qui est assez considérable, est avec les Génois, les Vénitiens et les Marseillais. Il fournit de l'huile, du blé, des fèves, de la cire, de la laine, des maroquins, en échange de draps, épiceries, sucre, papier et fer. Les chevaux du pays sont fort estimés; ils conservent leur vigueur jusqu'à 25 ou 30 ans. Cette contrée est, par sa nature, la plus belle de la Barbarie, et renferme les restes de plusieurs belles villes, dont quelques-unes sont encore en bon état. Le Biledulgérid propre dépend du royaume de Tunis; nous en parlerons plus bas.

Tunis, capitale, port, est élevée près de l'ancien site de *Carthage*. Elle a une muraille, des fortifications, et sa circonférence est d'environ une lieue. Les maisons n'y sont pas magnifiques, mais elles sont propres et commodes. La bourse pour les commerçans et leurs marchandises est un bel édifice; mais, comme Alger, cette ville n'a d'autre eau douce que celle de la pluie, que les habitans conservent dans des citernes. S. Louis mourut de la peste en 1270, en l'assiégeant. Elle fut prise par Charles-Quint en 1535, et ce prince réserva le fort de la *Goulette*, qui est à l'entrée du port; mais les Turcs s'en rendirent maîtres en 1574. A 2 ou 3 lieues de cette ville, près de la mer, on voit encore quelques ruines de l'ancienne Carthage. On y remarque surtout ces belles et spacieuses citernes qui étaient remplies par un magnifique aqueduc qui y conduisait l'eau pardessus plusieurs montagnes dans l'espace de 14 lieues. On en voit encore des arches entières dont les pierres sont d'une grosseur prodigieuse. A quelques lieues plus loin, vers le S., on découvre les ruines d'un amphithéâtre des Romains, dont plus des trois quarts sont encore entiers. Il est ovale, à trois étages, et pourrait contenir 30,000 spectateurs.

Cap-Nègre, à quelques lieues de Tunis. Il s'y fait un grand commerce de blé, de cuirs, de laines et de cire, dont on traite avec les Maures quand la récolte est bonne. On en tire souvent pour le port de Marseille jusqu'à 60,000 mesures, qui font 54,000 charges.

Porto-Farina, port au N. O., à l'embouchure de la rivière *Madraga*, est l'ancienne Utique, célèbre par la mort de Caton le jeune, qui en a pris son surnom. Il s'y fait un grand commerce de blé, ainsi que de corail, qu'on pêche sur la côte.

Biserte, au N. O., ville considérable, riche et commerçante, située sur un golfe qui s'avance dans les terres et y forme un fort bon port, spacieux et profond. Elle abonde en poissons et en fruits de toute sorte, en grains, en

légumes, en huile, en coton, et en quantité d'autres denrées.

Bay-Jah, au N. O., ville très-commerçante. Le voyageur Shaw dit que le commerce qu'on y fait encore aujourd'hui est aussi considérable que du temps de Salluste, particulièrement en blé, étant comme l'étape de celui de tout le royaume de Tunis. Il se tient tous les ans dans les plaines qui environnent Bay-Jah, une foire que les Arabes les plus éloignés fréquentent, en s'y rendant avec leurs familles et leurs troupeaux.

Souse ou *Suse*, au S., sur la côte, est une ville marchande, avec un très-bon port et une forteresse pour sa défense : c'est la résidence du gouverneur de la province.

Kairvan, au S., grande ville, bâtie autrefois par les Sarrasins, n'est guère peuplée aujourd'hui. On y remarque une superbe mosquée, bâtie par Oecuba-ben-Nafie, général d'Othman, troisième calife. Elle est soutenue par plus de 500 colonnes de granit, entre lesquelles il y en a deux d'un prix inestimable, qui sont d'un rouge vif et éclatant, et mouchetées de petites taches blanches. La plupart des habitans s'occupent à préparer des peaux d'agneaux dont les gens riches font des camisoles, et qu'on envoie dans les pays plus méridionaux, où l'on ne peut porter les draps d'Europe.

Sfakès, au S., ville moderne, qui a pris son nom de la quantité de concombres qui croissent dans son voisinage. Elle fait un assez bon commerce en toiles et en huiles.

Cafza, au S. Les murs de la forteresse sont un ancien ouvrage des Romains. Son territoire est très-fertile en fruits.

Capès ou *Cabès*, au S., ville autrefois considérable, sur le golfe de ce nom, n'est plus habitée que par un petit nombre de pêcheurs et d'artisans. Ses environs produisent un peu de blé, des dattes, et une espèce de racine douce qui, mêlée avec des amandes bouillies, fait la principale nourriture des habitans. Cette ville, connue dans l'antiquité sous le nom de *Petite-Syrthe*, est traversée par une rivière de même nom, que l'on croit être le fleuve que les anciens appelaient *Triton*.

ILES. — TABARCA. — C'est une petite île, sur la côte du royaume de Tunis, près la Calle; on y pêche le corail, et l'on en transporte une assez grande quantité à Marseille.

TRIPOLI. = Ce royaume ou république est borné au N. par la Méditerranée; au S. par le pays des Berbères; à l'O. par le royaume de Tunis et le Biledulgérid; à l'E. par l'Egypte. Il est voisin d'un grand golfe, nommé le golfe de la *Sydre*, autrefois *Grande-Syrthe*, qui est fort dangereux pour les vaisseaux, à cause de son peu de profondeur, de ses rochers et bancs de sable. Le terroir du pays est fort stérile et sablonneux; on recueille néanmoins le long des côtes, des citrons, des limons, des oranges, du safran qui passe pour le meilleur qu'il y ait, et une plante nommée *lotus*, dont les habitans font une très-bonne boisson : son fruit est noirâtre, et ressemble, pour la figure et la grosseur, aux cerises. Les anciens en faisaient tant de cas, que les poètes lui attribuèrent la vertu de faire oublier, par une espèce d'enchantement, toutes les douceurs qu'on peut trouver par-tout ailleurs, et même dans sa patrie. Cet Etat a le titre de royaume, quoiqu'il soit une république gouvernée par un dey, nommé par des soldats qui ne se font pas scrupule de le déposer quand bon leur semble. Le Fezzan dépend de Tripoli.

Tripoli, capitale, avec un fort château et un port. Elle était très-florissante avant le siége qu'elle soutint contre les Espagnols, sous le général Don Pèdre de Navarre. Il s'y fait encore aujourd'hui un grand commerce d'étoffes, de safran, blé, huile, bois, dattes, plumes d'autruches et peaux. Les habitans sont de grands pirates, qui font un trafic de tous les esclaves chrétiens qu'ils peuvent prendre en mer, et pour lesquels ils exigent de fortes rançons; sinon ils les occupent à des travaux très-pénibles. Cette ville fut bombardée par les Français en 1687 et 1728. Elle est sur la côte de la Méditerranée, et située sur un sol sablonneux. Elle est environnée de murailles fortifiées.

Lebda, autrefois *Leptis*, au S. E. Cette ville, avec un port sur la Méditerranée, est la patrie de l'empereur Sévère, prince courageux, spirituel et amateur des gens de lettres. Elle est très-marchande.

Sort, port au S. E., au fond de la Grande-Syrthe, ou golfe de la Sydre. Long. E. 14. 28.

ZERBY ou GERBE. — Cette petite île est fameuse par le combat naval qui s'y donna en 1560, entre les Espagnols et les Turcs.

BARCA. — Ce pays dépend de Tripoli ; il est au S. de la côte de la Méditerranée. Le climat est fort inégal ; le long des côtes le terroir est fertile et assez peuplé ; entre Tripoli et l'Egypte, c'est un désert aride qui n'est habité que par des Arabes vagabonds. Il appartient aux Turcs, et est gouverné par un sangiac, dépendant du pacha qui réside à Tripoli.

Derne, capitale, près de la mer, à l'E. du cap Raza, est une ville bien fortifiée et peuplée, et la résidence du sangiac.

Alberton, sur la mer, ville assez commerçante, avec un port.

AUDJELAD et SYOUAH. — Les voyages de M. Hornemann ont jeté quelque jour sur les contrées qui sont au S. de Tripoli, et sur cette vaste solitude connue sous le nom de désert de Barca. Une chaîne de montagnes se dirige à l'O., et s'étend jusqu'à l'Oasis d'Audjelah. En suivant ces montagnes à l'O., on rencontre l'Oasis de *Syouah*, qui forme un petit Etat indépendant. Il paraît que c'est le pays d'Ammon des anciens, et que les ruines d'Oummibida sont des débris du temple de Jupiter-Ammon. Le pays est fertile en dattiers, figuiers, oliviers, etc. On y cultive du riz d'une espèce particulière. Il y croît aussi du blé pour la consommation des habitans. Il y a des sources d'eau chaude, qui ressemblent beaucoup à celle décrite par Quinte-Curce. Syouah peut fournir 1,500 hommes en état de porter les armes. Ce pays est le Santariah d'Abulfeda. On a prétendu qu'on y trouvait le zèbre. L'Oasis d'*Audjelah*, regardée avec raison comme l'*Augilas* d'Hérodote, contient trois villages. La ville d'*Audjelah* a des maisons de pierre, mais misérablement bâties. Ses rues sont étroites et malpropres. En avançant on trouve le désert montueux nommé *Haroudjé*. Suivant le major Rennell, c'est le mont *Ater* de Pline.

BILEDULGÉRID ou BELAD-EL-DGÉRYD.

Cette région comprend cette grande étendue de pays, située au S. du mont Atlas, dans toute la longueur de la Barbarie propre. Ses limites sont à l'O. l'Océan ; au S. le Sahara ou désert ; et à l'E. l'Egypte et la Nubie. Elle n'est pas peuplée à proportion de son étendue. Le terroir y est presque stérile, à cause de sa grande sécheresse. Les autruches et les chameaux font le principal revenu de ses habitans. Les Arabes sont assez puissans dans ce pays ; ils sont à la solde des rois et des seigneurs, comme les Suisses en Europe. Ils s'occupent à la chasse aux autruches, qui sont les plus grands de tous les oiseaux : il y en a qui sont aussi hauts qu'un homme à cheval. La tête et le bec de cet animal ressemblent à ceux du canard, son cou à celui du cygne, excepté qu'il est plus long ; son corps a quelque chose de celui du chameau ; son dos est élevé ; il a les cuisses et les jambes d'un héron, proportion gardée, et le pied appuyé sur trois doigts armés d'une corne aiguë pour mieux marcher. Sa stupidité est telle, que quand les chasseurs le poursuivent, il va cacher sa tête derrière un arbre : comme il ne voit plus le chasseur, il s'imagine n'avoir plus rien à craindre, quoique tout son grand corps soit à découvert. La chasse de l'autruche est assez utile aux Arabes ; ils en mangent la chair et en vendent la plume pour faire des ornemens de lits et des plumes de chapeaux. Le Biledulgérid, qu'on appelle aussi *pays des Dattes*, contient de l'O. à l'E. plusieurs pays : les royaumes de *Sus*, de *Tafilet* et de *Sugulmesse*, le *Zab*, le *Biledulgérid-propre*, le *Tecorte* et le *Fezzan*.

TOPOGRAPHIE.

Sus. — Ce pays est une province de l'empire de Maroc, à l'O. duquel il est situé, et l'Océan le baigne à l'O. Les habitans de ce pays passent pour les meilleurs soldats de l'Afrique. Le sol de cette contrée est plat, et abonde, en grande partie, en blé, troupeaux, cannes à sucre et dattes. Les habitans des montagnes sont barbares, jaloux de leur liberté, et ne souffrent qu'impatiemment le joug du roi de Maroc, qui les ménage et ne leur impose pas des tributs extraordinaires. Quoiqu'ils soient mahométans, ils ont une grande vénération pour Saint Augustin, qu'ils croient enterré dans leur pays.

Sus ou *Tarudand*, capitale, ville ancienne, grande, riche, bien fortifiée. C'est une des plus peuplées des Etats de Maroc. On y fabrique de beaux *haï*, espèces de longues robes tissues de laine et de coton ou de soie, qui font son principal commerce. Il y a aussi beaucoup d'ouvriers employés à travailler le cuivre, qu'on tire en abondance d'une mine qui se trouve dans le voisinage.

Messa, près de la mer, au S. O., est une grande ville, composée de trois autres villes, qui sont séparées chacune par une distance d'un quart de lieue, et dont chacune est fermée de murailles. Elle est au pied du mont Atlas, dans un terroir abondant en palmiers.

Tafilet. — Ce pays, à l'E. de celui de Suz, appartient aussi au roi de Maroc. Il est montueux et sablonneux, ne produit que peu de blé et de seigle, du côté des rivières. Les habitans se nourrissent de chair de chameaux et de dattes, et élèvent des chevaux pour les vendre aux étrangers. Ils ont aussi des autruches et des dromadaires qui peuvent faire 36 lieues par jour. Les Arabes vivent sous des tentes, et les Berebères, anciens habitans du pays, habitent les villages.

Tafilet, capitale, sur la rivière du même nom, est une ville marchande, défendue par un bon château.

Dras. — *Kitva*, grande ville bien bâtie, capitale de ce pays, qui est une dépendance de Tafilet.

Sugulmesse. — Ce pays est au N.E. de celui de Tafilet; il dépendait ci-devant du roi de Maroc : aujourd'hui il est aux Arabes. Il y a des grains, des fruits, des mines de fer, de plomb et d'antimoine. Le terroir est fertile en blé, dattes et autres fruits. C'est maintenant une république.

Sugulmesse, capitale, sur le *Ziz*. Cette ville est dans une plaine. On voit encore des vestiges de ses murailles, qui étaient hautes et belles.

Zab. — Ce pays, à l'E. de celui de Sugulmesse, appartient aussi à Alger. Il serait assez fertile, s'il n'était sujet à la disette d'eau, et rempli d'une multitude de scorpions.

Pascara est la ville la plus remarquable de cette contrée. Elle est située au pied du mont Atlas. Ses habitans sont plus humains envers les étrangers que les autres Africains du Biledulgérid.

Tegorarin. — Ce canton, qui fait partie du pays de Zab, est beau. On y voit plusieurs châteaux et plus de 100 villages assez peuplés. Les habitans se nourrissent de dattes, de chair et de lait de chameau. C'est dans le Tegorarin que s'assemblent les caravanes qui veulent traverser le Sahara ou désert, pour aller commercer en Nigritie.

Biledulgérid-propre. — Ce pays, à l'E. de celui de Zab, est appelé par plusieurs géographes le *pays des sauterelles*.

Tousera ou *Tozer*, capitale, est située dans un territoire fertile en dattes, et dépend de Tunis.

Tecort ou Tocorte. — Ce pays, à l'E. du Biledulgérid-propre, est vassal de Tunis.

Tocorte, capitale, est située sur une montagne, au pied de laquelle coule une petite rivière.

Guargala. — Ce pays, dont la capitale porte le même nom, est au S. de celui de Zab. Le terroir manque de blé et de bétail; mais on s'y nourrit de la chair de chameau et d'autruche. La plupart des habitans sont nègres, non à cause du climat et de la température de l'air, mais à cause qu'ils s'allient avec des esclaves nègres. Il y a beaucoup d'artisans et de commerçans. Ils sont francs, affables, et trai-

tent bien les étrangers qui viennent commercer avec eux en blé, chairs salées, draps, toiles, armes, quincaillerie, etc.

GADUME ou GADAME. — Ce royaume est à l'E. de Tocorte : il a 16 bourgs fermés et 60 villages : il dépendait ci-devant de Tripoli.

Gadume, capitale. Ses habitans sont riches en dattes et en argent ; ils trafiquent avec les nègres.

FEZZAN. — Ce pays est borné au N. par l'Etat de Tripoli ; à l'E. par le désert de Barca ; au S. et à l'O. par celui de Sahara. Il renferme 100 villes ou villages. Ce pays est l'ancien pays des Garamantes. Il a environ 100 l. du N. au S., et 80 de l'O. à l'E., en y comprenant les montagnes qui l'avoisinent. Les chaleurs sont considérables, et il règne un vent très-froid. Les pluies sont rares, mais les ouragans fréquens, et on ne rencontre aucune rivière ni ruisseau. Le pays fournit des dattes en abondance ; vers l'O. du séné excellent, et dans d'autres endroits du froment et de l'orge. Le Fezzan est gouverné par un sultan despote, qui paye une légère redevance au bey de Tripoli. D'après le voyageur Hornemann, la population est de 72 à 75,000 ames. La religion est la mahométane.

Mourzouk, capitale, est le rendez-vous des différentes caravanes qui viennent du Caire et de Tripoli.

Temissa, ville bâtie sur une montagne, ceinte d'une haute muraille, mais ruinée en plusieurs endroits.

Zouylah, à l'O., ville considérable et très-commerçante. Elle a un tiers de lieue de tour. On y trouve des restes considérables d'anciens bâtimens. Les environs de cette ville sont unis, bien arrosés et fertiles, et ombragés de bosquets de dattiers. Il y a une route de cette ville à Sort. C'est dans la traversée de Zouylah, que Hornemann mangea pour la première fois des sauterelles, nourriture très-estimée dans le pays.

Au S. E. de Mourzouk, à la distance de 50 lieues, est un désert sablonneux, large de 66 l. Au-delà sont les montagnes de *Tibesti*, habitées par des sauvages féroces, tributaires du Fezzan. Les plaines situées entre les montagnes sont, dit-on, fertilisées par des ruisseaux innombrables ; elles abondent en blé, et sont renommées pour l'espèce de chameaux qu'on y trouve. Le tribut que les Tibesticns payent au roi de Fezzan, consiste en séné, dont la quantité se monte à vingt charges de chameaux.

BORNOU et CASHNA. — Le Fezzan est très-peu considérable, si on le compare avec les deux grands empires de Bornou et Cashna, qui sont situés au S. du premier, et qui occupent ce pays immense qui s'étend depuis la rivière des Antelopes, jusqu'à 400 lieues à l'O., et renferme une grande partie du cours du Niger. On assure que Cashna contient mille villes et villages ; et à Bornou, qui est encore plus considérable, on parle, dit-on, trente langages différens. Le dernier empire est représenté comme un pays fertile et magnifique : sa capitale est située à une journée de la rivière *Wod-el-Gazel*, qui se perd dans les sables du désert immense de Bilma. Elle est habitée par des pâtres, vivant sous des tentes, comme les anciens patriarches, et dont toute la richesse consiste dans leurs troupeaux(1). (*Bornou* ou Bernoa signifie terre de Noé ; les Arabes croient que lorsque le déluge diminua, les montagnes de ce pays reçurent l'arche.) Quoique les peuples qui l'habitent cultivent différentes sortes de grains, l'usage de la charrue est inconnu ; la houe est le seul instrument des cultivateurs. On y trouve en abondance des raisins, des abricots, des grenades, des limons, et deux espèces de melons, le melon d'eau et le melon musqué ; mais un des meilleurs végétaux, est un arbre appelé *kedeyna*, qui, par sa forme et sa hauteur, ressemble à l'olivier, et a la feuille du limonier. Cet arbre produit une noix dont on estime également l'amande et l'écale ; la première comme un fruit, et la seconde, en raison de l'huile qu'elle fournit quand elle est pilée. Le peuple de Bornou l'emploie dans ses lampes, en place d'huile d'olive. Les abeilles y sont si nombreuses, qu'on jette souvent la cire, comme un article qui n'a aucune valeur dans les marchés. Nous ne disons rien de la religion, qui est mahométane ; du gouvernement, qui

(1) Les chevaux, les bêtes à cornes, les chèvres, les moutons et les chameaux sont les animaux que l'on trouve ordinairement dans ce pays.

est une monarchie élective, et de l'usage singulier de choisir un nouveau roi parmi les enfans du dernier; mais nous dirons un mot du sultan actuel, de ses femmes et de ses enfans.

Le sultan actuel, qui s'appelle Alli, est un homme sans faste, et uni dans ses habillemens : rarement il en porte d'autre qu'une chemise bleue de coton ou de soie, et un turban de soie ou de mousseline, pareil à ceux des autres habitans. Cependant la magnificence de son sérail est telle, qu'il renferme, dit-on, 500 femmes, et il passe lui-même pour le père de 350 enfans; parmi lesquels il y a 300 mâles; cette disproportion fait conjecturer que la mère sacrifiant les sentimens de la nature à l'ambition de passer pour la mère d'un candidat futur pour l'empire, échange quelquefois sa fille pour l'enfant mâle d'une étrangère. On dit que le peuple de Bornou n'a point d'armes à feu, quoiqu'elles ne lui soient pas inconnues. L'empire de *Cashna* ou *Cassina* ressemble beaucoup à celui de Bornou.

Antiquités et curiosités naturelles et artificielles. — Cet article est bien digne de l'étude des antiquaires; mais les objets qu'il comprend sont d'un accès très-difficile. Le lecteur ne peut douter que les contrées qui renfermaient Carthage et les chefs-d'œuvre des Phéniciens, des Grecs et des Romains, ne soient couvertes des restes les plus curieux de l'antiquité; mais ils sont éparpillés au milieu d'une population ignorante et barbare. On y trouve encore quelques débris de l'ancienne grandeur de la Mauritanie et de la Numidie, qui attestent la magnificence et la richesse de ces nations populeuses. On y voit encore les ruines de l'ancienne *Julia-Cæsarea* des Romains, dont la splendeur égalait presque celle de Carthage elle-même. Il y a quelques aqueducs de Carthage, notamment à Manuba, maison de campagne du bey, à quatre milles de Tunis; mais on n'y distingue aucune trace de ses murailles : il en est de même de plusieurs autres villes célèbres de l'antiquité, et principalement d'Utique, fameuse par la retraite et la mort de Caton. Telle est la barbarie des peuples qui habitent ces contrées, que les lieux où existaient ces villes renommées, ne sont même pas connus, quoique les Etats de Barbarie soient jonchés des débris de l'antiquité, d'amphithéâtres, et d'autres édifices publics assez bien conservés. On y trouve, en outre, des monumens sarrasins de la plus haute magnificence. Ils furent élevés sous les califes de Bagdad et les anciens rois du pays, avant qu'il fût subjugué par les Turcs, ou réduit à sa forme actuelle de gouvernement. Les fortifications du pays, tant du côté de la terre que du côté de la mer, consistent principalement dans les murailles. Nous ne connaissons que peu ou point de curiosités naturelles particulières à ce pays, si on en excepte des mines de sel, qui, dans quelques endroits, tiennent un espace de 12 lieues. Le docteur Shaw dit qu'on y trouve des sources qui sont si chaudes, que dans un quart-d'heure on y fait cuire un gros morceau de mouton, au point de le rendre très-tendre.

Manufactures et commerce. — Le bas peuple de ces Etats ne connaît que faiblement les besoins imaginaires, et compte en partie sur ses pirateries pour s'approvisionner des ustensiles et des objets manufacturés dont il a besoin. Les exportations de ce pays consistent en cuirs, en nattes fines, en mouchoirs brodés, en nœuds d'épée et en tapis, qui sont moins chers et plus moelleux que ceux de Tur-

quie, mais qui ne sont pas si bons sous d'autres rapports. Comme les habitans laissent le soin des affaires commerciales aux juifs et aux chrétiens qui sont établis parmi eux, les derniers ont élevé des manufactures de soieries et de toileries, que consomment en partie les gens riches. Ils n'ont, à proprement parler, aucun bâtiment employé au commerce; ce qui fait que le commerce maritime est entre les mains des Français et des Anglais. Leurs exportations ne se bornent pas tout-à-fait aux objets mentionnés ci-dessus; elles consistent encore en dents d'éléphant, en plumes d'autruche, en cuivre, en étain, peaux, miel, cire, dattes, raisins, amandes, gomme-arabique et sandaraque, cuirs de Maroc, chevaux appelés *barbes*. Les habitans de Maroc font encore un commerce considérable, par le moyen des caravanes, avec la Mecque, Médine et quelques parties intérieures de l'Afrique, d'où ils tirent une quantité considérable de nègres, qui servent dans leurs armées, ou sont esclaves dans leurs maisons et dans leurs champs.

Les Européens leur fournissent, en retour, du bois de construction, de l'artillerie de toute espèce, de la poudre à canon, et tout ce qui est nécessaire pour leurs besoins particuliers, ou ceux du gouvernement. Les Anglais payent, dans les ports de Maroc, la moitié moins de droits que les autres Européens. On a remarqué qu'aucune nation, en général, n'est jalouse de commercer avec ces Etats, non-seulement en raison de leur despotisme capricieux, mais encore à cause de la friponnerie des individus indigènes et juifs, qui saisissent toutes les occasions de voler, et qui sont rarement punis lorsqu'ils sont découverts.

Il a souvent paru surprenant que les puissances chrétiennes laissassent insulter leur marine par ces barbares, qui prennent les bâtimens des nations avec lesquelles ils sont en paix, ou plutôt de celles qui ne leur payent point un subside, soit en argent, soit en marchandises. Nous ne pouvons trouver le motif de cette patience qu'en supposant: 1°. qu'une rupture avec eux armerait la Porte, qui regarde ces peuples comme relevant d'elle; 2°. qu'aucune puissance chrétienne ne se soucierait de voir Alger et le reste de la côte de Barbarie dans les mains d'une autre; 3°. que le bombardement d'une ou plusieurs de leurs villes serait infructueux, parce que les habitans emporteraient leurs meubles et leurs marchandises dans les montagnes, et qu'en définitif l'avantage résultant de la conquête ne serait que précaire. Les Espagnols, il est vrai, ont entrepris souvent des expéditions contre Alger; mais, comme nous l'avons dit plus haut, elles ont été toujours mal dirigées et sans succès.

Constitution et gouvernement. — On ne peut pas dire qu'il existe un gouvernement à Maroc. Les empereurs ont été, pendant plusieurs siècles, parties, juges, et même exécuteurs dans toutes les affaires criminelles. Leur férocité n'est cependant pas plus incroyable que la soumission avec laquelle leurs sujets la supportent. En l'absence de l'empereur, tout officier militaire a dans ses mains le pouvoir de vie et de mort; et dans les lieux où il n'y a point d'officier

militaire, le mufti ou grand-prêtre est la source de toute justice. Il a sous lui les cadis, c'est-à-dire, des officiers civils qui font les mêmes fonctions que nos juges de paix. Quoique l'empereur de Maroc ne soit pas dans la dépendance immédiate de la Porte, encore reconnaît-il le grand-seigneur pour son chef, et a-t-il pour lui, de loin, la soumission, la fidélité qui est due au premier représentant de Mahomet. Ce que nous avons dit de Maroc est applicable à Fez, ces deux royaumes étant aujourd'hui sous les lois du même empereur.

Quoique les royaumes de Tunis et de Tripoli aient chacun un pacha turc, ou deux, qui gouvernent au nom du grand-seigneur, ses barbares sujets ont très-peu de considération pour son autorité. On ne peut même pas dire qu'ils soient nommés par la Porte. Quand le chef du gouvernement meurt, ce qui arrive ordinairement par le meurtre, chaque soldat donne sa voix pour choisir le dey qui doit lui succéder; et quoique l'élection soit souvent accompagnée d'effusion de sang, à peine est-il nommé, qu'on s'empresse de le reconnaître et de lui obéir. Il est vrai qu'il doit être confirmé par la Porte; mais comme ce gouvernement connaît le caractère des peuples de la Barbarie, rarement il refuse son approbation. Le dey de Tunis est despote. Son revenu annuel monte à environ 3,600,000 liv.; il lève cette somme sans trop opprimer ses sujets, qui tiennent beaucoup à leurs propriétés. Ces deys payent tous les ans un léger tribut à la Porte. Lorsque le grand-seigneur est en guerre avec quelque puissance chrétienne, il requiert leur assistance, de même que celle du roi de Maroc; mais ils lui obéissent s'ils le jugent à propos. Les officiers civils et militaires sont subordonnés aux beys, et dans toutes les affaires importantes le dey doit prendre l'avis d'un conseil commun, composé de trente pachas. Ces pachas manquent rarement de former, parmi la soldatesque, un parti contre le dey régnant, qu'ils assassinent assez souvent, même en plein conseil : le plus fort candidat prend alors sa place. Quelquefois il est déposé; quelquefois aussi, mais bien rarement, il résigne son autorité pour sauver sa tête; et plus rarement il meurt sur le trône de mort naturelle. L'autorité du dey est illimitée; mais une expédition malheureuse, ou une conduite trop pacifique, manquent rarement de terminer sa vie et son administration.

Revenus. — Nous avons déja parlé des revenus de Tunis; mais on dit que ceux d'Alger sont aujourd'hui moins considérables. Dans ces revenus, on comprend les prises faites sur les chrétiens, une petite capitation, et les droits payés par les Anglais, les Français, et les autres nations auxquelles il est permis de commercer avec ces Etats. Quant au roi de Maroc, nous ne pouvons donner une idée exacte de ses revenus, parce qu'on ne peut pas dire qu'aucun de ses sujets ait des propriétés. S'il en faut juger par sa manière de vivre, par sa suite et sa magnificence, il ne paraît pas qu'il soit fort riche. Les rançons des chrétiens forment son casuel. Quelquefois il prend un intérêt dans les armemens des autres Etats, et il partage dans leurs prises. Il lève le dixième des revenus de ses sujets mahométans, et chaque Juif marchand est tenu de lui donner 30 francs par an. Il

retire des profits considérables des caravanes qui vont en Nigritie et ailleurs, et sur-tout du commerce d'esclaves qui se fait dans le S. On croit que la totalité de ses revenus ordinaires, en argent, n'excède pas 3,960,000 l. par an. Tous les ans on envoie dans chaque province un détachement de l'armée de ses Etats, pour lever le tribut imposé sur les Maures et les Arabes; et quelquefois les prises faites en mer égalent les impositions levées sur les habitans.

Forces militaires de terre et de mer. — Suivant les meilleurs renseignemens, le roi de Maroc peut mettre 100,000 hommes sur pied; il en entretient ordinairement 36,000. Mais la principale force de son armée consiste dans la cavalerie montée par ses nègres et esclaves. Ces malheureux sont amenés très-jeunes à Maroc; ils ne connaissent d'autre condition que l'esclavage, d'autre maître qne le roi, et ils sont les plus fermes soutiens de sa tyrannie. Vers l'année 1727, toute la force maritime de Maroc se réduisait à trois petits bâtimens armés à Salé; ils étaient pleins de monde, et quelquefois ils amenaient des prises. Les Algériens ont environ 6,500 hommes d'infanterie, composée de Turcs, et de *Cologlies*, qui sont les enfans des soldats. Une partie servait de garnison à bord de leurs bâtimens: près de 1,000 formaient la garnison des villes, et le reste était employé à fomenter des troubles parmi les princes arabes environnans. En outre, le dey peut mettre en campagne 2,000 cavaliers Maure; mais on ne s'y fie pas, parce qu'ils sont les ennemis des Turcs. Ces troupes sont très-bien disciplinées, et les deys des autres Etats de Barbarie ont une armée proportionnée à leurs moyens. Ils refusèrent, il y a quelques années, d'envoyer aucun tribut au grand-seigneur, qui paraît d'ailleurs se contenter de l'ombre d'obéissance qu'ils ont pour lui.

Les Carthaginois, qui étaient placés sur le même sol que ces barbares habitent aujourd'hui, avaient, dans les temps de leur grandeur, des flottes plus considérables et un commerce plus étendu qu'aucune autre nation de la terre. Cependant, qui croirait que les habitans qui leur ont succédé ont à peine un bâtiment marchand qui leur appartienne? Toute leur marine se réduit aux pirates armés par Salé, Alger, Tunis et Tripoli. Ces bâtimens, quoique augmentés depuis la dernière attaque des Espagnols, sont petits et en très-petit nombre. Il y a quelques années, ils consistaient en six vaisseaux de 36 à 50 canons. Le vaisseau amiral appartient au gouvernement; les capitaines des autres bâtimens sont nommés par les armateurs respectifs, mais soumis à des lois militaires. Avec une marine aussi méprisable, non-seulement ces infidèles harcèlent les nations commerçantes de l'Europe, mais encore ils les obligent à leur payer une espèce de tribut, sous la forme de présent.

Histoire. — Il n'y a peut-être pas dans l'histoire de problême plus difficile à résoudre, que la décadence de la splendeur, de la puissance et de la gloire des Etats de Barbarie, qui, lorsque Rome était la maîtresse du monde, formaient le plus bel ornement de l'Empire Romain. Après avoir été alternativement possédés par les Vandales et les em-

pereurs grecs, ces Etats furent, au 7e siècle, conquis par les califes ou Sarrasins de Bagdad, qui ensuite se rendirent maîtres de presque toute l'Espagne. Leurs descendans en furent entièrement chassés vers l'année 1492, et allèrent rejoindre leurs amis et leurs compatriotes établis sur la côte de Barbarie. De là vint naturellement une guerre perpétuelle entre ces peuples et les Espagnols. Ces derniers les poursuivirent si vivement, qu'ils implorèrent l'assistance des deux fameux frères Barberousse, amiraux de la flotte turque. Ils secouèrent le joug des Espagnols, et en imposèrent un, non moins difficile à supporter, aux habitans de tous ces Etats, excepté à Maroc, qui leur appartenait. L'empereur Charles-Quint essaya, mais en vain, de réduire Alger et Tunis; et enfin, comme nous l'avons observé plus haut, les habitans de ces contrées ont, à leur tour, secoué le joug des Turcs.

Les empereurs ou rois de Maroc sont les successeurs des souverains de ce pays connus sous le nom de shérifs, et dont l'autorité avait beaucoup de rapport avec celle des califes des Sarrasins. Ce n'a été en général qu'une suite de tyrans sanguinaires, quoique l'on puisse compter parmi eux quelques princes courageux, particulièrement Muley-Moluc, qui défit et tua don Sébastien, roi de Portugal. Depuis ce temps ils ont été presque toujours en guerre avec les rois d'Espagne et les autres princes chrétiens. On a vu quelquefois les rois les plus puissans de l'Europe rechercher leur amitié par des présens.

L'empire de Maroc a été considérablement troublé par des commotions intérieures. Il s'est livré, entre l'empereur et son frère Ben-Asser, une bataille dans laquelle ce dernier a été battu et tué. Dans ces derniers temps, les Espagnols ont donné des secours à un autre frère, pour marcher contre l'empereur, et cette division a été fatale au dernier.

ARTICLE II.

ÉGYPTE.

ÉTENDUE.		SITUATION.
Long. 165 l.	Entre les	24 et 32e deg. de lat. N.
Larg. 84 l.		27 et 32e deg. de long. E.

Contenant 15,632 lieues carrées.

Limites.

L'ÉGYPTE est bornée au N. par la Méditerranée; à l'E. par la mer Rouge; au S. par la Nubie et la Haute-Ethiopie, et à l'O. par le désert de Barca, et les parties inconnues de l'Afrique.

Division. — Elle est marquée dans le tableau suivant.

SITUATION.	DIVISIONS.	VILLES PRINCIPALES.
Au Nord.....	La Basse-Egypte, ou le Bahri	Alexandrie. Rosette. Damiette.
Au Centre...	La Moyenne-Egypte, ou le Vostani.	Le GRAND-CAIRE, à 29 d. 7 m. de long. E. et 30 d. 5 m. de lat. N.
Au Sud.....	La Haute-Egypte, ou le Said	Saïde, ou Thèbes. Cosseir.

Air, climat. — M. Volney a observé que, durant huit mois de l'année, depuis mars jusqu'en novembre, la chaleur est presque insupportable pour les Européens. « Pendant toute cette saison, l'air est enflammé, le ciel étincelant, et quiconque n'est pas accoutumé à cette chaleur, y succombe. » Les autres mois sont plus tempérés. Les vents du sud, qui quelquefois se font sentir en Egypte, sont appelés, par les naturels, *vents empoisonnés*, ou les *vents brûlans du désert*. Ils sont d'une chaleur et d'une sécheresse si grandes, qu'aucun corps animé ne peut résister à leur influence. Ils soufflent ordinairement trois jours, et les rues sont désertes alors : malheur au voyageur qu'ils surprennent éloigné d'un abri! Lorsque ces vents durent plus de trois jours, ils sont insupportables. Très-souvent les habitans sont presque aveuglés par les sables mouvans. Le remède à ces maux est l'accroissement et le débordement du Nil. On a remarqué que le nombre des aveugles et de ceux qui ont la vue attaquée, est considérable en Egypte. On a assigné différentes causes à ces maladies; mais l'opinion la plus plausible est celle qui attribue ces fréquentes ophtalmies à l'âcreté d'une poussière subtile qui s'élève du terrrain fertile de l'Egypte, lorsqu'aucune espèce d'humidité ne lie les parties qui le composent. Extrêmement fine et légère, elle vole non-seulement dans les rues, mais elle s'introduit dans les maisons, et pénètre jusque dans les réduits fermés avec le plus d'art; et il est impossible que les yeux ne soient pas affectés jusqu'à un certain point par la qualité irritante que lui donne le sol nitreux dont elle se détache. Une autre cause non moins puissante de ces maladies, est l'imprudence avec laquelle on s'expose à l'air de la nuit et à la rosée. Il faut y ajouter les vapeurs du Nil et la réflexion des rayons du soleil que ne voile jamais aucun nuage, et qui tombent verticalement sur la vaste étendue des plaines de sable où l'œil ne rencontre aucun ombrage où il puisse se reposer.

Montagnes, sol et aspect du pays. — Dans la Haute-Egypte deux chaînes de montagnes bordent le Nil à l'E. et à l'O., et comprennent un vallon large de 3 ou 4 lieues, la seule partie cultivée dans ce cau-

ton. La chaîne de l'E. est la plus élevée; elle sépare le Nil de la mer Rouge; elle ressemble dans plusieurs endroits à une haute muraille; elle est coupée de distance en distance par des vallées étroites et par des ravins. La chaîne de l'O. sépare le vallon du Nil de celui des Oasis, s'abaisse, et se relève ensuite vers Siout; depuis le coude du Nil vers Kennh, elle est taillée à pic jusqu'à Sienne.

Dans la Moyenne-Egypte et vers le Caire, ces deux chaînes s'écartent l'une de l'autre; celle de l'E. va se terminer à l'extrémité de la mer Rouge; celle de l'O. s'affaisse vers le Fayoum, et prend, près du Caire, sa direction vers le N. O., et ensuite vers l'O., où elle forme la côte de la Méditerranée.

La Basse-Egypte est comprise entre ces deux chaînes et la mer. Le sol est très-fertile; il doit cet avantage au débordement annuel du Nil. La crue de ce fleuve commence au solstice d'été; le débordement a lieu vers le 15 août; sa hauteur n'est pas toujours la même. Pour la mesurer, les anciens se servaient de colonnes graduées, appelées *nilomètres* par les Grecs, et *mékias* par les Arabes. Si les eaux montent jusqu'à 12 coudées, et restent au-dessous de 18 coudées, c'est un signe que la récolte doit être abondante; s'il en est autrement, c'est un signe qu'elle doit être médiocre. Le débordement dure jusqu'au 15 novembre. L'Egypte paraît alors comme une mer, d'où s'élèvent, sur des éminences naturelles ou factices, les villes et les villages. On n'aperçoit, dans les plaines, que la cime des arbres. Le fleuve baisse vers le solstice d'hiver; à peine les eaux sont-elles retirées, que les travaux commencent. Le pays offre bientôt un aspect plus intéressant et plus agréable; la terre, fécondée par le Nil, se couvre et s'embellit de végétaux de toutes espèces. L'humidité nécessaire à la végétation est entretenue par l'eau des citernes et des réservoirs, qui est distribuée de tous côtés par des rigoles multipliées.

Hydrographie. *Rivières, canaux et lacs.* — La seule rivière de l'Egypte est le *Nil*, que nous avons déja décrit dans la description générale de l'Afrique, et dont nous parlerons plus amplement à l'Abyssinie. La profondeur de ce fleuve est de 12 pieds. Il avait autrefois sept branches, par lesquelles, après avoir arrosé le Delta, il allait se jeter à la mer par sept embouchures qui portaient le même nom. Telles étaient les branches *Pélusiaque*, *Tanitique*, *Mendézienne*, *Phatnitique*, *Sébénitique*, *Bolbitique* et *Canopique*. Ces branches formaient autant de canaux, la plupart navigables. Elles sont maintenant réduites à deux principales, savoir : la *Phatnitique* à Damiette, et la *Bolbitique* à Rosette. Le canal de *Moez*, l'ancienne *Tanitique*, se détache au-dessous de Banha; le canal d'*Achmoun*, l'ancienne *Mendézienne*, se détache au-dessous de Mansoura; les canaux de *Karinen* et de *Tabanieh*, autrefois la *Sébénitique*, se détachent du Nil au-dessus de Banha, et ne font qu'un canal. On retrouve à peine les traces des branches Pélusiaque et Canopique. Les lacs les plus considérables sont, le lac *Menzaleh*, près de Damiette; le lac *Bourlos*, à l'embouchure de la branche Sénébitique; le lac d'*Edko*, nouvellement formé entre la branche de Rosette et le canal d'Alexandrie; le

lac *Maadieh*, au S. d'Aboukir, vers l'ancienne bouche de Canope; l'ancien lac *Maréotis*, au S. d'Alexandrie; les Anglais ayant coupé le canal d'Alexandrie près de Beda, à l'O., le lac Maadieh n'en forme qu'un avec le lac Maréotis; le lac de *Kern* ou *Mœris*, dans le Fayoum, et les lacs *Natron*, d'où l'on tire une soude naturelle. Ils sont situés près d'nn canal remarquable, que l'on croit avoir été anciennement un bras du Nil, et que l'on appelle encore aujourd'hui *Bahr-Beleme*, ou Rivière sans eau.

Productions végétales, animales et minérales. — La grande fertilité de l'Egypte n'est pas l'effet de la pluie, qui n'y tombe pas en abondance, mais l'effet du débordement annuel du Nil. Il commence à monter lorsque le soleil frappe verticalement sur l'Ethiopie; et les pluies annuelles tombent depuis la fin de mai jusqu'en septembre, et quelquefois octobre. Lorsque le débordement est à sa plus grande hauteur, on ne voit dans la plaine de la Basse-Egypte, que la tête des forêts et la cime des arbres fruitiers; les villes et villages étant bâtis sur des éminences naturelles ou artificielles. Lorsque la rivière est à la hauteur convenable, les habitans célèbrent une espèce de jubilé, avec toute sorte de fêtes. Le pacha turc et les grands font couper la chaussée qui retient les eaux. Cependant le capitaine Norden, qui a assisté à une de ces fêtes, assure qu'elles ne sont pas bien magnifiques. La chaussée coupée, l'eau entre dans ce qu'on appelle le châlis ou grand canal, qui traverse le Caire, et d'où l'eau est distribuée par petits canaux destinés à arroser les prairies et les jardins. Après cette opération, et lorsque les eaux commencent à se retirer, la fertilité du sol est telle, que le travail du cultivateur se réduit presque à rien. Il sème son froment et son orge en octobre et mai; en novembre, il fait sortir son bétail des pâturages, et dans six semaines, rien ne peut être comparé au paysage charmant que présente la surface entière du pays: c'est du blé qui s'élève; ce sont des végétaux et de la verdure de toute espèce. Les oranges, les limons et les fruits parfument l'air. On entretient la culture des légumes, des melons, des cannes à sucre et des autres végétaux qui demandent de l'humidité, par le moyen de l'eau des citernes et des réservoirs, distribuée par de petits canaux réguliers. Le sol produit en abondance dattes, raisins, figues, oranges, amandes, abricots, grenades, pêches, séné, henné, plante avec laquelle les femmes préparent la couleur jaune qui sert à teindre leurs ongles. Les autres arbres et arbustes sont, le palmier dont on extrait du vin, le lotus, le papyrus, le sycomore, le palmier-dattier, le pistachier, le platane oriental, l'arbre à chapelet, le bananier. Les ognons d'Egypte sont extrêmement doux; ils le sont même plus que ceux d'Espagne, mais ils sont moins gros. Ils sont d'une blancheur diaphane, et leurs pellicules d'une texture bien moins serrée, et plus unies que celles de toute autre espèce. Ces ognons se détériorent quand on les transplante; ce qui prouve que leur qualité dépend beaucoup du sol et du climat. Les habitans de l'Egypte, de quelque classe qu'ils soient, en mangent beaucoup. On a coutume de les faire cuire mêlés avec de la viande. On sait combien ils furent regrettés des Israélites, et l'on ne

doit pas en être étonné. Mars et avril sont les mois de la moisson; et on fait trois récoltes; une de laitues et de concombres (cette dernière production étant la principale nourriture des habitans); une de blé, et la troisième de melons. Les pâturages sont aussi très-fertiles : la plus grande partie des quadrupèdes de ce pays fait deux petits à la fois, et les brebis donnent quatre agneaux par an.

L'Egypte abonde en bêtes à cornes. On assure que les habitans emploient chaque jour 200,000 bœufs pour monter l'eau nécessaire à leurs terres. On y trouve une belle espèce d'ânes, qui servent de monture aux chrétiens, les mahométans ne leur permettant pas de monter aucun autre animal. Les chevaux égyptiens sont très-beaux; ils ne trottent jamais, mais ils marchent bien, galopent très-vîte, tournent court, s'arrêtent en un moment, et sont extrêmement maniables. On trouve communément dans la Haute-Egypte, des hippopotames, animaux amphibies qui ont le derrière d'un bœuf, et dont la tête ressemble à celle d'un cheval; des tigres, des hyènes, des chameaux, des gazelles, des singes qui ont la tête d'un chien, et une espèce de rat appelé *ichneumon*. Le caméléon, petit animal qui a quelque ressemblance avec le lézard, et qui change de couleur suivant la réflexion des rayons du soleil et la situation où il est par rapport à ceux qui le regardent, se trouve en Egypte comme dans d'autres pays. On croyait autrefois que le crocodile appartenait exclusivement à l'Egypte; mais il n'y a pas une très-grande différence entre lui et l'*alligator*, le caïman de l'Inde et de l'Amérique; ces deux espèces sont amphibies. Ces animaux ont la forme d'un lézard, et parviennent jusqu'à vingt pieds de long. Ils ont quatre jambes courtes, et de grandes pattes armées de griffes : leur dos est couvert d'une espèce d'écaille impénétrable, qui leur sert d'armure. Le crocodille attend sa proie dans l'herbe et d'autres endroits couverts, sur le bord des rivières; et comme il ressemble beaucoup au tronc d'un vieil arbre, quelquefois il saisit avec ses pattes de devant le voyageur imprudent, et il le terrasse avec sa queue.

Ce pays produit aussi un grand nombre d'aigles, d'éperviers, de pélicans et de poules d'eau de toute espèce. L'ibis, un animal qui, selon M. Norden, a quelque ressemblance avec le canard, était déifié par les anciens Egyptiens, parce qu'il détruisait les serpens et les insectes venimeux. Il croyait que cet animal ne se trouvait qu'en Egypte; mais on assure en avoir dernièrement découvert dans d'autres parties de l'Afrique. Les autruches sont très-communes en Egypte; elles y sont si fortes, que les Arabes montent quelquefois sur leur dos.

La céraste, ou vipère cornue, habite la plus grande partie du continent oriental, sur-tout les déserts sablonneux qui en font partie. Elle est très-commune en Syrie, dans les trois Arabies, et dans l'Afrique. On croit que c'est l'aspic avec lequel Cléopâtre se donna la mort. Alexandrie, abondamment pourvue d'eau, avait sans doute alors des fruits de toute espèce dans ses jardins. Les paniers de figues doivent être venus de ce pays : de là vient aussi l'aspic ou céraste, qui s'y était glissé des déserts environnans, où l'on en trouve toujours une grande quantité.

On trouve dans la Haute-Egypte, des carrières de marbre très-abondantes; le granit rouge et le porphyre rouge et vert y sont également communs. La magnificence et la quantité de ces précieux minéraux font l'étonnement du voyageur.

Population. — Comme la population de l'Egypte est presqu'entièrement resserrée sur les bords du Nil, et que le reste du pays est habité par des Arabes et autres nations, nous ne pouvons guère en parler avec précision. Cependant il paraît certain que l'Egypte n'est pas à présent, à beaucoup près, aussi peuplée qu'elle l'était autrefois. Sa dépopulation est attribuée en partie à l'esclavage auquel les Turcs ont soumis ses habitans. Ils sont pourtant encore aujourd'hui très-nombreux; mais on en a imposé, lorsqu'on a dit que la population du Caire s'élevait à 2 millions d'individus : celle de l'Egypte entière monte tout au plus à ce nombre.

Habitans, mœurs, usages et amusemens. — Les descendans des anciens Egyptiens sont sales, de mauvaise mine, et plongés dans l'indolence. On les distingue sous le nom de Cophtes. Leur teint est plutôt brûlé par le soleil, que naturellement basané ou noir. Leurs ancêtres étaient autrefois chrétiens, et en général ils se donnent encore pour tels; mais le mahométisme est la religion la plus commune parmi les naturels. Ceux qui habitent les villages et les montagnes à quelque distance du Nil, sont des Arabes ou leurs descendans. Ils sont très-basanés, et les meilleurs auteurs s'accordent à dire que, semblables aux anciens patriarches, ils se bornent à la garde de leurs troupeaux, plusieurs d'entre eux n'ayant même pas une demeure fixe. Les Turcs qui résident en Egypte conservent toute l'insolence de l'orgueil ottoman et l'habit turc, pour se distinguer des Arabes et des Cophtes, dont la mise est très-unie, et dont tout le luxe consiste en un habillement de dessus de toile blanche, et en des pantalons de toile. Mais leur costume ordinaire est de toile bleue, et ils mettent par-dessus ou par-dessous un long habit de drap. Les Chrétiens et les Arabes des plus basses conditions se contentent d'une enveloppe de toile ou de laine, qu'ils attachent autour de leur corps. Les Juifs portent des pantoufles de peau bleue; les autres indigènes du pays les portent rouges; et les Chrétiens étrangers en ont de jaunes. L'habillement des femmes est de mauvais goût, et leur sied mal; mais lorsqu'elles en ont le moyen, elles portent des étoffes de soie. Celles qui ne sont pas exposées au soleil, ont les traits beaux et le teint délicat. Elles ne sont pas admises dans la société des hommes, pas même à table. Quand un homme riche veut dîner avec une de ses femmes, il l'en avertit auparavant; elle prépare les mets les plus délicieux, et reçoit son maître avec la plus grande attention, et un respect étonnant. Les femmes de la dernière classe restent ordinairement debout ou assises dans un coin de la chambre, pendant que leur époux dîne; elles lui donnent de l'eau pour se laver, et le servent à table. Les Cophtes sont en général de grands calculateurs; plusieurs vivent en apprenant à lire et à écrire aux autres naturels. Leurs exercices et leurs amusemens ressemblent beaucoup à ceux des habitans de la Perse et des autres parties de l'A-

sie. Toute l'Egypte est couverte de jongleurs, de diseurs de bonne aventure, de charlatans et d'escamoteurs ambulans.

Les femmes ne se livrent pas seulement à l'éducation des enfans, tous les soins du ménage leur appartiennent aussi. Dans leurs momens de loisir, elles s'occupent, au milieu de leurs esclaves, à broder et à tourner le fuseau. La joie n'est pas bannie de l'intérieur du harem. Les *almès* viennent quelquefois égayer la scène par leurs danses et leurs accens touchans. Ce sont des femmes qui forment une société célèbre dans le pays. Pour en être membre, il faut avoir une belle voix, bien posséder sa langue, connaître les règles de la poésie, et pouvoir sur-le-champ faire des impromptus. Les jours de bains sont des jours de fêtes chez les Egyptiennes. Elles se parent magnifiquement, et développent tout l'art de la coquetterie la plus raffinée. C'est au bain que l'on négocie la plupart des mariages. Lorsqu'un mari veut se séparer de sa femme, chez les Egyptiens comme chez les Mahométans, il fait venir le juge, et déclare en sa présence qu'il la répudie. Après cette formalité, il a quatre mois de délai, pendant lesquels la réconciliation peut avoir lieu : passé ce terme, la femme devient libre.

Les mamlouks, qui, avant la conquête des Français, possédaient toute l'autorité en Egypte, avaient pris des mesures pour s'en assurer la tranquille possession. Les moyens les plus sûrs qu'ils employèrent, furent d'avilir les Arabes et les janissaires, qui jouissaient d'une grande considération dans le pays. Ces deux corps, autrefois la terreur du pacha, ne sont plus que des simulacres. Les mamlouks formaient seuls toute la force militaire de l'Egypte. Quelques centaines d'entre eux étaient répandus dans les pays et dans les villages pour y maintenir leur autorité et recevoir les tributs : il n'est pas probable, comme quelques-uns le prétendent, que leur nombre ne montât qu'à 10,000. Tous sont cavaliers, l'infanterie n'étant point estimée chez les Turcs. Les mamlouks sont excellens cavaliers ; ils ont un art particulier à lancer le cheval à bride abattue, puis à l'arrêter subitement au plus fort de la course. Ils ont mieux raisonné le choix de leurs armes que les harnois de leurs chevaux, qui sont très-pesans. Ils portent une carabine anglaise d'environ 30 pouces de long, et d'un tel calibre, qu'elle peut lancer à-la-fois dix ou douze balles, dont l'effet, même sans adresse, est très-meurtrier. Chaque homme porte en outre à sa ceinture deux grands pistolets qui tiennent à son habit par un cordon de soie. A l'arçon de la selle pend une masse-d'armes qui sert pour assommer. Sur leur cuisse gauche est suspendu, par une bandoulière, un sabre courbe, d'une espèce inconnue en Europe. La lame n'a pas plus de deux pieds en droite ligne ; mais, mesurée dans la courbe, elle a deux pieds et demi : cette arme est très-dangereuse.

Toute l'éducation des mamlouks et l'occupation de leur vie, consistent dans l'art de se servir de ces armes. Ils s'y exercent tous les jours ; courant à toute bride, ils sortent promptement la carabine de la bandoulière ; ils s'exercent à viser juste, et à jeter cette carabine sous la cuisse pour prendre un pistolet qu'ils tirent et rejettent par-dessus

l'épaule. Ils saisissent le second pistolet, et font la même manœuvre. Les mamlouks s'occupent aussi à bien manier le sabre, et sur-tout à donner du revers, qui part de bas en haut, et qui est très-difficile à parer. Ils excellent dans cet exercice : ils tirent aussi de l'arc, quoiqu'il soit exclu des combats. Les mamlouks ignorent absolument notre art militaire. Ils n'ont ni uniforme, ni discipline. Ils se réunissent par attroupement, et marchent en cohue. Leur combat est un duel, et ils font la guerre en brigands. C'est un fait remarquable que, quoique les mamlouks soient établis en Egypte depuis 550 ans, aucun n'a laissé de race subsistante. Il n'existe pas de leur famille à la seconde génération. Leurs enfans périssent à l'une ou à l'autre. La même chose arrive aux Turcs; et l'on a observé que, pour assurer la durée de leurs familles, il faut qu'ils épousent des Egyptiennes, ce que les mamlouks ont toujours dédaigné. Ils prennent constamment leurs femmes dans leur propre pays, c'est-à-dire, la Circassie, la Géorgie et la Mingrélie. Leur costume est riche et magnifique. Ils avaient seuls en Egypte le droit de monter à cheval.

Religion. — Il n'est pas inutile d'ajouter à ce que nous avons déja dit de la religion des habitans de l'Egypte, que les mahométans sont enthousiastes; ils ont leurs *Santos* ou disciples du prophète qui aspirent à un degré supérieur de sainteté; ils entrent sans façon dans les meilleures maisons, et il serait dangereux de les en faire sortir. Les Turcs qui habitent l'Egypte songent très-peu aux affaires religieuses. Il serait difficile de dire quelle espèce de christianisme professent les Cophtes chrétiens, qui y sont nombreux. Ils se disent de l'église grecque, et ennemis de celle de Rome. Ils sont, en matière civile et religieuse, sous la juridiction du patriarche d'Alexandrie, qui, à force d'argent, obtient ordinairement la protection de la cour ottomane.

Langue. — La langue cophte est la plus ancienne de l'Egypte. Vers le temps d'Alexandre-le-Grand, on y introduisit la langue grecque, et les Arabes la leur, sous les premiers califes, lorsqu'ils chassèrent les Grecs de l'Egypte. Cette dernière est encore la langue nationale; mais on continue à y parler le cophte ou grec moderne.

Sciences et savans. — Quoiqu'il soit incontestable que les Grecs puisèrent toutes leurs connaissances chez les anciens Egyptiens, à peine en trouve-t-on quelques vestiges aujourd'hui. Ce malheur doit être attribué à la superstition et à l'ignorance des mahométans qui gouvernent ce pays. Mais c'est ici le moment de faire une observation générale. Les Califes ou Sarrasins qui subjuguèrent l'Egypte, peuvent être divisés en trois classes. Il entrait dans les principes politiques et religieux des premiers, qui étaient les successeurs immédiats de Mahomet, de faire la guerre à toute espèce de production littéraire, excepté à l'Alcoran. De là vient que lorsqu'ils s'emparèrent d'Alexandrie, où était la plus magnifique bibliothèque que l'on ait jamais vue, ils se servirent, pendant plusieurs mois, des manuscrits précieux qu'elle renfermait, pour faire leur cuisine et chauffer leurs bains. Les autres bibliothèques de l'Egypte eurent le même sort. Les califes de la seconde race eurent du goût et des connaissances; mais ils suivirent un

système tout particulier. Ils achetèrent des manuscrits qui avaient échappé à l'incendie général ; mais ils se bornèrent à ceux qui avaient rapport à l'astronomie, à la médecine et à quelques parties de la philosophie-pratique, n'ayant point de goût pour les arts qui avaient honoré la Grèce, tels que l'architecture, la peinture, la sculpture et la poésie : le savoir resta confiné dans leurs palais et les colléges, sans qu'il fût possible qu'il se répandît de nouveau sur l'Egypte. Les derniers califes, sur-tout ceux qui s'appelaient les califes de l'Egypte, ne parurent que pour la honte de l'espèce humaine ; après eux les Turcs ont rivé les chaînes de l'ignorance barbare qu'ils avaient commandée.

Toutes les connaissances des Egyptiens modernes se réduisent donc à quelques calculs arithmétiques, au jargon de l'astrologie, à de très-petites notions de la médecine, à la connaissance imparfaite de la religion arabe ou mahométane.

TOPOGRAPHIE.

Provinces, villes et édifices publics.

BASSE-ÉGYPTE ou DELTA. — On l'appelle encore le *Bahri* ; elle contient les provinces de *Bahiré*, *Garbié* et *Sharthié*.

Alexandrie, située sur la côte du Levant, était autrefois le centre des richesses du monde par la navigation de la mer Rouge ; elle fournissait à l'Europe et à une grande partie de l'Asie les richesses de l'Inde. Elle doit son nom à son fondateur, Alexandre-le-Grand. Elle est à environ 14 l. O. du Nil, et à 40 lieues N. O. du Caire. Elle s'éleva sur les ruines de Tyr et de Carthage, et elle est célèbre par le phare élevé vis-à-vis l'île de Pharos, pour servir de guide aux navigateurs, établissement qui a été regardé, avec raison, comme une des merveilles du monde. Les ruines de cette ville, sur-tout les citernes et les aqueducs, prouvent que toutes les autres parties de la ville étaient magnifiques. On s'est servi d'une grande partie des matériaux de l'ancienne ville pour bâtir la nouvelle Alexandrie, qui n'est aujourd'hui qu'un port très-ordinaire, connu sous le nom de Scanderick. Malgré la pauvreté, l'ignorance et la paresse des habitans, les mosquées, bals, bains, et les édifices de cette espèce, érigés sur ces débris, conservent une apparence inexprimable de majesté. Quelques auteurs prétendent que la vieille Alexandrie fut bâtie sur les débris de l'ancienne Memphis.

On appelait autrefois ports d'Afrique et d'Asie, le vieux et le nouveau port d'Alexandrie : le premier est réservé pour les Turcs ; les Européens fréquentent le second. Ils diffèrent l'un de l'autre, en ce que le vieux est plus net et plus profond que le nouveau, où les vaisseaux ne sont pas en sûreté. L'entrée du nouveau port est défendue par deux châteaux d'une mauvaise construction turque, et qui n'ont rien de curieux que leur situation. Ils ont remplacé des monumens célèbres dans l'histoire. On y voit encore des restes de leur ancienne splendeur, particulièrement la colonne de Pompée, de granit rouge, de 98 pieds 6 pouces de haut, et parfaitement bien polie, et deux obélisques couverts d'hiéroglyphes, qu'on nomme *Aiguilles de Cléopâtre*. Le château, appelé *Farillon*, élevé sur les ruines de l'ancien phare, occupe tellement cette île, que s'il existe quelques restes d'une de ces sept merveilles du monde que Ptolomée avait fait élever, ils demeurent entièrement cachés pour les curieux. Chacune des deux îles qui forment les deux ports, est attachée à la terre-ferme par un môle. Celui de Pharos est très-long, et a près d'une lieue d'étendue ; il est construit partie en brique, partie en pierre de taille, et voûté dans toute sa longueur. Ses cintres sont faits à la gothique, et l'eau peut passer par-dessous. A l'entrée du

port, il y a des rochers au-dessus et au-dessous de l'eau ; il faut les éviter soigneusement : on prend ordinairement des pilotes turcs pour se diriger. Les murailles qui entourent à présent Alexandrie ont été bâties par les Sarrasins ; elles ont en quelques endroits plus de 40 pieds de haut, et généralement au moins 20 ; elles sont épaisses et flanquées de grandes tours carrées, qui tombent en ruines. Le seul reste de l'ancienne ville qui soit digne de remarque, est une colonnade qu'on voit près la porte de Rosette. Cette colonnade, à moitié détruite, s'appelle l'amphithéâtre du S. E., parce qu'elle est placée dans un lieu élevé, d'où l'on voit aisément la ville et le port. Le site d'Alexandrie est très-bas ; ses maisons sont pour la plupart bâties en maçonnerie, à deux étages, avec des toits en terrasses. Les portes de la ville sont de marbre granit. Sa population est composée de Mahométans de diverses nations, d'un grand nombre de Chrétiens grecs, d'Arméniens et de quelques Juifs. Tout ce que l'Europe envoie en Égypte et tout ce qu'elle en tire, passe par Alexandrie. Le café, le riz, les cuirs non tannés, le safran et le séné, la gomme-arabique et le sel ammoniac, sont les principaux articles que les négocians européens y prennent en retour. On y fabrique des lampes et des fioles de verre vert et de verre blanc. Alexandrie est la patrie d'Euclide, d'Origène le philosophe, et de Dydime, savant illustre. Elle fut prise par les Français en juillet 1798 (messidor an VI). Ils l'ont considérablement fortifiée depuis.

Aboukir, au N. E., à quatre heures de chemin d'Alexandrie, est un village qui ne contient qu'un très-petit nombre d'habitans. Tout auprès est un petit port, formé par une langue de terre, au bout de laquelle est une forteresse. Il ne se fait aucun commerce dans ce port, et il n'y entre d'autres vaisseaux que ceux qui veulent éviter le mauvais temps. Il est devenu célèbre par le combat naval qui s'y donna en 1798, entre les Français, commandés par l'amiral Brueys, et les Anglais, sous les ordres de l'amiral Nelson, où la flotte française fut détruite ; et par la victoire remportée, près d'un an après, sur les Anglo-Turcs, par le général Bonaparte.

Demenhour, à l'E. S. E., situé sur le canal qui porte l'eau à Alexandrie, est une ville qui renferme une population assez considérable. Le grand-seigneur y entretenait une garnison de janissaires.

Deirout, à l'E., est la plus grande ville qui soit sur la rive occidentale de ce fleuve. Elle est très-commerçante.

Foué, à l'E., ville située sur la rive orientale du Nil, était autrefois plus commerçante que Rosette ; mais son commerce et sa population ont diminué à mesure que le commerce de Rosette a augmenté. Elle est bâtie sur un des plus agréables sites qu'offrent les bords du Nil.

Rosette ou *Raschid*, au N. E., est recommandable par sa belle situation et ses vues délicieuses, qui commandent le beau pays ou l'île du *Delta*, formée par le Nil, près de son embouchure. Les eaux de ce fleuve, dit M. de Volney, sont resserrées dans deux rives à pic, qui ressemblent assez bien à la Seine entre Auteuil et Passy. Elle s'étend sur la rive occidentale du Nil, et a près d'une lieue de long sur un quart de large. Les rues n'ont rien de remarquable ; mais toutes les maisons bâties en terrasses, bien percées et bien entretenues, ont un air d'élégance qui flatte agréablement. Les jalousies et les tentes qu'on dresse, tempèrent les rayons du soleil. Les seuls édifices qu'on y voit sont les mosquées, accompagnées de hauts minarets, construits avec beaucoup de hardiesse et de légèreté : leur vue produit un effet pittoresque, dans une ville où tous les toits sont plats. Le Nil est toujours couvert de bâtimens qui montent et descendent à la rame et à la voile. Le Delta, cet immense jardin, ne se lasse jamais de produire des moissons, des fruits et des légumes ; les concombres y viennent très-bien ; la figue, l'orange, la banane, y sont d'un goût exquis, ainsi que les raves et les ognons. Le commerce fait la richesse des habitans de Rosette. Le transport des marchandises étrangères au Caire et des productions de l'Egypte dans le port d'Alexandrie, occupe un grand nombre de bâtimens et d'hommes. La campagne des environs de Rosette offre une plaine immense, sans montagnes, sans collines, composée de canaux innombrables, et couverte de moissons :

on y voit répandus des sycomores, des dattiers, des cassiers, qui fournissent la casse, dont la propriété est si connue en médecine; des orangers et des citronniers. Elle a des manufactures de toiles.

Damiette, au N. E. La ville moderne de ce nom est à 30 lieues de Rosette; il ne faut pas la confondre avec l'ancienne, célèbre dans l'histoire de S. Louis ou Louis IX. Plusieurs géographes sont tombés dans cette erreur. Celle-ci était située à l'embouchure de la branche orientale du Nil. Les Arabes, fatigués de garder une place qui leur occasionnait des guerres de la part des nations belliqueuses de l'Europe, la détruisirent, et rebâtirent l'autre plus avant dans les terres, du même côté du Nil. Cette ville, plus grande que l'ancienne, et aussi agréable, forme une demi-lune sur la rive du fleuve, à deux lieues et demie de son embouchure. On porte sa population à 40,000 ames. Elle a plusieurs places. Les bazars sont remplis de marchands qui trafiquent d'étoffes de l'Inde et des soies du Mont-Liban. Les maisons, sur-tout celles qui bordent le fleuve, sont élevées; la plupart ont de jolis salons construits sur le haut des terrasses, d'où l'on voit, d'un côté la mer qui borne l'horizon, de l'autre, le grand lac Menzalé, long d'environ 25 lieues, couvert de petits navires qu'on emploie à la pêche, ou à passer dans les îles dont il est parsemé, et au milieu, le Nil, qui traverse de riches campagnes. On voit dans la ville plusieurs grandes mosquées. Un nombre considérable de barques et de petits navires remplissent sans cesse le port, ou plutôt la rade de Damiette, qui fait un commerce assez étendu avec la Syrie, Chypre et Marseille.

L'exportation du riz des environs de Damiette, connu sous le nom de *sultani*, est défendue; celle du *mezellaoni*, autre espèce de riz, qui croît également dans les plaines d'alentour, et qui est la plus belle du monde, se monte à plus de 6,000,000 par an. Le lin du pays, long, doux, soyeux, ferait de belles toiles, si l'on savait bien le filer: celles que l'on blanchit à la rosée servent pour la table. On teint les autres en bleu pour habiller le peuple. Les objets de commerce de Damiette, outre les toiles, sont, le sel ammoniac et le blé, dont l'exportation est défendue; mais on enfreint la loi. La langue de terre où cette ville est située, se trouve resserrée d'un côté par le fleuve, et de l'autre par l'extrémité O. du lac Menzalé; elle n'a que depuis une lieue jusqu'à 3 de l'E. à l'O. Les ruisseaux dont elle est entrecoupée de tous côtés, la rendent la partie la plus fertile de l'Egypte. Le sol y donne, année commune, 80 boisseaux de riz pour un; les autres productions y croissent dans la même proportion. On n'y connaît ni la chaleur dévorante naturelle au pays, ni le froid excessif. Elle est entourée de villages qui possèdent, la plupart, des manufactures où l'on fabrique les plus belles toiles du pays; on y fait sur-tout des serviettes recherchées, aux extrémités desquelles pendent des franges de soie.

Mansura, à l'E., ville considérable sur la branche orientale du Nil, connue par la défaite de S. Louis, qui y fut fait prisonnier. Son nom signifie *champ de la victoire*. Placée entre le Caire et Damiette, cette situation est pour elle d'un grand avantage, parce que c'est le point d'arrivée et de départ des voyageurs, qui vont à l'une ou l'autre de ces deux villes, ou qui en reviennent. Elle a plusieurs belles mosquées, et est très-commerçante.

Sisté et *Miet-Ghrammer*, à l'E. par S., villes à-peu-près à moitié chemin entre le Caire et Damiette, sont très-peuplées, sur-tout de Mahométans; on n'y voit presque point de Coptes. Elles sont situées sur les deux rives opposées du Nil, dont le canal en cet endroit est très-profond, mais très-resserré.

Terané, au S. S. E., ville située à gauche de l'embouchure la plus occidentale du Nil, à très-peu de distance de ses bords. La plupart de ses maisons sont bâties de briques cuites au soleil; il y en a aussi quelques-unes en pierres. C'est l'entrepôt de tout le natron qui se recueille dans le pays.

MOYENNE EGYPTE, ou VOSTANI.—Elle répond précisément à la partie que les anciens nommaient *Heptanome*, à cause des 7 gouvernemens qu'elle renfermait. Elle se divise aujourd'hui en 6 districts.

Le Grand Caire, aujourd'hui capitale de toute l'Egypte, est à l'E. du Nil, et à quelque distance de ses bords. Cependant le faubourg Mirs-el-Attiké

et celui de Boulac forment deux points de contact avec ce fleuve majestueux. C'est une ville grande et populeuse, traversée par un canal appelé *Kalidje*, qui n'a de l'eau qu'au temps du débordement ; mais un air pestilentiel et des rues étroites en rendent le séjour désagréable. Il est vrai que l'étrécissement des rues paraît nécessaire à un habitant du Caire, contre les ardeurs d'un soleil vertical. Une toile légère, qu'on étend d'un rang de maisons à l'autre, le flatte bien plus qu'une magnifique perspective d'architecture. On divise la ville en vieille et en nouvelle.

Elle est défendue par un vieux château, dont les fortifications ont une lieue de circonférence. On assure que ce château a été bâti par Saladin. A l'extrémité occidentale sont les restes de magnifiques appartemens, dont quelques-uns sont couverts de dômes, et ornés de peintures mosaïques ; mais aujourd'hui ils ne servent qu'à faire les broderies, et à apprêter les tapisseries et les étoffes que l'on envoie tous les ans à la Mecque. Le puits que l'on appelle *le puits de Joseph*, est un ouvrage précieux : il a près de 280 pieds de profondeur. La mémoire de ce patriarche est encore honorée en Egypte, où l'on fait voir les greniers, et plusieurs autres travaux d'utilité publique qui portent son nom. Ce sont, sans doute, des restes de la plus haute antiquité ; mais il serait bien difficile de décider s'il en fut le fondateur. On montre encore un de ces greniers au vieux Caire ; mais le capitaine Norden croit qu'il est l'ouvrage des Sarrasins : ce capitaine ne nous donne d'ailleurs aucune idée des édifices de cette ville. Pendant la semaine sainte, les chrétiens du Caire, par une pieuse fourberie, prétendent que les corps des morts sortent de leurs tombeaux, et qu'ils y rentrent paisiblement. Les rues du Caire sont couvertes de jongleurs et de diseurs de bonne aventure dont nous avons parlé plus haut. Un de leurs spectacles favoris est celui des chameaux dansans. Lorsqu'ils sont jeunes, ils les mettent sur une grande surface échauffée. La chaleur excessive fait cabrioler ces pauvres animaux : pendant ce temps, on les étourdit du bruit des tambours, ce qui fait que le son de cet instrument les fait danser toute leur vie.

Le château du Caire, placé sur un rocher escarpé, et environné de murs très-épais soutenus de grosses tours, était très-fort avant l'invention de la poudre ; l'eau y est portée par un aqueduc de 1,060 toises de long. L'intérieur du château renferme les palais des sultans d'Egypte, presque ensevelis sous leurs ruines. On compte au Caire plus de 300 mosquées. Sa population, qui s'élève à 300,000 ames, est composée d'Arabes, qui forment le corps du peuple ; de Chrétiens, de Cophtes et de Mamloucks ; on y trouve aussi des Grecs, des Syriens, des Arméniens et des Mingréliens de Tripoli, de Tunis, de Maroc, quelques Turcs, et enfin des Juifs qui y sont en assez grand nombre. La ville est d'une étendue immense, et a plus de 3 lieues de tour. Elle fait un grand commerce. Elle reçoit de l'Yémen, du café, des parfums, des pierres précieuses et des drogues médicinales. Surate et quelques autres parties de l'Inde lui fournissent des mousselines, plusieurs autres étoffes de coton et des épiceries. Le royaume de Cachemire lui envoie une partie de ses superbes schalls. Le Caire peut être considéré comme le centre du commerce de l'Afrique orientale. On y voit fréquemment arriver des caravanes qui viennent de Sennaar, du Dar-Four et du Fezzan, qui conduisent des esclaves, et apportent de la poudre d'or, de l'ivoire, des cornes de rhinocéros, des plumes d'autruches, des gommes et des drogues médicinales. Il se rend aussi au Caire, à des époques incertaines, une caravane qui vient de Maroc, et qui emploie 5,000 chameaux pour porter ses marchandises. Ses principaux objets d'exportation sont les grains, les esclaves, une grande quantité de café et de marchandises des Indes. On y fabrique du sel ammoniac, des lampes de verre, du salpêtre, de la poudre à canon, et l'on y prépare des cuirs jaunes et rouges pour la consommation intérieure. Il y a en outre une grande manufacture de toiles, où l'on n'emploie que de beau lin d'Egypte.

Boulac et *Mirs-el-Attiké* sont deux ports voisins de la ville, et qui peuvent être regardés le premier comme le port de la Basse-Egypte, et l'autre comme celui de la Haute. L'un et l'autre sont considérés comme les faubourgs du Caire ; mais Boulac est devenu peu-à-peu une ville grande et irrégulière. L'œil accoutumé aux villes d'Europe, à leurs larges rues et à leur régularité,

parcourt d'abord avec peine la capitale d'Égypte. Cependant cette ville est appelée par les gens du pays, *Misr* sans pareille, *Misr*, mère du monde. Le Caire fut pris par les Français en 1798 (an 6), et repris par les mêmes, après que les Anglais eurent rompu la convention d'El-Arych.

Sur la rive gauche du Nil, au S. du Caire, et à deux heures de marche de cette ville, est le lieu où était située l'ancienne Memphis. C'est une plaine agréable, où l'on cultive du blé, et où l'on rencontre un grand nombre de dattiers. Il y a plusieurs monceaux de décombres, parmi lesquels on trouve quelques fragmens de sculpture. Ce lieu était jadis entouré d'un canal dont on aperçoit encore les vestiges, et la situation en était à tous égards préférable à celle du Caire.

Plus près encore du Caire, à l'O., sont les ruines d'une ancienne ville qu'on prétend être celle qui fut bâtie par les Perses, lors de la conquête de l'Égypte par Cambyse, et qu'ils appelèrent Babylone, du nom de la capitale de leur empire. Ce n'est plus maintenant qu'un amas de décombres qui attestent l'existence d'une grande ville, et que l'on découvre du château de la ville du Caire, où l'on jouit d'une vue magnifique qui s'étend sur la ville et ses environs.

Parmi les diverses capitales qu'il y a eues en Égypte, Thèbes ou Diospolis (ville de Jupiter) semble avoir été la plus ancienne. Memphis, quoique d'une haute antiquité, ne fut bâtie qu'après Thèbes. Cambyse, ayant conquis l'Égypte, y fit bâtir celle de Babylone, qui éclipsa Memphis. Alexandrie prit ensuite le premier rang, et le conserva jusqu'au moment où les Califes fondèrent la ville du Caire, dans laquelle ils transportèrent le siége de l'empire d'Égypte, lorsqu'ils en eurent fait la conquête.

Matarea, à 2 lieues E., est un bourg où croît le baume, connu sous le nom de *baume de la Judée*. On prétend que c'est le seul endroit où il soit cultivé aujourd'hui.

Tamièh, au S. E., petite ville traversée par des canaux qui partent du Nil pour arroser la campagne. Aussi celle des environs de Tamieh est-elle en pleine culture; ce qui fait un contraste frappant avec le désert où l'on passe avant d'y arriver.

Fioum, au S. O., a communication avec le Nil par un canal. C'est une ville assez considérable et fort peuplée, dont le terroir est le plus fertile de l'Égypte en toutes sortes de fruits et de grains. Elle est située sur le canal, et environnée de champs cultivés, et sur-tout de jardins, où l'on recueille cette immense quantité de roses dont on tire l'eau qui a rendu ce lieu célèbre. On voit à Fioum plusieurs mosquées et des *okals* ou magasins publics. Il y a quelques Cophtes, mais les habitans sont la plupart Mahométans. Une partie des maisons est construite en pierre, et le reste en briques cuites au soleil, et il y en a peu où l'on ne trouve quelques débris d'antiquités.

Suez, port au S. E., à l'extrémité de la mer Rouge. Nous en avons parlé à l'article *Arabie*.

HAUTE-ÉGYPTE, ou SAID.—Elle répond à l'ancienne Thébaïde, s'étend depuis le district de Mouflot, qui est le dernier du Vostani, jusqu'à la grande cataracte au-dessus d'Assuan ou Syenne. Elle se divise en 3 départemens.

Girgé, capitale et résidence d'un sangiac, grande ville fort peuplée. Son principal commerce consiste en blé, fèves, lentilles, toiles et laines.

Cosseir, au N., ville et port très-commerçant sur le mer Rouge. Il s'y fait un grand commerce de café. Autrefois toute la Haute-Égypte tirait le café de Suez et du Caire; mais les beys y ont mis des impôts si considérables, que les habitans du Said vont le chercher à Cosseir, où ils l'ont d'une meilleure qualité et à meilleur marché que celui qui vient par Suez. Le poivre et les épiceries y arrivent aussi sans payer de droits, et il s'en fait aussi un grand trafic.

Siout, au N., ville grande, très-peuplée, et une des plus considérables de la Haute-Égypte. Elle est très-heureusement située, et l'on a profité de cette situation pour conduire les eaux du Nil autour de la ville. Les eaux passent dans un canal très-anciennement creusé; et, après avoir baigné le pied des montagnes qui sont près d'Assiout, elles retombent dans le fleuve au-dessous de quelques villages voisins. Les montagnes sont remplies de cavernes qui, probablement, ont d'abord été la sépulture des anciens habitans de l'Égypte, et ont ensuite servi

de retraite aux Chrétiens. On y voit plusieurs inscriptions hiéroglyphiques, plusieurs mosquées ; c'est le siége d'un évêque cophte. On y découvre les ruines d'un ancien amphithéâtre, et quelques tombeaux des Romains. Elle est environnée de jardins délicieux, et de beaux palmiers, qui produisent les meilleures dattes de l'Égypte. C'est là que se rendent les caravanes pour aller en Nubie.

Kaw, au N., autrefois appelé *Gaw-el-Scherki*, était l'Antéopolis des anciens. L'on y voit les restes d'un temple, consistant en plusieurs colonnes de grandes pierres, couvertes de figures emblématiques, mêlées d'hiéroglyphes. Quelques-unes de ces pierres ont 18 à 20 pieds de long.

Akmin, au N., sur le bord oriental du fleuve, était autrefois un lieu considérable, appelé *Chemnis* ou *Panopolis* ; ce n'est qu'une petite ville, ou plutôt un village agréable. Il reste à Akmin quelques fragmens de colonnes, et dans les montagnes voisines on voit des cavernes semblables à celles de Siout. On a récemment tiré de la principale chambre une momie, et l'on y aperçoit encore quelques restes de linge et d'ossemens. La campagne autour d'Akmin est remplie de sycomores, qui portent des petites figues jaunes, adhérentes au tronc de l'arbre. Il y a aussi beaucoup de jardins où croissent des dattiers et divers autres arbres.

Dendera, au S. E., est la Tentyris des anciens. On y voit un temple fort bien conservé, et qui est un des monumens les plus parfaits de l'architecture égyptienne. Il est de forme oblongue, et a 250 pieds de long sur 150 de large. En montant quelques marches pratiquées dans le milieu du mur, on entre dans une galerie obscure qui règne tout autour de l'édifice. L'intérieur du temple et de la galerie est couvert d'hiéroglyphes peints qui conservent encore leur fraîcheur première.

Kéné, au S. E., est une ville dont les habitans font un assez grand commerce. A quelques lieues au S. de cette ville, sont les ruines magnifiques et colossales de l'ancienne Thèbes, la première capitale de l'Égypte, la ville de Jupiter, la ville aux cent portes, et qui remplissait d'admiration tous les voyageurs. Ces ruines éparses sur les deux rives du Nil, occupent un espace d'environ trois lieues à l'E. et à l'O. du fleuve. Elles vont jusqu'aux montagnes, c'est-à-dire qu'elles remplissent les deux côtés de la vallée, qui ont ensemble deux lieues et demie de large. Le Nil a, dans cet endroit, une largeur de trois cents pas. Par conséquent la circonférence de l'antique Thèbes est d'environ neuf lieues.

Keft, au S. E., anciennement *Cophtos*, n'est plus qu'un petit village où l'on voit encore des restes magnifiques de deux anciens temples, et même ceux d'une église chrétienne.

Luxor ou *Aksor*, au S. E. Ses environs sont remplis de ruines d'anciens monumens. Les plus considérables de ces ruines sont à l'E. du Nil, et consistent en plusieurs temples, dont un forme un carré long d'une vaste étendue, ayant à chaque extrémité une double colonnade ; ses énormes colonnes et ses murs sont couverts d'hiéroglyphes qui ont dû coûter un immense travail.

Un autre temple, presque aussi vaste et aussi colossal, se fait remarquer dans le lieu appelé *Abouhadjadi*.

A l'O. du Nil on voit beaucoup de ruines, et des avenues le long desquelles, de distance en distance, et de chaque côté, sont des sphynx colossaux, et au bout les restes d'un grand temple, parmi lesquels on distingue deux statues énormes représentant, l'une un homme et l'autre une femme. Le magnifique édifice qu'on appelle le *palais de Memnon*, est sur la même rive. Quelques colonnes de cet édifice ont 40 pieds de haut et 9 pieds de diamètre, et d'une seule pierre. Elles sont toutes, ainsi que les murailles, chargées d'hiéroglyphes.

Des monumens non moins curieux, sont les fameuses cavernes regardées comme les tombeaux des rois d'Égypte.

Elles ont été toutes creusées dans le roc vif, et probablement d'après un plan général, quoiqu'elles diffèrent par les détails. Il y a d'abord une entrée étroite et assez longue ; ensuite une chambre, puis un autre passage qui conduit dans la chambre qui servait de sépulture, et au milieu de laquelle on voit un sarcophage de granit rouge.

Dans les côtés du second passage sont de petites chambres ou sont des peintures représentant des mystères, et ces peintures, ainsi que celles des hiéroglyphes qui couvrent les parois des

chambres, sont encore très-fraîches et très-bien conservées.

On y distingue sur-tout deux joueurs de harpe et plusieurs autres figures qui ont cela de particulier, que leurs traits et leur teint sont parfaitement semblables à ceux des Égyptiens de nos jours.

Esneh, au S., est une jolie ville. Les habitans sont riches en bestiaux, en blé et en argent, et font un grand commerce dans la Nubie. On y voit de fort beaux bâtimens et des tombeaux magnifiques, avec des inscriptions égyptiennes et latines.

Etfu, dans une île, au S. S. E., autrefois *Apollinopolis Magna*, est bien située. On voit dans cette ville un temple superbe, très-bien conservé. Au-delà d'Etfu le pays se resserre au point qu'il n'y a plus qu'un quart de lieue à l'O. entre le désert et le fleuve.

Ecouan, au S. S. E., sur la rive droite, a quelques restes de constructions grecques. Elle fait commerce en dattes et séné, qui croît dans ses environs. C'est là que des rochers embarrassent le cours du Nil, et que ses cascades prennent le nom de cataractes.

Souène ou *Assuan*, au S. S. E., autrefois Syène. Cette ville est presque sous le tropique du Cancer. Juvénal y fut exilé, et y mourut. A l'E. de cette ville étaient des carrières de ce beau marbre que nous appelons *granit*, et que les anciens Égyptiens employaient pour leurs obélisques.

Ibrim, près des grandes cataractes du Nil. C'est la dernière place de l'Égypte, ou plutôt elle appartient à cette partie de la Nubie qui y a été réunie.

Curiosités et antiquités. — Sous ce rapport, l'Égypte est peut-être plus riche qu'aucune autre partie du globe. On a souvent fait la description de ses pyramides. Leur antiquité se perd dans la nuit des temps, et leur premier usage est encore inconnu. La base de la plus grande couvre 11 acres de terre : mesurée perpendiculairement, elle a 180 pieds de haut ; mais si l'on suit son obliquité, elle en a 650. Elle renferme une salle de 32 pieds de long sur environ 15 de large : on y voit un tombeau en marbre, mais qui est vide et sans couverture. On croit qu'il était destiné au fondateur. En un mot, les pyramides de l'Égypte sont les morceaux d'architecture les plus sublimes, et en apparence les plus inutiles, que jamais la main de l'homme ait élevés.

Les fosses des momies, ainsi appelées, parce qu'elles renferment les momies ou corps embaumés des anciens Égyptiens, sont des caveaux souterrains d'une étendue prodigieuse ; mais l'art de préparer les momies est perdu. On dit que quelques-uns des corps ainsi embaumés sont conservés parfaitement, quoique ensevelis depuis trois mille ans. Le labyrinthe de la Haute-Égypte est un monument encore plus surprenant que les pyramides. Il est en partie sous terre, et taillé dans un roc de marbre : il renferme douze palais et mille maisons, dont les sinuosités lui donnent son nom. Le lac Mœris fut creusé par ordre d'un roi égyptien, pour remédier aux débordemens irréguliers du Nil, et communiquer avec ce fleuve par des canaux et des fossés qui existent encore, et qui sont des preuves de l'utilité et de la grandeur de l'entreprise. On trouve en Égypte une quantité de grottes et des souterrains, ordinairement artificiels. Tout le pays qui environne le Grand-Caire offre le spectacle continuel d'antiquités, dont les plus modernes sont les plus belles. On y admire l'aiguille de Cléopâtre et ses sculptures. La colonne de Pompée est un morceau superbe et régulier, de l'ordre corinthien. Son fût est d'une seule pierre de 62 pieds

de hauteur, c'est-à-dire, de dix fois le diamètre de la colonne. Cette colonne a en tout 88 pieds 6 pouces, y compris le chapiteau et le piédestal. Le monument qu'on nomme le *Sphynx*, consiste en la tête et partie du buste d'une femme, taillés dans le roc. Il est près d'une des pyramides, et a environ 28 pieds de haut.

Le papyrus est une des curiosités naturelles de l'Egypte. Les anciens s'en servaient pour écrire; mais on a perdu la manière de le préparer. Sa moelle est très-nourrissante. On a en Egypte l'usage de faire éclore les poulets dans des fours, dont la construction est très-remarquable. *Voyez*, pour plus grands détails, la *topographie*.

Manufactures et commerce. — Les Egyptiens exportent une grande quantité de chanvre brut et préparé; du fil, du coton, et du cuir de toute espèce; des toiles peintes, de la cire jaune, du sel ammoniac, du safran, du sucre, du séné et de la casse. Ils font avec les Arabes le commerce du café, des drogues, des épiceries, des toiles peintes et d'autres marchandises, qu'ils débarquent à Suez, d'où ils les envoient en Europe. Le natron, espèce de sel noir et grisâtre qu'on emploie au blanchissage des toiles, et qui se tire des lacs, doit être mis au nombre des articles d'exportation les plus intéressans des Egyptiens; Venise, Livourne et Marseille en tiraient une grande quantité avant la dernière guerre. Plusieurs Etats européens ont des consuls en Egypte; mais ce sont des juifs qui ont la direction des douanes du gouvernement turc. Il arrive tous les ans un grand nombre de bâtimens anglais à Alexandrie : quelques-uns sont chargés pour le compte des propriétaires; mais la plus grande partie est louée pour le cabotage à des commerçans juifs, arméniens et mahométans.

Constitution et gouvernement. — Le gouvernement de l'Egypte était tout à-la-fois monarchique et républicain Les pachas en formaient la partie monarchique, et les mamelouks ou sangiacs, la partie républicaine. Le pacha était le vice-roi du grand-seigneur, et nommé par lui. La partie républicaine, ou pour mieux dire, aristocratique, du gouvernement de l'Egypte, consistait dans un divan composé de vingt-quatre sangiacs, beys ou seigneurs. Le chef s'appelait *sheik-belliet;* il était nommé par le divan et confirmé par le pacha. Chaque sangiac faisait ce qu'il lui plaisait sur son territoire, et exerçait le pouvoir souverain. La majeure partie résidait au Caire. Si le pacha du grand-seigneur n'agissait pas dans le sens du divan, ou empiétait sur les priviléges des sangiacs, ils ne le laissaient pas continuer ses fonctions. Leurs priviléges étaient garantis authentiquement par un acte daté de 1517, époque de la conquête de l'Egypte sur les mamelouks par le sultan Selim.

Revenus. — Ils étaient très-peu considérables, si on les compare aux richesses naturelles du pays, et au despotisme du gouvernement. On assure qu'ils s'élevaient à 24 millions, et que les deux tiers de cette somme se dépensaient dans le pays.

Forces militaires. — Les auteurs ne sont point d'accord sur cet article. M. Norden nous assure que la force militaire était composée de deux corps principaux, celui des janissaires et celui des assafs : le pre-

mier montant à huit ou dix mille hommes, et le dernier à trois ou quatre mille. Les autres troupes étaient en très-petit nombre. Au reste, il ne paraît pas que le pacha se hasardât à employer ces troupes contre les princes égyptiens et arabes dont nous venons de parler, et qui ont des armées séparées; de sorte que, dans le fait, leur dépendance de la Porte n'était guère que nominale, et consistait tout au plus en quelques services féodaux.

Histoire. — On s'accorde généralement à croire que les princes issus de Pharaon montèrent successivement sur le trône d'Egypte, jusqu'au temps où Cambyse II, roi de Perse, fit la conquête du pays, 250 ans avant la naissance de Jésus-Christ. C'est sous le règne de ces princes que furent élevés ces édifices imposans, ces pyramides majestueuses que l'on ne peut voir sans étonnement. L'Egypte continua de former une partie de l'Empire Persan, jusqu'à l'époque où Darius fut vaincu par Alexandre-le-Grand. Elle fut alors soumise à ce prince, qui bientôt après bâtit la fameuse ville d'Alexandrie. Alexandre étant mort à la fleur de son âge, ses généraux partagèrent ses conquêtes. La province d'Egypte devint le partage de Ptolémée, que quelques-uns ont supposé le demi-frère d'Alexandre; et ce pays devint encore une fois un royaume indépendant, environ 300 ans avant Jésus-Christ. Ses successeurs, qui quelquefois étendirent leur domination jusque sur une grande partie de la Syrie, conservèrent toujours après le nom de Ptolémée: ils continuèrent de gouverner l'Egypte pendant 2 ou 300 ans. Alors la fameuse Cléopâtre, femme et mère de Ptolémée Dionysius, le dernier de ces rois, monta sur le trône. Après la mort de cette reine, qui avait été successivement la maîtresse de Jules-César et de Marc-Antoine, l'Egypte devint une province romaine. Elle resta 700 ans sous la domination de Rome, jusqu'au temps où Omar, le second calife des successeurs de Mahomet, en chassa les Romains. Ce fut Ptolémée-Philadelphe, fils du premier Ptolémée, qui établit cette bibliothèque célèbre qui renfermait, dit-on, 700,000 volumes. Le même prince fit faire en grec cette traduction de l'ancien testament que l'on appelle la version des septante. Vers le temps des croisades, entre 1150 et 1190, l'Egypte était gouvernée par Noradin, père du célèbre Saladin, qui fit tant de mal aux aventuriers chrétiens, et qui reprit sur eux la ville de Jérusalem. Il institua le corps militaire des mamelouks, qui, vers l'année 1242, élevèrent un de leurs officiers au trône, et qui après choisirent toujours leurs souverains, mais hors de leur corps. Sous ces usurpateurs célèbres, l'Egypte se montra avec quelque éclat sur le théâtre du monde; elle balança long-temps la puissance des Turcs, jusqu'à ce qu'enfin Selim, après avoir remporté plusieurs victoires sanglantes sur les mamelouks, réduisit l'Egypte à son premier état d'asservissement.

Pendant que Selim établissait le gouvernement de l'Egypte, un grand nombre d'anciens habitans se réfugièrent dans les campagnes et les déserts, sous les ordres d'un nommé Zinganeus. De là ils venaient attaquer les villes et les villages qui bordent le Nil, et pillaient tout ce qui se rencontrait. Selim et ses officiers jugeant qu'il serait

très-difficile d'anéantir ces maraudeurs, leur donna la liberté de quitter le pays; ce qu'ils firent en grand nombre: leur postérité est connue dans toute l'Europe et l'Asie, sous le nom de Bohémiens.

Aly-Bey, dont le père était un prêtre de l'église grecque, essaya, il y a quelques années, d'enlever à la Porte-Ottomane son autorité sur l'Egypte. Aly se fit mahométan, et comme il avait des talens et beaucoup d'adresse, il s'acquit une grande popularité. Ayant été injustement accusé auprès du grand-seigneur, ce dernier lui envoya le cordon. Il fut prévenu de ce dessein, fit périr ces messagers de mort, et parut bientôt après à la tête d'une armée. La Porte étant alors engagée dans une guerre malheureuse avec la Russie, il profita de sa détresse pour monter sur le trône des anciens sultans d'Egypte. Non content de la possession de ce royaume, il annonça ses prétentions sur la Syrie, la Palestine, et cette partie de l'Arabie qui avait appartenu aux anciens sultans. Il se mit à la tête de ses troupes pour appuyer ses prétentions, et il subjugua quelques-unes des provinces de l'Arabie et de la Syrie qui avoisinent l'Egypte. Pendant le temps qu'il accomplissait ces grandes entreprises, il songea sérieusement à établir une forme régulière de gouvernement, et à amener le bon ordre dans ce pays qui avait été long-temps le foyer de l'anarchie et de la confusion. Il porta aussi ses regards sur le commerce. Pour le rendre florissant, il donna de grands encouragemens aux commerçans chrétiens, et les affranchit de quelques sujétions humiliantes auxquelles ils étaient asservis dans ce pays barbare. Il écrivit à la république de Venise, l'assura d'une amitié parfaite, et de toute espèce de protection et sûreté pour les négocians de cette république. On dit qu'il avait le projet de se rendre maître de la mer Rouge, d'ouvrir le port de Suez à toutes les nations, et principalement aux Européens, et de rendre l'Egypte encore une fois le centre du commerce. La conduite et les desseins d'Aly-Bey dénotaient un génie hardi et profond, et non point un barbare; et il avait les grands talens qui fondent les empires; mais il ne fut pas toujours heureux. La fortune le favorisa néanmoins pendant quelque temps: il prit le nom et les Etats des anciens sultans de l'Egypte. Sheik-Daher, et quelques autres princes arabes, épousèrent chaudement ses intérêts, et l'aidèrent courageusement dans ses conquêtes. Il réussit de même dans presque toutes ses entreprises contre les gouverneurs et les pachas de l'Asie qui l'environnaient, et les défit à plusieurs reprises; mais la conduite pleine de bassesse et d'ingratitude de son beau-frère, Mahomet-Bey-Abadahap, lui fit perdre le royaume d'Egypte: ses troupes furent entièrement défaites le 7 mars 1773, et il fut blessé et fait prisonnier. Il mourut de ses blessures, et fut enterré au Grand-Caire avec toutes sortes d'honneurs. Abadahap gouverna ensuite l'Egypte: il entra dans la Palestine, pour soumettre Sheik-Daher. Il prit plusieurs villes, et en traita les habitans avec beaucoup de cruauté; mais un matin on le trouva mort dans son lit à Acre; on crut qu'il avait été étranglé. Sheik-Daher accepta l'amnistie que la Porte lui avait offerte: plein de confiance en cette promesse, il se rendit aux instances du capitan-pacha, et fut dîner

à bord de son bâtiment. Le capitan lui montra ses ordres; et le brave Daher, cet allié d'Aly-Bey, eut la tête tranchée à l'âge de 85 ans.

Depuis ce temps, l'Egypte a été déchirée par une guerre civile entre les partisans d'Aly et les autres beys ou princes qui se sont élevés sur ses ruines. Les principaux furent Mourad et Ibrahim, qui, après avoir réussi à expulser leurs ennemis, recommencèrent la guerre entre eux. Alternativement chassés du Caire, ils s'étaient enfin réunis par un concordat en mars 1785. C'était entre ces deux beys que l'autorité de l'Egypte était partagée. Mourad-Bey était à la tête du militaire, Ibrahim-Bey dirigeait la partie administrative.

La Porte avait encore un pacha en Egypte; mais ce pacha, renfermé et gardé dans le château du Caire, était plutôt le prisonnier des mamelouks, que le représentant du sultan.

Ce fut au mois de messidor de l'an 6 (juillet 1798) que l'Egypte changea tout-à-coup de face par l'arrivée des Français, sous les ordres du général Bonaparte. Après avoir fait de l'eau à Malte, et établi un gouvernement provisoire dans cette île, dont il s'était emparé en passant, ce général continua sa route vers l'Egypte avec un vent favorable, et le 12 messidor la flotte était devant Alexandrie. Trois mille trois cents hommes qui avaient débarqué les premiers, malgré l'agitation de la mer et le danger de la côte, se mirent en marche à deux heures et demie du matin pour se porter sur Alexandrie. Cette petite armée se forma en trois colonnes, commandées par les généraux Menou, Bon et Kleber; le général en chef lui-même marche à pied avec l'avant-garde, accompagné de son état-major. Il se disposait à sommer la ville, mais il est prévenu par des hurlemens affreux et plusieurs coups de canon. Il donne alors l'ordre d'attaque; généraux et soldats escaladent les murailles, et les Français pénètrent en foule dans la ville. Mais bientôt, les habitans assurés que les Français n'en veulent qu'aux mamelouks, se décident à capituler. Les imans, les sheiks et les shérifs viennent recevoir du général la promesse que leurs propriétés, leur liberté et leur religion seront respectées, et l'armée prend possession de la ville et des deux forts. Cette première victoire coûta quinze hommes aux Français; soixante furent blessés. Ils eurent à regretter en particulier le chef de brigade Massé, qui perdit la vie dans cette journée mémorable, où ils s'assurèrent de la principale clef de l'Egypte.

Le reste de l'armée avait débarqué au port de Marabou, où l'on avait aussi mis à terre les chevaux, les munitions, les bagages et l'artillerie. La flotte, commandée par l'amiral Brueix, se rendit à Abou-kir, d'où la communication était également facile avec Rosette et Alexandrie. Il était important de profiter de la terreur qu'avait répandue la prise de cette dernière ville. Déja Desaix traversait le désert avec sa division, sur le chemin du Caire. Les 18 et 19 messidor, l'armée suivant la même route, se mit en marche avec l'artillerie et un petit corps de cavalerie. Elle fut sans cesse harcelée par les Arabes, et eut beaucoup à souffrir de la soif. Elle séjourna à Demenhour et à Rahmanié, et fut jointe dans ce dernier endroit par le général

Menou qui venait de s'emparer de Rosette, et par la flottille destinée à remonter le Nil et à protéger sa gauche. La même nuit on partit pour Miniet-Salamé, et le 25 on découvrit les mamelouks rangés en bataille en avant du village de Chebreisse, et au nombre d'environ 4,000. L'armée se forma en carré sur six hommes de hauteur, les équipages et la cavalerie au centre, et l'artillerie aux angles. Les mamelouks attaquèrent sans ordre, et furent bientôt mis en déroute par l'artillerie. Quelques-uns de leurs pelotons, plus braves que les autres, fondirent, le sabre à la main, sur les pelotons de flanqueurs, mais furent presque tous tués par la mousqueterie et la baïonnette. La prise du village de Chebreisse suivit de près cette victoire. Les Français ne perdirent que 70 hommes, tandis que la perte de l'ennemi fut de 600 hommes, tant tués que blessés. Les jours suivans, l'armée passa à Chabour, à Alcan, à Abounichabé, à Wardan, et le premier thermidor arriva à Ommedinar. Bonaparte apprit que Moura-Bey, à la tête de 6,000 mamelouks, était retranché au village d'Embabé, à la hauteur du Caire, et vis-à-vis de Boulac. Dans l'après-midi du 2, on aperçut les mameloucks, et quoique épuisée de fatigue, l'armée se disposa à combattre. Les divisions, après avoir repoussé les premières attaques de l'ennemi, s'avancèrent au pas de charge sur Embabé; les retranchemens furent emportés à la baïonnette, et le village tomba au pouvoir des Français. Quinze cents mamelouks à cheval, et autant de fellaks, avaient été coupés par les généraux Marmont et Rampon; ils refusèrent de se rendre, et furent tous ou noyés dans le Nil, ou passés au fil de l'épée. Les ennemis cherchèrent leur salut dans la fuite, laissant aux Français 40 pièces de canon, 400 chameaux, un riche butin et des vivres. Cette seconde victoire, qui, comme celle de Chebreisse, prouva la supériorité de la tactique européenne sur la valeur désordonnée des Orientaux, ne coûta que 10 hommes aux Français, et environ 30 blessés. La bataille se donna non loin des Pyramides, et en retint le nom. Le lendemain, 4 thermidor, Bonaparte prit son quartier-général au Caire, qui ouvrit ses portes : un corps d'observation fut placé sur la route de Syrie, et le général Desaix eut ordre de prendre position sur celle de la Haute-Egypte.

Après la prise du Caire, l'armée des mamelouks se divisa en deux corps; l'un, sous la conduite d'Ibrahim-Bey, se dirigea vers la Syrie; et l'autre, commandé par Mourad-Bey, vers la Haute-Egypte. Le 20, Bonaparte marcha contre le premier avec les divisions Regnier, Bon et Menou; et le 24, il l'atteignit à Salchieh. Le général en chef en personne, à la tête de la seule avant-garde, charge avec impétuosité l'arrière-garde de l'ennemi, qui, quoique trois fois plus nombreuse, fuyait à la hâte; 200 hommes de cavalerie seulement se précipitent au milieu des rangs ennemis, et y font des prodiges de valeur; le courage l'emporte encore une fois sur le nombre; Ibrahim disparaît, et les Français s'établissent à Salchied. La division Regnier, destinée à soumettre la province de Chaskié, resta près de ce village, et le général en chef reprit la route du Caire, où il fut de retour le 27. Il avait appris en chemin la nouvelle du funeste combat d'Abou-kir. Cepen-

dant le nouveau gouvernement s'organisait ; il ne restait plus d'ennemis à combattre que Mourad-Bey ; Desaix reçut l'ordre de le poursuivre dans la Haute-Egypte.

Tandis que la division de ce général obtenait chaque jour de nouveaux succès contre Mourad, Bonaparte tâchait de rassurer la Porte sur les intentions de la république française ; il s'occupait à perfectionner la partie administrative et la partie financière du nouveau gouvernement ; il établissait au Caire un institut, une bibliothèque, un laboratoire de chimie, et divers ateliers ; et il employait à différens voyages intéressans et utiles, les savans qui l'avaient suivi. Un fâcheux événement vint le détourner de ces importans travaux. Ce fut le 30 vendémiaire an 7, à la pointe du jour, qu'éclata au Caire une révolte dont le général Dupuy, commandant de la place, et plusieurs autres militaires, furent les premières victimes. Aussitôt la générale battit ; les Français, secondés par l'artillerie de la citadelle, marchèrent contre les rebelles avec plusieurs pièces de canon : on les poursuivit dans les rues, on les assiégea dans les mosquées, par-tout on en fit un carnage terrible ; leur principal quartier et la grande mosquée furent incendiés ; mais le général en chef, imploré par les sheiks ou cheiks et les principaux de la ville, accorda un pardon général, et le 2 brumaire tout était rentré dans l'ordre.

Le 17, le général Bon marcha vers Suez avec 1,500 hommes. Après avoir pris toutes les mesures nécessaires pour mettre le Caire à l'abri d'une seconde révolte et de toute attaque extérieure, Bonaparte partit lui-même le 4 nivose, avec une portion de son état-major, un corps de cavalerie, et MM. Monge, Berthollet, Costart et Bourienne, membres de l'institut. Il arriva le 6 à Suez, et sans cesse occupé de ce qu'attendaient de lui les sciences, le commerce et les arts, il fit aux environs plusienrs excursions scientifiques, diminua les droits de la douane, et donna ses ordres pour la défense de l'Isthme.

Depuis long-temps il avait à se plaindre du pacha de Syrie, qui avait donné asile à Ibrahim et à ses mamelouks, après le combat de Salchieh ; ce barbare pacha, à qui ses cruautés ont fait donner le nom de Djezzar (le boucher), se déclara enfin d'une manière non équivoque par la prise du fort d'El-Arych, sur les frontières de l'Egypte. D'un autre côté, on avait perdu tout espoir de se maintenir en bonne intelligence avec la Porte, qui venait de déclarer la guerre à la France. Dès ce moment, Bonaparte ne s'occupa plus que de son expédition en Syrie.

Dans cette vue il revint au Caire pour y réunir l'armée qui devait le suivre. Il la composa des divisions des généraux Kléber, Regnier, Lasne, Bon et Murat. Le général Dammartin eut le commandement de l'artillerie, et le général Caffarelli celui du génie. Ces différens corps, ayant chacun quelques pièces de campagne, formaient une armée de 10,000 hommes. Le contre-amiral Pérée reçut l'ordre d'embarquer à Alexandrie l'artillerie de siége, qu'il était impossible de transporter par le désert, et d'aller croiser avec plusieurs frégates devant Jaffa. Enfin Bonaparte, après avoir nommé aux commandemens des places

de Damiette, d'Alexandrie, du Caire, et des différentes provinces, partit pour El-Arych, déjà bloqué, lorsqu'il y arriva, par le général Regnier. La division de ce général, dans la nuit du 26 au 27 pluviose, avait remporté une victoire complète sur un corps nombreux de mamelouks, qui escortait un convoi destiné pour le fort, et avait fait un butin immense. Les autres généraux qui avaient suivi différentes routes, arrivèrent presque en même temps, et le 30 l'armée se posta devant El-Arych, dont la garnison, composée d'Amantes, de Maugrabins et d'autres barbares indisciplinés, s'élevait à 1,500 hommes. Après deux jours de siége le fort se rendit, et les Français y trouvèrent 250 chevaux, deux pièces d'artillerie démontées, et des vivres pour plusieurs jours. Les drapeaux ennemis et les mamelouks prisonniers furent envoyés au Caire.

Les jours suivans l'armée, dont plusieurs divisions s'étaient égarées dans le désert, se réunit au Sauton, et le 26 ventose se porta sur Kan-Jounes. A une lieue en avant de ce village se trouve le puits de Reffat, qui fournit de l'eau en abondance, et cette rencontre ne fut pas une médiocre jouissance pour les Français qui venaient de traverser 60 lieues du désert le plus aride, et avaient enduré les tourmens d'une soif brûlante. Le 7, on partit de Kan-Jounes pour marcher sur Gaza; et après quelques escarmouches, on campa sur les hauteurs qui dominent cette ville. Les Français y furent reçus en amis par les habitans, et trouvèrent une immense quantité de munitions, de bagages et de vivres. Le 10, ils se remettent en route pour Jaffa, où l'ennemi rassemblait ses forces; ils passent le 11 à Esdodec, le 12 à Ramlah, et le 13 l'avant-garde arrive devant Jaffa. Cette place, assez bien fortifiée, était défendue par une garnison de 4,000 hommes. La tranchée fut ouverte dans la nuit du 14 au 15; l'ennemi fit deux sorties pour troubler les travaux des assiégeans, mais fut repoussé avec perte. Le 16, à 4 heures, la brèche est jugée praticable, et l'assaut ordonné. Tandis qu'on gravit d'un côté sous le feu des batteries, une division pénètre d'un autre côté dans la ville, et s'empare du port. La garnison refusant de se rendre, est passée au fil de l'épée, à l'exception de 300 Egyptiens qui mettent bas les armes. L'armée française perdit 30 des siens, entre autres le chef de brigade le Jeune, tué sur la brèche, et eut 200 blessés. On trouva dans la ville et les forts une quantité considérable d'artillerie, et dans le port environ 15 petits bâtimens de commerce. L'armée s'approchait ainsi de Saint-Jean d'Acre: avant d'y arriver elle battit encore Abdalla, pacha, sur les hauteurs de Koursoum, et lui tua 400 hommes; enfin le 28, à la pointe du jour, elle passa la rivière d'Acre sur un pont construit dans la nuit, et força l'ennemi à se renfermer dans la place.

Environnée d'une muraille flanquée de bonnes tours, et entourée d'un fossé avec escarpe et contrescarpe, cette ville était défendue par une garnison nombreuse. Le commodore Sidney Smith s'y était enfermé avec un renfort de troupes de sa nation; les batteries étaient servies par des canonniers anglais; enfin plusieurs émigrés français, et sur-tout l'ingénieur Phelipeaux, devaient seconder puissamment la

résistance opiniâtre à laquelle se disposaient les assiégés. La tranchée fut ouverte le 30 germinal, et l'attaque commença avec de l'artillerie de campagne seulement; le contre-amiral Pérée, qui avait été chargé d'amener d'Alexandrie l'artillerie de siége, n'ayant débarqué à Jaffa qu'un mois après.

Il y avait à peine quinze jours que l'armée française était occupée devant Acre, lorsqu'on apprit que Djezzar avait fait soulever et armer les habitans de Sour, l'ancienne Tyr. Le général Vial y fut envoyé aussitôt, et n'eut qu'à paraître pour s'emparer de Sour qui ne fit aucune résistance, et dissiper toute inquiétude de ce côté. Quelque temps après, des chrétiens de Damas donnèrent avis au général Bonaparte qu'un rassemblement de mamelouks, de janissaires de Damas, de Diletti, d'Alepins, de Maugrabins, se disposait à passer le Jourdain, et à attaquer l'armée de siége, réuni aux Arabes et aux Naplousins, tandis que Djezzar ferait une sortie, soutenue par le feu des vaisseaux anglais. Déja quelques corps de troupes avaient passé le fleuve, et des partis se montraient dans les environs du village de Loubi. Le général de brigade Junot, qui avait été envoyé à Nazareth, s'avança pour le reconnaître avec 350 hommes et 160 chevaux. Non loin de Kaft Kana, il se trouve dans une plaine, entouré et assailli par environ 3,000 hommes. Cet intrépide chef fait une retraite de deux lieues sans se laisser entamer, tue ou blesse 5 à 600 hommes à l'ennemi, lui prend cinq drapeaux, et retourne à Nazareth, n'ayant perdu que 60 des siens, tués ou blessés.

A cette nouvelle, Bonaparte ordonne au général Kleber de joindre le général Junot avec le reste de l'avant-garde. Le 22 germinal, près de Sedjarra, il se trouve enveloppé par 4,000 chevaux et 600 hommes d'infanterie; il les prévient par une attaque impétueuse, et les force de se retirer sur Tabarié, Gizz-el-Mecanié et le Baïsard. Ce dernier endroit fut le rendez-vous général des ennemis qui, le 25 germinal, se rendirent dans la plaine de Fouli, autrefois d'Esdrelon, et après avoir opéré leur jonction avec les Samaritains et les Naplousins, se trouvèrent au nombre de 15 à 18,000 hommes.

Le général en chef ne voulant point attendre cette multitude d'ennemis devant Acre, et persuadé qu'une bataille générale et décisive était le seul moyen de s'en débarrasser, envoya le 24 le général Murat avec 1,000 d'infanterie et un régiment de cavalerie pour débloquer Saffet, et se réunir ensuite au général Kleber. Le général en chef lui-même, laissant devant Acre les divisions Regnier et Lasnes, partit le 26 avec le reste de la cavalerie, la division Bon et 8 pièces d'artillerie. Le 27, à 9 heures du matin, du haut des hauteurs de Safarié, il découvre Fouli et le mont Thabor; il aperçoit à environ 3 lieues de distance le général Kleber aux prises avec 25,000 hommes de cavalerie, qui attaquaient 2,000 Français. A près de deux lieues du champ de bataille, aux pieds des montagnes de Naplouse, était le camp des mamelouks. Bonaparte fait alors ses dispositions, forme deux carrés d'infanterie et un de cavalerie, et par un coup de canon de douze avertit Kleber de son arrivée. A ce signal, Kleber qui, jusqu'alors,

n'avait fait que se défendre, prend l'offensive, enlève à la baïonnette le village de Fouli, taille en pièces tout ce qu'il rencontre, et s'avance au pas de charge sur la cavalerie. Le général Rampon, par l'ordre du général en chef, attaque en même temps cette cavalerie en flanc et à dos, à la tête de la 32e demi-brigade; le général Vial, avec la 18e, la pousse du côté du Jourdain; les guides à cheval lui coupent la retraite sur Jenny, où étaient ses magasins; enfin elle se retire en désordre, cherche un refuge derrière le mont Thabor, et repasse le Jourdain pendant la nuit. D'un autre côté l'adjudant-général Leturcq, avec une colonne de cavalerie, surprend le camp des mamelouks, en tue un grand nombre, leur fait 250 prisonniers, s'empare de 400 chameaux et de toutes les provisions. Enfin les Turcs sont chassés de Saffet et du pont de Djacoul par le général Murat, qui, le lendemain 28, se porte sur Tabarié, et s'empare de magasins immenses de munitions de guerre et de bouche; 25,000 hommes de cavalerie et 1,000 d'infanterie défaits par 4,000 Français; 5,000 ennemis tués, leur camp et leurs magasins enlevés : tel fut le résultat de la bataille du mont Thabor.

Le général en chef ramena au camp devant Acre la plus grande partie des troupes qu'il en avait tirées, et le siége se continua avec une nouvelle vigueur. Les bornes de ce court abrégé ne comportent pas des détails militaires aussi multipliés et aussi compliqués que ceux de ce siége mémorable. Qu'il suffise de dire que cette entreprise exigeait toutes les ressources de l'art, tous les efforts du courage, et que les Français déployèrent les unes et les autres de la manière la plus brillante. Dans sept ou huit sorties générales, sans parler des sorties partielles, les assiégés furent complètement battus, et laissèrent à chaque fois un grand nombre des leurs sur la place. Sept ou huit assauts meurtriers furent tentés par les assiégeans, dont le courage inébranlable s'irritait par les obstacles. Chefs et soldats firent des prodiges de valeur. Plusieurs officiers distingués y perdirent la vie, tels que les généraux Caffarelli, Rampon, Boyer, Mailly, Bon, le chef de bataillon Say, l'adjudant-général Foules; plusieurs autres furent grièvement blessés.

Cependant, malgré tant d'efforts et de sacrifices, Acre ne paraissait pas encore disposé à céder, et tout rappelait Bonaparte en Égypte. Plusieurs insurrections s'étaient manifestées dans les provinces de Benisouef, Charkié et Bahiré; elles avaient été heureusement étouffées par l'activité et la valeur des troupes françaises et de leurs généraux; mais on en craignait de nouvelles qui pouvaient devenir plus dangereuses; la saison des débarquemens en Égypte approchait, et pouvait y amener les Anglais; la peste était en Syrie et dans Acre; déja 700 Français en étaient morts; le siége pouvait être encore long et meurtrier; en un mot, avec 10,000 hommes le général Bonaparte avait nourri pendant trois mois la guerre en Syrie, détruit la plus formidable des armées qui menaçaient l'Égypte, pris aux ennemis un de leurs généraux, leurs chameaux, leurs équipages et leurs outres; tué ou fait prisonniers 7,000 hommes, pris 40 pièces de canon, plus de 100 drapeaux, forcé Gaza, Jaffa et Caïffa; le principal but de l'expédition était donc rempli. En conséquence, le 28 floréal, une proclamation

du général en chef expliqua ces motifs à l'armée; et le 1er prairial, à 9 heures du soir, la générale battit et le siége fut levé, après 60 jours de tranchée ouverte.

Les Français avaient perdu en Syrie, outre les 700 hommes morts de la peste, 500 tués dans les combats: sur 1,000 blessés, 90 seulement avaient été amputés, presque tous les autres devaient bientôt rentrer dans les rangs. L'armée, en s'éloignant de S.-Jean-d'Acre, tira une vengeance exemplaire de plusieurs villages dont les habitans avaient, pendant le siége, pillé les convois, égorgé les escortes, et commis toutes sortes d'excès; ces villages et les maisons des environs furent la proie des flammes; on fit sauter les fortifications de Jaffa et le fort de Gaza; enfin le 26 prairial, l'armée, à l'exception de la division du général Kleber, qui s'était embarquée pour Damiette, rentra au Caire, dont les grands, le peuple et la garnison étaient venus au-devant d'elle.

Tandis que Bonaparte dispersait ou détruisait en Syrie tout ce qui osait l'attaquer, Desaix marchait dans la Haute-Égypte de victoire en victoire. On se rappelle que ce général, un mois après la prise du Caire, reçut l'ordre de poursuivre Mourad-Bey, qui s'était réfugié dans cette partie de l'Égypte avec les débris échappés à la bataille des Pyramides. Sa division, escortée par quelques bâtimens de guerre qui suivirent sur le Nil les mouvemens de l'armée, se réunit à Al-Fieli, le 12 fructidor an 6. Les ennemis s'étaient enfuis par-tout à son approche, et, presque sans combat, lui avaient abandonné un grand nombre de villages, douze djermes chargées de munitions, et la ville de Siout. Ce ne fut qu'à Sédiman que Mourad se décida enfin à l'attendre et à lui livrer bataille, à la tête de 3,000 mamelouks et de 8 à 10,000 Arabes, c'est-à-dire, avec des forces six fois plus considérables que celles des Français. Le 16 vendémiaire, au point du jour, Desaix forme sa division en carré avec des pelotons de flancs, et s'avance à la rencontre de Mourad, qu'il joint à huit heures. L'ennemi attaque d'abord toutes les faces de la division avec impétuosité, mais est repoussé par l'artillerie et la mousqueterie; les mamelouks, surtout, se battent en désespérés, et font replier un peloton de chasseurs de flanc: alors Mourad fait entourer les Français par sa nombreuse cavalerie; ceux-ci, décidés à vaincre ou à périr jusqu'au dernier, se précipitent sur les hauteurs où étaient placées les batteries ennemies, les enlèvent à la baïonnette, et commencent une vive canonnade; ce mouvement décide de la victoire; l'ennemi s'enfuit de toutes parts, et se retire dans le Faïoum, laissant sur le champ de bataille trois beys, beaucoup de kiachefs, de mamelouks et d'Arabes, et abandonne une partie de ses bagages. Cette journée coûta aux Français 340 hommes, dont 150 blessés. Mourad ne fut pas plus heureux le 18 frimaire dans son entreprise contre Faïoum. Une garnison de 350 hommes, commandés par le général Robin et le chef de bataillon Expert, met en fuite 3,000 Arabes, 1,000 mamelouks et une multitude prodigieuse de fellahs armés, et leur tue 200 hommes. Desaix reçut à cette époque un renfort de 1,000 chevaux et de trois pièces d'artillerie, commandé

par le général Davoust. La cavalerie sur-tout était de la plus grand nécessité pour suivre Mourad-Bey, qui, à la faveur de la sienne, restait toujours maître des provinces de la Haute-Egypte. Le 26 frimaire la division se met en mouvement, passe par Flechen, Zaletesain Bermin, Zagny, Taha et Miniet, où l'ennemi, en fuyant, avait laissé une partie de son artillerie. Malgré la rapidité de sa marche, Desaix ne put atteindre Mourad-Bay, qui se retira dans le Haut-Saïd. La division arriva le 4 nivose à Siout, et le 9 à Girgé : là elle fut obligée d'attendre vingt jours les approvisionnemens et les munitions que portait la flottille, retardée par des vents contraires. Mourad-Bey, profitant de ce moment de relâche, écrivit aux chefs des pays de Djedda et d'Yambo de venir se joindre à lui; et déja il avait reçu des renforts de Nubie. Il était aussi parvenu à soulever les pays entre Girgé et Siout. Le 14 nivose, le général Davoust partit à la tête de la cavalerie, et défit ces insurgés près le village de Souâgni : cette affaire leur coûta 800 hommes; ils en perdirent 1,000 autres à Taha. Cependant les Arabes d'Yambo et de Djedda, qui avaient passé la mer Rouge, plusieurs beys, un grand nombre de mamelouks, des Nubiens, des Maugrabins s'étaient réunis à Mourad-Bey; tous les habitans de l'Egypte supérieure, depuis les cataractes jusqu'à Girgé, étaient prêts à marcher, et Mourad se voyait encore à la tête de forces considérables, avec lesquelles il espérait venger ses premières défaites. Les Français lui firent voir qu'il se trompait. A Samanhout, à Kené, à Aboumana, les Arabes d'Yambo eurent lieu de se repentir de leur alliance avec Mourad, et laissèrent, dans ces différentes rencontres, un grand nombre des leurs sur le champ de bataille. Les combats de Souhama, de Cophtos, de Bénou, de Bardis, de Girgé, de Gehemi, de Bénéadi, où se trouvèrent, pour la première fois, les Dar-Fourains, et le combat de Sienne, qui se donna le 27 floréal an 7, furent également funestes à Mourad-Bey. Les Français donnèrent dans toutes ces occasions des marques d'un courage à toute épreuve, et leurs chefs, entre autres les généraux Davoust, Belliard, Friant, etc., déployèrent les talens les plus distingués. Le résultat de toutes ces victoires fut de reléguer pour la troisième fois les ennemis au-dessus des cataractes, où les attendait la plus affreuse misère. Enfin le 10 prairial, les Français entrèrent dans Cosséir, quinze jours avant le retour de Bonaparte au Caire.

Ces derniers événemens se passaient à l'époque où l'armée française revint de Syrie. Bonaparte s'occupa sans délai de la mettre en état de commencer de nouvelles opérations, persuadé que l'Angleterre et la Porte, dont le plan d'attaque combinée n'avait été détruit qu'en partie, ne le laisseraient pas long-temps tranquille. Les avis du général Desaix ne tardèrent pas à prouver la sagesse de ces mesures. Les mouvemens concertés d'une partie des mamelouks de la Haute-Egypte, d'Ibrahim-Bey, qui était revenu à Gaza, de Mourad-Bey, et des Arabes du lac Natron, tout annonçait que le dessein des ennemis était de protéger une descente à Abou-kir ou la Tour des Arabes. Le 22 messidor, le général Lagrange, avec sa colonne mobile, arriva à

Sébabiar, surprit les mamelouks dans leur camp, les mit en fuite, et s'empara de tous leurs bagages, de 700 chameaux et de 50 chevaux. Osman-Bey, plusieurs kiachefs et quelques mamelouks, furent tués dans cette rencontre. D'un autre côté, la colonne mobile du général Murat s'avance vers le lac Natron, oblige Mourad-Bey de rétrograder, et, le 26 messidor, va joindre aux pyramides de Giseh le général en chef, qui y avait amené un corps de troupes considérable et deux pièces de canon. Ce fut là que Bonaparte apprit qu'une flotte turque de cent voiles avait mouillé à Abou-kir. Aussitôt il ordonne aux généraux Lasnes, Rampon et Murat de se rendre avec leurs troupes à Rahmanié; le parc d'artillerie prend la même route; toutes les dispositions sont faites pour s'opposer à la marche des ennemis qui pourraient venir de l'intérieur du pays protéger le débarquement. Le général en chef arrive le 1er thermidor à Rahmanié, où l'armée se réunit les 2 et 3. Le 24 messidor les Turcs avaient débarqué à Abou-kir 3,000 hommes et de l'artillerie; le 27, ils s'étaient emparés de vive force de la redoute et du fort, qui s'était rendu après la mort du commandant.

L'ennemi se retranchait dans la presqu'île, en attendant Mourad-Bey et ses mamelouks; il organisait les Arabes, et faisait des préparatifs qui semblaient menacer Alexandrie ou Rosette. Dans cette incertitude Bonaparte prit position au village de Birket, à l'un des angles du lac Madié, d'où l'on peut également se porter sur l'Eter, Rosette, Alexandrie et Abou-kir, et couper à l'ennemi toute communication avec le pays. L'armée y arriva le 5 thermidor. Pendant la nuit une division se porte à Kafs-Fiun, et l'autre à Beddah, et le quartier-général se rendit à Alexandrie. Le 6, on apprit que Mustapha-pacha, général de l'armée turque, avait débarqué avec environ 15,000 hommes, une nombreuse artillerie et quelques chevaux, et s'occupait à se retrancher. Le même jour Bonaparte prit position au Puit, entre Alexandrie et Abou-kir. Les divisions Lasnes et Rampon, la cavalerie du général Murat, y arrivèrent dans la nuit du 6 au 7, ainsi que 400 hommes de cavalerie, venant de la Haute-Egypte. Le 7, l'armée se mit en mouvement. Le général Murat commandait l'avant-garde; la division Lasne formait l'aile droite, et la division Lasnusse l'aile gauche. La réserve était composée de la division Kleber. Les Turcs étaient postés tant en avant qu'en arrière d'Abou-kir, et l'escadre était mouillée à une demi-lieue dans la rade. Après deux heures de marche, l'avant-garde des Français se trouva en présence de l'ennemi, et le général en chef fit ses dispositions pour attaquer. Au premier effort, l'ennemi abandonne ses retranchemens et se retire sur le village, qui est bientôt emporté. Les Turcs fuient jusqu'à la redoute qui est le centre de leur seconde position; ils sont encore forcés dans ce poste, malgré les efforts qu'ils font pour s'y maintenir; leur armée entière est en pleine déroute, et poursuivie par la cavalerie française; 10,000 hommes se précipitent dans la mer; tous s'y noient ou sont fusillés et mitraillés avant d'avoir gagné leurs vaisseaux, qui étaient à 2 lieues dans la rade d'Abou-kir; 2,000 restent sur le champ de bataille; toute l'artillerie, tous les bagages restent au pouvoir des Français, et Mustapha-Pacha lui-

même est fait prisonnier avec 200 Turcs. Cette glorieuse journée ne coûta aux Français que 150 hommes et 750 blessés. Plusieurs généraux et autres officiers sont du nombre des derniers. Parmi les officiers qui y perdirent la vie, se trouvèrent le chef de brigade Duvivier, l'adjudant-général Leturcq, qui s'élança seul dans les retranchemens des ennemis; le chef de brigade du génie Cretin, et Guibert, aide-de-camp du général en chef. Huit jours après, le 15 thermidor, le château, privé de toute communication avec l'escadre, manquant de vivres et d'eau, prit le parti de capituler, après un bombardement qui en fit un monceau de pierres: le fils du pacha y fut fait prisonnier avec 2,000 hommes. Cette expédition, où la Porte perdit 18,000 hommes et une artillerie considérable, fut le dernier exploit de Bonaparte en Egypte, qui ne tarda pas à s'embarquer pour revenir en France, laissant au général Kleber le commandement en chef de l'armée. Ce général justifia pleinement, sous tous les rapports, la confiance dont Bonaparte l'avait honoré. Mais, soit qu'il doutât que les Français pussent conserver l'Egypte, privés de toute espèce de secours de la part de la métropole, soit qu'il eût des ordres positifs à cet égard, il conclut à El-Arych, avec la Porte et le ministre anglais, une convention d'après laquelle l'armée devait évacuer l'Egypte, et s'en revenir en France sur la flotte anglaise. Déja elle était rassemblée aux environs du Caire, après avoir cédé aux ennemis la plupart des places qu'elle occupait, lorsque les Anglais se refusèrent à l'exécution de la convention, et prétendirent ne recevoir cette brave armée à bord de leurs bâtimens que comme prisonnière de guerre. Obligés alors ou d'être les dupes de leurs perfides ennemis, ou de conquérir une seconde fois l'Egypte, les Français n'eurent recours qu'à leur courage; Kleber déploya dans cette circonstance les talens militaires dont il avait donné depuis long-temps de si glorieuses preuves, et rentra bientôt en possession des postes qu'il n'avait abandonnés que sur la foi des traités. Ce général s'occupait de nouvelles négociations, lorsqu'il fut lâchement assassiné par un janissaire; perte justement déplorée par l'armée d'Egypte et par la France entière. Le général Menou lui succéda provisoirement dans le commandement de l'armée, et commença l'exercice de son autorité par la rupture des négociations entamées par son prédécesseur. Il s'était toujours montré, dans le conseil, opposé d'opinion au général Kleber, relativement à l'évacuation de l'Egypte, et il parut décidé à se maintenir dans cette conquête jusqu'à la dernière extrémité, et à en faire, s'il eût été possible, une colonie qui pût devenir par la suite extrêmement intéressante pour la république, sous le point de vue du commerce des Grandes-Indes, l'Isthme de Suez pouvant être encore un jour l'entrepôt de ce commerce, comme il l'était autrefois. Bonaparte, devenu premier consul de la république, confirma depuis le général Menou dans le grade de commandant de l'armée française d'Orient. Les Anglais, voulant enlever cette possession à la France, envoyèrent une flotte avec 15,000 hommes de troupes, commandée par sir Ralph Abercrombie, qui débarqua en Egypte malgré les efforts des Français, et remporta plusieurs avan-

tages. Il livra aux Français, le 21 avril 1801, une bataille sanglante où il fut mortellement blessé, ainsi que quelques généraux français. Cette affaire ne fut pas décisive. Le 8 messidor an 9, fut signée, par les généraux Belliard et Hutchinson, une convention pour l'évacuation du Caire et de la moyenne Egypte par les Français. Par le traité de Lunéville, l'Egypte a été rendue à la Turquie; mais depuis ce temps, ce pays a été un théâtre perpétuel de révolutions et d'anarchie.

SECONDE PARTIE.

AFRIQUE CENTRALE.

ARTICLE PREMIER.

NUBIE.

ÉTENDUE. SITUATION.

Long. 314 l. } Entre les { 12 et 24e deg. de lat. N.
Larg. 200 l. } { 25 et 37e deg. de long. E.
Contenant 29,334 lieues carrées.

Limites.

La Nubie est bornée au N. par l'Egypte; à l'O. par le Sahara et la Nigritie; au S. par l'Abyssinie, et à l'E. par la mer Rouge.

Division. — La Nubie comprend les royaumes de Dungala et de Sennar.

Climat et sol. — Les chaleurs sont très-fortes dans la Nubie pendant une partie de l'année, et l'air y est malsain dans la saison des pluies. Le sol de ce pays est généralement aride et sablonneux. Il est aride dans le voisinage du Nil, qui le traverse du S. au N. La plus grande cataracte de ce fleuve est à Geanadil.

Productions. — La Nubie produit des grains, des cannes à sucre, du bois de sandal, du tabac, du tamarin, de l'ivoire, de la poudre d'or. On y trouve aussi des chevaux, des civettes et beaucoup d'animaux féroces.

Habitans, religion, commerce. — Les habitans sont grossiers et débauchés. Leurs maisons sont faites de boue, et couvertes en roseaux. Les gens distingués portent une veste sans manches, et vont la tête, les jambes et les pieds nus. Le peuple se couvre d'une étoffe de laine; et les enfans sont entièrement nus. Les femmes ont de légers habille-

mens de soie. Celles de distinction portent des anneaux de divers métaux à leur chevelure, à leurs bras, à leurs doigts, à leurs oreilles, à leurs jambes. Elles vont les jambes nues, et n'ont que de simples sandales à leurs pieds. Les femmes d'un rang inférieur, et les jeunes filles, s'enveloppent le milieu du corps, jusqu'aux genoux, d'un morceau d'étoffe. Les Nubiens sont courageux, subtils, et aiment le commerce. Ils trafiquent principalement avec les Egyptiens : ils s'adonnent aussi à l'agriculture, et professent le mahométisme. D'après les masures d'un grand nombre d'églises, d'images ou statues de Jésus-Christ, de la Vierge et de plusieurs saints qu'on a trouvées, il paraît que la religion chrétienne a été autrefois établie dans ce pays. La Nubie est aujourd'hui sous la domination du roi de Fungi, qui a conquis le royaume de Sennar au S., lequel avait un roi particulier, tributaire de l'empereur des Abyssins. Le roi de Dungala, au N. O., relève de ce prince.

TOPOGRAPHIE.

Villes principales.

DUNGALA. — Ce royaume est au N. Le souverain qui le gouverne est tributaire du roi de Sennar.

Dungala, sur le *Nil*, capitale. Les rues sont à moitié désertes. Le roi réside dans un palais très-vaste et fort beau : la ville est assez commerçante.

Souakem, à l'E., grande ville sur la mer Rouge, avec un bon port. Elle est assez commerçante. On pêche quantité de perles sur les côtes d'une petite île du même nom, qui en est près, vers le S. E.

SENNAR. — Ce royaume est au S.

Sennar, capitale de ce royaume et de la Nubie, est une très-grande ville, d'une lieue et demie de tour, très-peuplée, contenant près de 100,000 habitans. Les maisons ne sont que d'un étage, avec des toits plats, et très-mal bâties. Les faubourgs n'ont que des cabanes couvertes de joncs. Le palais du roi est environné de hautes murailles de briques cuites au soleil, et n'est qu'un amas confus de bâtimens. Les chaleurs sont si insupportables, que dans le jour on peut à peine y respirer. Elles continuent jusqu'à la fin d'avril, où la saison pluvieuse commence et dure 3 mois, pendant lequel temps l'air est très-malsain. Il y a un marché chaque jour de la semaine, où l'on vend toutes sortes de provisions et de denrées. Près du palais du roi il s'en tient un autre où l'on vend les esclaves : les femmes se mettent d'un côté, et les hommes de l'autre. Les marchands égyptiens en achètent un grand nombre chaque année. Les marchandises recherchées à Sennar sont des épices, du papier, du fer, de la poterie, des colliers de verre, de la gomme noire avec laquelle ils se teignent les sourcils.

DAR-FOUR.

Situation.

CE royaume est situé entre les 11e et 16e deg. de lat. septentrionale, et entre les 23e deg. et 27e deg. de long. E. du méridien de Paris.

Limites, climat, aspect du pays, — Il est borné à l'E. par le

Kordofan qui le sépare de Sennar; les autres contrées qui lui sont limitrophes sont à peine connues de nom. On n'y trouve ni lacs, ni rivières, ni marais, et dans les temps de sécheresse, il n'y a d'autre eau que celle des puits, que les habitans creusent pour leur utilité. Mais durant la saison des pluies, on voit des torrens plus ou moins grands entrecouper ce pays dans toutes les directions. Avec le vent du sud règnent les plus grandes chaleurs, et avec celui du sud-est tombent les plus fortes pluies. Le vent du nord et celui du nord-ouest rafraîchissent beaucoup l'air, mais ne durent pas long-temps. Les vents chauds qui chargent l'air d'une poussière épaisse, sont ceux qui soufflent du sud.

Productions végétales, animales et minérales. — On recueille dans le Dar-Four du blé, du maïs, du riz, du chanvre, du millet, plusieurs sortes de légumes et de melons. Il y a plusieurs espèces d'arbres, tels que le platane, le tamarin, le sycomore, et d'autres particuliers au pays; mais à l'exception du tamarin, il n'en est point dont le fruit mérite d'être cueilli. On y voit quelques dattiers, qui tous ne produisent qu'un fruit petit, sec et sans saveur. Les quadrupèdes sont des chevaux, mais en petit nombre, des moutons et des chèvres, des ânes, des bœufs, des chameaux, des chiens et quelques chats; les principaux animaux sauvages sont le lion, le léopard, l'hyène, le loup, le jackal, le buffle, l'éléphant, le rhinocéros, l'hippopotame, la giraffe, etc. La gazelle et l'autruche sont très-communes dans le Dar-Four, ainsi que les civettes. Le dotterel oriental, la pintade, la caille égyptienne, le vautour à tête blanche, le perroquet vert, le pigeon, la perdrix rouge et la tourterelle, s'y rencontrent en très-grande quantité. Il y a quelques espèces de couleuvres, des termites ou fourmis blanches excessivement destructives; des sauterelles, des scarabées, des lézards, des ichneumons, beaucoup de caméléons et des maringouins, qui sont très-incommodes dans la saison des pluies. Le fer se trouve en abondance dans le Dar-Four; il possède aussi un peu d'or, de l'albâtre et du marbre de plusieurs sortes. Les rochers y sont en grande partie de granit gris; mais il n'y a que très-peu de pierre propre à bâtir, ou dont on puisse faire de la chaux. L'architecture du Dar-Four est réduite à la simple utilité. Le Fourain n'a besoin que d'un toit léger pour se mettre à l'abri du soleil et de la pluie, et il ne craint pas d'être écrasé par l'édifice qu'il élève pour sa sûreté. Dans toutes les parties du Dar-Four où l'on peut trouver de l'argile, on en construit les murs des maisons, et les gens de la première classe les couvrent d'une couche de plâtre, qu'ils peignent en blanc, en rouge et en noir. Outre un petit mur d'argile qui entoure communément les maisons, se trouve encore au-delà une clôture faite avec des branches d'acacia sec et d'autres bois épineux, pour empêcher les esclaves et le bétail de sortir.

Mœurs et usages. — Les Fourains sont malpropres, et quoiqu'ils observent les formalités superstitieuses qui accompagnent les prières mahométanes, ils ne se lavent le corps que rarement. Ils s'épilent; mais au lieu de savon pour se nettoyer, ils emploient une espèce de

pâte mêlée de beurre, dont ils se frottent jusqu'à ce que leur peau soit bien sèche. Non-seulement cette pâte fait paraître la peau plus fine, mais elle guérit les éruptions accidentelles, et prévient l'effet d'une transpiration continuelle; ce qui est très-important, parce qu'il n'y a point de bains dans le pays. Les esclaves femelles sont très-adroites à appliquer cette pâte; et cette opération est un des raffinemens de la sensualité africaine. Les Fourains sont plus gais que les Egyptiens, et aiment beaucoup à boire et à danser. Mais le vol, le mensonge, la fraude dans les marchés et tous les vices qui ont rapport à ceux-là, sont excessivement communs dans le Dar-Four. La polygamie y est tolérée, comme chez tous les peuples musulmans. Le sultan Abd-el-Rachman a plus de cent épouses libres, et plusieurs meleks en ont de vingt à trente. Les Fourains recherchent beaucoup les femmes, et font très-peu de cas de la réserve et de la décence; on voit souvent le père et la fille, le fils et la mère, se livrer presqu'à la vue du public à un penchant incestueux. Rien n'est plus cruel pour un Egyptien que de voir sa femme parler publiquement à un autre homme. Il en est qui pour cela seul ont donné la mort à leurs femmes. Les Fourains pensent et agissent autrement. Les maris ne sont nullement jaloux, et pourvu que leur complaisance leur devienne avantageuse, ils cèdent volontiers leur place aux étrangers. D'ailleurs, la situation des femmes du Dar-Four et la manière dont elles sont traitées, ne ressemblent nullement à ce qu'on voit en Europe. Elles ne boivent ni ne mangent jamais avec les hommes; et ce sont elles qui exercent quelques-uns des travaux domestiques les plus pénibles. On voit souvent un homme qui voyage, monté commodément sur un âne, tandis que sa femme le suit à pied, chargée des provisions et du bagage; cela n'empêche pas que la femme ne jouisse d'une assez grande autorité dans la maison. Les Fourains ont les traits différens de ceux des nègres de la côte de Guinée. Leurs cheveux sont ordinairement courts et laineux; mais il y en a qui les ont de la longueur de 8 à 10 pouces; ce qui est regardé comme une beauté. Ils ont en général la peau très-noire. Outre l'ancienne langue du pays, qui se parle ordinairement dans la plupart des villes et à la cour, l'arabe y est assez usité, et les procès sont plaidés dans les deux langues, en présence du monarque.

Population. — Il serait difficile d'évaluer le nombre des habitans d'un pays aussi peu civilisé que le Dar-Four. Dans la dernière guerre que le sultan fit à celui qui s'était emparé de la souveraineté de Kordofan, l'armée fouraine fut portée à 3,000 hommes, et d'après plusieurs considérations, il ne paraît pas que la totalité de la population s'élève beaucoup au-delà de 200,000 ames. Le nombre des villages, composé de maisons éparses, est considérable; mais les plus grands ne contiennent que quelques centaines d'habitans, et dans tout le royaume il n'y a que huit ou dix villes bien peuplées, c'est-à-dire, ayant de cinq à six mille habitans.

TOPOGRAPHIE.

COBBÉ. — Cette ville est située au 14e deg. 11 m. de lat. N., et au 25e d. 53 m. de long. E. Elle a près d'une lieue de longueur, mais est très-étroite. Les maisons sont chacune dans une vaste enceinte de palissades, et les enceintes sont séparées par un grand espace de terrain en friche. La ville est remplie d'arbres de toute espèce; dans la saison des pluies elle est entourée d'un torrent. Les habitans tirent l'eau qu'ils boivent, de puits peu profonds qu'ils ont dans la plupart de leurs enclos, et dont les meilleurs sont les plus voisins du torrent : l'eau en général en est trouble, d'un goût désagréable et quelquefois rare. Presque tous les habitans de Cobbé sont des marchands qui font le commerce d'Egypte, d'où quelques-uns sont originaires. Au S. E. de la ville est un marché où l'on vend toutes sortes de provisions, et quelquefois des esclaves. Il y a trois ou quatre écoles où les enfans apprennent à lire et à écrire, et deux mosquées, dont une nouvellement bâtie (1).

Commerce. — Le Dar-Four envoie en Egypte des esclaves, des chameaux, de l'ivoire, des cornes de rhinocéros, des dents d'hippopotame, des plumes d'autruche, de la gomme, du piment, des sacs de cuir, beaucoup de perroquets, des singes, des pintades et un peu de cuivre blanc; il reçoit en retour, des Egyptiens, des grains d'ambre et autres, de l'étain en petites barres, des anneaux d'argent et de cuivre pour le poignet et le bas de la jambe; des tapis, des toiles de coton, des lames de sabre tirées d'Allemagne, des petits miroirs, des armes à feu, du café, des bonnets rouges de Barbarie, des soieries de Chio, d'Alep et de Damas, des souliers de maroquin rouge, beaucoup de papier à écrire, du savon, des mousselines et toiles de coton des Indes, etc.

Le sultan fait lui-même le commerce. L'une des branches les plus considérables de ses revenus est le tribut des Arabes qui font paître leurs troupeaux dans ses Etats. Il perçoit un droit sur toutes les marchandises qui entrent dans le Dar-Four; toutes les confiscations sont à son profit, et quiconque plaide lui doit un présent.

Gouvernement. — Le gouvernement d'un seul, qui paraît sinon expressément recommandé, au moins indiqué tacitement par les lois de Mahomet, est établi dans le Dar-Four, ainsi que dans les autres contrées qui professent la religion musulmane. Le monarque n'ayant point de conseil pour régler ou restreindre l'exercice de son autorité, est entièrement despote. Sa seule crainte est de s'aliéner l'armée, qui peut à tout moment lui opposer un concurrent aussi audacieux, et aussi peu scrupuleux que lui. A sa mort, l'aîné de ses fils doit hériter du trône, ou son frère, s'il n'a point d'enfans mâles; mais cette loi est souvent enfreinte sous différens prétextes, et la guerre décide des droits des divers prétendans. Les provinces sont gouvernées par des officiers nommés meleks, et qui jouissent d'une autorité non moins arbitraire que celle du sultan. Abd-el-Rachman, actuellement régnant, monta sur le trône l'an de l'hégire 1202 (1787). Il est le troisième des fils du sultan Bokar. L'aîné étant mort après un assez long règne, son

(1) Extrait du Voyage de Brown.

frère puîné, prétendant, quoiqu'à tort, qu'aucun de ses neveux n'était assez âgé pour gouverner, s'empara du trône, et se signala par sa violence et sa rapacité. Peu de temps après son élévation, une foule de mécontens se réunit aux habitans du Kordofan, qui étaient en guerre contre le Dar-Four. Abd-el-Rachman se mit à leur tête, marcha contre son frère, et lui ôta dans une bataille la couronne et la vie. Ce prince, excessivement dissimulé comme tous ses compatriotes, crut devoir, pendant quelque temps, affecter une grande modération, et se couvrir même d'un voile de sainteté; mais comme il n'avait plus de concurrens à redouter, et que son autorité était affermie, il n'a plus mis de bornes à sa tyrannie et à son avarice. Il montra cependant quelque attention pour l'agriculture. Au commencement de la saison des pluies, qui est celle des semailles, le roi, accompagné de ses meleks et de toute sa maison, se rend dans un champ où les cultivateurs sont occupés de leurs travaux, et il creuse de sa main plusieurs trous où il sème du grain. Mais ce n'est de la part d'Abd-el-Rachman, qu'une habitude machinale de suivre les anciennes coutumes, et non le desir de faire le bien : cependant sa conduite à cet égard est assez louable, tandis que celle qu'il tient à beaucoup d'autres ne l'est nullement. Après ceux qui sont à la tête du gouvernement, sont les faquirs ou prêtres, la plupart très-ignorans, excepté sur les préceptes du Coran.

ARTICLE II.

ABYSSINIE.

ÉTENDUE. SITUATION.

Long. 300 l. } Entre les { 6 et 20e deg. de lat. N.
Larg. 267 l. } { 3e deg. 40 m. et 41 d. 40 m. de long. E.
Contenant 42,000 lieues carrées.

Limites.

L'ABYSSINIE est bornée au N. par la Nubie; à l'E. par la mer Rouge; au S. par des montagnes et des déserts qui les séparent du pays de Gingiro et d'Alaba; à l'O. par le Kordofan. La partie de ce pays située sur la mer Rouge, s'appelle la *côte d'Abex.*

Noms. — L'Abyssinie, autrefois l'Ethiopie, tire son nom du mot *égyptien*, qui signifie mélange de peuples.

Division. — Selon M. Bruce, ce pays est divisé en douze provinces, qui sont Masuah, Tigré, Samen, Begember, Amhara, Walaka, Gojam, Damot, Maisha, Dembea, Kuara, Nara.

Air et température. — La saison y est pluvieuse pendant six mois

de l'année, depuis avril jusqu'en septembre. A ces pluies succèdent, sans intervalle, un ciel sans nuage et un soleil vertical; et des nuits froides remplacent aussi immédiatement ces jours brûlans. Malgré la chaleur des jours, la terre est continuellement froide, au point de causer des sensations désagréables à la plante des pieds. Cette froidure de la terre est en partie l'effet des six mois de pluie pendant lesquels le soleil reste caché, et en partie, celui de l'égalité continuelle des jours et des nuits.

Montagnes. — Les montagnes de l'Abyssinie sont groupées irrégulièrement, et semblent se lier à la chaîne qui borde les rivages occidentaux de la mer Rouge, et à celle qui traverse l'Afrique centrale de l'O. au N. O. A l'E. de l'Abyssinie les montagnes paraissent se diriger N. et S.; et au contraire, dans la partie méridionale elles courent O. et E. A l'E. de ce royaume sont les hauteurs de *Taranta*, et vers le centre le *Lamalmon*, l'*Amhara*, qui, avec celle de *Samen*, sont les plus élevées. Le *Ganza* est au S. Les principales sont horribles et ressemblent à celles des Alpes.

Productions végétales et animales. — Selon le témoignage des voyageurs, l'Abyssinie produit du blé froment, de l'orge, du blé sarrasin, du millet, de l'avoine en abondance. Le climat y favorise la production du riz, et les bas-fonds du pays sont si abondans en cette denrée, qu'ils suffiraient pour en fournir à une grande partie de l'Afrique. L'Abyssinie produit encore beaucoup de fruits, comme limons, citrons, oranges et figues. Les forêts même sont remplies de ces sortes de productions, dont les fleurs répandent une odeur fort agréable.

Les cannes à sucre y croissent avec facilité; mais les habitans ignorent l'art d'en extraire le suc. On y recueille beaucoup de coton et de très-beau lin; un grand nombre de plantes médicinales, telles que le séné, l'aloès, la myrrhe, la casse, le tamarin, et une si grande quantité de miel et de cire, qu'on ne se sert point de chandelles de suif.

Il paraît que le *papyrus*, plante très-connue en Egypte, y a été apporté il y a long-temps de l'Ethiopie. Cette plante se trouve aussi en Abyssinie, ainsi que le *balessar*, le *baume* ou *balsamine*. Dès les premiers âges du monde, les peuples de l'Orient estimaient beaucoup cette plante. Nous apprenons par l'Ecriture, la plus ancienne histoire qui existe, que les Ismaélites ou conducteurs et marchands arabes, qui apportaient en Egypte les productions de l'Inde, avaient du baume dans leurs cargaisons. L'*ensete*, plante herbeuse, croît et vient parfaitement à Gondar; mais elle est plus commune dans cette partie de Maisha et de Goutto qui est à l'O. du Nil: il y en a des plantations considérables, et c'est presque la seule nourriture des Gallas qui habitent cette province. Cette plante est une nourriture délicieuse, lorsqu'elle est tendre, bien bouillie, comme le turneps, et qu'on la mange avec du lait ou du beurre; elle est tout à-la-fois saine, nourrissante, et de digestion facile. Le *teff*, espèce de grain, se sème ordinairement dans toute l'Abyssinie, et paraît venir également bien dans

toutes sortes de terrains : c'est avec le teff que l'on fait le pain qui se mange dans tout le pays. Les Abyssins ont une grande quantité de froment, et même d'une excellente qualité ; aussi font-ils du pain blanc aussi agréable que dans aucune partie du monde, tant par la couleur que par le goût; mais il n'y a que les personnes du plus haut rang qui en mangent. L'acacia est très-commun en Abyssinie, ainsi que différentes productions curieuses du règne végétal. Notre auteur a donné la description d'une grande partie de ces végétaux, et il en a fait faire de bonnes gravures, qui ne peuvent manquer d'intéresser et d'instruire le botaniste curieux.

Quadrupèdes. — Il n'y a peut-être pas de pays au monde qui produise une aussi grande quantité de quadrupèdes, doux ou féroces, que l'Abyssinie. Parmi les animaux apprivoisés on remarque une quantité considérable de vaches de toute espèce et de différente taille, dont quelques-unes ont des cornes de diverses longueurs, et d'autres n'en ont pas du tout, et qui diffèrent encore par la couleur et la longueur de leurs poils. Parmi les animaux sauvages, on trouve un nombre prodigieux de gazelles ou espèce d'antelopes; le bohur, le sassa, le feeho, le madequa, et une infinité d'autres ; mais parmi ces animaux, le plus multiplié est l'hyène. Il y en a peu de l'espèce du chien et du renard. Celui qu'on appelle *jackal* est le plus nombreux. Il ressemble précisément aux animaux de ce nom que l'on trouve en Barbarie et en Syrie, que l'on entend chasser par troupes, et qui aboient le soir et le matin. On trouve souvent dans les marais et dans les forêts qui bordent les rivières, des sangliers semblables à ceux de Barbarie et d'Europe ; mais ils sont plus petits, et leur chair plus délicate.

L'éléphant, le rhinocéros, la giraffe et le caméléo-pard habitent la partie basse du pays chaud. Le lion, le léopard, la saadh (la panthère), ne se trouvent pas dans le haut pays, qui est cultivé. L'hippopotame et le crocodile abondent dans toutes les rivières, non-seulement de l'Abyssinie, mais encore de la Nubie et de l'Égypte. On trouve dans le bas pays, vers les frontières d'Atbara, plusieurs animaux de l'espèce de l'âne ; mais les zèbres habitent les pays de Fazuclo et Nara. Le plus féroce de tous ces quadrupèdes est l'hyène. C'était, dit notre auteur, un fléau pour tous les quartiers de l'Abyssinie ; il y en avait dans la ville et dans la campagne, et je crois que leur nombre surpassait celui des moutons. La ville de Gondar en était remplie, depuis le soir jusqu'à la pointe du jour ; ils y venaient se disputer les restes des cadavres massacrés, que ces peuples cruels ne se donnaient pas la peine d'enterrer.

Oiseaux. — En Abyssinie, le nombre des oiseaux surpasse de beaucoup celui des autres animaux. Le haut et le bas pays en sont souvent couverts. Ceux de la première espèce sont les oiseaux carnivores. Tout le pays est ravagé par plusieurs sortes d'aigles et d'éperviers, et par un nombre encore plus grand d'oiseaux de l'espèce du vautour. Au retour du soleil, après les pluies du tropique, on voit arriver régulièrement en Ethiopie cette espèce de milan appelé *haddaya*, et qui est

si commun en Égypte. Le *nissar*, ou aigle d'or, est non-seulement le plus grand des aigles, mais sûrement un des plus grands des oiseaux. Il a 8 pieds 4 pouces d'une aile à l'autre. Les auteurs qui ont écrit l'histoire de l'Abyssinie, ont donné des descriptions particulières de l'aigle noir ou rachamah, de l'erkoom, du moroc, du sheregrig et du waalia. Nous renvoyons à ces ouvrages célèbres les personnes qui desirent connaître particulièrement ces différens oiseaux.

Les poules d'eau ne sont pas communes en Abyssinie, sur-tout celles qui ont les pates rayées. On y voit une variété prodigieuse de cygognes dans le mois de mai, lorsque les pluies commencent. Il y a des bécassines dans toutes fondrières profondes et herbeuses, et on y trouve différentes espèces d'hirondelles connues en Europe. Celles qui y sont communes passent en Abyssinie à l'époque où elles s'éloignent de l'Europe. Il y a quelques hiboux, mais ils sont d'une grandeur prodigieuse et d'une très-grande beauté. Il n'y a point d'oies domestiques ou sauvages, excepté celles qu'on appelle ordinairement oies d'or, oies du Nil ou oies du Cap, et qui sont communes dans tout le midi de l'Afrique. Elles font leurs nids sur des arbres, et s'y tiennent ordinairement, quand elles ne sont pas dans l'eau.

Insectes. — Nous allons parler du plus remarquable des insectes de l'Abyssinie; c'est le *tsaltsalya* ou mouche. Cet insecte prouve d'une manière frappante qu'on se trompe souvent en jugeant sur l'apparence. Si nous considérons seulement sa petitesse, sa faiblesse, son manque de variété ou de beauté, cet animal est sans doute le plus méprisable, le plus insignifiant des ouvrages du Créateur. Mais reportons-nous à son histoire, aux détails de sa puissance, et nous serons obligés de reconnaître l'extrême injustice que nous lui faisons, en refusant de l'examiner. Nous serons forcés d'avouer, avec la plus grande surprise, que ces animaux monstrueux, les éléphans, les rhinocéros, les lions et les tigres qui habitent les mêmes forêts, lui sont de beaucoup inférieurs, et que la vue, le bruit de ce petit insecte, lors même qu'on ne le voit pas, répand parmi les hommes et les animaux, plus de frayeur, de mouvement, de désordre, que les hordes réunies de ces animaux monstrueux, leur nombre fût-il dix fois plus grand qu'il ne l'est réellement.

Aucun naturaliste n'a donné la description de cet insecte. Il est un peu plus grand qu'une abeille, mais plus effilé. Lorsqu'il paraît, ou que son bourdonnement se fait entendre, les bestiaux quittent leurs pâturages, et courent égarés dans les campagnes, jusqu'à ce qu'ils meurent de fatigue, de frayeur et de faim. Le seul remède est de s'éloigner de toute terre végétale, de gagner les sables stériles d'Atbara, et d'y rester tant que les pluies continuent, cet ennemi cruel disparaissant à l'approche du soleil. Quoique le chameau soit d'une taille et d'une force prodigieuses, et que son corps soit couvert d'une peau épaisse, et garanti par de grandes masses de chair, il ne peut résister aux piqûres violentes que cette mouche lui fait avec sa trompe pointue; il faut qu'il s'empresse de chercher un refuge parmi les sables d'Atbara: autrement, une fois piqué, tout son corps, sa tête,

ses jambes, se couvrent de larges bosses qui enflent, percent, tombent en pourriture, et causent infailliblement la mort de l'animal.

Habitans, mœurs et usages, langue. — Les Abyssins ont le teint olive foncé. Leur vêtement consiste en une robe légère nouée avec une ceinture : ils se couvrent la tête d'une sorte de turban. Leurs maisons sont de forme conique, mal construites et de simple argile, et couvertes en chaume; les églises rondes, et entourées d'un portique. Ils aiment, dit-on, la viande crue; ils ne font qu'un repas, qui est au soir, et observent rigoureusement le jeûne du carême. La boisson est de l'hydromel, et une espèce de bière. Le roi est regardé comme l'unique propriétaire du sol. Les propriétés particulières se réduisent aux biens-meubles. Le langage passe pour être dérivé de l'arabe. Il a différens dialectes, dont les principaux sont le tigrin, usité dans la province de Tigré et le Lambaric. Le galanic est aussi répandu. Les Galas sont un peuple voisin très-nombreux, et turbulent.

Religion. — M. Bruce nous apprend que, suivant les annales de l'Abyssinie, tout ce pays était, du temps de Salomon, converti au judaïsme, et que le gouvernement de l'église et de l'Etat suivait les usages établis alors à Jérusalem.

Quelques auteurs ecclésiastiques voudraient, plutôt par attachement à des systèmes particuliers que par conviction, nous persuader que du temps des premiers apôtres, les habitans de l'Abyssinie embrassèrent le christianisme; mais il paraît que leur conversion fut l'effet des travaux de Frumence, l'apôtre des Abyssins; et nous trouvons qu'elle s'opéra en l'année de Jésus-Christ 333. Frumence, leur premier évêque, ayant reçu les ordres vers l'an 333, et ayant été instruit dans la religion des Grecs de l'église d'Alexandrie, par saint Athanase, alors évêque de Saint-Marc, il s'ensuit que la véritable religion que les Abyssins reçurent, en se convertissant au christianisme, est celle de l'Eglise Grecque. Ils communient sous les deux espèces, avec un pain sans levain, et du raisin pilé avec son écorce : c'est une espèce de marmelade, que l'on donne dans une cuiller plate. Ils se font aussi circoncire.

Hydrographie. *Lacs et rivières.* — Les principaux lacs sont ceux de *Tzana*, de *Zawaga* et de *Haïk*. Le premier est le plus grand que l'on connaisse dans ce pays. Cependant on a exagéré de beaucoup son étendue; il a douze lieues dans sa plus grande largeur, et seize en longueur. Le Nil en traverse l'extrémité, et son courant est toujours visible. Dans les mois de sécheresse, depuis octobre jusqu'en mars, le lac perd beaucoup de son étendue; mais après ce temps, toutes les rivières qui l'entourent s'élèvent et s'y perdent comme des rayons qui aboutissent à un centre commun. Alors le lac grossit; il s'étend dans les plaines voisines, et sa surface finit par être beaucoup plus considérable.

Il y a environ onze îles habitées dans ce lac : autrefois ces îles servaient de prisons pour les grands; quelquefois ils s'y retiraient volontairement, lorsqu'ils étaient dégoûtés des affaires publiques, ou que de grands malheurs les accablaient; quelquefois aussi c'était là que l'on déposait des effets précieux pendant les temps de dissensions.

Les principales rivières sont le *Bahr-el-Asrek*, ou *Abawi*, ou le

Nil des Abyssins. Le *Tacuze*, le *Maleg*, le *Hanazo* et le *Hawash*. Le premier décrit une forme spirale à sa source. Il a une grande cataracte dans un endroit nommé *Alata*, peu éloigné de sa sortie du lac *Tzana*. C'est l'objet le plus magnifique que M. Bruce ait jamais vu. On a souvent exagéré son élévation; les missionnaires ont dit que sa chute a environ seize aunes ou 50 pieds. Il est, dans le fait, très-difficile de la mesurer; mais après avoir posé de longs bâtons et des perches de diverses longueurs, à différentes éminences du rocher, depuis le niveau de l'eau, M. Bruce croit pouvoir avancer qu'elle approche plus de 40 pieds que de toute autre mesure. La rivière avait été prodigieusement grossie par la pluie, et elle formait, en tombant, une nappe d'eau non interrompue, de plus d'un quart de lieue d'étendue: la rapidité de l'eau, et le bruit qu'elle faisait, étaient vraiment terribles: il en fut étourdi, et pendant quelque temps il eut des vertiges. Un brouillard épais entourait la cascade, et suspendu sur le torrent, il en marquait le cours, quoiqu'on ne pût distinguer l'eau. La rivière, quoique grossie par la pluie, conservait sa limpidité naturelle, et autant qu'on pouvait le distinguer, elle tombait dans un bassin profond qui se trouvait creusé dans le roc, et de là elle retombait en vingt barres différentes au pied du précipice: le torrent, en se précipitant, paraissait en partie retourner avec fureur sur le rocher; l'autre partie suivait son cours avec rapidité: ses vagues, en se rapprochant, s'agitaient avec violence, et s'élevaient en bouillonnant.

Jérôme Lobo prétend qu'il s'est assis sous l'arc formé par la force projectile de l'eau qui s'élance vers le précipice; il dit, qu'assis tranquillement au pied du rocher, et regardant à travers l'eau qui se précipitait en barre recourbée, il vit plusieurs arcs-en-ciel d'une beauté inconcevable dans ce prisme extraordinaire M. Bruce n'hésite pas à affirmer que cette assertion est de toute fausseté. Au pied du rocher est un bassin profond rempli d'eau sans cesse agitée; en supposant (ce qui n'est pas) qu'il y eût un siége quelconque au milieu de ce bassin, il est absolument impossible qu'un homme, quelque fort qu'il soit, y parvienne. M. Bruce était jeune et vigoureux; c'était un nageur hardi, exercé, infatigable, et cependant il était parfaitement sûr qu'il ne serait pas parvenu en cet endroit, en traversant la partie du bassin la moins agitée. Supposons encore le moine placé sur son siége imaginaire, sous le cintre de cet arc immense que l'eau décrit en tombant; il faut qu'il ait eu un courage plus qu'humain, un courage qu'on n'acquiert point dans la vie monastique, pour s'amuser à philosopher sur l'optique, dans un endroit où ses yeux éblouis devaient voir tout ce qui l'entourait en mouvement; où le torrent, imitant le bruit du tonnerre le plus épouvantable, paraît vouloir ébranler le roc jusque dans ses fondemens; où les nerfs semblent prêts à se déchirer, et où l'on doit être privé de tous ses sens, excepté de celui de l'ouïe. C'était une vue magnifique, que des siècles entiers n'effaceraient pas de la mémoire de M. Bruce: elle le frappa d'une sorte de stupeur; il oublia et le lieu où il était et tout autre objet terrestre. Cette cataracte est un des plus magnifiques, un des plus sublimes ouvrages du Créateur.

Les Agows ou Damots rendent des honneurs divins au Nil ou Abawi: ils adorent ce fleuve, et des milliers de troupeaux ont été et sont encore offerts à l'esprit qu'ils croient habiter à ses sources. On ne voit pas les sources du Nil, du village de Geesh, quoiqu'il n'en soit éloigné que de 300 toises. Au milieu d'un marais, presqu'au pied de la montagne de Geesli, on découvre une éminence de forme circulaire, qui a environ 3 pieds au-dessus de la surface du marais : son diamètre n'a que 12 pieds. Ce monticule est entouré d'un ruisseau très-petit, qui reçoit l'eau, et qui la vide à l'orient. Il est solidement construit avec de la terre couverte de gazon que l'on apporte des bords du marais, et on l'entretient avec le plus grand soin. Voilà l'autel sur lequel les Agows font toutes leurs cérémonies religieuses. Au milieu de cet autel est un trou qui paraît fait, ou du moins agrandi par la main des hommes. On en retire soigneusement le gazon ou autres plantes aquatiques, et l'eau qu'il renferme est parfaitement pure et limpide; mais on ne distingue, sur sa surface, ni bouillonnement ni agitation. Cette embouchure, ou ouverture de la source, a, dans quelques endroits, 2 pieds 10 pouces de diamètre, et l'eau est à environ 2 pouces au-dessous du bord. La source a près de 6 pieds 3 pouces de profondeur.

A 10 pieds de cette première source, un peu au S. O., est la fontaine sacrée, qui a environ 11 pouces de diamètre, mais elle a 8 pieds 3 pouces de profondeur; et à près de 20 pieds de la première source, est la troisième, dont l'embouchure a un peu plus de 2 pieds de largeur, et 5 pieds 8 pouces de profondeur. Avec un quart de cercle en cuivre, d'un rayon de 3 pieds, M. Bruce trouva que sa latitude N. est à 10 deg. 59 min., et que la latitude de la principale source du Nil, que les jésuites ont supposée à tout hasard à 12 degrés N., est exactement à 10 deg. 59 min. 25 sec. en nombres ronds. M. Bruce assure que sa longitude E. est 34 deg. 35 min. 30 sec.

Causes des inondations du Nil. — Le soleil restant pendant quelques jours, presque fixé sur le tropique du capricorne, l'air s'y raréfie au point que les vents, plus pesans, chargés de particules aqueuses, se précipitent dans ces régions de la mer Atlantique à l'O., et de l'Océan Indien à l'E. Après avoir concentré, comme dans un foyer, cette quantité prodigieuse de vapeurs, le soleil les met en agitation, et les traînant à sa suite dans sa marche rapide vers le Nord, tous les deux ans le 7 janvier, il paraît avoir étendu son pouvoir jusque sur l'atmosphère de Gondar : c'est alors qu'il s'y montre sous un ciel blanc, pommelé et couvert de nuages clairs. Le soleil est à cette époque à 34 degrés du zénith, et pendant les mois précédens le ciel n'a été obscurci par aucune tache nébuleuse. Le soleil s'avançant vers la ligne avec une rapidité toujours croissante, et décrivant les lignes spirales plus grandes, porte quelques gouttes de pluie à Gondar, le premier mars; il est alors à 5 degrés du zénith : les gouttes sont absorbées avec avidité par le terrain desséché, et le soleil paraît être alors au plus haut degré de cette influence qui amène la pluie : elle ne tombe alors qu'en grosses gouttes, et ne dure que quelques instans; mais la saison commence à être décidément pluvieuse à son arrivée au zénith

de chaque endroit, et ces pluies continuent et augmentent après qu'il l'a passé dans sa marche vers le nord.

En avril, toutes les rivières du pays d'Amhara, de Begember et de Lasta, d'abord changées de couleur, commencent à grossir et à se jeter dans le Nil, dans les parties de son cours qui les avoisinent davantage : alors le fleuve, par la hauteur de sa pente, se fait un passage à travers le lac stagnant, sans mêler ses eaux avec les siennes. Au commencement de mai, des centaines de ruisseaux descendent de Gojam, Damot, Maisha et Dembea, et se jettent dans le lac Tzana, diminué par l'excessive évaporation de la saison précédente : alors le lac commence à se remplir insensiblement, et fournit une grande quantité d'eau au Nil, au-dessus de la cataracte d'Alata. Au commencement de juin, le soleil ayant traversé toute l'Abyssinie, les rivières se trouvent toutes grossies; et c'est le temps des grosses pluies périodiques de ce pays : le soleil est alors, pendant quelques jours, pour ainsi dire fixé sur le tropique du cancer.

Dès que le soleil a passé la ligne, la saison pluvieuse commence au S., à mesure qu'il approche du zénith de chaque endroit; mais la situation et les besoins du pays n'étant plus les mêmes, l'inondation n'est pas produite par les mêmes moyens. Une haute chaîne de montagnes, qui commencent au-delà du 6e degré S., traverse le milieu du continent jusque sous le cap de Bonne-Espérance, et coupe la partie méridionale de la péninsule, presque de la même manière que le Nil sépare la partie septentrionale. Un vent violent au S., arrêtant le cours des vapeurs condensées, les force à se briser contre le sommet glacé de cette chaîne de montagnes, et elles forment des rivières qui, suivant la pente du terrain, prennent leur cours à l'E. ou à l'O. Si c'est vers l'O., elles se précipitent des montagnes dans la mer Atlantique; si leur cours est à l'E., elles tombent dans l'Océan Indien.

Les sources du véritable *Nil* ou du *Bal-el-Abiad*, dans les montagnes de la Lune ou les Alpes de Kumri, n'ont pas encore été découvertes avec assez d'exactitude.

Le Maleg est un fleuve considérable qui se réunit à l'Abawi, après un cours parallèle dans la direction occidentale. Le Hanazo et le Hawash courent dans une direction opposée vers l'entrée de la mer Rouge. On présume que le premier se perd dans les sables d'Adel.

TOPOGRAPHIE.

Villes principales.

GONDAR, capitale, est située sur une montagne très-élevée : la ville est bâtie sur le sommet, qui est presque uni. Les maisons sont faites entièrement avec de l'argile, et la couverture est en chaume et en forme de cône. C'est la construction qu'elles ont toujours dans les pays sujets aux pluies du tropique. A l'extrémité occidentale de la ville, est la maison du roi, qui était autrefois un édifice considérable; il était carré et flanqué de tours aussi carrées; il avait quatre étages; et du point le plus élevé, on avait la vue magnifique de tout le pays situé au S. du lac Tzana. Une grande partie de cet édifice a été brûlée en différens temps, et est maintenant en ruines; mais il y

a encore de grands appartemens dans les deux étages inférieurs, et la salle d'audience a plus de 120 pieds de long. Le palais et tous les bâtimens contigus, sont entourés d'une muraille de pierre dure, qui a 30 pieds de haut; il y a des créneaux sur la muraille extérieure, et entre l'intérieure et l'extérieure un parapet couvert, par lequel on peut traverser et regarder dans la rue. Il paraît qu'il n'y a jamais eu d'embrasures pour le canon, et les quatre côtés de la muraille ont plus d'une demi-lieue de longueur. Après avoir, pendant trois ans, observé très-fréquemment le soleil et les étoiles le jour et la nuit, avec un quart de cercle d'un rayon de trois pieds et deux excellens télescopes, et les petites différences des observations partagées, M. Bruce fixe la latitude de Gondar à 12 deg. 34 m. 30 s. N.; et d'après plusieurs observations faites sur les satellites de Jupiter, et notamment sur le premier, pendant leurs immersions et émersions, dans le même espace de temps, sa long. E. est de 35 deg. 13 min.

Dixan, au N. E., est la première ville de l'Abyssinie, du côté de Taranta. Elle est bâtie sur le sommet d'une montagne, qui a parfaitement la forme d'un pain de sucre. Une vallée profonde l'entoure de tous côtés comme une tranchée, et la route tourne spiralement sur la montagne, et vient aboutir parmi les maisons. Il en est de Dixan comme de la plupart des places frontières: c'est là que se rendent les mauvais sujets des pays contigus. Cette ville, très-peuplée, est habitée par des Maures et des Chrétiens. Le seul commerce qu'ils y font, est de vendre des enfans. Les Chrétiens conduisent à Dixan, comme dans un dépôt sûr, ceux qu'ils ont volés dans l'Abyssinie: là, on les livre aux Maures, qui les conduisent à un certain marché, à Masuah, d'où on les envoie dans l'Arabie ou dans l'Inde. Les prêtres de la province de Tigré, sur-tout ceux qui sont près du rocher de Dâmo, se mêlent ouvertement de ce commerce infâme. Lat. N. 14. 57. 55. Long. E. 37. 47. 30.

Axum, au N. On croit que cette ville a été autrefois la capitale de l'Abyssinie, et ses ruines sont aujourd'hui très-considérables; mais, comme les villes des anciens temps, elle n'est composée que d'édifices publics. Dans une place, qui semble avoir été le centre de la ville, il y a 40 obélisques, dont aucun n'a d'hiéroglyphes; ils sont tous d'un morceau de granit, et sur le sommet de celui qui est debout, il y a une coupe très-bien taillée, dans le goût des Grecs. Axum est arrosée par un petit ruisseau, qui, prenant sa source dans une fontaine, coule toute l'année dans une vallée étroite où sont les rangées d'obélisques. Ce ruisseau tombe dans un bassin magnifique de 150 pieds carrés, et l'eau sert à arroser à volonté les jardins environnans, où il y a peu de fruits, excepté des grenades, qui encore ne sont pas bien bonnes. Lat. N. 14. 6. 36.

Ankecko, au N. E., est située sur la côte d'Abex, où elle a un port.

Alata, au S. O., est remarquable par la grande cataracte dont nous avons parlé à l'article *Hydrographie*.

Masuah. Les maisons de cette ville, placée sur une île qui porte le même nom, sur la côte de l'Abyssinie que baigne la mer Rouge, sont en général bâties avec des pieux et du gazon, comme dans les villes de l'Arabie; mais il y en a, en outre, environ vingt construites en pierre, et six ou huit ont deux étages. Lat. N. 15. 35. 5. Longit. E. 37. 16. 30.

Commerce. — Quelque peu étendue que soit l'île de Masuah, malgré l'oppression et l'injustice de son gouvernement, il s'y fait un commerce considérable; mais le trafic s'y ressent de la malpropreté des habitans, et le commerce n'embrasse que les articles qui exigent peu de capitaux. La main rapace de l'autorité se mêle de toutes les transactions, et par conséquent la propriété est trop peu garantie, pour que l'on se hasarde à l'employer à des marchandises de prix. Les Agows fournissent à Gondar, et à tous les pays environnans, les objets nécessaires à l'existence, tels que les bestiaux, le miel, le beurre, le froment, les cuirs, la cire, et quantité d'articles de ce genre. Ces

Agows habitent une province où se trouvent les sources du Nil, et qui n'a pas 20 lieues de longueur, ni la moitié de cette largeur. Ils viennent habituellement à la file, 1,000 ou 1,500 à-la-fois, chargés de ces approvisionnemens pour la capitale. On doit naturellement être surpris que dans un trajet aussi long que celui de 35 lieues, et dans un tel climat, le beurre ne se liquéfie pas, et par conséquent ne tombe pas dans un état de fusion, bien voisin de la corruption. Cet accident est prévenu par la racine d'une herbe appelée *moc-moco*, dont la couleur est jaune, et qui a à-peu-près la forme d'une carotte : les Agows la pilent et la mêlent avec leur beurre, et une petite quantité de cette racine le conserve frais pendant très-long-temps.

Histoire. — L'histoire d'un peuple aussi peu civilisé et aussi barbare que les Abyssins, ne pouvant offrir qu'un intérêt fort médiocre à la curiosité du lecteur, nous renverrons ceux qui desireraient des détails sur ce sujet, au voyage même de M. Bruce.

ARTICLE III.

SAHARA.

Limites.

Ce désert est borné au N. par le Biledulgérid ; à l'E. par la Nubie et l'Egypte ; au S. par la Guinée et la Nigritie ; à l'O. par l'Océan Atlantique.

Noms ancien et moderne. — Le Sahara se nommait autrefois le pays des Garamantes. Son nom moderne vient de ce que ce pays a fort peu d'habitans. Le mot *Sahara*, dans la langue arabe, signifie un désert.

Division. — On divise cette contrée en 5 parties, dont la plupart portent le nom des peuples qui en habitent certains cantons ; ce sont, de l'O. à l'E., ceux de *Zanhaga*, de *Zuenziga*, de *Targa*, de *Lemta* et de *Berdoa*.

Climat, aspect du pays. Cette région est encore moins habitée que le Biledulgérid, parce que le soleil, dardant ses rayons sur les sables dont elle est remplie, y cause une chaleur insupportable. La sécheresse y est si grande, qu'on fait quelquefois 100 lieues sans y trouver une goutte d'eau. Les vastes campagnes de sable mouvant, qui sont fréquentes dans ce pays, lui ont fait donner par les Arabes le nom de *mer de sable*. Il y a quantité de lions, de léopards, de tigres et d'autruches.

Habitans. — Les principaux habitans sont des Arabes ou issus d'Arabes, et même des descendans d'anciens Portugais, connus sous les noms de Mousselmines, Ouâd-eliînes, Labdessebas, Trassarts,

peuples plus ou moins féroces, qui pillent les vaisseaux échoués à la côte, et réduisent en esclavage ceux des navigateurs qui tombent entre leurs mains. Selon Hornemann, les Touâryks habitent l'intérieur de ce désert. Ils sont partagés en plusieurs tribus de couleur et de mœurs différentes, quoiqu'ayant une même langue. Les uns sont Touâryks nomades; d'autres des Touâriks de la tribu Hhadjarâ ou des pierres, parce qu'ils habitent des maisons. On distingue aussi ceux de Kollouvy, actuellement maîtres d'Agadès. Entre ces peuples, il s'en trouve qui ne sont pas noirs ni mahométans. Le fond de leur peau est blanc, et leur religion est l'idolâtrie. Ceux qui descendent des nègres se nomment Maures, et leurs prêtres Marabous. Les Maures sont pasteurs, et élèvent dans leurs vastes solitudes des troupeaux de chèvres, de beaux chevaux, de chameaux; mais ils n'ont pas les vertus de la vie pastorale, parce qu'en même temps ils font le commerce. Astuce, mauvaise foi, violence, quand elle leur est possible, tout moyen leur paraît bon. Ils sont en général durs et farouches; leurs filles sont douces, aimables, et assez jolies; mais elles perdent bientôt ces qualités avec des maris qui leur ressemblent si peu.

TOPOGRAPHIE.

ZANHAGA.—Ce désert est baigné par l'Océan à l'O.; l'air y est extraordinairement sec, et presque tout s'y corrompt par la chaleur. Les peuples qui sont près de la mer, faisaient ci-devant quelque commerce avec les Portugais, dont ils achetaient diverses denrées; ce sont maintenant les Français qui commercent avec eux : on trouve deux caps remarquables sur la côte.

Le cap *Bojador* au N., a été ainsi nommé par Gilles Yagnez, Portugais, le premier qui le doubla en 1433. Au Sud de ce cap est la rivière d'*Or* ou d'*Ouro*, qui a reçu ce nom, parce qu'on y racheta, avec quantité d'or du Tibar, quelques Maures que les Portugais avaient pris; et ce fut le premier or de ce pays que l'on vit en Portugal. En avançant vers le S., on rencontre :

Le cap *Blanc*, qui a été découvert en 1441, par Antoine de Gonzale et Tristan, Portugais.

ZUENZIGA. — Ce désert est encore plus sec et plus stérile que le précédent. Il ne laisse pas d'être peuplé en plusieurs endroits, particulièrement par des Arabes, redoutés de tous leurs voisins, sur-tout des nègres, qu'ils prennent et vont vendre dans le royaume de Maroc. Il y a dans la partie occidentale de ce désert, au S. O. de *Tagazel*, l'une de ses habitations, d'abondantes mines de sel fossile, dont se chargent les caravanes de Maroc et de Tombut : on le tire des roches de *Tagassa*.

TARGA. — Ce désert est moins aride que ceux que nous venons de nommer; il y a quelques puits de bonne eau. On y trouve aussi quelques pâturages et de la manne, qu'on transporte à Agadès, royaume voisin de la Nigritie, et en d'autres endroits. Les habitans de ce désert se nomment *Touargues* ou *Targa*, et ils donnent le nom à ce désert qu'on appelle aussi désert de *Hayr*, à cause d'une de ses habitations.

LEMTA. — Ce désert est une affreuse solitude, qui manque presque de tout ce qui est nécessaire à la vie. Les peuples qui y demeurent sont cruels et brutaux. Ils volent les marchands qui viennent de Constantine pour trafiquer dans le pays des nègres. Les habitations de ce désert s'appellent *Lemtans* ou *Lemtas*. Elles ont donné leur nom au pays. Une partie s'appelle le désert d'*Ighidi* ou d'*Igude*, d'une de ses habitations. C'est de cette contrée que sont sortis les peuples nommés dans nos histoires *Almoravides*, qui établirent une puissante monarchie à Maroc et en Espagne, à la fin du XIe siècle.

BERDOA. — C'est un pays un peu meilleur que le précédent. On y trouve

des dattes aux environs des lieux qui sont habités, et qui sont fournis d'eau. On y rencontre trois petites villes et quelques bourgades. Les peuples qui en habitent la partie occidentale s'appellent *Berdoa*; ceux qui sont plus à l'E., se nomment *Levata*.

ARTICLE IV.

NIGRITIE,

OU PAYS COMPRENANT LES BASSINS DU SÉNÉGAL, DE LA GAMBIE ET DU NIGER.

Limites.

La Nigritie ou le pays des nègres, région qui tire son nom de la couleur de ses habitans, ou plus probablement du fleuve Niger, est bornée au N. par le désert de Sahara; à l'O. par l'Océan; au S. par des contrées encore inconnues: à l'E. ses limites ne sont pas déterminées.

Montagnes. — D'après le cours des fleuves que M. Mungo-Park, voyageur anglais, a observé en 1795, et d'autres renseignemens que ce savant a pris, une chaîne de montagnes s'étend de l'O. à l'E., et occupe le parallèle entre les 10e et 11e deg. de lat. N., et au moins depuis le 6e deg. 20 min. jusqu'au 14e deg. 20 min. de long. O. du méridien de Paris. La partie la plus élevée est située entre le 9e deg. 20 min. et le 13e deg. 20 min. de long. O. Elle est couverte d'épaisses forêts, où l'on ne trouve aucune habitation.

Hydrographie. *Rivières.* — Le *Sénégal*, la *Gambie* et le *Niger* prennent leur source dans les montagnes dont nous venons de parler. Celle de Rio-Grande est plus loin au S. de cette chaîne de montagnes. C'est là que prend sa source la rivière de Gambie, qui court à l'O. N. O. Le Sénégal court au N. O., puis à l'O., jusqu'à ce qu'enfin, arrivé près de la mer, il trouve une résistance qui le force de redescendre au S. pour trouver une embouchure dans l'Océan. La partie de terre, formant une presqu'île entre le fleuve et la mer, se nomme *Langue de Barbarie*. Son embouchure est obstruée par une barre de sable qui rend cette entrée fort dangereuse. Ce fleuve est navigable depuis le rocher Felow, sur un terrain si bas et si uni, que le moindre obstacle suffit pour déranger son cours. Il est rempli de sinuosités, ce qui fait faire, à ceux qui le suivent, une route de 280 lieues, quoiqu'il n'y en ait que 160 en ligne directe. On le remonte, dans la saison des pluies, à la voile, et plus souvent à la corde. Le rocher *Felow*, qui barre le Sénégal dans toute sa largeur, forme une cataracte de 80 pieds de haut. On l'entend de dix lieues de loin dans le temps des pluies.

Le Sénégal n'est un grand fleuve que dans la saison des pluies. Alors, semblable à tous les autres fleuves et rivières situés entre les tropiques, il remplit son lit, surmonte ses bords, et se répand dans les campagnes. Le bras oriental du Sénégal et le bras occidental du Niger, sont très-près l'un de l'autre, au commencement de leur cours.

Le Niger ou Joliba, comme le Sénégal, se divise en plusieurs bras. Avant de tourner vers l'E., il court plus de 30 lieues au N. Le voyageur anglais a suivi les bords de ce fleuve jusqu'à près de 150 lieues de sa source, où il charrie déja un très-grand volume d'eau. Il doit, dans un cours aussi étendu que celui de près de 600 lieues, depuis sa source jusqu'à l'extrémité orientale du Wangara, recevoir beaucoup d'eaux tributaires; et on ne peut douter qu'il ne soit le plus beau des fleuves de l'Afrique occidentale, comme le Nil l'est de l'Afrique orientale. Il est très-vraisemblable que le Niger se termine en lacs, situés dans le Wangara et dans le Ghana, environ au 17e deg. de lat. N., et entre les 15e deg. 20 min. et 20e deg. 20 min. de long. E.

Climat, saisons, productions. — Dans la Nigritie, l'air, sur les hauteurs, est assez frais et très-chaud dans les bas. Sur la fin de juin la saison devient pluvieuse, et continue de l'être jusqu'au mois de novembre. Elle est précédée et suivie d'orages très-violens. A cette époque, le vent brûlant de N. E. souffle; et quoiqu'il consume tout ce qu'il atteint, il est le plus salutaire, sur-tout aux Européens. Le blé d'Inde et de Turquie, différentes espèces de millet, le riz, les patates, les ignames, le manioc, les pistaches, les giraumons, les citrouilles, le lotus, dont les Lotophages, selon Pline, se nourrissaient, et autres légumes, le coton et l'indigo, sont des productions communes dans toute la Nigritie. Le mets le plus ordinaire des habitans est une espèce de pouding, qu'on appelle *kouskous*. Il n'y a guère de différence entre les animaux domestiques et ceux d'Europe. On voit des oiseaux de toute espèce.

Habitans, mœurs, religion. — Les bords de la Gambie sont habités par les Féloups, les Jolofs, les Foulahs et les Mandingues. La religion mahométane qui y domine, n'exclut pas les superstitions auxquelles plusieurs restent attachés, à l'exemple de leurs ancêtres. Ceux-ci sont appelés par les Maures, kafirs, c'est-à-dire, infidèles. En général ces peuples parlent de Dieu comme du créateur et du conservateur de toutes choses; mais ils le regardent comme un être si éloigné de nous, et d'une si haute nature, que les lois de son infaillible sagesse sont immuables, et qu'inutilement on lui adresserait des prières. Ils croient à l'existence et l'influence d'esprits, ministres du tout-puissant, et ils ont recours à des cérémonies magiques pour les intéresser en leur faveur.

Les Féloups sont tristes, querelleurs, sur-tout lorsqu'ils ont bu beaucoup d'hydromel, vindicatifs, et néanmoins susceptibles de reconnaissance et de fidélité. Les Jolofs sont actifs et belliqueux; les Foulahs sont doux et faciles, mais présomptueux; ils s'estiment plus

que les autres nègres, et s'assimilent aux blancs. Les Mandingues sont doux, sociables, bienveillans, grands, bien faits, vigoureux, endurcis au travail. Les femmes sont jolies, bonnes et enjouées. Une toile de coton, diversement arrangée, forme le vêtement des deux sexes.

Industrie, commerce. — Ces peuples savent fabriquer la toile de coton, filer la laine avec finesse, et lui donner une couleur vive et solide. La cire, le miel, les cuirs, les gommes et les bois de teinture, sont pour eux des objets d'exportation. La poudre d'or forme un autre objet de commerce. Les grains de ce métal, qui est contenu dans un grand volume de sable ou d'argile, ont été, dans l'origine, entraînés par la violence des eaux qui descendent en torrens des montagnes voisines. Ils sont lavés par des femmes accoutumées à ce travail dès l'enfance. D'une partie de cet or on fait des bijoux pour les femmes. Les Slatées, qui sont les marchands d'esclaves, en emploient une partie pour les frais de leur voyage à la côte, et de leur retour; mais la plus grande portion est enlevée annuellement par les Maures, en échange de diverses marchandises, et entre autres du sel qu'ils apportent de la Méditerranée, et qui a une très-grande valeur.

L'ivoire est aussi une branche de commerce pour les nègres, qui ont peine à comprendre l'usage qu'en font les Européens. La plus grande partie que l'on vend sur les rivières de Gambie et du Sénégal, vient des pays intérieurs, où les éléphans sont très-nombreux. Les nègres, au lieu de les apprivoiser, comme en Asie, leur font une guerre continuelle, dans l'espoir d'en manger la chair, d'en faire des sandales avec la peau, et de vendre les dents aux Européens. On en trouve dans les bois beaucoup d'éparses et d'endommagées, que les voyageurs sont très-attentifs à chercher. C'est ce qui produit cette quantité d'ivoire en morceaux qu'on apporte aux différentes factoreries.

Enfin, les esclaves sont aussi un objet considérable de commerce pour ce pays. Ils sont en Afrique trois fois plus nombreux que les hommes libres. La nature et l'étendue de l'esclavage qui y domine, prouvent que ce n'est pas une institution moderne, mais que son origine remonte aux temps les plus anciens. C'est ce qui fait dire à M. Mungo-Park, qui a visité une partie de l'Afrique, que dans l'état d'ignorance où vivent les habitans, l'effet de la discontinuation de la traite des nègres ne serait ni avantageux, ni si considérable que plusieurs gens de bien aiment à se le persuader.

Il est deux sortes d'esclaves; les uns sont nés dans la maison du maître, et les autres sont achetés à prix d'argent. Les premiers sont traités avec plus de douceur. Ceux-ci, qui viennent du centre de l'Afrique, sont aussi de deux sortes. Les uns sont nés de mères esclaves; les autres, étant nés libres, sont devenus esclaves, ou par la guerre, ou par la famine, ou par l'insolvabilité, ou par les délits. Les marchands préfèrent toujours les premiers, parce qu'étant accoutumés à la fatigue, ils sont plus en état que des hommes nouvellement asservis, de soutenir les travaux d'un long et pénible voyage, et parce qu'ils sont beaucoup moins disposés à s'enfuir que ceux qui ont déjà goûté les douceurs de la liberté.

TOPOGRAPHIE.

Royaumes et villes.

SÉNÉGAL. — Ce pays est au N. des autres. Nous en traiterons plus bas séparément.

WOULLI. — Ce royaume est au S. du Sénégal.

Medina, capitale, est située au 17e deg. 20 m. de long. O., et au 14e deg. 14 m. de lat. N., à quelque distance de la rive septentrionale de la Gambie ; une haute muraille de terre lui sert de fortifications : elle contient environ 1,000 maisons.

Kour-Karani, ville mahométane où il y a une mosquée. Elle est située au 15e deg. 20 m. de long. O., et entre le même parallèle de lat. N. que Medina.

Joag, ville du royaume de Kajaoga, située entre les 14e et 15e d. de lat. N., et au 14e d. 20 m. de long. O. : elle a 2,000 habitans ; on cultive beaucoup d'ognons et de tabac dans ses environs.

Gongadi, grande ville, où l'on voit beaucoup de dattiers : elle est située entre les 14e et 15e deg. de lat. N., et entre les 11e et 12e deg. de long. O.

BAMBOUK. — Ce royaume, à l'O. de celui de Woulli, a 36 lieues du N. au S., et 28 de l'O. à l'E. Il est divisé en trois royaumes, qui sont ceux de Bambouk-propre, de Satadou et de Konkoudou. Il a des mines d'or fort abondantes ; mais les habitans qui en connaissent tout le prix, permettent difficilement aux étrangers d'aborder chez eux. Il y a aussi beaucoup d'aimant et de salpêtre.

KAARTA. — Ce royaume est au N. E. de celui de Bambouk.

Kemmou, capitale, dans une plaine vaste et découverte, est située un peu au-dessus du 14e deg. de lat. N.

Cacheo, ville et port à l'embouchure de la rivière de Saint-Domingue. Les Portugais y ont un établissement considérable. Ils en tirent beaucoup de cire et d'ivoire qu'ils échangent contre des armes, de la poudre, du plomb, du cuivre, des toiles, des étoffes et autres marchandises.

Jarra, grande ville, située au pied d'une chaîne de montagnes, entre les 15e et 16e deg. de lat. N., et entre le 11e deg. 20 m., et le 12e deg. 20 m. de long. O. ; ses maisons sont bâties en pierre et en argile.

Sampaka, grande ville, située vers le 20 deg. 10 min. de long. O., et entre les 15 et 16e deg. de lat. N. On y fait beaucoup de salpêtre, dont une grande quantité se tire des étangs voisins.

KASSON. — Ce pays est au N. du Kaarta. On lui donne environ 60 lieues de long, sur 6 dans sa plus grande largeur. Son sol est gras, abondant, bien cultivé et très-peuplé. Il contient, dit-on, des mines d'or, d'argent et de cuivre, en grand nombre, et si riches, que le métal paraît presque sur la surface ; de sorte que si l'on délaye un peu de cette terre dans un vase, et qu'on le vide avec soin, ce qui reste au fond est le métal pur. C'est ce qu'on appelle l'or de lavage.

BAMBARA. — Ce royaume est à l'E. de celui de Kaarta.

Sego, capitale de ce royaume, sur le *Niger*, est une grande ville, peuplée d'environ 30,000 ames : elle est divisée en quatre villes distinctes, dont deux sont situées sur la rive septentrionale du fleuve, et les deux autres sur la rive méridionale : elles sont environnées de grands murs de terre. Les maisons sont faites d'argile : elles sont carrées, et les toits en sont plats. On en voit à deux étages ; plusieurs sont blanchies. Les rues, quoique étroites, sont assez grandes pour un pays où les voitures à roues sont inconnues.

Silla est une grande ville.

Jenné, ville à l'E. de Silla, est située dans une île du Niger : elle est la plus peuplée, dit-on, du royaume de Bambara.

TOMBUT ou TOMBUCTOU. — Ce royaume est au N. E. de celui de Bambara ; il produit du blé, du riz, du coton. On y trouve des mines d'or et du cuivre. Le roi de Tombut est le plus riche et le plus puissant de tous ceux de la Nigritie : il a un grand nombre de vassaux qui lui payent tribut.

Tombut, capitale, à quelque distance du Niger, qui se nomme aussi *Guien*. Cette ville est grande et riche. Le roi y réside dans un palais magnifique (si on le compare avec les maisons des particuliers, qui ne sont que de bois, et enduites de terre grasse,

au lieu que le palais est bâti de pierres de taille) : il y a aussi une mosquée construite de même. Les marchands de Barbarie et des autres pays de l'Afrique y font un grand commerce.

Cabra, sur le *Niger*, grande ville, bâtie dans le goût de Tombut, dont elle est le port.

AGADES. — Ce royaume est au N. E. de celui de Tombut, dont on prétend qu'il est vassal et tributaire. Le territoire y est fertile et abondant en pâturages. On y recueille de la manne et du séné. Il s'y trouve aussi beaucoup de fontaines de très-bonne eau ; ce qui est rare en ce pays.

Agadès, capitale, grande ville qui a un palais royal si bien fortifié, qu'il ressemble à une citadelle. Il s'y trouve beaucoup de marchands étrangers à qui le roi permet de trafiquer et de bâtir des maisons.

HOUSSA. — Ce royaume est à l'E. de celui de Tombut.

Houssa, capitale, est un grand entrepôt du commerce des Maures : elle passe pour être plus grande et plus peuplée que Tombuctou. (*Voyez*, pour les autres villes, la carte de l'Afrique, où sont marquées ces nouvelles découvertes.)

SÉNÉGAL ET PAYS DE LA GAMBIE.

Etendue et situation.

L'ÉTENDUE de cette contrée n'est pas bien déterminée. Elle est située sur les bords de l'Océan Atlantique. Les établissemens que les Français y possèdent sont le fort *Saint-Louis*, dans une île du Sénégal, de 1,200 toises de long sur 100 de large ; les mouillages de *Portendic* et de la petite île d'*Arguin*, de 900 toises de tour, près du cap Blanc, au fond d'un golfe du même nom, et qui n'est propre qu'à favoriser la pêche de la tortue et d'une espèce de morue que l'on appelle *vielle*.

Aspect du pays. — Le sol de toutes les contrées qui bordent la mer, depuis le cap Blanc de Barbarie jusqu'au cap Vert, est un sable blanc et mobile, que l'on retrouve dans celles qui sont situées au N. du cours du Sénégal, depuis Galam jusqu'au comptoir dit *le Désert*. Toutes ces parties sont couvertes d'une espèce d'acacia duquel découle la gomme, qui est la seule richesse et le plus grand objet de commerce du pays.

Forêts. — On trouve aux environs du fort Saint-Louis, et sur les bords méridionaux du Sénégal, jusqu'à Podhor, le gommier *uereck*, qui est le plus précieux et le plus multiplié avec le *nébueb* : ils sont aussi fort répandus dans l'*Ile-aux-Bois*, et dans celles de *Sorr* et de *Thiong* ; mais les grandes forêts d'où se tire le plus de cette marchandise, sont celles de Sahil, d'Al-Fatack et d'El-Hiébar, situées vers l'extrémité méridionale du Sahara, ou grand désert de Barbarie, à une distance presque égale des bords du Sénégal et de la mer, et peu éloignées des établissemens français. Deux autres, celles de Galam et de Guérouf, en fournissent aussi beaucoup.

Commerce. — La gomme est l'objet majeur du commerce des Français au Sénégal ; elle est de deux espèces, blanche et rouge : la pre-

mière, qui est la plus précieuse, est le produit de l'espèce de gommier appelé *uereck*; la seconde découle du *nébueb*. Son usage est indispensable dans une grande partie des fabrications, sur-tout dans celle des toiles peintes, dans l'apprêt des soieries, des rubans, des gazes, des linons, des batistes et des chapeaux; la peinture et la dorure en consomment beaucoup; elle entre aussi dans les préparations médicinales, et dans celles des confiseurs; enfin elle fournit une nourriture saine et très-substantielle. La gomme du Sénégal est aujourd'hui préférée à celle de l'Arabie : on estime à deux millions de livres pesant l'importation qui peut s'en faire en Europe.

Le commerce s'en fait par échange avec les tribus maures, dans le territoire desquelles se trouvent les forêts qui la produisent, dans une escale ou comptoir appelé *le Désert*, situé sur le bord du fleuve, à égale distance de l'île Saint-Louis et du fort de Podhor, dans un des lieux les plus arides et les plus déserts de la terre, où l'on ne trouve pas une seule goutte d'eau. Des milliers de Maures avec leurs femmes, leurs enfans, leurs animaux et leurs bagages, y forment des camps ambulans; et cette foire, l'une des plus considérables qui existent dans le monde, s'ouvre au bruit d'un coup de canon.

La gomme se paye avec des pièces de toile de coton teinte en bleu indigo, fabriquées dans l'Inde, et qui portent le nom de *pièces de Guinée*; ce sont les seules reçues en échange, et il n'a jamais été possible de les contrefaire en France, à cause d'une odeur qui leur est particulière, et qui vient sans doute de la teinture.

TOPOGRAPHIE.

Iles et villes principales.

Outre le fort Louis, Portendic et Arguin, la France possède encore sur cette côte l'île de Gorée, avec les comptoirs qui en dépendent, jusqu'à la rivière de Sierra, savoir : *Cayor*, *Joal*, dans le royaume de Sin; *Portudal*, dans le petit royaume de Baol; *Albreda*, dans le royaume de Barra; *Bintan*, capitale du royaume de Fonie; *Podhor* et *Galam*. Tous ces établissemens forment un département. Ils ont été cédés à la France par les traités de paix de 1783 et de 1801.

Gorée.—Cette île, au S. du cap Vert, dont elle est voisine, n'est séparée du continent que par un canal de 1,500 toises de large. Elle offre un rocher de 608 toises de long, sur une largeur moindre et irrégulière. On peut la diviser en trois parties : 1° le rocher terminé par une surface de 9,200 toises carrées, élevé de 300 pieds au-dessus du niveau de la mer; 2° la ville, qui du bas de la roche occupe presque toute la partie basse de la ville; 3° la Pointe du Nord, espèce de presqu'île ou môle naturel de 120 toises de long. Elle est défendue par les forts de St.-Michel et de St.-François. Elle a deux rades, celle de *Debarcadaire* au N., et le canal de *Dakar* à l'O., qui la séparent du cap Vert. Cette île, qui paraît être volcanique, est stérile; mais elle est d'une grande importance à cause de la bonté de ses rades et de sa proximité de la côte. Lat. N. 14. 43. Long. O. 19. 40.

Cayor. — Ce royaume est au N. de Gorée. Le roi porte le titre de Damel. Les habitans sont Jolofs; ils occupent une étendue de cinquante lieues du N. au S., et environ quarante de l'O. à l'E. Le pays de Baol en fait partie.

Cayor ou *Enbaul*, capitale, n'est qu'un grand village à 20 lieues de St.-Louis.

Sin. — Ce petit Etat est situé sur le bord de la mer, au N. de la Gambie. Il a dix lieues de côtes, 60,000 habitans

et des terres très-fertiles. *Joal* est le meilleur mouillage.

SALUM. — Cet Etat, au N. de la Gambie, a 60 lieues de l'O. à l'E., 25 du N. au S. O.; et 300,000 habitans.

Cahone, village, à 20 lieues de la mer; sur le *Fétik*, l'un des bras de la rivière de Salum, est la résidence du souverain.

Kiawer, village, à 36 lieues E. de Cahone, est un des plus fameux marchés de la côte.

Pisania, à 80 lieues de la mer, sur la rive droite de la *Gambie*. Les navires marchands ne peuvent remonter qu'à cet établissement, dans l'endroit où le fleuve n'a qu'une lieue de large. Au-dessus de ce lieu, la Gambie forme une rataracte à *Baracondo*.

Fort James. Ce fort, au milieu de la Gambie, sur un banc de roche, est resté aux Anglais, qui font sur ce fleuve la traite de la gomme, depuis l'embouchure de la rivière St.-Jean jusqu'à la baie et fort de Portendic inclusivement, sans pouvoir y faire aucun établissement.

BARRA. — Ce royaume, à la droite de l'embouchure de la Gambie, a 18 lieues de long sur 14 de large, et 200,000 habitans. Les villages y sont nombreux et les terres fertiles.

Barra-Inding, résidence du souverain, est un village considérable. Les maisons y sont bien bâties en bois.

GALAM. — Ce royaume, au S. du Sahara, s'étend jusqu'à la cataracte du rocher Felow. Le roi s'appelle *Tonka*. Son pays fournit de l'or aux Foulahs. Il produit quantité de cristal de roche, des pierres transparentes et de beau marbre. La *belmosh*, ou graine de musc, y vient en abondance et sans culture. Le fort du même nom est ruiné.

Portudal, à 15 lieues S. E. de Gorée, n'offre rien de remarquable.

Podhor est situé sur le *Sénégal*. A partir de cet endroit, ce fleuve, outre son lit principal, qui est au N., offre un bras moins considérable, qui coule au S. L'espace de terre compris entre les deux courans, est nommé *l'Ile au Morfil*, et a 65 lieues, en y joignant l'île de Bilbos. L'île au Morfil, ou dents d'éléphans, a pris son nom du grand nombre de ces animaux qui y vivent habituellement, et que les nègres chassent pour en vendre l'ivoire.

ILES VOISINES DU SÉNÉGAL. — Outre l'île de Gorée, dont nous avons parlé plus haut, on remarque l'Archipel des Bissagos, les îles de Loss, et celles de Boulam et de Gambie.

BISSAGOS. — Ces îles sont situées entre l'embouchure de Rio-San-Domingo et celle de Rio-Nunno-Tristan. On en compte seize, qui ont chacune leur nom. La principale est

BISSAGOS. — Cette île a 40 lieues de circuit. Son sol est gras, profond, et produit abondamment tout ce qui est nécessaire à la vie, riz et miel. Les troupeaux de bœufs et de vaches y sont forts et très-nombreux. On y trouve des forêts de palmiers et de chênes verts. Les Portugais y ont un établissement considérable, et font le commerce de sucre, de coco, d'indigo, de rocou, de coton, et autres denrées particulières à cette île.

BOULAM. — Cette île, près du continent, est grande et fertile. Les Anglais ont tenté, mais en vain, d'y former un établissement.

LOS IDOLOS ou LOSS. — Ces îles, que les Portugais fréquentent, sont au S. E. des Bissagos, et au nombre de sept, dont trois habitées. La plus occidentale et la plus grande se nomme *Tamara*. Les Anglais l'appellent *William-Island*. Elle est petite et renferme trois villages.

Au S. E., à 30 lieues de ces îles, est la très-large embouchure de la rivière de *Sierra-Leone*, qui se forme, à huit lieues de la côte, de la réunion de deux grandes rivières, *Mitombo*, venant du N. E., et le *Bunck*, venant du S. E. Les Anglais ont formé un établissement philantropique sur cette rivière, qui commence à prospérer.

GAMBIE. — En remontant le Bunck l'espace d'une lieue, l'on rencontre cette île où Lajaille avait formé un établissement français en 1784. Elle appartient aux nègres Tyrmaneys, dont le roi possède un Etat de 40 lieues carrées.

ARTICLE V.

GUINÉE.

Limites.

Cette contrée est bornée au N. et à l'O. par la Nigritie ; au S. par le golfe du même nom, et à l'E. par des pays inconnus.

Division. — On la divise en trois parties, la Maniguette à l'O., la Guinée-propre au centre, et le royaume de Benin à l'E.

Caps. — Les principaux sont le cap *Tagrin*, le cap *des Trois-Pointes*, le cap *des Palmes*, qui doit son nom aux palmiers qui le couvrent de leur ombre; le cap *Mesurade* sur la côte des Graines. Il y croît beaucoup de cannes à sucre, de coton et d'indigo. Le vin de palmier fait la principale richesse du pays. Il est bon et en grande quantité. Le cap *Monte* est à dix lieues du cap Mesurade. L'air y est tempéré quoiqu'au milieu de la zone torride, parce que le pays qui est coupé par une infinité de ruisseaux, est continuellement rafraîchi par les vents de N. et d'E. qui se succèdent régulièrement jour et nuit les uns aux autres. Le riz, le millet et le maïs y sont plus abondans que dans aucune partie de la Guinée. Les forêts sont remplies de bois propres à la teinture, et sur-tout d'une sorte de bois rouge auquel les Anglais ont donné le nom de *cam*, et qu'ils préfèrent au bois de Brésil. Il se fait à ce cap un grand commerce d'ivoire.

Air, sol, productions et commerce. — L'air est très-chaud en Guinée, et fort malsain. On n'y connaît que deux saisons, l'été et l'hiver ou la saison des pluies. L'été commence au mois de septembre et dure jusqu'en mars, où commence l'hiver, qui dure aussi six mois. Pendant l'été les nuits sont très-fraîches, et tempèrent ainsi la grande chaleur. Le terroir fertile, produit abondamment riz, millet, orge, poivre, cannes à sucre et plusieurs sortes d'excellens fruits. Son commerce consiste principalement en poudre d'or, en cire, en gomme, en ambre, en coton, en cuirs, en dents d'éléphans et en esclaves. On y trouve des mines d'or et différentes espèces d'animaux et d'oiseaux; des perroquets, des paons, etc. Les moutons de ce pays ont du poil au lieu de laine. Les Européens y font un grand commerce.

Habitans. — Les peuples de la Guinée sont assez spirituels, adroits et robustes; mais orgueilleux, fourbes, vindicatifs, lâches, paresseux et grands voleurs. Ils sont fort noirs, vont presque nus, et mangent de la chair crue; ils sont presque tous idolâtres, et dépendent de plusieurs rois. Il y en a cependant qui vivent en forme de république. Les anciens les appelaient *Ethiopiens Occidentaux*. Tout le reste de l'Afrique, que nous décrirons dans les articles suivans, portait an-

ciennement le nom d'Ethiopie, qui signifie en grec *le pays des visages brûlés* ou *des hommes noirs*.

Etablissemens. — Les Français sont les premiers qui l'ont découvert. Dès l'an 1564 ils allèrent à Rufisque, près du cap Vert, et jusqu'à Sierra-Leone. On a trouvé un traité d'association entre les négocians de Dieppe et ceux de Rouen, du mois de septembre 1363, pour leur commerce dans ce pays. Ces Français, après avoir augmenté leurs établissemens au Sénégal, à Rufisque et sur la rivière de Gambie, en formèrent d'autres à Sierra-Leone et sur la côte de Maniguette : ils y construisirent deux villes ou forts, dont l'un est appelé le *Petit-Paris*, et l'autre le *Petit-Dieppe*. On prétend qu'ils bâtirent en 1382 ceux de la Mine, sur la côte de la Guinée et d'Acra. Ces établissemens fournirent aux Dieppois le moyen de tirer l'ivoire de la Côte-des-Dents. Ils s'appliquèrent à le mettre en œuvre, et ils y ont si bien réussi, qu'ils ont la réputation, depuis ce temps, d'exceller dans les ouvrages d'ivoire. Les Portugais, et ensuite les Anglais et les Danois, se sont établis dans la Guinée, et ils y ont quelques forts. Les Hollandais y faisaient dernièrement presque tout le commerce. Ils ont sur les côtes quelques habitations avec de bons forts qui dépendent de leur compagnie des Indes Occidentales. Les Portugais, qui y faisaient un grand commerce au commencement du 15e siècle, et y étaient les plus puissans, ont été contraints de se retirer dans l'intérieur du pays, où ils ont fait alliance avec les habitans, dont ils sont fort estimés.

TOPOGRAPHIE.

Royaumes, provinces et villes.

MANIGUETTE, ou CÔTE DES GRAINES. — C'est une contrée où le poivre croit en abondance ; elle tire son nom de ce poivre, qui, en langue du pays, s'appelle *maniguette*. Elle contient nombre de petits royaumes. Les Hollandais faisaient le commerce de cette contrée ; mais depuis les Anglais trafiquent presque exclusivement dans tous les établissemens européens.

Baffa ou *Bassa*, sur la côte, à l'E., bourg considérable. Le riz, le millet, et sur-tout le vin de palme, sont l'objet d'un grand trafic. On y trouve des dents d'éléphans. Le poivre y est en abondance.

Petit-Dieppe, au N. O. Les Français s'y établirent autrefois, après avoir découvert le port du Grand-Sestre.

Sangnin, village au S. E., fournit du poivre.

Grand-Sestre, ou *Paris*, au S. E., ancien établissement français.

Petit-Sestre, ou *Petit-Paris*, près du Grand-Sestre, est aussi un ancien établissement français.

GUINÉE PROPRE. — Elle renferme la *Côte des Dents* à l'O., et la *Côte d'Or* à l'E. Elles sont ainsi appelées à cause de l'ivoire et de la poudre d'or ; personne n'ignore en effet que l'ivoire vient des dents d'éléphans que l'on met en œuvre.

CÔTE DES-DENTS. — C'est un des meilleurs pays de la Guinée ; outre les légumes, comme les pois, les fèves et les fruits, tels que les oranges, les citrons et les noix de cocos, le coton et l'indigo y croissent naturellement. Les bœufs, les vaches, les chèvres et les porcs s'y vendent presque pour rien, ainsi que les daims et les chevreuils. La côte abonde en poissons, parmi lesquels il y en a de monstrueux, dont les plus remarquables sont le taureau de mer et le marteau, nommé ainsi à cause de sa tête qui est plate, et s'étend des deux côtés comme celle d'un mar-

teau. La rivière de *Saint-André* est un des points intéressans de cette côte. Son embouchure est à 4 deg. 57 min. de lat. N., et 8 deg. 10 m. de long. O. Elle est fréquentée par les navires de toutes les nations. On trouve sur ses bords du morfil, des esclaves, du riz, du maïs, des cocos, des bananes.

Lahou, ville située sur une langue de terre. Elle a 5 à 6,000 habitans. Différentes nations de l'Europe y font le commerce, sans y avoir d'établissemens. Le cap du même nom est situé au 5e deg. 6 m. de lat. N., et au 7e d. 15 m. de long. O.

Fort Apollonie, à l'E., est le premier établissement que l'on trouve sur cette côte. Il appartient aux Anglais.

Côte-d'or. — Cette côte, qui est ainsi appelée à cause de l'or que l'on y trouve, commence à la rivière *Ancober*. Les nègres trouvent l'or, ou dans le sable, qu'ils lavent, ou dans les ruisseaux, dont ils font passer l'eau à travers des paniers d'osier très-fins; mais il faut se défier d'eux, parce qu'ils y mêlent, quand ils le peuvent, de la poudre de cuivre, qu'ils font en limant des épingles.

Axim, à l'O., fort aux Hollandais, est un des lieux les plus sains de la côte. L'eau y est excellente, et l'on s'y procure toutes sortes de rafraîchissemens sans beaucoup de peine, parce que les canots et chaloupes abordent aisément à la côte. Les environs sont très-fertiles et couverts d'arbres fruitiers. La canne à sucre y prospère. Lat. N. 4. 48. Long. O. 4. 51.

Hollandia, fort hollandais au N. O. du cap des Trois-Pointes.

Cap des Trois-Pointes. Il est ainsi appelé à cause de trois montagnes qui forment deux baies où les vaisseaux peuvent mouiller en toute sûreté. C'est un des plus considérables de toute la côte, par le commerce de la poudre d'or et de l'ivoire que les habitans de l'intérieur y apportent. Ils reçoivent en échange des marchandises d'Europe, qu'ils transportent au loin dans les terres. Les Hollandais y ont un établissement.

Discove, *Botro*, *Tacorary*, sont des forts hollandais à l'E. du cap des Trois-Pointes.

Secondès. Ces deux forts, dont l'un appartient aux Hollandais, et l'autre aux Anglais, sont éloignés de 400 toises.

Chama. Ce fort aux Hollandais, qui y font un commerce considérable, est intéressant par sa position, et défendu par 21 canons.

Saint-Georges-de-la-Mine, au S., place forte et port aux Hollandais. Il y a une garnison composée de blancs et de nègres au service de la compagnie. Le château est un édifice carré, et les murs sont si fermes, qu'on les croit à l'épreuve du canon. Il est environné de quatre grands bastions : deux regardent la mer, et sont extrêmement hauts; les deux autres sont du côté d'une petite rivière. Il y a dans l'intérieur de beaux magasins et d'autres bâtimens qui laissent dans l'intérieur une grande place d'armes. Enfin, le château a aujourd'hui l'air d'un palais plutôt que d'une maison de commerce. Il était fort éloigné de cette beauté lorsqu'il appartenait aux Portugais : c'est la compagnie hollandaise des Indes Occidentales qui l'a mis dans l'état où il est. Il y a près de cet endroit des mines d'or qui lui ont fait donner son nom.

Le *Fort-Nassau* est un port fortifié, bâti par les Hollandais.

Cap-Corse, port entre les deux précédens. Les Anglais y ont une forteresse, la plus considérable de cette côte après celle de Saint-Georges-de-la-Mine. Les murs sont fort hauts et très-épais, sur-tout du côté de la terre; une partie est bâtie de pierre de roc, et l'autre de briques, que les Anglais fabriquent près de là. Sous la plateforme on a taillé dans le roc une grande voûte pour y enfermer les esclaves au nombre de mille; elle est éclairée par une grille de fer qui est sur la surface de la voûte. Ce château est défendu par un fort qui le commande, et que pour cela les Anglais ont acheté des Danois. Il se nomme *Fort-Royal*. Les Hollandais ont encore des comptoirs dans les pays de cette côte appelés *Calbongos* et *Camarones*. Ils y font le commerce de l'ivoire et des esclaves.

Anamabou, aux Anglais, est le principal marché de cette nation pour la traite des nègres. Ils enlèvent chaque année à leurs familles 50,000 de ces malheureux.

Amokon, près de là, est un petit établissement français, près du village du même nom. Il fut fondé successivement par MM. Girardin, De la Flotte, Bonaventure, en 1786, 1787 et 1788. Les vaisseaux qui veulent s'y rendre,

doivent partir en juillet pour éviter l'hivernage.

Tamtamguery, fort anglais au-delà du Kormentin, qui appartient aux Hollandais, est situé au bord de la mer, et offre la vue d'un paysage agréable.

Apam, aux Hollandais, et *Simpam*, aux Anglais, est plus à l'E., mais très-près. Entre ces deux forts est la montagne du *Diable*, la plus élevée de la côte.

Bérivé, fort hollandais, est tout près à l'E.

Christianbourg, port aux Danois. Ils y ont un fort, beau et spacieux, défendu par quatre batteries de 20 pièces de canon.

Le fort *Crève-Cœur*, aux Hollandais, est situé près de Christianbourg.

Prampam, aux Anglais, et *Ningo*, aux Danois, nouvellement reconstruit à neuf, sont très-près, à l'E.

Volta, fort danois, à deux lieues de l'embouchure de la rivière du même nom, qui court au S., communique avec celui de *Queta* par un petit lagon.

ACRA. — C'est un petit pays où l'or se trouve dans les terres à la superficie, et dans le lit des rivières d'où on le tire par le lavage. Les habitans, qui forment une nation puissante, prennent en échange des marchandises d'Europe, comme draps, serge et autres étoffes.

Barku, sur le sommet d'une colline, est un gros bourg, dont les habitans savent non-seulement fondre l'or, mais encore le travailler en chaînes et en toutes sortes de bijoux. Ils vont vendre à Acra ces productions de leur industrie, et en rapportent les marchandises qui leur conviennent.

ACAMBOU. — Ce royaume est sur la côte dite des *Esclaves*. La plus grande partie s'étend dans l'intérieur des terres. Le roi, dont le pouvoir est absolu, est riche en or, en sel et en esclaves. Les Hollandais ont une loge et un fort sur cette côte, ainsi que les Anglais et les Danois.

ADOM. — Ce pays, situé derrière la Côte-d'Or, est si fertile en grains et en fruits, que les habitans en fournissent leurs voisins. On y trouve des mines d'or et d'argent.

JUDA. — Ce royaume est borné à l'O. par la rivière Volta; au S. par la mer; au N. par le royaume de Dahomet, duquel il dépend. Il a 60 lieues de côtes. Le pays offre un terrain bas, couvert de lagunes. La température est la même que celle dont on jouit en été dans les départemens du centre de la France. Les naturels y vivent très-vieux. A l'E. du royaume de Juda sont les *Mahis*, dont le pays, fort étendu, est divisé en petites républiques. Ce sont des montagnards belliqueux, ennemis des Dahomets. Le pays des *Ayaux*, voisins de ces peuples, est gras et fertile. Les moutons y sont d'un tiers plus hauts et plus gros que ceux de France. Les vaisseaux européens ne peuvent approcher de la côte que de trois quarts de lieue, parce qu'il y a des brisans très-considérables; et la barre, à Juda, est très-dangereuse; le mois d'août est le temps le plus favorable pour la passer. Il y a 3 forts; le premier aux Français, le second aux Anglais, et le troisième aux Portugais.

Glegoi, village, résidence du yavogan ou nègre, chef du commerce, est situé derrière les forts. Il peut contenir 2,000 habitans, logés dans des huttes de terre couvertes de paille.

Les Européens font dans ce pays un commerce en or, ivoire et esclaves, qui sont les meilleurs et les plus chers de tous les nègres d'Afrique. On les estime, en Afrique sur-tout, à cause de leur dextérité et de leurs dispositions à tout apprendre en peu de temps.

Appa, port, à 10 lieues de Juda.

Badagry, lieu de commerce près d'Appa.

ARDRE. — Ce royaume est au N. de celui de Juda.

Porto-Nove est un entrepôt de commerce très-considérable.

BENIN. = On appelle de ce nom général toute la partie de la Guinée qui est au S. E., dont le principal royaume est celui de *Benin*, où les Portugais et les Hollandais faisaient un grand commerce; mais à présent ce sont les Anglais. Ce pays fournit beaucoup de coton, de poivre et de miel. Le roi de Benin est le plus puissant de la Guinée; il peut mettre sur pied une armée de 100,000 hommes. Il ne paraît en public qu'une fois l'année, et alors on tue quelques personnes pour lui faire honneur. Quand il meurt, les principaux de sa cour, et un grand nombre de personnes du peuple, se tuent pour l'accompagner au tombeau. Les hommes n'osent s'habiller que lors-

qu'ils ont reçu un habit de la main du roi. Au reste, les peuples de Benin sont plus honnêtes et plus policés que les autres nègres; ils reconnaissent un dieu qu'ils croient inutile de servir, parce qu'il est bon : aussi tous les sacrifices sont-ils offerts au diable pour appaiser sa malice.

Benin, capitale, sur la rivière du même nom, est une des plus considérables villes d'Afrique. Elle a 30 grandes rues fort droites et très-larges; mais les maisons sont fort basses. Les habitans sont d'une propreté extraordinaire; ils lavent et frottent leurs maisons si souvent, qu'elles sont brillantes comme des miroirs. Le palais du roi est très-vaste : il est près de la ville, et fermé de murailles; il y a plusieurs appartemens pour les ministres du prince, et de belles et grandes galeries soutenues par des piliers de bois enchâssés dans du cuivre, où sont gravées les victoires du roi.

Arobo, au S., sur la rivière de *Benin*. Cette ville est grande, belle et bien peuplée. C'est le centre du commerce de Benin.

Agaton, au S., village sur la rivière de *Formose*, à environ 20 lieues de son embouchure.

OERE, ou WERE. — Ce royaume est au S. E. de celui de Benin. Le fils du roi de ce pays vint en France avec le capitaine Landolphe, et y fut bien reçu; au retour de ce prince, le roi son père accorda à M. Brillaulois-Marion et compagnie, un privilége exclusif de faire chez lui la traite des nègres pendant 3 ans sur la rivière Formose.

Oere, capitale. Les Portugais y commercent beaucoup : il y a quelques chrétiens convertis par des missionnaires.

ILES VOISINES. = AMBOZES. — Ces îles sont à l'embouchure de la rivière *Camarones*. La plus grande a un bon port, et fournit de bonne eau. Les Hollandais y commercent, et en retirent du morfil et une espèce de corail bleu. On y trouve pour rafraîchissemens, des ignames, des bananes, du vin de palme.

CORIZEO. — Cette île est au S. du cap Saint-Jean. Les nègres de cette île viennent au-devant des vaisseaux dans de grandes pirogues, et leur vendent de la cire.

ILES DU ROI ET DES PERROQUETS. — Ces petites îles sont situées à 5 lieues de l'embouchure de la rivière Gabon. La première est ainsi appelée parce que le roi du pays y fait sa résidence. L'autre tire son nom du grand nombre de perroquets qu'on y trouve. Le cap *Lopez-Gonzalves*, au S., termine cette côte longue de 600 lieues. Il est au S. de l'équateur.

Commerce de la traite des nègres. — Les habitans de cette partie de la Guinée, comme de la précédente, vendent aux Européens beaucoup d'esclaves qu'ils vont enlever chez leurs voisins, et auxquels ils joignent quelquefois leurs femmes et leurs enfans. Les Anglais font presque seuls à présent ce commerce contraire à l'humanité. On emmène ces esclaves en Amérique pour cultiver la terre, et travailler aux mines et aux moulins à sucre. Plusieurs se font mourir pendant le trajet : le meilleur moyen de les conserver est, dit-on, de jouer autour d'eux de divers instrumens de musique. Dans ces pays, l'injustice n'a ni bornes ni barrières : dans un grand éloignement des côtes, il se trouve des chefs qui font enlever autour des villages tout ce qui s'y rencontre. On jette les enfans dans des sacs; on met des bâillons aux hommes et aux femmes pour étouffer leurs cris. Si les ravisseurs sont arrêtés par une force supérieure, ils sont conduits au souverain, qui désavoue toujours la commission qu'il a donnée, et qui, sous prétexte de rendre la justice, vend sur-le-champ ses agens aux vaisseaux avec lesquels il a traité. Malgré ces odieuses ruses, les peuples de la côte se sont vus hors d'état de fournir aux demandes que les marchands leur faisaient. Il leur est arrivé ce que doit éprouver toute nation qui ne peut négocier qu'avec son numéraire. Les esclaves

sont, pour le commerce des Européens en Afrique, ce qu'est l'or dans le commerce que nous faisons avec le Nouveau-Monde. Les têtes de nègres représentent le numéraire des Etats de la Guinée; chaque jour ce numéraire leur est enlevé, et on ne leur laisse que des objets de consommation. Leur capital disparaît insensiblement, parce qu'il ne peut se régénérer, en raison de l'activité des consommations. Cet épuisement a fait presque quadrupler le prix des esclaves depuis 50 ans: la raison en est, qu'on les paye en grande partie avec des marchandises des Indes, qui ont un double prix en Europe. Il faut donner en Afrique le double de ces marchandises: aussi les colonies d'Amérique, où se conclut le dernier marché des noirs, sont obligées de supporter ces diverses augmentations, et conséquemment, de payer le quadruple de ce qu'elles payaient autrefois.

Les Européens font la traite au nord et au sud de la ligne : la première côte commence au cap Blanc. Les Anglais ont concentré presque tout le commerce qui se fait à Sierra-Leone, dans deux loges anciennement établies. Indépendamment de la cire, de l'ivoire, de l'or qu'on y trouve, ils tirent annuellement de cette rivière, ou de celles qui l'avoisinent, 4 à 5,000 esclaves.

Après ce marché viennent les côtes des Graines, des Dents et des Quaquas, qui tiennent 260 lieues; on y achète du riz, de l'ivoire et des esclaves. Les navigateurs forment passagèrement des comptoirs sur quelques-unes de ces plages; le plus souvent ils attendent à l'ancre, que les noirs viennent eux-mêmes sur leurs pirogues proposer les objets d'échange. Cet usage s'est établi depuis que des actes multipliés de barbarie ont fait sentir le danger des débarquemens.

ARTICLE VI.

CONGO.

Situation, limites, productions et habitans.

Ce royaume est situé entre la ligne et le 18e degré de lat. S. Il est borné au N. par le royaume de Benin; à l'E. par le pays intérieur de l'Afrique; au S. par celui de Mataman, et à l'O. par l'Océan Atlantique.

Le Congo prend son nom du plus grand des royaumes qu'il contient, et qui dépendait autrefois de lui : les Portugais ont appelé ce pays *Basse-Guinée*. Les chaleurs y sont excessives quand elles ne sont pas tempérées par les vents et les pluies. On y recueille du millet, du maïs, et des fruits excellens. On y trouve aussi trois sortes de palmiers, et quantité de cannes à sucre. Ce pays a plusieurs mines de fer ou de cuivre : il produit les mêmes animaux que la Guinée, éléphans, tigres,

léopards et serpens monstrueux; il y en a un néanmoins qui lui est particulier, qu'on appelle *cajasmorrou*. Il tient beaucoup de l'homme, pour la figure et les manières. Quelques auteurs croient que cet animal est le satire dont les anciens ont tant parlé; mais c'est une espèce de singe, semblable à ceux de l'île de Bornéo, que l'on appelle *hommes de Bornéo*. Les habitans du Congo sont noirs, mais pas si difformes que les autres nègres. Ils vont presque nus, et adorent le soleil, la lune, les astres et les animaux. Ils sont adroits à faire des étoffes de coton. Leur commerce consiste en ivoire, casse et tamarin. On transporte de ce pays quantité d'esclaves. Il est divisé en plusieurs royaumes, dont les principaux sont, du N. au S., ceux de *Loango*, de *Congo* propre, d'*Angola*, de *Benguela* et de *Bamba*.

TOPOGRAPHIE.

Villes principales.

LOANGO. — Ce royaume a environ 100 lieues de long, sur 75 de large. Les habitans sont idolâtres et très-superstitieux. Le pays est gouverné par un roi si respecté de ses sujets, qu'il n'est permis à personne de le voir quand il mange ou quand il boit. Une autre coutume, aussi singulière, est celle qui se pratique pour la culture des terres du roi. Toutes les femmes de ses sujets sont obligées de comparaître devant son palais, pour aller ensuite ensemencer ses terres, qui consistent en une grande plaine d'environ deux lieues de longueur, sur une de large. Les femmes des sujets de chaque noble vassal du roi, sont obligées d'en faire autant pour leur maître particulier, mais avec cette différence que la récolte est commune entre les seigneurs et les paysans. Toutes les autres terres sont en commun; mais lorsque quelqu'un a commencé d'en défricher une, il n'est plus permis à un autre de s'en emparer.

Loango, capitale. C'est une assez grande ville, où le roi réside dans un palais magnifique pour le pays. Près du palais on trouve une grande place. Les maisons sont isolées, et bordées d'allées de palmiers et de bananiers. Au S., et près de l'embouchure du Zaire, sont les deux petits royaumes de *Cacongo* et d'*Angoy*.

CONGO-PROPRE. — Les peuples de ce royaume étaient autrefois idolâtres; mais ils furent convertis au christianisme, en 1484, par les Portugais. La rivière de Zaire, qui traverse le pays, est pleine de crocodiles et de chevaux marins. Des géographes divisent ce royaume en six provinces; ce sont, du N. au S., *Sogno* et *Bamba*, et du N. E. au S., *Pango*, *Sundi*, *Patta* et *Pemba*.

Saint-Salvador est la capitale du Congo-propre, et en particulier de la province de Bamba. Le roi de Congo y réside dans un palais très-vaste. Cette ville, qui est près de la rivière de Lelunde, est située sur une hauteur; elle est habitée en partie par les Portugais, qui y font presque tout le commerce.

BAMBA. — Ce pays a des mines d'argent et d'autres métaux.

ANGOLA. — Ce royaume est borné au N. par le Congo propre; à l'E. par le Matamba; au S. par le Benguela; à l'O. par l'Océan (1).

(1) On comprend sous le nom général de *côte d'Angola*, tout le pays situé entre le cap Lopez Gonzalvez et Saint-Philippe de Benguela. Il s'étend depuis 44 min. jusqo'au 12e deg. 14 min. de lat. S., et renferme le Loango et le Congu. Cette contrée a 132 lieues de côtes. Les naturels se nomment entre eux *Congo*. Ils parlent tous la même langue, obéissent aux mêmes lois, ont les mêmes usages, la même religion. Le sol est varié en général, le terrain est fort et compacte. Le climat est superbe, jamais on ne ressent d'ouragans ni de coups de vent. Les fruits sauvages sont aussi succulens que ceux qui sont cultivés

Le terroir de ce pays, qui se nommait autrefois *Dongo*, est très-fertile; il produit poivre blanc, millet, fèves, oranges, limons, citrons, ananas, guyaves, pimens, manioc, maïs, le coco, le *mapou*, qui a jusqu'à 36 pieds de tour, et dont le fruit est de la grosseur d'une citrouille, cannes à sucre, et beaucoup de fruits. Ses habitans sont très-adroits à tirer de l'arc, mais extrêmement paresseux. La plupart sont idolâtres, et ont plusieurs femmes. Les Portugais font un grand commerce d'esclaves dans ce pays, dont ils sont les maîtres. Il y a dans la partie orientale, qui se nomme *Dongo*, un roi qui leur est soumis.

Saint-Paul-de-Loanda, capitale, sur la côte, vis-à-vis de l'île de *Loanda*. C'est une grande ville, bien peuplée, avec un bon port, et la résidence du gouverneur du roi de Portugal. Les habitans ont à leur service un nombre prodigieux d'esclaves. On y mange du pain fait avec la racine de manioc; et il faut aller chercher de l'eau douce assez loin dans les rivières.

Mapungo, au S. E., sur une montagne, près du Coanza: c'est la résidence du roi de *Doarii* ou de *Dongo*.

A l'E. est le pays de *Matamba*, où, dans le siècle dernier, était une reine guerrière de la famille des rois d'Angola.

Benguela.—Ce pays, au S. des précédens, était autrefois gouverné par un roi; il dépend du gouvernement général d'Angola. On y voit des bêtes sauvages en prodigieuse quantité. Les éléphans y abondent. Il y a d'ailleurs peu d'habitans, et ils sont fort exposés aux ravages des *Jagas*, leurs voisins du côté de l'E. On tire de ce pays beaucoup de sel.

Benguela ou *Saint-Philippe*, fort, sur la côte, capitale. Cette ville a environ deux cents familles de blancs, dont la plupart sont des Portugais qui y ont été relégués pour crimes, et beaucoup plus de noirs. On trouve aux environs de riches mines d'argent. Les Hollandais se sont emparés de cette place il y a quelques années.

CAFRERIE SEPTENTRIONALE.

Cette partie comprend, du N. au S., plusieurs royaumes et peuples, dont on ne connaît guère que le nom. Ce sont les royaumes de *Mujac* et de *Biafara*, au voisinage et à l'E. de celui de Benin; le royaume de *Gingiro* ou de *Gingirbomba*, près de l'Abyssinie; on lui donne 15 rois pour vassaux; celui de *Micoco* ou d'*Anzico*, au N. E. du Congo; il a aussi nombre de vassaux, et ses peuples sont si barbares qu'ils se nourrissent de chair humaine, dont on dit qu'ils tiennent des boucheries; le royaume de *Monoémugi*, où l'on prétend qu'il y a un lac étroit, qui a plus de 200 lieues de long; les *Jagas*, qui sont unis avec les *Mumbos*, et les *Zimbas*, peuples très-sauvages, qui désolent toute cette partie de l'Afrique jusque vers l'Abyssinie et la côte de Zanguebar; on croit que les *Galles* en viennent; les *Borores*, dont le principal royaume s'appelle *Maravi*, selon M. d'Anville.

---

dans nos colonies. C'est la coutume de se faire peindre la figure et les bras. La polygamie est en usage dans ce pays. Les mères ennoblissent, et non les pères. (*Voyage de Degrandpré, à la côte occidentale de l'Afrique.*)

ARTICLE VII.

COTE D'AJAN.

Limites.

La côte d'Ajan est bornée au N. par le détroit de Babel-Mandeb; à l'O. par l'Abyssinie et la Nigritie; au S. par la côte de Zanguebar, et à l'E. par l'Océan Indien.

Division. — La côte d'Ajan comprend les royaumes d'Adel et de Magadoxo, et la république de Brava.

Climat et sol. — La chaleur est considérable sur la côte d'Ajan, quand elle n'est pas tempérée par les vents ou les pluies.

Le sol de cette côte est en grande partie sablonneux et aride.

Habitans. — Les habitans de la côté d'Ajan sont noirs. Les uns professent le mahométisme, et les autres sont paiens.

TOPOGRAPHIE.

Royaumes et villes principales.

ADEL. = Ce royaume est au S. du détroit de Babel-Mandeb. Il fournit des grains, et il a de bons pâturages, où l'on élève beaucoup de bestiaux. On y trouve des moutons dont la queue pèse jusqu'à 25 livres, et des vaches qui ont des cornes de la même forme que celles des cerfs. On y fait un grand commerce en poudre d'or, en ivoire, en encens et en marchandises de l'Arabie et de l'Inde.

Auçagurel, capitale, est une ville assez considérable. Le roi y réside dans un vaste palais.

Zeila, au N. O., est une ville grande et bien peuplée, qui a un port sur le détroit de Babel-Mandeb.

Barbora, au N. E., est une ville très-commerçante, qui a un port sur le même détroit.

Au N. E. de Barbora, est le cap *Guardefan*.

MAGADOXO. = Ce royaume est au S. de celui d'Adel; mais il en est séparé par une côte déserte qui a une étendue considérable. Il produit des grains, des fruits et des pâturages. Toute la côte, depuis Guardefan jusqu'à Magadoxo, est habitée par des Arabes mahométans, non noirs, et l'intérieur par les Cafres.

Magadoxo, capitale, est une ville bien fortifiée, qui fait un commerce considérable. Elle a un bon port à l'embouchure d'une rivière de même nom, qui se jette dans l'Océan Indien. On y tient tous les ans une grande foire, où se rendent beaucoup d'Arabes, qui échangent les marchandises de leur pays contre de l'or et de l'ivoire.

BRAVA. = Cette république est au S. du royaume de Magadoxo. Son territoire fournit de l'or, de l'argent et de l'ambre gris. Elle paye tribut aux Portugais.

Brava, capitale, a un port sur l'Océan Indien, et fait un commerce assez considérable.

ARTICLE VIII.

COTE DE ZANGUEBAR.

La côte de Zanguebar est bornée au N. par celle d'Ajan; à l'O. par la Nigritie et le Monomotapa; au S. par le canal de Mosambique, et à l'E. par le canal de Mosambique et l'Océan Indien.

Division. — La côte de Zanguebar comprend les royaumes de Mélinde, de Monbaza, de Quiloa, de Mongallo, de Mauruca et de Mosambique.

Climat et sol. — Le climat de la côte de Zanguebar est très-chaud, et l'air y est malsain.

Le sol de cette côte est marécageux en bien des endroits.

Productions. — La côte de Zanguebar produit du blé, du millet et des fruits; elle fournit aussi beaucoup d'or et d'ivoire. Les éléphans y sont si communs, que les habitans se servent des dents de ces animaux pour palissader leurs jardins.

Habitans. — Les habitans de la côte de Zanguebar sont noirs. Les uns professent le mahométisme, et les autres sont païens. La religion chrétienne est suivie dans les établissemens des Portugais, qui tiennent dans leur dépendance tous les souverains de cette côte.

TOPOGRAPHIE.

Royaumes et villes principales.

MÉLINDE. = Ce royaume est au N. des autres. On y trouve beaucoup de moutons à grosse queue.

Mélinde, capitale, est une ville grande et bien peuplée, qui a un port sur l'Océan Indien, et qui fait un bon commerce. Les Portugais y ont un établissement considérable, qui est défendu par une forteresse. François Almeida la prit en 1505.

MONBAZA. = Ce royaume est au S. de celui de Mélinde. Il y a beaucoup de mines d'or.

Monbaza, capitale, est une ville bien peuplée et très-commerçante, qui a un bon port sur l'Océan Indien. Les Portugais y ont un établissement, qui est défendu par une forteresse.

QUILOA. = Ce royaume est au S. de celui de Monbaza. Il produit des cannes à sucre, des cocotiers, de l'indigo, des arbres d'un bois incorruptible. Il est peuplé d'éléphans, de rhinocéros, de tigres, de lièvres, de léopards et de zèbres.

Quiloa, capitale, est une ville assez considérable, située à l'embouchure du *Rubbo*, qui se jette dans un golfe de l'Océan Indien.

Dans le golfe dont nous venons de parler se trouve l'île de *Quiloa*, où les Portugais avaient bâti un fort, qu'ils ont ensuite détruit. Elle a dix à douze lieues de long, sur cinq à six de large.

MONGALLO. = Ce royaume est au S. de celui de Quiloa. On y trouve des mines d'or.

Mongallo, capitale, est une ville peu considérable.

MAURUCA. = Ce royaume est au S. et à l'E. de celui de Mongallo. Il n'offre rien de remarquable.

MOSAMBIQUE. = Ce royaume est au S. de celui de Mauruca. Il a peu d'étendue.

Mosambique, capitale, est une ville grande et forte, située dans une ile qui porte le même nom, et qui est voisine de la côte. Elle appartient aux Portugais; et le gouverneur qui y réside, dépend du vice-roi de Goa. Elle a un bon port; et les vaisseaux portugais qui vont en Asie, ou qui en reviennent, s'arrêtent ordinairement dans ce port, pour y prendre des rafraîchissemens.

L'ile de Mosambique abonde en oranges, citrons, figues, dattes et autres fruits : elle fournit aussi beaucoup de bœufs, de chèvres, de moutons à grosse queue, et de porcs dont la chair est excellente. Elle est située dans le canal de Mosambique.

QUÉRIMBE. — Cette petite ile, à 55 lieues N. de Mosambique, appartient aussi aux Portugais. Ils y ont un fort avec une petite garnison.

TROISIÈME PARTIE.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

ARTICLE PREMIER.

MATAMAN.

LE Mataman est borné au N. par le Congo et la Nigritie; à l'O. par l'Océan Atlantique; au S. par la Cafrerie, et à l'E. par le Monomotapa.

Il comprend les pays de Mataman, d'Abutua et de Musumbo-Acalunga. Ces pays sont trop inconnus pour que nous puissions les décrire. On sait seulement que les peuples qui les habitent sont noirs, qu'ils professent un paganisme fort grossier, et qu'ils obéissent à des rois.

ARTICLE II.

CAFRERIE EN GÉNÉRAL.

Limites, étendue.

LE pays connu sous la dénomination générale de Cafrerie, est très-étendu. Il est borné au N. par la Nigritie et l'Abyssinie; à l'O. par une partie de la Guinée, le Congo et la mer; au S. par le cap de Bonne-Espérance; et à l'E. par la mer. On le divise en plusieurs territoires

et royaumes peu connus, et on croit qu'il a 800 lieues de long, et 600 de large.

Habitans, mœurs, usages, divertissemens. — Nous parlerons des différens peuples d'une manière plus particulière, d'après deux écrivains modernes; le premier, renommé par ses connaissances botaniques; le second, par son goût en histoire naturelle, mais sur-tout par ses voyages instructifs et intéressans dans l'intérieur de l'Afrique.

« Pendant les trente-six heures que je passai avec les Hottentots-Gonaquois, dit M. le Vaillant, j'eus le temps de faire différentes observations à leur sujet. Je remarquai qu'ils faisaient avec leur langue le même bruit que les Hottentots. Quand ils s'accostent, ils avancent la main, en disant *tabé*, je vous salue. Ce mot et cette manière de saluer, en usage chef les Cafres, ne le sont point chez les Hottentots proprement dits.

« Cette ressemblance de manières, d'habitudes, et même de conformation, leur voisinage de la grande Cafrerie, et ce qu'on m'a dit ensuite, m'ont convaincu que ces hordes de Gonaquois, qui ressemblent tout à-la-fois aux Cafres et aux Hottentots, doivent être une espèce mélangée, le produit de ces deux nations. L'habillement des hommes a la même forme que celui des Hottentots, quoique arrangé avec grande symétrie; mais les Gonaquois étant un peu plus grands, se couvrent d'une peau de veau au lieu d'une peau de mouton; et les uns et les autres donnent à ces sortes de manteaux le nom de *kross*. Quelques-uns portent, suspendu à leur cou, un morceau d'ivoire ou un os de mouton très-blanc; et ce contraste de couleurs produit un bon effet, et est très-agréable.

« Lorsque le temps est excessivement chaud, les hommes mettent de côté leurs *jackals* : c'est un morceau de la peau de l'animal de ce nom, qui leur sert à couvrir ce que la nature leur dit de cacher; ils l'attachent à leur ceinture : néanmoins, ce voile, arrangé avec négligence, peut être considéré comme un accessoire inutile, et qui sert très-peu leur pudeur. Les femmes, beaucoup plus jalouses de la parure que les hommes, prennent aussi beaucoup plus de soin pour orner leurs personnes. Elles portent un *kross* comme les hommes; mais le tablier qui cache leur sexe est plus grand que celui des derniers. Pendant les grandes chaleurs, elles n'ont que ce tablier, avec une peau qui descend derrière, depuis leur ceinture jusqu'au gras de la jambe. Les jeunes filles au-dessous de neuf ans sont entièrement nues; quand elles ont atteint cet âge, elles ne portent qu'un petit tablier.

« Quelle que puisse être l'étendue des déserts de l'Afrique, nous ne pouvons point calculer la population, d'après cette foule innombrable de noirs que l'on trouve à l'Ouest, et qui bordent toute la côte de l'Océan, depuis les îles Canaries jusqu'aux environs du cap de Boune-Espérance. Nous ne pouvons pas même hasarder une conjecture, depuis que, par un commerce approuvé par quelques hommes, en horreur au plus grand nombre, les barbares navigateurs de l'Europe ont porté ces nègres, par l'appât le plus honteux, à vendre leurs pri-

sonniers, ou ceux qui leur étaient inférieurs en force. Ils sont devenus inhumains et perfides, à mesure que leurs besoins ont augmenté. Le prince a vendu ses sujets; la mère, son fils; et la nature, comme si elle était sa complice, l'a donée d'une étonnante fécondité.

« Ce trafic honteux et exécrable est cependant inconnu dans l'intérieur du continent. Le Désert est réellement un désert; ce n'est qu'à une certaine distance que l'on rencontre quelques hordes qui ne sont pas nombreuses, et qui vivent des fruits de la terre et du produit de leurs troupeaux. Après avoir trouvé une horde, il faut traverser beaucoup de pays avant d'en trouver une autre. La chaleur du climat, la sécheresse des sables, la stérilité de la terre, la rareté de l'eau, des montagnes escarpées et couvertes de rochers, des animaux féroces, et de plus, le caractère des Hottentots, un peu flegmatique, et leur tempérament froid, tels sont les obstacles à la propagation. Lorsqu'un père a six enfans, cela passe pour un phénomène.

« Le pays des Gonaquois, dans lequel je pénétrai, ne contenait pas 3,000 ames; dans une étendue de 30 à 40 lieues. Ces hommes ne ressemblaient pas à ces Hottentots dégénérés et misérables, qui languissent dans le sein des colonies hollandaises, habitans méprisables et méprisés, qui n'ont d'autres marques de leur ancienne origine, qu'un vain nom, et qui n'ont acquis pour prix de leur liberté, qu'un peu de tranquillité, achetée bien cher par les travaux excessifs auxquels ils sont employés sur les plantations, et par le despotisme de leurs chefs, toujours vendus au gouvernement. Ici, continue M. le Vaillant, j'avais occasion d'admirer un peuple libre et brave, qui n'estime que l'indépendance, qui n'obéit jamais à des inpulsions étrangères à la nature, et dont le seul but serait de détruire son caractère magnanime, libre, et vraiment philantropique.

« Les huttes, construites comme celles des Hottentots dans les colonies, avaient 8 à 9 pieds de diamètre; elles étaient couvertes de peaux de bœufs ou de moutons, mais plus souvent de nattes; elles n'avaient qu'une ouverture, très-étroite et basse, et c'était dans le milieu de ces huttes que la famille allumait son feu. La fumée épaisse dont ces chenils étaient remplis, et qui n'avait d'autre issue que la porte, ajoutée à la puanteur qu'ils conservent toujours, aurait étouffé l'Européen assez hardi pour y rester deux minutes: cependant l'habitude rend tout cela supportable à ces sauvages.

« Les deux couleurs qui leur plaisent davantage sont le rouge et le noir. Ils composent la première avec de l'ocre, que l'on trouve dans différens endroits du pays, et ils mêlent cette terre et la délayent avec de la graisse; elle ressemble parfaitement à la poussière de brique, ou à la tuile pilée. Leur noir n'est autre chose que de la suie, ou du charbon de bois tendre. Quelques femmes, il est vrai, se bornent à peindre la saillie de leurs joues; mais, en général, elles s'en barbouillent tout le corps, par compartimens variés avec une sorte de symétrie, et cette partie de leur toilette ne demande pas peu de temps. Ces deux couleurs, tant admirées par les Hottentots, sont parfumées avec la poudre de *boughou*, dont l'odeur n'a rien d'agréable pour un Européen. Peut-

être un Hottentot trouverait-il nos odeurs et nos essences non moins insupportables. Mais le *boughou* a sur notre rouge et nos pâtes l'avantage de ne point nuire à la peau et de ne point attaquer les nerfs, et la Hottentote qui ne connaît ni l'ambre, ni le musc, ni le benjoin, ne connaît point aussi les vapeurs, les spasmes et les maux de tête qu'ils occasionnent. Les hommes ne se peignent jamais le visage, mais ils se servent d'une composition faite avec ces deux couleurs, pour se peindre les lèvres jusqu'aux narines; par ce moyen, ils ont l'avantage d'aspirer continuellement l'odeur des substances employées dans cette composition. Les jeunes filles favorisent quelquefois leurs amans, au point de leur appliquer elles-mêmes cette peinture sous le nez; et elles montrent, dans cette occasion, une sorte de coquetterie qui a une influence très-puissante sur le cœur d'un Hottentot novice. Il ne faut cependant pas en conclure que les femmes, chez les Hottentots, estiment assez la parure, pour que ce soin leur fasse négliger ces occupations journalières et utiles auxquelles la nature et leurs usages les appellent. Séparées de l'Europe par une mer immense, et des colonies hollandaises par des montagnes désertes et des rochers impraticables, ces peuples n'ont point encore appris, par une trop grande communication, à connaître nos excès et notre dépravation. Au contraire, quand les femmes de ce pays ont le bonheur d'être mères, la nature leur parle un langage différent; elles prennent, plus que dans toute autre contrée, un courage qui convient à leurs goûts; elles s'empressent à se livrer à ces soins que la nature exige d'elles impérieusement.

« Les Hottentots sont excessivement passionnés pour la chasse, et ils sont très-adroits à cet exercice. Outre les trébuchets et les piéges qu'ils placent dans des endroits convenables pour prendre de grands animaux, ils se mettent en embuscade, les attaquent dès qu'ils paraissent, et les tuent avec leurs flèches empoisonnées ou leurs *assagays*, qui sont une espèce de lances. En voyant leurs flèches, on ne se douterait pas d'abord combien ces armes sont meurtrières : leur petitesse les rend d'autant plus dangereuses, qu'il est impossible de les apercevoir et de les suivre de l'œil, et par conséquent de les éviter. La plus légère blessure qu'elles font est toujours mortelle, si le poison parvient jusqu'au sang, et si la chair est entamée. Le plus sûr remède est d'amputer la partie blessée, si c'est un membre; mais si la blessure est dans le corps, la mort est inévitable. L'*assagay* est en général une arme très-faible dans les mains d'un Hottentot; mais de plus sa longueur la rend moins dangereuse; il n'est pas difficile de l'éviter, parce qu'on peut la voir fendre l'air. Tels sont les moyens d'attaque et de défense employés par quelques-unes des nations sauvages de l'Afrique. Peut-être exciteront-ils l'indignation d'un Européen, et lui feront-ils taxer ces peuples de barbarie; mais qu'on se rappelle que les Européens eux-mêmes, avant de faire usage de ce tonnerre terrible qui dans un moment cause tant de ravage et de destruction, n'avaient que des armes faites avec de l'acier, et connaissaient aussi la méthode d'envoyer une double mort à l'ennemi.

« Les Hottentots n'ont pas la moindre notion des élémens d'agricul-

ture; ils ne sèment, ni ne plantent, et même ils ne font jamais de récolte. Quand ils se décident à s'en donner la peine, ils font une liqueur enivrante, composée avec du miel et une racine qu'ils font fermenter dans une certaine quantité d'eau. Cette liqueur, qui est une sorte d'hydromel, n'est point leur breuvage ordinaire, et ils n'en font même pas provision. Quelle que soit la quantité qu'ils en font, ils la boivent tout à-la-fois, et souvent ils se régalent de cette manière, à certaines époques. Ils fument les feuilles d'une plante qu'ils appellent *dagha*, et non *daka*, comme quelques auteurs l'ont écrit : cette plante n'est pas indigène; c'est le chanvre d'Europe. Quelques-uns de ces sauvages préfèrent ces feuilles au tabac; mais la plus grande partie les aime beaucoup, lorsqu'elles sont mêlées ensemble. Les Hottentots estiment moins les pipes qu'on apporte d'Europe, que celles qu'ils fabriquent eux-mêmes; ils trouvent les premières trop petites.

« Quoiqu'ils élèvent une grande quantité de moutons et de bœufs, continue notre auteur, ils tuent rarement les derniers, à moins que quelque accident ne leur arrive, ou que la vieillesse ne les ait rendus incapables d'être utiles. En conséquence, leur principale nourriture consiste dans le lait de leurs brebis et de leurs vaches; ils ont, en outre, le produit de leurs chasses, et de temps en temps ils tuent un mouton. Ils emploient, pour engraisser leurs animaux, un procédé qui, quoique inusité en Europe, n'en est pas moins efficace, d'autant mieux qu'il a l'avantage particulier de n'exiger aucun soin. Ils écrasent entre deux pierres plates ces parties que nous leur enlevons au moyen d'un couteau : les animaux, après cette opération, acquièrent une grosseur prodigieuse, et ils sont très-bons à manger.

« Les bœufs qu'ils destinent à porter des fardeaux, sont de bonne heure rompus et accoutumés à ce service : sans cela ils deviendraient absolument intraitables. Pour les dresser, ils leur percent, lorsqu'ils sont encore jeunes, le cartilage qui sépare les narines, et passent par le trou un morceau de bois, de 8 à 10 pouces de longueur, et ayant près d'un pouce de diamètre. Les femmes sont chargées de traire les vaches et les brebis, et comme elles ne les battent ni ne les tourmentent jamais, elles sont extraordinairement traitables.

« Dans chaque village, les moutons et les bêtes à cornes font un troupeau commun, et chaque habitant remplit à son tour l'emploi de pasteur. Cette commission exige plusieurs précautions très-différentes de celles que prennent nos bergers, parce que les animaux de proie sont plus nombreux et plus féroces dans le Sud de l'Afrique qu'en Europe. Les lions, il est vrai, n'y sont pas très-communs; mais il y a des éléphans, des rhinocéros, des léopards, des tigres, des hyènes et différentes espèces de loups, plus destructeurs que les nôtres, et plusieurs autres animaux furieux : ils abondent dans les forêts, et parfois font des excursions vers le Cap, et détruisent les bestiaux. Pour prévenir ces malheurs, le berger doit chaque jour aller ou envoyer faire la ronde de son quartier, pour tâcher de découvrir si quelque bête féroce n'est pas aux aguêts. Dans ce cas, il assemble tout le village, et fait son rapport. Alors les plus courageux s'arment de javelots et de

flèches empoisonnées, et suivent la personne qui a découvert l'animal, jusqu'à la caverne ou le gîte où il est retiré. Ils se mettent sur deux rangs; le pâtre entre dans la caverne, et tâche d'exciter l'animal à le suivre : une fois dehors, il est immanquablement détruit.

« Ces sauvages mesurent l'année par les époques de sécheresses et de pluies. Cette division est la même pour tous les habitans des régions du tropique, et on la subdivise en lunes; mais ils ne comptent jamais les jours, s'ils passent dix, c'est-à-dire le nombre de leurs doigts. En outre, ils désignent le jour ou le temps par quelque époque remarquable : par exemple, une tempête extraordinaire, un éléphant tué, une maladie épidémique parmi les bestiaux, une émigration, etc. Ils distinguent les différentes parties du jour par le cours du soleil, et ils vous disent en le montrant avec le doigt, il était *là* quand je suis parti, et *ici* quand je suis arrivé. Cette méthode n'est pas à beaucoup près exacte; mais quoiqu'elle manque de précision, elle est toujours suffisante pour ces peuples, qui n'ayant ni rendez-vous galans, ni procès à suivre, ni perfidies à commettre, ni scandale à propager, ni occasion de ramper bassement devant des protecteurs ignorans, ni comédie nouvelle à siffler, voient avec calme le soleil finir sa carrière, et s'inquiètent fort peu que 20,000 horlogers apportent la misère aux uns et le bonheur aux autres.

« Un sentiment de délicatesse porte les Hottentots à se séparer des autres quand ils sont malades; alors on les voit rarement, et on dirait qu'ils sont honteux d'avoir perdu leur santé. Il n'entre jamais dans leur idée de se montrer en public, dans le dessein d'exciter la pitié. C'est un moyen violent, mais qui devient inutile dans un pays où chacun a de la compassion.

« Quand un Hottentot meurt, il est enseveli dans son plus mauvais *kross*, et ses membres sont arrangés de manière que tout le corps est couvert. Les parens le transportent alors à une certaine distance de la horde, et le déposent dans un trou creusé à cet effet, mais qui n'est jamais profond; ils le couvrent avec de la terre, et ensuite avec des pierres, si on en peut trouver dans le voisinage. Un pareil mausolée est une défense bien faible contre les attaques des jackals et des hyènes. Le corps en effet en est bientôt retiré et dévoré. Si les Hottentots remplissent mal ce dernier devoir, on ne peut guère les en blâmer, si on se rappelle les cérémonies funèbres des anciens et célèbres Parsis (descendans des Perses). Ils sont encore attachés à l'usage d'exposer leurs morts sur les sommets de tours élevées, ou dans des cimetières ouverts, afin que les corbeaux et les vautours puissent s'en nourrir et les emporter par morceaux. Les enfans, ou à leur défaut, les plus proches parens du défunt, s'emparent de tout ce qu'il laisse; mais la qualité du chef n'est pas héréditaire. Il est toujours nommé par la horde, et son pouvoir est limité. Dans les conseils son avis l'emporte, si on le croit bon, sinon on n'en tient aucun compte. A la guerre, ils ne connaissent ni rangs, ni divisions : chacun attaque ou se défend à sa manière; les plus intrépides vont en avant, et si la victoire les favorise, ils n'attribuent pas à un homme l'honneur d'une action qui n'a

ou du succès que par le courage de tous : c'est la nation entière qui triomphe.

« De tous les peuples que j'ai vus, continue notre auteur, les Gonaquois sont les seuls que l'on puisse regarder comme libres. Mais peut-être seront-ils bientôt obligés d'aller s'établir à une plus grande distance, ou de recevoir la loi du gouvernement hollandais. Tout le terrain qui est à l'E. étant bon en général, les planteurs s'efforcent d'étendre leurs possessions dans ce quartier autant qu'ils le peuvent ; et sans doute cet objet de leur avarice sera rempli un jour. L'infortune sera alors le partage de ces peuples heureux et paisibles, et la trace de leur liberté disparaîtra par les massacres et les invasions. C'est ainsi qu'ont été traitées toutes les hordes dont les anciens auteurs ont parlé : après avoir été souvent démembrées et affaiblies, elles sont aujourd'hui dans la dépendance absolue des Hollandais. L'existence des Hottentots, leurs noms, leurs histoires, seront donc un jour regardés comme fabuleux, à moins que quelque voyageur, assez curieux pour chercher à découvrir leurs restes, n'ait le courage de pénétrer dans les déserts lointains, habités par le grand Nimiguas, où des rochers de plus en plus durcis par le temps, et des montagnes anciennes et stériles, ne produisent pas une seule plante digne de fixer l'attention du botaniste.

« Quelques anciens auteurs ont dit que les sauvages de la même famille dorment tous pêle-mêle dans la même hutte, et qu'ils ne connaissent point la différence de l'âge, ni cette horreur invincible qui sépare des êtres unis par le sang. Cette particularité a conduit quelques personnes à des soupçons infâmes. Oui, toute la famille habite la même hutte : le père couche à côté de sa fille, et la mère près de son fils ; mais au retour de l'aurore, chacun se lève avec un cœur pur, nul n'a à rougir devant l'auteur de tous les êtres, ni devant aucune des créatures qu'il a marquées du sceau de son image. Un sauvage n'est ni une brute, ni un barbare.

« Il est nécessaire, dans ce récit, de dire un mot de ce tablier dégoûtant des femmes de ce pays, dont on a si souvent parlé dans l'histoire. Il est encore à la mode parmi une certaine horde. Je dis à la mode, observe notre auteur, parce qu'au lieu d'être un don de la nature, il doit être regardé comme un des raffinemens le plus monstrueux qu'ait jamais pu inventer je ne sais quelle coquetterie, entièrement particulière à un petit coin du monde. Cette singularité n'est autre chose qu'une prolongation de la nymphe, occasionnée par des poids qui y sont suspendus. Ce tablier (1) peut avoir environ neuf pouces, plus ou moins, selon l'âge de la personne, ou le soin que l'on prend de cette décoration singulière.

« Un physionomiste, ou même un bel-esprit moderne, amuserait sa compagnie, en assignant au Hottentot, dans l'échelle des êtres, une place entre l'homme et le orang-outang. Je ne peux cependant

(1) MM. Barrow et Degrandpré, derniers voyageurs dans cette partie de l'Afrique, démentent M. le Vaillant sur ce prétendu tablier.

donner mon assentiment à cet arrangement systématique. Les qualités que j'estime en lui, m'empêcheront toujours de le dégrader à ce point; et j'ai trouvé sa figure suffisamment belle, parce que j'ai éprouvé la bonté de son cœur. Il faut l'avouer, cependant, il y a dans ses traits quelque chose de particulier qui le distingue, en un certain degré, de la généralité de l'espèce humaine. Les os de ses joues sont excessivement saillans; de sorte que son visage est très-large dans cette partie, et les os de la mâchoire, au contraire, très-étroits; il continue encore à diminuer jusqu'à l'extrémité du menton. Cette forme lui donne un air de maigreur qui fait paraître la tête disproportionnée et trop petite pour son corps gros et potelé. Son nez plat a à peine un pouce et demi à sa plus grande élévation, et ses narines, qui sont excessivement larges, surpassent souvent en hauteur la longueur de son nez. Sa bouche est grande et garnie de petites dents bien émaillées, et parfaitement blanches. Ses yeux très-beaux et animés ont leur direction un peu vers le nez, comme ceux des Chinois; à la vue et au toucher, sa chevelure ressemble à de la laine; elle est très-courte, naturellement frisée, et aussi noire qne l'ébène. Il a très-peu de cheveux, et encore prend-il beauconp de soin pour en arracher une partie; il ne se donne pas la même peine pour ses sourcils, parce qu'ils sont naturellement peu épais. Quoiqu'il n'ait pas naturellement de barbe sur la lèvre supérieure et à l'extrémité du menton, dès qu'il en paraît quelques brins, il ne manque jamais de les arracher. Aussi a-t-il un air efféminé, qui, joint à la douceur naturelle de son caractère, détruit cette apparence de férocité impérieuse, ordinaire aux hommes qui sont dans l'état de nature, et qui leur a fait donner le titre orgueilleux de rois. Les femmes ont les traits plus délicats; mais l'ensemble de leur figure est le même. Elles sont également bien faites. Leur gorge, admirablement bien placée, a une forme très-belle tant qu'elles sont dans la fraîcheur de la jeunesse. Leurs mains sont petites, leurs pieds excessivement bien faits, quoiqu'elles ne portent jamais de chaussure. Le son de leur voix est doux; elles parlent du gosier, et leur langage n'est pas sans harmonie. En parlant, elles font beaucoup de gestes qui donnent de la grace à leurs bras.

« Les Hottentots sont naturellement timides, et par conséquent peu entreprenans. Leur froideur flegmatique et leurs regards curieux leur donnent un air de réserve qu'ils ne quittent jamais, même dans la plus grande gaîté, tandis qu'au contraire tous les autres peuples noirs et basanés se livrent au plaisir et à la joie la plus vive sans aucune réserve.

« Une profonde indifférence pour les affaires de la vie les porte à l'inactivité et à l'indolence : la garde de leurs tronpeaux, le soin de se procurer la subsistance, sont les seuls objets qui occupent leurs pensées; s'ils se livrent à la poursuite des animaux sauvages, ce n'est pas comme chasseurs, mais comme des hommes tourmentés par la faim : en un mot, ils oublient le passé, et ne s'inquiètent pas de l'avenir : le présent seul les frappe; et c'est la seule chose qui captive leur attention.

« Les Hottentots sont toutefois, observe M. le Vaillant, le peuple

le meilleur, le plus doux et le plus hospitalier. Quiconque voyage parmi eux, peut être assuré d'y trouver la nourriture et un gîte; et quoiqu'ils ne refusent pas des présens, jamais ils ne demandent rien. Si le voyageur a un long trajet à faire, et s'ils apprennent, par les informations qu'il leur demande, qu'il ne peut espérer de rencontrer de long-temps d'autres hordes, ils lui donnent autant de provisions que leurs moyens le leur permettent, et tout ce qui lui est nécessaire pour continuer son voyage, et arriver à sa destination. Tels sont ces peuples, ou du moins tels ils m'ont paru, dans toute l'innocence des mœurs et de la vie pastorale. Ils donnent une idée du genre humain dans tout son état d'enfance. »

Parmi les Cafres, dit le lieutenant Paterson, les hommes ont de 5 pieds 8 pouces à 6 pieds de haut; ils sont bien proportionnés, et, en général, ils attaquent avec beaucoup de courage les lions et les autres bêtes féroces.

La couleur des Cafres est d'un noir jais; leurs dents sont blanches comme l'ivoire, et ils ont les yeux grands. Chez les deux sexes, l'habillement est presque le même; il consiste entièrement en peaux de bœufs aussi moelleuses que du drap. Les hommes portent des queues de différens animaux liées à l'entour de leurs cuisses; ils ornent leurs cheveux de morceaux de cuivre, et ont de grands anneaux d'ivoire sur les bras. Ils se parent aussi de poils de lion; ils attachent des plumes à leur tête, et portent différens autres ornemens bizarres.

Ils aiment beaucoup les chiens, et les échangent contre des bestiaux; ils portent cette passion si loin, que si un de ces animaux leur fait plaisir, ils donnent volontiers deux jeunes bœufs en échange. Le seul exercice qu'ils se donnent le jour, consiste à chasser, lutter et danser. Ils sont adroits à manier la lance; et en temps de guerre ils se servent de boucliers faits de peaux de bœufs.

Les femmes sont employées à la culture des jardins et du blé. Dans ce pays on cultive plusieurs végétaux qui n'en sont pas indigènes, tels que le tabac, le melon d'eau, une espèce de haricots, et le chanvre. Les femmes font aussi des paniers, et les nattes sur lesquelles on couche. Les hommes sont très-fiers de leurs troupeaux; ils leur coupent les cornes, de manière à leur donner toutes les formes qu'il leur plaît, et ils leur apprennent à répondre au sifflet. Quand ils veulent les faire retourner au logis, ils vont à quelque distance de la maison, et soufflent dans ce petit instrument, qui est fait d'ivoire ou d'os, et formé de manière à pouvoir être entendu de loin. Par ce moyen, ils les font venir sans aucune difficulté.

Le sol de ce pays est une terre un peu grasse et noirâtre, et si excessivement fertile, que tous les végétaux y viennent en très-grande abondance, soit qu'on les sème, soit qu'on les plante. La température y est très-variée; mais je n'avais pas de thermomètre pour observer les degrés de chaleur. Il y pleut rarement, excepté dans l'été, où la pluie est accompagnée de tonnerre et d'éclairs. Toutefois, le pays est extrêmement bien arrosé : non-seulement les terres élevées, situées au N., fournissent de l'eau avec abondance toute l'année, mais on

trouve dans les bois plusieurs fontaines excellentes. Ce que j'ai vu dans ce pays me porte à croire qu'il est supérieur de beaucoup à aucune autre partie de l'Afrique. Les bois y produisent différens arbres, dont quelques-uns sont très-grands; et on y trouve des éléphans, des buffles, etc. J'y ai vu aussi différentes espèces de papillons et de très-beaux oiseaux; mais ces derniers étaient tellement farouches, que je n'ai pu en apporter que deux.

S'il faut juger des Cafres par ceux que j'ai vus, dit M. le Vaillant, ils sont plus grands que les Hottentots des colonies, ou même que les Gonaquois; cependant ils ressemblent beaucoup aux derniers; mais ils sont plus robustes, et ont plus de fierté et de courage. Les traits des Cafres sont aussi plus agréables, car leur visage ne se rétrécit point vers le bas, et les os de leurs joues ne font point saillie d'une manière ridicule, comme ceux des Hottentots. Ils n'ont point non plus le visage large et plat, et les lèvres épaisses comme leurs voisins, les nègres du Mosambique; mais un contour bien formé, un nez agréable, des yeux pétillans et expressifs; de sorte que, mettant à part tous nos préjugés de couleurs, il y a dans ce pays plus d'une femme qui pourrait passer pour belle à côté d'une européenne. Elles ne s'enlaidissent point en se plâtrant les sourcils comme les Hottentots; mais elles ont le visage ciselé.

Les Cafres ne graissent jamais leurs cheveux, qui sont forts et bouclés; mais ils se oignent le reste du corps, dans le dessin de se rendre plus souples et plus robustes. Les hommes sont plus recherchés que les femmes dans leur parure; ils aiment beaucoup les colliers de grains et de cuivre; on les voit rarement sans bracelets aux jambes et aux bras. Ils sont faits de défenses d'éléphans, qu'ils coupent à une épaisseur convenable, et qu'ils polissent et arrondissent. Comme ces sortes de bracelets ne peuvent s'ouvrir, il faut les faire assez larges pour y passer la main, de manière qu'ils tombent ou s'élèvent suivant le mouvement du bras. Quelquefois ils en mettent de petits aux bras de leurs enfans: leurs bras grossissent, et cet ornement devient juste et fixe, circonstance qui leur plaît singulièrement.

Ils font aussi des colliers avec des os d'animaux, qu'ils polissent et blanchissent de la manière la plus parfaite. Quelques-uns se contentent d'avoir suspendu sur l'estomac l'os de la jambe d'un mouton, décoration qu'ils jugent aussi agréable qu'une mouche sur le visage d'une jolie femme. Les Cafres ne portent leurs ornemens que dans l'été: lorsqu'il fait froid, ils portent des *kross* faits de peaux de veau ou de bœuf, qui leur descendent jusqu'aux pieds. Une particularité qui mérite attention, et qui n'existe pas ailleurs, c'est que les femmes cafres attachent peu de prix aux ornemens. Dans le fait, elles sont bien faites et jolies, si on les compare aux autres sauvages; elles n'imitent jamais la profusion agreste de la coquetterie des Hottentots; elles ne portent même pas de bracelets de cuivre; leurs colliers, qui ressemblent à ceux des femmes gonaquoises, sont bordés de petits rangs de grains, et c'est la seule vanité qu'elles fassent paraître.

La peau que les femmes des Hottentots portent attachée sur leurs

reins, les femmes cafres la portent élevée jusqu'aux épaules; elle est attachée sur leur sein, qu'elle couvre. Elles ont, comme les hommes, un *kross* ou manteau de peau de veau ou de bœuf, sans poil; mais c'est seulement dans l'hiver ou le temps des pluies, que les deux sexes en font usage. Ces peaux sont aussi douces et aussi moelleuses que l'étoffe la plus fine. Quelque mauvais que soit le temps ou la saison, ni les hommes ni les femmes ne se couvrent jamais la tête. Quelquefois, il est vrai, j'ai vu la tête d'un Cafre ornée d'une plume attachée aux cheveux; mais cela ne se voit pas souvent.

Une partie de l'occupation journalière des femmes consiste à faire de la poterie, ouvrage qu'elles exécutent avec autant d'adresse que leurs maris; elles font encore une espèce de panier très-curieux, dont la contexture est si serrée qu'on y met du lait. Elles préparent aussi les champs que l'on se dispose à ensemencer; elles ratissent la terre plutôt qu'elles ne bèchent, au moyen d'une pioche de bois.

Les huttes des Cafres sont plus élevées et plus commodes que celles des Hottentots; c'est un hémisphère parfait. Elles sont construites en bois très-forts et rapprochés, et couvertes en dehors et en dedans, avec un mélange de terre, d'argile et de fiente de vache. L'ouverture ou entrée est si basse, qu'il faut, pour y pénétrer, se traîner sur les mains et les genoux; ce qui leur donne plus de facilité pour se défendre contre les animaux, ou les attaques soudaines d'un ennemi. Le foyer ou âtre est au milieu, et entouré par un bord circulaire qui s'élève de 2 ou 3 pouces.

Les terres de la Cafrerie, soit par l'effet de leur situation, soit par le nombre des petites rivières qui les rafraîchissent, sont plus fertiles que celles des Hottentots. Les Cafres se livrent à l'agriculture, ce qui prouve qu'ils ne sont pas naturellement errans.

« J'ai remarqué, continue M. le Vaillant, que malgré les belles forêts qui ornent la Cafrerie, et les pâturages délicieux qui y croissent et couvrent presque les animaux qui s'en nourrissent; malgré ces rivières et ces sources qui se croisent dans mille directions différentes, pour rendre ce pays riche et fertile, leurs bœufs, leurs vaches et presque tous leurs animaux sont beaucoup plus petits que ceux des Hottentots; différence, qui sans doute provient de la nature de la sève, et d'un certain fumet qui domine toute espèce de gazon. J'ai fait cette observation sur les animaux domestiques et sauvages, qui n'acquièrent jamais le volume de ceux qu'on élève dans les pays secs et fertiles par lesquels j'ai passé. »

L'industrie est un des traits principaux qui caractérisent les Cafres. Quelques arts appris, il est vrai, par nécessité, l'amour de l'agriculture, et un petit nombre de dogmes religieux, prouvent qu'ils sont plus civilisés que les peuples les plus rapprochés du Sud.

La circoncision, à laquelle ils se soumettent en général, prouve, ou qu'ils sont les descendans d'un peuple ancien, ou qu'ils ont seulement imité les habitans de quelque contrée voisine, dont ils ont perdu le souvenir; et, comme ils le disent, ils n'y attachent aucun sens religieux ni mystique.

Ils ont une haute idée de l'Etre suprême et de son pouvoir; ils croient en une vie future, où les bons seront récompensés et les méchans punis; mais ils n'ont aucune idée de la création; ils s'imaginent que le monde n'a point eu de commencement, et qu'il ne cessera jamais d'être ce qu'il est. Ils n'ont point de cérémonies sacrées, et ne prient jamais. Ils instruisent leurs enfans eux-mêmes; ils n'ont pas de prêtres, mais ils ont en place une sorte de sorciers ou musiciens qu'ils considèrent et estiment beaucoup.

Les Cafres sont gouvernés par un chef, ou roi, dont le pouvoir est très-limité; il ne reçoit point d'imposition, et n'a point de troupes à ses ordres; c'est le père d'un peuple libre : il n'est ni courtisé, ni craint, mais respecté et chéri, et souvent il est plus pauvre que nombre de ses sujets. Il peut prendre autant de femmes qu'il lui plaît; elles regardent comme un honneur de lui appartenir. Il est par conséquent nécessaire de lui donner une plus grande portion de terre à cultiver, et un plus grand nombre de bestiaux à garder et à nourrir. Les ressources pour les besoins de sa nombreuse famille se bornant à cela, il est souvent en danger d'être ruiné. Sa hutte n'est ni plus haute, ni mieux décorée que les autres. Toute sa famille et son sérail demeurent à l'entour de lui, et forment un groupe de 12 à 15 huttes; et généralement c'est lui qui cultive les terres environnantes.

Il est d'usage, parmi les Cafres, que chacun ramasse son grain. C'est leur nourriture favorite, et ils le broient en l'écrasant entre deux pierres. Les familles vivent séparément, et chacune étant entourée de sa plantation de blé, il en résulte qu'une petite horde occupe parfois une lieue carrée de pays, chose que l'on ne voit jamais parmi les Hottentots.

Les différentes hordes étant séparées, il est nécessaire qu'elles aient des chefs particuliers; et c'est le roi qui les nomme. Quand il y a quelque chose à communiquer, il les mande, et leur donne des ordres, ou plutôt des avis, que chaque chef communique ensuite à sa horde respective.

L'arme principale du Cafre est la lance, ou *assagay*, ce qui montre en lui une disposition à être tout à-la-fois intrépide et fier, et à mépriser, comme au-dessous de son courage, le dard empoisonné, si usité parmi les peuples qui l'avoisinent. Il cherche à rencontrer son ennemi face à face, et ne lance jamais son arme qu'à découvert. A la guerre, il porte un bouclier d'environ trois pieds de haut, fait de la partie la plus épaisse d'une peau de buffle : cette arme le défend des flèches et de l'assagay, mais ne le garantit pas des balles. Les Cafres font aussi usage, avec beaucoup de dextérité, d'une massue d'environ deux pieds et demi de long, faite d'un seul morceau de bois, de trois ou quatre pouces d'épaisseur dans la partie la plus grosse, et qui diminue par gradation vers l'une des deux extrémités. Dans une mêlée, ils frappent avec cette arme, ou la jettent souvent à la distance de quinze ou vingt pas; et rarement alors elle manque son effet.

Dans ce pays, la souveraineté est héréditaire; le fils aîné succède toujours à son père. A défaut d'héritiers mâles, ce n'est point le frère du roi qui le remplace, mais l'aîné des neveux; et si le roi n'a

ni enfans ni neveux, les chefs des différentes hordes nomment un roi. Alors, quelquefois l'esprit de parti l'emporte, ce qui donne lieu à des factions et à des intrigues dont l'issue est généralement sanglante.

La polygamie est en usage parmi les Cafres ; leurs mariages sont même plus simples que ceux des Hottentots : les parens de l'époux sont toujours satisfaits de son choix ; ceux de la fille font quelquefois des difficultés, mais ils refusent rarement leur consentement : après cela, ils se réjouissent, boivent et dansent ensemble des semaines entières, selon la richesse des familles ; mais les fêtes n'ont jamais lieu que pour les premières noces. Ils n'ont point d'autres instrumens de musique que ceux en usage chez les Hottentots : quant à leurs danses, les pas ont assez de ressemblance avec ceux des Anglais.

A la mort du père, les fils et la mère partagent entre eux ce qu'il leur a laissé. Les filles n'ayant rien à prétendre, restent avec leur mère ou leurs frères, à moins que quelque homme ne veuille les prendre. Si cette circonstance a lieu pendant la vie des père et mère, elles reçoivent du bétail en proportion de la richesse de leur père. Rarement on enterre les morts ; mais ils sont enlevés du *Kraal* par leurs familles, et déposés dans un fossé profond, commun à toute la horde dans ces occasions. Les bêtes féroces viennent s'en repaître, et par ce moyen l'air est préservé de ces vapeurs nuisibles que la putréfaction occasionnerait. Les honneurs de la sépulture ne sont dus qu'aux rois ou chefs de hordes : on couvre leurs corps avec des tas de pierre, en forme de dôme.

« Je ne connais point le caractère des Cafres, relativement à l'amour et à la jalousie ; mais je crois qu'ils ne sont atteints de la dernière passion qu'à l'égard de leurs compatriotes. Ils cèdent volontiers leurs femmes pour une légère contribution, au premier homme blanc qui montre de l'inclination pour elles. »

TOPOGRAPHIE.

Royaumes et villes.

CAFRERIE. = Le nom de Cafrerie que l'on donne à toute cette partie de l'Afrique qui est entre le Congo, la Nigritie, l'Abyssinie et la mer, lui a été d'abord assigné par les Arabes mahométans, dans la langue desquels le mot *Cafre* signifie infidèle. La Cafrerie est fort étendue ; elle peut se diviser en trois parties ; la *Septentrionale*, qui contient tous les pays qui sont au milieu de l'Afrique, et dont nous avons parlé plus haut ; la *Méridionale*, où est le Cap de Bonne-Espérance ; et l'*Orientale*, qui comprend le Monomotapa.

CAFRERIE MERIDIONALE. = C'est cette partie de la Cafrerie qui est le pays le plus méridional de l'Afrique. Elle confine du côté du N. O. au royaume de Benguela, et du côté du N. E. au Monomotapa, s'étendant depuis le Cap-Nègre jusqu'à la rivière de Manica ou du Saint-Esprit. Ce pays est peu habité et presque inculte, quoique le terrain soit bon en quelques endroits où l'on recueille des blés et des fruits. On y trouve aussi beaucoup de pâturages, où l'on nourrit des bestiaux : les brebis n'ont point de laine, mais du poil ; il s'y trouve aussi beaucoup de bœufs. Les habitans les échangent pour de l'eau-de-vie et du tabac. Les bois sont remplis de différentes espèces de bêtes sauvages. L'air y est plus froid que chaud, sur-tout vers le Cap de

Bonne-Espérance ; mais il est par-tout si sain, que ses habitans y vivent ordinairement plus de cent ans. Ce pays est habité par divers peuples, qui ont chacun leur chef. Les Cimbebas, qui habitent au N. O., ont un roi nommé *Mataman*. On a donné le nom général de *Hottentots* à ceux qui occupent la partie la plus méridionale, parce qu'ils ont presque toujours ce mot à la bouche. Toute cette grande pointe de terre qui termine l'Afrique, se nomme *Cap de Bonne-Espérance*. Cependant elle se divise en trois. La plus occidentale se nomme simplement *le Cap de Bonne-Espérance* ; celle du milieu s'appelle *Cabo Falso* ou *Cap Fourchu* ; la troisième, qui est la plus orientale, s'appelle le *Cap des Aiguilles*.

CAP DE BONNE-ESPÉRANCE.—Cette colonie s'étend de l'O. à l'E., depuis la pointe du cap jusqu'au pays des Cafres ; et du N. au S., depuis la rivière Koussie jusqu'à la pointe du cap ; elle est bornée au S. par Fish, rivière : sa longueur est de 193 lieues, et sa largeur de 101, contenant 14,235 lieues carrées ; elle est située entre les 16e et 26e d. 10 m. de long. E., et les 30e et 35e d. de lat. S. Ce pays, indépendamment de la ville du Cap, n'est peuplé que de 15,000 habitans, qui possèdent chacun un terrain d'une lieue carrée qui est incapable de rien produire, et n'est pas même propre à faire des pâturages pour les bestiaux. La saison la plus agréable est le printemps, qui commence au 21 septembre. L'été se fait sentir au 22 décembre. L'automne commence au 2 mars ; le temps est généralement variable. Enfin l'hiver commence au 22 juin. Cette saison est marquée par des tempêtes, des pluies et du froid. A latitude égale, il fait plus froid dans la partie méridionale du globe que dans la partie septentrionale. Les vents du S. E. soufflent depuis octobre jusqu'en avril. La moitié au moins de la colonie du Cap se compose de deux terrains, savoir de grandes plaines, dont la superficie d'une argile dure et impénétrable, les condamne à une stérilité et une sécheresse éternelles. Le reste du terrain consiste en de vastes chaines de montagnes décharnées qui courent E. et O., excepté celle qui commence à False-Bay, vis-à-vis du Cap proprement dit, et dont la direction est vers le N., le long de la côte de l'O., jusqu'à l'embouchure de la rivière des Eléphans ; ce qui renferme une étendue de 70 l. La première grande chaine de montagnes qui s'étend de l'E. à l'O., renferme, entre elle et le bord de la mer, sur la côte du S., un espace de terrain irrégulier, variable depuis 7 jusqu'à 20 lieues ; le sol en est fertile, arrosé de plusieurs ruisseaux. Les pluies y sont abondantes, et le voisinage de la mer y rend la température plus douce et plus égale que dans les cantons les plus reculés de la colonie. La grande chaine la plus voisine est le *Zwarteberg*, ou montagne Noire ; elle est beaucoup plus élevée et plus inégale que la première. Le troisième rang de montagnes est le *Nieuweldt Gebergte*. Cette chaine, ainsi qu'une partie de la seconde, renferme le grand *Karou*, ou désert aride, qu'aucune créature humaine ne peut habiter. Ce désert forme le troisième étage du midi de l'Afrique. Sa longueur de l'E. à l'O. est depuis de 100 lieues, et sa largeur de 80. Depuis la côte de l'O., en entrant dans l'intérieur du pays, le continent s'élève graduellement jusqu'aux montagnes de *Roggeveld*, qui sont les plus élevées de ce côté ; elles se réunissent à celles de *Nieuweldt*. Toute l'étendue du pays situé au N. du Cap est beaucoup moins peuplée et plus stérile que la partie orientale, dont la beauté et la fertilité augmentent à mesure qu'on s'en éloigne. La colonie du Cap est divisée en 4 districts, savoir : celui du *Cap*, à l'O. ; celui de *Stellenbosch* ou *Drankensten*, au N. O. ; celui de *Zwellendum*, au S., et celui de *Graff Reynet*, au N. E.

LE CAP.—*Le Cap*, capit., est un fort considérable et maintenant une ville propre et bien bâtie en briques, avec des canaux ; les rues se coupent à angles droits, et sont tirées au cordeau ; mais elles ne sont pas pavées. C'est le rendez-vous de tous les vaisseaux qui vont aux Indes et qui en reviennent. Plus de 150 vaisseaux par an s'y fournissent de rafraichissemens ; mais sur-tout les Hollandais, à qui il appartient. Entre les avantages que présente ce cap fameux, est celui de faire descendre les malades à terre. Ils y sont parfaitement soignés dans un magnifique hôpital, et qui peut contenir 6 à 700 malades, pourvu de médecins et de chirurgiens, aussi bien qu'aucun hôpital qui soit en Europe. Les Hollandais avaient aussi

en ce lieu des magasins remplis de toutes sortes d'agrès. Près do fort est le beau jardin qui appartenait à la compagnie hollandaise des Indes ; il a 1,411 pas de longueur sur 235 de largeur. On y voit aussi une belle ménagerie. Les habitans du Cap sont industrieux et recherchent beaucoup les douceurs de la vie ; ils sont hospitaliers et sociables, quoique accoutumés à louer leurs appartemens aux étrangers pendant leur relâche. Les Hollandais, pour s'y établir, commencèrent par acheter, en 1650, d'un chef du pays, une lieue de terrain. Ils y bâtirent un fort de bois, où ils mirent 12 pièces de canon. Mais en 1680, ils y ont bâti un fort de pierre de taille, garni de plus de 60 pièces d'artillerie. Ils ont formé peu-à-peu une ville, et leur colonie s'étant augmentée, ils se sont avancés dans le pays jusqu'à plus de 80 lieues : ils y ont plusieurs bons établissemens. Dans les lieux voisins du Cap, ils y ont planté des vignes qui produisent de bons vins, appelés *vins du Cap*. Le pays abonde en volaille. Les habitans en état de porter les armes, forment une milice d'environ 40,000 hommes, sans compter la garnison du fort, qui est de 1,000 soldats. Il y a des familles hollandaises, des protestans français, mais beaucoup plus d'allemands. Toutes les nations qui abordent au Cap sont obligées de payer le droit d'ancrage et autres péages. Les Anglais prirent le Cap de Bonne-Espérance le 16 septembre 1795. Le 16 août 1796, dans la baie de *Saldanha*, près du Cap, sous les ordres de l'amiral Elphingstone, les mêmes se rendirent maîtres de toute la flotte hollandaise, commandée par l'amiral Lucas, sans tirer un seul coup de canon.

ROBIN.—Cette petite île est au N. O. C'est là qu'on relègue les malfaiteurs, qui y cultivent. Ils n'en sortent qu'en temps de guerre, pour être enfermés au Cap

ZWELLENDAM. — Ce district se compose de tout le pays compris entre les montagnes Noires et le bord de la mer ; il est borné à l'E. par la rivière *Camtoos*, frontière où commence celui de Graff Reynet. Le nombre des familles qu'il contient s'élève à 5 ou 600, et la population entière peut monter à 3,000 blancs. On compte dans tout le district 2 Hottentots et 5 esclaves par famille ; il fournit au Cap un grand nombre de chevaux. Les revenus des fermiers de ce canton proviennent du bois de construction qu'ils exploitent, de leurs grains, beurre, savons et fruits secs.

Maintenant les Hottentots soumis aux fermiers hollandais, sont faibles, sans défense, et dans leur état présent les plus misérables peut-être de l'espèce humaine. Chassés de leurs possessions, de leur pays, et enfin privés de leur liberté, ils n'ont transmis à leurs enfans qu'une existence en comparaison de laquelle l'esclavage est un bonheur. Il est probable que cette misère ne s'étendra pas à une postérité bien reculée. Le nom hottentot tombera dans l'oubli. Depuis quelques années leur nombre a prodigieusement diminué ; et on a remarqué généralement que, par-tout où les Européens se sont établis chez des peuples moins civilisés, les naturels, témoins ceux de l'Amérique, se sont toujours insensiblement dissipés, et ont fini par disparaître entièrement (1).

CÔTE DE NATAL et BAIE DE DELAGOA.—Depuis le Cap jusqu'à la pointe de *Natal*, au N. E., et même au-delà, la côte est stérile, déserte, et sans aucun port connu. La baie de *Delagoa*, au N. du port Natal, est souvent fréquentée par les vaisseaux employés dans les parties méridionales à la pêche de la baleine. Une des principales rivières qui entrent dans la baie, est celle de *Mafumo*. Le pays abonde en riz, maïs, arbres à fruits, plantes utiles, notamment la canne à sucre. Les animaux sauvages sont le tigre, le rhinocéros, l'antilope. Les naturels, grands et robustes, se tatouent ; ils sont gais et doux. Les articles d'importation consistent en toiles bleues, vieux draps, anneaux de cuivre, fil d'archal du même métal, grains de verre, tabac et pipes. Le poisson est commun et excellent ; et l'île des *Daims* fournit des tortues.

CAFRERIE ORIENTALE.— Cette partie est entre la Manica ou rivière do Saint-Esprit, et celle de Zambèze ou Cuama, s'étendant depuis les montagnes de Lupata, ou l'*Epine du*

(1) Voyage de Barrow, dans la partie méridionale de l'Afrique, en 1797.

monde, jusqu'à la mer. Elle contient ce qui formait autrefois les Etats du Monomotapa, dont plusieurs royaumes ont secoué le joug. C'est un pays où il y a des mines d'or, et dont les fleuves en entraînent beaucoup avec leurs eaux : c'est pour cela que les Portugais ont appelé le Monomotapa, qui était autrefois un prince très-puissant, l'*empereur de l'or*. Ce pays est borné au N. par le Monoémugi ; à l'E. par l'Océan ; au S. par la Cafrerie Méridionale ; et à l'O. par des contrées inconnues. L'air est tempéré, et le sol est fertile en riz, fruits et cannes à sucre. On y trouve aussi des bestiaux, beaucoup d'éléphans et d'autruches. Ses habitans sont bien faits, robustes, fort noirs, plus guerriers et plus spirituels que leurs voisins. Ils ont autant de femmes qu'ils en peuvent prendre. Leur religion est la païenne, quoiqu'ils reconnaissent un Dieu créateur de l'univers. Les Portugais s'y établirent en 1760; mais quelque temps après ils furent massacrés et chassés par les habitans. Ce pays, selon Delisle et d'Anville, et d'après les nouvelles relations, se divise en cinq royaumes, qui sont, du S. au N., le royaume de *Monomotapa-propre*, ou *Mocaranga*, celui de *Manica*, celui de *Sofala*, ou de *Quitevé*, celui de *Sabia*, et celui d'*Inhambane*.

MONOMOTAPA-PROPRE, ou MOCARANGA. — Ce royaume est environné par le Zambèze ou Cuama, excepté du côté du S. Son prince est respecté comme une divinité par ses sujets, qui ne lui parlent qu'à genoux. Les marques de sa dignité sont une petite houe qu'il porte à la ceinture, et deux petits dards qu'il tient à la main. Ce sont des symboles : la houe est pour avertir ses peuples qu'ils doivent s'appliquer à l'agriculture ; un des dards signifie qu'il doit punir les méchans, et l'autre qu'il doit défendre ses sujets contre leurs ennemis. Il entretient un feu qu'il envoie renouveler chaque année dans tous les Etats des princes ses vassaux. En 1561, l'empereur de Monomotapa fut baptisé, avec toute sa cour, par un jésuite portugais, qu'il fit mourir peu de temps après, à l'instigation de quelques Arabes. L'armée de ce souverain n'est composée que d'infanterie. Le pays n'a pas de chevaux, et les maisons sont de bois.

Zimbaoé, résidence de cet empereur, est peu éloignée de la *Zambèze*, entre *Tete* et *Lena*, qui sont deux forts aux Portugais. *Massapa* est dans le meilleur pays, près du Mont-Jura, où il y a d'abondantes mines d'or.

MANICA. — Ce royaume, qui est au S. O. du précédent, a un roi nommé *Chacanca*. Il y a aussi des mines d'or. La capitale porte le même nom.

QUITEVÉ ou SOFALA. — Le premier nom de ce royaume est celui du roi, et le second celui du pays. Il est au S. E. du Monomotapa-propre, avec lequel plusieurs auteurs le confondent. L'or et l'ivoire y sont fort communs.

Sofala est une petite ville sur le bord de la mer, un peu au N. de l'embouchure de la rivière du même nom. Lorsque les Portugais s'en emparèrent en 1566, il y avait un prince qu'ils rendirent leur vassal. Ils y ont bâti une forteresse qui assure leur commerce avec les Cafres, qui apportent l'or de Manica, et l'ivoire. Sofala a aussi le nom de *Saphira*, et plusieurs auteurs croient que c'est l'*Ophir* où Salomon envoyait sa flotte.

SABIA. — Ce royaume est au S. de Sofala, et à l'E. de Manica. Le roi s'appelle *Sedenda*. La capitale, appelée *Manbone*, est près de la mer.

INHAMBANE. — Ce royaume est au S. du précédent, et vers l'embouchure de la rivière du Saint-Esprit. Le roi se fit baptiser avec toute sa cour en 1560, par les Portugais, à qui il procura la connaissance du Monomotapa.

Tonge, capitale, est au N. E.

Inhaqua, fort aux Portugais, au S. C'est où commence leur gouvernement de *Mosambique*, qui s'étend sur la côte de Zanguebar.

Histoire. — L'histoire du continent de l'Afrique est peu connue, et probablement elle ne fournit point de matériaux qui méritent de la faire connaître davantage. Nous apprenons des anciens, qui naviguèrent sur une grande partie des côtes de l'Afrique, que les habitans de ce continent étaient, il y a environ 2,000 ans, aussi policés qu'ils le sont aujourd'hui, et qu'à peu de chose près ils n'avaient, de l'espèce

humaine, que la forme. On n'en peut trouver la raison qu'en supposant, ou que la nature a placé quelque barrière insurmontable entre les natifs de cette partie de l'Afrique et les habitans de l'Europe, ou que les premiers, accoutumés depuis si long-temps à la vie sauvage, et dégénérant d'âge en âge, sont devenus à la fin à peine capables de faire quelques progrès dans la civilisation ou les sciences. Il est très-certain que toutes les tentatives des Européens, et notamment des Hollandais du cap de Bonne-Espérance, n'ont pu autrefois faire la moindre impression sur ces mortels sauvages, ni leur donner le moindre goût, pas même l'idée de la manière de vivre des Européens.

Les Portugais sont souverains de la plus grande partie de la côte, et plusieurs princes noirs sont leurs tributaires. Quelques princes indépendans ont des possessions étendues, notamment les rois de Dahomet et de Widah, les plus remarquables de tous par l'infâme commerce des esclaves. Il y a environ 200 ans que les nations de l'Europe font avec l'Afrique le commerce de la chair humaine, et encouragent parmi les noirs les guerres, la rapine, la désolation et le meurtre, pour approvisionner les îles occidentales de cette marchandise. Le nombre des malheureux que l'on exporte de l'Afrique tous les ans, a excédé 100,000. Souvent une force armée cerne leurs villages pendant la nuit; les habitans sont condamnés à une captivité perpétuelle, et plusieurs viennent de 550 lieues au-delà du bord de la mer.

Un officier de marine a visité dernièrement tous les chefs des nègres dans les établissemens anglais, depuis Sainte-Apolline jusqu'à Athera, c'est-à-dire dans une étendue de plus de 80 lieues : il a trouvé la police établie, et la punition de tous les crimes réglée par le commerce des esclaves. Ceux qui commettent des crimes ou des meurtres condamnés par les lois, sont, sur la décision de douze anciens, vendus pour l'usage de leur gouvernement, et l'entretien de leurs chefs. Le vol, l'adultère et le meurtre sont les plus grands crimes; et quand on les découvre, toute la famille des coupables est condamnée à l'esclavage. Mais, tout individu qui l'est pour le crime de ses parens, peut se racheter en fournissant deux esclaves en sa place; ou bien, lorsque c'est un homme qui commet un des crimes capitaux que l'on vient de nommer, tous les mâles de la famille sont condamnés à l'esclavage : si c'est une femme, toutes les femelles sont vendues. Ce commerce de crimes rend les chefs vigilans. Les planteurs anglais, qui les achètent, ne se donnent point la peine de les instruire dans la religion, ni de leur faire oublier l'oppression exercée envers eux ; tout ce qui tend à ce but paraît leur répugner : encore les Portugais et les Espagnols, dans leurs établissemens, réussissent-ils à les instruire, autant à l'avantage du commerce, qu'à celui de la religion. C'est par l'amour du christianisme et les avantages qui l'accompagnent, que les esclaves anglais saisissent toutes les occasions de déserter, pour passer dans les établissemens de ces nations.

ILES DE L'AFRIQUE.

Les iles de l'Afrique, dont nous allons traiter, sont situées les unes dans l'Océan Indien, et les autres dans la Méditerranée et dans l'Océan Atlantique.

ILES DANS L'OCÉAN INDIEN.

BABEL-MANDEB. — L'ile de Babel-Mandeb donne son nom au détroit qui est à l'entrée de la mer Rouge, où elle est située à 12 deg. 50 min. lat. N., et à 42 deg. 50 min. de long. E. Elle est à environ une lieue, tant de la côte d'Arabie que de l'Abyssinie. Les Abyssins ou Ethiopiens, et les Arabes, se disputèrent autrefois avec fureur la possession de cette ile, parce qu'elle est à l'entrée de la mer du Sud, et qu'elle assure une communication avec l'Océan. Elle était autrefois le seul passage par lequel les marchandises de l'Inde parvenaient en Europe; mais depuis la découverte du cap de Bonne-Espérance, le commerce par la mer Rouge est peu considérable. L'ile est peu importante par elle-même, parce que c'est un morceau de terre sablonneux et stérile, qui n'a pas deux lieues de circonférence.

COMORE. — Ces iles, au S. O. de celle de Socotora, sont au nombre de cinq, *Anjouan*, *Mayotte*, *Moheli*, *Angazia* et *Comore*. Elles sont fertiles en riz, oranges, limons, sucre, cocos et gingembre, et situées entre les 12 et 14e deg. de lat. S., et entre les 42 et 47e deg. de long. E., à égale distance de Madagascar et du continent de l'Afrique.

ANJOUAN. — C'est la principale de ces iles, les autres en sont tributaires; elle a environ 10 lieues de long sur 5 de large; elle produit beaucoup de vivres, et de ces espèces de fruits que l'on trouve entre les Tropiques. Les bâtimens de l'Inde, expédiés pour Bombay, y prennent ordinairement des rafraîchissemens. Les habitans sont nègres et mahométans; ils traitent les Européens avec beaucoup d'humanité.

MADAGASCAR. — Cette ile, au S. E. de celle de Comore, est la plus grande des iles de l'Afrique. Elle est située entre les 12e et 26e deg. de lat. S., et les 42e et 48e deg. de long. E., à 100 lieues S. E. du continent de l'Afrique. Elle a près de 260 lieues de long du N. au S., et en général entre 66 à 100 lieues de large. La mer a un mouvement très-rapide, et est extrêmement houleuse entre cette ile et le continent du cap de Bonne-Espérance. C'est un canal ou passage par lequel tous les bâtimens européens qui vont dans l'Inde ou qui retournent, passent généralement, à moins que la tempête ne les en empêche.

Cette île peut contenir environ 200 millions d'acres d'excellentes terres, arrosées par des rivières ou des ruisseaux, qui descendent d'une longue chaine de montagnes. Cette chaine court dans la même direction que l'île, et sépare la côte orientale de l'occidentale, en s'approchant néanmoins plus près de la première. Les deux montagnes les plus hautes sont *Vigagora* au N., et *Bostistmeni* au S. L'aspect de l'île est frappant, et offre des scènes grandes et pittoresques, qui diversifient; des précipices, des cataractes et d'immenses forêts.

Madagascar est un pays agréable, attrayant et fertile; il abonde en sucre, en miel, en vin, arbres fruitiers, végétaux, gomme de prix, blé, bestiaux, volaille, pierres précieuses et fer; il produit aussi un peu d'argent, du cuivre, de l'acier et de l'étain; du cristal de roche, des topazes, des saphyrs et du jaspe tacheté. Les autres productions consistent en lin, cannes à sucre, riz, cocos, bananes, tabac, indigo, coton, poivre, gomme-laque, benjoin, ambre, ambre gris, bétel, gingembre, cannelle, grenades, etc. L'air est en général tempéré, et on le dit très-sain, quoique le climat soit chaud. Les habitans, d'une taille au-dessus de la moyenne, sont de diverses couleurs et de différentes religions: les uns sont blancs, les autres nègres; quelques-uns sont mahométans, et

d'autres sont païens. Les blancs et les basanés qui habitent les côtes sont descendus des Arabes, comme on le voit par leur langage et leurs cérémonies religieuses ; mais ils n'ont ni mosquées, ni temples, ni culte établi, excepté qu'ils font des sacrifices d'animaux dans plusieurs occasions, par exemple, lorsqu'ils sont malades, lorsqu'ils plantent des ignames ou du riz, quand ils tiennent leurs assemblées, circoncisent leurs enfans, déclarent la guerre, entrent dans des maisons nouvellement bâties, ou enterrent leurs morts. Plusieurs observent le sabbat des juifs, ont quelques notions de l'histoire sacrée, de la création et de la chute du premier homme, de même que de Noé, Abraham, Moïse et David : d'où l'on conjecture qu'ils sont les descendans de juifs qui s'y établirent autrefois, sans qu'on sache quand ou comment. Cette île fut découverte par les Portugais en 1506, et les Français en prirent possession en 1641 ; mais le peuple ne put s'accommoder de leur gouvernement, et ils en furent chassés en 1652. Les Anglais et les Hollandais ont aussi tenté de s'y établir ; mais ils l'ont aussi abandonnée, nonobstant sa position avantageuse sur la route des Indes, et la variété de ses productions. Depuis ce temps, les naturels en ont eu seuls la possession ; ils sont gouvernés par plusieurs petits princes qui se font la guerre pour se procurer des esclaves et du pillage.

Pour faire mieux connaître cette île, nous allons rapporter ce qu'en a dit M. de Commerson, qui a fait le tour du monde avec M. de Bougainville, dans une lettre à M. Lalande, datée de l'île de Bourbon, du 18 avril 1771. « Quel admirable pays que Madagascar, par ses riches productions ? C'est là la véritable terre de promission pour les naturalistes. Les habitans sont à-la-fois paresseux et intelligens, doux et terribles. Ils ont toujours bien reçu les Européens ; mais ils les ont souvent égorgés. Les Portugais, les Hollandais et les Français en ont été massacrés tour-à-tour ; mais j'ose croire qu'ils ne se seraient jamais portés à cet excès de cruauté, si par des vexations atroces on ne les eût forcés de sortir de leur caractère ; car ils sont vraiment bons et hospitaliers. Une forte preuve de leur bonté, douceur et humanité, c'est que, dans un temps où il fallait respectivement se tenir sur ses gardes, j'ai parcouru toute la partie la moins bien famée de l'île, en caleçon et en veste, un jonc à la main, et j'ai trouvé par-tout un favorable accueil. Les *Malgaches*, comme on appelle les naturels, sont spirituels et adroits, mais livrés à la plus grande paresse... L'air est incomparablement plus sain dans la partie méridionale, qui est habitable toute l'année, que dans la septentrionale, où, depuis décembre jusqu'en mai, il est des plus funestes aux Européens ; mais on y trouve par contre, des subsistances en plus grande abondance, le bétail, les grains, les bois précieux, les gommes, les résines. On trouve dans les plus hautes montagnes de l'intérieur de l'île, une race de pygmées, qui forment un corps de nation considérable, et appelés *Quimos* en langue *madécasse*. Le caractère naturel et distinctif de ces petits hommes, est d'être plus pâles en couleur que tous les noirs connus ; d'avoir les bras très-allongés, de façon que la main atteint au-dessous du genou, sans plier le corps, et de plus, pour les femmes, de marquer à peine leur sexe par les mamelles, hors l'état de nourrice ; encore assure-t-on que la plupart sont obligées de recourir au lait de vache pour nourrir leurs enfans. Les Quimos passent pour être, de tous les peuples de l'île, les plus spirituels, les plus actifs, les plus belliqueux. Leur courage est, si on peut parler ainsi, en raison double de leur taille. Jamais ils n'ont pu être opprimés par leurs voisins, qui ont souvent cherché à les subjuguer. Ce qui constate leur bravoure, c'est qu'ils n'ont pas, comme eux, l'usage des armes à feu, et qu'ils leur sont très-inférieurs en nombre. Il est vrai qu'il serait aussi dangereux que difficile de les poursuivre parmi leurs rochers. D'ailleurs ils évitent la guerre autant que possible, préférant de livrer à leurs ennemis une partie de leurs nombreux troupeaux, qui sont l'objet auquel on en veut. Ils vivent de la chair de leurs bestiaux, de riz, de légumes, de racines et de divers fruits qui croissent sur leurs montagnes, ou ils élèvent un grand nombre de bestiaux, parmi lesquels on voit beaucoup de bœufs à bosse et de moutons à grosse queue. Ils ne communiquent ni par le commerce, ni par des alliances, avec les différentes castes dont ils sont en-

vironnés ; mais ils tirent tous leurs besoins du sol qu'ils possèdent. Leurs armes sont des zagaies et des traits qu'ils lancent on ne peut pas plus juste... Dans mon dernier voyage au Fort-Dauphin, M. Modave, dernier gouverneur, qui m'avait précédemment procuré une partie de ses observations, me fit voir parmi ses esclaves une femme Quimosse. Elle était âgée d'environ 30 ans, haute de 3 pieds 8 pouces. Sa couleur était bronzée, mais plus claire qu'elle ne l'est ordinairement parmi les nègres. Dans sa petite taille elle était fort membrue, et ressemblait moins à une petite personne d'une complexion faible, qu'à une femme de proportions ordinaires dans le détail, mais raccourcie dans sa hauteur. Ses bras étaient longs, comme j'ai dit ci-dessus, ses cheveux courts et laineux. Sa physionomie, assez bonne, se rapprochait plus de l'européenne que de la malgache. Elle avait habituellement l'air riant. Ses tempes étaient ridées. Elle avait dans le caractère un grand fonds de douceur et de complaisance, à en juger par sa conduite ; car elle ne parlait pas français. J'examinai sa gorge, et je ne lui trouvai des mamelles que le bouton, comme à une fille de dix ans, sans aucune flaccidité de la peau qui pût faire croire qu'elles fussent passées. »

Port aux Prunes est à l'Est, vers le 19e degré de lat. S. Il paraît que les Européens y abordent quelquefois. Le pays des environs est riche ; les pâturages y sont abondans.

Antongil, à l'E. Cette baie, sous le 17e deg., est admirable pour sa grandeur, la bonté de son fond, la sûreté qu'elle donne aux vaisseaux, et la fertilité du terroir d'alentour.

SAINTE-MARIE.—Cette ile, au S. de la baie d'Antongil, à 2 lieues des côtes, est une petite ile d'où les Français négocient avec Madagascar. Elle a 11 lieues de longueur sur 8 de largeur, et est bordée de rochers et arrosée de petits ruisseaux et de sources. Elle est très-fertile, sur-tout en riz. L'air y est extraordinairement humide, et il y pleut fort fréquemment. On trouve sur ses côtes du corail et de l'ambre gris. Elle est habitée par 5 ou 600 nègres, qui n'ont jamais voulu s'unir en rien avec les chrétiens.

ILES DE SÉCHELLES, RODRIGUE, DE FRANCE et DE LA RÉUNION. — Ces îles appartiennent aux Français. Elles forment deux départemens : les îles de Séchelles, jointes à celle de la Réunion, en forment un ; l'île Rodrigue, jointe à celle de France, en forme un autre.

SÉCHELLES. — Ces îles sont situées au N. E. de celle de Madagascar, entre les 4e et 9e deg. de lat. S., et entre les 53e et 58e deg. de long. E. On leur donne aussi le nom d'*îles de l'Amirante*. Elle sont au nombre de six, et voisines les unes des autres. Elles abondent en riz et en palmiers. Les habitans ont le teint fort basané.

RODRIGUE. — Cette île est située au S. E. des îles de Séchelles, au 20e deg. de lat. S., et au 61e deg. de long. E. Elle a 5 lieues de long sur 2 de large. Elle produit du riz et des fruits, mais elle a peu d'habitans.

ISLE-DE-FRANCE. — Cette île est située à l'O. de celle de Rodrigue, au 20e deg. de lat. S., et au 56e de long. E. Les Hollandais, qui abordèrent les premiers dans cette île en 1598, l'appelèrent *Maurice*, en l'honneur du prince Maurice, leur stathouder. Elle est de forme ovale, et a environ 50 lieues de circonférence. Son port est bon, et peut contenir environ cinquante gros bâtimens, à l'abri de tous les vents. Il y a cent brasses d'eau à l'entrée. Le climat est excessivement sain et agréable. Les montagnes, qui sont en grand nombre et si élevées que leurs sommets sont couverts de neige, produisent la meilleure ébène du monde. On y trouve encore différentes espèces de bons bois, dont deux ressemblent beaucoup à l'ébène, pour la qualité : l'un est rouge, et l'autre aussi jaune que de la cire. L'île est arrosée par plusieurs jolies rivières, bien poissonneuses ; et quoique le terrain ne soit pas des plus fertiles, il produit beaucoup de tabac, de riz, de fruits, bananes, ignames, cannes à sucre, tabac, aloès. On y a introduit la culture de la muscade, de la cannelle, de l'arbre à pain, du clou de girofle et de l'indigo. Elle nourrit une grande quantité de bestiaux, de bêtes fauves, de chèvres et de moutons. Cette île, qui appartenait autrefois aux Hollandais, est aujourd'hui en la possession des Français. Pop. 10,000 blancs, et 12,000 noirs. Le *Port-Nord-Ouest*, auparavant le *Port-Louis*, est le chef-lieu de l'île.

ILE DE LA RÉUNION, ou BOURBON. — Cette île est située à l'O. de celle de

France, au 25e deg. de lat. S., et au 54e de long. E. Elle est à près de 150 lieues à l'Est de Madagascar, et elle a environ 30 lieues de tour. Les Hollandais la découvrirent en 1505, et l'appelèrent *Mascarenhas*; elle était déserte. Il y a dans cette île plusieurs bons mouillages, principalement au N. et au S.; mais à peine y trouve-t-on un seul port où les bâtimens puissent être à l'abri de ces ouragans qui durent pendant la mousson. En effet, la côte est tellement entourée de rochers à quelques pieds au-dessous du niveau de l'eau, que, dans tous les temps, il est dangereux de naviguer près de terre. A la pointe du S., il y a un volcan, d'où il sort continuellement des flammes, de la fumée et du salpêtre, avec un bruit effrayant, qui, la nuit, épouvante les navigateurs. Le climat de cette île est sain, quoique extrêmement chaud, parce qu'il est rafraîchi par des vents froids qui, le matin et le soir, soufflent alternativement de la mer et de terre. Quelquefois pourtant des ouragans terribles ébranlent l'île entière presque jusque dans ses fondemens; mais ordinairement tous les mauvais effets se bornent à la frayeur qu'ils donnent aux habitans. L'île abonde en ruisseaux et en sources, en fruits, pâturages et troupeaux, et excellent tabac, que les Français y ont transplanté; en aloès, poivre blanc, ébène, palmiers, et autres espèces de bois et arbres à fruit. Plusieurs arbres y fournissent de la gomme odoriférante. Le café y est excellent, et ne le cède en qualité qu'à celui de Moka. Cette île produit des raisins, du benjoin d'une excellente espèce, et en grande quantité. Dans les rivières, on trouve de bon poisson; dans la mer, des tortues; et dans toutes les parties du pays, du gros bétail, des cochons et des chèvres. Sur le bord de la mer, on rencontre de l'ambre gris, du corail, et les plus beaux coquillages. Les bois sont remplis de tourterelles, de perroquets, de pigeons, et d'une grande variété d'autres oiseaux agréables à la vue, et excellens au goût. Les Français commencèrent à s'y établir en 1662, après qu'ils eurent été chassés de Madagascar. Il sont à présent quelques villes considérables: c'est là que leurs bâtimens des Indes relâchent pour prendre des rafraîchissemens. *S. Denis* est le chef-lieu de l'île.

ILES DANS LA MÉDITERRANÉE.

LAMPEDOUSE. — Cette petite île de la mer d'Afrique, sur la côte de Tunis, à 20 lieues de cette ville et 45 de Malte, a environ 4 lieues de longueur sur 2 de largeur. Quoique le port en soit assez grand, il n'y a cependant de bon mouillage que pour 10 ou 12 bâtimens, parce que l'eau est trop basse dans les autres endroits. Cette île est bordée, de distance en distance, de tours, où l'on fait, le soir, des signaux de feu, quand on a vu des bâtimens sur la côte, apparemment pour avertir les habitans d'être sur leurs gardes contre les Barbaresques qui y font quelquefois des descentes. Elle est couverte d'oliviers sauvages. On y pêche beaucoup de thons et de corail. C'est auprès de cette île que l'armée navale de l'empereur Charles-Quint fit naufrage, en 1552.

LINOSE. — Cette petite île, à 9 l. de Lampedouse, a environ 4 à 5 lieues de tour. Elle est presque vis-à-vis Hamams en Barbarie.

ILES DANS L'OCÉAN ATLANTIQUE.

AÇORES. — Ces îles sont au N. O. de celles de Madère, et situées entre les 37e et 40e deg. de lat. N., et les 27e et 35e deg. de long. O., presque à moitié chemin de l'Europe et de l'Amérique. Ces îles sont au nombre de neuf, savoir: *Sainte-Marie*, *Tercère*, *Saint-Michel*, *Saint-Georges*, *Fayal*, *le Pic*, *Gratiosa*, *Flores* et *Corvo*. Elles furent découvertes au milieu du 15e siècle, par Josua Vanderberg, marchand de Bruges, en Flandre, qui, dans un voyage à Lisbonne, fut porté par la tempête sur ces îles, qu'il trouva inhabitées. Il les appela les îles Flamandes. A son arrivée à Lisbonne, il se vanta de cette découverte, et les Portugais envoyèrent de suite en prendre possession. Ces îles leur appartiennent encore, et on les appelle en général les Açores, à cause de la quantité d'éperviers et de faucons qu'on y trouve. Toutes ces îles sont sous un ciel clair et serein; l'air y est fort sain, et le terroir montueux. Cependant elles produisent assez de blé, de vin et de fruits, pour la consommation des habitans. Le bétail y est aussi fort abondant. On en tire de belles couleurs pour la teinture, sur-tout du pastel.

Cependant il s'y fait peu de commerce, et l'on croit que ces iles rapportent à peine au Portugal ce que leur entretien lui coûte. Elles sont exposées à de violens tremblemens de terre, dont elles ont souffert fréquemment. Elles sont aussi sujettes à des inondations occasionnées par le débordement de la mer, et sont néanmoins extrêmement fertiles en blé, vin, et différentes sortes de fruits : on y trouve en abondance des bestiaux, de la volaille et du poisson. On dit qu'on n'y voit aucun animal venimeux ou nuisible, et que si on en transportait, il expirerait dans quelques heures.

TERCÈRE. — Cette ile a 13 lieues de longueur sur 6 de largeur. Elle est entourée de tous côtés de rochers escarpés et de forts qui la rendent d'un difficile accès à l'ennemi. On y coupe beaucoup de bois de charpente, dont il se fait un commerce considérable, sur-tout en bois de cèdre. Son terroir est bien cultivé, et rapporte en blé et autres subsistances de quoi fournir à la consommation des habitans.

Angra, sur la mer, vers le milieu de la côte méridionale, en est la capitale. Cette ville, d'environ 10,000 ames, est bien fortifiée par une bonne citadelle, et est la résidence du gouverneur et de l'évêque suffragant de Lisbonne. Il y a un port assez petit, mais néanmoins le meilleur de l'ile. Les vaisseaux portugais qui reviennent de l'Amérique y abordent ordinairement, et y prennent des rafraîchissemens.

SAINT-MICHEL. — Cette ile, à environ 40 lieues de Tercère, est la plus orientale et la mieux peuplée de ces iles. On y compte 40 à 50,000 habitans. On lui donne 18 lieues de longueur sur 4 à 5 de largeur. Elle contient une ville, 5 bourgs et 22 villages. Elle a été deux fois envahie et pillée par les Anglais. Elle est très-fertile; le gibier et le poisson y abondent. Il s'y fait un plus grand commerce de pastel qu'à Tercère, parce qu'il y en a plus qu'en aucune autre de ces iles. Sa ville capitale s'appelle *Punta-Delguda*.

LE PIC. — Cette ile, à 12 lieues S. O. de Tercère, a environ 15 l. de tour. Elle est très-fertile, et abondante en bétail et en bois de cèdre. On y compte environ 3,000 ames. Elle est remarquable par une montagne extraordinairement haute, qui lui a fait donner son nom, et qui, dit-on, égale le Pic de Ténériffe.

MADÈRES. = Ces iles, au nombre de trois, sont situées dans un beau climat, au 32e deg. 27 m. de lat. N., et entre le 20e deg. 50 m., et le 21e d. 50 m. de long. O., à près de 33 lieues au N. des Canaries, et à l'O. de la Barbarie.

MADÈRE. — C'est la plus grande, qui donne aux autres le nom général de Madères, ou plutôt Mattères (parce qu'elle était autrefois presque entièrement couverte de bois); elle a près de 25 lieues de long et 20 de large, et 60 de circonférence. C'est une montagne prolongée, d'une élévation prodigieuse, et qui s'étend de l'E. à l'O. : sa pente, du côté du S., est cultivée et parsemée de vignes. C'est au milieu de ce coteau que les marchands ont fait élever leurs maisons de campagne, ce qui forme un très-beau coup d'œil.

Quoiqu'il paraisse que cette ile fût connue des anciens, encore est-il vrai qu'elle est restée inconnue pendant plusieurs générations, et que les Portugais la découvrirent enfin en 1519. D'autres écrivains assurent qu'un Anglais la découvrit le premier en 1344. Quoi qu'il en soit, les Portugais s'en emparèrent, et sont encore les seuls peuples qui l'habitent. Les Portugais qui y abordèrent, la trouvant presque entièrement couverte d'une forêt épaisse, la rendirent propre à la culture, en mettant le feu au bois. Aussi le terrain est-il aujourd'hui très-fertile, et produit en grande abondance le meilleur vin, du sucre, les fruits les plus délicieux, sur-tout des oranges, des limons et des grenades, ainsi que du blé, du miel et de la cire. Cette ile abonde aussi en sangliers, et autres animaux sauvages, toutes sortes de volailles, sans compter des plantations nombreuses de cèdres, et de cet arbre d'où l'on tire le sang de dragon, du mastic et d'autres gommes. Les habitans font les meilleures confitures de monde, et réussissent, d'une manière surprenante, à conserver les citrons et les oranges, ainsi que dans la confection de marmelades et pâtes odoriférantes supérieures à celles de Gênes. Le sucre qu'ils font est extrêmement beau, et sent naturellement la violette. On dit, il est vrai, que c'est le premier pays de l'Occident où l'on ait commencé à le fabriquer, et que c'est

de là que les procédés de cette fabrication sont passés au Brésil, en Amérique. Les Portugais ne trouvant pas la fabrication du sucre d'un si grand rapport que dans l'origine, ont arraché les cannes et planté des vignes à la place. Elles produisent différentes sortes d'excellens vins, particulièrement celui qui porte le nom de l'île, ceux de Malvoisie et d'Alicante, dont les habitans font et vendent des quantités prodigieuses. On dit que tous les ans, on n'exporte pas moins de 20,000 barriques de vins de Madère, dont la plus grande partie est envoyée dans les colonies occidentales, et sur-tout aux Barbades. Non-seulement le vin de Madère supporte mieux qu'un autre la chaleur du climat, mais même il s'améliore lorsqu'on l'expose au soleil dans des barils dont on a ôté la bonde. On dit qu'aucun animal venimeux ne peut exister à Madère. Les principaux objets de son commerce, après le vin, sont le sucre, le miel, la cire, divers fruits tant verts que confits, des cuirs, etc., etc. Les Anglais y ont un comptoir et un consul. Ils y portent toutes sortes de draps et autres étoffes, des chapeaux, des toiles, de l'étain, des meubles, de la quincaillerie, du poisson salé, du fromage, du beurre et autres provisions de bouche. Ils s'en emparèrent dernièrement.

Fonchal, capitale, est située sur la partie méridionale de l'île, dans une grande baie. Elle est défendue du côté de la mer par un mur élevé et une batterie de canons. C'est le seul endroit où les embarcations puissent aborder, et même de gros rochers sont cachés sur le rivage.

PORTO-SANTO. — Cette île est peu éloignée de Madère : elle a environ 3 lieues de circonférence, et est très-fertile. Elle a de très-bons mouillages, où les bâtimens trouvent un abri sûr contre tous les vents, excepté le S.O., et elle est fréquentée par des bâtimens de l'Inde à leur aller ou à leur retour. La troisième île est un rocher stérile de nulle importance.

CANARIES. = Les Canaries, autrefois appelées les *Iles-Fortunées*, sont au nombre de huit. Elles sont situées au S. de celles de Madère, entre les 27e et 29e deg. de lat. N., et entre les 15e et 21e deg. de long. O., à environ 50 lieues S. O. de Maroc. Leurs noms particuliers sont : la *Grande-Canarie*, *Palma*, *Hiero*, *de Fer*, *Gomère*, *Ténériffe*, *Porta-Ventura*, et *Lancerotte*. L'air de ces îles est tempéré, et elles abondent en fruits délicieux, sur-tout en raisins, dont on fait ces vins précieux auxquels on donne le nom des Canaries. La plus grande partie en est exportée en Angleterre, et en temps de paix elle se monte à 10,000 barriques par an. On trouve en abondance dans ces îles, ces petits oiseaux charmans qui en portent le nom, et qui sont à-présent si communs et si admirés en Europe. Mais dans leur pays naturel, leur chant surpasse de beaucoup celui qu'ils font entendre dans une cage ou dans des climats étrangers.

GRANDE-CANARIE.—Cette île, qui donne son nom aux autres îles, a environ 50 lieues de circonférence ; et l'on assure que son sol est si fertile, qu'on y fait par an deux récoltes de blé et autres grains. Celles de sucre et de vin ne sont pas moins copieuses, et on estime que les Anglais tirent de cette seule île jusqu'à 16,000 pipes de vin tous les ans. Le gibier et la volaille y sont abondans, et elle rapporte quantité de fruits excellens, tels que melons, poires, pommes, oranges, limons, grenades, figues, pêches, abricots, etc., et toutes sortes de légumes. Elle est très-bien arrosée ; tout ce qu'on y plante y vient supérieurement bien. Le pin, le palmier, l'olivier, le laurier, le peuplier, l'aloès, le figuier de l'Inde et plusieurs autres sortes d'arbres, y croissent à merveille.

Les objets de commerce de cette île et de celles qui l'environnent, sont les excellens vins connus sous le nom de vins de *Canarie*, les sucres et les fruits secs et confits, le miel, la cire, les cuirs, les gommes, le gros et menu bétail dont les navires qui y trafiquent achètent pour leurs rafraîchissemens.

Canarie, ou *Cité des Palmes*, capitale, a un bon port, un château, un conseil souverain pour les Canaries, une cour d'audience, un tribunal d'inquisition, et un évêque suffragant de Séville. Les autres villes sont : *Telde*, *Calder* et *Guya*.

TÉNÉRIFFE. — Cette île, la plus grande de ces îles après la Grande-Canarie, a environ 40 lieues de tour : c'est un pays fertile, qui abonde en blé, en vin et huile, quoique couvert de plusieurs montagnes, principalement le *Pic*. Le capitaine Glass observe

que, lorsqu'on vient reconnaître cette île, dans un temps clair, on peut aisément distinguer le Pic à 40 lieues de distance, et à 50 lieues lorsqu'on en part. Le Pic est une élévation en forme de pain de sucre, ayant environ 5 l. de circonférence. Selon le calcul de Sprat, évêque de Rochester, publié dans les Transactions philosophiques, son élévation perpendiculaire a près d'une lieue; mais les dernières observations ont prouvé qu'elle n'avait que 1,904 toises. Cette montagne est un volcan, et elle vomit quelquefois une telle quantité de soufre et de métal fondu, que les terres les plus productives, inondées par ces laves, deviennent stériles. L'éruption de 1704 fut terrible et causa des dégâts affreux; elle détruisit plusieurs villes et villages, et convertit en déserts les terres les plus fertiles de l'île. Ces îles furent d'abord découvertes par les Carthaginois qui s'y établirent; mais les Romains, en détruisant Carthage, arrêtèrent la navigation de la côte occidentale de l'Afrique, et les Canaries restèrent ignorées du reste du monde, jusqu'en 1405, temps où les Espagnols, à qui elles appartiennent encore, en firent de nouveau la découverte. Il est à remarquer que, lorsque les Espagnols y abordèrent pour la première fois, les naturels parlaient un langage différent de celui usité sur le continent de l'Afrique, quoiqu'ils ressemblassent aux Africains par leur stature et leur couleur. Ils n'avaient aucun de leurs usages, ne connaissaient aucune science; ils ne se doutaient même pas qu'il existât dans le monde d'autre pays que le leur.

Laguna, capitale, n'a rien de remarquable.

FERRO, ou FER. — C'est la plus occidentale des îles Canaries. Elle a environ 6 lieues de longueur sur 5 de largeur. On la dit peu fertile. Elle est particulièrement connue, parce que les géographes français placèrent leur premier méridien à l'extrémité occidentale de cette île, d'après une ordonnance de Louis XIII. Il y a dans cette île un bourg de même nom, qui contient peu d'habitans.

PALMA. — Cette île, à environ 20 lieues N. O. de Ténériffe, a environ 20 à 25 lieues de tour, et est très-fertile, sur-tout en excellent vin, qui passe pour le plus délicat des Canaries. Il y a un volcan, qui s'ouvrit en 1652, et dont l'éruption fut accompagnée d'un tremblement de terre qui se fit sentir jusqu'à Ténériffe.

Palma, capitale, ville assez considérable, avec un port bien fréquenté.

CAP VERT. = Ces îles, au S. O. des Canaries, prennent leur nom d'un cap ainsi nommé, situé sur la côte d'Afrique, près de la rivière de Gambie, vis-à-vis duquel elles sont situées, à la distance de 100 lieues, entre le 25e deg. 20 m., et le 28e deg. 20 m. de long. O., et les 14e et 18e d. de lat. N. Elles furent découvertes en 1460, par les Portugais; elles sont à-peu-près au nombre de vingt, parmi lesquelles il y en a qui ne sont que des rochers stériles et inhabités, et qui ne méritent aucune attention. *San-Iago*, *Brava*, *Mayo*, *Bonavista*, *Fuogo*, sont les seules qui méritent description. L'air y est en général très-chaud, et dans quelques-unes il est fort malsain. Elles sont habitées par des Européens, ou descendans d'Européens et de noirs.

SAN-IAGO. — Cette île, où réside le vice-roi portugais, est la plus productive, la plus peuplée et la plus grande de toutes, car elle a 50 lieues de circonférence; encore est-elle montagneuse, et y trouve-t-on beaucoup de terres stériles. Elle produit du sucre, du coton, du vin, du maïs, des cocos, des oranges et d'autres fruits du tropique; une quantité de racines et de plantes potagères; mais la plus importante de ses productions est la garance, qui croît en abondance parmi les rochers. On y trouve aussi quantité de cochons et de volaille, quelques singes verts très-jolis, et on voit partout des singes dont le visage est noir.

San-Iago ou *Ribeira*, capitale, a un port et un siége épiscopal.

Praya, à l'E., a un bon port. Le gouverneur des îles du cap Vert y fait sa résidence.

BRAVA. — Cette île est célèbre par un combat naval entre les Anglais et les Français; elle est située à l'E.: elle a un bon port, et rarement elle est sans bâtimens. Ceux qui sont partis d'Angleterre, de Hollande et de France pour la Guinée ou l'Inde, y touchent assez souvent, pour faire de l'eau et prendre des rafraîchissemens. Elle abonde en maïs, patates, melons d'eau, courges, et en toutes sortes de fruits excellens.

MAYO ou MAY. — Cette île produit

une quantité prodigieuse de sel. Il se fait par l'action de la chaleur du soleil sur l'eau de la mer. Aux grandes marées, elle entre dans une sorte de réservoir par un banc de sable, qui s'étend le long de la côte l'espace d'environ une lieue. Les Anglais en font un commerce considérable, et y ont ordinairement un vaisseau de guerre, pour protéger les bâtimens qui viennent s'en charger, et dont le nombre s'élève, certaines années, à cent, ou même davantage. Le sel ne coûte que la peine de le râcler, de le faire sortir de la saline, et de le transporter sur des ânes jusqu'aux embarcations, ce qui se fait à très-bon marché. Quelques-uns de ces bâtimens y viennent se fréter d'ânes, qu'ils transportent aux Barbades et dans d'autres colonies anglaises. Les habitans de cette île, même le gouverneur et les prêtres, sont nègres, et parlent portugais. Les capitaines qui viennent charger du sel, font ordinairement un petit présent au gouverneur nègre, et il aime à être invité à se rendre à leurs bords. L'eau de la mer est si claire sur cette côte, qu'un matelot anglais y laissa tomber sa montre, et l'a perçut au fond, quoique la mer eût plusieurs brasses de profondeur dans cet endroit. Elle en fut retirée par un des naturels, qui ordinairement savent très-bien plonger.

BONAVISTA. — Cette île tire son nom de la belle et magnifique vue qu'elle présente. On lui donne 8 lieues de longueur sur 5 de largeur. Elle produit du coton et de l'indigo. Il y a une ville et deux rades assez fréquentées.

FUOGO. — Cette île est un volcan qui répand sans cesse des exhalaisons sulfureuses. Quelquefois, semblable à l'Etna, il jette des flammes d'une manière terrible, et des pierres-ponces qui couvrent toutes les parties environnantes.

SAINT-MATHIEU. — Cette petite île, au S. O. de celles du cap Vert, est située à 1 deg. 30 min. de lat. Sud, et au 8e d. 31 m. de long. O. Elle a été découverte par les Portugais, qui y ont établi des plantations, et qui l'ont gardée pendant quelque temps; mais ensuite ils s'en sont retirés. Cette île est maintenant inhabitée. Elle présente peu d'avantages aux autres nations qui désireraient s'y établir, excepté un petit lac d'eau douce.

ANNOBON. — Cette île, à l'E. de Saint-Mathieu, a environ 10 lieues de tour, est remplie de montagnes, et produit cependant en abondance tout ce qui est nécessaire à la vie; car ces mêmes montagnes sont couvertes d'herbes jusqu'au sommet, et nourrissent une multitude de boucs et de chèvres. Il y croît beaucoup de maïs ou de manioc, qui sert à la nourriture des habitans, qui, presque tous, sont nègres. On y trouve la plupart des fruits qu'on rencontre ordinairement dans les pays situés sous l'équateur, tels que les oranges, les limons, les noix de cacao, les citrons, les ananas, etc.; le coton et le sucre y viennent également bien: l'espèce du coton y est très-bonne et s'y recueille en abondance. Il est probable que le sucre y réussirait aussi bien, si les habitans savaient la manière de le bien cultiver, et de lui donner ensuite les façons nécessaires. Les Portugais ont cédé cette île à l'Espagne en 1779, avec celle de Fernand-Po, qui en est voisine.

SAINT-THOMAS. — Cette île, au N. E. de celle d'Annobon, est très-près de l'équateur, dans le golfe de Guinée, près le royaume de Benin; elle a environ 40 lieues de tour. Elle est regardée comme une colonie portugaise. Les cannes de sucre et le gingembre y croissent en abondance, ainsi que les vignes, qui ont en toute saison des raisins mûrs, en fleurs et en verjus. Il y croît aussi du maïs et du riz.

Pavoacan, capitale, est sur la mer. Elle est petite. On y compte 2,000 blancs, tant Portugais qu'Espagnols, Français et Italiens. Il y a un bon port défendu par une forteresse, un évêque suffragant de Lisbonne, et un chapitre où l'on voit des chanoines blancs, noirs et mulâtres. Presque toutes les maisons, excepté celle du gouverneur, sont de bois, à deux étages, et couvertes de planches.

ROLLES. — Cette île, au S. de celle de Saint-Thomas, est fertile en pommes, limons, bananes, ananas et gingembre. Elle abonde en poules et porcs. C'est un lieu de rafraîchissement pour les vaisseaux, et d'autant meilleur, que la rade y est fort bonne, ayant dix brasses d'eau.

ILE DU PRINCE. — Cette île est éloignée de 30 lieues N. de celle de Saint-Thomas; elle a environ 7 lieues de long et 3 de large. Son territoire est très-fertile. Elle abonde en toutes sor-

tes de provisions de bouche. Aossi les Portugais, à qui elle appartient, ne manquent point d'y relâcher, soit en allant, soit en revenant des Grandes-Indes, pour s'y procurer les rafraichissemens dont ils ont besoin.

FERNANDO-PO. — Cette île est à 30 lieues N. de celle du Prince, et à environ 20 lieues du continent. On lui donne 6 à 7 lieues de longueur sur environ 4 de largeur, et fort peu d'habitans. Il y a une forteresse. Elle produit une prodigieuse quantité de toutes sortes de plantes, et beaucoup de chèvres sauvages qui s'en nourrissent. Les veaux et les lions marins y abordent continuellement. Ces derniers ont de 10 à 15 pieds de longueur, et de 10 à 15 de tour. Ils sont si gras qu'on en tire quelquefois jusqu'à cent pintes d'huile. Leur chair est bonne à manger. On pêche près des côtes beaucoup de morues et d'autres poissons. Cette île fournit aussi des vivres et de l'eau fraiche aux bâtimens qui y relâchent.

ASCENSION.—Cette île, au S. S. E. de celles du cap Vert, est située au 8e d. de lat. S., et au 16e d. de long. O. Elle est ainsi nommée, parce que les Portugais la découvrirent le jour de l'Ascension. C'est une île montagneuse, stérile, inhabitée, ayant environ 7 lieues de long. Mais elle a un port commode et bien abrité, où les bâtimens des Indes Orientales mouillent ordinairement, pour s'approvisionner de tortues, qui y sont abondantes et excessivement grandes; car il y en a qui pèsent plus de cent livres. Les matelots descendent la nuit, et quelquefois avant le jour ils en ont tourné deux ou trois cents sur le dos. Quelquefois même ils sont assez cruels pour en retourner plus qu'ils n'en veulent emporter, et ils les laissent mourir sur le sable. Leur chair est nourrissante, agréable, saine, et très-propre à guérir du scorbut, maladie si désastreuse sur les vaisseaux qui font de longs voyages.

SAINTE-HÉLÈNE. — Cette île, au S. E. de celle de l'Ascension, est située au 16e deg. de lat. S., et au 9e de long. O. C'est un rocher qui a environ 7 l. de circonférence; il est très-haut et très-escarpé, et on n'y peut prendre terre que dans une petite vallée à la pointe orientale, qui est défendue par des batteries de canon, qui sont au niveau de l'eau; et comme les vagues se brisent continuellement sur la terre, il est en général très-difficile d'aborder, même en cet endroit. Il n'y a point d'autre mouillage, à l'entour de l'île, qu'à Chapel-Valley-Bay; et comme le vent vient toujours du S. E., pour peu qu'un bâtiment porte au-dessus de l'île, il ne lui est plus possible de l'aborder. L'air y est si sain que, dès qu'un malade y est débarqué, il se rétablit en fort peu de jours, et que les habitans, qui sont au nombre d'environ 2,000, sont exempts des maladies les plus communes. Les plantations anglaises y produisent des patates et des ignames, des figues, des plantanes, des bananes, des raisins, des haricots et du maïs. Cette dernière production est dévorée en partie par les rats, qui se logent dans les rochers, et qu'on n'y peut détruire; de sorte que presque toute la farine dont ils se servent est apportée d'Angleterre; et en temps de disette ils mangent en général des ignames et des patates en place de pain. Quoique l'île ressemble, de tous les côtés, à un rocher inaccessible et stérile, encore est-elle agréablement diversifiée par des monticules et des plaines ornées de plantations d'arbres fruitiers et de jardinage. Les eaux, qui y sont fort bonnes et très-bien distribuées par la nature, y vivifient tout. On y trouve beaucoup de cochons, de bœufs, de volaille, de canards, d'oies; de poulets-d'Inde, dont les habitans approvisionnent les marins, qui leur donnent, en échange, des chemises, des pantalons, ou des étoffes légères, des pièces d'indienne, de soie, de mousseline, de l'arack, du sucre, etc. La compagnie anglaise des Indes Orientales en prit possession en 1600, et la garda sans interruption jusqu'en 1673, époque où les Hollandais s'en emparèrent par surprise. Cependant, les Anglais, sous le commandement du capitaine Munden, la reprirent la même année, et trouvèrent, dans la passe, trois bâtimens des Indes, hollandais, dont ils s'emparèrent. Il y a dans l'île environ deux cents familles, qui, en grande partie, sont originaires d'Angleterre. Les bâtimens des Indes y font de l'eau et prennent des vivres frais, à leur retour; mais l'île est si petite, et les vents si contraires aux bâtimens chargés pour le dehors, qu'ils l'aperçoivent rarement. Les intérêts de la compagnie y sont confiés à un gouverneur, un

député-gouverneur, et un garde-magasin, auxquels la compagnie donne des appointemens fixes, sans compter une table publique, bien servie, où sont très-bien reçus tous les commandans, capitaines marchands, et principaux passagers. Le capitaine Carteret, qui aborda à cette île en 1769, en parle ainsi : « Elle n'a que 10 lieues de long et 6 de large. Elle est presque entourée d'affreux rochers d'une élévation prodigieuse et comme perpendiculaires, qui ne présentent aucun signe de végétation. La ville, située au bord de la mer, est dans un triste état. La plupart des maisons sont mal bâties. L'église, qui n'a jamais été qu'un chétif édifice, est aujourd'hui en ruines. La halle est à-peu-près dans le même état. Les plaines y sont couvertes de plantes d'Europe et des plus communes de celles des Indes. Les choux-palmistes y croissent sur les plus hautes montagnes; plus bas, les coteaux produisent le bois rouge et le gommier, qui ne viennent pas sur les lieux les plus élevés; de sorte que cette petite île jouit des avantages de trois climats différens. Elle pourrait produire beaucoup davantage, si elle était bien cultivée. Il y a peu de chevaux, et on ne les entretient que pour la selle ; car tout le travail s'y fait par des esclaves qui y sont fort nombreux, sans aucune des machines qui facilitent les travaux de la campagne, pas même des hottes ni des brouettes. Il n'y a que peu d'insectes; mais on y trouve des serpens sur le sommet des plus hautes montagnes. On ne sait comment ni d'où il y sont venus. On y trouve, sur-tout dans le fond des vallées, des pierres brûlées, jusqu'à être presque réduites en cendre ; ce qui, avec divers autres indices, fait juger qu'il y a eu un volcan dans des temps très-reculés. »

FIN DE L'AFRIQUE.

ABRÉGÉ

DE

GÉOGRAPHIE ANCIENNE ET MODERNE,

COMPARÉES.

PREMIÈRE PARTIE.

Principes généraux de la Géographie ancienne.

LA figure de la terre était un problème chez les anciens. Les uns la représentaient comme une surface plane; d'autres, remarquant que les fleuves et les rivières coulent des lieux élevés, où ils prennent leurs sources, pour se jeter dans les mers, qu'ils croyaient occuper les parties les plus basses, en concluaient que la terre était concave. Il faut convenir cependant que le plus grand nombre lui donnait, comme elle l'a effectivement, la figure d'un globe. Quelques-uns même en ont inféré que la partie du globe opposé à l'hémisphère qu'ils connaissaient, pouvait être habitée. C'était une conséquence naturelle de la rotondité de la terre, et non pas une allusion à l'île Atlantide dont Platon a parlé. Les anciens ne connaissaient point l'Amérique; et c'est fort gratuitement que Samson l'a représentée dans sa mappemonde ancienne, sous le nom d'*Ile Atlantide*.

L'hémisphère que nous habitons était le seul dont les anciens eussent quelques connaissances; mais ils n'avaient pas même d'idée des terres situées vers les pôles, et connaissaient peu celles situées à l'orient de l'Asie et au midi de l'Afrique. De là vient que les uns donnaient à la terre habitée plus d'étendue du nord au sud que de l'orient à l'occident; et que d'autres, mais en plus grand nombre, lui donnaient plus d'étendue de l'orient à l'occident que du nord au sud. En général, les anciens croyaient que la terre habitée ou habitable ne formait pas le quart de la superficie du globe, parce qu'ils donnaient aux mers une étendue beaucoup plus considérable qu'elles ne l'ont effectivement, et qu'ils regardaient comme inhabitables les terres situées au nord, à cause de l'excès du froid, et celles situées sous la zone torride, à cause de l'excès du chaud.

ARTICLE PREMIER.

Division générale de l'ancien monde.

Dans l'ancienne géographie, comme dans la nouvelle, il faut considérer deux choses, les *mers* et les *terres*.

Les mers connues des anciens se partagent en *mers extérieures* et *mers intérieures*.

Les mers extérieures, ainsi appelées parce qu'elles étaient au-delà des terres connues, sont ce que nous nommons aujourd'hui le grand Océan, dans quelque situation qu'il soit considéré. Mais ces mers prenaient divers noms, suivant les pays et les côtes qu'elles baignaient : c'est ce qui s'observe encore aujourd'hui. Elles étaient alors peu connues, parce que, de tous les anciens, il n'y avait guère que les Phéniciens et les Carthaginois qui les pratiquassent; et ils s'en réservaient la connaissance à eux seuls, tant ils étaient jaloux de la navigation, qui faisait la base de leur commerce, qu'ils ne voulaient communiquer à aucun autre peuple.

Les *mers intérieures* étaient plus connues. C'est ce que nous appelons aujourd'hui la *mer Méditerranée*, qui n'avait pas moins de différens noms que les mers extérieures, mais toujours relatifs aux côtes qu'elle baignait. Le *Pont-Euxin*, aujourd'hui la mer Noire, et les *Palus Méotides*, que nous appelons *mer de Zabache*, n'étaient qu'une extension de ces mers intérieures.

On peut y joindre la mer Caspienne, qui en est entièrement séparée, et qu'on doit regarder comme un grand lac, sans communication visible avec aucune autre mer.

Les terres de l'ancien monde étaient les mêmes que celles qui composent aujourd'hui notre hémisphère. Elles se divisaient en continens et en îles; mais comme les îles appartiennent toujours aux grands continens dont elles sont voisines, je les décrirai en parlant des différentes parties, qui se réduisent à trois; savoir : l'*Europe*, l'*Asie* et l'*Afrique* (1).

L'Europe était séparée de l'Asie par le Tanaïs, aujourd'hui le Don; et l'isthme de Suès ou d'Egypte, séparait l'Asie d'avec l'Afrique.

Pour étudier avec quelque succès, il faut avancer dans la géographie ancienne, comme on avance dans l'histoire : l'une de ces études doit être la règle de l'autre; elles se prêtent du secours mutuel dans les anciens temps. On commence les études historiques par le peuple de Dieu, dont les premiers temps servent de principe à toutes les autres. Ainsi, c'est par la géographie sainte ou sacrée que l'on doit commencer, et n'avancer dans cette connaissance de l'ancien monde, qu'à proportion de ce que l'on avance dans l'histoire ancienne.

ARTICLE II.

Géographie du premier et du second âge.

L'ECRITURE SAINTE nous marque qu'Adam, au moment de sa création, fut placé dans un lieu ou paradis de délices; mais où était précisément ce paradis ? Il est certain qu'il était situé près de l'Euphrate et du Tigre; les livres sacrés le marquent expressément. C'est donc dans l'étendue de leur cours qu'il faut en chercher la place.

Quelques savans, entre autres Bochart et M. Huet, le mettent au-dessous du lieu où fut bâtie l'ancienne Babylone, vers la jonction du Tigre et de l'Euphrate, à l'endroit où ces fleuves, unis en un seul, se partagent ensuite en deux bras, qui vont tomber dans le golfe Persique. De cette manière, on trouve les quatre fleuves qui arrosaient le paradis terrestre, deux qui y entraient, c'était le Tigre et l'Euphrate, et deux qui en sortaient, ces deux fleuves réunis se partageant de nouveau en deux branches, dont l'une se nomme le Phison, et l'autre le Gehon.

D'autres auteurs se croient mieux fondés à placer le paradis terrestre dans l'Arménie majeure, vers les sources de l'Euphrate et du Tigre, parce que l'Ecriture sainte marque qu'il y avait dans ce lieu les *chefs* ou les *têtes* de

(1) Voyez à la fin de l'Atlas la carte du monde connu des anciens.

ces quatre rivières, c'est-à-dire leurs sources, *quatuor capita fluminum*; nom qui ne saurait se donner ni à la jonction, ni à la séparation des deux fleuves. Outre la source du Phasis, qu'on croit être le Phison, l'une des rivières du paradis terrestre, selon l'Ecriture, on y trouve encore la source d'une autre, qu'on devrait, dans ce sentiment, nommer le Gehon.

Quoi qu'il en soit, il est certain que c'était vers l'Euphrate et le Tigre que se trouvait ce lieu de délices. Ainsi, la différence de quelque cinquantaine de lieues en un sujet si éloigné, ne mérite pas que l'on soutienne une grande dispute, sur-tout si l'on a égard aux changemens que le déluge a faits dans la surface de notre globe.

Jusqu'après le déluge, nous n'avons aucun détail de géographie. Il faut donc venir au second âge du monde, et marquer sur la carte générale de l'ancien continent, la division que les enfans de Noé firent entre eux de la terre connue. Ce partage arriva plus de cent ans après le déluge.

Les parties occidentales et septentrionales de l'Asie, toute l'Europe et les îles qui en dépendent, échurent à *Japhet*: sa portion, comme celle de l'aîné, fut la plus grande des trois. *Sem*, qui était le second, eut les environs de l'Euphrate et du Tigre, avec tout ce qui est à l'orient de ces fleuves, c'est-à-dire la plus grande partie de l'Asie. *Cham*, qui était le dernier, eut la Phénicie, les trois Arabies et toute l'Afrique. Telle fut cette première division de la terre, qui est également la source de la géographie et de l'histoire des anciens peuples.

ARTICLE III.

Géographie de la Terre-Sainte ou Palestine.

La Palestine, qui forme aujourd'hui la partie méridionale de la *Syrie*, a été différemment divisée, suivant les divers possesseurs qu'elle a eus. Avant l'entrée des Israélites, elle était occupée par les Cananéens, qui étaient partagés en républiques ou petits royaumes. Dans cet état elle s'étendait du nord au sud, depuis le mont Liban et Sidon, jusqu'à l'Egypte et l'Arabie Pétrée; et de l'est à l'ouest, depuis les environs du Jourdain jusqu'à la mer.

Mais on connaît peu la situation précise des cantons que ces peuples occupaient. Il faut prendre la Palestine au temps où elle a eu une division exacte et régulière: c'est celle des douze tribus, qui a subsisté le plus long-temps, malgré les révolutions qui lui ont fait changer de face. La Palestine ou Terre-Sainte, en commençant par le nord, comprend les tribus d'*Aser*, de *Nephtali*, et la moitié de celle de *Manassé*, fils de Joseph, avec celle de *Gad*; après quoi venaient les tribus de *Zabulon*, d'*Issachar*, et l'autre moitié de *Manassé*, avec celle d'*Ephraïm*, de *Dan*, de *Benjamin* et de *Ruben*; enfin, celles de *Siméon* et de *Juda*. Cette dernière, la plus peuplée de toutes, était au midi. Jérusalem, capitale de la Palestine, était dans la tribu de Benjamin, aussi bien que celle de Jéricho. Samarie était de la tribu d'Ephraïm; Béthléem dans celle de Juda, et Nazareth, avec Génézareth, dans celle de Zabulon.

Il faut remarquer, au nord sur la côte, la *Phénicie*, où étaient Tyr et Sidon, villes maritimes très-fameuses, qui ont été indépendantes de la Palestine. Elles sont remarquables par l'habileté de leurs anciens habitans dans le commerce et la navigation.

A l'autre extrémité, c'est-à-dire au midi, se trouvait le petit pays des *Philistins*, composé de cinq villes, qui n'ont jamais pu être soumises par les rois de Juda et d'Israël; c'était un frein que Dieu donnait à son peuple pour le retenir dans le devoir, du moins par la crainte.

La Palestine est traversée, du nord au midi, par le *Jourdain*, qui forme deux lacs, que l'on appelait mers. Celle qui est au nord se nommait *lac de Génézareth* ou *mer de Tibériade*; et celle qui est au midi s'appelait la *mer Salée* ou *mer Morte*. Cette dernière était, dans les premiers temps, une contrée très-fertile, qui comprenait cinq villes, entre autres Sodome et Gomorrhe. Le

pays était rempli de puits de soufre et de bitume ; et il s'en recueille encore très-souvent sur les bords de la mer qui l'a couvert. On sait que Dieu y fit descendre le feu du ciel, pour punir les crimes de ses habitans. Cette mer n'a aucune communication apparente avec les autres mers : elle ne souffre rien de vivant, et c'est de là que lui vient le nom de mer Morte.

Après la mort de Salomon, les douze tribus furent partagées en deux royaumes. Celui de Juda, qui resta toujours attaché à la vraie religion, ne comprenait que les tribus de Juda et de Benjamin, dont JÉRUSALEM était capitale. Celui d'Israël, où la religion fut altérée, renfermait les dix autres tribus. SICHEM en fut d'abord la capitale ; ce fut ensuite SAMARIE.

Au temps de Jésus-Christ, la Palestine était partagée en six grands pays, trois à l'occident du Jourdain, et trois à l'orient du même fleuve. Les trois premiers, du nord au sud, étaient la *Galilée*, la *Samarie* et la *Judée*. Les trois autres étaient la *Batanée*, la *Galaaditide* et la *Pérée*. Pour la *Trachonite*, l'*Iturée* et l'*Auranitide*, elles s'étendaient dans l'Arabie, au nord-est de la Galilée et de la Batanée.

ARTICLE IV.

L'ASIE.

L'ancienne Asie était séparée de l'Europe par le Tanaïs, aujourd'hui le Don ; et de l'Afrique, par l'isthme de Suès. Des autres côtés, elle est environnée de la mer.

Elle se peut diviser en trois grandes parties, l'Asie septentrionale, l'occidentale et la méridionale. La partie occidentale était alors la plus habitée et la mieux connue ; la partie septentrionale l'était beaucoup moins, aussi bien que la partie méridionale.

L'ASIE OCCIDENTALE.

Les portions les plus considérables de la partie occidentale, étaient l'*Assyrie* (1), la *Médie*, la *Perse*, l'*Arménie*, l'*Asie mineure*, la *Syrie* et l'*Arabie*.

I. *L'Assyrie.*

Il ne faut pas croire que l'empire d'Assyrie fût d'abord aussi étendu que le représente la carte de M. Robert. Comme les premiers royaumes n'étaient que de grandes familles, dont le père était le chef et le roi, celui d'Assyrie fut de ce nombre. Assur, fils de Sem, et par conséquent petit-fils de Noé, en fut le premier fondateur. Ce royaume s'accrut peu-à-peu, et enfin il est devenu assez étendu pour se pouvoir diviser en quatre grandes provinces ; savoir l'*Assyrie propre*, la *Mésopotamie*, la *Babylonie* et la *Chaldée*. Dans la suite, les Assyriens assujettirent d'autres peuples ; et alors se forma leur grand empire.

L'*Assyrie propre*, comme l'Ecriture sainte nous l'assure, était sur le Tigre, qui la bornait à l'occident, et elle s'étendait le long de ce fleuve environ cent cinquante lieues du nord au sud ; au lieu que de l'occident à l'orient, elle n'en avait pas plus de cinquante dans sa plus grande largeur : c'est ce que nous appelons aujourd'hui le *Curdistan*. Sa capitale était NINIVE, ville très-célèbre du temps même de Moïse, qui la nomme *Ninive-la-Grande*, parce qu'elle avait plus de vingt lieues de circuit : elle est à présent tellement détruite, qu'il ne s'en trouve plus de vestiges. On sait seulement qu'elle était sur la rive orientale du Tigre, vis-à-vis du lieu où est aujourd'hui *Mosul*.

La *Mésopotamie* était renfermée entre les fleuves du Tigre et de l'Euphrate ; c'est ce que signifie son nom : elle avait la même étendue que l'Assyrie propre. Ses villes principales étaient EDESSE, NISIBLE et CARRE ou CARAN, lieu

(1) Voyez à la fin de l'Atlas les cartes pour la Géographie comparée.

de la demeure de Tharé, père d'Abraham. Ce pays s'appelle aujonrd'hui le *Diarbeck*.

La *Babylonie* et la *Chaldée* ont été autrefois confondues, et n'ont été distinguées que quelques siècles avant Jésus-Christ: c'est ce qne nous appelons aujourd'hui l'*Irack*. Sa ville principale était BABYLONE, ville très-célèbre dans l'histoire ancienne, bâtie sur l'Euphrate : c'est le lieu où la plupart des Israélites furent transportés dans la captivité. UR était une autre ville de ces deux petits pays, où demeuraient les ancêtres d'Abraham.

II. *La Médie.*

Des Assyriens il faut passer aux *Mèdes*, qui, après leur avoir été soumis, ont succédé à leur puissance. Leur pays, qui était au midi de la mer Caspienne, se trouvait borné d'un côté par l'Assyrie propre et par le pays des Parthes. Le terrain se tronvait rempli de montagnes; et le peuple en était assez belliqueux. La capitale était ECBATANE : une autre ville principale était RAGÈS, où Tobie fut transporté dans la captivité.

III. *La Perse.*

L'empire des Perses a été l'un des plus étendus de l'ancien monde. Avant Cyrus, c'était un royaume peu considérable; mais ce prince étant maître de la Médie, qui lui vint du chef de sa mère et de sa femme, se trouva l'un des plus grands rois de l'Asie. Cyrus réunit sous sa domination tout ce que possédaient les Assyriens, les Mèdes, les Chaldéens, les Parthes, les Perses, les Lydiens, et même nne partie des Grecs asiatiques dans l'Asie mineure.

Mais pour ne parler présentement que de la Perse, elle portait, dans les plus anciens temps, le nom d'*Elam*, et avait pour souverain, au temps d'Abraham, Codorlahomor, roi des Elamites, que ce patriarche vainquit, avec trois autres rois que ce prince avait amenés dans la Palestine. La Perse comprit ensuite à-peu-près ce qui est encore aujonrd'hui connu sous le même nom. Les villes principales étaient SUSE, PERSEPOLIS et PASARGADA, où fut inhumé le grand Cyrus.

La Perse était divisée en plusieurs petits peuples, moins connus dans l'histoire que dans la géographie, et qni prenaient toujours le nom général de la nation.

Les antres qni dépendaient de la Perse, et qui la plupart étaient à l'orient, sont les *Parthes*, les *Hyrcaniens*, les *Bactriens*, et quelques autres peu connus.

Sous Darius, fils d'Histaspe, l'empire des Perses était divisé en vingt satrapies ou gouvernemens généraux.

On comprenait dans le nombre de ces gouvernemens, l'Arménie, qui est entre la mer Noire et la mer Caspienne : on y joignait la Colchide, l'Ibérie et l'Albanie, qui sont au nord de l'Arménie. D'un autre côté, l'empire des Perses s'étendait dans une partie de l'Arabie, dans la Syrie et la Palestine; enfin, dans l'Asie minenre. Nous allons parler de ces provinces.

IV. *L'Arménie.*

L'Arménie, province considérable de l'Asie, était bornée au sud par la Mésopotamie et l'Assyrie, et coupée en quelqnes endroits par l'Euphrate, le Tigre et l'Araxe. Cette province est encore anjourd'hui dans la même position.

On distinguait deux Arménies : l'*Arménie majeure*, et l'*Arménie mineure*. La première était entre l'Euphrate et la mer Caspienne; l'*Arménie mineure* se tronvait à l'occident de l'Euphrate. Ses villes principales étaient ARTAXATA, qu'on croit être aujourd'hui *Erivan*; et TIGRANOCERTA, vers la source du Tigre.

L'*Albanie*, l'*Ibérie* et la *Colchide*, situées entre la mer Caspienne et la mer Noire, forment aujourd'hui les provinces de Schirvan, de Géorgie et de Mingrélie.

V. *L'Asie mineure.*

L'Asie mineure est ce que nous appelons aujourd'hui la *Natolie*. Il paraît que ce fut le premier séjour des Grecs avant qu'ils passassent dans les îles et dans le continent de l'Europe. Elle comprenait un assez grand nombre de petites provinces, savoir : 1. la Bythinie; 2. la Mysie; 3. la Troade; 4. l'Eolie; 5. l'Ionie; 6. la Carie; 7. la Lydie; 8. la Lycie; 9. la Phrygie; 10. la Galatie; 11. la Pisidie; 12. la Lycaonie; 13. la Pamphilie; 14. l'Isaurie; 15. la Cilicie; 16. la Cappadoce; 17. la Paphlagonie; 18. le Pont.

Les villes principales de ces dix-huit pays étaient : CALCÉDOINE et NICÉE, en Bythinie; CYZIQUE, dans la Mysie; TROIE ou ILIUM, dans la Troade, célèbre par sa destruction qui arriva environ douze cents ans avant Jésus-Christ; EPHESE et SMYRNE, en Ionie; MILET et HALYCARNASSE, en Carie; SARDES, en Lydie; ANCYRE, en Galatie; ICONIUM, en Lycaonie; THARSE, en Cilicie; SÉBASTE, dans la Cappadoce; GANGARA, en Paphlagonie; TRÉBISONDE, dans le Pont.

Les îles qui appartenaient à l'Asie mineure, étaient *Ténédos*, *Lesbos*, *Chio*, *Samos* et *Rhodes*. Celle de *Cypre*, que l'on rapporte communément à la Syrie, était célèbre par le culte qu'on y rendait à Vénus, et avait pour villes principales, SALAMINE, AMATHONTE et PAPHOS.

VI. *La Syrie.*

La Syrie, que l'on appelle aujourd'hui Sourie, a été assez fameuse dans les anciens temps; mais elle fut beaucoup plus connue depuis Alexandre-le-Grand, qui mourut trois cent vingt-quatre ans avant Jésus-Christ. DAMAS, qui subsiste encore avec splendeur, en fut d'abord la principale ville; et ensuite ANTIOCHE, qui est aujourd'hui en ruines. Cette dernière fut bâtie par le premier des Antiochus, rois de Syrie, si fameux dans l'histoire sacrée et dans l'histoire romaine.

La *Phénicie* et la *Palestine*, dont on a parlé à l'article III, faisaient la partie méridionale de la Syrie. Les Juifs, depuis leur retour de la captivité de Babylone, quoique gouvernés par leurs pontifes, étaient sous la dépendance des Perses; et pour leur être fidèles, ils s'exposèrent aux suites de la colère d'Alexandre, dont Dieu changea le cœur à leur égard. On sait tout ce qu'ils eurent ensuite à souffrir de la part des Antiochus, dont ils secouèrent le joug par la valeur de Machabée.

VII. *L'Arabie.*

L'Arabie, l'une des grandes régions de l'Asie, conserve toujours son premier nom. C'est une presqu'île qui tient au continent par la Palestine et la Syrie. Elle se divisait en trois parties : l'*Arabie pétrée*, l'*Arabie déserte*, et l'*Arabie heureuse*.

La capitale de l'Arabie *pétrée* était PÉTRA. C'est dans cette partie qu'arrivèrent les Israélites, après avoir passé miraculeusement la mer Rouge, au sortir de l'Egypte; c'est là que sont les montagnes d'*Oreb* et de *Sinaï*. L'Arabie *déserte* est entre l'Arabie pétrée, l'Arabie heureuse, l'Euphrate et la Palestine; et ses villes anciennes sont peu connues. L'Arabie *heureuse*, au midi de la déserte, était un pays fertile, et habité par treize peuples au moins, dont quelques-uns menaient une vie errante. La ville la plus distinguée était SABA, capitale d'un petit royaume, dès le temps même de Salomon, c'est-à-dire dix siècles avant l'ère chrétienne.

L'ASIE SEPTENTRIONALE.

Si l'on jette les yeux sur la partie supérieure ou septentrionale de l'Asie, on trouve la *Sarmatie* asiatique : il y en avait aussi une en Europe : la *Scythie*, le pays des *Sères* et les *terres inconnues*.

La Sarmatie comprenait les *Sarmates*, qui étaient au nord du Pont-Euxin

et de la mer Caspienne. Ces peuples, alors réputés barbares, n'ont pas extrêmement figuré dans l'histoire ancienne. Ils sont devenus très-célèbres dans la suite, par leurs incursions sur les terres de l'Empire Romain.

C'est dans la Sarmatie, vers la mer Caspienne, qu'on place les *Amazones*, ces femmes illustres dans la guerre, si célèbres par les fables qu'on en raconte.

La *Scythie* était une des plus grandes portions de l'Asie; elle contenait tout ce qui est à l'orient et au nord de la mer Caspienne. Les peuples étaient nommés Scythes, soit qu'ils fussent en-deçà ou au-delà du mont *Imaüs*. C'est ce que nous appelons aujourd'hui les Tartares kalmoucks et autres. Ces peuples étaient alors, comme ils sont encore, errans et vagabonds, vivant et habitant sous des tentes ou sur des chariots.

La région ou pays des *Sères*, SERICA REGIO, paraît avoir été vers le Thibet et la Chine septentrionale. Comme ses peuples apportaient la soie vers l'occident, cette précieuse marchandise se nommait *Sericum*.

Enfin, les *Terres inconnues* sont ce qu'on nomme aujourd'hui la Sibérie.

L'ASIE MÉRIDIONALE.

Cette portion de l'Asie, moins connue des anciens que des modernes, comprenait les *Indes*, les pays des *Sines* et les *Iles*.

L'Inde en-deçà du Gange, *intrà Gangem*, contient ce qu'on appelle aujourd'hui l'Empire du Mogol; et l'Inde au-delà du Gange, *extrà Gangem*, comprend tous les royaumes de l'Asie qui sont entre le Gange et la Chine.

En-deçà du Gange vivaient les *Brachmanes*, espèce de philosophes qui sont les pères des Brames, que l'on trouve aujourd'hui dans les Indes. Il y avait aussi les *Malliens*, le royaume de *Taxile* et celui de *Porus*, célèbres dans l'histoire d'Alexandre. Au-delà du Gange étaient les *Gangarides* et la *Chersonèse d'or*, où sont les royaumes de Pégu et de Siam.

La région des *Sines* était peu connue des anciens, et l'est aujourd'hui beaucoup sous le nom d'Empire de la Chine.

Enfin, les îles que l'on connaissait, étaient la *Taprobane*, qu'on croit être l'île de Ceylan, les *Manioles* ou *Maldives*, et *Sindæ*, les îles de la Sonde.

ARTICLE V.

L'AFRIQUE.

L'ancienne Afrique conserve aujourd'hui son même nom et les mêmes limites. Séparée des autres continens par la mer, elle ne tient à l'Asie que par l'isthme de Suez. Quoique quelques auteurs aient parlé des navigations faites autour de l'Afrique, sur-tout de celles que les Phéniciens, envoyés par Nécao, roi d'Egypte, firent environ six cents ans avant Jésus-Christ, il est certain que les anciens ne connaissaient distinctement que la partie septentrionale de ce continent. Ils divisaient l'Afrique en sept parties : l'*Egypte*, la *Libye*, l'*Afrique-propre*, la *Mauritanie*, l'*Afrique intérieure*, l'*Ethiopie* et les *Iles*.

I. *L'Egypte.*

L'Egypte était si peuplée et si cultivée, que son peuple n'était pas moins une espèce de prodige par sa multitude que par la sagesse de ses lois, le goût des sciences et de l'industrie. On la divisait en Egypte inférieure, ou *Basse-Egypte*, et en Egypte supérieure, ou *Haute-Egypte*.

L'Egypte inférieure, ou Basse-Egypte, comprenait tout ce qu'on nommait le *Delta*, arrosé par les canaux naturels ou artificiels du Nil. On y remarquait plusieurs gouvernemens, dont les villes principales étaient PELUSIUM, SAIS, TANIS, et enfin ALEXANDRIE, qui tire son nom d'Alexandre-le-Grand, son fondateur.

L'île de *Pharos* fut jointe à la ville d'Alexandrie par une levée qui se fit dans la mer. C'est là qu'était ce beau phare, l'une des merveilles de l'ancien

monde, sur lequel on mettait de nuit des feux pour guider les vaisseaux qui entraient dans le port.

Comme c'était dans cette partie que le Nil tombait dans la mer Intérieure ou Méditerranée, il avait sept canaux ou bouches assez considérables, sans y comprendre quelques autres plus petits. Tous servaient à décharger les eaux de ce fleuve; ils étaient encore nécessaires à la navigation et au commerce.

La Haute-Egypte commençait précisément au-dessus du Delta, c'est-à-dire à l'endroit où le Nil se divisait en plusieurs branches ou canaux, et remontait au sud jusqu'à l'Ethiopie. MEMPHIS était la capitale de cette partie, aussi bien que de toute l'Egypte. Assez près de là étaient les *pyramides*, si célèbres, qui servaient de sépulture aux rois. Elles passaient pour des merveilles de l'ancien monde, moins par leur beauté et leur magnificence, que par la manière solide dont elles étaient bâties. A peine le temps les a-t-il endommagées, depuis plus de trois mille ans qu'elles subsistent.

Peu loin de là était ce fameux *labyrinthe*, composé de douze palais, bâtis par autant de rois qui régnaient en même temps; palais qui contenaient trois mille appartemens, qui tous rentraient si bien les uns dans les autres, qu'il était comme impossible d'en sortir sans le secours d'un guide habile.

En remontant le Nil, on trouvait la célèbre ville de THÈBES, qui avait, dit-on, cent portes.

Ce fut dans les déserts de la Haute-Egypte ou de la *Thébaïde*, que se retirèrent, trois siècles après Jésus-Christ, tant de saints personnages qui se sont consacrés à la pénitence. Il en reste encore des vestiges dans quelques monastères, qui sont toujours visités par les voyageurs, et respectés de tout temps par les Turcs mêmes.

L'Egypte avait quelques dépendances, soit à l'occident, soit au midi. Elle régnait le long des côtes de la mer Rouge; au midi, elle avait la *Troglodite*, qui est la partie de l'Abyssinie sur la côte de cette mer.

Il est difficile de faire une juste application des lieux de l'Egypte marqués dans l'Ecriture; ce qui vient de la différence des noms désignés par les historiens sacrés, et qui ne sont pas les mêmes dans les auteurs profanes. On sait seulement que *Mezraïm*, dans l'Ecriture sainte, signifie toute l'Egypte; que la terre de *Gessen* ou de *Gosen*, habitée par les Israélites, était dans la Basse-Egypte, entre le Nil et la mer Rouge.

II. *La Libye.*

La Libye, deuxième partie de l'Afrique, située à l'occident de l'Egypte, contenait trois provinces; savoir: la *Lybie extérieure*, la *Marmarique* et la *Cyrénaïque*, qui toutes trois étaient bornées au nord par la mer, et s'étendaient au sud jusqu'à la Libye déserte. Dans la première était le temple de Jupiter Hammon: la *Grande-Chersonèse* était une place maritime de la Marmarique. La Cyrénaïque avait plusieurs villes distinguées, qui étaient CYRÈNE, PTOLEMAIS, BARCÉ, ARSINOÉ et BÉRÉNICE. On a prétendu que les fameux jardins des Hespérides étaient auprès de cette dernière ville; mais plusieurs anciens les placent à l'extrémité occidentale, vers le détroit d'Hercule, aujourd'hui de Gibraltar.

III. *L'Afrique-propre.*

L'Afrique-propre avait trois provinces particulières. La première était la *Région des Syrtes* ou de *Tripoli*, dont la ville la plus considérable se nommait la GRANDE LEPTIS, qui était sur la mer. L'*Afrique* particulière avait CARTHAGE, ville bâtie par les Phéniciens, et qui a été long-temps la rivale de Rome. UTIQUE était à l'occident, et assez près de Carthage. La *Numidie*, troisième province, renfermait les villes d'HIPPONE et de TAGASTE.

IV. *La Mauritanie.*

Cette quatrième région de l'Afrique s'étendait depuis la Numidie jusqu'à

l'Océan ; et contenait deux provinces : la *Mauritanie Césarienne*, dont JULIA CÆSAREA, aujourd'hui *Alger*, était la ville principale, et la *Mauritanie Tingitane*, qui avait pour villes principales, TINGIS, *Tanger*, et SEPTA, aujourd'hui *Ceuta*, qui appartient au roi d'Espagne.

V. *L'Afrique intérieure.*

Cette région a été peu connue des anciens, et ne l'est pas beaucoup des modernes ; elle est au-delà du mont Atlas. Elle contenait plusieurs peuples : les *Gétules*, les *Garamantes*, les peuples de la Nigritie, et les *Ethiopiens occidentaux.*

VI. *L'Ethiopie.*

L'Ethiopie, qui faisait la sixième région de l'Afrique ancienne, était au midi de l'Egypte. Elle occupait les environs du Nil supérieur, et même du Niger, autre fleuve de l'Afrique. Il paraît, par l'Ecriture sainte, que les Ethiopiens descendaient de Chus, fils de Cham, parce qu'ils sont indifféremment appelés *Chusæi* et *Ethiopes.* Les Ethiopiens étaient divisés en plusieurs peuples, qui occupaient toute la partie méridionale de l'Afrique.

VII. *Les Iles de l'Afrique.*

Les îles de l'Afrique étaient dans la mer Méditerranée, ou dans l'Océan. Les premières étaient peu considérables. Entre celles qui se trouvaient dans l'Océan, les plus remarquables étaient les îles *Fortunées*, aujourd'hui les Canaries. Mais les anciens ne connaissaient pas celles qui étaient au midi ou au sud-est de ce continent.

ARTICLE V.

L'EUROPE (1).

Relativement à l'ordre dans lequel on doit étudier l'histoire des peuples de l'Europe, nous la divisons en neuf parties ; savoir : 1. la *Grèce* ; 2. l'*Italie* ; 3. l'*Illyrie* ; 4. la *Dacie* ; 5. l'*Espagne* ; 6. les *Gaules* ; 7. les *Iles Britanniques* ; 8. la *Germanie* ; 9. la *Sarmatie.*

I. *La Grèce.*

La Grèce est l'une des plus nobles portions de l'ancienne Europe. Elle fut habitée par la postérité de Japhet, peu de temps après l'Asie. De Javan, fils de Japhet, sont venus les Jaoniens, ou Ioniens, qui étaient les Grecs asiatiques ; et de ces peuples sont sortis les Colonies qui ont passé dans le continent de l'Europe. On divise ces Colonies en deux portions, qui sont les Etats de *Macédoine* et la *Grèce-propre.*

La Macédoine.

Les Etats de Macédoine, dont une partie retient encore aujourd'hui le même nom, étaient divisés en quatre grandes provinces ; savoir : la *Macédoine* la *Thessalie*, l'*Epire* et la *Thrace.*

Le royaume de *Macédoine*, au nord de la mer *Egée*, aujourd'hui l'Archipel, était d'abord extrêmement resserré ; mais il fut étendu sous Philippe, père d'Alexandre-le-Grand, et il se subdivisait en plusieurs petites provinces. Les villes principales étaient PELLA, capitale de tout le royaume ; THESSALONIQUE, aujourd'hui Salonichi, sur le golfe de même nom ; PHILIPPE, sur les frontières de la Thrace, porte le nom de Philippe, son restaurateur. Près de là étaient *Philippici Campi*, où furent défaits Brutus et Cassius, meurtriers de César. C'est dans ce royaume que se trouve le MONT ATHOS, rempli maintenant d'un très-grand nombre de monastères grecs de l'ordre de Saint-Basile.

(1) Voyez à la fin de l'Atlas les deux premières cartes de l'Empire Romain.

La *Thessalie*, au midi de la Macédoine, avait des villes assez distinguées. Une des plus remarquables a été PHARSALE, près de laquelle Pompée fut défait par Jules César. C'est dans cette province qu'était *Tempé*, la plus agréable contrée de la Grèce.

L'*Epire*, qui était au sud-ouest de la Macédoine, avait pour ville principale ACTIUM, près de laquelle Marc-Antoine fut battu par Auguste.

Enfin, la *Thrace*, aujourd'hui la Romanie, était à l'orient de la Macédoine; et c'est dans cette partie qu'était BYZANCE, appelée ensuite *Constantinople*, aujourd'hui capitale de l'Empire Ottoman.

La Grèce-propre.

La Grece-propre, environnée de la mer, était dans une heureuse position, qui la mettait à portée de faire un grand commerce, et de communiquer avec les autres royaumes. Elle contenait deux grandes parties, qui se partageaient en petites provinces. Ces parties étaient l'*Achaïe* et le *Péloponèse*, avec un grand nombre d'îles.

L'*Achaïe*, quoique peu fertile, était néanmoins fort considérable, à cause d'ATHÈNES, sa principale ville, nommée aujourd'hui *Sétines*, autrefois célèbre par les arts et les sciences que l'on y cultivait avec succès, et par les grands hommes qu'elle a produits. Cette ville avait trois ports sur la mer, le *Pyrée*, *Munichia* et *Phalerus*, preuve certaine de sa puissance et de la noble industrie de ses habitans.

La province de *Mégare* portait le nom de sa capitale, qui a disputé la supériorité à la ville d'Athènes; mais cette dernière enfin l'a emporté sur Mégare.

La *Béotie* avait pour ville principale THÈBES, aujourd'hui *Tives*. Dans la *Phocide*, aujourd'hui Livadie, était le mont *Parnasse*. La *Doride*, la *Locride* et l'*Etolie* avaient quelques villes, mais qui sont peu connues.

Le *Péloponèse*, maintenant la Morée, était dans les anciens temps partagé en plusieurs petits royaumes qui s'y étaient formés. Ses provinces principales étaient l'*Achaïe-propre*, l'*Argolide*, la *Laconie*, la *Messénie*, l'*Elide* et l'*Arcadie*. On trouvait dans l'Achaïe-propre, SICION, qu'on regarde comme la plus ancienne ville de la Grèce; et CORINTHE, située entre deux golfes, et l'une des plus polies et des plus voluptueuses villes de la Grèce. EPIDAURE et ARGOS étaient les plus remarquables de l'Argolide. La Laconie, si célèbre par le courage et la vie singulière et austère de ses peuples, avait LACEDÉMONE et LEUCTRES. MESSÈNE et CORONE étaient les villes les plus distinguées de la Messénie. L'Elide avait PISE ou OLYMPIE, célèbre par les jeux olympiques qui s'y célébraient tous les quatre ans. C'étaient les fêtes les plus renommées de toute l'antiquité profane. Enfin, l'*Arcadie* n'avait de remarquable que les villes de MÉGALOPOLIS et de MANTINÉE.

La Grèce était environnée d'îles considérables, tant à l'occident qu'à l'orient. Les premières, situées dans la mer Ionienne, sont *Coreyra*, Corfou; *Céphalonia*, Céphalonie; *Zante* et *Ithaque*, avec des villes capitales de même nom: il y en a beaucoup d'autres, mais moins considérables.

Celles qui étaient à l'orient, ou dans la mer *Egée*, aujourd'hui l'Archipel, étaient beaucoup plus illustres, et appartenaient la plupart aux Etats de la Grèce dont elles étaient voisines; quelques-unes cependant en étaient indépendantes. L'île d'*Eubée*, aujourd'hui Négrepont, qui tenait presque au continent de la Grèce, avait CALCIS pour ville principale. Les *Cyclades* étaient au midi de l'Eubée. Il y en avait plusieurs; mais on distinguait sur-tout celles de *Délos*, d'*Andros*, de *Naxos*, de *Syros* et de *Paros*. En remontant au nord, dans la même mer on trouvait *Lemnos*.

L'île de *Crète*, aujourd'hui Candie, est au midi du Péloponèse: elle est grande, et d'autant plus distinguée dans l'histoire ancienne, que l'on assure qu'elle a servi de berceau à Jupiter, le père des divinités du paganisme. Ses villes principales étaient GNOSSUS, GORTYNA et CYDONIA. On y trouve aussi le mont *Ida* et le labyrinthe des Grecs, célèbre dans l'antiquité.

Trois événemens principaux de l'ancienne histoire grecque, méritent qu'on y fasse attention, et qu'on les examine par rapport à la géographie.

Le premier est la célèbre guerre de Troie, entreprise plus de douze cents ans avant l'ère chrétienne. Cette petite principauté de l'*Asie mineure*, dont les rois étaient vassaux de ceux d'Assyrie, faisait partie de la Petite-Phrygie; elle était renfermée entre d'autres provinces qui avaient bien plus de réputation, et qui néanmoins ont fait beaucoup moins de bruit.

Ses villes principales étaient ILIUM ou TROIE, qui n'est plus qu'un village, où cependant l'on trouve une infinité de restes de son ancienne splendeur: DARDANIUM, d'où les Troïens ont été nommés *Dardaniens*: ABYDOS, où est aujourd'hui le château des Dardanelles du côté de l'Asie; le mont *Ida* était au milieu de ce petit royaume, qui était arrosé par le *Scamandre*, le *Simoïs* et le *Granique*. Ce dernier est devenu remarquable par la victoire qu'Alexandre y remporta sur les Perses. Sanson a donné une carte géographique des Etats des princes confédérés, ennemis des Troïens; mais elle rentre dans la géographie des Grecs.

Le second événement est la guerre du jeune Cyrus contre son frère Artaxerce, roi de Perse. Des Grecs entrèrent au service de Cyrus, qui fut battu et tué dans l'action qui se donna près de Babylone. Dix mille Grecs échappés à cette défaite, firent, sous la conduite de Xénophon, une retraite qui passe, avec justice, pour un prodige de prudence et de valeur.

Enfin, le troisième événement est la conquête qu'Alexandre fit de l'Empire des Perses (1).

En suivant, sur les cartes, le récit des grandes expéditions, on verra les difficultés que la disposition et l'éloignement des lieux y apportaient; et l'on sera en état de juger de la supériorité de courage et de génie qu'il fallut avoir pour les surmonter.

Italie.

L'Italie n'a pas été moins célèbre autrefois qu'elle l'est aujourd'hui, quoique différemment. On peut la diviser en *partie septentrionale* et *partie méridionale*.

Partie septentrionale de l'Italie (2).

L'Italie septentrionale comprenait la *Gaule cisalpine*, l'*Etrurie*, l'*Ombrie*, les *Sabins* et le *Latium*.

La *Gaule cisalpine*, ou en-deçà des Alpes, par rapport à Rome, était occupée par divers peuples; et les pays qu'elle renfermait répondaient à ce que nous connaissons sous le nom d'Istrie, de Trentin, des Etats de Venise, de Ferrarois, de Mantouan, de Milanais, de Piémont, de duché de Parme et de la côte de Gênes. Les villes principales étaient *Brixia*, *Cremona*, *Mantua*, *Mediolanum*, *Bergamum*, *Ticinum* (Pavie), *Vercellæ*, *Augusta-Taurinorum*, *Placentia*, *Parma*, *Ravenna*, et plusieurs autres dont les noms subsistent aujourd'hui pour la plupart.

L'*Etrurie*, ou la Toscane, s'étendait dans ce que nous appelons le grand duché de Toscane, et même au-delà, puisque, de la côte de Gênes, elle allait jusqu'auprès de Rome, le long de la mer. C'était alors une des portions les plus considérables de l'Italie. Elle avait pour villes principales, *Pisa*, *Luca*, *Florentia*, *Sena*, qui conservent leurs noms. C'est là qu'on trouvait le lac *Trasimène*, où Annibal défit les Romains.

L'Ombrie, *Umbria*, était à l'orient de l'Etrurie, d'où elle allait jusqu'à la mer Adriatique; et ainsi elle occupait ce que l'on nomme aujourd'hui la Romagne, le duché d'Urbin et la Marche d'Ancone. *Ariminum*, Rimini, *Pisaurum*, *Urbinum*, *Hortense*, *Spoletum*, en étaient les villes les plus distinguées.

Les *Sabins* occupaient la Sabine, et partie du duché de Spolette et de l'Abruzze ultérieure, à l'Orient du Tibre, jusqu'à la mer Adriatique. On y trouvait pour villes principales, *Reate*, Rieti, *Palantium*, Pslegia, et *Crustumerium*, Marcigliano-Vecchio.

(1) Voyez les dernières cartes de l'Atlas pour la Géographie comparée.

(2) Voyez dans l'Atlas la carte de l'Italie ancienne.

Enfin, la dernière province de la partie septentrionale de l'Italie, était le *Latium*, la campagne de Rome, qui se divisait en divers petits peuples. C'était là que demeuraient les *Latins*, les *Rutules*, les *Volsques*, les *Aurunsques* et les *Eques*, dont il est fort parlé dans les premiers temps de l'Histoire Romaine; et ce pays s'étendait depuis Rome jusqu'aux environs de Capoue.

C'est dans le *Latium* qu'était ROME, qui, par la suite des temps, est devenue la capitale de l'Italie et de tout l'Empire Romain.

Cette ville ent de très-faibles commencemens; mais enfin elle vint à un si haut point de grandeur et de magnificence, qu'elle ne pouvait être comparée qu'à elle-même. Elle renfermait sept montagnes, se divisait en quatorze quartiers, avait huit ponts, dix-sept marchés, vingt aqueducs, quatorze portes, d'où partaient trente-cinq chemins qui allaient dans toutes les provinces de l'Italie, et de là, jusqu'aux extrémités de l'Empire Romain.

Partie méridionale de l'Italie.

La *partie méridionale* de l'Italie se divisait en trois grandes provinces, savoir: le *Samnium*, la *Campanie* et la *Grèce*.

Le *Samnium* avait peu d'étendue; il ne contenait qu'une partie de ce qu'on appelle maintenant l'*Abruzze ultérieure*, avec la *citérieure*, et quelques autres quartiers. Il renfermait quelques peuples, dont les villes les plus distinguées étaient *Ancona*, *Firmum*, Fermo; *Amiternum*, *Theate*, Chieti; *Sulmona* et *Beneventum*, qui conserve son nom.

La *Campanie*, qui avait encore moins d'étendue que le Samnium, régnait le long de la mer, et répondait à ce que nous nommons aujourd'hui la *Terre de Labour*, et partie de la *Principauté citérieure*. Ses villes principales étaient *Neapolis* ou *Parthenope*, Naples; *Puteoli*, Pouzzolles; *Bayæ*, *Cumæ*, *Capua*, *Nola*, *Nuceria* et *Salernum*. Toute cette contrée était anciennement, comme elle est encore aujourd'hui, un pays de délices.

La troisième province de l'Italie méridionale, qui seule était beaucoup plus grande que les deux autres, prises ensemble, se nommait la Grande-Grèce, *Magna Græcia*. Elle se divisait encore, soit en petites provinces, soit en peuples, et comprenait la plus grande partie de ce qu'on appelle aujourd'hui *royaume de Naples*. Elle avait pour villes principales, *Larinum*, *Sipontum*, *Barium*, *Brundusium*, *Hidruntum*, *Tarentum*, *Regium*, *Consentia*, *Venusia*, la patrie d'Horace, et beaucoup d'autres villes.

Iles d'Italie.

Les iles qui environnent l'Italie dépendaient de ce continent. Les plus distinguées, toutes situées dans la mer d'Etrurie ou de Toscane, sont la *Sicile*, la plus grande de toutes, la *Sardaigne* et la *Corse*.

La première se partageait en différens quartiers, suivant les divers aspects du nord et du sud, de l'est ou de l'ouest. Comme cette île est très-fertile, et a toujours été bien cultivée, elle était remplie d'un grand nombre de villes, dont les plus remarquables étaient *Milæ*, Milazzo; *Drepanum*, Trapani; *Agrigentum*, Girgenti; *Syracusæ*, Syracuse; *Catana*, *Panormus*, Palerme; *Messana* ou *Zancle*, Messine. Le mont *Etna*, aujourd'hui le Gibel, est un volcan qui jetait et qui jette encore du feu.

La *Sardaigne*, moins grande que la Sicile, a aujourd'hui le titre de royaume. Ses principaux endroits étaient, en commençant par le nord, *Turris Libissonis*; *Olbia*, qui était à l'est; *Calaris* ou Cagliari, au sud; aussi bien que *Sulci*, et *Usellis* ou Oristagni, à l'ouest.

La *Corse*, moins considérable, avait pour villes, *Aleria* et *Nicæa*.

Observations sur l'Empire Romain.

Comme Rome et l'Italie ont commencé à former l'Empire Romain, il est bon, avant d'aller plus avant, de jeter les yeux sur quatre objets différens, mais cependant relatifs ou subordonnés les uns aux autres. Ces objets sont

l'enfance de l'Empire Romain, son adolescence, sa grandeur ou son empire, enfin sa décadence.

Dans l'*enfance* de l'Empire Romain, Rome, faible, étendait à peine sa domination sur quelques petits peuples qui étaient autour du Latium.

Ce qu'on appelle l'*adolescence* de l'Empire Romain, est le temps où les Romains, perfectionnés dans l'art militaire, et animés par leurs premiers succès, sortirent du *Latium*, et se rendirent maîtres de toute l'Italie.

Dans la troisième époque, on voit, par l'histoire, que l'émulation de *Carthage* rendit les Romains conquérans. Ils commencèrent d'abord par l'Espagne et l'Afrique, et poussèrent enfin jusqu'aux extrémités du monde connu. En continuant la lecture de l'histoire, on remarquera le progrès de cette puissance, depuis la fondation de Rome, 753 ans avant l'ère chrétienne, jusqu'au cinquième siècle de Jésus-Christ.

Alors un quatrième objet se présente. Ce qui peut aller du septième siècle jusqu'au douzième; car, après ce temps, on voit cet Empire languissant, et être à peine une ombre de ce qu'il était au commencement.

Mais c'est proprement au cinquième siècle, en 400 et quelques années, que commence la géographie du moyen âge, lorsque les peuples de la Germanie, du Nord et de la Sarmatie, divisèrent entre eux l'Empire Romain, et y formèrent des monarchies nouvelles. Les Vandales et les Visigoths entrèrent en Espagne et en Afrique; les Hérules et les Ostrogoths, en Italie; les Bourguignons et les Francs, dans les Gaules; les peuples Sarmatiques, ou Esclavons, s'emparèrent ensuite des provinces voisines du Danube; les Sarrasins, ou Arabes, des provinces de l'Asie; enfin, les Turcs achevèrent de ruiner l'Empire d'Orient, en prenant Constantinople en 1453.

III. *L'Illyrie.*

Au nord-est de l'Italie, était l'Illyrie, *Illyricum*, où les Romains firent d'abord des conquêtes qui leur ouvrirent le chemin de la Grèce. La notion la plus commune de l'étendue de l'Illyrie, est qu'elle allait depuis ce qu'on appelle aujourd'hui la Souabe, jusqu'un peu au-delà de la Servie; et, par conséquent, elle comprenait toutes les provinces qui sont entre le Haut-Rhin, les Alpes, le Danube et la mer Adriatique, d'où elle se terminait à la Macédoine et à la Bulgarie, qui dépendait en grande partie de la Thrace, ou Romanie. L'Illyrie, ainsi désignée, se divisait en six provinces, qui étaient la *Rhétie*, la *Norique*, la *Pannonie*, la *Liburnie*, la *Dalmatie* et la *Mœsie*, dont plusieurs se subdivisaient en petites provinces.

1. La *Rhétie* contenait une partie de la Souabe et de la Bavière. Ses villes principales étaient *Augusta Vindelicorum*, aujourd'hui Angsbourg; *Brigantium*, Bregents, près du lac nommé aujourd'hui de Constance; et *Pons OEni*, Inspruck, en Tyrol.

2. La *Norique*, *Noricum*, comprenait une partie de la Bavière et de l'Autriche, la Styrie et la Carinthie. Ses villes étaient *Lauriacum*, Lorch; *Arlape*, Erlap; *Lentia*, Lintz; *Cilleia*, Cilley; et *Juvavum*, Saltzbourg.

3. La *Pannonie* était la troisième province de l'Illyrie, et s'étendait depuis la Drave jusqu'au Danube. Ainsi elle comprenait une partie de l'Autriche, de la Styrie, la Carniole, la Basse-Hongrie et l'Esclavonie. Elle avait pour villes principales, *Juliabona*, ou *Vindobona*, qui est Vienne, capitale de l'Autriche; *Flexum*, Presbourg; *Sabaria*, Sarwar; *Pœtavium*, Petan; *Æmona*, Laubach; *Arrabona*, Raab ou Javarin; *Aquincum*, Bude; *Mursia*, Essek; *Sirmium*, Sirmich.

4. La *Liburnie* était entre la Save et la mer Adriatique, et contenait la Croatie, partie de l'Istrie et de la Dalmatie, dont les villes principales étaient *Senia*, Segna ou Zeng; *Metulum*, Metling; *Jedera*, Zara.

5. La *Dalmatie*, qui conserve le même nom, avait pour villes principales *Delminium*, ancienne capitale; *Salona*, Spalatro; *Epidaurus*, l'ancienne Raguse; *Scodra*, Scutari, qui était la capitale de l'Illyrie-propre, par où les Romains pénétrèrent peu-à-peu dans ces provinces.

6. Enfin, la *Mœsie* occupait principalement la Servie et une partie de la

Bulgarie. Elle avait pour villes principales, *Taurunum* et *Singidinum*, qui répondent l'une ou l'autre à Belgrade ; *Naissus*, Nissa ; *Scupi*, Uscup, dans le canton qu'on nommait Dardanie ; *Sardica*, Sophie, que l'on renfermait quelquefois dans la Thrace. On étendit pendant un temps la Mœsie jusqu'au Pont-Euxin, ou mer Noire, entre la Thrace et le Danube.

IV. *La Dace ou la Dacie.*

Il faut observer que la *Dace*, province voisine du Danube, a deux significations, selon les temps. L'ancienne Dacie, ou la véritable *Dacia antiqua*, *Dacia vera*, était au-delà du Danube, et répondait à la Haute-Hongrie, la Transylvanie, la Valaquie et la Moldavie. L'empereur Trajan en fit la conquête sur les Daces, vers l'an 115 de Jésus-Christ, et il rendit ce pays province romaine ; mais comme les Barbares la ravageaient souvent, l'empereur Aurélien l'abandonna en 274, et transporta les colonies romaines qui y étaient, au milieu de la Mœsie, dont on vient de parler, et que l'on appelait la Haute, relativement à la partie basse vers le Pont-Euxin, qui dépendait de la Thrace.

Ce transport des colonies romaines, de la Dace au-delà du Danube, donna lieu d'appeler une partie de la Mœsie, *Dace nouvelle* ; et, dans la suite, cette Dace donna son nom à l'une des deux parties de l'Illyrie orientale, qui fut attribuée à l'Empire Romain d'Orient, pendant que le reste de l'Illyrie fut de l'Empire d'Occident.

V. *L'Espagne.*

L'Espagne fut d'abord occupée au nord par les Celtes ou Gaulois, qui y entrèrent par les Pyrénées, et donnèrent le nom de *Galice* ou de *Celtibérie*, à la partie qu'ils occupèrent. Les *Hespériens*, peuples d'Italie, s'y rendirent par la Ligurie, la Provence et la Gaule narbonaise, d'où cette partie eut le nom d'*Hesperia*. Les Phéniciens y vinrent par mer, et ils lui donnèrent le nom d'Espagne, ou de *Spani-Iam* ; ce qui signifie pays rempli de lapins : il s'y en trouvait alors en très-grande quantité. Enfin, les Carthaginois, colonie de Phéniciens, y abordèrent aussi.

L'Espagne a été diversement partagée dans les différens temps. Nous réunirons ces divisions sous un même point de vue. La première division partageait ce pays en Espagne *citérieure* et Espagne *ultérieure*. La *citérieure*, dont la principale ville était TARRAGONE, contenait vingt-huit peuples, et occupait plus de la moitié de l'Espagne. L'*ultérieure*, moins étendue, ne contenait que deux grands pays, la *Lusitanie* et la *Bétique*.

La seconde division est celle de Pline, qui partage l'Espagne en quatorze communautés, sous trois provinces, qui sont la *Lusitanie*, la *Tarragonaise* et la *Bétique*.

Enfin, la troisième division est celle de la notice de l'Empire, qui met cinq grandes provinces dans ce continent : ce sont la *Galicie*, la *Tarragonaise*, la *Lusitanie*, la *Carthaginoise* et la *Bétique*.

1. La *Galice*, *Gallæcia*, conserve encore le même nom ; mais elle s'étendait autrefois dans ce qu'on appelle aujourd'hui Portugal, Asturies et Vieille-Castille. Ses principales villes étaient *Braccara*, Brague ; *Asturica*, Astorga.

2. La *Tarragonaise*, *provincia Taraconensis*, occupait un partie de la Nouvelle-Castille, la Navarre, l'Aragon et la Catalogne. Les villes les plus distinguées étaient *Pampelo*, Pampelune ; *Cæsar-Augusta*, Saragoce ; *Taraco*, Tarragone ; *Barcino*, Barcelone ; *Dertosa*, Tortose ; *Numentia*, ruinée.

3. La *Lusitanie ancienne* comprenait une grande partie du royaume de Portugal, et quelque chose de l'Espagne d'aujourd'hui : elle avait pour villes remarquables, *Olysippo*, Lisbonne ; *Augusta Emerita*, Mérida.

4. La *Carthaginoise*, *Carthaginensis provincia*, était la plus étendue, et contenait la Murcie, Valence et la Nouvelle-Castille. Ses villes étaient célèbres et en grand nombre ; entre autres *Carthago nova*, Carthagène ; *Toletum*, Tolède ; *Complutum*, Alcala [illegible]*tus*, ruinée ; *Valentia*, Valence.

5. La cinquième province, qui était la *Bétique*, renfermait l'Andalousie,

le royaume de Grenade et partie du Portugal. Ses principales villes étaient *Hispalis*, Séville ; *Corduba*, Cordoue ; *Carteia*, qu'on croit ruinée ; et *Gades*, Cadix.

Cinq grands fleuves arrosent cette riche contrée : savoir, *Iberus*, l'Ebre, qui tombe dans la Méditerranée ; *Durius*, le Douro ; *Tagus*, le Tage ; *Anas*, la Guadiana ; et *Betis*, le Guadalquivir. Ces quatre derniers tombent dans le grand Océan.

On joignait, pour sixième partie de l'Espagne, les îles *Baléares*, qui sont *Palma*, Majorque ; et *Mago*, Minorque, où est le Port-Mahon ; *Ebusus*, Iviça, était la principale des *Pityuses*.

VI. *La Gaule.*

La Gaule, sixième partie de l'Europe ancienne, se divisait de plusieurs manières. On ne considère ici que la Gaule transalpine, ou d'au-delà des Alpes, par rapport aux Romains, c'est-à-dire celle qui répond, à quelque chose près, à la France, la Suisse, la Savoie et les Pays-Bas. A l'égard de la *Gaule cisalpine*, conquête des Gaulois, elle faisait partie de l'Italie, où il en a été parlé.

La *Gaule transalpine*, ou la véritable patrie des Gaulois, fut regardée par les Romains, depuis qu'ils s'en furent rendus maîtres, comme une des plus illustres portions de leur Empire. César la divisa en quatre parties. Ce sont la *Provincia*, d'où est venu le nom de la *Provence*, qui en faisait partie, et qui fut la première soumise aux Romains ; l'*Aquitanique*, la *Belgique* et la *Celtique*.

Auguste fit une autre division des Gaules. Il les partagea en quatre grandes provinces ; savoir : 1. la *Gaule Narbonnaise*, qui renfermait dix-sept peuples ; 2. l'*Aquitaine*, où se trouvaient dix-huit peuples ; 3. la *Lyonnaise*, ou province de Lyon, très-étendue, qui contenait vingt-neuf peuples ; 4. la *Belgique*, où étaient vingt-un peuples.

La notice de l'Empire fournit une troisième division des Gaules en cinq grandes portions, qui se partagent ensuite en plusieurs autres petites provinces. Ces grandes portions, ou parties générales, sont : 1. la *Belgique* ; 2. la *Germanique* ; 3. la *Lyonnaise* ; 4. la *Viennoise* ; 6. l'*Aquitaine*.

I. La *Belgique* comprenait deux parties ; savoir : la première et la seconde Belgique. La *première* contenait tout le pays de Trèves et les trois évêchés de Metz, Toul et Verdun. Sous la *seconde Belgique* était toute l'ancienne métropole de Reims, qui s'étendait même dans une grande partie des Pays-Bas. Les villes principales étaient Trèves, Metz, Toul et Verdun, Reims, Châlons-sur-Marne, Soissons, Beauvais, Amiens, Arras, Cambrai.

II. La *Germanique* se divisait pareillement en deux petites provinces, la *première* et la *seconde* Germanique. Sous la *première* étaient les territoires de Mayence, Strasbourg, Spire et Worms. On trouvait dans la *seconde* les diocèses de Cologne et de Tongres, ou Liége, qui tous portaient les noms de leurs villes principales.

III. La province *Lyonnaise* était fort étendue, et se partageait en quatre parties. La *première* Lyonnaise comprenait les diocèses de Lyon, Autun, Langres, Mâcon, Châlons-sur-Saône. Sous la *seconde* était toute la Normandie. Sous la *troisième*, la Touraine, le Maine et toute la Bretagne. Dans la *quatrième* se trouvait toute l'ancienne province ecclésiastique de Sens, qui comprenait celle de Paris. On y joignait pour *cinquième* partie *Maxima Sequanorum*, qui renfermait la Franche-Comté et presque toute la Suisse.

Dans cette grande portion de la Gaule, étaient alors pour villes principales, Lyon et les villes des diocèses qui en dépendent ; Rouen, Avranches, Coutances, Tours, le Mans, Nantes, Vannes, Sens, Paris, Auxerre, Besançon, Augst, près Bâle, et Constance.

IV. La *Viennoise*, dont la *première* comprenait le Dauphiné, la principauté d'Orange et le comtat *Venaissin* ; la *seconde* renfermait les métropoles de Narbonne et de Toulouse ; la *troisième* occupait une grande partie de la Provence ; la *quatrième*, la province d'Embrun et le marquisat de Saluces ; enfin, dans la

cinquième Viennoise était une partie de la Savoie, sous le nom d'*Alpes Graïæ*.

Les villes principales de cette grande portion des Gaules étaient Vienne, Valence, Orange, Narbonne, Toulouse, Nimes, Arles, Embrun et Moustiers en Tarantaise.

V. L'*Aquitaine*, cinquième partie générale de la Gaule, se divisait en trois autres provinces. La *première* Aquitaine renfermait la province ecclésiastique de Bourges et celle d'Alby, qui en a été détachée. Sous la *seconde* était la province de Bordeaux. Enfin la *troisième*, nommée aussi *Novempopulania*, à cause des neuf peuples qu'elle contenait, renfermait la province ecclésiastique d'Auch. Les villes principales étaient Bourges, Bordeaux, Eluse ou Eause, nommée ensuite Auch.

Les Gaules avaient plusieurs grands fleuves. Le Rhin, *Rhenus*, leur servait de bornes à l'orient et au nord; la Meuse, *Mosa;* la Seine, *Sequana;* la Loire, *Ligeris*, et la Garonne, *Garumna*, se déchargent dans l'Océan; au lieu que le Rhône, *Rhodanus*, tombe dans la Méditerranée.

VII. *Les Iles Britanniques.*

Les Romains n'entrèrent dans les Iles Britanniques qu'après avoir fait la conquête des Gaules; ils ne les ont même jamais possédées entièrement. Ils ignoraient d'abord si la Grande-Bretagne était une île ou un continent.

Ces îles eurent communément le nom de *Britannia* ou *Britannicæ insulæ;* l'une *Britannia major*, répond à l'Angleterre et à l'Ecosse; *Britannia minor* ou *Hibernia*, était l'Irlande.

La Grande-Bretagne, nommée aussi *Albion*, à cause des dunes ou élévations blanches de ses côtes, se divisait en *Britannia romana* et en *Britannia barbara*. Cette dernière, qui ne fut jamais entièrement conquise par les Romains, comprenait la partie septentrionale de l'Ecosse.

Mais la division de la Grande-Bretagne, suivant la notice de l'Empire Romain, était en cinq grandes provinces, savoir: 1. *Britannia prima*, qui comprenait le pays de Cornouaille, et ce qui est au midi de la Tamise; 2. *Britannia secunda* renfermait le pays de Galles; 3. *Flavia Cæsariensis*, s'étendait depuis le nord de la Tamise jusqu'à la province d'York; 4. *Maxima Cæsariensis*, depuis la province d'York jusqu'aux frontières de l'Ecosse; 5. enfin *Valentia*, qui contenait la partie méridionale de l'Ecosse.

Les villes principales de toutes ces provinces étaient *Londinium*, Londres: *Durovernum*, Cantorbéry; *Dubris*, Douvres, *Eboracum*, York.

L'île contigüe à la Grande-Bretagne est l'Irlande, nommée *Britannia minor;* elle contenait plusieurs peuples peu connus dans l'histoire; aussi ne paraît-il pas que les Romains y soient entrés.

VIII. *La Germanie.*

La Germanie, huitième partie de l'Europe ancienne, était beaucoup plus étendue que l'Allemagne ne l'est aujourd'hui. On la renfermait entre le Rhin, le Danube, l'Océan septentrional, la Vistule et les monts Krapacks: ainsi elle comprenait, outre la plus grande partie de l'Allemagne, une portion de la Pologne, et la Scandinavie, c'est-à-dire le Danemarck, la Norwège et la Suède, pays alors peu connus.

On partageait la Germanie en quatre grands peuples, savoir: les *Istevons*, les *Hermions*, les *Vindiles* et les *Ingévons*, qui comprenaient sous eux un grand nombre de petits peuples. Mais ils n'avaient point d'habitations auxquelles on pût donner le nom de ville.

1. Ainsi les *Frisons*, les *Dulgini*, les *Chassuarii*, *Chamavi* et *Marsi*, qui sont l'évêché de Munster et de Paderborn; les *Angrivari* et les *Marsaci*, partie de l'Over-Issel, d'Utrecht et de Gueldres; *Sicambri*, le long du Rhin, au-dessous du Mein, aussi bien que les *Teucteri* et *Bructeri*, la Marck, Berg, Westphalie, Wétéravie, ont pris le nom de *Francs*. Les *Mattiaci* et *Sedusii* tenaient la Hesse, et les environs du Mein et du Nekre. Ces douze peuples étaient compris sous le nom d'*Istevons*.

2. Les *Hermions* entraient davantage dans l'intérieur de la Germanie, et étaient aussi partagés en douze petits peuples; savoir: les Chérusques, les Chattes, les Hurmundures, les Allemands, les Armalausi, les Marcomans, les Quades, les Gothins, les Osiens, les Marsinges, les Buriens et les Lugiens. Tous ces petits peuples s'étendaient dans la Saxe, la Franconie, la Souabe, la Bohême, la Silésie, la Moravie et une partie de la Pologne.

3. Les *Vindiles* occupaient tout le nord de la Germanie, et comprenaient vingt-un petits peuples, dont les principaux étaient les *Cimbres* et les *Anglais*, dans le Jutland, les *Vandales*, les *Heruli*, *Gothones*, *Longobardi*, *Burgundiones*, *Cauci*, *Saxones*, *Teutones*. Ces peuples changeant souvent de demeure, donnèrent leurs noms aux provinces dont ils s'emparèrent; mais originairement ils occupaient ce qui est entre le Weser et la Vistule, aux environs des parties septentrionales de l'Elbe et de l'Oder.

4. Enfin les *Ingevons* étaient encore plus au nord que les Vindiles, et occupaient la Scandinavie, fort étendue pour le terrain; mais où on ne remarquait que trois peuples: *Sitones*, les Norwégiens; *Sueones*, les Suédois; *Feningia*, la Finlande. Il y avait encore les îles renfermées dans la mer Baltique, appelées alors *Sinus Codanus*.

La Germanie était remplie de bois: la forêt *Hercinie* en couvrait plus de la moitié, et empêchait que ce grand pays ne fût alors aussi peuplé qu'il pouvait l'être.

Les principaux fleuves étaient *Rhenus*, le Rhin; *Vistula*, la Vistule; et *Danubius*, le Danube, qui conservent leurs noms et lui servaient de bornes. Dans l'intérieur du pays, le Weser, *Wisurgis*; l'Elbe, *Albis*; et l'Oder, *Viader*.

Quelques savans modernes regardent une dépendance de l'ancienne Germanie une partie de la Suisse, de la Souabe et de l'Autriche: mais ces pays faisaient partie de l'Illyrie, dont on a parlé après l'Italie.

IX. *La Sarmatie.*

La Sarmatie, à l'orient de la Germanie, fait la neuvième et dernière partie de l'Europe. Elle occupait tout ce qui est au-delà de la Vistule, du Danube et des monts Krapacks, *Montes Carpati*, qui séparent aujourd'hui la Hongrie de la Pologne. Les peuples nommés *Sarmates*, sortaient des Scythes et de la Scythie. Leur valeur a été connue autrefois; et après avoir fait trembler l'Empire Romain, ils ont ensuite commencé à le démembrer sous le nom de Goths, de Visigoths et d'Ostrogoths, de Huns, etc.

C'étaient des peuples errans, divisés en plusieurs nations; savoir: les Estiens, *Estiæi*, qui occupaient la Prusse et la Livonie; *Venedæ*, la Lithuanie; *Bastarnæ*, la plus grande partie de la Pologne, jusqu'à l'embouchure du Danube; *Tyrangitæ*, ceux des environs du *Tyras*, aujourd'hui Dnieper; *Riphaces*, ceux qui occupaient la Russie septentrionale; et les *Toxolani*, qui étaient dans la méridionale et dans la petite Tartarie, où l'on remarquait le royaume du *Bosphore*, près de ce que nous appelons le détroit de Caffa. On nommait anciennement *Bosphore* un passage de mer qu'un bœuf peut traverser à la nage.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DIVISION DE LA TERRE CHEZ LES ANCIENS.

EUROPE ANCIENNE.

L'Europe renfermait :

- **Au Nord** . . 1° Iles Britanniques, Scandinavie, Sarmatie Européenne.
- **au milieu.**
  - Gaule . { Belgique. / Celtique. / Aquitanique. / Prov. romaines. } Divisées en 17 prov. sous l'Empire.
  - Germanie, Chersonèse cimbrique, au Nord. / Rhétie, Norique, Vindélicie, Pannonie, au Sud. } du Danube.
  - Dacie, Mœsie supérieure et infér.
- **au Midi.**
  - Hispanie { Tarraconaise. / Bœtique. / Lusitanie.
  - Italie au { Nord. Gaule Cisalpine, Transpadane et Cispadane. / Midi. Etrurie et Italie proprement dite. / Sud. Grande Grèce.
  - Illyrie, Macédoine, Dacie, Thrace, Epire, Thessalie.
  - Grèce . { Grèce-propre, Arcananie, Etolie, Phocide, Locride, Béotie, Attique. / Péloponèse, Achaie, Argolide, Laconie, Messénie, Elide, Arcadie.
- **Iles** — Baléares, Corse, Sardaigne, Sicile, Corcyre, Céphallenie, Crète.

ASIE ANCIENNE.

L'Asie renfermait :

- **à l'Ouest.**
  - L'Asie mineure. { Au Nord, la Mysie, la Bithynie, la Paphlagonie, le Pont. / A l'Ouest, la Troade, l'Etolie, l'Ionie, la Doride, appelée aussi Carie. / Au milieu, la Lycie, la Phrygie, la Galatie, la Cappadoce, l'Arménie. / Au Sud, la Lycie, la Pamphilie, la Pisidie, l'Isaurie, la Cilicie.
  - L'Arménie *majeure* ou grande Arménie, la Colchide, l'Ibérie, l'Albanie.
  - La Syrie, la Phénicie, la Palestine, jusqu'à l'Euphrate.
- **au Sud.** { L'Arabie pétrée, déserte, heureuse. / L'Inde en-deçà et au-delà du Gange, la Taprobrane, la Chersonèse d'or.
- **au centre.** { *Bien connues*, la Mésopotamie, la Médie, la Perse, la Baetriane, la Sogdiane. / *Peu connues*, la Scythie en-deçà et au-delà du Mont Imaüs, la Sérique, etc.

AFRIQUE ANCIENNE.

L'AFRIQUE renfermait
- Sur la côte septentrionale, l'Egypte, la Cyrénaïque, l'Afrique-propre, la Numidie, la Mauritanie.
- Dans l'intérieur, l'Ethiopie et la Lybie, les Garamanthes, les Nasamons, les Gétules.
- A l'Ouest, partie de la Mauritanie, et les Iles Fortunées, (iles Canaries).

DIVISIONS

des Terres habitables du globe d'après les connaissances des Modernes.

Les terres habitablesse divisent en continens
- Ancien.
  - Europe.
    - Nord. Iles Britanniques, Danemarck, Suède, Russie.
    - Midi. France, Hollande, Suisse, Allemagne, Bohême, Hongrie, Prusse.
    - Sud. Portugal, Espagne, Italie, Turquie.
  - Asie . . . Turquie, Arabie, Perse, Inde, Chine, Tartarie, Russie asiatique.
  - Afrique.
    - Egypte, côte de Barbarie, Maroc.
    - Biledulgérid, Nigritie, Ethiopie.
    - Guinée, Congo, Cafrerie, pays des Hottentots.
- Nouveau
  - L'Amérique
    - Septen.
      - Canada.
      - Etats-Unis.
      - Possessions espagnoles / anglaises.
    - Mérid.
      - Terre-ferme.
      - Guiane.
      - Pérou.
      - Pays des Amazones.
      - Brésil.
      - Paraguay.
      - Chily.
      - Pays des Patagons.
- Austral . . Nouvelle Hollande.

ABRÉGÉ

DE

GÉOGRAPHIE ANCIENNE ET MODERNE,

COMPARÉES.

SECONDE PARTIE.

APRÈS avoir parlé en général, dans la première partie, de la géographie ancienne et moderne, comparées, nous allons en traiter ici en détail.

Les anciens ne connaissaient, comme nous l'avons déja dit, que trois parties du monde, l'Europe, l'Asie et l'Afrique, ou Lybie. Plusieurs contrées leur étaient même entièrement inconnues, et ils n'avaient de plusieurs autres qu'une connaissance très-imparfaite.

EUROPA (1).

INSULÆ BRITANNICÆ.

HYBERNIA INSULA.

L'HYBERNIE, aujourd'hui l'Irlande, était peu connue : elle ne présente que des noms de peuples, et peu de villes.

Villes principales :

Eblana, Dublin, capitale de l'Irlande.

Mœnapia, Wexford.

Ivermis, Cashill, comté de Tiperary.

Senus fl. le Shannon, rivière principale.

Notium prom. cap Clare ou Clear, au midi.

Ricina ins. île Raghlin, au nord.

BRITANNIA INS. ou ALBION,

Aujourd'hui l'île de la Grande-Bretagne. Nous la diviserons en deux parties : le pays des Pictes ou Calédoniens, au nord, et la province romaine, au midi.

I. PICTI.

Le pays des Pictes répond à l'Ecosse septentrionale.

Virvedrum prom. cap Wrath, au nord.

Orcas prom. cap Duncansby, au nord.

Varar æstuarium, golfe de Murray.

Devana, aujourd'hui Turrif, comté d'Aberdeen.

(1) Voyez à la fin de l'Atlas les cartes de la partie occidentale de l'Empire Romain, ou du monde connu des anciens.

Banatia, Moyhal, comté de Murray.
Devana, vieux Aberdeen.
Grampius mons, montagne d'Ecosse.
Victoria, Stirling, comté de ce nom.
Horea, Forfar, comté de ce nom.
Lindum, Perth, comté de ce nom.
Taum æstuarium, golfe de Perth.
Bodotria æstuarium, golfe d'Edimbourg.
Severi Vallum, rempart qui séparait, sous l'empereur Sévère, la province romaine du pays des Pictes.

Iles qui dépendaient des Pictes.

Thule ins. la plus grande des Schetland, nord de l'Ecosse.
Orcades ins. îles Orcades.
Mare Caledonium, mer d'Ecosse.
Eburdes ins. iles Ebrides ou Westernes.
Oceanus occidentalis, mer d'Irlande.
Mare Hybernicum, canal Saint-George.
Malcos ins. île de Mull, *ibid.*
Epidium ins. île Isla, *ibid.*

II. BRITANNIA ROMANA.

Bretagne Romaine.

1° Depuis le rempart de Sévère jusqu'à celui d'Adrien. Ce pays répond à l'Ecosse méridionale.
Glota ins. île d'Arran, canal Saint-George.
Glota fl. aujourd'hui la Clyde, rivière.
Vanduara, Air, comté de ce nom.
Novius fl. le Nid, rivière, comté de Galloway.
Deva fl. la Dée, rivière, *ibid.*
Alata Castra, Edimbourg, capitale de l'Ecosse.
Trimontium, Domfries, comté de ce nom.
Colania, aujourd'hui Warvick, comté de ce nom.
Tuæsis fl. Avon, rivière, passe à *Colania*.
Bremenium, Wuller, comté de Northumberland.
Novantum peninsula, presqu'île, comté de Galloway.
Rerigonium, Straranwer, *ibid.*
Abravanus fl. baie, *ibid.*
Lucopibia, Whitehorn, *ibid.*
Iena æstuarium, baie de Galloway.
Hadriani vallum, rempart bâti pour arrêter les incursions des Pictes, sous cet empereur
2° Depuis le rempart d'Adrien jusqu'à la Manche, c'est-à-dire, la province romaine qui répond à l'Angleterre-propre, et la principauté de Galles.
Peuples principaux :
Bragantes, depuis une mer jusqu'à l'autre, nord de l'Angleterre.
Parisii, vers York.
Coritani, vers le comté de Lincoln.
Ordovices, vers le comté de Caernarvon.
Cornavii, vers celui de Chester.
Iceni, vers le comté de Norfolk, etc.
Demetæ, vers le comté de Penbrock, etc.
Dobuni, vers celui de Worcester, etc.
Silures, vers celui de Brecknock, etc.
Bulgæ, vers ceux de Wils, de Hamps, etc.
Atrebates, vers celui de Berks, etc.
Catyeuchlani, vers Herford, etc.
Regni, vers Sussex, etc.
Trinobantes, vers Essex.
Cantium, comté de Kent.
Dumnonii, comté de Cornouaille, etc.
Durotriges, comté de Dorset, etc.
Villes principales :
Luguvallum, Carlisle, comté de Cumberland.
Monobia ins. île de Man, canal St.-George.
Moricambæ æstuarium, baie de Lancastre.
Tinna fl. la Tine, passe à Newcastle.
Curia, détruite, près de Hexham.
Vinovium, détruite, comté de Durham.
Colliba, détruite, à l'est d'Appleby.
Cataractonium, détruite, midi de Richemont.
Tinnocellum, détruite, nord-est de Newcastle.
Vedra fl. la Were, rivière, comté de Durham.
Durus sinus, baie de Durham.
Eboracum, York, comté de ce nom.

Gabruntovicorum sinus, baie, comté d'York.
Mona ins. ile d'Anglesey, canal St.-George.
Seguntium, Caernarvon, comté de ce nom.
Setcia æstuarium, baie de Chester.
Belisama æstuarium, baie de Liverpool.
Deva, Chester, comté de ce nom.
Olicana, Reighley, à l'ouest d'York.
Bremetomacum, détruite, comté de Lancastre.
Petuaria, Kingston-hull.
Abus fl. l'Humber, rivière, embouchure mer d'Allemagne.
Prætorium, détruite, près du cap Spurn.
Ocelum prom. cap Spurn, à l'embouchure de l'Humber.
Lindum Colonia, Lincoln, comté de ce nom.
Oceanus Germanicus, mer d'Allemagne.
Canganura prom. cap de Caernarvon.
Stucia fl. aujourd'hui Istuyth, rivière.
Tuerobis fl. rivière, comté de Cardigan.
Mediolanum, Llanwithin, comté Montgomery.
Ariconium, Hereford, comté de ce nom.
Viroconium, détruite, comté de Shrewsbury.
Sabrina fl. la Saverne, rivière.
Ratæ, Leicester, comté de ce nom.
Metaris æstuarium, golfe de Boston.
Sulene, détruite, près de Norwich.
Garyenum, Yarmouth, comté de Norfolk.
Garyenus fl. Yare, rivière, passe à Yarmouth.
Octapitarum prom. cap Saint-David.
Maridunum, Caermarthen, comté de ce nom.
Tobius fl. Towy, rivière.
Sabrinæ æstuarium, golfe de Bristol.
Herculis prom. pointe de Hartland.
Leontinum, Brecknock, comté de ce nom.
Venta Silurum, aujourd'hui Chepstow, comté de Monmoth.
Clevum, détruite, comté de Glocester.
Durocornium, détruite, comté de Glocester.
Aquæ solis, Bath, célèbre par ses eaux minérales.
Caleva Atrebatum, Watingfort, comté de Berk.
Caleva, détruite, comté de Hamps.
Venta Belgarum, Winchester, comté de Hamps.
Verulamium, Saint-Albans, comté d'Hertford.
Londinium, Londres ou London, capitale de toute l'Angleterre, sur la Tamise.
Vindonis, Windsor.
Camalodunum, détruite, près de Colchester, comté d'Essex.
Camesis fl. la Tamise, rivière principale.
Canetos ins. Thanet, ile, comté de Kent.
Rutupiæ, Sandwich.
Dubris, Douvres, sur le Pas-de-Calais.
Lemanis, détruite, sur la Manche.
Antivestæum et *Bolerium prom.* cap Cornouaille.
Cassiterides ins. îles Sorlingues.
Voliba, Falmouth, comté de Cornouaille.
Cenio fl. la Fale, embouchure vers Falmouth.
Dumnonium et *Ocrinum prom.* cap Lézard.
Tamara fl. aujourd'hui Tamer, rivière.
Isca Dumnoniorium, Exeter, comté Devon.
Isca fl. aujourd'hui l'Ex, rivière, passe à Isca.
Magnus portus, Southampton.
Vectis ins. l'île de Wigth, dans la Manche.
Regnum, Chichester, comté de Sussex.
Oceanus Britannicus, la Manche, mer entre l'Angleterre et la France.

SCANDINAVIA.

La Scandinavie, ou Scandie, répond à la Norwège et à la Suède; elle n'était presque point connue des anciens, qui la prenaient faussement pour une île.
Les peuples connus sont (1):
Lappiones, dans la Laponie.
Bergo, aujourd'hui Berghen, port de Norwège.
Finningia, la Finlande, en Suède.

(1) Les *Sitones*, les *Suiones* et les *Hillevionas* de Ptolémée, ne sont point connus.

CIMBRICA CHERSONESUS.

La Chersonèse Cimbrique, aujourd'hui le Jutland, partie du Danemarck, n'était point connue.

GALLIA (1).

La Gaule, aujourd'hui la France, qui n'a cependant pas la même étendue, était appelée par les Romains *Transalpina*, parce qu'elle était au-delà des Alpes, par rapport à l'Italie. Jules-César ne la divise qu'en trois pays, en *Belgica*, en *Celtica*, en *Aquitania*; mais nous suivrons la division postérieure, en 17 provinces romaines, en procédant d'occident en orient, et du nord au midi, sans nous attacher à l'ordre des provinces de première et de deuxième.

I. GERMANIA INFERIOR.

Basse-Germanie.

Peuples principaux :

Batavi, Provinces-Unies, au midi du Rhin.

Gugerny, duché de Clèves.

Menappii, Provinces-Unies, au midi.

Toxandri, dans le Brabant, au nord.

Betasii, Brabant, à l'orient.

Eburones et *Tungri*, évêché de Liége.

Ubii et *Sunici*, duché de Juliers.

Aduatici, Hainaut et évêché de Liége.

Condrusi et *Pœmani*, Luxembourg.

Rhenus fl. le Rhin, source dans les Alpes Lépontiennes, embouchure dans la Germanie inférieure.

Lugdunum, aujourd'hui la Brille (2), au midi du Rhin.

Batavodurum, Durstède, Provinces-Unies.

Batavorum ins. île entre le Wahal, le Rhin et la Meuse.

Vahalis fl. Wahal, bras du Rhin.

Mosa fl. la Meuse, source dans la Lyonnaise première, embouchure chez les Bataves.

Noviomagus, Nimègue, Provinces-Unies.

Segni, détruite, près de Namur, Pays-Bas.

Marcodurum, détruite, entre Maëstricht et Cologne.

Colonia Agrippina, Cologne, sur le Rhin.

Colonia Trajana et *Tricesimæ*, Kell, sur le Rhin, à l'est de Nimègue.

Vetera, Santen, dans le duché de Clèves.

Calone, Gueldres, dans le duché de même nom.

Castellum, Kessel, dans la Gueldre.

Novesium, Nuys, dans le pays de Cologne.

Mederiacum, Mierle, village, près de Ruremonde.

Atuatuca, Tongres, dans le pays de Liége.

Pons Mosæ et *Trajectum superius*, Maëstricht, pays de Liége.

Bonna, Bonn, près de Cologne.

Marcomagus, détruite, à l'occident de Coblentz.

Arduenna sylva, la forêt des Ardennes, fort étendue autrefois.

II. BELGICA SECUNDA.

Seconde Belgique.

Peuples principaux :

Morini, dans la Picardie et la Flandre.

Nervii, dans la Flandre française et ci-devant autrichienne.

Atrebates, dans l'Artois.

Britanii, vers l'embouchure de la Somme.

Ambiani, dans l'Amiénois.

Veromandui, dans le Vermandois.

(1) Un grand nombre de villes anciennes de la Gaule ont pris le nom des peuples; ainsi *Samarobriva*, capitale des *Ambiani*, s'est appelée Amiens; *Ingena*, capitale des *Abrincatui*, s'est appelée Avranches, etc.

(2) Et non Leyde, qui est trop au nord, et qui serait chez les Frisons.

Bellovaci (1), évêché de Beauvais.
Vadicasses et *Sylvanectes*, évêché de Senlis.
Suessiones, évêché de Soissons.
Rhemi, dans le Rhémois.
Catalauni, évêché de Châlons.
Tabuda fl. l'Escaut, vers son embouchure.
Dea, détruite, vers l'embouchure du fleuve *Tabuda*.
Meldi, détruite, près de Bruges, Pays-Bas.
Fretum Gallicum, Pas-de-Calais, entre Calais et Douvres.
Ulterior Portus, Calais, dans la Picardie.
Samara fl. la Somme, rivière de Picardie.
Castellum Morinorum, Cassel, en Flandre française.
Nemetacum et *Nemetocenna*, Arras, dans l'Artois.
Camaracum, Cambrai, dans la Flandre française.
Scaldis fl. l'Escaut, source en Artois, se partage en plusieurs bras.
Turnacum, Tournai, dans la Flandre autrichienne.
Sabis fl. la Sambre, se jette dans la Meuse.
Bagacum, Bavai, dans le Hainaut français.
Duronum, détruite, au midi de Maubeuge.
Itius Portus, Wissan, port de la Picardie.
Marci, détruite, près de St.-Omer.
Bononia, auparavant *Gesoriacum*, Boulogne, dans la Picardie.
Taruenna, Terouenne, détruite, dans l'Artois.
Adlullia, détruite, près de Montreuil, en Picardie.
Pontes, détruite, au midi de Montreuil.
Samarobriva (2), Amiens, en Picardie.
Bratuspantium, détruite, au midi d'Amiens.
Cæsaromagus, Beauvais, dans l'Ile-de-France.
Augusta Veromanduorum, Saint-Quentin, dans la Picardie.
Noviomagus, Noyon.
Augusta Suessionum, Soissons, Ile-de-France.
Augustomagus, Senlis, Ile-de-France.
Durocortorum, Reims, dans la Champagne.
Bibe, détruite, près d'Epernai, en Champagne.
Matrona fl. la Marne, source près de Langres, se jette dans la Seine au-dessus de Paris.
Durocatalaunum, Châlons-sur-Marne, en Champagne.

III. BELGICA PRIMA.

Première Belgique.

Peuples principaux :
Treviri, pays de Trèves et de Luxembourg.
Verduni, évêché de Verdun.
Mediomatrici, évêché de Metz.
Leuci, Toulois et Lorraine, au midi.
Augusta Trevirorum, Trèves.
Mosella fl. la Moselle, source en Lorraine, et se jette dans le Rhin à Coblentz.
Divodurum et *Metæ*, Metz, dans la Lorraine.
Decempagi, Dieuse, dans la Lorraine.
Orolaunum, Luxembourg, capitale du duché.
Caranusca, Thionville, dans la Lorraine.
Savarus fl. la Sarre, source en Lorraine, et se jette dans la Moselle.
Verodunum, Verdun, dans la Lorraine.
Catutrices, détruite, dans le duché de Bar.
Tullum, Toul, en Lorraine.
Nasium, détruite.
Vogesus, les Vosges, Lorraine.

IV. GERMANIA SUPERIOR.

Haute-Germanie.

Peuples principaux :
Caracates, Bas-Rhin.
Vangiones, Palatinat.
Nemetes, Alsace, au nord.

(1) Le *Belgium* de César était probablement vers les *Bellovaci*.
(2) *Briva*, mot celtique, qui signifie *Pont*.

Triboci, Alsace, vers le midi.
Antunnacum, Andernach, de l'électorat de Cologne.
Bingium, Bingen, élect. de Mayence.
Confluentes, Coblentz, électorat de Mayence.
Moguntiacum, Mayence.
Bormetomagus, Worms, dans le Palatinat.
Noviomagus, Spire, dans le Palatinat.
Saletio, Seltz, dans l'Alsace.
Brocomagus, Brumt, bourg.
Argentoratum, Strasbourg, capitale de l'Alsace.

V. LUGDUNENSIS SECUNDA.

Seconde Lyonnaise.

Cette province, à quelque chose près, répond à la Normandie.

Peuples principaux :

Unelli ou *Venelli*, dans le Cotentin.
Abrincatui, dans l'Avranchin.
Bajocasses et *Viducasses*, évêché de Bayeux.
Lexovii, dans l'évêché de Lisieux.
Saii, dans l'évêché de Seez.
Caleti, dans le pays de Caux.
Aulerci Eburovices, évêché d'Evreux.
Veliocasses, dans le Vexin normand et français.
Coriallum prom. cap de la Hogue.
Coriallus, Cherbourg, Basse-Normandie.
Crociatonum, Valognes, Basse-Normandie.
Arœgenus, Bayeux, Basse-Normandie.
Constantia, Coutances, Basse-Normandie.
Ingena, Avranches, Basse-Normandie.
Viducasses, détruite, près de Caen, Basse-Normandie.
Ulnia fl. l'Orne, passe à *Viducasses*.
Saii, Seez, Basse-Normandie.
Carocotinum, le Hâvre, pays de Caux.
Noviomagus, Lisieux, Haute-Normandie.
Gravinum, détruite, dans le pays de Caux.
Juliobona, Lillebonne, dans le pays de Caux.
Rotomagus, Rouen, Haute-Normandie.
Mediolanum, Evreux, Haute-Normandie.
Briva-Isara, Pontoise, Vexin français.

Iles à l'Occident.

Sarnia ins. Jersey. . . . . } Trois iles aux Anglais.
Cæsarea, Guernesey. . . . . }
Riduna, Aurigny. . . . . }

VI. LUGDUNENSIS TERTIA.

Troisième Lyonnaise.

La troisième Lyonnaise répond à la Bretagne, à une partie de l'Anjou, du Maine et de la Touraine.

Peuples principaux :

Amoricæ (1) *civitates.*
Agnotes, évêché de Saint-Pol.
Osismii, vers Brest.
Corisopiti, évêché de Quimper.
Veneti, évêché de Vannes.
Namnetes, évêché de Nantes.
Curiosolites, vers l'évêché de Treguier et Saint-Brieuc.
Rhedones, évêché de Rennes.
Diablintes et *Arvu*, dans le Maine.
Andecavi, dans l'Anjou.
Aulerci Cænomani, dans le Maine.
Turones, dans la Touraine.
Brivates, Brest, port de la Basse-Bretagne.
Uxantis ins. ile d'Ouessant, près de Brest.
Gobæum prom. cap près de Brest.
Sena ins. Pont-des-Saints, au midi d'Ouessant.
Vorganium, aujourd'hui Karhaix, Basse-Bretagne.

(1) Armorique signifie voisin de la mer. On donnait ce nom aux peuples maritimes, depuis l'embouchure de la Loire jusqu'à celle de la Seine.

Corisopiti, Quimper, Basse-Bretagne.
Blavia, Blavet, près de Port-Louis.
Dariorigum, capitale des *Veneti*, Vannes, en Basse-Bretagne.
Durerie, détruite, près la Roche-Bernard.
Condivincum, Nantes.
Liger fl. la Loire, source dans le Languedoc, embouchure en Bretagne.
Combaristum, détruite, dans la Bretagne.
Meduana fl. la Mayenne, rivière du Maine et de l'Anjou.
Cenomani, aup. *Suindunum*, le Mans, capitale du Maine.
Vagoritum, détruite, dans le Maine.
Vindilis ins. Belle-Isle, sur les côtes de Bretagne.
Siata ins. près de la précédente.
Reginea, détruite, à l'orient de Saint-Brieuc.
Condate (1), capitale des *Rhedones*, Rennes, dans la Haute-Bretagne.
Herius fl. la Vilaine; elle passe à *Condate*.
Andegavum, Angers, capitale.
Fines (2), détruite, au midi du Maine.
Turones, aup. *Cæsarodunum*, Tours, capitale de la Touraine.
Ambacia, Amboise, ville de la Touraine.

VII. LUGDUNENSIS QUARTA, SEU SENONIA.

Quatrième Lyonnaise.

Peuples principaux :
Parisii, l'Ile-de-France-propre.
Meldi, évêché de Meaux.
Carnutes, évêché de Chartres.
Tricasses, évêché de Troyes.
Aureliani, évêché d'Orléans.
Senones, évêchés de Sens et d'Auxerre.
Lutetia, Paris, dans l'Ile-de-France.
Sequana, la Seine, source dans la Bourgogne, embouchure au Hâvre, dans la Normandie.
Autricum, Chartres, dans l'Orléanais.
Aureliani, aup. *Genabum*, Orléans, capitale de l'Orléanais.
Jatinum, capitale des *Meldi*, Meaux, en Brie.
Riobe, Provins, dans la Brie.
Condate, Montereau, au confluent de la Seine et de l'Yonne.
Agedincum, post. *Senones*, Sens, en Champagne.
Antissiodorum, Auxerre, en Bourgogne.
Augustobona, Troyes, capitale de la Champagne.
Brivodurum, Briare, dans l'Orléanais.
Condate, Cosne, sur la Loire, dans le Gatinais orléanais.

VIII. AQUITANIA SECUNDA.

Seconde Aquitaine.

Peuples principaux :
Agesinates, *Pictones* et *Pictavii*, dans le Poitou.
Santones, dans la Saintonge.
Boïi et *Medulì*, dans le Médoc et les Landes.
Bituriges Vibisci, Bourdelois.
Nitiobriges, dans l'Agénois.
Ratiatum, détruite, à l'embouchure de la Loire.
Segora, détruite, près de Maulléon, en Poitou.
Secor portus, Sables d'Olonne, en Poitou.
Limonum, Poitiers, capitale du Poitou.
Fines, détruite, à l'orient de Poitiers.
Rauranum, détruite, vers Niort, en Poitou.
Aunedunacum, détruite, dans le pays d'Aunis, à qui elle a donné son nom.
Uliarus ins. île d'Oléron, sur les côtes de l'Aunis.
Mediolanum Santonum, Saintes, capitale de la Saintonge.
Carantonus fl. la Charente, rivière, passe à Saintes.
Engolisma, Angoulême, capitale de l'Angoumois.
Antros ins. île sur laquelle est bâtie

(1) *Condate* indique toujours une ville au confluent de deux rivières.
(2) *Fines* indique une ville frontière.

la Tour de Cordouan, à l'embouchure de la Garonne.

Tannum, détruite, près de Blaye, en Guyenne.

Blavia, Blaye, à l'embouchure de la Garonne.

Burdigala, Bordeaux, capitale de la Guyenne.

Garumna fl. Garonne, source dans les Pyrénées, embouchure dans l'Océan.

Boii, Tète-de-Buch, dans le Bordelais.

Petrocori, auparavant *Vesunna*, Périgueux, capitale du Périgord, dans la Guyenne.

Duranius fl. la Dordogne, source en Auvergne, se jette dans la Garonne.

Bolindum, détruite, à l'orient de Bergerac, en Périgord.

Trajectus, détruite, au midi de la précédente.

Aginnum, Agen, dans l'Agenois, en Guyenne.

IX. AQUITANIA PRIMA.

Première Aquitaine.

Peuples principaux :

Bituriges Cubi, Berri et Bourbonnais.

Lemovices, Limosin.

Cadurci, Quercy.

Arverni, dans l'Auvergne.

Vellavii, dans le Vélai.

Gabali, dans le Gévaudan.

Ruteni, dans le Rouergue.

Avaricum, Bourges, capitale du Berri.

Tincontium, détruite, dans le Bourbonnais.

Aquæ Bormonis, Bourbon-l'Archambaud, dans le Bourbonnais.

Argentomagus, Argenton, dans le Berri.

Andecamulum, détruite, près de Dorat, dans la Marche.

Aquæ Nerii, Mont-Luçon, dans le Bourbonnais.

Acitodunum, détruite, près de Guéret.

Thorolacum, détruite, dans l'Auvergne.

Aquæ calidæ, Vichy, en Bourbonnais.

Elaver fl. l'Allier, source dans les Cevennes, se jette dans la Loire.

Augustoritum, Limoges, dans le Limosin.

Augustonemetum, Clermont, en Auvergne.

Gergovia, détruite, près de Clermont, en Auvergne.

Brivas, Brioude, en Auvergne.

Revessio, le Puy, en Velai, dans le Languedoc.

Uxellodunum, détruite, à l'est de Sarlat, en Quercy.

Cadurci, aup. *Divona*, Cahors, sur le Lot, capitale du Quercy.

Oltis fl. le Lot, source dans les Cévennes, en Languedoc, se jette dans la Garonne.

Carantomagus, Villefranche, dans le Rouergue.

Albiga, Alby, en Languedoc.

Segodunum, Rhodez, dans le Rouergue.

Anderitum, détruite, près de Marvejols, dans le Gévaudan, en Languedoc.

Cebenna mons, les Cévennes, montagnes dans le Languedoc.

X. LUGDUNENSIS PRIMA.

Première Lyonnaise.

Peuples principaux :

Lingones, évêchés de Langres et de Dijon.

Œdui, Autunais, Nivernais, Mâconnais.

Segusani, Lyonnais.

Segessera, Bar-sur-Aube, en Champagne.

Andematunum, post. *Lingones*, Langres, en Champagne.

Alesia, Alise, en Bourgogne.

Divio, Dijon, capitale de la Bourgogne.

Bibracte, post. *Augustodunum*, Autun, en Bourgogne.

Nevirnum, aupar. *Noviodunum*, Nevers, capitale du Nivernais.

Decetia, Decize, dans le Nivernais.

Aquæ Nisinæ, Bourbon-Lancy, en Bourgogne.

Cabillonum, Châlons-sur-Saône, en Bourgogne.

Matisco, Mâcon, en Bourgogne.

Lugdunum, Lyon, capitale du Lyonnais.

Rhodanus, le Rhône, source en

Suisse, embouchure dans la mer Méditerranée.

Assa Paulini, Anse, petite ville du Lyonnais.

Rodumna, Roanne, dans le Lyonnais.

Forum, Feurs, de là le Forez, pays du Lyonnais.

XI. MAXIMA SEQUANORUM.

Cette province renfermait la Franche-Comté et presque toute la Suisse.

Peuples principaux :

Rauraci, dans le Suntgaw et la Suisse.

Helvetii, dans la Suisse.

Tigurini, vers Zurich.

Aquæ Borvonis, Bourbonne-les-Bains, en Champagne.

Dictatium, détruite, à l'orient de la précédente.

Arar et *Sauconna fl.* la Saône, rivière, source en Lorraine, et se jette dans le Rhône, à Lyon.

Vesuntio, Besançon, en Franche-Comté.

Dubis fl. le Doubs, rivière de Franche-Comté.

Crusinie, détruite, près de Dôle, en Franche-Comté.

Epamanduodurum, Montbéliard, en Franche-Comté.

Argentovaria, Colmar, Haute-Alsace.

Salodurum, Soleure, en Suisse.

Basilia, Bâle, en Suisse.

Augusta, Augst, en Suisse.

Vindonissa, Windisch, en Suisse.

Turicum, Zurich, en Suisse.

Tugurinus lacus, lac de Zurich.

Tugium, aujourd'hui Zug, en Suisse.

Equestris et *Noviodunum*, Nion, sur le lac de Genève.

Ariolica, Pontarlier, en Franche-Comté.

Jura mons, mont Jura, entre la Franche-Comté et la Suisse.

Aventicum, Avenche, en Suisse.

Lausona, Lausanne, en Suisse.

XII. NOVEMPOPULANIA.

Novempopulanie.

Peuples principaux :

Cocosates, dans le Bordelais, au midi.

Vasates, dans le Bazadais.

Sotiates, au midi du peuple précédent.

Tarbelli, dans le Labour et les Landes.

Elusates, vers le Condomois.

Ausci, dans l'Armagnac.

Aquitani, nom général et primitif de tous ces peuples.

Bigerrones, dans la Bigorre.

Convena, dans le Comminge.

Consoranni, dans le Conserans.

Cocosates, détruite, sur la mer, en Guyenne.

Cossio, Bazas, dans le Bazadais, en Guyenne.

Sotiatum, détruite, dans le Condomois.

Elusa, Elnse, dans l'Armagnac, en Gascogne.

Lactora, Leitoure, dans l'Armagnac.

Aturus, l'Adour, rivière de Gascogne.

Aquæ Augustæ et *Tarbellicæ*, Dacqs, dans la Gascogne, sur l'Adour.

Vicus Juli, post. *Atures*, Aire, dans la Gascogne.

Climberis, capitale des *Ausci*, aujourd'hui Auch, en Gascogne.

Lapurdum, Bayonne, dans le Labour.

Imus Pyrenæus, près Saint-Jean-Pied-de-Porc, en Navarre.

Beneharnum, détruite. C'est cette ville qui a donné son nom au Béarn.

Iluro, Oléron, dans la Basse-Navarre.

Turba, Tarbes, dans le Bigorre, en Gascogne.

Lugdunum Convenarum, Saint-Bertrand, en Comminge, dans la Gascogne.

Consorani, Conserans, détruite.

Pyrenæi montes, monts Pyrénées, qui séparent la France de l'Espagne : ils avaient autrefois des volcans.

XIII. NARBONENSIS PRIMA.

Première Narbonnaise.

Peuples principaux :

Volcæ Tectosages, dans le Bas-Languedoc.

Sardones, dans le Roussillon.

Volcæ Arecomici, dans le Haut-Languedoc.

Fines, Montanban, dans le Quercy, en Guyenne.
Tolosa, Toulouse, capitale du Languedoc.
Casinomagus, Lombez, en Gascogne.
Carcaso, Carcassonne, dans le Languedoc.
Ruscino, détruite, dans le Roussillon, à qui elle a donné son nom.
Illiberis et *Helena*, aujourd'hui Elne, ville du Roussillon.
Portus Veneris, port de Vendres, dans le Roussillon.
Narbo Martius, Narbonne, dans le Languedoc.
Atax fl. l'Aude, rivière du Languedoc.
Beterræ ou *Biterræ*, Béziers, dans le Haut-Languedoc.
Luteva, Lodève, dans le Languedoc.
Vindomagus, détruite, dans les Cévennes, en Languedoc.
Agatha, Agde, dans le Languedoc.
Forum Domitii, détruite, près de *Cette*, en Languedoc.
Nemausus, Nimes, en Languedoc.

XIV. VIENNENSIS.

Viennoise.

Peuples principaux :
Allobroges, Dauphiné et Savoie.
Helvii, dans les Cévennes.
Segalauni, évêché de Valence, en Dauphiné.
Tricastini, évêché de Saint-Paul-Trois-Châteaux.
Vocontii, évêché de Die, en Dauphiné.
Cavares, comtat d'Avignon et principauté d'Orange.
Vienna, Vienne, en Dauphiné.
Etanna, détruite, près Chambéry, en Savoie.
Isara fl. l'Isère, rivière de Savoie et Dauphiné.
Cularo-Gratianopolis, Grenoble, en Dauphiné.
Valentia, Valence, en Dauphiné.
Alba Augusta, détroit près de Viviers, en Languedoc.
Dea, Die, dans le Dauphiné.
Augusta Tricastinorum, Saint-Paul-Trois-Châteaux, en Dauphiné.
Vazio, Vaison, dans le Comtat.
Arausio, Orange, principauté de ce nom.
Carpentoracte, Carpentras, Comtat.
Avenio, Avignon, Comtat.
Cabellio, Cavaillon, Comtat.
Arelate, Arles, capitale de la Provence.
Maritima, Martigues, en Provence.
Massilia, Marseille, port en Provence.
Gradus, les Graus, nom qu'on donne aux deux principales bouches du Rhône.

XV. NARBONENSIS SECUNDA.

Seconde Narbonnaise.

Peuples principaux :
Salyes, au midi de la Provence.
Albiæci, vers Riez et Digne.
Vapincum, Cap, en Dauphiné.
Segustero, Sisteron, en Provence.
Apta Julia, Apt, *ibid.*
Druentia fl. la Durance, *ibid.*
Reii, Riez, *ibid.*
Aquæ Sextiæ, Aix, capitale de la Provence.
Telo-Martius, Toulon, port, en Provence.
Olbia, détruite, près d'Hières, en Provence.
Forum Julii, Fréjus, *ibid.*
Argenteus fl. rivière d'argent, *ibid.*
Antipolus, Antibes, *ibid.*
Stœcades ins. îles d'Hières, sur les côtes de Provence.

XVI. ALPES MARITIMÆ.

Alpes maritimes.

Caturiges, peuple célèbre dans le Dauphiné.
Brigantio, Briançon, en Dauphiné.
Ebrodunum, Embrun, en Dauphiné.
Caturiges, Chorges, petite ville près d'Embrun.

Dinia, Digne, en Provence.
Sanitium, Senez, *ibid.*
Salina, détruite, près de Grasse, *ibid.*
Ventium, Vence, *ibid.*
Nicea, Nice, en Piémont.
Varus fl. le Var, rivière de Provence.

XVII. ALPES GRAIÆ ET PENNINÆ.

Alpes Grecques et Pennines.

Peuples principaux :
Nantuates, dans le Chablais, en Suisse.
Veragri, dans le Valais, en Suisse.
Centrones, dans la Tarentaise, en Savoie.
Darantasia, Moustiers, en Savoie.
Alpes Penninæ, Grand-Saint-Bernard.
Alpes Graiæ, Petit-Saint-Bernard.
Penni Lucus, près du lac de Genève.

GERMANIA.

Quoique la Germanie soit renfermée entre le Rhin à l'occident, la Wistule à l'orient, la mer au nord, et le Danube au midi, nous mettrons cependant dans cet article tout ce que contient la Germanie en général, parce que les peuples de la Vindélicie, de la Rhétie et du Noricum, au midi du Rhin, étaient regardés comme Germains.

La Germanie-propre peut se diviser en trois parties, en suivant le cours des quatre principaux fleuves, le Rhin, le Weser, l'Elbe et la Wistule.

1°. Germania inter Rhenum et Visurgim.

Germanie entre le Rhin et le Weser.

Peuples principaux :

Francs :
- *Frisii*, *Frisiabones*, *Tubantes* — Provinces-Unies.
- *Cauci minores*, *Bructi minores*, *Chamavi*, *Angrivarii*, *Bructeri majores*, *Usupii*, *Marci*, *Sicambri*, *Teucteri*, *Chassuarii* — Cercle de Westphalie.
- *Mattiaci*, midi du Haut-Rhin.

Allemanni, Souabe et Franconie.
Flevo fl. partait du lac Flevo, aujourd'hui la mer appelée Zuiderzée.
Flevum Castellum, détruite, dans la mer.
Manarmanis, détruite, près de Groningue.
Byrcanis ins. couverte par la mer, à l'embouchure de l'Ems.
Amisia, Emdem, sur l'Ems, Oostfrise.
Amisia fl. Ems, rivière.
Visurgis fl. le Weser, source en Franconie, embouchure mer d'Allemagne.
Flevo lacus, aujourd'hui Zuiderzée, golfe des Provinces-Unies, formé par la mer en 1225.
Tecelia, détruite, vers Osnabruck, Westphalie.
Teutoburgiensis salus, défaite de Varon, évêché de Paderborn.
Lupia, ville détruite, rivière, aujourd'hui la Lippe.
Aliso, près de Paderborn, détruite.
Adrana fl. la Fulde, passe à Cassel.
Segodunum, Siégen, comté de la Mark, Westphalie.
Taunus mons, en Vétéravie, Haut-Rhin.
Mattium, Marpurg, dans la Hesse.
Aquæ Mattiacæ, Wis-Baden (1), nord de Mayence.
Vallum Romanum, des vestiges, nord du Mein.
Munimentum Trajani, Hameau, en Vétéravie.
Locoritum, sur le Mein, détruite, en Franconie.
Menus fl. le Mein, source en Fran-

(1) *Baden* en allemand signifie Bains.

ronie, se jette dans le Rhin vis-à-vis de Mayence.

Valentiniani munimentum, Manheim, Bas-Rhin.

Lupodunum, détruite, à l'est de la précédente.

Nicer fl. le Nekre ou Nekar, passe à Manheim.

Aquæ, Bade, nord-est de Strasbourg, Souabe.

Decumates agri, champs qui payaient le dixième des fruits, Souabe.

Abnoba mons, montagne Noire, source du Danube.

Brisiacus mons, Vieux-Brisac, Souabe.

2°. Germania inter Visurgim et Albim.

Germanie entre le Wesel et l'Elbe.

Cauci majores, vers l'embouchure de l'Elbe et du Weser, Basse-Saxe.

Fossi, duché de Hanovre, Basse-Saxe, au nord.

Cherusci, *ibid.*

Cassuarii, vers le midi.

Catti, vers la Thuringe.

Suevia, nom général de la Germanie.

Semnones, grand peuple sur la rive gauche de l'Elbe, Basse et Haute-Saxe.

Hermunduri, grand peuple, Bavière, Franconie et Haute-Saxe.

Boiohemum, aujourd'hui la Bohème, séparée par l'Elbe.

Boii Marcomanni, Bohème.

Narisci, Bavière et Bohème.

Albis fl. l'Elbe, source en Bohème, embouchure dans la mer d'Allemagne.

Fabirarum, Bremen ou Brême, sur le Weser, vers son embouchure, Basse-Saxe.

Trophæa Drusi, Magdebourg, en Hanovre.

Castellum, Cassel, dans la Hesse, Haut-Rhin.

Sala fl. la Sala, Haute-Saxe.

Maroboduum, Prague, capitale de la Bohème.

Vallum Romanum, du Nicer au Danube.

Hercinii montes. Ce n'était point une montagne en particulier; c'est un nom générique qu'on donnait cependant principalement aux montagnes qui environnaient le *Boiohemum*.

3°. Germania inter Albim et Vistulam.

Germanie entre l'Elbe et la Vistule.

Peuples principaux :

Angli, dans le duché de Holstein.

Saxones, dans la Basse-Saxe.

Suardones et *Varini*, Mecklenbourg et Poméranie, Basse-Saxe.

Longobardi, Brandebourg, Haute-Saxe.

Rugii, Poméranie orientale, Haute-Saxe.

Lemovii, vers l'embouchure de la Vistule.

Vendili, *Carini* et *Burgodiones*, Haute-Saxe et Pologne.

Gothones, Prusse.

Omanini, vers la Wistule, Pologne.

Campsani, de côté et d'autre de l'Elbe, vers Magdebourg.

Marsigni, Lusace, Silésie.

Gothini, *Osi*, *Corconti* et *Burii*, Silésie, vers le midi.

Vannii Regnum, Hongrie, vers Presbourg.

Arii, *Lygii*, *Elysii*, *Diduni* et *Burii*, dans la Pologne.

Marionis, sur l'Elbe, Basse-Saxe.

Treva, Lubeck, duché de Holstein.

Marionis altera, Wismar, Mecklenbourg, Basse-Saxe.

Rugen ins., île de Rugen, mer Baltique.

Laviburgum, Lawembourg, sur l'Elbe, Holstein.

Varinum, Waren, Mecklenbourg.

Viritium, détruite, sur un lac, Haute-Saxe.

Guedinum, Dantzik, port dans la Prusse.

Viadrus fl. l'Oder, source en Silésie, embouchure mer Baltique.

Varta fl. aujourd'hui la Varte, passe à Posnanie, et se jette dans l'Oder.

Arsicua, Varsovie, capitale de la Pologne.

Calisia, Kalicz, en Pologne.

Asciburgius mons, montagne, en Pologne, vers Siradie.
Hercynia sylva, nom général des forêts dont toute la Germanie était couverte, mais particulier à celles de l'orient de la Bohème.
Carrodunum, Cracovie, en Pologne.
Eburum, Kremsir, en Moravie.
Asanca, Woynicz, Russie Polonaise.
Carpates montes, monts Krapacks, Russie polonaise.
Celementia, détruite, en Moravie.
Eburodunum, détruite, au midi de Brunn, Moravie.
Mediolanum, détruite, midi de la Moravie.
Marus fl. la Morawa, rivière de la Moravie.
Cusus fl. le Way, rivière de la Hongrie.
Granua fl. le Gran, rivière de la Hongrie.

II. VINDELICIA ET RHÆTIA.

Ces deux pays répondent aux Grisons, à la Bavière et au Tyrol.
Peuples principaux :
Sarunettes et *Lepontii*, Grisons.
Grinario, détruite, dans la Souabe.
Beriana, vers Ulm, Souabe.
Augusta Vindelicorum, Augsbourg, Souabe.
Licus fl. le Lek, passe à Augsbourg.
Regina, Ratisbonne, Bavière.
Vetoniana, détruite, près d'Ingolstadt, Bavière.
Abusina, Abensperg, Bavière.
OEnipons, au nord de Vasserbourg, Bavière.
Isinisca, à l'est de Munich, Bavière.
Augustana, vers Straubing, Bavière.
Batava Castra, Passau, Bavière.
Aræ flavi, nord du lac de Constance, Souabe.
Samulocenis, détruite, en Souabe.
Cambodunum, Kempten, en Souabe.
Lacus Brigantius, lac de Constance, Suisse.
Brigantium, Brégentz, sur le lac précédent.
Arbor felix, sur le lac, au midi de Constance.
Esco, à l'est de Pollingen, Souabe.
Abodiacum, sur le Lek, en Souabe.
Veldidena, Inspruck, Tyrol.
Curia, Coire, pays des Grisons.
Terioli, dans le Tyrol, à qui elle a donné son nom.
Tridentum, Trente, cercle d'Autriche.
Sabio, Brixen, cercle d'Autriche.
Feltria, Feltri ou Feltre, Etat de Venise.

III. NORICUM.

Norique.

Ce pays répond à une partie de la Bavière et de l'Autriche.
Bedaium, à l'ouest de Burghausen, Bavière.
Boiodurum, à l'est de Passau, Bavière.
Lentua, Lintz, sur le Danube, Autriche.
Ovilabis, sud-est de Lentua.
Lauracicum, sur le Danube, sud-est de Lentua, Autriche.
Elgium, à l'est de la précédente.
Pons-Ises, en Autriche.
Arlape, en Autriche.
Juvavum, Saltzbourg, Bavière.
Vacorium, en Autriche.
Cabromagus, en Autriche.
Norvia, près de Gurk, en Autriche.
Dravus fl. la Drave, rivière d'Autriche et Hongrie.
Viranum, sur la Drave.
Celeia, Cilley, dans la Carniole.
Savus fl. la Save, rivière de Carniole et d'Hongrie.

SARMATIA EUROPÆA.

La Sarmatie d'Europe répond à une partie de la Pologne, de la Prusse, à la Russie et à la petite Tartarie : elle était peu connue.

Peuples principaux :
OEsli et *Venedi*, dans la Prusse.
Sudeni, Lithuanie et Russie.
Peresbidi, Russie.

Roxolani, au midi des précédens.
Suevi, Prusse et Pologne.
Gothones, *ibid.*
Cappini, sur les frontières de Lithuanie et de Pologne.
Bastarnæ, dans la Pologne.
Peucini, *ibid.*
Boristhenès, le Nieper.
Hypanis fl. le Bog.
Taurica, *Chersonesus*, aujourd'hui la Crimée, nom qui vient de l'ancien peuple *Cimmerii*, au nord de la mer Noire.
Taphræ, Précop, sur l'isthme.
Byces et *Sapara*, partie du *Mæotis Palus*.
Chersonesus, ville détruite.
Panticapæum, détruite.
Theodosia, aujourd'hui Caffa.
Criu-Metopon prom. cap. Karadjé-Bourun.
Mœtis Palus, mer d'Azow ou Azof.
Tanaïs, Azow, ville à l'embouchure du Don.
Tanaïs fl. le Don ou Tanais, rivière de Russie.
Rha fl. le Volga, source dans la Russie d'Europe, embouchure mer Caspienne.

HISPANIA.

L'Espagne a porté aussi le nom d'Ibérie (du fleuve *Iberus*), d'Hespéric, à cause de sa situation au couchant par rapport à la Grèce. Elle a été possédée en grande partie, d'abord par les Carthaginois, et ensuite par les Romains. Avant Auguste, elle se divisait en *Hispania citerior* et en *Hispania ulterior*; mais, sous ce prince, la première s'appela *Tarraconensis* (provincia), de *Tarraco*, qui en était la métropole. La seconde se divisa en deux provinces, *Lusitania* et *Bœtica*.

TARACONENSIS.

Tarraconnaise.

Peuples principaux :
Gallaici, dans la Galice.
Artabri, *ibid.*
Astures, dans les Asturies.
Pæsici, *ibid.*
Cantabri, dans la Biscaye.
Caristi, *ibid.*
Varduli, *ibid.*
Autrigones, Castille et Biscaye.
Berones, nord de la Castille vieille.
Vascones, la Navarre.
Pelendones, Castille vieille.
Iaccetani, Arragon nord.
Vescitani, Arragon.
Ilergetes, Arragon.
Cerretani, Catalogne.
Indigetes, *ibid.*
Ausetani, *ibid.*
Laletani, *ibid.*
Laccetani, *ibid.*
Cosetani, *ibid.*
Vaccei, royaume de Léon.
Arevaci, Castille vieille.
Illercaones, partie de la Catalogne et de Valence.
Celtiberi, Castille nouvelle et Arragon.
Edetani, royaume de Valence.
Carpetani, au milieu de la Castille nouvelle.
Orcani, Castille nouvelle, au midi.
Contestani, royaume de Valence.
Bastitani, royaume de Grenade.

En commençant au nord, et procédant d'occident en orient.

Oceanus Atlanticus, Océan Atlantique.
Corticata ins. aujourd'hui Sizarga, île, Galice.
Adrobicum, la Corogne, Galice.
Brigantium, Betanços, Galice.
Magnus Portus, baie de la Corogne.
Burum, aujourd'hui le Férol, Galice.
Trileucum prom. cap Ortégal, Galice.
Lucus Augusti, aujourd'hui Lugo, sur le fleuve *Minius*, Galice.
Minius fl. aujourd'hui Minho, rivière de la Galice.
Flavionavia, aujourd'hui Aviles, Asturies.
Lucus Asturum, aujourd'hui Oviédo, Asturies.
Melus fl. aujourd'hui Astra, rivière dans les Asturies.
Concana, ville des *Concani*, dont parle Horace.

Portus victoriæ, aujourdhui San Ander, Asturies.

Vesperies, aujourd'hui Bermeo, dans la Biscaye.

Flaviobriga, aujourd'hui Bilbao, *ibid.*

Menosca, aujourd'hui Saint-Sébastien, *ibid.*

Oeaso, près de Fontarabie, *ibid.*

Artabrum, *Celticum* et *Nerium prom.*, aujourd'hui cap Finistère, Galice.

Tamara fl., aujourd'hui Tambre, rivière, dans la Galice.

Grandimirum, aujourd'hui Muros, dans la Galice.

Via et *Nelo fl.* aujourd'hui Ulla, rivière, dans la Galice.

Iria Flavia, détruite, dans la Galice.

Pontes, aujourd'hui Pontevedra, dans la Galice.

Cicæ ins. aujourd'hui Salicora, île, sur la côte de Galice.

Vicus Spacorum, aujourd'hui Vigo, dans la Galice.

Abobriga, aujourd'hui Bayona, *ibid.*

Tyde Graviorum, aujourd'hui Tuy, *ibid.*

Bergidium Flavium, détruite, dans le royaume de Léon.

Aquæ Origenes, aujourd'hui Orense, dans la Galice.

Nemetobriga, détruite, *ibid.*

Petavionum, Pueblea de Sanabria, royaume de Léon.

Ixancia, détruite, près de *Legio septima-Gemina.*

Legio septima-gemina, Léon, royaume de Léon.

Asturica Augusta, Astorga, royaume de Léon.

Juliobriga, Val de Viesse, Castille vieille.

Lucobriga, Aguilar de Campo, *ibid.*

Idubeda, montagne, *ibid.*

Pisoraca fl. aujourd'hui Pisuerga, rivière, *ibid.*

Pallantia, Palentia, *ibid.*

Deobriga, Miranda de Ebro, *ibid.*

Virovesca, Birbiesca, ibid.

Tritium, San-Domingo la Calcada, *ibid.*

Alba, détruite, près de Salva-Tierra, Biscaye.

Varia, aujourd'hui Logrono, dans la Castille vieille.

Calagurris, aujourd'hui Calahorra, *ibid.*

Pampelo, Pampelune, dans la Haute-Navarre.

Andelus, Sangueza, *ibid.*

Forum Gallorum, Morillo, dans l'Arragon.

Graccuris, Tudela, dans la Navarre.

Castantum, Cascante, *ibid.*

Setia, aujourd'hui Exea, dans l'Arragon.

Jacea, aujourd'hui Jaca, *ibid.*

Succosa, aujourd'hui Ainsa, *ibid.*

Acerris, aujourd'hui Gerri, dans la Catalogne.

Iesona, près de Pobla, *ibid.*

Setelsis, aujourd'hui Urgel, *ibid.*

Augusta, aujourd'hui Puycerda, *ibid.*

Rhode, aujourd'hui Roses, *ibid.*

Emporiæ, aujourd'hui Ampurias, *ibid.*

Gerunda, aujourd'hui Girone, *ibid.*

Limius fl. aujourd'hui Lima, rivière, dans le Portugal.

Forum Limicorum, ponte de Lima, *ibid.*

Bracara Augusta, Braga, *ibid.*

Celandus fl. Cavado, rivière, *ibid.*

Calle, aujourd'hui Porto, *ibid.*

Durius fl. le Douro; sa source en Castille vieille; son embouchure dans l'Océan, au-dessous de Porto.

Aquæ Flaviæ, Chaves, dans le Portugal.

Ocellum Durii, Toro, dans le royaume de Léon.

Albocella, Tordessillas, *ibid.*

Salmantica, Salamanque, *ibid.*

Septimanca, Simancas, *ibid.*

Pintia, Valladolid, Castille vieille.

Rauda, Roa, *ibid.*

Cauca, Coca, *ibid.*

Areva, *fl.* Adaja, rivière, *ibid.*

Clunia, Corugna, *ibid.*

Uxama, Osma, *ibid.*

Numantia, détruite, près de Soria, *ibid.*

Thermes, Thiermes, *ibid.*

Arcobriga, Medinaceli, *ibid.*

Seguntia, Siguenza, *ibid.*

Turaso, Tarracona, dans l'Arragon.

Segontia, Plasencia, *ibid.*

Cæsar Augusta, Saragosse, *ibid.*

Salo, *fl.* Xalon, passe à Calataiud, *ibid.*

Baubola, détruite, près de Bilbilis, *ibid.*

Bilbilis, Calataiud, *ibid.*

Belgida, Balbasuo, *ibid.*

Mendiculca, Alcolea, *ibid.*

Belia, Belchite, *ibid.*
Celsa, Xelsa, *ibid.*
Octogesa, Mequinenca, *ibid.*
Leonica, Calanda, *ibid.*
Bergusia, Balaguer, dans la Catalogne.
Sycoris, *fl.* la Sègre, rivière, *ibid.*
Ilerda, Lérida, *ibid.*
Tarraco, Taragone, *ibid.*
Ausa, Vieh, *ibid.*
Barcino, Barcelone, dans la Catalogne.
Rubricatus, *fl.* l'Obrégar, rivière, *ibid.*
Fines, Villanova, *ibid.*
Blanda, Blanes, *ibid.*
Iluro, Mataro, *ibid.*
Segovia, Ségovie, dans la Castille vieille.
Mantua, Madrid, Castille nouvelle.
Titulcia, près d'Illescas, *ibid.*
Complutum, Alcana de Henarez, *ibid.*
Vicus Cuminarius, la Zarga, *ibid.*
Idubeda, montagne de la Castille nouvelle.
Ergavica et *Ergavia*, vers la source du Tage.
Contrebia, au sud-ouest d'*Ergavia*.
Valeponga, Albarazin, dans l'Arragon.
Turbula, Tervel, *ibid.*
Indibilis, Xert, royaume de Valence.
Peninsula, Peniscola, *ibid.*
Oleastrum, Spital, Catalogne.
Dertosa, Tortosa, *ibid.*
Iberus, Ebre ou Ebro, source dans la Castille vieille, embouchure au-dessous de Dertosa.
Libora, Talavera la Reyna, Castille nouvelle.
Toletum, Tolède, sur le Tage, *ibid.*
Altæa Oleadum, Orgaz, *ibid.*
Consabura, Consuegra, *ibid.*
Aleria, Valera, *ibid.*
Libisosa, Lesusa, *ibid.*
Lobetum, Requena, *ibid.*
Egelesta, Iniesta, *ibid.*
Sucro fl. Xugar, rivière de la Castille nouvelle et de Valence.
Segobriga, Segorbe, royaume de Valence.
Edeta, au midi de Segorbe, *ibid.*
Saguntus, détruite, près de Murviedro, *ibid.*
Valentia, Valence, *ibid.*
Turia et *Durias fl.* Guadalaviar, royaume d'Arragon et de Valence.
Sœtabis, Xativa, royaume de Valence.
Sucro Opid, détruite, à l'embouchure du fleuve *Sucro*.
Oretum, Almagro, Castille nouvelle.
Castulo, détruite, vers Cazorla, Andalousie.
Laminium, détruite, à la source de l'*Anas*.
Mentesa Oretana, détruite, près de Segura, Andalousie.
Mentesa Bastitana, détruite, près d'Horillo, Andalousie.
Salaria, détruite, au midi de Chinchilla, Castille nouvelle.
Orospeda, montagne.
Vergilia, Murcie, dans le royaume de Murcie.
Tader fl. la Segura, passe à Vergilia.
Dianium, Denia, royaume de Valence.
Dianium, prom. cap Martin, royaume de Valence.
Adellum, Elda, *ibid.*
Lucentum, Alicante, sur la mer, *ibid.*
Orcelis, Orihuela, *ibid.*
Illicis, Elche, *ibid.*
Spartarius campus, campagne célèbre par ses joncs, le long de la mer.
Acci, Guadix, royaume de Grenade.
Basti, Baça, *ibid.*
Alba, Alboloduy, *ibid.*
Eliocroca, *Ilorcis*, Lorca, royaume de Murcie.
Carthago nova, Carthagène, *ibid.*
Utica, Almaçaron, *ibid.*
Urci, Portilla, *ibid.*
Scombraria prom. cap de Palos, *ibid.*

Iles d'Espagne dans la Méditerranée.

Ebusus ins. île d'Yvica ou d'Yvice.
Ebusus, Yvica, capitale.
Pityusæ insulæ, au midi d'*Ebusus ins.*
Ophiusa, Formentera, île remplie de serpens.

Baleares insulæ.

Iles Baléares.

Major ins. île Majorque.
Palma, Majorque, capitale.

Pallentia, Alcudi.
Iutinum, détruite.
Minor ins. île Minorque.
Portus Magonis, port Mahon.
Jamno, Citadella.

HISPANIA ULTERIOR.

Espagne ultérieure.

LUSITANIA.

La Lusitanie répond à-peu-près au Portugal.

Peuples principaux :

Lusitani, au nord du Tage et dans le royaume de Léon.
Vettones, Estramadoure d'Espagne.
Celtici, vers l'embouchure du Tage.
Cuneus, pays aujourd'hui Algarve.
Lama, aujourd'hui Lamego, sur le fleuve *Durius*, dans le Portugal.
Talabriga, aujourd'hui Talavera, sur l'Océan, *ibid.*
Vacua fl. Vouga, rivière, *ibid.*
Conimbriga, Coimbre, sur la *Munda*, *ibid.*
Munda fl. Mondego, rivière, *ibid.*
Lancia transcudana, Guarda, *ibid.*
Lancia oppidana, Ciudad-Rodrigo, royaume de Léon.
Banienses, Bagnos, dans l'Estramadoure d'Espagne.
Londobris ins. île Berlengas, sur les côtes du Portugal.
Callipo, détruite, vers Leiria, Estramadoure, en Portugal.
Scalabis, Santarem, sur le fleuve *Tagus*, *ibid.*
Moron, Almeirim, *ibid.*
Tubucci, Punhete, *ibid.*
Igœtida, Idanha-Velha, dans la province Beira, en Portugal.
Meidobriga, Portalegre, dans l'Alentejo, en Portugal.
Caurium, Coria, dans l'Estramadoure d'Espagne.
Norba Cæsarea, Alcantara, *ibid.*
Castra Cæcilia, Caceres, *ibid.*
Herminius, montagne, *ibid.*
Lama, Almaraz, *ibid.*
Augustobriga, Puente del Arcobisco, *ibid.*
Magnum prom., Rocca di Sintra, près de Lisbonne.
Olisippo, Lisbonne, à l'embouchure du Tage, capitale du Portugal.
Tagus fl. le Tage, source dans la Castille nouvelle, près de l'Arragon, embouchure à Lisbonne.
Cetobriga, Setuval, S. E. de Lisbonne.
Ebora, Evora, dans l'Alentejo, en Portugal.
Salacia, Alacer-do-Sal, Estramad. portugaise.
Pax Julia, Beja, dans l'Alentejo, en Portugal.
Septem Aræ, détruite, près d'Elvas, *ibid.*
Arucci novum, Moura, *ibid.*
Augusta emerita, Merida, Estramad. espagnole.
Metallinum, Medellin, près de Merida, *ibid.*
Merobriga, Sines, sur l'Océan, dans l'Alentejo, en Portugal.
Sacrum prom., cap Saint-Vincent, dans l'Algarve.
Lacobriga, Lagos, *ibid.*
Portus Hannibalis, près de *Lacobriga*.
Myrtilis, Mertola, dans l'Alentejo, sur le fleuve *Anas*.
Ossonoba, Faro, dans l'Algarve.
Conistorgis, Silves, *ibid.*
Bassa, Tavira, *ibid.*
Anas, *fl.* la Guadiana, source dans la Castille nouvelle, embouchure dans l'Algarve.

BOETICA.

La Bétique répond à l'Andalousie et au royaume de Grenade; elle prend son nom du fleuve *Bœtis*, qui l'arrose.

Les peuples principaux sont :

Beturia, pays de l'Estramadoure espagnole.
Turdetani, peuple dans l'Andalousie, à l'occident.
Turduli, dans l'Andalousie.
Bastuli Pœni, dans le royaume de Grenade.
Marianus mons, la Sierra Morena, montagne de l'Andalousie.
Arsa, détruite, près de Campanario, Estramadoure espagnole.
Sisapona, Almaden, Castille nouv.

Illiturgi, détruite, près d'Anduxar, Andalousie.
Onuba, Moguer, dans l'Andalousie.
Hipula, Niebla, *ibid.*
Nebrixa, Lœbrixa, *ibid.*
Italica, détruite, près d'Hispalis.
Hispalis, Séville, sur le fleuve *Bœtis*, Andalousie.
Carmona, Carmona, *ibid.*
Astigis, Ecija, *ibid.*
Urso, Ossuna, *ibid.*
Corduba, Cordova ou Cordoue, *ibid.*
Obulco, détruite, entre Cordoue et Jaen.
Ulia, détruite, au midi de Cordoue.
Singilis fl. le Xenil, rivière de Grenade et Andal.
Singilis, *oppid.* Gonzalo, sur le fleuve *Singilis*, Andal.
Tugia, détruite, à la source du fleuve *Singilis*.
Eliberis, détruite, près de Grenade ou Granada.
Virgi, Muxara, sur la Méditerranée, royaume de Grenade.
Bœtis fl. le Guadalquivir, source dans l'*Orospeda*, montagne de la nouvelle Castille, embouchure dans la baie de Cadix.
Tartessus ins. à l'embouchure du fleuve *Bœtis*. Le bras du fleuve qui formait cette île a été bouché.
Asta Regia, Asta, dans l'Andalousie.
Gades, Cadix, dans une presqu'île, Andalousie.
Bœlon, détruite, sur le détroit de Gibraltar.
Cartia, détruite, dans le fond de la baie de Gibraltar.
Calpe mons, Gibraltar.
Fretum Gaditanum, détroit de Gibraltar.
Columnæ Herculis, sont *Calpe mons*, en Espagne, et *Abilia mons*, en Afrique.
Munda, aujourd'hui Monda, royaume de Grenade.
Anticaria, Antequera, *ibid.*
Malaca, aujourd'hui Malaga, *ibid.*
Menoba, Almuguecar, *ibid.*
Turci vetus, Orgiva, *ibid.*
Salambina, Salobrena, *ibid.*
Caviclum, Motril, *ibid.*
Abdera, Adra, *ibid.*
Sexitanum, Albonol, royaume de Grenade.
Murgis, Almeria, *ibid.*
Magnus portus, golfe, au fond duquel *Murgis*.
Caridemum prom. cap de Gates, royaume de Grenade.

ITALIA.

L'Italie, presqu'île qui a la figure d'une botte, est aussi appelée, dans les auteurs anciens, et sur-tout dans les poètes, *OEnotria*, *Saturnia* et *Ausonia*. Les Grecs lui donnaient le nom d'Hespérie, parce qu'elle était à l'occident, par rapport à eux. Elle est séparée des Gaules, aujourd'hui la France, et de la Germanie, aujourd'hui l'Allemagne, par une chaîne de montagnes qu'on appelle les Alpes, et qui prennent différens noms, qu'on peut voir sur la carte. L'Apennin est une autre chaîne de montagnes qui la traverse depuis la Ligurie jusqu'au Brutium.

Nous la diviserons en Italie du nord, Italie du milieu, et Italie du midi.

I. ITALIE DU NORD.

Elle comprend trois pays, *Gallia Cisalpina*, *Venetia* et *Liguria*.

GALLIA CISALPINA.

Elle fut ainsi nommée, parce que les Gaulois, au-delà des Alpes, vinrent s'établir dans cette contrée, qui est en-deçà des Alpes par rapport aux Romains : elle prit aussi le nom de *Togata*, pour la distinguer de la Gaule au-delà des Alpes, dont les habitans ne portaient point la toge romaine : elle se divise en Gaule au-delà, *Gallia transpadana*, et en Gaule en-deçà du Pô, *Gallia cispadana*.

1°. *Gallia transpadana*.
Peuples principaux :
Salassi, duché d'Aouste.
Segusiani, vers Suze.
Taurini, vers Turin.
Orobii, Milanais.
Insubres, *ibid.*
Libicii, Montferrat.
Euganæi, Etat de Venise.
Lævi, Novarois.
Cenomani, Mantouan.

Padus et *Eridanus* (1), le Pô, rivière principale d'Italie ; source dans les Alpes au mont Viso, embouchure dans le golfe de Venise.

Duria minor fl. la Doria Baltea, rivière.

Duria major fl. la Doria Riparia, rivière.

Sessites fl. la Sessia, rivière.

Ticinus fl. le Tésin, bataille d'Annibal, vers son confluent avec le Pô.

Augusta Prætoria, aujourd'hui Aoste, Piémont.

Eporedia, Ivrée, *ibid.*

Segusio, Suze, *ibid.*

Augusta Taurinorum, auparavant *Tarrasia*, Turin, capitale du Piémont.

Verbanus lacus, lac majeur.

Larus lacus, lac Côme, Milanais.

Sevinus lacus, lac Diseo, Etat de Venise.

Benacus lacus, lac de Garde, *ibid.*

Comum, Côme, patrie de Pline le jeune, Milanais.

Bergomum, Bergame, Venise.

Vercellæ, Verceil, Montferrat.

Addua fl. l'Adda, rivière.

Mincius fl. le Menzo ou Mincio, passe à *Mantua.*

Mediolanum, Milan, capitale du duché.

Forum Diuguntorum, Crema, Etat de Venise.

Brixia, Brescia, *ibid.*

Laus Pompeia, Lodi vecchio, Milanais.

Ticinum, Pavie, *ibid.*

Cremona, Cremone, *ibid.*

Mantua, Mantoue, sur le *fl. Mincius* ; patrie de Virgile, qui était cependant né à *Andes*, bourg voisin.

2° *Gallia Cispadana.*

Peuples principaux :

Anamani, duché de Parme.

Boii, duché de Modène.

Lingones, Ferrarois et Bolonais.

Trebia fl. la Trebia, rivière, seconde bataille d'Annibal.

Rhenus fl. le Rheno, rivière.

Rubico, Fiumicino, rivière, Romagne.

Placencia, Plaisance (duché de).

Fidencia, San-Donnino, *ibid.*

Parma, Parme, capitale du duché de Parme.

Mutina, Modène, duché de Modène.

Forum Allieni, Ferrare, Etat de l'Eglise.

Septem Maria, bouches du Pô, golfe de Venise.

Felsina et *Bononia*, Bologne, Bolonais.

Ravenna, Ravenne, *ibid.*

Aquinum, Aquaria, dans la Toscane.

Faventia, Faenza, Etat de l'Eglise.

Cesena, Césène, *ibid.*

VENETIA.

Aujourd'hui les Etats ex-Vénitiens.

Peuples principaux :

Euganæi.

Varini.

Veneti.

Istri.

Les *Euganæi* habitèrent d'abord le long de la mer Adriatique ; ils en furent chassés ensuite par les *Veneti* ou *Heneti*, qui paraissent plutôt un peuple sorti des Gaules, que de l'Asie Mineure.

Athesis fl. l'Adige, Etat de Venise.

Medoacus minor, le Bachiglione, *ibid.*

Medoacus major, la Brenta, *ibid.*

Patavium, Padoue, patrie de Tite-Live.

Hadria, aujourd'hui Adria, Etat de Venise.

Portus Venetus, Venise. L'antiquité n'en parle point comme d'une ville.

Verona, Vérone, patrie de Catulle.

Altinum, Altino.

Concordia, aujourd'hui Concordia.

Opitergium, Oderzo.

Trevisium, Treviso.

Vicentia, Vicence.

Forum Julii, Cividal di Friuli, dans le Frioul.

Udinum, Udine.

Julium Carnicum, détruite, Carinthie.

Aquileia, ruinée par Attila, Venise.

Timavus fl. Timao, petite rivière qui se jette dans le golfe *Tergestinus.*

OEmona, Laubach, dans la Carniole.

Tergeste, Trieste, *ibid.*

(1) Nom du Pô, vers son embouchure.

Tergestinus sinus, golfe de Trieste.
Parentium, Parenzo, dans l'Istrie.
Pola conserve le même nom, Istrie.
Arsia, rivière qui sépare l'Istrie de l'Illyrie.
Mare Adriaticum, seu *superum*, golfe de Venise.

LIGURIA.

Ligurie.

Peuples principaux :
Intemelii, vers Vintimille.
Ingauni, vers Albingue.
Vagienni, vers la source du Pô, Piémont.
Briniates, vers Brugneto.
Bodincomagus, détruite, au midi du Pô, que les Liguriens appelaient *Bodincus*, mot qui, en leur langue, veut dire *sans fond.*
Forum Fulvii, Valence, dans la Lauméline.
Astra, aujourd'hui Astri ou Ast, sur le Tanaro, Piémont.
Dertona, Tortone, dans le Tortonèse.
Alba Pompæia, Albe, Montferrat.
Aquæ Statyellæ, Aqui, Montferrat.
Augusta Vagiennorum, détruite.
Nicæa, Nice, comté de Nice.
Portus Herculis Monœci, Monaco, près de Nice, principauté.
Albium, Vintimille, pays de Gènes.
Albium ingaunum, Albinga, *ibid.*
Vada Sabatia, Vadi. Ce n'est plus qu'une bourgade.
Savona, Savone, près de la précédente.
Genua, Gènes, pays de Gènes.
Segeste, Sestri di Levante, Gènes.
Apua, Pontremoli, duché de Modène.
Portus Veneris, Porto Venere, Gènes.
Macra fl. la Mogra, petite rivière.
Ligusticus sinus, golfe ou rivière de Gènes.

II. ITALIE DU MILIEU.

Elle comprend l'Etrurie, l'Ombrie, le Samnium et les Hirpins. le Picenum, le Latium, la Campanie,

ETRURIA seu TUSCIA.

Elle répond au gr.-duché de Toscane.

Arnus fl. l'Arno.
Ombro fl. l'Ombrone.
Clanis fl. la Chiana.
Luna, détruite, sur la *Magra.*
Lunensis portus, golfe de la Spezzia.
Luca, Lucques, république.
Pistoria, Pistoia ou Pistoie.
Pisæ et *Alphæa*, Pise.
Florentia, Florence.
Herculis Labronis, seu *Liburni.*
Portus, Livourne.
Biturgia, au midi de Florence.
Aretium, Arezzo.
Volaterræ, Volterra.
Senæ Julia, Sienne.
Vada Volaterrana, Vadi.
Cortona, Cortone.
Vetulolinii, ruinée.
Clusium, Chiusi.
Trasiminus lacus, lac de Pérouse, troisième bataille d'Annibal.
Perusia, Pérouse, près du lac précédent, Etat de l'Eglise.
Populonium oppidum, détruite, Toscane.
Ilva, seu *OEtalia ins.* île d'Elbe, Toscane.
Rusellæ, Rosella, *ibid.*
Trajanum, détruite, *ibid.*
Saturnia, détruite, *ibid.*
Vulsinii, Bolseno, sur le lac de même nom.
Cosa, Orbitello, Toscane.
Portus Herculis, Porto Hercole, *ibid.*
Tarquinii, détruite, patrimoine de Saint-Pierre.
Faleria et *Falisci*, ville des Falisques, *ibid.*
Centumcellæ, Civita Vecchia, *ibid.*
Cære et *Agila*, Cervetei, *ibid.*
Veii, détruite, *ibid.*
Alsium, détruite, *ibid.*
Portus Augusti, Porto, *ibid.*
Tiberis, le Tibre, source dans l'Apennin, en Toscane, embouchure à Ostie, campagne de Rome.

OMBRIA.

Senones, peuple gaulois d'origine.
OEsis fl. aujourd'hui Iesi, rivière.
Metaurus fl. Metro, rivière.
Arimimum, Rimini, Romagne.
Pisaurum, Pisaro, duché d'Urbin.
Fanum Fortunæ, Fano, duché d'Urbin.
Forum Semproni, Fossombrone, *ibid.*
Sena Gallica, Sinigaglia, *ibid.*
Tifernum Tiberium, Citta di Castello, *ibid.*
OEsis, Iesi, sur la rivière du même nom, Marche d'Ancône.
Nuceria, Nocera, Bruzze ultérieure.
Camarinum, Camerino, Marche de Fermo.
Tuder, Todi, duché de Spolette.
Spoletium, Spolette, capitale du duché.
Ameria, Amelia, duché de Spolette.
Interamna, Terni, *ibid.*
Narnia, Narni, dans la Sabine.
Nequinum, la même que *Narnia*.

PICENUM.

Ancona, Ancône, Marche d'Ancône.
Auximum, Osimo, *ibid.*
Ricina, ruinée.
Fermum, Fermo, Marche de Fermo.
Asculum, Ascoli, Marche de Fermo.
Hadria, Atri, Bruzze ultérieure.
Prætutii, peuple du Midi.

LATIUM.

Il répond à la Campagne de Rome.
Latini, capit. *Roma.*
AEqui, capit. *Preneste.*
Rutuli, capit. *Ardea.*
Hernici, capit. *Anagnia.*
Volsci, capit. *Terracina.*
Roma, Rome, sur le Tibre.
Ostia, Ostie, à l'embouchure du Tibre.
Alba longa, Albano.
Tusculum, Frascati, au-dessus d'*Alba.*
Bovillæ, *Aricia* et *Lanuvium*, aux environs d'*Alba.*
Prœneste, Palestrine.
Anagnia, Anagnie.
Lavinium, Pratica.
Laurentum, près de la précédente.
Ardea, Ardia.
Suessa-Pometia, ville des Volsques.
Coriola, ville des Volsques.
Antium, Anzio.
Pomptinæ Paludes, Marais Pomptins.
Circeii oppid. Monte Circello.
Pontiæ ins. Ponza, île près de *Circeii.*
Terracina et *Anxur*, Terracine.
Gaieta, Gaëte, terre de Labour, royaume de Naples.

CAMPANIA.

Elle répond à la terre de Labour.
Vulturnus fl. le Voltorno, terre de Labour.
Venafrum, Venafro, *ibid.*
Suessa-Aurunca, Sezza, *ibid.*
Teanum, Tiano, *ibid.*
Falernus ager, entre *Teanum* et la mer.
Capua, détruite, au midi du *Vulturnus.*
Capoue moderne, est bâtie plus au nord.
Vulturnum, Castello di Voltorno.
Casilinum, détruite, au nord de *Capua.*
Cumæ, détruite, terre de Labour.
Nola conserve le même nom, *ibid.*
Misenum prom. capo di Miseno.
Capreæ ins. île Capri ou Caprée, sur les côtes du royaume de Naples.
Baiæ, entre *Misenum* et *Puteoli.*
Puteoli, Pouzzol, terre de Labour.
Lucrinus lacus, entre *Baiæ* et *Puteoli.*
Neapolis et *Parthenope*, Naples, capitale du royaume.
Herculanum, engloutie dans la lave du Vésuve, Portici.
Vesuvius mons, mont Vésuve, volcan.
Nuceria, Nocera, près de Naples, principauté citérieure.
Picentia, capitale des *Picentini.*
Picentini, peuple au Midi.
Salernum, Salerne, principauté citérieure.
Silatus fl. Silaro, rivière, sépare la Campanie de la Lucanie.

SAMNIUM.

Il répond à une partie du royaume de Naples.

Fidenates, *Crustumii* et *Sabini*, Sabine, Etat de l'Eglise.

Peligni, *Vestini*, *Marrucini*, *Marsi* et *Frentani*, Bruzze, royaume de Naples.

Anio fl. Teverone, sur lequel est *Varia*.

Fidenæ, près du Tibre et de l'Anio, au nord de Rome.

Crustumerium, près de *Fidena*, détruite.

Aternus fl. Pescara, sur lequel *Alternum*.

Sagrus fl. près duquel *Auxanum*.

Frento fl. Fortore, passe à *Teanum*.

Nursia, aujourd'hui Nocera, Bruzze ultérieure.

Reate, Rieti, sur le Nar, aujourd'hui Nera.

Cures, Corrèse, dans la Sabine.

Varia, petite ville sur l'Anio.

Tibur, Tivoli, sur l'Anio, campagne de Rome.

Alba Fucentis, aujourd'hui Alba, Bruzze ultérieure.

Fucinus lacus, près d'*Alba*, *ibid.*

Pinna, civita di Penna *ibid.*

Aternum, Pescara, Bruzze citérieure.

Amiternum, ruinée, patrie de Salluste, *ibid.*

Corfinium, ruinée, *ibid.*

Auxanum, Laneiano, sur le *Sagrus*, *ibid.*

Sulmo, Solmano, patrie d'Ovide, *ibid.*

Marrubium, détruite, *ibid.*

Aufidena, Alfidena, *ibid.*

Æsernia, Isernia, *ibid.*

Larinum, Larino, Capitanate.

Teanum Appulum, détruite, *ibid.*

Bovianum, Boiano, terre de Labour.

Telesia, Telese, Capitanate.

HIRPINI.

Beneventum, aup. *Maleventum*, Bénevent, principauté ultérieure.

Caudium, village célèbre.

Caudinæ Furcæ, défilé, près de *Caudium*.

Abellinum, Avellino, principauté ultérieure.

Compsa, Conza, principauté ultérieure.

III. ITALIE DU MIDI.

Elle est connue aussi sous le nom de grande Grèce, parce que c'est dans cette partie de l'Italie que les Grecs formèrent principalement des établissemens; elle comprend quatre pays : l'Apouille, la Messapie, la Lucanie et le Brutium, pays qui répondent au royaume de Naples en grande partie.

APULIA.

L'Apouille se divise en Daunienne et Peucétienne. Les Grecs donnaient le nom d'Iapigie à ce pays et à la Messapie, aujourdhui la Capitanate et la terre de Labour.

Aufidus fl. aujourd'hui Ofanto.

Garganus mons, Monte San-Angelo, Capitanate.

Luceria, aujourd'hui Lucera, *ibid.*

Arpi conserve le même nom.

Canusium, Canosa, terre de Bari.

Cannæ célèbre par la victoire d'Annibal.

Butuntos, Bitonto, terre de Bari.

Barium, Bari, *ibid.*

Venusia, Venosa, patrie d'Horace, *ibid.*

Egnatia et *Gnatia* Torre di Anazzo, *ibid.*

MESSAPIA.

Peuples principaux :

Cantabri, *Salentini* et *Tarentini*, terre d'Otrante.

Brundusium, Brindisi ou Brindes.

Tarentum, Tarente.

Tarentinus sinus, golfe de Tarente.

Gallipolis, Gallipoli, sur le golfe précédent.

Lupiæ, Lecce, sur la mer Adriatique.

Hydruntum, Otrante.

Iapigium prom. cap Leuca.

LUCANIA.

Elle répond à la principauté citérieure, à la Basilicate et à une partie de la Calabre citérieure.

Bradanus fl. Bradano, rivière.
Aciris fl. Agri, rivière.
Siris fl. le Sirio, rivière.
Laus fl. Laino, rivière.
Pœstum et *Possidonia*, Pesti, principauté citérieure.
Pestanus sinus, aujourd'hui golfe de Salerne.
Hela Velia, Castel a mare della Brucca.
Pixus et *Buxentum*, Policastro, principauté citérieure.
Laus sinus, golfe de Policastro.
Padosid, ruinée, sur l'Achéron, fleuve.
Abellinum Marsicum, Marsico, Basilicate.
Heraclea, détruite.
Neruli, détruite, sur le *Laus fl.*
Sibaris et *Turii*, détruite. La mollesse des Sibarites était passée en proverbe.

BRUTIUM.

Il répond à la Calabre ultérieure en grande partie.

Acheron fl. se jette dans la mer inférieure.
Cratis fl. Crati, rivière.
Scrydrus, sur la mer inférieure.
Consentia, Consenza, Calabre citérieure.
Tempsa et *Temeza*, détruite, *ibid.*
Terina, Sainte-Euphémie, Calabre ultérieure.
Terinæus sinus, golfe de Sainte-Euphémie.
Roscianum, Rossano, Calabre citérieure.
Crimisa prom. cap de l'Alice.
Calypsus ins. rocher, Calabre citérieure.
Petilia, Strongoli, *ibid.*
Neethus, *fl.* le Noto, rivière.
Crotona, Crotone ou Cotrone, Calabre ultérieure.
Iapigium, *tria prom.* cap Colone, Calabre ultérieure.
Scyllacium, Squillace.
Scyllacius sinus, golfe de Squillace.
Hipponium, Bivona, Calabre ultérieure.
Tropea conserve son nom, *ibid.*
Nicotera conserve son nom, *ibid.*
Mamertum, aujourd'hui Oppido.
Scylla, rocher, écueil fameux.
Scylla, ville, est aujourd'hui Seglio.
Regium, aujourd'hui Regio, *ibid.*
Locri Epizephirii, Motta di Burzano.

SICILIA INSULA.

Ile de Sicile.

Cette ile, appelée aussi *Sicania* et *Trinacria*, à cause de ses trois pointes ou caps, n'est séparée de l'Italie que par un petit détroit, appelé autrefois *Fretum Secudum*, aujourd'hui Phare de Messine. Sa figure ressemble assez à un chapeau; elle était si fertile, qu'on l'appelait le grenier de l'Italie.

Pelorum prom., cap Faro.
Messana, Messine, sur le détroit.
Carybdis, gouffre, au midi du détroit.
Catana, Catane.
Tauromenium, Taormina.
Ætna mons, Etna ou Gibel, volcan fameux.
Syracusæ, Syracuse.
Leontini, Lentini.
Neethum, Noto.
Symethus fl. Giaretra, rivière.
Halesan, Muri-Ucci.
Pachinum prom. cap Passaro.
Menæ, Mineo.
Gela, Terra-Nova.
Hymera fl. Salso, rivière.
Dedalium, détruite.
Agrigentum, Girgenti.
Camicus fl. Platani, rivière.
Hypsa fl. Belici, rivière.
Thermæ Selinuntiæ, Siacca.
Halicia, Saleme.
Mazarum, Mazzarra.
Lilybæum prom. cap Boeo.
Lilybæum oppid. Marsala.
Drepanum, Trapani.
Erix mons, à l'occident, au nord.
Panormus, Palerme, capitale de l'ile.
Thermæ, Termini.
Cratas mons et *Nebrodes mons*, montagnes vers le milieu.
Cephalœdis, Cefalu.
Tyndaris, Tyndari.
Enna, Castro Giovani.
Milæ, Melazzo.

Iles au nord de la Sicile.

AEolæ et *Vulcaniæ ins.* iles de Lipari.
Liparà ins. Lipari, ile.
Vulcania ; Vulcano, ile.
Strongyle ins. Stromboli, ile.
Hicesia ins. Panaria, ile.
Ustica et *Osteodes ins.* Ustica.
AEgades ins. à l'occident, Maretimo et Favognana.
Cossira ins. Pantellaria, au midi.
Melita ins. Malte, au midi.
Gaulos ins. Goze, près de Malte.

CORSICA, seu CIRNOS INSULA.

L'ile de Corse est au midi de la Ligurie : elle a toujours été peu habitée.
Saerum prom. cap Corse.
Mantinorum oppidum, aujourd'hui Bastia, capitale de l'ile.
Mariana conserve le même nom.
Urcinium, Ajaccio.
Titanis portus.
Casalus sinus, anse de Calvi.
Marianum, Bonifacio.
Tuphros Fretum, détroit de Bonifacio.

SARDINIA seu ICHNUSA.

Elle a pris le nom de Sardaigne.
Eribantum prom. au nord, sur le détroit.
Herculis ins. aujourd'hui Asinara, ile.
Tibula, Longo-Sardo.
Insani montes, montagnes très-hautes.
Nura, vers Algeri.
Bosa conserve son nom.
Tyrsus fl. Oristagni, rivière.
Luquido, détruite.
Forum Trajani, Fordongiano.
Usellis, Oristagni.
Lesa, Alès.
Neapolis, aujourd'hui Napoli.
Scarcapos, aujourd'hui Sarabus.
Sacer fl.
Caralis, Cagliari, capitale de cette ile.
Caralitanus sinus, golfe de Cagliari.
Hieracum et *Accipitrum ins.* ile Saint-Pierre.
Cersonesus.

PANNONIA.

La Pannonie répond à une partie de l'Autriche et de la Hongrie.
Peuples principaux :
Amantini, Hongrie au nord.
Oravisci, sud-est des précédens.
Savia, aujourd'hui Sclavonie.
Vindo - Bona, Vienne, capitale de l'Autriche.
Carnuntum, Petronel, en Autriche.
Pelso lacus, lac Pelso, en Hongrie.
Sabaria, Sarwar, en Hongrie.
Arrabona fl. Raab, riv. de Hongrie.
Arrabona urbs, Javarin.
Osones, aujourd'hui Szirnig.
Volcea palus, lac Balaton.
Bregetio, Strigonie, sur le Danube.
Acincum et *Aquincum*, Bude, capitale.
Petovio, Petau, en Autriche.
Jovia, le Grad, en Croatie.
Lentulæ, détruite, en Hongrie.
Serota, détruite, en Sclavonie.
Altinum, Tolna, en Hongrie.
Vallum Romanum, rempart contre les incursions des Daces.
Siscia, Sissek, en Croatie.
Claudius mons, dans la Sclavonie.
Cibalis, Swilei.
Mursa, Essek, en Hongrie, sur la Drave.
Teutoburgium, détruite, sur le Danube.
Bononia, Illok, en Sclavonie.
Acunum, Petervaradin, en Sclavonie.
Acininoum, Schlankement, *ibid.*
Sirmium, aujourd'hui Sirmium ou Sirmich, *ibid.*
Bassiana, Sabaz, *ibid.*
Taurunum, Tzeruinca, *ibid.*

ILLYRICUM.

L'Illyrie (1) répond à une partie de la Croatie, à la Morlaquie, à la Dalmatie et à la Bosnie.

(1) Voyez à la fin de l'Atlas, les cartes de la partie orientale de l'Empire Romain, ou du monde connu des anciens.

Pays et peuples principaux :

Liburnia et *Iapydes*, Morlaquie et Croatie.

Dalmatia, Dalmatie.

Arsia fl. anjourd'hui Arsia, rivière, se jette dans le golfe de Venise.

Flanona, Fianona, Istrie.

Tersatica, Tersatz, près de Fiume, Istrie.

Colapis fl. Kulp, rivière de Croatie.

Curicta ins. Veglia, île, dans le golfe de Venise.

Crepsa ins. Cherso, île, *ibid.*

Apsorus ins. Assero, île, *ibid.*

Arba, Arbé, île, *ibid.*

Cissa ins. Pago, île, *ibid.*

Scardona ins. Isola longa, *ibid.*

Senia, Segna, en Morlaquie.

Lopsica, détruite, *ibid.*

Ortopula, détruite, *ibid.*

AEmate, détruite, dans la Bosnie.

Vegia, détruite, en Morlaquie.

Metulum, détruite, *ibid.*

OEnona, Nona, Dalmatie Vénitienne.

Jadera, Zara, *ibid.*

Blandona, Vrana, Dalmatie.

AEquum Colonia, détruite, *ibid.*

Scardona conserve son nom, Dalmatie.

Andetrium, détruite, plus au nord que *Clissa*.

Matrice, détruite, en Bosnie.

Tragurium, Traw, en Dalmatie.

Salona conserve son nom, *ibid.*

Brattia ins. Brazza, île, golfe de Venise.

Delminium, détruite, Dalmatie.

Pharus ins. Lesina, golfe de Venise.

Issa ins. aujourd'hui Lissa, île, *ibid.*

Corcyra nigra ins. Curzola, île.

Narona conserve son nom, en Dalmatie.

Hyllis peninsula, Sabioncello, péninsule.

Melita ins. Meleda, île, golfe de Venise.

Epidaurus, Ragusi vecchio, Dalmatie Vénitienne.

Scardus mons, Monte Argentaro.

Rhizinium, Rizano, Dalmatie Vénitienne.

Butua, aujourd'hui Budua, *ibid.*

Labeatus palus, lac Zenta, Albanie.

Oleinium, Dulcigno, Dalmatie Vénitienne.

Scodra, Iscodar ou Scutari, Albanie.

Lissus, Alesso.

DACIA.

La Dacie répond à la Transylvanie, à la Moldavie et à la Valachie.

Getæ, peuples à l'Orient.

Tyras, et *Danaster fl.* le Dniester, source en Sarmatie, embouchure mer Noire.

Netin-Dava, Snyatin, Russie Polonaise.

Porata et *Poretus fl.* le Pruth, rivière, en Moldavie.

Avarus fl. le Siret, rivière, *ibid.*

Rhatacensii, Suczewa, *ibid.*

Zusidava, Soczowa, *ibid.*

Docirana, Dorna, *ibid.*

Napoca, Doboca, en Transylvanie.

Rhuconium, Reghen, *ibid.*

Petrodava, Piatra, en Moldavie.

Jassiorum Municipium, Jassi, Moldavie.

Iasyges Metanastæ, peuple hongrois et transylvain.

Tibiscus fl. la Teisse, rivière de Hongrie.

Crisius fl. le Kerès, rivière de Hongrie.

Ulpianum, Koloswar, Transylvanie.

Salinæ, Torda, *ibid.*

Marisus fl. Maros, rivière, *ibid.*

Uti-Dava, Udvarheli, *ibid.*

Apulum, Albe-Julie, *ibid.*

Cebenia, détruite, *ibid.*

Cocayon mons, seu *sacer*, Kaszon.

Prætoria Augusta, Roman, en Moldavie.

Palloda, Barlacni, *ibid.*

Via militaris.

Hypanis fl. le Bog, rivière qui se jette dans la mer Noire.

Tyras, détruite, vers l'embouchure du Dniester.

Hermonactis, Akerman, en Bessarabie.

Tibiscus, Temeswar, Bannat de ce nom.

Gagani, Karansebes.

Zarmizegethusa, Varhel, ruinée, en Transylvanie.

Castra Trajana, aujourd'hui Ribnik, en Valachie.

Stena, détruite, en Transylvanie.

Ardeiscus, Arngitzes, en Valachie.

Aluta et *Tiaranthus fl.* Aluta, rivière, en Valachie.

Ordiscus et *Ardiscus fl.* Arngitzes, rivière, en Valachie.

Naparis fl. Jalomiza, rivière, en Valachie.

Castra nova, détruite, en Valachie.
Diserna, Orsova, Banat de Temesvar.
Zeznes, Czerneez, en Valachie.
Amutria, détruite, *ibid.*

MOESIA.

La Mœsie répond à la Servie et à la Bulgarie. Elle se divise en *superior* et en *inferior*, ou en haute et basse.

1°. *Mœsia superior*, à l'occident, aujourd'hui la Servie.

Drinus fl. Drino, rivière, se jette dans la Save.
Singidunum, Belgrade.
Triconium, détruite, à l'ouest de Smendria.
Margus, détruite.
Punicum, détruite.
Horrea Margi, Morava, ville de la Servie.
Margus fl. la Morava, rivière de Servie.
Viminacium, détruite.
Taliaris, Gradisca, sur le Danube.
Egeta, Egeta, sur le Danube.
Pont de Trajan, dont il y a encore des restes.
Aquæ, détruite, sur le Danube.
Dorlicum, détruite.
Bononia, Widdin, en Bulgarie.
Ratiata, Aritza, *ibid.*
Cebrum, Rahova, *ibid.*
Ulpianum et *Justiniana*, Giustendil, en Bulgarie.
Naissus, Nissa, en Servie.
Ciobrus fl. Zibriz, rivière.
Timacus fl. Timok, rivière de Servie et de Bulgarie, se jette dans le Danube.
Scupi conserve son nom, en Servie.
Bylazora, détruite en Romanie.

2°. *Mœsia inferior*, à l'orient, Bulgarie.

OEscus, Igigen.
Variana, Silauna.
Utum, détruite.
Nicopolis, Nicopoli, sur le Danube.
OEscus fl. Isker, rivière.
Etus fl. Vid, rivière.
Osmus fl. Ozzam, rivière.
Ballanstra, détruite, près de *Sophia*.
Succorum Augustiæ, donne son nom à Zuccora.
Sandica, ruinée, en Bulgarie.
Meldia, détruite.
Ulpia, *Pautalia*, détruite, *ibid.*
Securisca, détruite, près de Nicop.
Iatras fl. Iantra, rivière.
Ad Jatrum, près du Danube.
Nicopolis ad Jatrum, Nicop.
Nicopolis ad Hemum, Ternobo.
Marcianopolis, Marcenopoli.
Panisus fl. Vrana, rivière.
Naulochus, détruite, sur le Pont-Euxin.
Odessus, Varna, *ibid.*
Durostorus, Drista, sur le Danube.
Sucidava, détruite.
Axiopolis, aujourd'hui Axiopoli.
Caria, détruite, sur la mer Noire.
Calatis, Maogalia, *ibid.*
Tomi, Temeswar, sur la mer Noire, exil d'Ovide.
Scythia, pays vers l'embouchure du Danube.
Capidava, détruite.
Carsum, Kersova, sur le Danube.
Harmyris lacus, lac sur lequel est Kersova.
Istropolis, Carahirmen, sur la mer Noire.
Bereum, Gargaliz, près du Danube.
Peuce, île entre le bras du Danube, à son embouchure.
Boreum, *Calum*, *Naracum*, *Sacrum*, *Peuce* et *Ostium*, bouches du Danube.
Achillis et *Leuce*, île à l'embouchure du Danube.

GRÆCIA (1).

La Grèce répond à la partie méridionale de la Turquie d'Europe.

ALBANIA.

On l'appelle aujourd'hui haute Albanie.
Drilo fl. le Drin-Noir.
Mathis fl. aujourd'hui Matia, rivière.
Deborus, aujourdhui Dibra, sur le *Drilo*.
Dyrrachium, Durazzo, sur le golfe de Venise.
Albanopolis, Albanano.

(1) Voyez dans l'Atlas, la première carte de la partie orientale de l'Empire Romain, ou du monde connu des anciens.

Genusus fl. aujourdhui le Semuo, rivière.
Scampis, aujourd'hui Israмpi.
Caudavii montes, aujourd'hui monts Crasta.
Lycnidus, aujourd'hui Akrida, sur le *Drilo*.
Apsus fl. aujourd'hui Crevesta, rivière.
Apollonia, aujourd'hui Polina.
Aulon, aujourd'hui la Valona, sur la mer.
Aous fl. aujourd'hui Lao, rivière.
Elyma, Beligrad.
Celydnus fl. Salnich.
Eordæ, peuples vers la Macédoine.

EPIRUS.

L'Epire, aujourd'hui basse Albanie, est au midi de l'Albanie: elle renferme trois pays principaux.
Chaonia, au nord, sur la mer Adriatique.
Thesprotia, sur la mer Ionienne.
Molossis, au midi, vers la Thessalie.
Oricum, dans le fond d'un golfe.
Ocroceraunia, monts de la Chimère.
Chimera, aujourd'hui Chimera.
AEleus, dans la Thesprotie.
Butrotum, Butrinto.
Acheron fl.
Dodone, ville et forêt autrefois célèbres.
Pindus, montagne qui sépare l'Epire de la Thessalie.
Clykys Limen, Gykéon, à l'embouchure de l'Achéron.
Nicopolis, Prevesa, sur le golfe d'Ambracie.
Arethon fl. se jette dans le golfe d'Ambracie.
Ambracius sinus, aujourd'hui golfe de l'Arta.
Corcyra ins. aujourdhui Corfou.
Corcyra, capitale, Corfou.
Othonos et *Calypsus ins.* au nord de Corcyra.
Mathace ins. à l'occident, Samatraki.
Paxus ins. Paxos, au midi de la précédente.

MACEDONIA.

Elle ne répond qu'à une partie de la Macédoine, ou Comenopolitari d'aujourd'hui.
Pays principaux :
Penia seu *Pelagonia*.
Deuriopus.
Lyncestis.
Mygdonia.
Emathia.
Pieria.
Axus, Vardari, rivière.
Stobi conserve son nom.
Erigon fl.
Heraclea, détruite.
Edessa et *OEge*, aujourd'hui Edissa, sur l'Erigon.
Celetrum, aujourd'hui Castorie.
Astræus fl. aujourd'hui Vistriza, rivière.
Beræa, aujourd'hui Kara-Veria.
Haliacmon fl. aujourd'hui Platamana, rivière.
Haliacmon urbs, Platamona, à l'embouchure de la rivière de ce nom, golfe de Salonique.
Pydna, aujourd'hui Kitro.
Dium, aujourd'hui Standia.
Astibus, aujourd'hui Stuzzaizza.
Europus, détruite.
Idomene, aujourd'hui Idomeni.
Pella, aujourd'hui Ienizzar.
Thessalonica et *Therma*, aujourd'hui Salonique.
Thermaïcus sinus, golfe de Salonique.
Strymon fl. aujourd'hui Iamboli, rivière.
Pontus fl.
Amphipolis et *Novem Viæ*, aujourd'hui Iamboli.
Apollonia, aujourd'hui Polina.
Stagyra, aujourd'hui Libanova, patrie d'Aristote.
Calcis, détruite.
Athos, mont Athos ou Monte-Santo.
Singiticus sinus, golfe de Monte-Santo.
Torone, aujourd'hui Toron.
Potidæa Cassandra, portes de Cassandre, nom de l'isthme sur lequel était cette ville.
Canastræum prom. cap Paillouri ou Canonistro.
Drabiscus, à l'ouest de Philippi.
Philippi, ruines.
Neapolis, aujourd'hui la Cavalle, échelle du Levant.
Pangæus mons, monts Castagnatz.
Thasus ins. aujourd'hui Thaso, île de l'Archipel.

THRACIA.

La Thrace, aujourd'hui la Romanie ou Romélie, est à l'orient de la Macédoine.

Pays et peuples principaux :

Bessica.
Mœdica.
Hæmi Montes.
Odrysæ, peuple.
Astica.
Rhodope.
Europa.
Chersonesus Thraeiœ, fermée par une muraille depuis le *Melanes sinus* jusqu'à l'*Hellespontus.*
Hœmus mons, aujourd'hui Emineh-Dag.
Bessapora, Bazardgik.
Philippopolis, aujourd'hui Philiba ou Philppopoli.
Uscudama, Statimaka.
Berea et *Berœ*, aujourd'hui Eski-Zadra.
Ardiscus fl. aujourd'hui Arda, rivière.
Hebrus fl. aujourd'hui Mariza, rivière.
Cabyra, détruite.
Develtus, aujourd'hui Zagora.
Tonzus fl. Tonza, rivière.
Hœmi extrema, Emineh-Bouronn.
Mesembria, aujourd'hui Missevria, sur le Pont-Euxin.
Anchialus, Akkiali ou Akelo.
Appollonia, Sizepoli ou Sisopoli.
Rhodope, montagne qui se détache du Pangée.
Iamphorina, sur le fleuve *Nestus*, détruite.
Nestus fl. aujourd'hui Mesto, rivière.
Nicopolis, aujourd'hui Nicopoli.
Artiscus fl. aujourd'hui Arda, rivière.
Ulpia Topiris, aujourd'hui Bourun.
Scaptuhila, aujourd'hui Skipsilar.
Hadrianopolis et *Orestia*, aujourd'hui Andrinople.
Dydimotichos, aujourd'hui Dimotue.
Plotinopolis, bâtie par Plotine, femme de Trajan, détruite.
Trajanopolis, aujourd. Trajanopoli.
Thynias, aujourd'hui Tiniada.
Bizya conserve le même nom.
Salmidessus, aujourd'hui Midjeh.
Agrianos fl. aujourd. Ergène, rivière.
Turullus et *Tzorolus*, aujourd'hui Chourli.
Apros, aujourd'hui Aprio.
Dercon, aujourd'hui Derkous, sur le Pont-Euxin.
Macron-Tichos, longue muraille qui fermait le pays depuis *Dercon* jusqu'à *Perinthus.*
Cyaneæ prom. au-dessus de *Byzantium.*
Byzantium et *Constantinopolis*, Constantinople *ou* Stamboul.
Bosphorus Thraciœ, canal de Constantinople.
Abdera, patrie de Démocrite et de Protagoras, détruite.
Maronea, aujourd'hui Marogna.
Mesembria, aujourd'hui Misevria.
Sarrium, aujourd'hui Castro-Saros.
Samothraee ins. Samotraki, île de l'Archipel.
Imbros ins. Imbro, île.
Cypsela conserve le même nom.
Ganos mons, Tekkiur-Dag, ou montagne du Prince.
AEnos, aujourd'hui Eno.
Melanes sinus, golfe de Mégarisse.
Cardia, dans le fond du golfe *Melanes*, détruite.
Lysimachia, aujourd'hui Examilia, à l'entrée de la Chersonèse.
Callipolis, aujourd'hui Gallipoli, sur le détroit.
AEgos Potamos, petite rivière qui se jette dans l'Hellespont.
Sextus, détruite, un des vieux châteaux des Dardanelles.
Hellespontus, aujourd'hui détroit des Dardanelles ou de Gallipoli.
Bysanthus et *Rhœdestus*, aujourd'hui Rodosto.
Perinthus et *Heraclea*, Erckli.
Ganos conserve son nom.
Selybria, aujourd'hui Selivgia.
Propontis, mer de Marmara.
Hellespontus, détroit des Dardanelles.

THESSALIA.

La Thesalie, aujourd'hui la Janna, partie de la Macédoine.

Pays principaux :

Pelagonia.
AEstiœotis.
Perrhœbia.

Dolopia.
Thessaliotis.
Pelasgiotis.
Phithiotis.
Olympus, Olympe, montagne au nord.
Pelion et *Ossa*, montagnes près de l'Olympe.
Azorus, détruite, au pied du Pinde.
Ion fl. se jette dans le Penée.
Gomphi, aujourd'hui Jamina ou Joannina, capitale de la Janna, sur le fleuve *Ion.*
Tricca, aujourd'hui Tricala, sur le Pénée.
Peneus fl. se jette dans le golfe Termaïque.
Apidanus fl. Salamprio, rivière, se jette dans le Pénée.
Oloosson, aujourd'hui Alessone.
Larissa conserve le même nom.
Tempé, vallée à l'embouchure du Pénée.
Pharsalus, Farsa, sur le fleuve *Enipæus.*
Enipæus fl. passe à *Pharsalus.*
Pheræ.
Demetrias, aujourd'hui Volo, sur la mer Egée.
Sæpias prom. dans la Magnésie, aujourd'hui cap Saint-George.
Magnesia, sur la mer.
Theba, détruite.
Aphetæ, aujourd'hui Fetio.
Hypata, sur le fleuve *Sperchius.*
Sperchius fl.
Heraclea, aujourd'hui Zeitan ou Zeiton.
Thermopilæ, défilé au pied du mont *AEta*,
AEta, montagne qui sépare la Thessalie de la Phocide.
Scyathus ins. Skiate, île dans la mer Egée.
Scopelus ins. aujourd'hui Seopelo, île de l'Archipel.
Halonnesus ins. aujourd'hui Dromo, *ibid.*
Peparethus ins. aujourd'hui Pelagnisi, *ibid.*

ACARNANIA.

L'Acarnanie, aujourd'hui Carnie, est au midi de l'Epire, et à l'occident de l'Etolie.
Anactorium, détruite, à l'occident d'Actium.
Actium, aujourd'hui Azio.
Argos Amphilochicum, Filoquia.
Achelous fl. aujourd'hui Aspro-Potamo, rivière.
Stratus, détruite, sur l'*Achelous.*
AEchinades ins. à l'embouchure de l'*Achelous.*
Oxiæ ins. îles Curzolari, au midi des précédentes.
Leucadia ins. aujourd'hui île Saint-Maure.
Leucas, capitale de l'île précédente, aujourd'hui Sainte-Maure.
Cephallenia ins. aujourd. Céphalonie.
Nessus, aujourd'hui Asso, dans Céphalonie.
Same a conservé son nom.
Itaca ins. aujourd'hui Theaki, près de Céphalonie.

ÆTOLIA.

L'Etolie, aujourd'hui Vlakia, partie de la Livadie, est entre la Thessalie, l'Acarnanie et le golfe de Corinthe.
Evenus fl. aujourd'hui Fidari.
Termus, détruite.
AEniadæ, à l'embouch. de l'*Achelous.*
Calydon, détruite, sur le fleuve *Evenus.*

PHOCIS.

La Phocide, aujourd'hui partie de la Livadie, est au midi de la Thessalie.
Pays et peuples principaux :
Doris.
Locri Ozolæ.
Locri Opuntii.
Elatia, aujourd'hui Turco-Chorio.
Cephissus fl. passe à *Elatia.*
Amphissa, aujourd'hui Salona.
Naupactus, aujourd'hui Lepante.
Corinthiacus sinus, aujourd'hui golfe de Lepaute.
Parnassus, montagne célèbre.
Delphii, aujourd'hui Castri, en ruines.
Crissa, détruite.
Opus, capitale des *Locri Opuntii*, détruite.

BOEOTIA.

La Béotie, aujourd'hui partie de la Livadie, au nord, la Phocide et l'Attique au midi.

Orchomenus, détruite.

Acidalia fons, fontaine dans Orchomène.

Copaïs, lac que traverse le fleuve Céphise.

Lebadea, Livadie, qui donne aujourd'hui son nom au pays.

Chæronea, patrie de Plutarque, détruite.

Haliartus, détruite.

Anthedon, détruite.

Anticyrra, aujourd'hui Aspro-Spitia.

Helicon mons, aujourd'hui Zugaro-Vouni.

Thespiæ, détruite.

Leuctra, détruite.

Thebæ, aujourd'hui Thiva, en ruines.

Platææ, détruite.

Tanagra, détruite.

Aulis, ville, et port, aujourd'hui Vathi, sur l'Euripe.

Euripus fretum, détroit entre la Béotie et l'île d'Eubée.

ATTICA.

L'Attique, aujourd'hui partie de la Livadie, est au midi de la Béotie. Son nom vient du mot grec ακτη, rivage.

Corinthus, aujourd'hui Corinthe.

Lechæum, port de Corinthe, sur le golfe de Corinthe.

Cenchrea, autre port de Corinthe, sur le golfe d'Engia.

Isthmus, aujourd'hui Examili.

Megara conserve son nom.

Nysæa, détruite.

Eleusis, aujourd'hui Lefsina.

Rhamnus, aujourd'hui Tauro-castro.

Salamis ins. aujourd'hui Colouri, île.

Marathon conserve son nom.

Athenæ, aujourd'hui Athènes ou Setines.

Hymenus, montagnes près d'Athènes.

Pyræus, aujourd'hui Porto-Leone.

Munichia, autre port d'Athènes.

Sunium prom. cap Colonni.

Saronicus sinus, golfe d'Engia.

Æubœa ins. aujourd'hui Négrepont.

Artemissium prom. cap ou nord d'*Oreus*.

Oreus et *Istiæa*, aujourd'hui Orio.

Ædepsus, aujourd'hui Dipso.

Chalcis, aujourd'hui Négrepont.

Eretria, aujourd'hui Gravalinais.

Carystus, aujourd'hui Caristo.

Caphareum, *prom.* au midi de l'île.

Macris ins. ou *Helena*, aujourd'hui Macronisi, île de l'Archipel.

Scandile ins aujourd. Scangero, *ibid.*

Scyros ins. aujourd'hui Sciro, *ibid.*

Andros ins. aujourd'hui Andro, au midi, *ibid.*

Ceos ins. aujourd'hui Zia, *ibid.*

CYCLADES INSULÆ.

Iles Cyclades.

Cythnus ins. aujourd'hui Thermia.

Tinos, aujourd'hui Tine, île de l'Archipel.

Syros, aujourd'hui Syra, *ibid.*

Rhemea et *Delos*, ces deux îles s'appellent Sdili, *ibid.*

Myconus ins. aujourd'hui Myconi, *ibid.*

Seriphus ins. aujourd. Serpho, île.

Siphnus ins. aujourd'hui Siphanto.

Poliarus ins. aujourd'hui Antiparo.

Naxos ins. aujourd'hui Naxia.

Paros ins. aujourd'hui Paro.

Amergus ins. aujourd'hui Amorgo.

Minoa, ville d'*Amorgus*.

Melos ins. Milo, île.

Cimolus ins. aujourd'hui Kimoli ou Argentière.

SPORADES INSULÆ.

Nous ne parlerons ici que de celles qui appartenaient à la Grece.

Sicinus ins. aujourd'hui Sikino, île de l'Archipel.

Ios ins. aujourd'hui Nio, *ibid.*

Pholegrandus ins. aujourd'hui Policandro, *ibid.*

Thera ins. aujourd'hui Santorin, *ib.*

Anaphe ins. aujourdhui Namphia, *ib.*

Astypalæa ins. aujourd'hui Stanpali.

CRETA INSULA.

L'Ile de Crète, aujourd'hui Candie, est la plus considérable de la mer Egée.

Cimarus prom. aujourd'hui cap Spada.
Cisamas, aujourd'hui Kisamo.
Cydonia, aujourd'hui la Canée.
Polyrrhenia, détruite.
Aptera, détruite.
Criu-Metopon, *prom.* cap Crio.
Amphimales sinus, aujourd. Suda.
Rhithymna, aujourd'hui Retimo.
Ida, montagne fameuse.
Cortyna, ruinée, sur le fleuve *Lethæus*.
Cnossus, détruite.
Lyctos, aujourd'hui Lassiti.
Chersonesus portus, aujourd'hui Spina Longa.
Hierapithna, aujourd'hui Girapetra.
Samonium prom. cap Salamone.

Iles autour de Crète.

Dium ins. aujourd'hui Standia, au nord.
AEgilia ins. aujourd'hui Cerigotto, au nord.
Gaulos, aujourd'hui Gozo de Candie.
Il y a une autre Gozo près de Malte.

PELOPONNESUS.

Le Peloponnèse, aujourd'hui la Morée, est une presqu'île qui ne tient au continent de la Grèce que par l'isthme de Corinthe, dont la largeur est de six milles ou trois lieues. Il contient six petits pays.

1°. *Achaia*, au nord-ouest.
Araxarum prom. aujourd'hui cap Papa.
Dyme, détruite.
Patræ, aujourd'hui Patras.
Tritea, aujourd'hui Leonda.
AEgium, aujourd'hui Vastiza.
AEgira, aujourd'hui Xilocastro.
Sicyon, aujourd'hui Basilico.
Pellène, détruite.
Asopus fl. se jette dans le golfe de Corinthe.
Phlius, aujourd'hui Sta-Philica.

2°. *Elis.*

Cyllene, aujourd'hui Chiarenza, lieu obscur.
Elis, détruite.
Pylus, détruite.
Chelonites prom. cap Tornèse.
Olympia, détruite, près de Longonicn.
Pisa, détruite.
Alphæus fl. Alphée, source dans l'Arcadie, embouchure dans la mer Ionienne.
Triphylia, pays au midi.
Neda fl. sur les frontières de la Messénie.
Zacinthus ins. aujourd'hui Zante, mer Ionienne.
Strophades ins. aujourd'hui Strivali, *ibid.*

3°. *Arcadia.*

Cyllene, montagne.
Menalus, montagne.
Erymanthus fl. se jette dans l'Alphée.
Pheneos, aujourd'hui Phonia.
Psophis, aujourd'hui Dimisana.
Stymphalus lacus, lac célèbre.
Orchomenus, détruite.
AErœa, sur l'Alphée, détruite.
Gortys, aujourd'hui Caritena.
Mantinea, aujourd'hui Trapolizza.
Lycosura, au pied du mont Lycée.
Lycæus, montagne fameuse.
Megalopolis, aujourd'hui Leontari.
Tegea, aujourd'hui Moklia.

4°. *Argolis.*

Nemea, ville et forêt célèbres.
Mycène, détruite.
Argos, aujourd'hui Argos, ruinée.
Nauplia, aujourd'hui Napoli de Romanie.
Argolicus sinus, golfe de Napoli.
Lerna lacus, aujourd'hui lac Molini.
Tiryus, aujourd'hui Vathia, en ruines.
Epidaurus, aujourd'hui Pidavra.
Scylleum prom. cap Skilleo.
Hermione, aujourd'hui Castri.
Trazen, aujourd'hui Damala.
AEgina ins. aujourd'hui Engia, qui a donné son nom au golfe Salonique.

5°. *Messenia.*

Ciparissus, aujourd'hui Arcadia.
Ira, forteresse des Messéniens.
Messene, aujourd'hui Messène, en ruines.
Pylus et *Erana*, aujourd'hui Zonchio.

Pylus, aujourd'hui Navarin.
Metone, aujourd'hui Modon.
OEnussæ ins. aujourd'hui Sapienza et Cabrera.
Corone conserve le même nom.
Acritus prom. capo Gallo.
Stenyclarus, Nisi, ruines.
Pamisus fl.
Messeniacus sinus, golfe de Coron.
6o. *Laconia.*
Eurotas fl. aujourd'hui Vasili Potamo, passe à Lacédémone.
Taygetus, montagne célèbre.
Lacedemon et *Sparta*, aujourd'hui Sparte, près de laquelle Misitra.
Amyclæ, détruite.
Epidaurus Limera, Malvasie.
Gythium, aujourd'hui Colokithia.
Laconicus sinus, golfe de Cochine ou de Colokythia.
Tenarium prom. cap Matapan.
Malea prom. cap Malio, ou Saint Angelo.
Cythera ins. aujourd'hui Cerigo.
Cythera, capitale de l'ile de même nom.

ASIA.

ASIA MINOR.

L'Asie, appelée communément mineure, n'a point été connue sous ce nom dans l'antiquité. Les Grecs la désignaient par l'Asie en deçà de l'Euphrate, et les Perses par l'Asie au-delà de ce fleuve. On sera peut-être surpris de ce que nous donnons à ce pays beaucoup plus d'étendue que les géographes ne lui en ont donné jusqu'ici, et que Trapezus ou Trebisonde se trouve à 62 degrés 58 minutes de longitude, tandis que dans toutes les cartes elle n'est qu'à 57 degrés 38 minutes. Onze autorités justifient pleinement ce changement. On peut là diviser en pays du nord, pays du milieu, et pays du midi.

PAYS DU NORD.

Ils sont au nombre de trois le long de la mer du Pont-Euxin : la Mysie, la Bythinie et le Pont.

MYSIA.

Elle fait partie de l'Anatolie.
Pays principaux :
Troas.
Dardania,
AEolis,
Abrettena.
Pontus Euxinus, aujourd'hui mer Noire.
Troja, détruite.
Ilium novum, plus près de la mer, détruite.
Scamander ou *Xanthus fl.* Il passait à Troie.
Simoïs fl. se jette dans le Scamandre.
Ida, montagne d'où sort le Scamandre.
Dardanus, détruite; de-là le détroit des Dardanelles.
Abidus, détruite.
Lampsacus, aujourd'hui Lampsaki.
Parium, aujourd'hui Camanar.
Priapus, aujourd'hui Caraboa, sur l'Hellespont.
Granicus fl. aujourd'hui Ousvola.
OEsopus fl. se jette dans la Propontide.
Caresus, détruite, sur l'*OEsopus.*
Proconnesus ins. île de Marmara, qui a donné son nom à la Propontide.
Cyzicus, aujourd'hui Zisik.
Artace, aujourd'hui Artaki.
Tarsius fl. se jette dans la Propontide.
Zeleia, sur le fleuve *Tarsius.*
Alexandria Troas, détruite, sur la mer Egée.
Tenedos ins. aujourd. Tenedo, île.
Lemnos ins. aujourd'hui Lemno ou Stalimène, île.
Myrena, ville de Lemnos, détruite.
Hephæstia, ville de Lemnos, détruite.
Tectum prom. cap Baba.
Assus, aujourd'hui Asso, sur la mer.

Adramitium, aujourd'hui Edremit, ou Adramiti, au fond d'un golfe.
Thèbe, détruite, nord-est de la précédente.
Lyrnessus, détruite, sud-est d'*Adramitium*.
Elea, aujourd'hui Ialea, à l'embouchure du *Caicus fl.*
Pergamus, aujourd'hui Bergamo.
Caicus fl. aujourd'hui Girmasti, rivière.
Canæ, aujourd'hui cap Colonni.
Cuma, détruite, au fond d'un golfe.
Germa, détruite.
Phocœa, aujourd'hui Fokia.
Temnus, détruite, sur le fleuve *Hyllus*.
Egæ, détruite, sur le même fleuve.
Larissa, aujourd'hui Larusar.
Lesbos ins. Metelin, île de l'Archipel.
Mitilène, Mytileni, cap. de Lesbos.
Metymna, aujourd'hui Porto-Petera, en ruines.
Sigrium prom. cap. Sigri.
Arginussæ ins. près de Lesbos.
Hyllus fl. et *Phrysius*, aujourd'hui Sarabat, rivière qui sépare la Mysie de la Lydie.
Hiera Germa, aujourd. Ghermasti.
Lopadium, aujourd'hui Lubad.
Apollonia, détruite, près le lac du même nom.
Apolloniatis lacus, aujourd'hui lac de Lubad.
Miletopolis, aujourd'hui Balikesri.
Apollonia, vers le fleuve *Hyllus*, détruite.
Apollonis, détruite.
Tyatira, Ak-Hisar.
Gordus, détruite.
Hadriani, aujourd'hui Edrenos, patrie d'Aristide.

BITHYNIA.

La Bithynie fait partie de l'Anatolie.
Peuples principaux :
Thyni.
Olympena, pays.
Mariandini.
Caucones.
Urii Templum, aujourd'hui Ioron, sur le Bosphore.
Chalcedon, Calcédoine, ou Cadikeuei en turc.
Pantichium, aujourd'hui Pantichi.
Lybissa, détruite.
Astacus, détruite, donnait son nom au golfe.
Astacenus sinus, golfe dans l'Hellespont.
Nicomedia, aujourd'hui Smid ou Is-Nikmid.
Drepanum, détruite, sur le golfe *Astacenus.*
Cius, aujourd'hui Chio, donnait son nom au golfe.
Cianus sinus.
Myrlea Apamea, aujourd'hui Moudania.
Dascyllum, aujourd'hui Diaskillo.
Olympus, mont Olympe.
Prusa, aujourd'hui Bursa, capitale de l'*Olympena.*
Modra, aujourd'hui Aineghul, sur le fleuve Gallus.
Gallus fl. se jette dans le Sangare.
Nicæa, aujourd'hui Isnik ou Nicée.
Ascanius lacus, lac près de Nicée.
Artane, sur le Pont-Euxin, détruite.
Psilis, sur le Pont-Euxin, détruite.
Calpe portus, aujourd'hui Kerbé, sur le Pont-Euxin.
Chelœ, sur le Pont-Euxin.
Thynias ins. aujourd'hui Kefken, île du Pont-Euxin.
Sangarius fl. aujourd'hui Zacara, source en Galatie.
Tottaium, détruite, sur le fleuve *Sangarius.*
Agrillum, aujourd'hui Biledgik, près de la Phrygie.
Hyppius fl. passe à *Prusa.*
Prusa, aujourd'hui Uscubi, chez les *Mariandini.*
Hypii montes, où l'*Hypius* prend sa source.
Dablæ, détruite, au midi des montagnes précédentes.
Heraclea pontica, aujourd. Erekli.
Acherusia Chersonesus, péninsule.
Nymphæum, détruite, sur la mer Noire.
Metroum, détruite, près d'*Heraclea.*
Thium.
Billæs fl. aujourd'hui Falios, rivière.
Sandaraca, détruite, sur la mer.
Bithynium, aujourd'hui Bastan.
Cratia ou *Flaviopolis*, aujourd'hui Ghenedeh.
Carus Vicus, sur le fleuve *Parthenius.*
Clitæ, aujourd'hui Zafaranboli, sur les frontières de la Paphlagonie.

Parthenius fl. sépare la Bithynie de la Paphlagonie.

PAPHLAGONIA.

La Paphlagonie fait partie de l'Anatolie.

Heneti, peuples.

Domanitis.

Sesamus, château détruit, sur le Pont-Euxin.

Amastris, aujonrd'hui Amasré.

Cytorus, aujourd'hui Cudros.

Gangra, aujourd'hui Kiangari.

Carambis prom. capitale Piselo.

Abonitichos et *Ionopolis*, aujourd'hui Ainehboli.

Stephane, détruite, sur la mer.

Sinope, aujourd'hui Sinope.

Carusa, sur un cap, détruite.

Germanicopolis, aujourd'hui Castamoni.

Olgassus, montagne, aujourd'hui Elkas.

Pompeïopolis, détruite.

Gazelum, détruite, vers l'embouchure du fleuve *Halys.*

Halys fl. aujourd'hui Ermark, source sur les frontières du Pont et de la Cappadoce, embouchure dans la mer Noire.

PONTUS.

Le Pont fait partie du pays de Roum.

Pays principaux :

Helenopontus.

Phanarœa.

Themiscyra.

Pontus Polemoniacus.

Sidena.

Tibareni.

Chalibes ou *Chaldœi.*

Hepta-Cometæ.

Heniochi.

Cissii.

Naustathmus, détruite, sur le Pont-Euxin.

Pimolis, château, aujourd'hui détruit.

Amissus, aujonrd'hui Samsoun sur la mer.

Amisenus sinus, aujourd'hui golfe de Samsoun.

Phazemon, aujourd'hui Merzifoun.

Gaziura, aujourd'hui détruite.

Amazia, aujourd'hui Amasie, sur le fleuve *Iris.*

Iris fl. aujourd'hui Casalmach, rivière du Pont.

Zela, aujourd'hui Zeleh.

Sebastopolis, aujourd'hui Turcal.

Eupatoria et *Magnopolis*, aujourd'hui Teheniké.

Leucosyrorum Ancon, golfe.

Heraclius Portus, à l'embouchure du *Thermodon.*

Neo-Cæsarea, aujourd'hui Niksar, sur le *Lycus.*

Lycus fl. se jette dans l'*Iris.*

Comana Pontica, aujourd'hui Almons.

Sebaste et *Cabira*, aujourd'hui Sivas, sur le fleuve *Halys.*

Phadisana prom. à l'embouchure du fleuve *Sidenus.*

Polemonium, aujourd'hui Vatisa.

OEnoe, aujourd'hui Ounié.

Megabula, détruite, sur l'*Iris.*

Camisa, château au pied des monts *Pariadres.*

Jasonium conserve le même nom.

Boona conserve aussi son nom.

Saurœnia, détruite, sur le fleuve *Sidenus.*

Sidenus ou *Sidenium fl.* aujourd'hui Sidin, prend sa source chez les *Chalibes.*

Danas, détruite, à la source de l'*Iris.*

Cerasus, aujourd'hui Kirisonto : de là vient le cerisier.

Zephyrium, aujourd'hui Zephra.

Tripolis, aujourd'hui Terboli.

Caralla, aujourd'hui Kierali.

Scydisses montes, aujourd'hui Aggidag ou Montagne-Amère.

Philocalea, à l'orient de l'*Argyria.*

Hermonassa, aujourd'hui cap Harompsa.

Cordyla, détruite, près d'*Hermonassa.*

Bylæ, aujourd'hui Gumishkaneh.

Trapezus, aujourd'hui Trebisonde ou Terabesoun.

Teches mons, aujourd'hui Tekeh, montagne.

Hyssus fl.

Rhizœum, aujourd'hui Riza ou Rizeh.

Athenæ, aujourd'hui Athenah.

Absarus, aujourd'hui Gounieh.

Bathis fl. sépare le pont de la Colchide ; aujourd'hui Bathoum, rivière.

PAYS DU MILIEU.

LYDIA.

La Lydie fait partie de l'Anatolie.
Chios ins. aujourd'hui l'île de Scio.
Psyra ins. aujourd'hui Ipsera, île près de Scio.
Melæna prom. aujourd'hui cap Calaberno.
Erythræ, aujourd'hui Erethri.
Clazomene, aujourd'hui Vourla.
Symirna, aujourd'hui Smyrne ou Ismir.
Smyrnæus sinus, golfe de Smyrne.
Theos, aujourd'hui Sigagik.
Ionia, pays à l'occident.
Lebedus, ruinée, sur la mer.
Hyppæpa, aujourd'hui Berki.
Colophon, ruinée, sur la mer.
Metropolis, aujourd'hui Tireh.
Ephesus, aujourd'hui Ephèse ou Aïasoluc, en ruines.
Neapolis, aujourd'hui Scala nova.
Mycale, montagne près de *Neapolis*.
Pryene, détruite, sur la mer.
Magnesia, sur le Méandre, aujourd'hui Guzel-Hisar.
Samos ins. aujourd'hui Samo, île de l'Archipel.
Icaria ins. aujourd'hui Nicaria, *ibid.*
Corseæ ins. aujourd. île des Fourmis.
Magnesia, aujourd'hui Magnisa, vers le fleuve *Hyllus*.
Sardes, aujourd'hui Sart, sur le Pactole.
Pactolus fl. se jette dans le fleuve *Hermus*.
Tmolus mons, aujourd'hui Bouz-dag ou Montagne-Froide.
Nysa, sur le Méandre, aujourd'hui Nosli.
Meander fl. aujourd'hui Meinder, rivière.
Hermus fl. aujourd'hui Sarabat, rivière.
Philadelphia, aujourd. Alah-Shehr.
Tripolis, aujourd'hui détruite.

PHRYGIA.

La Phrygie fait partie de l'Anatolie et de la Caramanie.
Pays principaux :
Epictetus.
Pacatiana.
Lycaonia.
Salutaris.
Archelaum, détruite, au nord de *Sangarius*.
Dorylæum, aujourd'hui Eski Shehr, sur le fleuve *Timbris*.
Tymbris fl. aujourd'hui Pursac, se jette dans le *Sangarius*.
Triconia, détruite, vers la Galatie.
Ancyra, aujourd'hui Iar-Hisar, vers le mont Olympe.
Cadi, aujourd'hui Kedous.
Azani, détruite, près de la précédente.
Cotyæum, aujourd'hui Kiutahié.
Synnada, aujourd'hui Batchenlu.
Amorium, aujourd'hui Amoria.
Melissa, détruite.
Cludrus fl. se jette dans le *Meander*.
Hierapolis, détruite.
Laodicea, aujourd. Ladik ou Eski-Hisar, mot qui veut dire vieux château.
Colossæ, aujourd'hui Degnizlu.
Themisonium, aujourd'hui Teseni.
Cybira, aujourd'hui Buraz, au midi, vers la Lycie.
Eumenia, détruite, sur le fleuve *Cladrus*.
Apamia Cibotus, sur le fleuve *Marsyas*, aujourd'hui Asiom-Kara-Hisar.
Celenæ, détruite, près de la précédente.
Marsias fl.
Holmi, défilé entre des montagnes.
Laodicea combusta, aujourd'hui Ladikieh.
Pepa, aujourd'hui Daganhisar.
Lycaonum Colles.
Iconium, aujourd'hui Cogni, ou Konieh.
Tatta palus, aujourd'hui Tuzla, marais salé.
Coropassus, château aujourd'hui détruit.
Taurus, chaîne de montagnes qui traverse toute l'Asie mineure, depuis la Lycie jusqu'à l'Euphrate, et s'étend même au-delà.

GALATIA.

La Galatie, qui fait partie de l'Anatolie et de la Caramanie, est ainsi appelée, parce que ce pays fut envahi par des peuples gaulois.

Elle renferme les peuples :
Tolistoboii.
Tectosages.
Trocmi.
Salutaris Provincia.
Juliopolis et *Gordium*, détruite, sur le fleuve *Sangarius.*
Pessinus, aujourd'hui Nalikan.
Lagania, aujourd'hui Beibazar.
Ancyra, aujourd'hui Angouri.
Gorbeus, château détruit.
Landosia, aujourd'hui Kir-Shehr.
Tavium, aujourd'hui Tehouroum.
Adapera, détruite, sur le fleuve *Halys*, aujourd'hui Ermak, rivière.
Claudiopolis, aujourd'hui Eskelib.
Thermæ, aujourd'hui Bouz-ok.

CAPPADOCIA.

La Cappadoce fait aujourd'hui partie de la Caramanie et du pays de Roum.
Elle contenait deux pays :
1.° *Cataonia.*
2.° *Armenia minor*
Archelais, aujourd'hui Erekli.
Nyssa, aujourd'hui Nous-Shehr.
Gausaura, aujourd'hui Ak-Serai.
Naziannus, détruite.
Anti-Taurus, branche du *Taurus.*
Tyana, aujourd'hui Tyana.
Podandus, aujourd'hui détruite.
Sarus fl. aujourd'hui Seihun, rivière.
Mazaca ou *Cæsarea ad Argæum*, aujourd'hui Kaisarieh.
Melas fl. Kara-Sou, rivière qui se jette dans l'Euphrate.
Argæus mons, aujourd'hui mont Argée.
Cibystra, aujourd'hui Busteré.
Arasaxa, détruite, près du fleuve *Melas.*
Comana Cappadociæ, sur le *Sarus*, aujourd'hui El-Bostan.
Cucusus, exil de saint Chrysostôme.
Megalassus, sur le fleuve *Halys.*
Melitene, aujourd'hui Melatia, sur le fleuve *Melas.*
Ciaca, détruite, sur l'Euphrate.
Nicopolis, aujourd'hui Divriki.
Analibla et *Danaralis*, aujourd'hui Derindé, sur l'Euphrate.
Sinoria et *Sinabria*, aujourd'hui Snarvier.
Satala, aujourd'hui Arzingan.
Euphrates fl. l'Euphrate, source dans la grande Arménie, embouchure dans le golfe Persique.

PAYS DU MIDI.

CARIA.

La Carie est au midi de la Lydie.
Doris, pays du midi.
Myus, à l'embouchure du *Meander.*
Miletus, aujourd'hui Palatcha.
Latmus, montagne, près de *Miletus.*
Jassus, aujourd'hui Assemkalasi.
Jassius sinus, à qui *Jassus* donnait son nom.
Myndus, aujourd'hui Mindes.
Halicarnassus, aujourd. Boudroun.
Ceramus, aujourd'hui Keramo.
Cernanicus sinus tirait son nom de la ville.
Cnidus, ruinée.
Triopium prom., aujourd'hui cap de la Croix.
Doridis sinus.
Phœnia.
Antiochia Meandri, aujourd'hui Iegni-Shehr.
Aphrodisius, aujourd'hui Gheira.
Stratonicea, aujourd'hui Eski-Shehr.
Alinda, aujourd'hui Mogla.
Milasa, aujourd'hui Marmora.
Physcus, aujourd'hui Physco.
Dedala, détruite.
Glaucus sinus, golfe de Macri.
Sporades ins.
Leros ins. aujourd'hui Lero.
Calymna ins. aujourd'hui Calmine.
Cos ins. aujourd'hui Stanco.
Nysirus ins. aujourd'hui Nysari.
Telos ins. aujourd'hui Piscopia.
Rhodus ins. aujourd. île de Rhodes.
Rhodus, Rhodes, capitale.
Carpathus ins. aujourd. Scarpantho.
Nysirus, capitale.
Carpathium mare, à qui *Carpathus* donnait son nom.

LYCIA.

La Lycie comprend une contrée nommée *Mylias.*
Ciane, détruite.
Choma, sur le *Xanthus*, détruite.

Taurus mons, commence en Lycie, et s'étend jusqu'au-delà de l'Euphrate.
Telmyssus, aujourd'hui Macari, sur un golfe.
Xanthus fl. aujourd'hui Eksénidé, rivière.
Xanthus oppid. aujourd. Eksénidé.
Antiochia ins.
Patara, aujourd'hui Patera, sur la mer.
Patareum prom. cap près de *Patara*.
Phellos, détruite, sur la mer.
Myra n'a point changé de nom.
Lymira, détruite, sud-est de *Myra*.
Chimera, volcan.
Chelidoniæ ins. écueils.
Sacrum prom. aujourd'hui cap Chelidoni.
Olympus, sur la mer, détruite.
Phazelis, aujourd'hui Fionda.

PISIDIA ET PAMPHILIA.

Pisidie et Pamphilie.

Isauria, contrée à l'orient.
Sagalassus, détruite, au nord.
Sandalium, détruite.
Baris, aujourd'hui Is-Barteh.
Cataractes fl. aujourd'hui Dudeni, rivière.
Termessus, aujourd'hui Estenaz, sur le fleuve *Cataractes*.
Attalea, aujourd'hui Satalie.
Perga, aujourd'hui Kara-Hisar, sur la rivière *Cestrus*.
Cestrus fl. aujourd. Kapri, rivière.
Antiochia ad Pisidiam, aujourd'hui Ak-Sehr.
Cremma, aujourd'hui Kebrinaz.
Aspendus, aujourd'hui Menougat, rivière.
Eurimedon fl. aujourd. Menougat, ville.
Side, aujourd'hui Candeloro.
Petnetissus, aujourd'hui Berdanié, sur l'Eurimedon.
Isaura, aujourd'hui Bei-Shehri.
Caralis, aujourd'hui Kerali.
Homonada, aujourd'hui Ermenak.
Derbe, aujourd'hui Alah-dag.
Laranda, aujourd'hui Larendé.

CILICIA.

La Cilirie est la dernière province du midi de l'Asie mineure; elle renferme trois pays; elle fait partie de la Caramanie.
1.° *Trachea*, *Cilicia*, aujourd'hui Itch-Iil.
2.° *Isauria*.
3.° *Campestris Cilicia*.
Ptolemaïs, à l'embouchure du fleuve *Melas*, détruite.
Melas fl. aujourd'hui Alara, rivière.
Coracisium, aujourd. Castel Ubaldo.
Selenus fl. aujourd'hui Selenti, rivière.
Selinus et *Trajanopolis*, aujourd'hui Selenti, sur la mer.
Antiochia, aujourd'hui Antiocheta, sur la mer.
Charadrus, détruite, sur la mer.
Anemurium oppid. aujourd'hui Anemur.
Anemurium prom. cap Anemur.
Celenderis, détruite, sur la mer.
Amigdalus fl. aujourd'hui Draganto, rivière.
Philadelphia, aujourd'hui Moud, sur le fleuve *Calycadus*.
Domitiopolis, détruite, sur le fleuve *Amygdalus*.
Seleuchia Trachea, aujourd'hui Sélefkeh.
Corycus, aujourd'hui Curco.
Olbleusa ins. à l'orient de *Corycus*.
Sebaste, dans l'ile.
Calycadnus fl. aujourd'hui Kelikdni, rivière.
Soli et *Pompeïopolis*, détruite, sur la mer.
Sarus fl. aujourd'hui Seihoun.
Cydnus fl.
Tarsus, aujourd. Tarsous, ou Tarse.
Pyramus fl. aujourd'hui Geihoun.
Adana, aujourd'hui Adana, sur la rivière Seihoun.
Mopsuestia, Messis.
Augusta, détruite.
Flavias, détruite.
Anazarbus, aujourd'hui Anzarba.
Pilæ Syriæ, portes de Syrie, défilé entre la mer et les montagnes.

SYRIA.

L'ancienne Syrie fait aujourd'hui partie de la Syrie turque, qui comprend aussi l'ancienne Palestine.

Pays principaux :

Comagene.
Euphratensis.
Seleucis.
Phenice.
Cœle-Syria.
Phœnicia Libani.
Palmyrena.
Amanus mons, au nord.
Alexandria, aujourd'hui Alexandrette.
Epiphania, détruite.
Samosata, aujourd'hui Semisat, sur l'Euphrate.
Pendenissus, aujourd'hui Behesni.
Perre, aujourd'hui Perrin.
Barsalium, aujourd'hui Bersel.
Claudias, aujourd'hui Cloudieh.
Daba, aujourd'hui Aintab.
Pagræ, aujourd'hui Bagras.
Rhosus, aujourd'hui Rose.
Doliche, aujourd'hui Doluc.
Zeugma, aujourd'hui Romkala, sur l'Euphrate.
Hierapolis, aujourd'hui Membigz.
Seleucia Pieria, aujourd. Suveidia.
Bathnæ, aujourd'hui Adané.
Antiochia, aujourd'hui Antioche.
Cyrrhus, aujourd'hui Kilis.
Laodicea ad mare, aujourd'hui Ladikié.
Gabula, aujourd'hui Gebileh.
Balanea, aujoord'hui Belnias.
Seleucobelus, aujourd'hui Shagr.
Chalcis, vieux Alep.
Berhœa et *Chalybon*, Alep.
Chalus fl. aujourd. Coeie, rivière.
Orontes fl. aujourd. Oronte, rivière.
Telmenissus, aujourd'hui Sermin.
Murra conserve son nom.
Androna, aujourd'hui Andrené.
Apamea, aujourd'hui Famié.
Larissa, aujourd'hoi Shizar.
Seriane, aujourd'hui Esrieh.
Antaradus, aujourd'hui Tortose.
Aradus, aujourd'hui Ruad.
Sinagria, aujourd'hui Sumira.
Arce, aujourd'hui Arka.
Tripolis, aujourd'hui Tripoli.
Botrus, aujourd'hui Batroum.
Biblus, aujourd'hui Gebail.
Eden.
Kanobin.
Aphaca, détruite par Constantin.
Epiphania et *Hemath*, aujourd'hui Hamah.
Raphaneæ, aujourd'hui Rafiné.
Laodicea Libani, aujourd'hui Ionschia.
Eleutherus fl. aujourd'hui Nah-Kibir.
Arethusa, aujourd'hui Restan, sur l'Oronte.
Heliopolis, aujourd'hui Balbek.
Emesa, aujourd'hui Hems, sur l'Oronte.
Salaminias, aujourd'hui Salemiah.
Berytus, aujourd'hui Berit.
Sydon, aujourd'hui Seyde.
Sarepta, aujourd'hui Sarfand, en ruines.
Libanus mons, mont Liban.
Cana.
Baca.
Hamon.
Helcath.
Rafeia.
Chalcis.
Ocurura.
Abyla, aujourd'hui Nebi-Abel.
Iabruda, aujourd'hui Iabrud.
Carre, aujourd'hui Kara.
Malula conserve son nom.
Marra conserve son nom.
Sidonia.
Leontos fl. aujourd'hui Lanfe ou Casemieh.
Tyrus, Tyr ou Sur.
Damascus, aujourd'hui Damas.
Zenobia, aujourd'hui Zelebi.
Palmyra, aujourd'hui Palmyre ou Tadmor.
Tapsacus, aujourd'hui El-Der ou Porto-Catena.
Gadirtha, aujourd'hui Rahabeh.
Auzara, aujourd'hui Osara.
Oruros, aujourd'hui Horur ou Gerur, château.

CYPRUS INSULA.

L'ile de Chypre dépendait autrefois de la Syrie ; aojourd'hui elle est du gouvernement d'Itchil de l'Asie mineure.

Arsinoë, aujourd'hui Poli, au nord de l'ile.
Soli, aujourd'hui Solea, *ibid.*
Paphos, aujourd'hui Baso, à l'occident.
Curium, aujourd'hui Piscopia.
Lapethus, aujourd'hui Lapito.
Chytrus, Paleo Chitro ou Citria.

Ledra, aujourd'hui Nicosie, capitale.
Citium, patrie de Zénon, aujourd'hui Chiti.
Pedeus fl. aujourd'hui Pedio, rivière.
Marium.
Idalium, aujourd'hui Dalin.
Olympus mons, auj. Santa-Croce.
Trimithus, aujourd'hui Trimitusa.
Aphrodisium.
Salamis post. *Constantia*, aujourd'hui Costanza, ruinée.
Arsinoë, Famagouste.
Dinaretum prom. cap Saint-André.

PALESTINA.

La Palestine tire son nom des Philistins, qui habitaient le long de la Méditerranée, appelée Grande-Mer dans l'Ecriture. Du temps des Romains, elle se divisait en quatre pays principaux: *Galilæa*, au nord; *Samaria*, au milieu; *Judæa*, au midi; et *Pera*, à l'orient du Jourdain. Elle fait aujourd'hui partie de la Syrie turque.

Galilæa gentium, vers Tyr.
Paneas et *Cæsarea Philippi*, aujourd'hui Banias.
Acco Ptolemais, aujourd'hui Acre, sur la Méditerranée.
Aczib, aujourd'hui Zib.
Sicaminos, aujourd'hui Atlik.
Carmelus mons, mont Carmel.
Legio, aujourd'hui Légume.
Diocœsarea, aupar. *Sephoris*, aujourd'hui Sefouri.
Tabor, montagne.
Capharnaüm, sur le lac de la Tibériade.
Tiberias, sur le lac de la Tibériade.
Cæsarea, aupar. *Turris Stratonis*, aujourd'hui Césarée de Palestine, ruines.
Apollonias, Arsuf, ruines.
Lidda, Lod, ruines.
Samaria, post. *Sebaste*, aujourd'hui Sébaste.
Bethsan, aujourd'hui Baïsan.
Garizim, montagne.
Neapolis, aujourd'hui Nabolos.
Jordanes fl. le Jourdain.
Philistæi, le long de la mer.
Joppe, aujourd'hui Joppe ou Jafa.
Ascalon conserve son nom.
Gaza conserve son nom.
Raphia, aujourd'hui Refah.
Hierosolyma, aujourd. Jérusalem.
Hebron, aujourd'hui Cabr-Ibraim.
Asphaltites lacus, aujourd'hui mer Morte.
Gerasa, aujourd'hui Jaras.
Gadara, aujourd'hui Kadar.
Bostra, aujourd'hui Bosra.
Ammon et *Philadelphia*, aujourd'hui Ammau.
Jazer, aujourd'hui Zira.
Hesebon, aujourd'hui Hesbon.
Moab, aujourd'hui El-Raba ou Maab.

IMPERII PARTHORUM

PARS OCCIDENTALIS.

Partie occidentale de l'Empire des Parthes.

TAURICA CHERSONESUS. *La Chersonèse Taurique.* (Voyez *la Sarmatie d'Europe.*)

SARMATIA ASIATICA.

La Sarmatie d'Asie, aujourd'hui la Circassie, s'étend depuis le *Palus Mœotis* jusqu'à la mer Caspienne.

Pays et peuples principaux:
Mœotæ.
Alani.
Suani.
Sabiri.
Sindica.
Zichi.
Heniochi.

Mœotis palus, aujourd'hui mer d'Azow, ou d'Asof, ou de Zabache.
Hypanis et *Vardanus fl.* aujourd'hui Kuban, rivière.
Caracondamas conserve son nom, dans Taman.
Corax mons, partie du Caucase.
Udon fl. aujourd'hui Kuma, rivière, embouchure mer Caspienne.
Syndicus portus, aujourd'hui Sundgik, port, mer Noire.

COLCHIS.

La Colchide, aujourd'hui Géorgie, est située entre le Pont-Euxin et la mer Caspienne. Elle comprend trois pays, la Colchide-propre, l'Ibérie et l'Albanie.

1° *Colchis propria.*

Peuples principaux :

Abasci.

Lazi.

Pityus, aujourd'hui Pitchinda.

Dandari, aujourd'hui Daudars.

Caucasus mons, mont Caucase.

Dioscuria, aujourd'hui Iskuria, ou Isgaur.

Archæpolis, aujourd'hui Ruki.

Phasis fl. aujourd'hui Faz, ou Rioné.

Phasis urbs, aujourd'hui Poti, sur la mer Noire.

Cyta, aujourd'hui Cotatis, patrie de Médée.

Scanda conserve son nom.

Sarapana, aujourd'hui Shorabani.

Ideessa, aujourd'hui Saisheré.

Roas fl.

Acampis fl.

2° *Iberia.*

Pays principaux :

Scymnia.

Moschica.

Sacasene.

Touchi, peuple au midi.

Caucasiæ pilæ, défilé.

Cumania, aujourd'hui Tatretopa, fort sur le fleuve *Alonta.*

Alonta fl. aujourd. Terki, rivière.

Aragus fl.

Zalissa, aujourd'hui Teflis.

Alazon fl. conserve son nom.

Cyrus fl. aujourd'hui Kur, rivière, se jette dans la mer Caspienne.

3° *Albania.* La partie occidentale s'appelle Daghistan, aux Turcs; l'orientale, Shirvan, aux Perses.

Albanus fl. aujourd'hui Samura, rivière.

Albaniæ pilæ, Derbend, Shirvan.

Albana, aujourd'hui Niasabad, *ibid.*

Camechia, aujourd'hui Chamaki, *ibid.*

Getara, aujourd'hui Baku.

ARMENIA.

L'Arménie conserve son nom. Elle appartient aux Turcs. La partie orientale s'appelle Shirvan, et appartient aux Perses.

Pays et peuples principaux :

Sanni.

Phasiane.

Sophene.

Acilisene.

Mozœne.

Elegia, aujourd'hui Ilija, près de l'Euphrate.

Arsamosata, aujourd'hui Simsat.

Carpote, aujourd'hui Kartbirt.

Anzita, aujourd'hui Ansga.

Argana conserve son nom.

Arsanias fl. rivière, se jette dans le Tigre : ce pourrait être le Tigre lui-même.

Artagicerta, aujourd'hui Ardis, forteresse.

Amida, aujourd'hui Diarbekir.

Euphrates fl. aujourd'hui Euphrate : on en distingue deux dans l'antiquité ; l'un a sa source au nord de *Gymnias*, l'autre à l'orient, vers *Sigua*, embouchure, golfe Persique.

Tigris fl. aujourd'hui le Tigre, a également deux sources dans l'antiquité ; l'une à l'orient, au mont *Niphates*, l'autre à l'occident.

Cepha, aujourd'hui Hesn-Keif, sur le Tigre ou *Arsanias.*

Martyropolis, aujourd'hui Miafarekin.

Tospitis lacus, lac d'Erzen.

Arzaniorum oppidum, aujourd'hui Erzen.

Tigranocerta (1), aujourd'hui Sert, à 127 milles de *Nisibis.*

Niphates m. montagne où le Tigre le plus oriental a sa source.

Arze, aujourd'hui Erzerum, vers le nord.

Lycus fl. se jette dans l'Euphrate.

Teleboas fl. se jette aussi dans l'Euphrate.

Armavria, Armavir sur l'*Araxes.*

Artaxata, aujourd'hui Ardek, sur le fleuve *Harpasus fl.*

(1) Il est probable que c'est par erreur que dans Tacite elle ne se trouve qu'à xxxvii milles de Nisibis. Le copiste aura mis trois x au lieu de cxx.

Abus ou *Abos*, *m.*
Daudyana, aujourd'hui Diadin, sur l'Euphrate oriental.
Sigua, aujourd'hui Baïazid.
Mauroeastrum, aujourd'hui Malaz-Kerd.
Matianes lacus, aujourd'hui lac de Van.
Arzes, aujourd'hui Argis, sur le lac précédent.
Percri, aujourd'hui Perkri, *ibid.*
Chaliat, aujourd'hui Aklat, *ibid.*
Artemita, aujourd'hui Van, *ibid.*
Boas fl. se jette dans l'*Acampsis.*
Hispiratis, aujourd'hui Ispira, vers l'Ibérie.
Adradnutzium, aujourd. Ardanoudji.
Gymnias, aujourd'hui Ginnis.
Elegia, aujourd'hui Ilija, près d'Erzerum.
Il y en a une autre de ce nom vers *Arsamosata.*
Theodosiopolis, aujourd'hui Hassan-cala, nom qui signifie beau château.
Araxes ou *Phasis fl.* aujourd'hui Aras, rivière.
Chorzene, Kars, sur l'*Arpasus fl.*
Arpasus fl. aujourd'hui Arpasou, se jette dans l'Aras.
Abnicum, aujourd'hui Anisi.
Tibium, aujourd'hui Tévin.

MESOPOTAMIA.

Ce nom vient de deux mots grecs qui signifient *entre deux fleuves*, parce que ce pays est en effet renfermé entre le Tigre à l'orient, et l'Euphrate à l'occident. La Mésopotamie s'appelle aujourd'hui Al-Gezira, ou communément Diarbek, aux Turcs.
Taurus mons, au nord, prolongation du mont *Taurus.*
Saurias, aujourd'hui Seüerik.
Edessa et *Calli-Rhoe*, aujourd'hui Orfa.
Apamea, Zegmé, sur l'Euphrate.
Birtha, aujourd'hui El-Bir, *ibid.*
Bathnæ sarugi, aujourd'hui Serug.
Resaina, aujourd'hui Ras-Ain, sur le fleuve *Chaboras.*
Acraba, aujourd'hui Auraban, *ibid.*
Charobas fl. aujourd'hui Kabour, rivière, se jette dans l'Euphrate.
Castra Mororum, aujourd'hui Cafar-Tuta.
Casius mons, Karadgia Daglar, ou montagnes noires.
Miride, aujourd'hui Merdin.
Tela et *Constantia*, aujourd'hui Vel-Kiuran.
Rabdium, aujourd'hui Tur-Rabdin.
Nisibis, aujourd'hui Nésibin, vers la source de *Migdonius.*
Migdonius fl. aujourd'hui Hermas, rivière, se jette dans le *Chaboras.*
Dara, aujourd'hui Dara-Kardin.
Labbana, aujourd'hui Mosul, sur le Tigre.
Tigris fl. aujourd'hui le Tigre, source en Arménie, se jette dans l'Euphrate.
Singara, aujourd'hui Sinjar.
Tallaba, aujourd'hui Thalaban, sur le *Migdonius.*
Cæne, aujourd'hui El-Senn, sur le Tigre.
Dausara, aujourd'hui Dausar.
Nicephorium et *Gallinicum*, aujourd'hui Racca, sur le *Bilicha.*
Bilicha fl. aujourd'hui Belès, rivière, se jette dans l'Euphrate.
Magusa, aujourd'hui Makesin, sur le *Chaboras.*
Cirsesium, aujourd'hui Kerkifia, sur l'Euphrate.
Masaca et *Saocaras fl.* aujonrd'hui Wadi-al-Seban.
Rescipha, aujourd'hui Elersi, près de l'Euphrate.
Anatho, aujourd'hui Anah, dans une ile de l'Euphrate.
Hatra, aujourd'hui Hatder, ruines, vers le Tigre.
Birtha, aujourd'hui Téerit, sur le Tigre.
Apamea Mesenes, détruite, sur le Tigre.
Neharda, aujonrd'hui Haditha, dans une ile de l'Euphrate.
Pombedita, aujourd'hui Juba, *ibid.*
Is et *Diopolis*, aujourd'hui Hit, sur une rivière de même nom, au midi de l'Euphrate.
Cunaxa, détruite, bataille entre Cyrus le jeune, et son frère Artaxerxès Mnémon, et où Cyrus fut tué.

ASSYRIA.

L'Assyrie s'appelle aujourd'hui Kurdistan, partie aux Turcs, partie aux Perses; elle est séparée de la Médie par le mont *Zagros*, aujourd'hui Tagot-Iaghi.
Pays et peuples principaux :

Aturia.
Corduene.
Adiabe.
Chalonitis.
Garamæi.
Zabus fl. aujourd'hui Zab, se jette dans le Tigre.
Ninus, aujourd'hui Nino, ruines, sur le Tigre.
Mespila, sur le Tigre.
Gaugamela, lieu de la bataille d'Arbèle.
Arbela, aujourd'hui Erbil, sur le *Zabus minor.*
Larissa, sur le Tigre.
Aloni, Ghilon, sur le Zab.
Zabus minor fl. aujourd'hui Altun-Sou, ou rivière d'or.
Siazuros, aujourd'hui Shere-zur.
Demetrias et *Corcura*, aujourd'hui Kerkouk.
Dura, près du Tigre, aujourd'hui Dour.
Carcha et *Beth-soloce*, aujourd'hui Kark, ou vieux Bagdad, sur le Tigre.
Sumere, aujourd'hui Samera.
Delas fl. aujourd'hui Diala, rivière, se jette dans le Tigre.
Albana, aujourd'hui Holuan, vers la Médie.
Halus, aujourd'hui Galula, sur le fleuve *Delas.*
Apollonia, aujourd'hui Sherban, *ib.*
Artemita, aujourd'hui Dascara, *ib.*
Opis et *Antiochia*, sur le Tigre.

BABYLONIA.

La Babylonie, appelée aussi la Chaldée, qui n'en était cependant proprement qu'une partie vers le golfe Arabique, s'appelle aujourd'hui Irac-Arabi, soumise aux Turcs.
Sitace, aujourd'hui Karkuf, à la droite du Tigre, vers Bagdad, ruines.
Seleucia, détruite.
Ctesiphon, aujourd'hui Al-Modain.
Coche, près de *Seleucia.*
Macepracta, aujourd'hui Maisarékin, sur un canal de l'Euphrate au Tigre.
Narraga, détruite, près de l'Euphrate.
Peri-Saboras, aujourd'hui Anbar.
Aceobaritis, contrée qui a donné son nom à Anbar.
Fluvius Regum, canal de l'Euphrate au Tigre.
Babylon, Babylone, ruines, à la gauche de l'Euphrate.
Aracca, à la gauche du Tigre.
Borsippa ou *Barsita*, aujourd'hui Semavat.
Apamea ou *Digba*, aujourd'hui Korna, forteresse, à la jonction de l'Euphrate et du Tigre.
Vologesia, aujourd'hui Mesched-Hoseim, au nord d'un lac.
Hira, aujourd'hui Mesched-Ali, au midi de la précédente.
Sura conserve son nom, à la droite de l'Euphrate.
Apologi, aujourd'hui Oboleh, près du *Pasitigris.*
Orchoë, aujourd'hui Drahemia, ancien lit de l'Euphrate.
Tiridotis, et *Teredon*, au sud-est d'*Orchoë.*
Pasitigris, aujourd'hui Shat-Ut-Arab, ou fleuve des Arabes, nom de l'Euphrate et du Tigre réunis.
La ligne ponctuée qui passe à *Orchoë*, est l'ancien lit de l'Euphrate, qui avait anciennement son embouchure particulière.

ARABIA.

L'Arabie est un vaste pays, en grande partie stérile parce qu'il manque d'eau. Le peu de rivières qui s'y trouve se perd dans le sable. L'Arabie se divise en Arabie pétrée, du nom de *Petra*, sa capitale; en Arabie heureuse, ainsi appelée parce qu'elle est plus fertile que les deux autres; et en Arabie déserte.
1o *Arabia Petræa*, au midi de la Palestine, auj. Arabie pétrée; aux Turcs.
Idumæa, pays au nord.
Petra, aujourd'hui Crac, capitale.
Elana et *Ailath*, aujourd'hui Ailah, dans un golfe de la mer Rouge.
Asiongaber conserve son nom, port d'où partaient les flottes de Salomon pour aller à *Ophir.*
Pharan conserve son nom.
Horeb, montagne célèbre.
Sina, mont Sinaï, où Dieu donna sa loi à Moïse.
Phœnicon, aujourd'hui le Tor, port au midi du mont Sinaï.
Heläniticus sinus, aujourd'hui Bahr-el-Acaba, golfe de la mer Rouge.

Madian conserve son nom.
Phœnicum oppidum, Calaat-el-Moilah.
Raunathi conserve son nom.
2° *Arabia felix*, pays de l'encens.
Albus pagus et *Leuce come*, aujourd'hui Hawr, sur la mer Rouge.
Tamydeni et *Thamuditæ*, peuple, aujourd'hui Thamud ou Tzammud, dans les terres.
Thema, aujourd'hui Tima.
Zames m. mont Ajam.
Salma m. aujourd'hui mont Salami.
Oaditæ, aujourd'hui Wadi-al-Kora.
Maaddeni, aujourd'hui Maaden.
Iatripa, aujourd'hui Médine.
Chersonesus extrema, aujourd'hui Ras-Edom.
Jambia, aujourd'hui Jambo.
Charmotas portus, aujourd'hui Al-Sharm.
Betius fl. aujourd'hui Bardilloi, rivière, embouchure, mer Rouge.
Cariatha, aujourd'hui Cariataïn, dans les terres.
Macoraba, aujourd'hui la Mecque.
Nagrana, aujourd'hui Nagran ou Nageran.
Mariaba, aujourd'hui Mareb.
Sabæi, peuple dans l'Yemen.
Sabata, aujourd'hui Sanaa.
Saba.
Musa, aujourd'hui Moseh; elle était autrefois ce qu'est aujourd'hui Moka, l'entrepôt du commerce.
Ocelis, aujourd'hui Ghela, près du détroit.
Dira ou *Diræ*, détroit de Babel Mandel.
Socor, contrée qui mérite principalement le nom de *Thurifera Regio*.
Sachalites sinus, golfes des Herbes.
Carana, capitale des *Minæi*, aujourd'hui Alma-Karana.
3° *Arabia deserta*; elle n'était connue et habitée que le long du golfe Persique.
Themi, peuple dans les déserts, aujourd'hui tribu des Beni-Témin.
Gerra, aujourd'hui Elkatif, golfe Persique.
Tylos ins. aujourd'hui Bahrain, île au roi de Perse, *ibid.*
Alata, aujourd'hui Lésa, dans les terres.
Maceta prom. aujourd'hui capitale Mocandon, golfe Persique.
Macæ, peuples qui vivaient de poisson, ce que signifie le mot *Ichthyophagi.*
Sabo m. aujourd. montagne de Lima.
Omanitæ, peuples.
Lar fl. aujourd'hui Falg, rivière, embouchure, golfe Persique.
Omanum Emporium, aujourd'hui Oman.
Vodona, aujourd'hui Vodana.
Serapis ins. aujourd'hui île Maceira.
Mosca portus, aujourd'hui Mascate.
Syagros prom. aujourd. Ras-Algad.

IMPERII PARTHORUM

PARS ORIENTALIS.

Partie orientale de l'Empire des Parthes.

MEDIA.

La Médie ancienne répond aujourd. à une grande partie du royaume de Perse, et s'appelle Irak-Ajemi, ou Irac Persan.
1° *Mediæ pars occidentalis.*
Pays et peuples principaux:
Atropatena, aujourd'hui Aderbijan.
Matiana.
Cossæi, peuples vers le midi.
Spauta lacus, aujourd'hui lac d'Urmia, salé.
Theburmay, aujourd'hui Urmia.
Adrigiana, détruite.
Orontes m. aujourd'hui mont Eruend ou Eluend.
Ecbatana, aujourd'hui Hamadan.
Concobar, aujourd'hui Kenghever.
Gindes fl. aujourd'hui Kara, et Synnée, se jette dans le Tigre.
Gyndes fl. aujourd'hui Zenderou, passe à Ispahan.
2 *Mediæ pars orientalis.*
Pays et peuples principaux:
Caspiani, dans le Mogan.
Gelæ, dans le Ghilan.
Matiana, au midi du fleuve Amardus.
Mardi, dans le Mazanderan.
Choarene, dans le Kauar.
Tapuri, dans le Comi.
Articene et *Cossæi*, vers Ispahan.
Horunda, aujourd'hui Marand.

Amardus fl. aujourd'hui Kezit-Ozein et Ipse-nud, vers son embouchure.
Gaza et *Gazaca*, aujourd'hui Tauris.
Cyropotus, sur la mer Caspienne.
Rages et *Arsacia*, aujourd'hui Rai, ruinée.
Caspiæ pilæ, défilé à l'est de *Rages*.
Tabas, aujourd'hui Saua.
Choara et *Apamea* donnait son nom au pays.
Calliope, détruite.
Semina, aujourd'hui Semnan, dans le Comi.
Caronus m. sud du Mazanderan.
Heatom-pylos, détruite.
Siacus, détruite, sud de *Rages*.
Coana, aujourd'hui Komm, nord d'Ispahan.
Aspadana, aujourd'hui Ispahan, capitale de la Perse.
Ecbatana Magorum, aujourd'hui Gnerden.
Isatichæ, aujourd'hui Iezd, sur une rivière qui se perd dans le sable.

SUSIANA.

La Susiane, aujourd'hui Khusistan, est au midi de la Médie, et s'étend jusqu'au golfe Persique, au roi de Perse.
Cissia, pays.
Susa, aujourd'hui Suster, sur le fleuve *Euleus*.
Euleus et *Ulaï*, aujourd'hui Karum, rivière.
Spasini Carax, sur un bras du *Pasitigris*.

PERSIS PROPRIA.

La Perse propre, aujourd'hui Farsistan, au roi de Perse.
Parœtacene, contrée au nord, aujourd'hui Pethaüer.
Pachoatras mons, aujourd'hui Hetzardara.
Marrasium, ville détruite.
Isatichæ, Iiezd-Karst.
Medus ou *Cyrus fl.* aujourd'hui Abi-Kuren, rivière.
Araxes fl. Bendemir, rivière, se jette dans la *Medus*.
Persepolis, aujourd'hui Tchelminar, ruines.
Cyrus fl. se jette dans un lac.
Pasagrada et *Pasargada*, aujourd'hui Pasar.
Ocus m. près du cap Naban.
Oroatis Pasitigris fl. aujourd'hui Tag, rivière entre la Susiane et la Perse.
Granis fl.
Taoce, aujourd'hui Taug, vers le golfe Persique.
Ichara ins. vers l'embouchure de l'Euphrate, aujourd'hui Carek.
Catœa ins. aujourd'hui Keish, vers la Caramanie.

CARAMANIA.

La Caramanie s'appelle aujourd'hui Kerman, au roi de Perse, déserte en grande partie.
Modomastice, aujourd'hui Mastih, dans le désert.
Carmana, aujourd'hui Kerman ou Sirjan, capitale.
Achindana fl. embouchure, golfe Persique.
Harmosia, aujourd. Bender-Abassi, sur le golfe Persique.
Pilora ins. golfe Persique.
Oracta ins. Kirmiz, ile, *ibid.*
Ogyris ins. ile Ormus, *ibid.*
Aradus ins. Arek, ile, *ibid.*
Badis, auj. Jask, ville, mer *Erithrée*.
Carpella prom. cap de Jask.
Anamin fl. embouch., mer Erithrée.

GEDROSIA.

La Gédrosie s'appelle aujourd'hui Mekran, au roi de Perse : elle confine à l'Inde à l'orient, et à la Caramanie à l'occident, déserte au nord.
Pura, aujourd'hui Foreg.
Ichthyophagi, peuples qui vivaient de poissons.
Thræsus, aujourd'hui Calara, sur la mer.
Canosida, aujourd'hui Shaïma, sur la mer.
Cholda, détruite, dans les terres.
Tisa, aujourd'hui Tiiz, capitale du Mekran.

Musarna, aujourd'hui Goadel.
Altum prom. cap de Goadel.
Calamæ, aujourd'hui Cambil.
Carnine ins. près de Cambil.
Parsici montes, aujourd'hui monts Parsici.
Rambaci, aujourd'hui Ermagil.
Malana, aujourd'hui Malan, sur la mer.
Cuni, détruite, vers la source de l'*Arabius fl.*
Ora, aujourd'hui Haur.
Oritæ, peuples vers l'Inde.

HYRCANIA.

L'Hyrcanie répond au Mazanderan : elle s'étendait plus à l'orient. Les limites n'en sont point connues ; plusieurs provinces en dépendaient.
Mardi, peuples le long de la mer.
Tapuri, au midi, dans le mont *Coronus.*
Comisena a donné son nom au Comis.
Saramane, aujourd'hui Siarman, sur la mer Caspienne.
Zadra Carta, détruite.
Sideris fl. aujourd'hui Ester, rivière, passe à *Syringis.*
Syringis et *Hyrcania*, détruite, à l'occident de Jorjan.
1° *Astabena*, pays à l'occident de la mer Caspienne.
Asaac, aujourd'hui Azhor.
Socanda fl. aujourd'hui Abi-Scoun.
Dahæ Arpani, peuples dans le Daghistan.
2° *Apavareticena*, aujourd'hui Abiverd, contrée.
3° *Pathiene*, berceau des Parthes, qui se sont ensuite étendus bien au-delà des bornes de ce pays.
Parthaunisa et *Nisæa*, aujourd'hui Nesa, sur l'*Ochus fl.*
Ochus fl. rivière de Tedzen, embouchure mer Caspienne.
4° *Margiana*, qui tire son nom du fleuve *Margus*, partie du Khorasan.
Antiochia ad Margum, Maru Shahigian.
Margus fl. aujourd'hui Margab, se jette dans l'*Oxus.*
Sariga, aujourd'hui Seraks, vers l'endroit où le fleuve *Arius* se perd dans le sable.
Sariphi montes, aujourd'hui monts de Shar.

ARIA.

L'Arie fait partie du Khorasan, province de Perse.
Suza, aujourd'hui Zeugan.
Bitaxa, aujourd. Pasin ou Badkis.
Paropamisus m. chaîne de montagnes.
Aria et *Artacoana*, aujourd. Herat.
Zaris, aujourd'hui Zéré, sur le lac Aria.
Aria palus, aujonrd'hui lac de Zéré.
Alexandria, aujourd. Coria, midi du lac précédent.

ANNABON.

Ce pays s'appelle aujourd'hui Sigistan, au roi de Perse.
Nioi, aujourd'hui Shesmeband, sur la rivière Ferah.
Para, aujourd'hui Ferah.
Paropamisadæ, peuples.
Tacene, aujourd'hui le Tak.
Prophtasia, aujourd'hui Zarang, capitale du *Sigistan.*
Zarangæ et *Drangæ*, peuples au midi.
Abeste, aujourd'hui Bost.
Agriape, aujourd'hui Dergasp.
Etymander fl. aujourd'hui Sambara, rivière.
Betius mons, au midi.

ARACHOSIA.

L'Arachosie, au midi de la Bactriane, s'appelle aujourd'hui Arrokage ou Candahar, au roi de Perse.
Coas et *Choes fl.* aujourd'hui Kow, rivière, se jette dans l'*Indus.*
Castania, pays au nord.
Alexandria, aujourd'hui Candahar, capitale.
Arachotus, aujourd'hui Arokage.

SCYTHIA ASIATICA.

Quoique la Scythie proprement dite soit au nord du *Iaxartes fl.* aujourd'hui le Sirr, nous comprenons cependant sous ce titre tout le pays renfermé depuis la mer Caspienne jusqu'à la Scythie propre, au-delà du *Iaxartes fl.*

Aricæ deserta, entre la mer Caspienne et le lac d'Aral.

Corasmia, aujourd'hui le Kharasm.

Massagetæ, peuple du Kharasm.

Euthalites, peuple à l'occident des *Massagetæ*.

Barcanii, vers le golfe de Balkan.

Aspasiacæ, *Jastæ Nomades* et *Gabæ*, Turkestan.

Tous ces peuples faisaient partie de la Tartarie indépendante aujourd'hui.

Gorgo, aujourd'hui Urgentz ou Corcang, sud du lac d'Aral.

Oxus fl. aujourd'hui Gihon, rivière, Tartarie indépendante.

Iaxartes ou *Tanaïs fl.* aujourd'hui le Sirr, rivière, Tartarie indépendante.

Cyrescata, aujourd'hui Cogend, sur l'*Iaxartes fl.*

SCYTHIA PROPRIA.

La Scythie propre se divise en Scythie en-deçà, et Scythie au-delà du mont *Imaus*, et répond au Turkestan, au pays de Gété, à celui des Kalmouks et des Eluths, Tartarie indépendante.

1° *Scythia intra Imaum.*

Sacæ, peuple dans le pays Gété.

Issedon Scythica, détruite, à l'ouest Turfan.

Serica, aujourd'hui pays des Eluths, Tartarie indépendante.

Issedon Serica, détruite, sur un lac.

Cathæ Scythæ, détruite, petite Bucarie.

2° *Scythia intra Imaum*, partie du pays des Eluths et de la Tartarie chinoise inconnue.

SOGDIANA.

La Sogdiane, aujourd'hui Bucarie, Tartarie indépendante.

Polytimetus fl. rivière du Soga, se perd dans les terres.

Maracanda, aujourd'hui Samarcand, capitale de la Grande-Bucarie.

Oxia palus, marais, vers la source du *Polytimetus*.

Naura, contrée, aujourd'hui Vakan.

Ochus fl. se perd dans les terres.

Oxiana, aujourd'hui Teverced.

Bascatis fl. aujourd'hui rivière de Vash, se jette dans l'*Oxus fl.*

Oxus fl. aujourd'hui Gihon, embouchure, lac d'Aral.

Alexandria oxiana, aujourd'hui Sali-Serai.

BACTRIANA.

La Bactriane, aujourd. Tokaristan.

Tocari, peuples qui ont donné leur nom au pays.

Guria, pays au midi, aujourd'hui Gaur.

Bactra et *Zariaspa*, aujourd'hui Balc, ville de Bucarie.

Aornos, aujourd'hui Talekan.

Dargomanes fl. se jette dans le fleuve *Batrus*.

Batrus fl. aujourd'hui rivière de Hask.

Drapsaca et *Darapsa*, aujourd'hui Bamian, sur la rivière de même nom.

INDIA.

L'Inde, ainsi appelée du nom de l'*Indus* ou *Sindus*, grand fleuve qui a sa source dans le nord du Mogol, et son embouchure, mer des Indes, autrefois *Mare Erithræum*, se divise en trois parties : *India cis Indum*, ou Inde en-deçà de l'*Indus*; *India intra Gangem*, ou Inde entre le Gange et l'*Indus*; et *India extra Gangem*, ou Inde au-delà du Gange.

1° *India cis Indum*, partie du Mogol.

Pays et peuples principaux :

Aspii, peuple au nord.

Malli, au midi des précédens.

Indo-Scythia, pays vers le midi, province de Sindi.

Indi Montani, remplacés aujourd'hui par les Belloges.

Arbitæ, dans l'Araba.

Sangada, pays le long de la mer, habité aujourd'hui par les Sanganes.

Patalene, pays entre les différens bras de l'Inde, ou Sindi, vers ses embouchures.

Euaspla fl. aujourd'hui Behat ou Hezare, rivière.

Nysa, aujourd'hui Nagar.

Embolina, détruite, sur l'*Indus*.

Arbis, aujourd'hui Manhanber.

Morontobara, sur la mer.

Prasiane ins. île de l'*Indus*.

Minnagara, aujourd'hui Mansora.

Patala, aujourd'hui Tatta, royaume.

Emporium, aujourd'hui Debil, ou Diul-Sindi.

Barbaricum ostium, principale bouche de l'Inde.

Irinus sinus, golfe du Sindi.

2° *India intra Gangem* répond aujourd'hui à une grande partie du Mogol, et à la presqu'île en-deçà du Gange.

Oxydracæ, vers le nord du Mogol.

Larice, province de Guzarate.

Dachinabades ou *Dachanabades*, aujourd'hui le Décan.

Pandionis Regio (1), au midi de la presqu'île en-deçà du Gange.

Suatus fl. aujourd'hui Suvat, rivière, se jette dans l'Inde, vers sa source.

Peucela, aujourd'hui Renas, dans le Pocual.

Soamus fl. aujourd'hui Genave ou Tshenau, détruite.

Taxilla, aujourd'hui Attok.

Oxidracæ, aujourd'hui Outché.

Hydaspes fl. aujourd'hui Shantrou, rivière.

Acesines fl. Biah, rivière qui se jette dans l'*Indus*.

Alexandria.

Sogdi, aujourd'hui Lourbi.

Xynelopolis, aujourd'hui Laheri, vers le golfe du Sindi.

Agara et *Angara*, aujourd'hui Agra, capitale du Mogol.

Ravigaza, près de Surate.

Nuziris, près de Dabul, dans le Decan.

Tagara, à l'orient de Goa.

Cottiara, au milieu de Calicut.

Camaria prom. cap Comorin.

Taprobana ins. île de Ceylan.

Amurogrammum, dans l'île de Ceylan.

Maagrammum Candi, île de Ceylan.

Adamas fl. embouchure, golfe de Bengale.

Cocala, près de Chicacol, sur le même golfe.

Ganges fl. embouchure, côte de Coromandel, différent du grand fleuve de ce nom.

Mesolus fl. au midi du précédent.

Maliarpha, Méliapour, vers Madras.

Modura, aujourd'hui Maduré, vers le cap Comorin.

3° *India extra Gangem*, ou *Inde* au-delà du Gange : elle répond à une petite partie du Tibet, et à la presqu'île au-delà du Gange.

Ganges fl. aujourd'hui le Gange, grand fleuve qui a sa source dans le Tibet, et plusieurs embouchures dans le golfe de Bengale.

Brachmani, peuple dans le Tibet.

Aurea regio, vers le royaume d'Aracan, etc.

Argentea regio, vers les royaumes de Mien et de Pégu.

Aurea Chersonesus, presqu'île de Malaca.

Gange Regia, sur le Gange, nord de Calcutta.

Tugma, vers Tipra.

Baracum, à l'ouest d'Aracan.

Daonas fl. rivière de Cambodis, Tibet et Tonquin.

Daona, ville près de Lantchan, royaume de Laos.

Mareura, aujourd'hui Pégu.

Besynga, aujourd'hui Siriam.

Samarade, près de Siam.

Berobe, près de Merguï, presqu'île de Malaca.

Zabe, près de Sohor.

Magnum prom. cap de Romania, presqu'île de Malaca, au midi.

Jabodii ins. île de Sumatra, dont le nord seul était connu.

SINARUM REGIO.

Aujourd'hui la Chine, inconnue des anciens.

(1) Pandion était un roi de ce pays.

AFRICA.

L'Afrique, appelée aussi Libye, n'était connue que le long des côtes de la Méditerranée et de la mer Rouge.

MAURITANIA.

La Mauritanie se divise en deux parties.

1° *Mauritania Tingitica*, royaume de Fez, bornée par l'Océan, le détroit de Gibraltar et le fleuve *Melahath* ou *Malua*.

Ampelusia prom. et *Cotes*, aujourd'hui cap Spartel.

Tingis, aujourd'hui Tanger, qui est un peu plus à l'orient.

Zilia, aujourd'hui Azile.

Lixus, aujourd'hui Larache.

Abyla mons et *Septa*, aujourd. Ceuta.

Iagath, aujourd'hui Tetuan.

Tenia longa, aujourd'hui Targa.

Parietina, aujourd'hui Velez.

Rusadir prom. cap de *Tres Forcas*.

Rusadir, aujourd. Mélilla ou Mélille.

Banasa, Mamore.

Sala, aujourd'hui Vieux-Salé.

Herpis, détruite, sur la rivière Malnia.

Melochath fl. ou *Malua*, Maluia, rivière.

Exploratio ad Mercurium, détruite, près du Nouveau-Salé.

Bobatica, détruite, près de la mer.

Volubilis, aujourd'hui Guatili, à l'orient de Mequinez.

Tocolosida, détruite, au sud-est de Mequinez.

Atlas mons, chaine de montagnes du nord de l'Afrique, depuis l'Océan jusqu'à la Petite-Syrte.

Cillaba, aujourd. Gher, royaume de Tafilet.

Alete, aujourd'hui Helet, château, royaume de Tafilet.

2° *Mauritania Cæsariensis*, aujourd'hui royaume d'Alger.

Cinalaph fl. aujourd'hui Shellif, rivière, se jette dans la Méditerranée.

Gadaum castra, aujourd. Tegdempt.

Oppidum novum, aujourd. Herba, sur la rivière Shellif.

Malliana, aujourd'hui Meliana.

Metagonium prom.

Portus Divini, aujourd'hui Oran, mer Méditerranée.

Portus Magnus, aujourd. Arzew.

Mina conserve son nom.

Tasagora, aujourd'hui Tremécen.

Arsenaria, détruite, sur la mer Méditerranée.

Murustuga, aujourd'hui Mustagan, sur la mer.

Cartenna, aujourd'hui Tenis ou Tencz, sur la mer.

Julia Cæsaria, aujourd. Dahmus, sur la mer.

Tipasa, détruite, sur la mer.

Icosium, aujourd'hui Serselle.

Rusucurru, détruite, près d'Alger, un peu à l'est.

Taranamusa, détruite, dans les terres.

Sufasar, détruite, dans les terres.

Saldæ, aujourd'hui Tedelis, sur la mer.

Tubusuptus, aujourd'hui Burg.

Serbetes fl. aujourd'hui Zéitun, rivière.

Ferratus mons.

Musulabium Horrea.

Coba, aujourd'hui Bugie, sur la mer.

Audus fl. embouchure à Coba.

Sava, détruite, sur la rivière Ajebbi.

Sitifi, aujourd'hui Setif.

Igilgilis, aujourd'hui Gigeri, sur la mer.

Ampsagas fl. aujourd'hui Rumel, rivière, passe à Constantine.

Tucca, détruite, sur le fleuve *Ampsagas*.

Ancorarius mons, partie de l'Atlas.

Lapdia, détruite, auprès du lac appelé aujourd'hui Titteri.

Sabi, aujourd'hui Mesila.

Tubuna, aujourd'hui Tubna.

Calaa conserve son nom.

Mazices, peuple vers la Gétulie.

Medianum castellum, aujourd'hui Midroé.

Selinæ nubonenses, lac salé vers la Numidie.

Desena, aujourd'hui Deussen.

Savus et *Sabus fl.* aujourd'hui Ad-Jidi, rivière qui se jette dans un lac.

NUMIDIA.

La Numidie est une partie du royaume d'Alger.

Tretum prom.

Cullu conserve son nom, sur la Méditerranée.

Sinus Numidicus.

Kusicade, aujourd'hui Sneaicada, dans le fond d'un golfe.

Pappua mons, montagne, sur le bord de la mer.

Hippo regius, aujourd'hui Bone, sur la mer.

Milevis, aujourd'hui Mila.

Aquæ Tibilis, détruite.

Cirta, aujourd'hui Constantine.

Tipasa, aujourd'hui Tifas.

Tagaste, aujourd'hui Tajelt.

Naraggara, aujourd. Kasr-Kibbir.

Tamugadi, détruite, sud de Constantine.

Bagai conserve son nom.

Tebeste, aujourd'hui Tebess.

Vescerita et *Vescether*, aujourd'hui Pescara, pays de Zab.

AFRICA PROPRIA.

L'Afrique propre répond aujourd'hui au royaume de Tunis; elle se divisait en quatre provinces: *Zeugitana*, *Proconsularis*, *Byzacena* et *Tripolitana.*

Bagradas fl. aujourd'hui Mégerda, se jette dans la mer près de Tunis.

Calathe ins. aujourd'hui Galite.

Rubricatus fl. se jette dans la Méditerranée.

Hipozz-zaritos, aujourd. Benzert.

Utica, porto Farina.

Apollinis prom. aujourd. Ras-Zébid.

Hermæum prom. cap Bon.

Vacca, aujourd'hui Vejia.

Bulla, aujourd'hui Bull.

Sicca venerea, aujourd'hui Urbo.

Membresa, aujourd'hui Tucaber.

Carthago, en ruines.

Tunes, aujourd'hui Tunis, capitale du royaume.

Tuburdo, aujourd. Tubernok.

Usaletus mons.

Clypea, aujourd'hui Aclibia.

Curubis, aujourd'hui Gurbes.

Neopolis, aujourd'hui Nabel.

Aquæ Calidæ, aujourd. Hamamet.

Ammedera, aujourd. Hedra.

Zama, aujourd'hui Zag.

Suſctula, aujourd'hui Sbaittl *Hadrumetum.*

Vicus Augusti, aujourd. Kairvan.

Marazana, aujourd'hui Truzza.

Burgaon mons.

Suza conserve son nom.

Leptis min. détruite, sur la mer.

Thapsus, aujourd'hui Africa.

Turris Annibalis, détruite.

Tysdres, aujourd'hui El-jem.

Caputuada, aujourd'hui Capudia.

Cercina ins. aujourd Kerkeni, île.

Uubaha, fort, aujourd'hui détruit.

Capsa, aujourd'hui Caffa, dans le Biled-Ul-jerid propre.

Bysacium, aujourd'hui Begni.

Aquæ Tacapinæ, Del-Hamma, eaux minérales.

Taphrura, aujourd'hui Sfax.

Thenæ, aujourd. Taini ou Taineh.

Macomades, aujourd. El-Mahrès.

Tacape, aujourd. Cabès ou Gabès, donne son nom au golfe.

Syrtis minor ins. golfe de Cabès ou Gabès.

Lotophagites ins. aujourd. île Zerbi, royaume de Tripoli.

Speculum, ne subsiste plus, Biled-Ul-jerid.

Nepte, aujourd'hui Neft, Biled-Ul-jerid.

Tritonis palus, dans le Biled-Ul-jerid.

Turris Tamalleni, aujourd'hui Tamelen, Biled-Ul-jerid.

Tisurus, aujourd'hui Tozer, Biled-Ul-jerid.

Libia palus.

Pisida, détruite, sur la mer, royaume de Tripoli.

Gypsaria, détruite, royaume de Tripoli.

Tabalati, détruite, dans le Biled-Ul-jerid.

Thebelami, détruite, Biled-Ul-jerid.

Cydamus, aujourd. Gadumé, Biled-Ul-jerid.

TRIPOLITANIA.

La Tripolitaine répond aujourd'hui au royaume de Tripoli.

Sabrata, aujourd'hui Sabart, près de Tripoli Vecchio.

OEa, détruite, près de Tripoli, capitale du royaume de ce nom.
Leptis Magna, aujourd'hui Lebida, en ruines.
Cynyphus fl. près de Leptis.
Cephalæ prom. cap Canan ou de Mesrata.
Syrtis major, aujourd'hui golfe de Sidra.
Dissia, aujourd'hui la Succa.
Gerisa, aujourd'hui Ghersé.
Prætorium, aujourd'hui Kolberé.
Tagulis, aujourd'hui Liconda.

ÆGYPTUS.

1.° L'Égypte se divise en trois parties : la Basse, l'Egypte du milieu ou l'*Eptanomi*, et la Haute-Egypte, appelée aussi *Thébaïde*, de la ville de Thèbes, qui en était la capitale.

ÆGYPTUS INFERIOR.

La Basse-Egypte, au nord, s'étend le long de la mer Méditerranée : on appelle *Delta* le pays compris entre les deux principaux bras du Nil, à cause de la ressemblance qu'il a avec une lettre grecque.
Nilus fl. le Nil, fleuve qui fertilise l'Egypte par ses débordemens ; autrefois cinq embouchures dans la Méditerranée.
Alexandria, Alexandrie.
Mareotis lacus.
Pharos, ile jointe au continent par une chaussée.
Taposiris, aujourd'hui les Bekiers.
Canopus, Rosette.
Bolbitinum ostium, bouche du Nil, aujourd'hui bras de Rosette.
Sebenniticum, seconde bouche du Nil.
Paralus, aujourd'hui Berelos.
Metelis, aujourd'hui Fuar.
Hermopolis parva, Demenhur.
Sais, aujourd'hui Mehalkebir.
Phatmeticum ostium, troisième bouche du Nil.
Tamiathis, Damiat ou Damiette.
Mendesium ostium, quatrième bouche du Nil.
Mendos, aujourd'hui Temaié.
Onuphis, aujourd'hui Banub.
Sebennithus, aujourd'hui Sebenit ou Semenit.
Panephybis, aliàs *Diospolis.*
Tennesus, aujourd'hui Tennis.
Taniticum ostium, cinquième bouche du Nil.
Tanis, aujonrd'hui San, ruines.
Sethrum et *Heracleopolis parva*, aujourd'hui Sethron.
Pelusium, aujourd'hui Tineh, en ruines.
Casius mons, aujourd. cap d'El-Kas.
Lacus Sirbonis, Sebaket Bardoil.
Ostracine, aujourd'hui Straki.
Rinocolura, El-Arish.
Andropolis, aujourd'hui Schabur.
Gynæcopolis parva, aujourd'hui Selamun.
Scythiaca, contrée.
Taua conserve le même nom.
Nicii, aujourd'hui Nikios.
Terenuthis, Terané ou le Natrion.
Busiris, aujourd'hui Abusir.
Leontopolis, aujourd. Tel-Estabé, ou colline de Lion.
Atribis, aujourdhui Atrib.
Eubastus, aujourd'hui Basta.
Pharbætus, aujourd'hui Belbeis.
Trajanus fl. Khalitz-abu-Meneggi.
Vicus Judæorum, Tel-el-Judieh, ou colline de la Juiverie.
Heliopolis ou *On*, aujourd'hui Ain.
Babylon, aujourd'hui Vieux-Caire.
Taubastum, aujourd'hui Habasé.
2.° *Heptanomis*, Egypte du milieu.
Mœris lacus communiquait au Nil par un canal.
Dionosia, aujourd'hui Kasr-Kern.
Arsinæ et *Crocodilopolis*, aujourd. Fioum.
Labyrinthus, aujourd'hui Hauara.
Heracleopolis magna, à l'extrémité septentrionale d'un canal que Strabon dit être le lac de Méris.
Memphis, ruinée, près de laquelle sont ces pyramides fameuses.
Aphroditopolis, aujourd'hui Etfih.
Arsinæ et *Cleopatris*, aujourd'hui Suez, sur le golfe de la mer Rouge, appelée *Heroopoliticus sinus.*
Clysma, aujourd'hui Kolzum, sur la mer Rouge.
Drepanum prom. sur la mer Rouge.
Oasis parva, aujourd'hui Giot Mana.
Oxyrinchus, aujourd'hui Behnef, sur un canal.
Libicus mons, à l'occident du Nil.
Co, entre le Nil et un canal.
Cynopolis, sur la rive droite du Nil.

Speos Artemidos, à la droite du Nil.
Tanis, Tauna, sur un canal, à la gauche du Nil.
Hermopolis magna, aujourd. Asmunein, sur le Nil.
Antinopolis, aujourd'hui Sheik-Ali.
Arabiscus mons, à la droite du Nil.

ÆGYPTUS SUPERIOR.

La Haute-Egypte est au midi : on l'appelle aussi Thébaïde, de la fameuse Thèbes aux cent portes.
Cusæ, aujourd'hui Cussié, à la gauche du Nil.
Hieracon, à la droite du Nil.
Lycopolis, sur un canal.
Hypselis, en ruines, à la gauche du Nil.
Selinon, à la droite du Nil.
Apollinis Civitas minor, en ruines.
Myos-Hormos et *Aphrodites*, aujourd'hui Sufany, sur la mer Rouge.
Sapirene ins. île de la mer Rouge.
Oasis magna, Harghé, dans les déserts, autrefois lieu d'exil.
Crocodilopodis, aujourd'hui Adribé.
Aphroditopolis, aujourd'hui Itfu.
Chemmis, aujourd'hui Akmin.
Ptolemaïs Hermmii, aujourd'hui Menshié.
Abidus, auj. Mad-Funé, ruines.
Chenoboscion, auj. Casr-Essaiad.
Cœnopolis, aujourd'hui Kena.
Ichthyophagi, peuple, le long de la mer Rouge.
Philoteras portus, aujourd. Cosseir, port sur la mer Rouge.
Diospolis parva, aujourd'hui How, ruines, à la gauche du Nil.
Tentyra, aujourd'hui Dendera, à la gauche du Nil.
Coptos, Kcft, à la droite du Nil.
Papa, Nekadé, à la gauche du Nil.
Apollinopolis parva, aujourd. Kous.
Memnomium, quartier de Thèbes, à la gauche du Nil.
Thebæ et *Diospolis magna*, détruite, à la droite du Nil, ruines encore magnifiques.
Hermonthis, Erment, à la gauche du Nil.
Aphroditopolis et *Asphynis*, Asphun, à la gauche du Nil.
Latopolis, à la gauche du Nil, aujourd'hui Esna.
Elethnyia, aujourd'hui Elcab.
Apollinopolis magna, aujourd'hui Edfu, ruines.
Ombos, aujourd'hui Koum, ou colline d'Ombo.
Bosanites mons.
Smaragdus mons, près de la mer Rouge.
Lambe ins. dans la mer Rouge.
Lepta extrema, aujourd'hui Kas-al-euf, ou Tête-du-Nèe.
Berenice, détruite.
Siene, aujourd'hui Assuan.
Cataractes, chute du Nil du haut d'un rocher.
Elphantine ins. île dans le Nil.
Philæ ins. ibid.

LIBYA MARITIMA.

La Libye maritime s'étend le long de la mer Méditerranée, entre la Tripolitaine et l'Egypte, et répond au pays de Derne ou de Barca.

Pays et peuples principaux :

Cyrenaïca.
Pentapolis.
Marmarica.
Adyrmachidæ.
Nasamones.
Hammonii.
Lybicus Nomus.
Automala, aujourd'hui Tine.
Anacubis, aujourd'hui Zoara.
Diachersis, aujourd'hui Melela.
Berenicæ, aujourd'hui Bengasis.
Adriane, détruite.
Tauchira et *Arsinæ*, auj. Teukera.
Ptolemaïs, aujourd'hui Tolometa.
Barce, aujourd'hui Barca.
Mirmex ins.
Phycus prom. aujourd'hui cap Razat.
Læa ins.
Apollonia, aujourd. Marza Sozut.
Cyrene, aujourd'hui Curen.
Darnis, aujourd'hui Derne.
Nazamones, aujourd'hui Agedabia, dans les terres.
Ædonis ins. mer Méditerranée.
Catæonium prom.
Augila, Oughela, dans les terres.
Apis, sur la mer, aujourd. Lagusi.

Parœtonium, aujourd'hui Al-Baretoun, ou Alberton.
Mareotis, aujourd. Sinah ou Sciovah.
Ammon ou *Hammon*, aujourd'hui Sant-Rieh.

LIBYA INFERIOR.

Libye inférieure.

Deserta Libyæ, aujourd. le Sahra.
Fortunatæ insulæ, iles Canaries, océan Atlantique.
Canaria ins. ile Canarie.
Daræ et *Autoles*, peuples, royaume de Maroc.
Pharusii, royaume de Hagi, dans le Sahra.
Melano-Getuli, au nord du Sénégal, dans le Sahra.
Niger fl. le Niger, source à l'occident, dans un lac.
Salathi, dans le royaume de Tombut.
Nigira, Ghana, Nigritie.
Usargala, montagne de Nigritie.
Garamantes, dans le Sahra, vers l'Egypte.
Phazania, royaume de Fezzen.
Arsinarium prom. cap Verd.
Stachiræ, peuples, dans le Sénégal.
Nigritæ, dans la Nigritie.
Hespericus sinus, golfe de Guinée.
Hesperii Ethiopes, dans la Guinée.
AEthiopia inferior, entre la Guinée, la Nubie et l'Abyssinie.
AEthiopia sub AEgyptum, Nubie et Abyssinie.
Nubæ, dans l'Abyssinie : ces peuples ont donné leur nom à la Nubie d'aujourd'hui.
Cinnamomifera regio, midi de l'Abyssinie.
Azania, royaume d'Ajan.
Barbaria, côte de Zanguebar.
Barbaricus sinus, golfe de Monbaze.
Antropophagi, côte de Mozambique.
Ophir, dans le Monomotapa.
Menuthias ins. ile de Madagascar (1).

(1) Cette Géographie comparée est en grande partie extraite de celle de d'Anville. *Voyez*, à la fin de l'Atlas, les cartes anciennes du même auteur.

FIN DE LA GÉOGRAPHIE COMPARÉE.

TABLE

DE LA GÉOGRAPHIE COMPARÉE.

PREMIÈRE PARTIE.

Principes généraux de la Géographie ancienne. *Pag.* 349
Art. I. Division générale de l'ancien monde. *ibid.*
Art. II. Géographie du premier et du second âge. 350
Art. III. Géographie de la Terre-Sainte ou Palestine. 351
Art. IV. L'Asie. 352
L'Asie occidentale. *ibid.*
L'Assyrie. *ibid.*
La Médie. 353
La Perse. *ibid.*
L'Arménie. *ibid.*
L'Asie mineure. 354
La Syrie. *ibid.*
L'Arabie. *ibid.*
L'Asie septentrionale. *ibid.*
L'Asie méridionale. 355
Art. V. L'Afrique. *ibid.*
L'Egypte. *ibid.*
La Libye. 356
L'Afrique-propre. *ibid.*
La Mauritanie. *Page* 356
L'Afrique intérieure. 357
L'Ethiopie. *ibid.*
Les îles de l'Afrique. *ibid.*
Art. VI. L'Europe. *ibid.*
La Grèce. *ibid.*
La Macédoine. *ibid.*
La Grèce-propre. 358
L'Italie. 359
Partie septentrionale de l'Italie. *ibid.*
Partie méridionale de l'Italie. 360
Iles d'Italie. *ibid.*
Observations sur l'Empire romain. *ibid.*
L'Illyrie. 361
La Dace. 362
L'Espagne. *ibid.*
La Gaule. 363
Les Iles Britanniques. 364
La Germanie. *ibid.*
La Sarmatie. 365
Division générale de la Terre chez les anciens. 366

SECONDE PARTIE.

Europa. 368
Acarnania. 396
Ætolia. *ibid.*
Albania. 393
Alpes Graïæ et Penninæ. 378
Alpes maritimæ. 377
Apulia. 389
Aquitania prima. 374
Aquitania secunda. *ibid.*
Attica. 397
Baleares insulæ. 383
Belgica prima. 372
Belgica secunda. 371
Bœotia. 397
Bœtica. 384
Britannica insula, seu Albio. 368
Britannia romana. 369
Brutium. 390
Campania. 388
Cimbrica Chersonesus. 371
Corsica, seu Cirnos insula. 391
Creta insula. 398
Cyclades insulæ. 397
Dacia. 392
Epirus. 394
Etruria, seu Tuscia. 387
Gallia. 371
Gallia Cisalpina. 385
Germania. 378
Germania inferior. *ibid.*
Germania superior. 372
Græcia. 393
Hirpini. 389
Hispania. 381
Hispania ulterior. 384
Hybernia insula. 368
Illyricum. 391
Insulæ Britannicæ. 368
Italia. 385
Latium. 388
Liguria. 387
Lucania. 390

	Page
Lugdunensis prima.	375
Lugdunensis secunda.	373
Lugdunensis tertia.	*ibid.*
Lugdunensis quarta.	374
Lusitania.	384
Macedonia.	394
Maxima Sequanorum.	376
Mæsia.	393
Messapia.	389
Narbonensis prima.	376
Narbouensis secunda.	377
Noricum.	380
Novempopulania.	376
Ombria.	388
Pannonia.	391
Peloponnesus.	398
Phocis.	396
Picenum.	388
Picti.	368
Samnium.	389
Sardinia, seu Ichnusa.	391
Sarmatia Europæa.	380
Scandinavia.	370
Sicilia insula.	390
Sporades insulæ.	397
Tarraconensis.	381
Thessalia.	395
Thracia.	*ibid.*
Venetia.	386
Viennensis.	377
Vindelicia et Rhætia.	380
ASIA.	399
Annabon.	412
Arabia.	409
Arachosia.	412
Aria.	*ibid.*
Armenia.	407
Asia minor.	399
Assyria.	408
Babylonia.	409
Bactriana.	413
Bithynia.	400
Cappadocia.	403
Caramania.	411
Caria.	403
Cilicia.	404
Colchis.	407
Cyprus, insula.	405
Galatia.	402
Gedrosia.	411
Hyrcania.	412
India.	413
Lycia.	403
Lidya.	402
Media.	410
Mesopotamia.	408
Mysia.	399
Palestina.	406
Paphlagonia.	401
Parthorum imperium.	406
Persis-propria.	411
Phrygia.	402
Pisidia et Pamphilia.	404
Pontus.	401
Sarmatia Asiatica.	406
Scythia Asiatica.	413
Scythia-propria.	*ibid.*
Sinarum regio.	414
Sogdiana.	413
Susiana.	411
Syria.	405
Taurica Chersonesus.	406
AFRICA.	415
Africa-propria.	416
Ægyptus.	417
Ægyptus inferior.	*ibid.*
Ægyptus superior.	*ibid.*
Libya inferior.	419
Libya maritima.	418
Mauritania.	415
Numidia.	416
Tripolitania.	*ibid.*

FIN DE LA TABLE DE LA GÉOGRAPHIE COMPARÉE.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

CHAPITRE SECOND.

ASIE. Page 1
Description générale. ib.
Situation, étendue. 2
Limites. ib.
Mers. ib.
Golfes. ib.
Détroits. ib.
Montagnes. 3
Lacs. ib.
Fleuves et rivières. 4
Température. 6
Habitans. ib.
Population. 7
Langues. ib.
Gouvernement. ib.
Religion. ib.
Division. 8

PREMIÈRE PARTIE.

ASIE SEPTENTRIONALE. 9
ART. 1er RUSSIE D'ASIE. ib.
Etendue. ib.
Situation. ib.
Limites. ib.
Nom. ib.
Division. 10
Climat. ib.
Aspect du pays. ib.
Hydrographie. Mers, fleuves et lacs. ib.
Eaux minérales. 11
Montagnes. 12
Forêts et plaines. 13
Sol, productions. 14
Population. 17
Habitans. ib.
Religion. ib.
Langues. ib.
Topographie. ib.
Curiosités. 29
Industrie et commerce. 30
ART. 2. TARTARIE INDÉPENDANTE. 31
Étendue. ib.
Situation. ib.
Nom. Page 31
Division. ib.
Climat et aspect du pays. ib.
Montagnes. 32
Hydrographie. Fleuves et lacs. ib.
Habitans, industrie. 33
Religion, langue, universités. ib.
Topographie. ib.
ART. 3. EMPIRE DE LA CHINE. 35
Etendue. ib.
Situation. ib.
Limites. ib.
Nom. ib.
Division. 36
Air, sol, aspect du pays. ib.
Montagnes. 37
Forêts. ib.
Hydrographie. Baies, lacs. ib.
Canaux. 38
Productions. ib.
Population. 41
Habitans, mœurs et usages. ib.
Costume. 42
Mariages. ib.
Funérailles. 43
Religion. ib.
Langue. ib.
Génie et sciences. ib.
Topographie. 45
Antiquités et curiosités. 53
Commerce et manufactures. 55
Constitution et gouvernement. ib.
Chemins publics. 56
Revenus. 57
Forces militaires et navales. ib.
Magistrats, délits et peines. ib.
Histoire. 58

TARTARIE CHINOISE. 61
Etendue. ib.
Situation. ib.
Limites. ib.
Nom. ib.

Division. Page 61
Climat, aspect du pays. ib.
Montagnes. 62
Hydrographie. Rivières et lacs. ib.
Productions animales et minérales. ib.
Population. ib.
Religion. 63
Topographie. ib.
Gouvernement. 64
ETATS TRIBUTAIRES DE LA CHINE. 64
CORÉE. ib.
Topographie. 65
TIBET ET BOUTAN. ib.
Etendue. ib.
Situation, limites. ib.
Air, climat, sol. ib.
Montagnes. 66
Hydrographie. Rivières et lacs. ib.
Productions végétales, minérales et animales. ib.
Religion, lois, coutumes et usages. 67
Langage, sciences et arts. 69
Topographie 67
Manufactures et commerce. 70

SECONDE PARTIE.

ASIE MÉRIDIONALE. ib.
ART. 1er TURQUIE D'ASIE. ib.
Etendue et situation. ib.
Limites. ib.
Division. 72
Air, climat et aspect du pays. ib.
Montagnes. ib.
Forêts. 73
Hydrographie. Fleuves, rivières, lacs. ib.
Sol, productions végétales, animales et minérales. 74
Population. ib.
Habitans, mœurs, coutumes, divertissemens. ib.
Langues. ib.
Topographie. 75
Antiquités et curiosités de la nature et de l'art. 91
Industrie, commerce et manufactures. 94
Origine et progrès des Turcs. 95
ART. 2. ARABIE. 105
Etendue et situation. ib.
Limites, nom, division. ib.
Climat, air, sol et aspect du pays. ib.
Montagnes. 105
Hydrographie. Mers, golfes, caps et rivières. ib.
Productions végétales, animales et minérales. 106
Population. ib.
Habitans, mœurs, usages et habillemens. Page 106
Religion. 107
Langues et sciences. ib.
Topographie. 108
Commerce. 112
Gouvernement. 114
Histoire. ib.
ART. 3. PERSE. 117
Etendue, situation, limites. ib.
Nom, Division. 118
Climat, aspect du pays. ib.
Montagnes. ib.
Forêts. 119
Hydrographie. Golfes, lacs, rivières. ib.
Sol, productions. 120
Population. 121
Habitans, mœurs, coutumes et divertissemens. ib.
Mariages. 124
Funérailles. 125
Religion. 126
Langue. 127
Sciences et savans. ib.
Topographie. 129
Antiquités et curiosités de la nature et de l'art. 134
Edifices, mosquées et bains. 135
Manufactures et commerce. 137
Constitution et gouvernement. 140
Revenus. ib.
Forces militaires. ib.
Peines et police. 141
Armoiries et titres. ib.
Histoire. ib.
ART. 4. INDE EN GÉNÉRAL. 143
Etendue et situation. ib.
Limites, division. ib.
Population, habitans, mœurs, gouvernement et religion. 144
INDE EN-DEÇA DU GANGE OU INDOSTAN. 151
Etendue et situation. ib.
Limites. ib.
Divisions. ib.
Climat, saisons, aspect du pays. ib.
Montagnes. ib.
Hydrographie. Mers, baies, caps, fleuves et rivières. 156
Productions végétales, animales et minérales. ib.
Population. 157
Habitans. ib.
Topographie. 159
Commerce. 170
Industrie, manufactures, importations, export. du Bengale. ib.
Industrie, commerce, manufactures, exportations et importa-

tions des côtes de Coromandel et de Malabar. *Page* 173
Histoire. 179

INDE AU-DELA DU GANGE. 194
Etendue et situation. *ib.*
Limites. *ib.*
Division. *ib.*
Air et climat. *ib.*
Montagnes. 195
Sol et productions. *ib.*
Habitans, mœurs, divertissemens. *ib.*
Langue. 196
Sciences et savans. *ib.*
Topographie. 197
Manufactures, commerce. 198
EMPIRE BIRMAN. *ib.*
Etendue et situation. *ib.*
Limites. *ib.*
Division. *ib.*
Montagnes. 199
Hydrographie. Rivières. *ib.*
Climat. *ib.*
Productions végétales, animales et minérales. *ib.*
Population, mœurs, usages, amusemens, habillemens. 200
Mariages. 202
Funérailles. *ib.*
Langue. *ib.*
Religion. *ib.*
Topographie. 203
Commerce et manufactures. 205
Constitution et gouvernement. 206
Revenus et monnaies. *ib.*
Forces militaires et navales. 207
Lois. 208
Histoire. *ib.*
TONQUIN. 210
Topographie. 211
LAHOS. *ib.*
COCHINCHINE OU CHINE OCCID. 212
Topographie. 213
CAMBOGE OU CAMBOIE. 214
Topographie. 215
SIAM. *ib.*
Topographie. 216
MALACA. 217
Topographie. 218
ART. V. ILES DE L'ASIE OU INDES ORIENTALES. 219
EMPIRE DU JAPON. *ib.*
Situation et étendue. *ib.*
Montagnes. *ib.*
Hydrographie. Rivières. *ib.*
Air, sol, productions végétales et animales. *ib.*
Habitans, mœurs et amusemens. 220
Coutume. 221
Religion. *Page* 222
Langue, sciences et arts. 223
Commerce. 225
Gouvernement. 226
Forces et revenus. 227
Police et lois. *ib.*

CHAPITRE III.

AFRIQUE. 237
Description générale. *ib.*
Etendue. 238
Situation. *ib.*
Limites. *ib.*
Montagnes. *ib.*
Déserts. *ib.*
Climat, productions. *ib.*
Hydrographie. Fleuves, lacs. 239
Caps, détroits. 240
Religion, habitans. *ib.*
Gouvernement. *ib.*
Division. 241

PREMIÈRE PARTIE. 242
AFRIQUE SEPTENTRIONALE. *ib.*
ART. Ier BARBARIE. *ib.*
Etendue. *ib.*
Situation. *ib.*
Limites. *ib.*
Barbarie-propre. *ib.*
Division. *ib.*
Air et saisons. *ib.*
Montagne. *ib.*
Productions végétales, animales et minérales. 243
Population, habitans, mœurs, usages et amusemens. 244
Habillemens. 245
Religion. *ib.*
Langue. *ib.*
Topographie. 246
BILED-ULGÉRID OU BELAD-ELGERYD. 253
Topographie. 254
Antiquités, curiosités naturelles et artificielles. 256
Manufactures et commerce. *ib.*
Revenus. 258
Forces militaires. 259
Histoire. *ib.*
ART. II. ÉGYPTE. 260
Etendue. *ib.*
Situation. *ib.*
Limites. *ib.*
Division. 261
Air, climat. *ib.*
Montagnes. *ib.*
Hydrographie. Rivières, canaux et lacs. 262

Productions végétales, animales et minérales. 263
Population. 265
Habitans, mœurs, usages et amusemens. *ibid.*
Religion. 267
Langue. *ibid.*
Sciences et savans. *ibid.*
Topographie. 268
Curiosités et antiquités. 274
Manufactures et commerce. 275
Constitution et gouvernement. *ibid.*
Revenus. *ibid.*
Forces militaires. *ibid.*
Histoire. *ibid.*

SECONDE PARTIE.

AFRIQUE CENTRALE.

ARTICLE Ier. NUBIE. 288

Étendue et situation. *ibid.*
Division. *ibid.*
Climat et sol. *ibid.*
Productions. *ibid.*
Habitans, religion, commerce. *ibid.*
Topographie. 289
DARFOUR. *ibid.*
Situation. *ibid.*
Limites, climat, aspect du pays. *ibid.*
Productions végétales, animales et minérales. 290
Mœurs et usages. *ibid.*
Population. 291
Topographie. 292
Commerce. *ibid.*
Gouvernement. *ibid.*

ARTICLE II. ABYSSINIE. 293

Étendue et situation. *ibid.*
Noms. *ibid.*
Division. *ibid.*
Air et température. *ibid.*
Montagnes. 294
Productions. *ibid.*
Quadrupèdes. 195
Oiseaux. *ibid.*
Insectes. 296
Habitans, mœurs, usages, langue. 297
Religion. *ibid.*
Causes des inondations du Nil. 299
Topographie. 300
Commerce. 301
Histoire. 302

ARTICLE III. SAHARA. *ibid.*

Limites. *ibid.*
Noms. 302
Division. *ibid.*
Climat, aspect du pays. *ibid.*
Habitans. *ibid.*
Topographie. 303

ARTICLE IV. NIGRITIE, ou pays comprenant les bassins du Sénégal, de la Gambie et du Niger. 304

Limites. *ibid.*
Montagnes. *ibid.*
Hydrographie. *ibid.*
Climat, saisons, productions. 305
Habitans, mœurs, religion. *ibid.*
Industrie, commerce. 306
Topographie. 307

SÉNÉGAL ET PAYS DE LA GAMBIE. 308

Étendue et situation. *ibid.*
Aspect du pays. *ibid.*
Forêts. *ibid.*
Commerce. *ibid.*
Topographie. 309

ARTICLE V. GUINÉE. 311

Limites. *ibid.*
Division. *ibid.*
Caps. *ibid.*
Air, sol, productions et commerce. *ibid.*
Habitans. 311
Établissemens. 312
Topographie. *ibid.*
Commerce de la traite des nègres. 315

ARTICLE VI. CONGO. 316

Situation, limites, productions, et habitans. *ibid.*
Topographie. 317
Cafrerie septentrionale. 318

ARTICLE VII. COTE D'AJAN. 319

Limites. *ibid.*
Division. *ibid.*
Climat et sol. *ibid.*
Habitans. *ibid.*
Topographie. *ibid.*

ARTICLE VIII. COTE DE ZANGUEBAR. 320

Division. *ibid.*
Climat et sol. *ibid.*
Productions. *ibid.*
Habitans. *ibid.*
Topographie. *ibid.*

TROISIÈME PARTIE.
AFRIQUE MÉRIDIONALE.
ARTICLE I. MATAMAN. 321
ART. II. CAFRERIE EN GÉNÉRAL. *ibid.*
Limites, étendue. 321
Habitans, mœurs, usages, divertissemens. 322
Topographie. 333
ILES DE L'AFRIQUE. 338

Fin de la table des matières du tome quatrième.

668039
NAPOLI